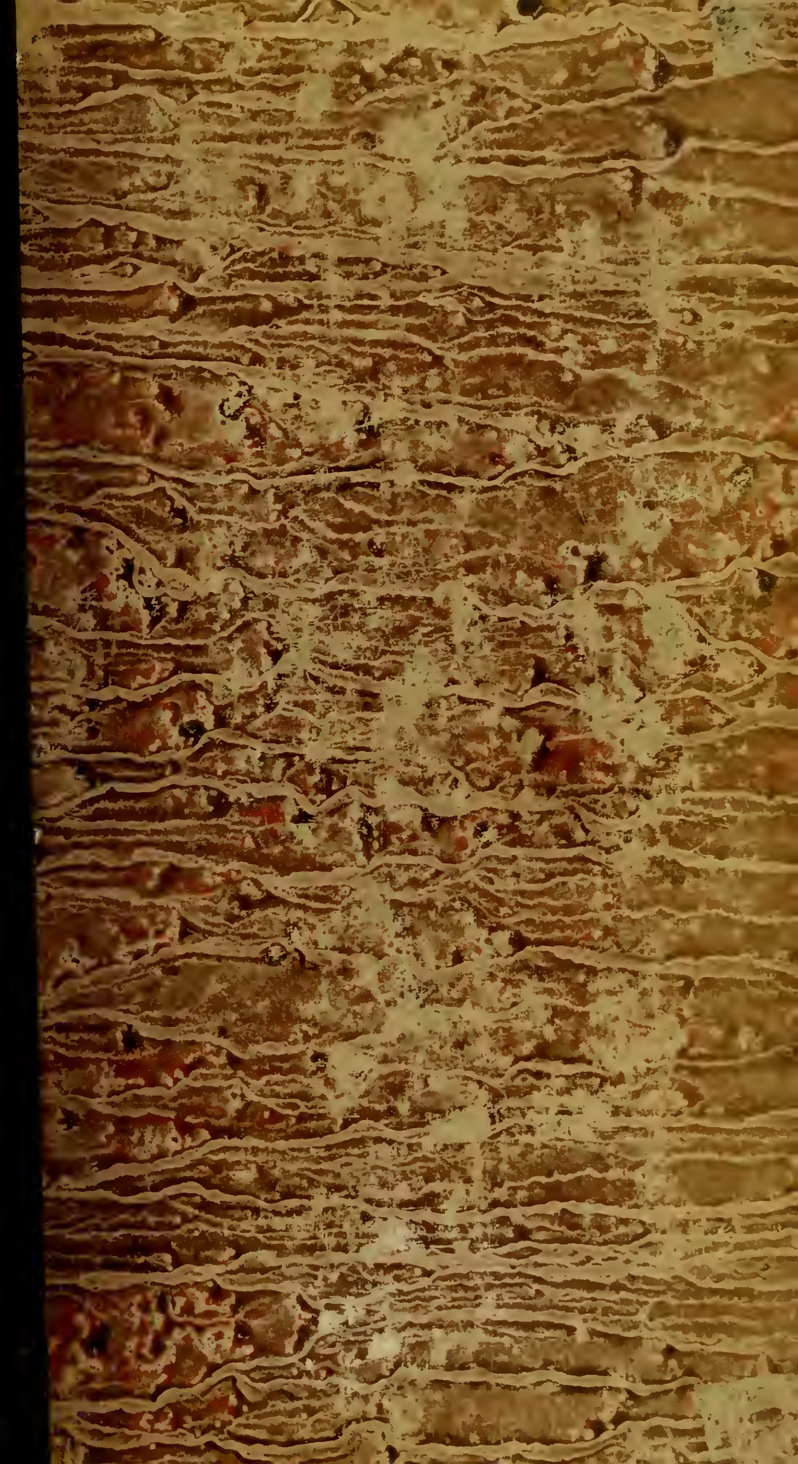
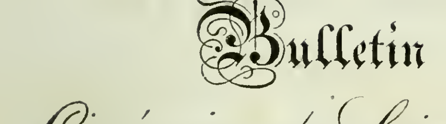




Balzac – Livre Mystique 24-25
Lys Vallée 209-214

Sand Simon 230-231



Littéraire et Scientifique.

REVUE CRITIQUE

DES LIVRES NOUVEAUX.

—

QUATRIÈME ANNÉE.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
à Saint-Germain-en-Laye.

BULLETIN

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Revue critique

DES LIVRES NOUVEAUX,

RÉDIGÉE

Par Joel Cherbuliez.

Quatrième année.

PARIS,
AB. CHERBULIEZ ET CIE, LIBRAIRES,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 68;
GENÈVE,
AB. CHERBULIEZ ET Cie.

1836

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

4e Année. — N° 1. — Janvier 1836.

THÉOLOGIE, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, imitée de Christophe Schmid; par *J. Derome*, inspecteur des études; précédée d'une Introduction de l'abbé *Duguerry*, et ornée de 60 tableaux d'après les peintres les plus célèbres, etc.—Paris, chez Herder et Comp. 1835.—Cet ouvrage paraît en 20 livraisons, chacune de 2 feuilles in-8 de texte et 3 gravures, du prix de 1 fr.

L'ouvrage de Schmid jouit depuis long-temps d'une grande renommée. Sa simplicité, sa clarté en font un excellent résumé de nos livres saints, propre à être mis entre les mains des enfans, pour leur donner les premières notions de l'Histoire sainte, et leur faire connaître tout ce qui, dans la Bible, n'est pas trop au-dessus de leur portée. L'édition que j'annonce ici est fort remarquable par le luxe avec lequel elle est exécutée, quoique son prix soit assez modique. Les gravures qui l'accompagnent sont tirées sur papier de Chine, et me semblent supérieures à la plupart de celles qu'on publie aujourd'hui dans les nombreux ouvrages *illustrés* qui paraissent. Elles sont, ainsi que le texte, encadrées à la mode gothique, dans des ornemens élégans dus au burin délicat des meilleurs graveurs sur bois. C'est un grand avantage pour un livre de ce genre d'être accompagné d'images, qui sont tout à la fois un attrait qui séduit les enfans, et un excellent moyen de mieux graver dans leur mémoire les résultats de la lecture. La vue d'un tableau leur cause souvent plus de plaisir que le récit de la scène qu'il représente, et l'union des deux facilite considérablement le travail de l'intelligence. Deux fort jolies petites cartes, l'une de l'ancienne Egypte, l'autre de la Palestine, complètent ce bel ouvrage, et permettent de joindre quelques notions géographiques aux faits dont il raconte les détails.

Pour donner une idée du style de ce livre, et de la manière dont M. Derome a imité son modèle, je citerai le chapitre suivant qui retrace le sacrifice d'Abel.

« Adam et Eve eurent deux fils. L'aîné s'appela Caïn; plus jeune, Abel. Caïn, d'une constitution plus robuste, fut

laboureur; Abel, d'une constitution plus délicate, fut berger. La terre cultivée leur donnait du pain; les troupeaux de moutons leur fournissaient de la laine pour leurs vêtemens.

» Dieu bénissait les travaux champêtres de Caïn et les soins d'Abel pour ses brebis. Aussi Caïn offrit-il à Dieu des productions de la terre; et Abel, un jeune agneau choisi dans son troupeau.

» Il ne suffit pas de travailler. Il faut que Dieu bénisse nos efforts; c'est lui qui fait croître le blé; c'est lui qui fait prospérer les bestiaux. Toutes les fois qu'un travail nous réussit, nous devons élever au ciel un regard qui exprime la reconnaissance de notre cœur.

» Dieu vit Abel et son sacrifice d'un œil satisfait; mais il ne regarda ni Caïn ni son offrande.

» D'où vient cette différence? Cependant l'un faisait son offrande comme l'autre; chacun donnait ce qu'il avait. C'est que Dieu ne s'arrête point à l'extérieur; il s'attache de préférence à pénétrer l'intérieur de l'homme. Abel, pieux et reconnaissant, avait pour Dieu les sentimens qu'un fils a pour son père; Caïn n'avait que les dehors de la piété, et ces dehors seuls sont une hypocrisie : vice abominable devant Dieu. »

DOCTRINE PHILOSOPHIQUE, par M. *Gatien-Arnoult*, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse. — Toulouse, 1835, et Paris chez Hachette. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

La doctrine de M. Gatien-Arnoult est présentée sous forme de cours et divisée en leçons, telle probablement qu'elle a été professée par lui dans l'académie de Toulouse. Cette forme entraîne nécessairement des développemens un peu prolixes, des digressions fréquentes et des répétitions qui nuisent toujours plus ou moins à l'ensemble d'un livre scientifique. J'ajouterai encore que le style de l'auteur m'a paru quelquefois manquer de cette pureté, de cette simplicité et de cette clarté si précieuses en pareille matière; cependant il a des qualités fort estimables aussi; suivant pas à pas les rigoureuses déductions de la logique, il sait les enchaîner d'une manière facile à saisir et en faire mieux sentir la force par des comparaisons toujours pleines de vérité et de justesse. Quant au fond de sa doctrine, il m'a semblé que c'était une tentative de fusion entre les différens systèmes philosophiques qui se partagent les esprits.

Partant d'une définition donnée par Descartes, il expose avec beaucoup de détails ce qu'on doit entendre par le *moi* qui est le premier objet de toute étude philosophique; il en

développe les faits, les lois, les arts, les facultés, sous les sept aspects différens de la force, de l'intelligence, de l'amour, de la sensibilité, du goût, de la moralité et de la religiosité; et il conclut de toutes ces données, que le *moi* doit être regardé comme une créature de liberté finie, en rapport avec un créateur de liberté infinie. Passant ensuite à l'examen des hommes réunis en société, il présente sous le titre de *Démologie* quelques considérations sur la philosophie sociale, tendant à démontrer qu'il existe une analogie parfaite entre les propriétés de la société et celles de l'individu. Dans la troisième partie de son cours, il traite de l'anthropologie ou philosophie humanitaire, embrassant ainsi l'humanité tout entière dans ses rapports généraux avec les institutions d'où peuvent dépendre son bonheur et son malheur. Enfin la quatrième partie est consacrée à la théologie, dans laquelle l'auteur se montre chaud partisan du christianisme tel qu'il est compris des catholiques éclairés.

Le professeur fait ainsi de la philosophie une science universelle qui renferme toutes les autres, du moins toutes celles qui concernent l'esprit. Sa doctrine, dont le résumé se trouve dans le discours de clôture, est tout à la fois éminemment religieuse et favorable aux idées démocratiques; c'est une doctrine de progrès incessans, elle établit la marche continuelle de l'humanité vers un perfectionnement dont on ne saurait marquer les bornes.

« Depuis le commencement jusqu'à la fin et dans tous ses » degrés, dit-il, la création est gouvernée par une seule et » même loi; cette loi, développée, donne toute la science : elle » est elle-même donnée par un seul mot : *Liberté*. Ainsi nous » venons tous de la liberté, nous sommes tous des êtres de li» berté, nous allons tous à la liberté. »

Mais la liberté, d'où nous provenons, est infinie, et tous les efforts de l'humanité sur cette terre aspirent à reconquérir cette liberté infinie vers laquelle nous allons. La science universelle est ainsi la science de la liberté, et ce nouveau titre me semble très-propre à augmenter le nombre de ses adeptes, surtout parmi la jeunesse, pour laquelle le mot de liberté est un terme magique dont le charme est inépuisable.

Sans entrer en discussion sur les points faibles de cette doctrine, ou du moins sur ceux qui pourraient être contestés, je crois devoir rendre hommage à la profonde érudition dont l'auteur a fait preuve. Ses notes sont nombreuses et remplies de dissertations intéressantes; on y trouve entre autres un essai sur l'instruction publique, qui contient plusieurs idées nouvelles et fécondes. M. Gatien-Arnoult est animé d'un esprit large et élevé qui ne conçoit qu'une seule religion et

qu'une seule science possible, le bonheur de l'humanité toute entière et la recherche des moyens qui peuvent le produire. C'est bien là, je crois, le nouvel aspect que doit prendre la philosophie, qui trop souvent épuisa ses forces en disputes stériles, ou, se laissant aveugler par un fol orgueil, prétendit pouvoir se passer de son alliée naturelle, rejeter l'appui de la religion et s'ériger en souveraine absolue. Sans doute la raison est bien puissante chez l'homme; mais elle n'est pas seule, et si la tête est fière de ses facultés, le cœur aussi a ses exigences auxquelles il faut faire droit dans tout système qui ne veut imposer aucun joug dur et injuste. Sous ce rapport on doit remarquer que l'époque actuelle offre une tendance assez prononcée vers la fraternité, la concorde; on dirait que le principe de charité apporté au monde par le christianisme est sur le point d'éprouver un développement plus vaste et plus général que jamais. Ceci est d'un heureux augure pour l'avenir du monde. Charité, fraternité, égalité, voilà la devise véritable du progrès.

Bibliothèque d'education : — Vie des Enfans célèbres, par *Fréville*. — Paris, chez Didier, 1836. 2 vol. in-12. Fig. Prix : 8 fr.

Beaux traits du jeune age, par le même.—Paris, chez Didier, 1836. 1 vol. in-12, fig. 4 fr.

Contes aux jeunes Agronomes, par mademoiselle *Ulliac Trémadeure*. — Paris, chez Didier, 1836. 1 vol. in-12. Fig. Prix : 4 fr.

M. Didier publie sous le titre de *Bibliothèque d'éducation*, une collection de tous les meilleurs livres écrits pour la jeunesse. On y voit figurer une foule de noms déjà très-honorablement connus, tels que ceux de Mme Guizot, Mlle Ulliac, MM. Fréville, de Marlès, etc. etc. Les trois ouvrages dont les titres se trouvent en tête de cet article en font également partie; ce sont de nouvelles éditions augmentées, imprimées avec luxe et ornées de très-jolies gravures. L'éditeur a eu soin d'éviter toute perte de place, tout blanc inutile, et de cette manière, sa collection unit à ses autres mérites celui du bon marché. Les volumes ont plus de 350 pages et la justification en est aussi grande que celle d'un in-8° ordinaire.

— *Les Vies des Enfans célèbres* jouissent déjà depuis longtemps d'une faveur assurée. C'est un livre excellent pour la jeunesse. On ne saurait mieux l'exciter à la vertu, à l'étude et au travail qu'en lui offrant des exemples pris dans son sein même. La plupart de ces récits, d'ailleurs, offrent un intérêt touchant, car la vie de ces petits prodiges fut souvent entremêlée de misère et de douleur; leur existence si courte res-

semble à l'apparition d'anges du ciel descendus sur la terre pour y montrer des modèles à suivre, pour faire voir ce qu'est la vertu à cet âge enfantin, où le dévouement et les sacrifices doivent être proportionnés aux premiers développemens du cœur et de l'intelligence. Le tableau de ces existences si fréquemment brisées par le développement trop hâtif des sentimens et des facultés, remplit les jeunes lecteurs d'émotions vives et généreuses. Parmi les additions qui ont été faites à cette nouvelle édition, celle qui m'a paru la meilleure et la plus importante, est la vie de Gaspard Hauser, cette malheureuse victime d'un mystère horrible et impénétrable. Sacrifié à un motif jusqu'à ce jour tout-à-fait inconnu, ce pauvre jeune homme fut séparé du monde dès son enfance, isolé dans un cachot où on l'éleva comme une brute jusqu'à un âge assez avancé. Il ne voyait jamais que son gardien qui lui apportait à manger, et encore même cet homme était-il masqué. Lorsque par un hasard heureux il fut rendu à la société, un digne professeur le prit en affection et chercha à réveiller dans cet infortuné l'intelligence qui était demeurée dans une complète léthargie jusqu'à cette époque. Il fallut d'abord apprendre à Gaspard Hauser à se servir de sa langue pour parler, puis lui enseigner successivement tout ce que nous apprenons pendant les premières années de notre vie. Ce dut être un travail également bien pénible pour le maître et pour l'écolier. Mais à force de soins, Gaspard commençait à se développer, à se former, lorsque le fer d'un assassin est venu trancher le fil de ses jours et terminer ainsi cette énigme sanglante dont on ne saura peut-être jamais le mot.

—*Les Beaux traits du Jeune âge* forment comme une suite du précédent ouvrage. C'est un recueil de saillies heureuses, de traits de courage, d'exemples de conception hâtive, chez de jeunes enfans. On y voit comment un grand nombre d'hommes qui devinrent plus tard remarquables par leurs talens ou leurs actions, se distinguèrent dès l'enfance par leur amour pour l'étude et leur facilité à saisir rapidement tout ce qui leur était enseigné.

— Quant aux *Contes* de M[lle] Ulliac Trémadeure, j'ai parlé dans mon numéro de septembre dernier de l'édition en 4 vol. in-18. Je ne puis que répéter aujourd'hui ce que j'en ai déjà dit. Ils sont tout-à-fait propres à inspirer aux enfans le goût des travaux et des plaisirs de la campagne, goût qui me paraît s'allier on ne peut mieux avec l'innocence de cet âge heureux et qui peut souvent contribuer au bonheur, en servant d'essor à une certaine activité qui abandonnée à elle-même conduit la plupart du temps aux passions mauvaises et dangereuses. Du reste, je dois dire que ce n'est pas d'après les petits

ouvrages de ce genre qu'il faut juger Mlle Ulliac Trémadeure. Son talent, qui n'est peut-être pas assez souple pour se plier à toutes les exigences de ces compositions légères et enfantines, se déploie d'une manière bien autrement remarquable dans des livres de théorie ou d'un ordre d'application plus élevé. Ses principes sont sans doute toujours excellens, mais il me semble que son style est trop grave poür peindre avec toute la vérité désirable les grâces naïves de l'enfance. Cependant, malgré cette légère critique que j'ai cru devoir en faire, ses ouvrages me paraissent mériter d'être placés parmi ceux qu'on doit désirer répandre et multiplier dans un but d'utilité générale.

A mesure que les autres volumes de la *Bibliothèque d'éducation* seront publiés, je continuerai à les passer en revue.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE, ETC.

COURS DES CHANGES DES PRINCIPALES PLACES DU COMMERCE; précédés de la théorie du change, de notions sur les calculs de change et d'arbitrage, le commerce de l'or et de l'argent, etc., suivis du tableau général du pair des monnaies, par *Aug. Perey*, de Genève.—Paris, chez Ab. Cherbuliez et Comp. 1835. In-8. Prix : 3 fr. 50 c.

Il existe sur la théorie et la pratique du change, une foule de livres qui prouvent combien l'on s'occupe en général de cet objet, et de quelle importance il est pour les commerçans de le bien connaître. Avec un peu d'attention et d'étude, il est vrai, on arrive facilement à saisir toutes les opérations du change, mais il est nécessaire, comme dans tout ce qui a rapport à l'arithmétique, que l'exposition du sujet soit faite avec une grande clarté et autant de simplicité que possible. Or, c'est ce qu'ont souvent oublié les écrivains qui traitent de cette matière. Croyant ne pouvoir jamais donner trop d'explications et de détails, ils se sont montrés d'une prolixité tout-à-fait fâcheuse; car dans tout ce qui tient aux chiffres, il ne faut pas de digressions, et l'attention doit être surtout fixée par le calcul et ses opérations diverses.

C'est ce que M. Percy me paraît avoir fort bien compris. Son livre est court et clair. J'extrais du rapport fait par M. Lourmand à la société des Méthodes, l'analyse suivante qui fait très-bien connaître le mérite de ce petit ouvrage.

« Après une page pour l'indication du but de l'auteur, et une autre pour l'explication des signes abréviatifs employés dans la rédaction, se présente la théorie du change. Cette première partie, grâce à la manière dont elle est traitée, me semble bien suffisante, quoique renfermée dans les limites étroites de

onze pages; et l'on y trouve la preuve que M. Perey possède bien l'économie politique et le droit commercial.

» L'auteur s'occupe ensuite des calculs auxquels les changes donnent lieu; il les rend facilement accessibles par des exemples choisis. La matière importante des arbitrages, ordinairement tronquée, ou développée au contraire avec trop d'étendue pour les commençans, est ici ramenée à de justes proportions. Puis on trouve des notions indispensables sur le commerce de l'or et de l'argent, sur le poids et le titre de ces métaux, sur les calculs relatifs à ce genre particulier de commerce. Le corps de l'ouvrage, ou du moins la partie principale, celle à laquelle toutes les autres se rattachent, est l'exposé des monnaies et des changes des principales places de l'Europe : là, figurent dans des tableaux séparés et avec les annotations nécessaires, une cinquantaine de places, rangées par ordre alphabétique, depuis Amsterdam jusqu'à Zurich. Les accessoires qui suivent et qui terminent le volume, sont : l'indication des changes fixes adoptés dans les Bourses d'Amsterdam, de Francfort, de Londres et de Paris; l'explication du système monétaire français et du poids des monnaies, et un tableau de comparaison des principales monnaies réelles avec les monnaies françaises, d'après les lois de la fabrication. Rien, comme vous le voyez, ne semble manquer à cette espèce de monographie élémentaire des changes; et j'y ai reconnu partout concision, exactitude et clarté. J'insiste sur *l'exactitude,* ce point essentiel dans un tel travail : toutes les cotes ont été prises sur des documens fournis par les meilleures maisons de banque; et l'impression a été l'objet de soins qui ne laissent rien à désirer non plus à cet égard. Enfin, si des suffrages étrangers méritent d'avoir sur votre jugement quelque influence, je ne dois pas les omettre : cet ouvrage est adopté dans plusieurs des Cantons helvétiques. »

Sur ce rapport, la société des Méthodes a approuvé le *Cours des Changes* de M. Perey, et sur le rapport de M. le professeur Vantzel, il a été adopté pour l'enseignement par l'Ecole spéciale du Commerce, sous la direction de M. Blanqui aîné. Des témoignages aussi honorables disent plus que tout autre éloge en faveur de ce livre.

SCIENCES ET ARTS.

Essai sur l'électricité atmosphérique, et son influence dans les phénomènes météorologiques, par M. l'abbé *Hervieu,* ancien principal du collége de Falaise. — Falaise, chez Brée et à Paris chez Didot.

Excellent ouvrage à la fois élémentaire et bien complet,

dans lequel tous les phénomènes météorologiques sont exposés et expliqués avec une lucidité parfaite. L'auteur, frappé de l'opinion émise par de Saussure au sujet du flux et du reflux de l'életricité, a fondé sur ce principe toute une théorie, dans laquelle il donne au fluide électrique la plus grande influence sur tout ce qui se passe dans notre atmosphère. Recherchant d'abord quelle peut être la cause de cette espèce de marée électrique, dont l'existence lui paraît incontestable, il pense la trouver dans la plus ou moins grande intensité de chaleur des rayons du soleil, et s'appuie des expériences de MM. Schweiger et Desseignes, qui prouvent que le fluide électrique est susceptible de dilatation par la chaleur. Passant ensuite à l'examen de tous les faits météorologiques, tels que le tonnerre, les aurores boréales, les étoiles tombantes, les feux-follets, puis les météores aqueux, la rosée, la pluie, la neige, la grêle, etc. il montre quelle influence exerce sur chacun d'eux l'action du flux et du reflux de l'électricité. Cet examen est rempli de détails curieux, d'observations intéressantes et d'aperçus nouveaux sur les causes et les résultats des diverses formes affectées par les nuages, et des différentes apparences qu'ils nous présentent selon l'état de l'atmosphère. Les vents aussi, selon l'opinion de M. l'abbé Hervieu, sont le plus souvent causés par l'électricité. Elle produit du vent, dit-il, non-seulement par l'évaporation qu'elle cause, mais encore d'une manière immédiate et par elle-même. Si l'on présente le visage ou la main vis-à-vis d'une pointe métallique, communiquant à un conducteur chargé, on sentira un vent frais s'élancer de la pointe. Le tonnerre est toujours accompagné de coups de vents plus ou moins violens. Sans vouloir m'établir juge de la théorie du flux et du reflux électrique, je dois dire qu'elle m'a paru fort spécieuse et séduisante dans son ensemble; d'ailleurs l'auteur n'émet ses idées qu'avec une sage circonspection, bien faite pour lui concilier la bienveillance de ses lecteurs. Il a long-temps hésité à livrer à la presse son travail, qui date de près de 50 ans, et auquel il a constamment ajouté de nouvelles observations; enfin, s'il s'est décidé aujourd'hui à produire au grand jour sa théorie nouvelle, c'est dans l'espoir qu'elle attirera l'attention des savans sur ce phénomène qu'il regarde comme la cause de tant d'autres.

Dans un appendice qui termine le volume, il traite de l'influence du mouvement annuel du soleil sur le flux et reflux électriques, et des différens phénomènes qui en résultent pour les diverses saisons de l'année. On y trouve de curieuses données sur l'appréciation du temps beau ou mauvais qu'il fera, d'après l'aspect du ciel, et des nuages qui s'y trouvent épars.

Nouveau Manuel de Phrénologie, par *G. Combe,* trad. de l'anglais et augmenté d'additions nombreuses et de notes, par le docteur *J. Fossati.*—Paris, chez Germer-Baillère, 1836. In-18. Fig. Prix : 3 fr. 50 c.

Ce ne furent pas de vaines semences que le docteur Gall jeta dans le monde en publiant ses belles observations sur les rapports des penchans de l'homme avec la configuration de son cerveau ; elles ont germé dans le sol fécond de la science, et les travaux de ses disciples contribueront sans doute à éclaircir bien des questions de physiologie et de psychologie encore peu connues. La phrénologie offre beaucoup d'attrait à l'esprit; sans adopter toutes ses théories, on ne peut s'empêcher de reconnaître la vérité de certains faits sur lesquels elle s'appuie, et l'on se sent volontiers entraîné à la suivre dans ses curieuses recherches. Elle a cela d'agréable, surtout, que, pour faire comprendre ses résultats, elle n'exige pas de grandes connaissances scientifiques, et se met facilement à la portée des gens du monde. Le *Manuel de Combe,* par exemple, quelque abrégé qu'il soit, donne une exposition très-claire de la doctrine, et peut mettre à même de faire maintes expériences curieuses. Toutes les diverses facultés indiquées par les protubérances du crâne y sont expliquées en détail, et des gravures servent à les faire mieux comprendre encore. Il y a à la vérité un langage technique qu'il faut étudier d'abord, mais il se borne à un fort petit nombre de mots qui sont faciles à retenir. Le plus grave reproche adressé à la phrénologie, c'est celui de matérialisme; mais il faut avouer que c'est une bien mauvaise chicane, car jusqu'à présent la science s'est en général bornée à constater les faits qui semblent attester des rapports frappans entre les facultés de l'âme et les bosses de la tête; mais elle n'a pas prétendu dire par là que la cervelle fût l'âme, elle n'en a fait que le siége de l'âme, et n'a jamais prononcé que celle-ci ne fût pas immatérielle. M. Combe regarde ce reproche comme si absurde qu'il se contente de le combattre en disant que sans doute on peut être phrénologiste et matérialiste, tout comme on peut-être l'un sans l'autre, parce que la phrénologie n'est, pas plus que toute autre science humaine, capable de résoudre d'une manière satisfaisante la question de la nature de notre âme. Elle croit avoir découvert des phénomènes inconnus avant elle, les expose, les étudie, les vérifie et les compare; mais elle ne saurait être responsable des conséquences théoriques qu'en tirent quelques esprits audacieux qui ne savent envisager un principe sans aussitôt bâtir sur lui tout un système exclusif et universel.

Histoire des sciences mathématiques en Italie depuis la renaissance des lettres jusqu'à la fin du XVIIe siècle par G. *Libri*, membre de l'Institut.— Paris, 1836, tome 1er. In-8. Prix : 8 fr.

Ce livre n'est pas purement scientifique; quoique son titre semble indiquer une spécialité très-restreinte, il s'adresse cependant également au plus grand nombre des lecteurs qui y trouveront un tableau plein d'intérêt. Les savans y rencontreront de plus, une foule de documens inédits, de la plus haute importance. M. Libri ne pouvait mieux justifier l'honneur dont l'académie des sciences l'avait jugé digne en l'admettant dans son sein. Pénétré d'une sainte vénération pour les hommes dont les travaux ont jeté les premières bases de la science moderne au milieu des ténèbres du moyen-âge, il a voulu venger leur mémoire de l'injuste oubli dans lequel l'histoire les laisse trop souvent. Au milieu des préoccupations politiques, en présence de ces bouleversemens continuels que nous offrent les annales des empires, on néglige la plupart du temps de remonter à la vraie cause de ces luttes, sans cesse renouvelées entre le peuple et ses oppresseurs, de rechercher la source du progrès des idées et des institutions, dans les efforts des savans, ces nobles bienfaiteurs de l'humanité. Quelques noms, sans doute trop célèbres pour se perdre, sont répétés par tous les écrivains; mais c'est à peine si les circonstances de leur vie sont connues, et la foule plus obscure de leurs laborieux disciples qui disséminèrent et multiplièrent les semences qu'ils en avaient reçues, n'est seulement pas mentionnée dans les fastes historiques. Cependant la science a eu ses martyrs, ses martyrs nombreux et glorieux, qui moururent aussi pour le salut de l'humanité, dans ce monde si ce n'est dans l'autre. M. Libri, exilé lui-même de son pays, pour avoir cru que les lumières du siècle devaient être employées à l'affranchir de la tyrannie étrangère, s'est senti ému d'une vive sympathie pour ces hommes qui tombèrent victimes de leur amour pour la vérité; il a pensé qu'aujourd'hui l'histoire de ces souffrances pourrait offrir « de hautes leçons de morale, utiles surtout » dans des temps où le découragement et le suicide suivent de » si près le moindre désappointement des jeunes gens.—Infortunés! Ils croient, et s'en vont répétant en toute occasion, que les grands hommes de l'Italie ont été le résultat » de la protection accordée aux lettres et aux arts par les » princes; ils s'imaginent que les hommes célèbres des temps » passés ont vécu au milieu de toutes les jouissances, de toutes » les voluptés; ils cherchent le plaisir et les richesses, et ne » sachant pas supporter une noble indigence, ils se fanent et » meurent. Qu'ils lisent l'histoire de l'Italie, et ils seront détrompés. Est-ce Dante, condamné deux fois au bûcher? est-

» ce Léonard de Vinci à demi nu en hiver? est-ce Colomb revenant enchaîné d'Amérique? est-ce Le Tasse à l'hôpital? » est-ce Galilée à genoux devant l'Inquisition, qui attestent » cette protection tant vantée? C'est une pauvre excuse que le » manque de protection et d'argent. L'argent n'est tout que » dans les siècles où les hommes ne sont rien. »

Ce passage est plein de vérité et de vigueur, c'est ainsi qu'il faut heurter de front et renverser par la force de la raison les sots préjugés du monde. En France surtout, plus peut-être que partout ailleurs, on a besoin de se convaincre toujours plus, que l'influence des gouvernemens est presque nulle sur les vicissitudes littéraires. De vieilles habitudes monarchiques enlacent encore la nation dans leurs dangereux filets, et rien n'est plus commun de nos jours que d'entendre déplorer l'abandon dans lequel on laisse les gens de lettres, appeler à grands cris l'aide du gouvernement et regretter les époques où l'on prétend que la protection fit fleurir les lettres et les arts, enfanta de grands génies et de grands chefs-d'œuvre. Cette manie va même si loin que l'opinion s'est souvent montrée hostile à la démocratie, comme destructive de tout progrès littéraire et artistique. Cependant de telles assertions ne peuvent tenir devant l'examen des faits. « Les républiques italiennes » du moyen âge, ont prouvé que la démocratie et l'esprit commercial d'un peuple, pouvaient s'allier avec les plus sublimes créations de l'imagination et de l'esprit. Un brevet » d'apothicaire n'empêcha pas Dante d'être le plus grand » poète de l'Italie, et ce fut un petit marchand de Pise, qui » donna l'algèbre aux chrétiens. D'autre part, l'exemple du » Tasse, de Galilée et de Vico, nés dans des temps d'oppression » et d'esclavage, montre que le despotisme est impuissant » contre les hommes de génie. »

Quoique M. Libri ait voulu se borner à écrire l'histoire, dans sa patrie, des sciences mathématiques qui ont été le sujet de ses constantes études, toutes les branches des connaissances humaines sont si bien liées ensemble, et les différens peuples ont exercé les uns sur les autres une telle influence, que cet ouvrage se trouvera retracer, de la manière la plus intéressante, la marche de la science en général représentée par ses dignes propagateurs.

Le volume que j'annonce et dont M. Paulin prépare une nouvelle édition, la première ayant été détruite, avant même sa publication, dans l'incendie de la rue du Pot-de-Fer, renferme un discours préliminaire qui retrace à grands traits les origines présumées de la science, sa diffusion dans le monde par les migrations des peuples et sa fécondation sous l'influence du génie italien. On y trouve des aperçus neufs et in-

génieux, et avec un art admirable, l'auteur a su coordonner les matériaux incomplets qui s'offraient à lui, les notions imparfaites qui nous restent sur ces temps antiques, de manière à en faire un discours suivi, dont la précision et la clarté peuvent plaire aux personnes les moins versées dans les sciences. Il nous montre comment tous les documens, toutes les probabilités s'accordent à désigner l'Orient comme le berceau de toute civilisation. De cette terre fertile sortirent des fruits qui allèrent mûrir autre part et féconder l'Europe, tandis que leur mère patrie languissait et périssait impuissante à en profiter, ignorante de leurs précieux usages. Au milieu des guerres les plus sanglantes, des barbaries les plus atroces, l'œuvre de la civilisation s'accomplit à l'ombre de l'unité chrétienne, quoique pendant long-temps la science se montra presque exclusivement païenne ou hérétique.

« Par la décadence de l'empire romain l'Occident tombait » en dissolution; les barbares arrivent. C'est un fléau pour les » monumens, pour les livres, pour les statues; leur choc brise » tout, mais le sang dégénéré des Romains se retrempe dans » l'énergie sauvage des envahisseurs. Convertis à la foi du » Christ, les barbares reçoivent d'abord quelques débris de la » civilisation latine; mais lorsque la féodalité et la suprématie » universelle de l'Eglise s'établissent, la barbarie déborde de » toute part. L'Orient est plus heureux; Mahomet fait jaillir » des sables du Désert un peuple de guerriers; les Arabes re» çoivent par les Nestoriens la science des Grecs; ils s'empa» rent du savoir des Hindous, des découvertes des Chinois, les » fécondent et les transportent en Occident. Trois foyers de » lumière s'établissent alors en Europe; l'élément arabe, le » scandinave et le latin, concourent à la fois, et par des » moyens divers, à la renaissance des lettres. Les langues mo» dernes et la poésie se développent par ces influences réunies; » la réaction se manifeste; les Maures sont chassés d'Italie et » menacés en Espagne; les croisades conduisent à l'affranchis» sement des communes; la lutte entre le sacerdoce et l'Em» pire développe la liberté municipale en Italie; les arts, les » lettres, les sciences se relèvent. En vain de nouveaux es» saims de barbares sortent des déserts de la Tartarie. Les » Mongols eux-mêmes sont domptés par la civilisation renais» sante, et chargés par elle de colporter de grandes décou» vertes d'une extrémité à l'autre de l'ancien continent.

» Et après toutes ces révolutions, après tant de barbarie, on » retrouve encore l'Italie. On la verra désormais, placée à l'a» vant-garde de la civilisation, diriger, pendant plusieurs » siècles, la marche intellectuelle de toute l'Europe. »

Parmi les documens inédits qui suivent ce discours se trou-

vent un fragment de Léonard de Vinci, une lettre de Buratini qui prouve qu'au moyen âge il existait une espèce de télescope à réflexion, des extraits de divers livres chinois et des traduction latines de plusieurs ouvrages arabes ou hindous sur l'algèbre, la météorologie, le calendrier, etc.

Ce premier volume, dans lequel M. Libri s'est montré aussi bon écrivain qu'érudit profond, sera, je n'en doute pas, accueilli avec faveur, et fera désirer vivement la suite de cet important ouvrage.

Traité de Sténographie rendue facile au moyen de signes mobiles, par *Picart*.—Paris, 1836. In-8. Prix : 3 fr.

La sténographie, ou l'art d'écrire aussi vite que l'on parle, est un sujet sur lequel s'exercent souvent des esprits ingénieux qui voudraient le populariser plus qu'il ne l'est, et donner par là une plus grande importance à cet art dont l'usage devenu général pourrait offrir peut-être le merveilleux avantage d'une langue universelle interprète entre tous les peuples du monde. Cette grande idée a été déjà l'utopie de bien des gens. On a, entr'autres essais, beaucoup parlé d'un langage musical; mais jusqu'ici ces tentatives sont demeurées à peu près sans résultat. M. Picart sera-t-il plus heureux que ses prédécesseurs? Sous ce rapport j'en doute, quoique son traité de sténographie présente beaucoup d'avantages précieux. Sa méthode m'a paru être d'une très-grande simplicité; elle est exposée avec beaucoup de clarté de manière à pouvoir servir de premier alphabet aux commençans et les amener cependant jusqu'à l'emploi rapide et usuel de cette écriture abréviative. Les signes destinés à remplacer les lettres sont tous composés soit des diverses positions de la ligne droite, soit des sections du cercle; ils sont aussi faciles à retenir, à employer, et se prêtent admirablement à la réunion de plusieurs d'entre eux qu'exige cette méthode pour suivre la rapidité de la parole. Je crois que le livre de M. Picart est très-bien conçu pour faciliter l'étude de la sténographie en la mettant à la portée des intelligences les plus faibles ou les plus distraites; mais je ne comprends pas très-bien quelle pourrait être l'utilité d'imprimer des livres en caractères sténographiques. L'auteur me paraît s'être trompé en croyant que de tels livres pourraient être compris dans toutes les langues. Cela serait vrai si dans sa méthode les signes exprimaient directement des idées sans passer par l'intermédiaire des mots; mais au contraire ils représentent des syllabes et des lettres qui ne sauraient être les mêmes pour les Anglais ou les Allemands que pour les Français.

Les Modes anciennes et modernes, coup-d'œil sur l'origine et les progrès du vêtement, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours; par *D.-M. J.-H.*—Perpignan. In-12.

Petit volume fort curieux par les recherches que l'auteur a dû faire pour l'exécuter, et qui renferme beaucoup de détails sur l'histoire du costume et les diverses transformations qu'il a subies depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. C'est un spectacle assez bizarre que celui des caprices et des variations de la mode, cette souveraine du monde, qui soumet à ses lois grands et petits, sages et fous, qui rencontre moins d'opposition que le despote le plus puissant ou le gouvernement le plus libre.

Quand on passe en revue ses innombrables édits qui se succèdent avec tant de rapidité, on ne peut qu'être surpris de les trouver si rarement d'accord avec le bon goût; il n'est pas d'extravagance qu'on n'ait imaginée et qui n'ait eu son temps de vogue en fait de coiffure, de tournure, de chaussure, et nos élégantes ont beau faire, en cela comme en beaucoup d'autre chose, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Lisez les *Modes anciennes et nouvelles,* et vous y verrez que la plupart de nos modes d'aujourd'hui sont renouvelées des Grecs ou des Romains.

LITTÉRATURE, POÉSIE, ROMANS.

Histoire de la littérature allemande, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, précédée d'un parallèle entre la France et l'Allemagne, et suivie d'une table analytique des matières, par *A. Peschier*.—Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Comp. 1836, tome 1er. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce volume prend la langue allemande dès les premiers siècles de la Germanie, et la conduit jusqu'à Luther. C'est, ainsi qu'on le voit, un tableau fort rapide des productions du génie allemand pendant cette longue période. L'auteur trace un résumé historique des premiers temps, qui n'offrent guère, en fait de littérature, que quelques chants nationaux ou guerriers, et la traduction de la Bible. Vient ensuite l'époque de Charlemagne, sous le règne duquel les anciennes poésies allemandes furent réunies et copiées, et dont il reste quelques chroniques, premiers pas des Allemands dans le domaine de l'histoire. Le siècle des Hohenstauffen est plus riche en poésies; c'est à lui que se rapportent les *Minnesaenger,* ces chantres de la Souabe, qu'on peut comparer aux troubadours de la Provence, et une foule de poèmes épiques qui roulent soit sur des traditions étrangères, soit sur l'histoire nationale. Jusque là,

nous trouvons, comme dans l'histoire des troubadours et des trouvères, une foule de noms qui jouirent d'une égale célébrité, sans qu'aucun s'élevât assez, par la force de son génie, pour éclipser les autres et pouvoir léguer un monument durable à l'admiration de la postérité. Mais, arrive la Réforme, et voici Luther, dont la puissante énergie saisit ce sceptre demeuré jusque là sans maître ; il pousse son siècle devant lui, et proclamant la liberté de l'esprit humain, il l'engage dans une lutte terrible qui occupe bientôt toutes les têtes et les détourne complètement de la belle littérature. C'est une phase assez stérile, où les poètes sont rares et médiocres. Ici s'arrête M. Peschier, et son second volume nous analysera d'une manière plus abrégée encore sans doute, les innombrables productions que l'Allemagne a vues éclore depuis la Réforme jusqu'à nos jours ; période pendant laquelle le génie allemand s'est montré d'une fécondité prodigieuse. C'est déjà un tort que de résumer ainsi une histoire encore si peu connue, écrite pour la France, où la langue allemande est presque totalement ignorée, et où surtout les livres allemands sont fort rares. Pour suivre d'une manière fructueuse le cours de M. Peschier, car, je dois le dire, c'est un cours qui paraît écrit plutôt pour être débité devant un auditoire que pour être lu dans un livre, il faudrait pouvoir à mesure lire les divers ouvrages dont il parle. Plusieurs s'y trouvent bien analysés avec quelque étendue, mais tous ne peuvent l'être, et la trace historique qui, à défaut de connaître les ouvrages, graverait les noms et les vies des auteurs dans la mémoire, se perd souvent sans doute faute de documens ; car l'histoire de l'Allemagne, comme celle de toute confédération, est bien difficile à débrouiller. D'ailleurs M. Peschier a, comme écrivain, deux défauts bien marqués qui lui font encore perdre du temps en route et l'empêchent de profiter de toute la place qu'il s'est donnée. Le premier est la manie de citer tout ce que d'autres ont dit avant lui sur le sujet qu'il traite. C'est modestie de sa part, sans doute, mais le public aimerait mieux, j'en suis sûr, qu'il n'en eût pas tant, et que son livre contînt un peu moins de Villemain, de Charpentier, etc. et un peu plus d'aperçus nouveaux originaux, ou des détails plus développés sur la vie littéraire des écrivains dont il parle. Le second, qui du reste peut n'en être pas un aux yeux de tout le monde, gît dans la redondance de son style fleuri, où les images et les épithètes abondent quelquefois plus que les pensées. Par exemple :

« Tournons maintenant nos regards vers ces plages immen-
» ses dont la mer Méditerranée nous sépare, vers ces rives
» africaines, d'où jadis les colonies égyptiennes apportèrent
» dans l'Europe sauvage les premiers germes de la civilisa-

» tion. Plus de frimas, plus de glaces, de neige, mais une » terre morte et comme écorchée par les vents, et ce fameux » Désert où les sables, roulant comme les flots de l'Océan, en- » sevelissent des tribus entières de peuples voyageurs. En » même temps, une végétation qui étale une vigueur et une » magnificence inouies; des épis courbés sous leur fardeau, des » vignobles atteignant des dimensions colossales, le baobab » étalant ses bras gigantesques, le lourd hippopotame, la ma- » jestueuse giraffe, le flamand avec sa robe écarlate, le per- » roquet vêtu d'émeraude et de saphir; et ces immenses ro- » chers, ouvrage de l'homme, en face desquels Bonaparte a » pu dire à ses guerriers : *Soldats, du haut de ces pyramides* » *quarante siècles vous contemplent !*

» En Afrique, la nature est tout, mais l'histoire n'est rien. »

Sans parler de tout le vide caché sous la pompeuse broderie de cette période qui passe par maints lieux-communs pour arriver à une pensée que j'avoue ne pas comprendre, je ferai seulement remarquer combien l'abus des images est dangereux et vous entraîne à en faire d'absurdes ou de fausses. Les *pyramides* sont des travaux gigantesques tant qu'on les considère comme œuvres de mains d'hommes; mais comparées à des rochers, que sont-elles en présence même de la plus petite de nos montagnes. Des *rochers ouvrages de l'homme,* quelqu'immenses qu'on les fasse, n'emportent jamais avec eux qu'une image mesquine et ridicule. Quant à ce qui est de la pensée finale, je crois que si en Afrique l'histoire n'est rien, l'Afrique pourrait être au contraire beaucoup dans l'histoire, quand on retrouverait les documens nécessaires pour nous dévoiler ses anciens temps.

M. Peschier possède une connaissance profonde de la littérature allemande, et son livre servira sans doute à en populariser les richesses en France; mais il se laisse trop facilement entraîner vers l'éclat et le clinquant. Le proverbe vulgaire qui dit : *Tout ce qui reluit n'est pas or,* est particulièrement vrai en fait de style. Le parallèle entre la France et l'Allemagne, qui sert d'introduction, est également plus brillant que vrai. Tout en partageant la plupart des idées que l'auteur émet sur la nation française, je crois qu'il a montré trop de partialité pour les Allemands, qui ont aussi leur côté faible, leur mysticisme nuageux, dans les espaces duquel la pensée s'égare souvent, leur vie double, dans laquelle tandis que l'âme s'élance libre et indépendante au haut des airs, le corps demeure esclave, soumis à toutes les tyrannies les plus exigeantes. Si le Français agit quelquefois sans penser, l'Allemand pense plus souvent encore sans agir. Chaque peuple a ses défauts comme ses qualités, et l'on ne saurait sans injustice placer l'un beaucoup

au-dessus de l'autre; car, quoi qu'en dise M. Peschier, l'homme est au fond partout et toujours le même, animé des mêmes passions, sujet aux mêmes travers; les modifications apportées par le climat, l'éducation, les mœurs et les institutions ne changent jamais sa nature primitive, elles ne peuvent qu'en altérer l'expression. Il n'y a qu'à lire l'histoire pour s'en convaincre.

Lorsque le deuxième volume de l'Histoire de la littérature allemande paraîtra, je suivrai l'auteur dans son appréciation des nombreux trésors qu'il déroulera devant nos yeux. Cette seconde partie nous promet plus d'intérêt et plus de variété que la première.

Don Juan d'Autriche, ou la Vocation; comédie en cinq actes en prose, par M. *Casimir Delavigne.* — Paris, 1836. In-8. Prix : 6 fr.

Une comédie! vous plaisantez, c'est une tragédie, et des plus tragiques qu'on puisse imaginer; voyez plutôt mon mouchoir encore tout mouillé des larmes qu'elle m'a fait verser hier au soir. — C'est donc un mélodrame? car enfin on y rit autant qu'on y pleure, et l'on y trouve un niais, un matamore, un héros amoureux, des moines, des inquisiteurs, tous les élémens du genre. — Eh bien non, messieurs, vous vous trompez : ce n'est ni une comédie, ni une tragédie; j'en suis fâché pour notre poète dramatique, qui me paraît s'être étrangement fourvoyé cette fois : mais ce n'est pas non plus un mélodrame, et j'en suis bien aise pour M. Casimir Delavigne. Qu'est-ce donc? me direz-vous. Hélas! c'est un recueil de conversations fines et spirituelles dans le goût de celles que M. Scribe fait depuis long-temps réciter avec succès au Gymnase et dans lesquelles les acteurs semblent faire continuellement assaut de pointes et de bons mots. Au moyen de ce feu roulant on est certain de faire rire le public, on ajoute ensuite quelques scènes sentimentales pour le faire pleurer, et alors le succès n'est pas douteux; car gens qui pleurent et gens qui rient sont également portés à l'indulgence. Cependant on délaisse l'art dramatique; le vrai comique, celui qui résulte des actions et des positions, est abandonné, on se bat les flancs pour faire de l'esprit, et pourvu que les recettes soient bonnes, on sacrifie volontiers nature, vraisemblance, histoire, et même avenir et gloire personnelle. O Plutus! que ton pouvoir est grand! tu sembles avoir hérité de la puissance de tous tes confrères en Olympe. On m'objectera peut-être que le comique de l'expression a bien son mérite aussi, et que Beaumarchais en a fait un grand usage. Je le sais fort bien, mais Beaumarchais ne négligeait pas plus la trame que les

broderies, son intrigue n'était pas moins parfaite que son dialogue; et d'ailleurs, quelle distance énorme entre sa verve mordante et le pâle reflet qu'on nous en donne aujourd'hui! Dans Don Juan, où y a-t-il une situation comique? L'auteur a bien eu l'intention, il est vrai, d'en créer plusieurs, soit par l'embarras où se trouve sans cesse Quexada le précepteur du jeune Don Juan, soit par le contraste des dispositions guerrières et indépendantes de celui-ci, avec l'éducation de couvent qu'on veut lui donner. Mais partout on rencontre Philippe II, cet homme de bronze qui ne se réchauffait qu'à la flamme des bûchers, dont l'aspect ne saurait que glacer le rire sur les lèvres, malgré tous les efforts de M. Delavigne pour le faire prêter à la plaisanterie. En vain l'affuble-t-il d'un masque qui ne fut jamais le sien, il ne réussit qu'à le travestir d'une manière absurde. Cette amourette de rue qui le préoccupe et vient se mêler à ses ordres barbares contre les hérétiques, à ses rêves de gloire et d'ambition, est totalement hors de la nature. C'est faire du roi d'Espagne un gentillâtre de la cour de France. Ces boutades équivoques, ces saillies toutes françaises qui sortent de sa bouche dès la première scène, contrastent d'une façon bien bizarre avec la sombre Inquisition et le pouvoir absolu dont il dispose. Et ce petit moinillon qui dit : *Dame!* comme c'est espagnol? Et ces innocens inquisiteurs qui paraissent et disparaissent, convoqués pour rien puisqu'ils ne font de mal à personne. Sans doute un juge de village peut être quelquefois très-comique, mais la Sainte-Inquisition d'Espagne n'a jamais fait rire personne, j'en suis bien sûr. Il n'y a dans tout cela, non-seulement point de vérité, mais encore pas même de la vraisemblance.

L'art dramatique est donc bien malade en France, puisqu'un homme comme M. Casimir Delavigne a recours à de semblables moyens! Mais n'est-ce point aussi que notre auteur a cédé à ce vertige de paresse qui semble s'être emparé de tous nos écrivains? On veut à toute force faire vîte et jouir vîte. J'aime mieux croire cela que de penser que la muse du poète soit déjà épuisée. D'ailleurs, on retrouve au milieu de ces défauts des traces incontestables de son talent pur et correct. Dans ses excursions sur le domaine dit romantique, il n'oublie jamais les règles du bon goût, et il évite ces contrastes si choquans dans Victor Hugo. L'ensemble de sa pièce s'harmonise assez bien, et la terreur n'est jamais poussée à l'extrême, l'horrible ne trouve pas de place dans les scènes qu'il nous offre. Il y a jeté de l'esprit à pleines mains, et de l'esprit éminemment français qui se rit de tout en toute occasion. Mais si par là il a empêché sa comédie de tomber tout-à-fait dans le drame, et obtenu un succès de rire continuel; d'un

autre côté, il en a fait une espèce de marivaudage dans lequel les noms des personnages présentent un bizarre contraste avec le langage qu'ils parlent; dont la lecture est fatigante, et qui fera une triste figure dans son théâtre, entre l'Ecole des Vieillards et les Comédiens.

Le troisième acte, où l'on voit Charles-Quint au couvent, est certainement le meilleur de toute la pièce. On y trouve de la force, du sentiment vrai, du comique de bon aloi; mais il s'y rencontre encore trop de pointes; ces continuelles saillies de Péblo détournent l'intérêt et finissent par vous impatienter. Au total, cette comédie est très-faible à la lecture, mais très-bonne à aller voir jouer aux Français, parce que les rôles ont été écrits pour les acteurs avec une parfaite intelligence de leurs divers genres de talens.

VIERGE ET MARTYRE, par *Michel Masson.*—Paris, chez Werdet, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LA VALISE DE SIMON LE BORGNE, par *Michel Raymond.* — Paris, chez Ollivier, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LA FOLLE D'ORLÉANS, histoire du temps de Louis XIV, par *P.-L. Jacob.* —Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Le pseudonyme de *Michel Raymond* a long-temps caché une association de plusieurs écrivains qui entreprenaient des romans à frais communs d'esprit et de plume. Aujourd'hui ces messieurs se détaillent, et en examinant leurs œuvres respectives on peut faire la part de chacun dans le succès collectif qu'ils ont obtenu. Dans *Vierge et Martyre* de M. Masson, on retrouvera ces peintures vraies et fidèles auxquelles est déjà dû le succès des *Contes de l'Atelier* et de *la Lampe de fer.* On y découvre un but moral évident, qui est de faire ressortir les fâcheux résultats d'une infraction aux règles de l'ordre social, les tristes et funestes conséquences qu'entraîne après soi le mépris du lien conjugal. C'est une leçon sévère et forte, mais cachée sous des fleurs; car le récit est plein de charme et d'intérêt. Je regrette seulement qu'on y trouve çà et là quelques traces du cynisme contemporain, quelques scènes un peu trop libres; mais c'est un travers général aujourd'hui, et tous nos romanciers se croient obligés de détacher eux-mêmes la jarretière de la mariée, de suivre les époux jusque dans le sanctuaire et de nous y introduire avec eux.

— La *Valise de Simon le Borgne* rentre tout-à-fait dans la littérature galvanique à effets nerveux, à émotions fortes. C'est une suite de contes dans le genre des *Intimes* du même auteur, où les passions sont développées dans toute leur puissance et poussées jusqu'à leurs limites extrêmes. Mais il y a

du talent et de l'intérêt au milieu même de cette exagération quelque peu fatigante.

— La *Folle d'Orléans*, du bibliophile Jacob, roule sur son époque favorite, sur ce temps de la Régence qu'il affectionne tant; ou du moins on y voit figurer tous les personnages qui brillèrent en bien et en mal à cette époque, car la scène se passe vers la fin du règne de Louis XIV, alors que la conversion de madame de Maintenon avait jeté le manteau de la dévotion sur toutes les galanteries de sa cour. Le futur régent et son diabolique abbé Dubois, sont peints avec beaucoup d'esprit et de verve. On les voit engagés dans les intrigues les plus folles et les plus scandaleuses, dignes préliminaires de leur avénement aux affaires. Cet essai de M. Paul Lacroix sera, je n'en doute pas, accueilli avec faveur et fera désirer impatiemment le travail plus sérieux qu'il a plusieurs fois annoncé sur l'histoire de la Régence.

Vellina, ou les Scènes et l'Esprit des Salons; par *E.-G. Arbanère*. — Paris, chez Artus Bertrand. 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ce roman, sous forme épistolaire, est écrit avec pureté et élégance. Il offre un tableau de la société aristocratique anglaise et des désordres qu'entraînent ses mœurs et son éducation. Mais dans cette peinture l'auteur a eu un but plus élevé, qui est de montrer l'influence désastreuse des passions sur la vie, lorsqu'on s'abandonne trop facilement à leurs dangereuses et brillantes séductions. L'amour, ce mobile des élans les plus généreux, des actions les plus magnanimes, peut aussi devenir la source des malheurs les plus grands, des désordres les plus funestes, dès qu'il se trouve en opposition avec les institutions sociales, dès qu'il prétend rejeter les liens dans lesquels la civilisation l'enchaîne. M. Arbanère, en traitant un pareil sujet, a su se garder sagement contre toute exagération, éviter ces scènes violentes et outrées si communes dans tous les romanciers du jour. On dirait qu'il a plutôt pris pour modèles les chefs-d'œuvre de Richardson, mais il ne s'est point astreint à une imitation servile. Son style est peut-être un peu trop grave, un peu trop tendu pour ce genre d'écrit; mais il est toujours harmonieux et correct; ce sont des qualités et des défauts également rares aujourd'hui, et qui distinguent ce roman de la foule vulgaire. Une femme mariée contre son cœur, qui oublie ses devoirs et s'abandonne à l'amour d'un autre homme, vers lequel elle se sent entraînée par une inclination irrésistible : voilà le sujet de Vellina. Il n'est pas nouveau, mais il est accompagné de détails pleins de charme et d'intérêt. D'ailleurs, les passions décrites avec vérité et talent sont

toujours nouvelles, surtout à l'époque où nous vivons. Au milieu des secousses galvaniques et des élucubrations sophistico-absurdes de la littérature moderne, on est heureux de rencontrer une appréciation sage et juste de la société et des abus qu'elle entraîne souvent, abus qui sont bien plus une suite de notre propre imperfection, de nos vices et de nos préjugés, qu'une conséquence nécessaire des admirables institutions sociales qui régissent les hommes ici-bas. M. Arbanère ne maudit pas l'état social, quoiqu'il n'ose pas non plus accuser les victimes d'erreurs malheureusement trop fréquentes dans le monde.

« Plaignons, dit-il en terminant, plaignons avant d'essayer le blâme, Sélivan et Vellina, livrés à un amour irrésistible. Cette fougue ne pouvait appartenir qu'à des êtres doués de l'âme la plus vive, la plus susceptible de belles actions. Vellina épouse de Sélivan, eût été, dans l'infortune, une nouvelle Eponine; mère, elle se fût précipitée, comme la Florentine, devant le lion, pour lui arracher son fils. Mais si, dans les cas les plus fréquens, la chute d'une femme par l'amour altère profondément en elle le principe des belles qualités morales, il est aussi des femmes distinguées qui, par l'influence d'une âme élevée et par l'action d'un amant d'un caractère supérieur, peuvent conserver leurs autres vertus, et racheter même les momens d'un entraînement irrésistible par un déploiement plus actif et plus constant de nobles actes.

» Sélivan épuisant dans un lien légitime cette flamme surabondante de vie, mu puissamment par le désir profond d'honorer son épouse et ses enfans, eût offert, dans ces circonstances favorables, les beaux exemples de patriotisme, d'énergie et de talent qui illustrent les annales de l'antiquité.

» Déposons sur la tombe de Sélivan quelques fleurs, une branche de cyprès, et éloignons-nous avec l'émotion profonde de la piété et le recueillement de la sagesse, qui, ne pouvant expliquer les décrets de la Providence dans les destinées humaines, espèrent dans l'avenir des compensations pour les malheurs liés à des vertus. »

LES ÉTUDIANS A PARIS, scènes contemporaines, par *Em. R*...—Paris, chez Ch. Schwartz et Al. Gagnot, 1836. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

M. Em. R.... s'est proposé dans ce roman un but éminemment moral. Il a voulu peindre les tristes résultats qui attendent ces jeunes gens qui, venus à Paris pour suivre la carrière du droit ou de la médecine, échouent bientôt contre l'écueil des séductions de toutes sortes qui s'offrent à eux. Son héros, Adrien Dubourg, est un étudiant dont le cœur est bon,

l'âme pure, mais le caractère faible. Abandonné au milieu de la capitale à sa propre sagessè, il ne tarde pas à se laisser entraîner par des camarades paresseux, joueurs, débauchés. Ses études sont négligées pour les plaisirs, et il se trouve bientôt porté à contracter des dettes pour couvrir ses folles dépenses. Cependant la corruption n'avait pu dénaturer entièrement son être, le remords arrive, et avec lui le désir de réparer ses fautes. Compromis dans des événemens politiques, dans des émeutes de rue, où les étudians, amis du tumulte, sont toujours les premiers à se montrer, Adrien quitte Paris, retourne dans sa ville natale, renonce à ses études, qu'il aurait fallu en quelque sorte recommencer, tant elles avaient été mal faites, et se met courageusement à l'œuvre pour se rendre capable de succéder à son père dans sa maison de commerce.

Tout cela est raconté assez simplement, sans beaucoup d'art; l'auteur paraît n'avoir pas une plume fort exercée. On regrette qu'il n'ait pas jeté plus de mouvement et d'intérêt dans l'action; mais si ce roman n'est pas un chef-d'œuvre d'invention et de style, c'est du moins une excellente leçon dont beaucoup de jeunes gens feraient bien de profiter. Elle s'adresse également aux parens qui s'imaginent trop souvent qu'il suffit d'envoyer leur fils à Paris et de lui payer une honnête pension, pour en faire un magistrat ou un docteur. Ils oublient que, pour suivre le droit sentier au milieu du labyrinthe des passions humaines, il faut surtout et avant tout porter dans son cœur des principes purs et inébranlables, avoir l'esprit éclairé d'une lumière qui supplée aux leçons de l'expérience, posséder une fermeté et une dignité que l'éducation morale et la vie de famille peuvent seules donner. Il est vrai que tant que Paris sera l'unique centre lumineux de la France, la seule université qui y jette de l'éclat, on ne pourra vouer ses enfans aux professions libérales qu'en les exposant à ce souffle corrupteur de la grande ville, qui renverse souvent les édifices en apparence les plus solides; mais d'un autre côté, pourquoi répéter sans cesse que les lumières et le savoir sont incompatibles avec le négoce? N'est-ce pas là un des préjugés les plus fâcheux de notre siècle?

Vendredi soir, par *Alphonse Karr*.—Paris, 1835. In-8. Prix : 7 f. 50 c.

Isabella, ou les Maures en France, par madame *Gottis*. — Paris, 1835. 4 vol. in-12. Prix : 12 fr.

Mademoiselle de Maupin, double amour, par *Th. Gauthier*.—Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Le Roi Margot, épisode de la fin du xvi[e] siècle, par *Emile Vander-Burch*.—Paris, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Vendredi soir est un recueil de récits assez insignifians faits

dans une société de *jeune-Frances* qui se rassembla pendant quelques temps ce jour-là autour d'un bol de punch, et au milieu d'un nuage de fumée de tabac. C'est en effet de la littérature qui sent la pipe, le rhum et la barbe pointue.

—Madame Gottis, après un long silence, reparaît sur la scène avec une de ces compositions héroïco-historico-romanesques où la courtoisie, la chevalerie, la sensiblerie jouent un grand rôle. Dans *Isabella,* Maures et Francs rivalisent de galanterie auprès des dames et de bravoure contre les taureaux, et le héros Charles-Martel débite de fort belles tirades sur l'amour, sur la nature, sur la tyrannie du monde et de l'Eglise.

—Je ne sais ce que la critique a fait à ce pauvre monsieur Théophile Gauthier; mais sa colère contre elle ne ressemble pas mal au délire d'un homme mordu par quelque chien enragé. Il s'agite convulsivement, lançant de tous cotés une écume âcre et dégouttante; il fait pleuvoir tout à l'entour de lui l'injure et le sarcasme, il blasphème et déraisonne d'une extravagante façon. En vérité, ce pauvre monsieur Théophile Gauthier a dû être terriblement maltraité par la critique pour en perdre ainsi la tramontane; il traite la morale de vieille grand'mère, il prêche la débauche, il appelle les critiques des pous, des teignes, des eunuques, des lâches, des hypocrites, des envieux, et leur dit mille autres gentillesses d'aussi bon goût; il demande à grands cris l'abolition de tous les journaux, et prétend que M. Renduel les remplacera par 24 crieurs portant sa livrée et trompettant ses publications le long des rues. Pauvre monsieur Théophile Gauthier! je crains bien que le public ne sache voir dans cette préface que les hallucinations d'un cerveau malade; dans ce roman, que le dévergondage d'une imagination blasée, que les efforts haletans d'un esprit qui veut à toute force être libertin et faire parade d'immoralité. C'est dommage, car au milieu de tout cet immonde bourbier, il y a de la verve, du feu. Mais la rage est une cruelle maladie. Hélas! Pauvre monsieur Théophile Gauthier!

—Le *Roi Margot* est un roman historique dont la scène se passe pendant la fin du règne de Henri III et le commencement de celui de Henri IV. On y voit figurer la plupart des hauts personnages du temps, et le héros est « cet *Aubiac* » escuyer chétif, rousseau et plus tavelé qu'une truite, avec » son nez teint en escarlate, lequel ne s'estait jamais promis » au mirouër d'estre un jour trouvé dans le lit avec une fille » de France, ainsi qu'il le fust à *Carlat* par madame de *Marze*.» Ce portrait est peu flatteur : il est vrai qu'il est tracé par le roi Henri IV qui était le rival d'Aubiac dont la maîtresse était Marguerite de Navarre. L'intrigue est assez habilement con-

duite; mais le style est mauvais, et les caractères m'ont paru très-faiblement tracés. Le roman historique est un écueil autour duquel s'amassent chaque jour de nouveaux débris, mais du moins au milieu de ces nombreux naufrages on ne laisse pas de faire de temps en temps quelque bonne trouvaille.

Il vivere, par *Samuel-Bach*, libraire. — Paris, 1836. 1 vol. in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Le livre mystique, par *Balzac*.— Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Le Tentateur, par *Jules Lacroix*.— Paris, 1836. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Il vivere est une composition pleine d'originalité, il y en a même, je crois, un peu trop, ou plutôt on en sent quelquefois la recherche. Mais il y a aussi beaucoup d'esprit, de *humour*, comme disent les Anglais; on lira surtout avec plaisir la préface dans laquelle l'auteur peint d'une manière fort plaisante maints travers communs dans la vie, et maints grands ridicules qui ont eu de l'éclat dans ces derniers temps. Les cinq contes qui suivent cette préface recouvrent cinq propositions philosophiques très-profondes :

1. L'homme sans croyance est ballotté de rêve en rêve comme un navire sans lest.
2. Les jouissances matérielles étouffent l'intelligence et le cœur.
3. L'homme qui s'est réduit aux appétits de la brute, et qui a tous les moyens de les satisfaire, est encore atteint par la souffrance, sous la forme de l'ennui.
4. L'exaltation de l'âme met au-dessus de la douleur du corps.
5. Mais l'âme elle-même a ses souffrances, que le christianisme seul peut faire supporter.

M. Samuel Bach ou l'écrivain spirituel qui se cache sous ce pseudonyme paraîtra peut-être bien téméraire de prendre des sujets si sérieux et surtout de les annoncer d'avance; on trouvera les démonstrations de ses théorèmes frivoles et peu probantes; il eût mieux fait sans doute de laisser la morale ressortir toute seule de ses contes, sans la formuler d'une façon si doctorale. Mais, quoi qu'il en soit, son livre se lira et sera certainement rangé parmi les bonnes publications du jour. *Héliogabale* et *Kam-Rup* sont entre autres deux tableaux fort remarquables qui annoncent de l'érudition et du talent. Le premier offre une peinture des mœurs romaines, l'autre un petit roman indoustan.

—*Le Livre mystique* de M. Balzac contient *Séraphita* déjà publiée dans la Revue de Paris, et *Louis-Lambert*, qui a paru

d'abord dans ce même recueil périodique, puis séparément dans un petit volume in-18, puis dans les *Etudes philosophiques* in-8, puis dans les *Etudes philosophiques* in-12. C'est donc au moins la cinquième fois que M. de Balzac donne cette histoire au public, et je ne réponds pas que ce soit la dernière. Aujourd'hui cela s'appelle *Livre mystique*, demain ce sera quelque nouveau titre bizarre, et le public s'y laissera encore tromper. Si du moins il nous donnait des pages pleines; mais point, ces deux volumes, in-8 pour le papier, ne sont qu'in-18 pour l'impression, et encore de fort petits in-18, avec des marges de plus de deux pouces de haut. Je crois en vérité que toutes les œuvres de M. de Balzac entreraient dans un demi-volume du Panthéon littéraire, et cependant elles ne forment pas moins de 20 à 30 volumes in-8°. On prétend même qu'il s'en fera une édition où chaque mot tiendra une page, mais à condition cependant que M. de Balzac consente à ne pas y mettre plus de deux fois le même conte, ce qui sera, croit-on, très-difficile à obtenir.

—M. J. Lacroix nous annonce dans sa préface un roman moral, et en effet le *Tentateur* est moral dans son but, chaste dans son style et son action. Mais je ne sais où l'auteur va prendre les horribles caractères qu'il expose dans tous ses romans. Il peint dans celui-ci un médecin qui cherche à séduire le femme de son ami, et qui, pour mieux réussir, s'efforce d'entraîner cet ami lui-même à oublier son amour, ses devoirs, à porter les premiers coups au lien conjugal. C'est un monstre hideux qui abuse de sa position, de la manière la plus infâme, pour porter la désolation et la mort dans un heureux ménage. Il y a dans ce roman de l'intérêt quoique l'ensemble en soit triste et de nature à laisser une pénible impression. La préface est une satire en vers alexandrins qui ne manque pas de verve.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Histoire de la Marine française, par *E. Sue*. — Paris, chez Bonnaire, 1836. Prix de chaque livraison, composée d'une feuille de texte in-8 et d'une planche gravée : 1 fr.

Bel ouvrage dont on ne pourra dignement apprécier le mérite que lorsqu'il sera complet, ou du moins qu'une de ses parties sera achevée. Mais tout annonce qu'il sera aussi intéressant sous le rapport littéraire que bien exécuté comme œuvre de typographie et de gravure. M. Sue a puisé dans les archives tous les documens les plus curieux, et, avec son talent animé d'écrivain, il nous raconte d'une manière très-dra-

matique les épisodes qui se sont offerts à lui le long de son travail. Quoique je ne partage point les idées émises par l'auteur dans sa préface, que son système historique me paraisse susceptible de beaucoup de modification, et que le dédain qu'il affecte pour la philosophie de l'histoire me semble injuste et mal fondé, je reconnais avec plaisir les avantages que présente sa méthode. Pour un écrivain brillant, à imagination vive, il est certain qu'elle est préférable à toute autre. On regretterait que M. Sue astreignît sa plume à ne tracer qu'un récit sec, froid, accompagné de dissertations philosophiques. Ce serait méconnaître tout-à-fait son talent, qui est, je crois, et cela soit dit sans vouloir lui en faire un reproche, bien plus dans le style que dans la pensée. D'ailleurs, l'histoire ainsi *dramatisée* s'adresse à un public beaucoup plus nombreux, et un sujet aussi spécial surtout que la marine avait besoin de cette forme pour exciter l'intérêt général, pour faire disparaître soit la fatigue qui peut résulter de l'emploi fréquent d'un langage rude, hérissé de termes techniques, soit la monotonie de ces éternelles descriptions de batailles navales qui se ressemblent toutes.

L'auteur a su habilement parer à ces inconvéniens, et donner à son histoire tout le charme d'un roman. Je citerai le passage suivant comme un exemple de sa manière. Jean Bart encore tout jeune garçon quitte le pilote chez lequel il faisait son apprentissage, pour aller conduire trois seigneurs français à l'amiral Ruyter, dans l'espoir de voir ce grand marin et d'obtenir peut-être de rester à son service. Introduit en présence de l'amiral pour lui rendre compte de sa traversée, il demeure d'abord tout honteux et interdit, sans pouvoir trouver une parole à dire.

« La première émotion passée, Jean Bart retrouva son sang-froid, aussi fit-il assez bonne contenance lorsque l'amiral lui parla de nouveau... « Eh bien! mon garçon... es-tu rassuré maintenant? dit Ruyter. — Ça commence, monsieur l'amiral; ça commence, mais, sainte-Croix! le premier moment a été rude, car moi qui n'ai vu ni Dieu ni le roi... je n'ai jusqu'à présent rencontré rien de plus saint et de plus respectable qu'un marin comme vous l'êtes, monsieur l'amiral. »

» Cette admiration brusque et ingénue flatta Ruyter, qui sourit et dit à Jean Bart, avec cette bonhomie et cette gravité religieuse qui était un des traits saillans de son caractère : « Ce n'est point moi, mon cher enfant, c'est Dieu qui m'a fait ce que je suis; aussi je lui renvoie ces louanges; car le Seigneur m'abandonnerait si j'avais la vanité de me croire quelque chose sans son appui... Mais dis-moi, tu viens de Calais?

» — Oui, monsieur l'amiral, de Saint-Paul, tout proche Calais. — Et tu commandais ta caravelle? — Oh! oui, monsieur l'amiral; mais c'était facile, je suis venu déjà bien des fois dans cette mer... j'étais d'une *quaiche* de contrebande qui venait tantôt de Calais, tantôt de Flessingue à la côte de Suffolk... Nous débarquions toujours nos marchandises près de la baie Holsoy. — Et en venant tu n'as rien rencontré?... tu n'as pas vu de navires de guerre? »

» Ici Jean Bart ne répondit pas, rougit beaucoup, se gratta l'oreille, tordit son bonnet entre ses mains, et baissa la tête.

« Pourquoi rougis-tu donc? dit Ruyter étonné; est-ce que tu es un menteur?—Menteur, sainte-Croix! ne le croyez pas, monsieur l'amiral; mais voilà ce qui est : on m'a dit que, sur l'ordre de M. le gouverneur de Calais, il y avait défense pour moi de m'écarter en venant ici de ma route si le vent était bon. — Eh bien? — Eh bien! monsieur l'amiral, au risque de me faire pendre, je me suis écarté de ma route... et au lieu de venir ici droit depuis Saint-Paul, quand je me suis trouvé près du Konings-Diep, me voyant une petite risée du nord-est qui affallait... je me dis que, venant aux bancs d'Harwich, ce que je saurais des entrées de la Tamise serait aussi bon pour vous que la brise pendant le calme; alors je me suis mis à louvoyer dans ce canal que je connaissais bien. — Eh bien, eh bien, qu'as-tu vu? s'écria Ruyter avec empressement. On ne t'a pas donné la chasse?—Voilà, monsieur l'amiral; comme ma caravelle vole plutôt qu'elle ne navigue, je me dis : Si une ramberge me chasse, j'ai du largue, et je la mènerai dans des passes où il faudra bien qu'elle me laisse, car une frégate est trop buveuse pour se contenter de l'eau qu'elle trouverait sur le banc de *Heaps;* alors j'ai toujours avancé, au risque de faire prendre avec moi ces trois plumets que je vous amenais, monsieur l'amiral. Mais enfin je voulais voir et j'ai vu, car en m'avançant dans le *Coln,* jusqu'à ce que Colchester m'ait demeuré au nord-ouest quart-ouest... — Si avant que cela? tu as été si avant que cela? s'écria Ruyter en l'interrompant. — Oui, monsieur l'amiral; mais je n'ai pas osé aller plus loin, parce que tous les mâts, les balises, et les tonnes qui signalent la route avaient été détruits : aussi je me suis arrêté là; et tout proche *Middle-Ground*, j'ai vu environ douze ou quinze frégates qui se faisaient des signes avec la terre en laissant tomber leurs cargues... J'ai pourtant encore avancé un peu, et j'ai encore vu beaucoup de mâts, des navires qui paraissaient mouillés devant Queens-Borough. Alors une quaiche a mis à la voile pour venir à moi, mais j'ai pris chasse, et elle m'a perdu près des West-rocks, et puis je suis arrivé ici comme cela... — Bien, très-bien, mon enfant, dit Ruyter en frappant sur l'épaule du jeune homme, tes rensei-

gnemens sont très-bons, et ne me laissent plus de doute sur ceux qu'on a donnés au vice-amiral de Liefde... En vérité, tu me rends là un bien signalé service... Que veux-tu de moi? — Oh, sainte-Croix! si j'osais, monsieur l'amiral, je vous demanderais.... — Parle donc... — Eh bien! je vous demanderais, monsieur l'amiral, de renvoyer la caravelle à mon maître, pilote à Saint-Paul, et de me garder sur votre escadre, quand ce serait comme page ou gourmette, monsieur l'amiral, dit Jean Bart en joignant les mains d'un air suppliant. — Je le veux bien, mon garçon, dit Ruyter, je le veux bien; tu resteras donc à mon bord, et je renverrai ta caravelle par un maître de navire d'Ostende, que j'ai repris des Anglais. — Merci, merci, monsieur l'amiral, mais c'est que j'ai avec moi un vieux marinier qui ne me quitte pas, et était à mon père... Le garderez-vous aussi? — Aussi le vieux marinier, mon garçon. — Tenez, monsieur l'amiral, s'écria Jean Bart très-ému, je ne sais pas comment vous dire ce que je sens; mais, sainte-Croix, sainte-Croix! vous êtes un marin comme le Renard de la mer dont me parlait mon pauvre père. C'est là tout ce que je puis dire... voyez vous... oui... vous êtes un second Renard de la mer.... »

» Quoique Ruyter ne comprît pas tout ce que cette comparaison avait de flatteur, l'expression de reconnaissance qui brillait dans les yeux humides de Jean Bart lui plut beaucoup, et il lui répondit avec une bonté toute paternelle : « Allons, allons, tu es un bon jeune homme; continue, mets ta force et ton espoir en Dieu, sois brave, alerte et vigilant, et qui sait? tu parviendras peut-être; tiens, rappelle-toi toujours ceci, mon enfant. On m'appelle amiral, n'est-ce pas? je commande cent vaisseaux de guerre, eh bien! j'ai commencé par gagner un sou par jour à tourner la roue de la corderie du port de Flessingue. Ainsi, tu le vois, avec l'aide et la grâce de Dieu, on peut tout, si on remet son sort entre ses mains. Va, je ne t'oublierai pas.... »

» Et l'amiral congédia Jean Bart après l'avoir fait inscrire par l'écrivain sur le rôle du bord, ainsi que son vieil ami Sauret. »

Plus tard je me propose de revenir encore sur cette publication, lorsqu'on pourra juger la marche de cette histoire dans un nombre plus considérable de livraisons. Les gravures qui l'accompagnent sont très-remarquables, soit par la grâce du dessin, soit par la finesse du burin.

LES DERNIERS BRETONS, par *E. Souvestre*. — Paris, 1836, tomes 1 et 2. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Quelques jeunes écrivains en quête de sujets originaux capables de réveiller le goût blasé du public, avisèrent un jour un paysan breton aux longs cheveux, revêtu de ses rustiques

vètemens et agenouillé devant une croix de pierre non loin de quelques ruines gothiques ou druidiques. Aussitôt la Bretagne fut proclamée une mine féconde de moyen-âge, de foi, de poésie, dans laquelle chacun puisa, et nous fûmes inondés de chroniques, de contes, de légendes, de mœurs bretonnes. On ne nous fit pas grâce d'un nom de hameau, et de tout côté l'on entendit se heurter les dures syllabes de ce vieux dialecte qu'on dit celtique. Mais au milieu de cet enthousiasme on oublia généralement que pour parler d'un pays il fallait le connaître, que pour peindre un peuple il fallait l'avoir vu; enfin, que pour écrire sur la Bretagne il était nécessaire d'abord d'étudier la langue des Bretons. C'était le singe qui avait oublié d'éclairer sa lanterne.

M. Souvestre débute par relever maintes grosses bévues commises par plusieurs autres écrivains, et nous annonce des études plus sérieusement et plus scrupuleusement faites. Elles sont, dit-il, le résultat d'un séjour assez long dans la Bretagne, qu'il a parcourue en tout sens et à pied, de manière à bien voir le peuple des campagnes dans ses mœurs originales, avec ses préjugés, ses superstitions, ses antiques usages qui ont survécu à tous les bouleversemens politiques. En effet, on trouve dans ces *derniers Bretons* d'intéressantes recherches, et il fait bien connaître, soit le caractère du pays, soit celui de ses habitans; il présente sous un aspect nouveau et qui me semble plus vrai leur prétendu amour de la légitimité, qui n'est autre chose, selon M. Souvestre, qu'un levain de haine contre les bourgeois des villes, dont la civilisation plus avancée offusque ces paysans ignorans incapables de comprendre qu'il ne dépend que d'eux d'y arriver également; enfin il nous donne des traductions de plusieurs chants nationaux et de récits populaires qui peignent bien la naïve et sauvage énergie de ce langage encore à demi barbare. Je reprocherai seulement à M. Souvestre de se laisser un peu trop entraîner par ses illusions poétiques qui lui font souvent voir les moindres choses à travers un prisme brillant, et attacher plus d'importance peut-être qu'il ne faudrait à des légendes superstitieuses assez niaises qui se retrouvent dans presque toutes les campagnes. Néanmoins son livre est plus consciencieusement fait que tout autre publié dans ces dernières années sur le même sujet. Il formera quatre volumes et présentera sans doute dans son ensemble un tableau complet de la Bretagne, dans lequel ne sera oublié nul détail curieux ou intéressant.

VOYAGE PHILOSOPHIQUE EN ANGLETERRE ET EN ECOSSE, par *Victor Hennequin*. — Paris, 1836. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Nous sommes heureusement loin du temps où tout livre

d'un Français sur l'Angleterre n'offrait qu'une série de critiques amères, injustes, souvent même menteuses, contre les prétendus usages barbares de la Grande-Bretagne. Les préjugés qui s'élevaient comme une muraille entre les deux nations voisines et rivales se sont en grande partie dissipés, et ce n'est plus que chez quelques vieux débris de l'Empire que l'on retrouve cette antipathie obstinée pour tout ce qui vient de l'autre côté de la Manche. Dans la jeune génération, à ces préventions déraisonnables a succédé une admiration vive et enthousiaste, soit pour le caractère national, l'amour de la liberté, l'esprit d'indépendance qui distinguent les Anglais, soit pour les prodiges de leur industrie et leur génie commercial éminemment civilisateur. Le voyage de M. Hennequin est un sincère hommage rendu à l'Angleterre. L'auteur n'a pas séjourné assez long-temps dans le pays pour l'avoir étudié à fond, mais il dépeint avec beaucoup de charme et d'abandon ce qu'il a vu; ses observations, quoique rapidement faites, sont ingénieuses et intéressantes; son livre offre un tableau animé de toutes les merveilles des contrées qu'il parcourt, merveilles qui, quoi qu'on en dise, ne sont pas tout-à-fait dénuées de poésie. L'industrie humaine, aidée des forces puissantes de la vapeur, réalise de vrais travaux d'Hercule bien faits pour inspirer la verve du poète. Notre siècle est souvent accusé de tout dépoétiser, de substituer à toutes les plus brillantes illusions un désolant positif; cependant, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que si nous parlons moins d'honneur et d'héroïsme que nos ancêtres, il se fait aujourd'hui de plus grandes choses qu'autrefois pour le bien de l'humanité et l'avancement de la civilisation.

PARIS ET LES PARISIENS, par *madame Trollope*. — Paris, 1836. Tome 1er. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Madame Trollope paraît se croire destinée à dire du mal de tous les peuples de la terre l'un après l'autre. Elle a commencé par l'Amérique; où, comme chacun sait, il ne se trouve que des domestiques insolens et des femmes grossières; puis elle poursuit sa tâche en Europe, et après avoir commencé fort gracieusement par flageller ses chers compatriotes dans son livre sur la Belgique, elle a enjambé le détroit, et la voici exerçant sa verve contre ces pauvres Parisiens qui ne lui ont pourtant jamais rien fait que je sache, qui n'ont ni refusé sa marchandise, ni blessé ses goûts aristocratiques, ni même porté la plus légère atteinte à sa colossale renommée de *bas bleus* qui s'accroît chaque jour des deux côtés de la Manche. Décidément c'est une vocation qui s'est déclarée un peu tard, il est vrai, chez madame Trollope, mais qui n'en est justement

que plus puissante pour la pousser à dire du mal de tout ce qu'elle voit. Il faut absolument qu'elle pique, et la plume, dans sa main, n'est pas moins acérée que l'aiguille. C'est surtout à la jeunesse qu'en veut mistress Trollope ; elle la poursuit de ses sarcasmes, de ses railleries ; elle ne peut même en parler sans exprimer un sentiment de terreur, d'effroi. Les jeunes gens à Paris sont tous des espèces de Minautores dont l'aspect seul la fait trembler. On dirait vraiment qu'il y a là-dessous de la jalousie, de l'envie, de ces amers regrets qu'éprouvent tant de femmes arrivées à un certain âge. Mais j'aime mieux penser que tout cela n'est encore qu'une suite de la maladie aristocratique qui travaille notre pauvre mistress *blue stokings*. Il n'y a, selon elle, de bonheur pour le monde que dans les vieux débris de la légitimité, de la grande propriété, des bourgs pourris, et autres oripeaux fanés que la jeunesse a le tort impardonnable de ne plus adorer servilement. La noblesse et les cheveux blonds sont les seuls moyens de plaire à madame Trollope : hors de là, point de salut. Si M. V. Hugo avait pu lui prouver qu'il possédait ces deux qualités, je suis bien sûr qu'elle se serait gardée de critiquer son théâtre comme elle l'a fait, et de prétendre qu'à Paris presque personne ne connaissait ni lui, ni ses œuvres.

La critique, poussée à cet excès injuste, ne produit que du scandale, et n'inspire, de la part d'une femme surtout, que de la pitié. Sans doute il y a beaucoup à dire sur Paris et les Parisiens, mais nous ne sommes plus au temps où il était permis aux voyageurs de faire de leurs relations une thèse d'esprit de parti, un écho de leurs passions et de leurs préjugés. De semblables livres, accueillis avec transport dans des temps de crise et d'effervescence, sont dédaignés aujourd'hui et appréciées par tous à leur juste valeur.

MÉMORIAL DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS. 1830; par *Hippolyte Bonnelier*. — Paris, 1835. In-8. Prix : 7 fr. 50 c.

M. Bonnelier fut le secrétaire de la commission municipale qui s'ériga en quelque sorte en gouvernement provisoire au milieu des barricades de Juillet. Il assista donc à tous ses actes et à toutes les phases de son existence courte, mais glorieuse. On doit donc lui savoir gré de s'en être fait l'historien. Son récit est empreint d'une grande impartialité ; il laisse absolument de côté toutes les divergences d'opinions, toutes les divisions qui ont éclaté depuis entre les hommes qu'un seul et même sentiment animait alors, et rend pleine justice au noble dévouement des membres de la commission, qui au premier appel de la patrie ne craignirent pas de risquer leurs têtes. Le *Mémorial* retrace avec beaucoup de simplicité et sans nulle forfanterie, les dangers de la position, le mâle

courage déployé par MM. Lobau et de Schonen, l'admirable activité de M. Mauguin, la présence d'esprit avec laquelle il suffisait à tout, la fermeté qu'il montrait en faisant cesser les continuelles hésitations de la commission improvisée tellement à la hâte et sans préparatifs, qu'elle se laissait pousser par les évènemens, bien plus qu'elle ne cherchait à les maîtriser. La révolution de Juillet, si pure, si sage dès ses premiers jours, apparaît encore plus belle et plus extraordinaire, lorsqu'on reconnaît, en examinant ses faits, que le peuple manquait absolument d'un chef; que les masses n'étaient dirigées que par leur simple bon sens, et qu'il ne se trouva d'abord pas un seul homme prêt à s'emparer de ce mouvement pour l'exploiter, soit dans un intérêt d'ambition personnel, soit en vue de l'intérêt général. L'aspect calme et imposant de la Capitale le lendemain même d'une révolution qui avait renversé le gouvernement, chassé toutes les autorités existantes, momentanément détruit la police et la force armée, offre la garantie la plus honorable des progrès de la civilisation parmi la population parisienne. On trouve dans le *Mémorial* de M. Bonnelier une foule de détails précieux et intéressans sur la courte existence du gouvernement provisoire qui, malgré son peu de durée, tiendra certainement une place assez belle dans les annales de l'histoire.

Bibliographie des patois du Dauphiné, par *P. Colomb de Batines*. —Grenoble, chez Prudhomme, 1835. In-8.

Lettres sur l'origine de l'imprimerie en Dauphiné, par le même. — Gap, chez Allier, 1835. In-8.

Ces deux opuscules, imprimés à fort petit nombre avec autant de luxe qu'on peut en obtenir des imprimeries départementales, font partie d'une suite de recherches que l'auteur se propose de publier, sur l'introduction et la marche de l'imprimerie dans le Dauphiné. Elles offrent de l'intérêt et grossiront le nombre des curiosités bibliographiques dont les amateurs font collection : précieux documens dans lesquels on peut puiser une foule de détails qu'on chercherait vainement ailleurs. Ces travaux de patience et d'exactitude peuvent être comparés pour l'utilité aux monographies en histoire naturelle. Ils demeurent souvent obscurs, rapportent peu de gloire contemporaine à leurs auteurs, mais ils contribuent puissamment aux progrès de la science, et aujourd'hui surtout que la plupart des libraires semblent ignorer même ce que c'est que la bibliographie, on doit de la reconnaissance à ces savans amateurs qui travaillent non-seulement à empêcher sa perte, mais encore à enrichir chaque jour son domaine.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

4e Année. — N° 2. — Février 1836.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

MORALE EN ACTION DU CHRISTIANISME, journal des beaux traits inspirés par la religion ; par MM. le vicomte *D'Arlincourt*, *E. Deschamps*, le baron *Guiraud*, *Ch. Nodier*, etc. etc. etc. — Paris, passage Dauphine. 1836. — Il paraît chaque mois un cahier de 64 pages in-8, orné de vignettes et lithographies; six cahiers forment un beau volume du prix de 5 fr. pour Paris, et 6 50 c. pour les départemens.

C'est un beau et inépuisable sujet que celui choisi par les rédacteurs de cette nouvelle publication. La matière ne leur manquera sans doute jamais, et il faut espérer que la faveur publique ne leur fera pas plus défaut que les talens. En effet, la morale du christianisme est impérissable; quelles que soient les formes de culte qu'adopte la religion, elle subsistera toujours et ne cessera jamais d'édifier, d'améliorer, de consoler le monde par ses dévouemens sublimes. C'est à elle qu'est confiée la plus belle mission sur cette terre, celle de persuader les hommes, d'entraîner leur conviction en réveillant dans leur âme les plus nobles sentimens, en faisant battre leur cœur des plus douces émotions.

En présence des actes de la charité, on ne scrute pas les mystères de la foi, et quoi qu'on en dise, toutes les sectes du christianisme se confondent dans cette vertu, source féconde de toutes les autres.

Les deux premières livraisons de la *Morale en action* renferment : *Aécathéric*, histoire miraculeuse de l'époque des premiers martyrs, par M. Jules de Saint-Félix. Dans le préambule de ce récit l'auteur dit :

« Les rationalistes ne veulent voir dans l'homme qu'un corps animé par un esprit, une machine servie par des organes qui sont eux-mêmes servis et vivifiés par une flamme subtile et d'une essence supérieure. Ainsi l'homme n'aurait que des sens et un esprit. »

Je crois qu'il commet une erreur; les rationalistes n'ont

jamais nié l'existence de l'âme, et il s'arrête là à une subtilité de langage bien puérile;

— *Salviati*, par M. le vicomte Walsh;

— *Lidivine*, par Charles Nodier; charmant morceau qui est le meilleur du recueil sans contredit, et dans lequel règne un ton de douce tolérance que je reprocherai, par exemple, à M. Walsh d'oublier quelquefois. M. Nodier raconte, avec cette manière simple et sensible qu'il sait si bien prendre quand il veut, un trait dont il a été témoin dans sa jeunesse. Détenu pendant quelque temps dans une prison de province, il y connut une vieille femme et son petit-fils qui vouaient toute leur existence à soulager les peines et les misères des pauvres prisonniers. Ce couple si disparate pour l'âge avait été compris dans une de ces condamnations en masse du temps de la Terreur. Pour avoir voulu défendre la vie de leur curé, ces malheureux furent condamnés à mort. La vieillesse de la grand'mère, la jeunesse du petit-fils avaient fait commuer la peine en détention perpétuelle, et tous les deux, oubliant leur propre infortune, ne songeaient qu'à venir au secours de celle des autres.

M. Charles Nodier, s'intéressant à ces deux êtres si charitables, réussit à obtenir leur liberté après avoir lui-même été élargi. Mais lorsque, tout joyeux de son succès, il vint leur annoncer cette bonne nouvelle, quelle ne fut pas sa surprise en éprouvant un refus! Lidivine et son petit-fils demandèrent en grâce qu'on les gardât comme aides ou domestiques dans la prison, et tous les deux sont morts au service des prisonniers;

— *Les jeunes Économes*, par Emile Deschamps, *le Père Ange, la Peste et le Choléra, le Tasse, Saint-Julien l'hospitalier, le Pardon, le père Grégoire, l'Incendie de la rue du Pot-de-Fer,* sont des fragmens plus ou moins remarquables, dans quelques-uns desquels je regrette seulement qu'il se trouve une couleur politique un peu trop prononcée, une tendance hostile qui doit être bannie de la morale chrétienne; car si la foi, dans un moment d'exaltation ascétique, a pu s'écrier : Contrains-les d'entrer, la charité dit sans cesse avec un doux sourire dans la bouche de notre divin Sauveur : Laissez venir à moi les petits enfans.

Du reste, sous le rapport de l'exécution typographique, ce recueil ne laisse rien à désirer, et il renferme plusieurs charmantes lithographies.

De l'Homme, ou Philosophie élémentaire à l'usage des écoles primaires supérieures, par *C.-B.* — Paris, chez Johanneau. 1836, 1 vol. in-8. Prix : 6 fr.

L'étude propre à l'homme est l'homme, a dit Pope, et cette

vérité commence à se faire jour dans le monde. Le domaine de la philosophie, qui n'est autre chose que la science de l'homme, s'agrandit chaque jour. Il n'est plus comme jadis l'apanage d'un petit nombre d'initiés; on a compris que cette étude était la plus importante de toutes, et celle qui devait intéresser l'homme le plus vivement, puisqu'elle traite de son origine, de ses facultés, de sa destination. Dans le siècle dernier on avait malheureusement abusé du mot de *philosophie* en l'appliquant à toute théorie audacieuse qui s'élevait contre les abus de l'Eglise; en le faisant même synonyme d'impiété, car dans leur indignation contre les ennemis des lumières, les philosophes se laissaient souvent emporter trop loin et tombaient dans un autre extrême non moins fâcheux. Mais aujourd'hui tout tend à replacer la philosophie sur le terrain qu'elle n'aurait jamais dû abandonner, celui de la recherche des secrets de la nature, et de l'adoration de la divinité dans ses œuvres. Le volume que j'annonce ici, est destiné à exposer les premiers élémens de cette belle science aux jeunes gens. Il est divisé en deux parties : la première traite de l'homme physique ou du corps. L'auteur, remontant à l'origine du monde, expose les hypothèses le plus généralement adoptées sur sa formation, sur ses transformations successives, ses bouleversemens dont la géologie nous offre l'histoire, sur les différentes races d'homme qui peuplent la terre. Il décrit les divers phénomènes de la vie, les organes humains, et cherche à montrer combien peu l'homme est supérieur aux autres animaux sous le rapport physique. Dans ses explications on ne trouve malheureusement pas toujours la précision et la clarté si nécessaires dans tout ouvrage destiné à la jeunesse. Par exemple, il dit : « L'espèce humaine est la seule qui sache qu'elle doit mourir, l'expérience l'en instruit, et sans elle elle ne pourrait pas plus s'en douter qu'une plante ou qu'un chat. » Or je demanderai si nous avons davantage l'expérience de la mort que les chats et les plantes? Nous ne mourons également qu'une fois, donc ce n'est pas par expérience que nous connaissons la mort. Mais notre intelligence, supérieure à l'instinct des animaux, est douée de la faculté de comparer, de juger par analogie, et voyant mourir les autres nous en concluons que nous devons mourir aussi.

L'auteur passe ensuite aux divers résultats que produit en nous le sentiment de notre propre conservation, tels que le besoin de vivre en société, le désir d'éviter tout ce qui peut nous être nuisible, enfin toutes les conditions nécessaires à l'existence du contrat social. Il arrive ainsi par la morale et la conscience à la religion naturelle et à l'existence de Dieu. Ses leçons ne revêtent pas un aspect sévère, ni un langage

trop scientifique; elles sont souvent entremêlées de citations poétiques, assez bien choisies en général. Quelques-unes seulement m'ont paru un peu trop légères pour un pareil sujet.

La seconde partie du volume est consacrée à l'homme intellectuel. L'âme, ses facultés, leurs divers modes d'expression, leur emploi, en forment le sujet principal. On y trouve une foule d'excellens principes; l'auteur, sans se prononcer d'une manière bien tranchée, paraît se rapprocher du système de Bentham. Mais ses idées ne sont pas toujours bien nettes et son travail est parfois un peu diffus. Il termine par une revue rapide de l'histoire de la philosophie qui offre le résumé des principaux faits qui ont signalé chaque époque, et me paraît ainsi très-propre à se graver aisément dans la mémoire.

Programme d'un Cours de Philosophie élémentaire à l'usage des colléges, par M. *Gatien-Arnoult*. — Paris, au bureau de l'Institut, 1835. in-8. Prix : 6 fr.

Ce programme est un excellent guide pour les études philosophiques; c'est un résumé fort complet et très-clair au moyen duquel on peut suivre dans tout leur développement la psychologie, la logique, la morale, la théodicée, et enfin l'histoire de la philosophie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Dans une introduction de peu d'étendue, l'auteur expose l'objet de la philosophie, et désigne sa place dans le tableau des sciences humaines; il montre son utilité et son importance, ses rapports avec les autres sciences, la méthode suivant laquelle elle doit être étudiée, sa division, et l'ordre dans lequel ses parties doivent être disposées.

Le but principal que s'est proposé M. Gatien-Arnoult et qu'il paraît avoir fort heureusement rempli, c'est de donner un programme qui puisse servir à tous les professeurs de philosophie et à tous les colléges, quel que soit le système d'enseignement usité. Il fallait pour cela adopter une division qui pût être changée, bouleversée sans détruire l'ensemble du livre; il fallait éviter toute tendance trop systématique, tout jugement trop tranchant, trop dogmatique. C'est à quoi l'auteur a très-bien réussi. Ses définitions ont toutes été rédigées dans un esprit d'impartialité absolue. Elles sont en général très-lucides et exprimées le plus laconiquement possible.

Ces divers avantages ont déjà fait admettre le programme de M. Gatien-Arnoult par plusieurs autres professeurs, et l'édition que j'annonce aujourd'hui est la troisième. Il contribuera sans nul doute au perfectionnement des études, et

pourra être d'un grand secours surtout dans les colléges des départemens soit aux maîtres, soit aux élèves; car le besoin d'un pareil manuel se faisait vivement sentir. Je ne crois pas que la vraie philosophie ait rien à faire avec toute cette érudition scholastique dont on embarrasse son bagage bien inutilement; mais puisqu'il est d'usage général aujourd'hui de charger la mémoire des jeunes gens de cette masse de prétendu savoir, encore faut-il accueillir comme un bienfait les efforts qui tendent à y établir l'ordre et la méthode, à l'éclairer du flambeau de la logique.

A la fin de ce volume, et sous forme de supplément, l'auteur a ajouté les réponses aux questions philosophiques proposées pour l'admission au grade de bachelier ès-lettres. Ces réponses sont très-bien faites sans doute, mais il me semble que c'est un oreiller de paresse offert aux écoliers, qui s'y reposeront, et suppléeront ainsi par la seule mémoire aux études sérieuses qu'on doit toujours exiger d'eux. En philosophie surtout c'est une chose fâcheuse, car ne faudrait-il pas que dans cette science comme dans celle des mathématiques, une fois un principe posé, toutes les conséquences en fussent déduites par la seule force de l'intelligence sans l'aide de la mémoire?

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION. *Contes aux jeunes Artistes*, par mademoiselle *Ulliac Trémadeure*, 1 vol. in-12. fig. 4 fr. — *Oscar, ou le jeune Voyageur en Angleterre*, par M. *de Marlès*, 1 vol. in-12. fig. 4 fr. — *Les Heures de Récréation*, par madame *Mélanie Waldor*, 1 vol. in-12. fig. 4 fr. — à Paris, chez Didier, 1836.

C'est un titre assez bizarre que celui de *Contes aux jeunes Artistes* qu'a pris mademoiselle Ulliac, car d'abord son livre s'adresse à tous les enfans quels qu'ils soient, et puis à l'âge pour lequel il est écrit on n'est pas encore artiste, ou du moins cela se voit fort rarement. Il est vrai que tous ces contes roulent sur des enfans voués de bonne heure à l'étude des arts, et ils ont pour but de montrer comment une conduite sage et réglée peut s'accorder avec cette étude aussi bien qu'avec toute autre, comment des enfans peuvent devenir souvent les soutiens de leur famille par l'exercice des dispositions que la nature leur a données pour ce genre de talens. Mademoiselle Ulliac a soin surtout de bien indiquer à ses jeunes lecteurs la différence qu'ils doivent faire entre le mérite plus modeste, mais plus réel, de la vertu, et la vaine fumée de gloire dont on se laisse trop facilement enivrer. Celle-ci n'acquiert quelque importance qu'en réfléchissant l'éclat de la première; c'est une vérité qui aurait grand besoin d'être popularisée. Mais

avec l'admiration excessive et irréfléchie qu'on professe aujourd'hui pour les artistes, uniquement parce qu'ils sont artistes et sans s'inquiéter de l'usage moral qu'ils font de leurs talens et de leurs hautes facultés, je crois qu'on devrait éviter dans l'éducation tout ce qui peut tendre à tourner l'esprit des enfans vers cette carrière, à moins toutefois qu'ils ne soient doués de cette vocation irrésistible qui seule fait les grands peintres, les grands musiciens, les grands sculpteurs, etc. J'aurais donc préféré que mademoiselle Ulliac disséminât ses *contes aux jeunes artistes*, et les mêlât avec d'autres, afin de ne pas offrir ainsi toute une série de récits dont les héros sont des artistes, à ces petites imaginations si impressionnables qui saisissent avec avidité toutes les directions qu'on leur présente, et qui par conséquent ont besoin de variété afin de ne pas être trop fortement influencées. Du reste, tout en adressant cette critique à la forme de l'ouvrage, je me fais un plaisir d'ajouter que les quatre contes qu'il renferme m'ont paru très-bien faits; ils sont certainement supérieurs à ceux du même auteur adressés aux jeunes agronomes.

— *Oscar* est un voyageur qui visite l'Angleterre, non pas en touriste sans but ni utilité, mais bien comme doit le faire tout homme éclairé qui cherche sans cesse à s'instruire, afin de pouvoir dans l'occasion être utile à ses semblables en leur communiquant les connaissances qu'il aura ainsi amassées. L'Angleterre est la contrée la plus fertile en faits intéressans de tous les genres. L'industrie et le commerce y ont atteint un développement merveilleux; on y voit à chaque pas les admirables conceptions du génie humain aidé des forces de la nature; c'est le royaume de la vapeur et des chemins de fer. A côté de cela on y rencontre un patriotisme réel, une somme de vertus civiques, de respect pour les lois et d'amour pour la liberté plus grande que partout ailleurs. En Angleterre, les droits de citoyen ne sont pas seulement écrits dans le code du pays, on les retrouve gravés dans tous les cœurs, et jamais le moindre d'entre eux ne saurait être impunément foulé aux pieds par le monarque lui-même. C'est donc bien là qu'il faut conduire nos jeunes gens pour leur faire admirer tout à la fois les vertus patriotiques et les résultats d'un travail intelligent et opiniâtre. Le ferme attachement à des principes fixes, et le véritable courage civique judicieusement appliqué dans toutes les circonstances de la vie, sont de plus sûrs moyens que toutes les révolutions violentes pour assurer la liberté et le bonheur d'une contrée. C'est une vérité que nos voisins paraissent avoir bien comprise et que nous ne saurions trop nous hâter de leur emprunter. La France pourrait aussi leur demander quelques leçons de moralité, mais il faut es-

pérer que la génération qui s'élève en aura moins besoin que celle qui s'en va.

Le petit ouvrage de M. de Marlès est une excellente lecture pour les enfans ; c'est bien certainement là une des meilleures formes qu'on puisse adopter pour intéresser et instruire la jeunesse.

— Madame Mélanie Valdor s'entend très-bien à conter de fort jolies historiettes pleines de sentimens généreux et de leçons morales. Mais je lui reprocherai seulement d'en faire quelquefois de petits romans en conduisant l'intrigue un peu trop loin. Par exemple dans les *petits Collibert*, qui se trouvent en tête des *Heures de récréation*, j'aurais préféré qu'elle eût retranché toute la partie romanesque. Il serait resté un charmant conte rempli d'intérêt et de vérité. Du reste, madame Valdor écrit d'une manière fort remarquable, et sans doute sa facilité l'entraîne quelquefois malgré elle au-delà des bornes qu'elle s'est assignées. Mais il n'y a jamais rien d'exagéré dans ses peintures, et l'amour lui-même s'y montre avec une simplicité naïve qui parle bien plus au cœur qu'à l'imagination. Sous ce rapport, ses petits romans valent cent fois mieux que maints contes plus enfantins, tels par exemple que ceux de madame Camille Bodin qui viennent de paraître sous le titre de *Nouvelles morales et religieuses* et qui devraient plutôt porter celui de : *Exaltation affectée et prétentieuse.*

LES JEUNES PERSONNES DEVENUES CÉLÈBRES par leur piété filiale, leur courage, leurs talens et leurs belles actions, par *A. Antoine*.— Paris, chez Denn ; Genève, chez Ab. Cherbuliez. 1 vol. in-12, orné de 4 fig. Prix : 3 fr. 50 c.

L'AMIE DES JEUNES PERSONNES, ou les Inspirations du cœur, par madame *J. Le Bassu*.—Paris, chez Denn; Genève, chez Ab. Cherbuliez. 1 vol. in-12, fig. Prix : 3 fr. 50 c.

Parmi les livres que l'on destine à la jeunesse, je crois que ceux qui renferment des biographies, des traits historiques, des faits vrais, doivent être mis au rang des plus utiles et des meilleurs. L'attrait de la vérité est puissant, et la première question de l'enfant qui lit est celle-ci : Est-ce vrai? est-ce arrivé? Une réponse négative suffit pour détruire en grande partie l'intérêt de la lecture ; en effet, des contes inventés à plaisir ne sauraient avoir aucune autorité sur de jeunes esprits incapables encore de juger le mérite de la vraisemblance. Il faut pouvoir leur dire : Oui, cela est arrivé; mais il n'est pas absolument nécessaire que le fait soit historique : tel conte basé sur une connaissance parfaite du monde et du cœur humain, dans lequel il n'y a de supposé, en quelque sorte, que

les noms des personnages, peut fort bien être donné pour vrai. Cependant des biographies bien faites, de personnages parvenus à se rendre célèbres, soit par leurs efforts et leurs travaux dans les sciences, soit par leurs vertus, devront toujours être préférées, comme d'une influence plus certaine et plus durable. Sous ce rapport, on accueillera favorablement l'ouvrage de M. Antoine, qui présente une suite de beaux traits, dont un grand nombre sont à la portée de toutes les jeunes filles, dans quelque condition qu'elles se trouvent placées. Dans les héroïnes qu'il a choisies, on rencontre autant de simples paysannes que de grandes dames, et quoiqu'il y ait parfois quelque peu d'exagération et d'amplifications dans les traits qu'il rapporte, ses jeunes lecteurs ne pourront y puiser que de nobles sentimens, que des leçons de grandeur d'âme, de charité et de dévouement. Je reprocherai pourtant à ce livre de porter une couleur politique trop prononcée; l'auteur ne manque jamais l'occasion d'exprimer ses sympathies pour un régime qui n'est plus, et d'exalter comme des vertus les moindres qualités des personnes qui en faisaient partie. C'est un défaut qui lui nuira auprès du public; car aujourd'hui moins que jamais on ne se soucie de faire de la politique un article de foi dans l'éducation.

— Quant à madame J. Le Bassu, qui a dédié *l'Amie des jeunes personnes* à M. Aimé Martin, comme offrant une application des principes exposés par cet éloquent écrivain dans son beau livre sur l'éducation des mères de famille, il m'a paru qu'elle n'avait pas atteint précisément le but qu'elle s'était proposé. Cela tient sans doute à sa manière d'écrire. Son style est plutôt fait pour le roman que pour les livres d'éducation, et sa composition paraît en général beaucoup trop précipitée. Les événemens se succèdent dans ses contes avec une rapidité extraordinaire; on dirait que ce n'est qu'un canevas dessiné à la hâte, et il en résulte que le but moral est manqué faute de développemens propres à le faire comprendre et ressortir. Le principal conte de ce volume est destiné à montrer les fâcheuses suites d'une alliance mal assortie; mais la donnée de ce récit est beaucoup trop romanesque, il manque tout-à-fait de vraisemblance, et les leçons qu'il peut offrir à la jeunesse sont si peu indiquées qu'on pourra bien le lire sans les trouver. D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, le style de l'auteur suffirait seul pour gâter les meilleures productions de ce genre.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE, ETC.

DISCOURS prononcé par M. *Ambroise Firmin Didot*, le 13 janvier 1836, dans la séance générale des conseils du commerce, de l'agriculture et des manufactures,

SUR LA QUESTION DES PRIMES DE LA LIBRAIRIE.

Je saisis avec plaisir l'occasion de dire quelques mots au sujet des primes de la librairie, et de rendre hommage à la manière dont M. Didot a défendu les vrais intérêts de ce commerce. Il est d'ailleurs utile d'éclaircir et d'approfondir autant que possible cette matière qui va devenir, dit-on, l'objet d'une mesure législative.

Au moment où l'abolition de la loterie si long-temps réclamée en vain par la voix publique, venait enfin d'être décrétée, ce n'est pas sans une pénible surprise qu'on a vu la librairie entreprendre de la ressusciter sous une nouvelle forme. Ce commerce, par la nature des produits dont il s'occupe, peut plus que tout autre exercer une influence heureuse ou funeste sur le moral d'un peuple. Or, beaucoup de gens voient dans cette loterie une tendance d'immoralité qui n'est sans doute pas dans l'intention de ses auteurs, mais qui résulterait malgré eux de ce mode de souscription. La librairie ressemble, dit-on, à un homme qui, ruiné par des malheurs successifs et ne sachant plus où donner de la tête, entre dans une maison de jeu pour tenter la fortune. Cependant les primes ont trouvé un défenseur dans M. Blanqui aîné, économiste distingué, qui ne voit dans ce mode nouveau qu'un encouragement donné à l'industrie, qu'un développement de l'esprit d'association qui doit avoir de grands résultats pour la prospérité du pays. Cette opinion peut être d'un grand poids aux yeux de beaucoup de gens; mais je ne la crois pas bien fondée : la loterie, qu'elle se présente sous forme de primes ou autrement, me semble également dangereuse sous le rapport moral et sous le rapport économique. Ainsi que le dit M. Didot dans son discours, les primes de la librairie ne sont absolument pas autre chose qu'une loterie, puisque les billets se vendent isolés des ouvrages auxquels ils devaient être spécialement affectés. D'ailleurs, même sans cela, ils constituent, en effet, un jeu de hasard qui adjuge à quelques personnes un bénéfice considérable qui, en définitive, est payé par les autres souscripteurs; car, quoi qu'en disent MM. les Editeurs-unis, leur magnanimité ne va pas jusqu'à tirer 75,000 francs de leur poche pour les donner aux gagnans. Or, si l'on a rejeté comme immorale la loterie du gouvernement, qui offrait toutes les garanties possibles; soit pour les tirages,

soit pour le paiement des lots, à bien plus forte raison doit-on repousser les billets de primes dont le nombre se multiplie par milliers sans aucune limite, et qui ne sont propres qu'à apporter le désordre et la perturbation dans toutes les opérations commerciales. Quelle pauvre littérature, d'ailleurs, que celle qui ne pourra réussir à trouver des acheteurs qu'en leur offrant l'appât d'un gain chanceux! et n'est-il pas à craindre que l'on ne parvienne, par ce moyen, à fausser le jugement, à corrompre le goût, à démoraliser même le cœur du public? Sans doute, jusqu'à présent rien de semblable ne saurait résulter des publications annoncées sous ce mode, je le sais et le reconnais avec plaisir; mais qui nous répondra de l'avenir? et une fois que la diffusion des livres ne dépendra plus de leur mérite réel, qui est aujourd'hui leur seul passe-port auprès de la sanction publique, comment empêchera-t-on les plus misérables productions de se répandre par milliers dans toutes les classes de la société, en excitant la cupidité par des primes plus fortes que les autres? Où en serions-nous si les atrocités de la littérature moderne, si ces conceptions à la fois cyniques et sanglantes de notre galvanique jeunesse, avaient pu ainsi se glisser dans toutes les familles, dans toutes les chaumières, et semer partout leurs sinistres émotions, leur sombre désespoir?

On s'imagine que, pour répandre l'instruction, il n'y a qu'à jeter des livres en abondance sur la place publique; mais on commet ici la même erreur que ces sociétés bibliques qui croient faire beaucoup pour la propagation du christianisme, en semant de tous côtés des Bibles. Commencez par persuader au peuple qu'il est de son intérêt le plus pressant de s'instruire, et ce ne sera certes pas le manque de livres qui l'arrêtera.

Quant à ce qui est de l'activité nouvelle qu'on prétend donner au commerce par le moyen des primes, je me permettrai de demander à M. Blanqui, si, en bonne économie politique, il est convenable de forcer la consommation d'un produit quelconque. N'est-ce pas entraîner le gaspillage, prodiguer la richesse nationale; et pour des produits du genre de ceux de la librairie qui ne se détruisent pas à mesure, n'est-ce pas surtout encourager témérairement la production, lui donner un développement dangereux, et préparer un encombrement qui causera tôt ou tard de grands désastres? Ces livres qui n'auront été achetés que pour avoir droit aux chances de la loterie, seront bientôt rejetés sur le marché à vil prix, et une nouvelle crise, plus terrible que toutes les précédentes, menacera la librairie.

« Ne laissons pas, dit M. Didot, intervenir le sort aveugle

dans le commerce et dans l'industrie; il n'y préside déjà que trop, malgré le frein des lois, des mœurs et de la prudence. Vous réprouverez donc un agiotage qui d'ailleurs ne présenterait de bénéfice qu'à ceux qui l'emploieraient les premiers. En effet, chacun n'ayant que ses revenus à dépenser, du moment qu'à tous les objets seront attachées des primes, et que par conséquent la valeur intrinsèque de chaque objet sera augmentée d'autant (car ces primes ne se donnent pas gratis), il en résultera nécessairement qu'on achètera moins d'objets, et que par conséquent on en fabriquera moins, puisque, en définitive, ces objets coûteront plus cher qu'ils ne valent en réalité; seulement, de funestes illusions troubleront les esprits de chacun, et détourneront la nation de ces habitudes d'ordre et de travail qui, si elles ne produisent que de lents et faibles résultats, du moins ne trompent jamais. »

La librairie française se trouve dans une position fâcheuse. Les progrès de la typographie ont marché plus vite que ceux de l'instruction. Ils ont fourni des moyens puissans de fabrication qui ne sont plus en rapport avec le nombre restreint des consommateurs. C'est un résultat malheureux de la centralisation, qui laisse les provinces dans l'oubli et l'obscurité, tandis que la capitale, objet de tous les soins, de toutes les faveurs, brille chaque jour d'un éclat plus vif. Cette même centralisation a nui également à la librairie sous un autre rapport, en la concentrant presque tout entière dans une grande ville où toutes les entreprises revêtent un caractère plus prononcé de spéculation, tiennent moins à être morales, se montrent plus téméraires, et où, voulant faire fortune en peu de temps, on joue sans cesse le tout pour le tout. Paris est la capitale de la France sans doute, mais elle n'en est point l'expression, et il arrive fort souvent que la capitale et les départemens ne se comprennent guère.

Mais certainement ce ne seront pas les primes qui pourront sauver la librairie de cette situation critique. Les efforts que l'on fait depuis quelque temps pour encourager l'instruction primaire y parviendront sans doute bien mieux, et un autre moyen encore plus puissant serait d'assurer la propriété littéraire contre les corsaires étrangers, par des traités de réciprocité avec les autres états de l'Europe. C'est en effet une chose étrange, que, dans leur sollicitude pour toutes les propriétés, les législateurs aient justement négligé celle de l'esprit, la plus réelle et la plus personnelle peut-être de toutes; car un homme de génie ne fait un livre qu'avec ses propres pensées, et tire de lui-même toute la matière première. Ce fait paraît bien plus extraordinaire lorsqu'on songe que c'est une contrée alliée et amie de la

France, qui ruine ainsi par un pillage continuel une de ses plus belles branches d'industrie.

M. Didot termine son discours en exprimant le désir qu'en attendant que la diplomatie veuille bien s'occuper d'intérêts qu'elle a jusqu'ici dédaignés, le gouvernement établisse des primes d'encouragement pour l'exportation de la librairie. Je ne partage pas son opinion à cet égard, et je crois que ce serait encore un moyen factice peu propre à produire des avantages réels. En fait de commerce, le laisser-faire est ce qu'on peut, en général, demander de mieux au gouvernement. Je ne vois pas d'ailleurs qu'il y ait urgence à ce que les libraires fassent des fortunes rapides, tandis que la plupart des hommes de lettres passent toute leur vie dans la plus humble médiocrité. La librairie subit la loi commune : à mesure que nous avançons dans la civilisation, les rangs se confondent, tout tend à se niveler, la fortune comme le reste. Au lieu d'être concentrés entre les mains de quelques-uns, les bénéfices du travail commun se partagent toujours entre un plus grand nombre d'individus, et les meilleurs principes en économie politique, nous apprennent que c'est un bien pour le pays, que c'est le plus sûr garant de sa prospérité. Les loteries seraient, au contraire, le plus sûr garant de sa perte. La morale et l'économie politique se réunissent pour les réprouver; car en morale on ne doit jamais faire le mal général pour produire un bien particulier, et en économie politique, tout bénéfice présent qui est basé sur des pertes futures plus considérables, doit être aussitôt rejeté.

Dictionnaire des Travaux publics, civils, militaires et maritimes, considérés dans leurs rapports avec la législation, l'administration et la jurisprudence; par M. le chevalier *Tarbé de Vauxclairs,* conseiller d'état, inspecteur-général des ponts et chaussées.—Paris, 1835, un gros vol. in-4. Prix : 16 fr.

Chemins de Fer Américains, historique de leur construction, prix de revient et produit, mode d'administration adopté, résumé de la législation qui les régit; par *G. T. Poussin,* ex-major au corps du génie Américain. — Paris, 1836. 1 vol. in-4. fig.

Le dictionnaire de M. Tarbé rendra un grand service aux administrateurs et aux légistes qui sont appelés souvent à traiter des questions et à juger des différends qui se rapportent à cette matière si étrangère à leurs études. Eclairés par des explications justes et précises, sur la valeur des termes et les divers procédés des arts qui se rapportent aux travaux publics, ils seront sans nul doute plus aptes à prononcer avec connaissance de cause des décisions qui, basées sur une parfaite intelligence du sujet, satisferont à la fois et la justice et les parties

trop souvent fondées à accuser leurs juges d'ignorance. Par ce moyen surtout, le langage des experts qui sont souvent appelés devant les tribunaux, sera mieux compris, et leur intervention remplira mieux son but.

Mais M. Tarbé ne s'est pas borné à définir tous les termes de l'art, à expliquer ses principaux ouvrages. Il a surtout cherché à jeter le plus de lumière possible sur ses rapports avec la jurisprudence. On trouve dans ce dictionnaire tous les termes de procédure dont la connaissance est nécessaire aux constructeurs, et l'exposition succincte des principales dispositions légales qui les concernent. Diverses tables placées à la fin de l'ouvrage, quoique dans le texte même les mots soient déjà disposés par ordre alphabétique, en rendent l'usage encore plus commode.

Un index général indique tous les articles traités dans le dictionnaire; puis, une autre table par ordre de matières offre, sous différens titres, les principaux articles concernant le gouvernement, les autorités administratives, les autorités judiciaires, la procédure, la propriété, les travaux publics en général, les architectes, les différens corps d'ingénieurs, les communications par terre et par eau, la voirie, la police du roulage, les ports maritimes, les eaux, les moulins et usines, les dessèchemens, etc. etc.

Enfin, une troisième table contient par ordre chronologique les lois et les principaux arrêts, décrets, ordonnances et autres actes réglementaires cités dans ce *Dictionnaire*.

— M. G. T. Poussin, qui avait déjà publié un ouvrage fort remarquable sur les travaux d'améliorations intérieures exécutés aux Etats-Unis, a consacré un nouveau volume aux *Chemins de fer*, qui ont pris tant de développemens dans cette contrée modèle de tous les perfectionnemens industriels. Le moment ne pouvait être mieux choisi pour la publication d'un semblable livre, car, tandis que nous avons tant de peine en France à venir à bout d'un essai dans ce genre, de tous côtés les autres nations rivalisent à qui montrera le plus de zèle et d'activité, et en tête la jeune Amérique, laissant loin d'elle toutes ses vieilles rivales, se signale par de merveilleux travaux. « La Providence semble y avoir placé la grande école » pratique du monde pour faire fructifier toutes les découver- » tes modernes. C'est qu'il fallait pour cela une terre vierge, » des hommes actifs, entreprenans et libres; l'Amérique du » Nord présentait seule la réunion nécessaire de toutes ces » conditions. »

Les Etats-Unis offrent d'ailleurs sous beaucoup de rapport la mise en pratique de la philosophie utilitaire si éminemment civilisatrice. Là tous les efforts individuels tendent au bien-

être général, et l'homme qui ne s'associe pas d'une manière utile aux travaux de la société, est rejeté comme un paria. Cette tendance, que, suivant les idées de la prétendue morale, vulgairement répandue, on a souvent cherché à peindre sous un faux jour, comme un égoïsme froid et insociable, est au contraire la première condition de bonheur pour la société.

Le prodigieux et rapide développement de l'industrie américaine, la prospérité toujours croissante de cette république, en offrent une preuve irrécusable. Les déclamations récentes auxquelles la question de l'esclavage a donné carrière, ne sauraient affaiblir la vérité des faits. Sans doute les Etats-Unis ont aussi leurs plaies, ils ont encore des progrès à faire, et leurs institutions n'ont pas atteint le dernier degré de la perfection. Ils ont leurs esclaves, comme la France a ses bagnes, ses prisons immorales; mais si on met dans une balance leurs biens et leurs maux, et qu'on examine loyalement le résultat, on verra le plateau du bien l'emporter de beaucoup, ce qui probablement n'arriverait pas pour mainte autre nation qui se croit la première du monde.

Ce volume rend compte de trente-six chemins de fer, dont quinze sont exécutés ou en cours d'exécution sur les bords de l'Atlantique; les vingt et un autres sont construits dans le but d'unir cette première ligne avec les pays de l'intérieur ou de l'ouest.

La ligne de l'Atlantique comprend déjà 421,541^{m} de travaux exécutés, savoir 184,992^{m} de double voie revenant, prix moyen, à 145 fr. le mètre, et 236,549^{m} de simple voie, à 38 fr. le mètre. Les travaux en cours d'exécution sont évalués à 330,393^{m} au prix moyen de 54 fr.

Les lignes vers l'ouest et l'intérieur comprennent 988,415^{m} de travaux exécutés et 582,704^{m} en cours d'exécution.

La longueur totale des chemins de fer exécutés est donc de 1,409,956^{m}, soit 352 lieues et 2/8; et celle des chemins de fer en cours d'exécution est de 913,097^{m}, soit 228 lieues 1/8. Dans très-peu de temps, les Etats-Unis offriront par conséquent le prodigieux spectacle de 600 lieues environ de chemins de fer sillonnés en tous sens par des voitures à vapeur!

La plupart de ces entreprises sont faites par des associations particulières. Aux Etats-Unis, on ne demande au gouvernement que la liberté d'agir, et la législation protége en général toute industrie utile en la laissant parfaitement libre. D'ailleurs, une foule de difficultés se trouvent naturellement aplanies, soit parce qu'il n'existe encore aucune route ordinaire dans les lieux où l'on veut établir des chemins de fer, soit parce que ces chemins parcourent souvent un pays encore inculte où ne se rencontrent pas ces innombrables ob-

stacles qui résultent en Europe du conflit des intérêts particuliers.

M. Poussin a consacré la troisième partie de son ouvrage à l'administration, aux frais d'entretien et de traction. On y trouve une foule de détails du plus haut intérêt pour les personnes surtout qui veulent se livrer à ce genre d'industrie, et les capitalistes qui désirent faire valoir leurs fonds dans de telles entreprises y puiseront des connaissances claires et précises qui les mettront à même d'en mieux apprécier toute les chances et tous les avantages.

Dans la quatrième partie sont réunis les documens législatifs qui concernent les chemins de fer. C'est une analyse des dispositions générales que contiennent les diverses lois passées par différens états dans leur capacité souveraine. On y voit combien dans cette contrée de liberté la législation vient en aide aux travaux des particuliers, et loin de leur susciter sans cesse de nouveaux obstacles, ne songe qu'à les encourager et les faciliter par tous les moyens en son pouvoir.

On peut dire que l'ouvrage de M. G. T. Poussin est le meilleur plaidoyer qu'on ait à opposer aux sottes accusations de l'esprit de parti. Il est accompagné de planches et d'une carte générale des Etats-Unis où sont indiqués les canaux et les chemins de fer. Il ne s'agit pas ici de théories qu'on peut combattre par d'autres théories; ce sont des faits, et il n'est pas une page de ce volume qui ne soit toute d'application et de pratique. Ces argumens-là ne se repoussent pas aisément.

Comptabilité commerçiale, ou Cours théorique et pratique de la tenue des livres en parties doubles, enseignée aux élèves de l'école royale d'arts et métiers de Châlons-sur-Marne; par *Mézières*.—Paris, chez Mathias, 1835. 1 vol. in-8, accompagné de tableaux in-folio. Prix : 7 fr.

Ce cours de tenue des livres offre un système nouveau de comptabilité commerciale, ou plutôt un perfectionnement apporté à celui qui est maintenant en usage dans la plupart des maisons de commerce. Pénétré de l'importance pour tout négociant d'être constamment au fait de l'état réel de ses affaires, l'auteur a cherché quelque moyen prompt et simple de lui procurer cette connaissance sans avoir recours au travail toujours pénible et long d'un inventaire général. C'est, il me semble, avoir véritablement compris le but vers lequel il faut diriger les améliorations de la comptabilité commerciale. La multiplicité et la complication des écritures contribuent souvent, si ce n'est à ruiner bien des maisons, du moins à les empêcher de s'apercevoir de la fausse route qu'elles suivent. L'inventaire arrive quelquefois trop tard, ou bien ses rares

avertissemens sont bientôt oubliés, tandis que si chaque jour le négociant avait sous ses yeux la situation de ses affaires, et qu'au moyen de quelques additions et soustractions il pût voir à mesure la marche de ses bénéfices ou de ses pertes, il est certain que le malhonnête homme seul oserait alors résister à la voix sans cesse menaçante d'un déficit toujours croissant, et encore peut-être celui-là même serait-il retenu par la crainte de ne pouvoir cacher sa position à ses commis.

Pour arriver à ce résultat, M. Mézières a imaginé d'ajouter au journal une page à droite divisée en diverses colonnes qui représentent sous les titres généraux de *diverses personnes, caisse, marchandises générales, billets à recevoir, billets à payer, capital*, tous les principaux comptes du grand-livre. Les sommes portées dans la colonne des totaux du journal sont divisées ou reportées en totalité dans une ou plusieurs colonnes de cette page droite, et classées ainsi dans des comptes qui en font constamment connaître la situation. Par ce moyen, à tout instant, on peut savoir au juste le montant de ses dettes et de ses créances, ainsi que celui des billets à recevoir et à payer, et en estimant d'une manière approximative les marchandises qui restent en magasin, on a un état de situation assez exact sans faire d'inventaire.

L'auteur introduit encore plusieurs autres changemens soit dans le journal, soit dans le grand-livre, qui tous ont pour but de simplifier les écritures. On ne voit figurer dans ses livres ni *profits et pertes,* ni *frais généraux,* ni d'autres complications qu'il regarde comme fort inutiles. Son ouvrage est accompagné de modèles dans le grand format des livres de commerce, qui contribuent à rendre ses explications très-faciles à saisir. C'est un pas fait pour sortir de la vieille ornière et un heureux essai qui ne demeurera certainement pas sans fruit. La comptabilité est une des choses que l'on embrouille le plus à force de la compliquer de détails inutiles et d'explications superflues ; tandis que, basée sur le bon sens et le raisonnement, elle devient aussi facile que simple.

SCIENCES ET ARTS.

Élémens de Physique, par *C. C. Person*, docteur en médecine, agrégé a l'Université, etc. etc.—Paris G. Baillère, 1836. 1re partie 1 vol. 8°, fig. 8 fr.

Parmi les sciences qui font partie des études de la jeunesse, la physique est une de celles qui offrent certainement le plus

d'attraits. Les phénomènes dont elle expose les résultats, dont elle recherche les causes, sont en général d'autant plus intéressans qu'ils se passent pour la plupart presque constamment sous nos yeux, et les expériences de la physique sont bien plus à la portée de tous que celles de la chimie, qui exigent des machines et des instrumens souvent fort coûteux. Mais dans la plupart des traités de physique même élémentaires, on trouve souvent des vues trop vastes, des considérations générales qui effraient et rebutent les commençans, ou bien leur font perdre de vue les véritables faits de la science.

Les *élémens* de M. Person, destinés aux élèves de la première année de philosophie, m'ont paru rédigés avec la plus grande clarté et aussi complets que possible. L'auteur a compris la nécessité d'accumuler le plus grand nombre de choses dans son livre, en mettant beaucoup de concision dans les développemens, en s'interdisant toute digression déplacée. Il a voulu faire « un livre classique où les propositions, bien » nettement indiquées, s'enchaînassent plutôt par leur nature » même, comme dans les élémens de géométrie, que par des » transitions qui auraient allongé le texte et fait quelquefois » perdre de vue le point principal des définitions. Les démon- » strations seront donc données dans toute leur nudité. »

Cette forme, qui apporte un peu de sécheresse peut-être dans son ouvrage, en fait d'un autre côté un excellent guide facile à suivre et qui n'exige pour être compris que la connaissance des premiers élémens d'arithmétique et de géométrie, avec quelques notions d'algèbre. Il pourra être d'une grande utilité aux étudians, soit pour les aider à comprendre les cours qu'ils suivent, soit surtout comme mémorandum pour leur rappeler les faits que souvent les détails inséparables d'une leçon publique font perdre de vue. M. Person s'est surtout efforcé d'établir un enchaînement logique qui classât dans un ordre aussi parfait que possible toutes les propositions de la science.

Ce premier volume renferme d'abord quelques prolégomènes, dans lesquels l'auteur établit la division des phénomènes physiques en deux parties : *Phénomènes relatifs à la matière pondérable, et Phénomènes relatifs à la matière impondérable.*

Les phénomènes relatifs à la matière pondérable forment le sujet des cinq livres qui composent le tome premier, sous les titres de :

1° *Propriétés générales des corps* divisées en propriétés de forme, savoir : l'étendue, l'impénétrabilité, la compressibilité, la porosité, la divisibilité; et en propriétés mécaniques,

savoir : l'inertie, la mobilité, l'attraction universelle, l'attraction moléculaire, la répulsion moléculaire.

2° *La mécanique des solides* qui traite du mouvement et de l'équilibre des corps pesans, des phénomènes du même genre dus aux forces moléculaires, et des machines.

3° *La mécanique des liquides* ou l'*hydrostatique,* qui expose tous les phénomènes causés par les pressions des liquides et l'équilibre des corps flottans; *l'hydrodynamique* qui traite du mouvement des liquides et de l'action réciproque des liquides et des solides, enfin les *phénomènes capillaires* et la théorie de cette singulière attraction moléculaire.

4° *La mécanique des Gaz.* Ce livre renferme tout ce qui a rapport à la pression et à l'élasticité de l'air, les machines fondées sur ces phénomènes et leurs résultats relativement à l'atmosphère.

5° *L'acoustique,* qui traite des propriétés du son, et incidemment de la théorie physico-musicale; de la production du son, de l'organe de la voix, des vibrations de l'air libre et enfin de l'organe de l'ouïe.

Le tome second renfermera les phénomènes relatifs à la matière impondérable. Je l'analyserai de même aussitôt qu'il sera publié.

Journal de Mathématiques pures et appliquées, ou Recueil mensuel de mémoires sur les diverses parties des mathématiques; publié par *Joseph Liouville,* répétiteur d'analyse à l'école Polytechnique.—Paris, janvier 1836. Prix de l'abonnement, 30 fr. par an pour Paris, 34 fr. pour les départemens, 38 fr. pour l'étranger.

Ce Journal est destiné à faire suite aux savantes Annales de M. Gergonne, qui ont cessé de paraître en 1831. L'utilité d'une semblable publication est évidente, car bien des découvertes intéressantes dans cette partie de la science demeureraient inconnues, et se perdraient peut-être faute d'un recueil pour les enregistrer et les conserver. Les Annales de M. Gergonne ne furent interrompues, après 20 années d'existence, que par la nomination de leur rédacteur aux fonctions de recteur de l'académie. M. Joseph Liouville entreprend aujourd'hui de continuer ce travail, difficile sans doute, mais qui ne sera pas au-dessus de ses forces et dans lequel il sera sûrement aidé, soit par les encouragemens du public savant, soit par la coopération de tous les mathématiciens de France.

Plusieurs hommes distingués lui ont déjà promis une collaboration active. M. G. Libri, entre autres, publiera dans ce recueil diverses lettres inédites de Huygens et de Leibnitz.

Le premier numéro, qui vient de paraître, renferme :

1° *Une note de M. G. Coriolis sur un moyen de tracer des courbes données par des équations différentielles.*

« Si l'on conçoit, dit-il, qu'un fil tendu s'enroule sur un cylindre, et que le frottement y soit assez fort pour empêcher ce fil de glisser le long de la surface contre laquelle il s'est enroulé, la courbe formée par le fil sur la surface du cylindre, développée ensuite sur un plan, jouira de la propriété que la direction de sa tangente sera toujours celle de la partie du fil tendue en ligne droite avant qu'elle s'enroule.

» Si donc on peut donner au fil, dans cette partie, une direction qui résulte de l'équation différentielle d'une courbe, celle-ci se trouvera tracée sur le cylindre en prenant pour abscisse les arcs comptés sur la base du cylindre. »

Par cette considération, et le tracé de plusieurs courbes qui en résulte, l'auteur a été amené à construire une machine assez simple au moyen de laquelle on opère facilement tous les calculs d'intérêts composés. Une aiguille qui montre les tours et les fractions de tours dont a tourné le cylindre, répond ainsi à la durée des placemens, tandis que sur une échelle placée contre la génératrice du cylindre, on lit, au point où le fil s'en sépare, des nombres qui indiquent ce que sont devenues les sommes placées ;

2° *Une note de M. G. Libri sur les rapports qui existent entre la théorie des équations algébriques et la théorie des équations linéaires aux différentielles et aux différences ;* dans laquelle il cherche à démontrer d'une manière simple et générale le théorème de Lagrange pour les équations aux différences finies de tous les ordres.

3° *Un mémoire de M. Joseph Liouville sur le développement des fonctions ou parties de fonctions en séries de sinus et de cosinus.* Ce mémoire a pour but de faire connaître une méthode au moyen de laquelle on effectuera d'une manière directe les développemens des fonctions ou parties de fonctions en séries de sinus et de cosinus. La méthode de M. J. Liouville est fondée sur un procédé fort ingénieux dont M. Poisson s'est servi dans ses mémoires sur la *théorie de la chaleur*.

APPLICATION DES PRINCIPES DE MÉCANIQUE aux Machines le plus en usage mues par l'eau, la vapeur, le vent et les animaux, et à diverses Constructions; par *A Taffe*, capitaine d'artillerie. — Marseille, 1835. Paris, chez Mathias. 1 vol. 8°, fig. 7 fr. 50 cent.

La mécanique a long-temps été releguée dans la sphère des hautes mathématiques, sanctuaire sacré dont le vulgaire profane ne tente même pas de s'approcher, car rien ne l'y attire.

Il résultait de là que le plus souvent, tandis que le mathématicien dissipait ses plus belles facultés en se livrant aux vaines fantaisies de son imagination, l'ouvrier travaillant sans guide et sans direction perdait de son côté son talent dans des essais infructueux, dans de folles tentatives qui, n'ayant pas la science pour appui, ne pouvaient arriver à aucun succès utile. Quelquefois sans doute le génie suppléait au savoir, et le mécanicien avec ses outils devinait comme par instinct les beaux secrets que de profonds calculs avaient dévoilés aux savans.

Mais tant qu'il n'y avait pas alliance intime entre la science et l'art, comment espérer que celui-ci marchât d'un pas ferme sur la route du progrès? Il ne s'y avançait que par bonds inégaux et comme au hasard. Chacune de ses victoires était achetée par bien des défaites.

Depuis quelques années il s'est opéré un heureux changement à cet égard, on a senti la nécessité d'un rapprochement entre la science et l'art. La première a dû descendre de sa hauteur, consentir à se populariser pour venir au-devant de l'artisan et lui offrir un guide assuré, un phare qui pût l'éclairer sur sa route. C'est dans cet esprit qu'est conçu l'ouvrage de M. Taffe. L'expérience lui a démontré combien d'imperfections se rencontrent dans la plupart des usines et des autres machines établies qui servent le plus souvent de modèles à celles que l'on veut construire. Tantôt ce sont des forces considérables, qui, mal employées, ne produisent pas la moitié des résultats qu'elles sont susceptibles de produire. Tantôt, par la mauvaise construction des machines, les frottemens sont augmentés au point de rendre le travail pénible, et toutes ces causes contribuent nécessairement à diminuer les bénéfices des propriétaires d'usines en ne leur donnant que de faibles produits. Il est donc à désirer dans l'intérêt de l'ouvrier, de l'homme industriel, dans l'intérêt même du simple propriétaire, que la science mécanique soit autant que possible enseignée dans les colléges et dans les écoles.

L'ouvrage de M. Taffe est divisé en trois parties. La première offre le résumé des principes de mécanique qui doivent être appliqués aux machines mues par l'eau, la vapeur, le vent et les animaux, et à diverses constructions. L'auteur ne leur a pas donné beaucoup de développemens, parce que tous ces principes ont été présentés d'une manière simple et rigoureuse par Poncelet et Navier dans les écrits desquels on peut en trouver la démonstration. La deuxième partie contient les calculs d'un grand nombre de machines existantes mues soit par l'eau ou la vapeur, soit par le vent et les animaux, tels que : moulins à farine, à huile, à scier le bois, à tan, à garance, à

poudre, foulons, filatures de coton, papeteries, gruaux, bocards, martinets de forge, laminoirs, machines soufflantes, roues à godets, presses hydrauliques et pompes. Ces calculs sont accompagnés de considérations sur leurs résultats divers.

Dans la troisième partie enfin, profitant des notions qui sont renfermées dans les deux premières, l'auteur expose quelques calculs relatifs à l'établissement des machines le plus en usage et à différentes constructions. On y trouve aussi diverses applications aux voûtes, à la poussée des terres, aux digues, à la charpente, aux fondations et cheminées des bâtimens, en employant des formules connues que l'expérience a rectifiées. Plusieurs tableaux et un grand nombre de planches accompagnent cet ouvrage, qui m'a paru d'une grande utilité, et pourra rendre d'importans services à l'industrie.

LITTÉRATURE, POÉSIE, ROMANS.

ÉPITRE A BOILEAU.—Paris, 1836. In-8.

Voici de la satire mordante, pleine de verve, vraiment digne parfois de celui à qui elle est dédiée, et ce qui surprendra encore bien davantage, sortant de la plume d'un vieillard qui compta parmi ses élèves un poète distingué. Quel sujet, dira-t-on, a pu ainsi rajeunir sa muse et réveiller chez lui cette chaleureuse indignation? Hélas! c'est un sujet bien fait, en vérité, pour exciter la colère des plus calmes; c'est la littérature de sang et de boue que nous ont faite depuis quelques années

Les neveux de Cotin, les rivaux de Pradon......

Dans leur nouveau code poétique qui semble être sorti de quelque cerveau fêlé,

Le Poète, affranchi de toute retenue,
Doit offrir le tableau de la vérité nue,
Au sublime allier le burlesque et le bas,
Figurer pêle-mêle artisans, rois, goujats,
Et, se proclamant neuf, saltimbanque gothique,
A d'ignobles lazzis coudre le pathétique.

O Boileau! ton ombre doit frémir si les sottises du jour retentissent jusqu'à ton oreille. Mais je crois plutôt que tu souris de pitié en voyant les vains efforts de cette *camaraderie* de pygmées pour renverser les beaux monumens de la littérature et leur substituer quelque ruine informe et barbare

qu'ils ont découverte au milieu de la poussière du moyen âge.

Sais-tu dans ce passé quel est l'auteur poudreux
Que déterre avec pompe un rimeur vaporeux,
Petit docteur imberbe armé de la férule ?
C'est Ronsard, oui, Ronsard, jouet du ridicule,
Exemple biscornu d'un éclatant revers,
Qu'a flétri sans retour ton véridique vers ;
Notre étourneau lui rend le sceptre poétique,
Et, champion têtu de son mètre gothique,
Rejette, comme lourd, monotone, ennuyeux,
De tes alexandrins le rhythme harmonieux.
Fustigeons en riant son audace candide :
D'un novateur brutal infatué séïde,
Dépréciant Malherbe et bafouant Rousseau,
A refondre le vers il use son cerveau.

Mais ce n'est pas assez pour eux de se proclamer ainsi les champions du mauvais goût en fait de poésie ; ils aspirent, disent-ils, à régénérer le théâtre, à refaire l'histoire et le roman. Et quel est le principe sur lequel doit être fondée cette régénération ?

Un système barbare a triomphé, Boileau ;
Le laid d'un nouveau mode est le type nouveau :
S'il est un cœur que ronge un incurable ulcère,
S'il est un homme vil, un escroc, un faussaire,
Un brigand qui dans l'ombre assassine à prix d'or,
Nos auteurs a l'envi s'arrachent ce trésor ;
Pour s'enrichir d'un crime ou flétrir quelque gloire,
Pareils à des forbans, ils écument l'histoire.

Il y a dans ces vers beaucoup de force et de vérité. L'auteur frappe en général avec justesse sur les défauts de ses adversaires, ce qui ne l'empêche point de louer et d'admirer ce qu'il peut y avoir de bon dans leurs œuvres. Ce n'est pas un obstiné classique qui cherche à repousser la nouvelle génération dans la vieille ornière. Non, il le dit lui-même dans son épigraphe :

Je ne veux point brider une ardeur généreuse,
Et l'audace me plait, quand l'audace est heureuse.

Mais on peut innover sans aller chercher ses héros dans les sentines immondes de la société.

Ebranlez, s'il se peut, quelque fibre inconnue,
Abondez, éclatez en pensers généreux ;
Frappez, élevez l'âme, et parlez moins aux yeux.
Que me fait cet amas de peintures locales,
Ce flot désordonné de passions brutales ?
L'homme est-il tout matière ? et l'art, un art divin,

N'a-t-il plus qu'un charnel et cynique burin?
Dans ce calque éternel d'un type abominable,
Je cherche en vain les traits de l'homme véritable.
De vos rêves éclos, tout ce monde infernal
N'a rien de sympathique et rien d'original;
Il rugit, s'entre-tue, et le vieux Mélodrame,
Le poignard à la main, en hurlant le réclame.

Si les règles d'Aristote sont des chaînes trop lourdes pour le génie, qu'il les rejette, mais que du moins il ne prétende pas secouer le joug indispensable du bon sens.

Le bon sens est l'écho de l'esprit et du cœur;
Il crie à haute voix : « Respect à la pudeur!
Tout essor progressif se lie à la morale,
Et c'est rétrograder qu'affronter le scandale. »
Honte, honte éternelle aux Ancelots futurs,
Traînant leur chaste muse en des ravins impurs :
La France libre a soif de vertu, de lumière;
Il lui faut un Corneille, il lui faut un Molière,
Dont la haute raison, dont l'éloquente voix
Et l'élève, et le charme, et l'instruise à la fois.
Ah! seconder l'élan de la pensée humaine,
C'était là le devoir et l'honneur de la scène!

A la suite des notes qui accompagnent cette épître, se trouve une poésie, adressée par l'auteur à sa petite nièce, qui m'a paru pleine de grâces et de charme. J'en extrais les strophes suivantes, qui décèlent un talent véritable.

Aimable enfant! toi, l'orgueil de ta mère!
Ton aspect m'attendrit et me navre le cœur,
De m'ouïr appeler du nom sacré de père
Le Ciel m'a dénié l'ineffable douceur.

. . . .

. . . .

Peut-être en sa rigueur le Ciel me fut propice;
Un coup prématuré change la joie en deuil;
Young en cheveux blancs, de sa chère Narcisse
Au flambeau nuptial vit s'ouvrir le cercueil.

Le long cri de douleur poussé par Lamartine
Des mers qu'il franchissait à troublé les échos;
Sa fille meurt devant l'antique Palestine,
Et sa lyre et sa voix n'ont plus que des sanglots.

Un don si tôt repris ne fut qu'un don funeste;
Cette fille, astre pur qui n'a brillé qu'un jour,
Doit des jours paternels empoisonner le reste,
Et laisse vide un cœur qui fut si plein d'amour.

En publiant cette jolie petite pièce avec sa piquante satire,

l'auteur a mieux fait que la plupart des critiques ne peuvent faire, il a donné l'exemple à la suite du précepte.

France et Marie, par *H. de Latouche*.—Paris, chez V. Magen, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

C'est là un de ces romans rares aujourd'hui qu'on ne peut quitter qu'après les avoir lus d'un bout à l'autre, et cependant lorsque l'on arrive au triste dénouement que l'auteur à jugé convenable de lui donner, on reste sous l'impression de pénibles souvenirs auxquels on eût préféré fermer l'accès de son cœur. Ce n'est pas que M. de Latouche accumule à plaisir des scènes déchirantes, des passions exagérées, des atrocités monstrueuses comme font la plupart de nos romanciers du jour. Non, au contraire, il suit une tout autre route, et peut sans contredit être placé au premier rang parmi les écrivains de l'époque actuelle; sa composition est sobre, son style pur et exempt de toute surcharge d'images inutiles. Il copie la nature et ne l'invente pas. Mais il a une tendance quelque peu morose à envisager le monde du mauvais côté, de celui des désenchantemens. Je le soupçonne enclin à la mysanthropie, et la plupart de ses livres en portent l'empreinte.

Dans *France et Marie*, on trouve deux parties assez distinctes et d'un genre d'intérêt tout différent, quoique l'auteur ait eu le talent de les réunir de manière à en former un tout harmonieux et complet. La première offre un tableau vivant de cette époque qui succèda aux secousses de la révolution française, alors que Napoléon premier consul commençait à peser de toute sa puissance sur les agitations convulsives de la nation, et cherchait à niveler avec sa main de fer le terrain si profondément remué. Quelques émigrés rentrent en France pour tenter un dernier effort en faveur des Bourbons. Au milieu d'eux et à leur tête se dessine le caractère audacieux et héroïque de Georges, ce conspirateur infatigable dont les talens méritaient une meilleure cause, un sort plus heureux. M. de Latouche n'a pas eu de peine à intéresser vivement avec de tels matériaux, et il a très-bien su en profiter. Son récit est simple, mais plein de naturel et de vérité. Le héros de son roman, Roger, est un jeune noble entraîné dans la conspiration plutôt par les circonstances que par ses sympathies, plutôt par devoir que par conviction. Dominé par l'énergie de Georges, ce fils de paysan dont la supériorité ressortant au milieu de ces débris de l'ancien régime, semblait déjà prédire leur impuissance à rien restaurer, et proclamer dans les rangs même de la féodalité le triomphe de la démocratie, il se voit compromis de la manière la plus

dangereuse; enfin, arrêté avec les autres conspirateurs, il est condamné à mort. Ici commence la seconde partie. Roger est sauvé par une femme qu'il aime et qui obtient sa grâce. Il l'épouse et part avec elle pour l'exil. Mais un vieil émigré mort en Angleterre avait confié sa fille au père de Roger, et celui-ci étant mort à son tour, Marie devient la pupille de Roger lui-même. Dans leurs derniers entretiens les deux pères avaient formé le projet d'unir leurs enfans, et Marie avait été élevée dans l'espoir d'être un jour la femme de ce jeune Roger qu'elle ne connaissait pas encore, mais qu'elle aima dès qu'elle le vit pour la première fois lors de son débarquement sur les côtes de France. Cet amour vient troubler le bonheur de Roger; sa femme avait agi plus par dévouement que par inclination; bientôt Roger ne trouvant plus chez elle qu'une amitié qui ne répondait pas à sa passion ardente, la néglige et porte ses attentions sur Marie. Tout cela est encore très-naturel, très-vrai, très-bien observé et bien peint. Mais l'auteur a voulu pousser jusqu'au bout les conséquences de ces passions diverses et il a laissé ici l'exagération se glisser dans ses tableaux. Le dénouement me paraît forcé; Marie, dont l'amour s'est accru jusqu'à la folie, tue l'enfant de Roger, et se tue ensuite. Roger, après avoir dans un duel mortellement blessé le frère de sa femme, meurt aussi dans le délire d'une fièvre ardente. Ces actes de désespoir frénétique laissent une impression fort pénible, et l'auteur eût mieux fait, je crois, de ne pas outrer ainsi des passions qui sont bien rarement déchaînées avec cette violence dans notre état social. Il me semble d'ailleurs que ces scènes déchirantes ne sont pas très-nécessairement amenées par les circonstances qui les précèdent; il n'y a pas gradation; elles se présentent d'une manière brusque et inopinée qui rend le contraste encore plus désagréable. Le vif intérêt avec lequel j'ai lu tout l'ensemble du roman, me rend, il est vrai, peut-être plus difficile et plus sévère qu'il ne faudrait, mais je trouve doublement dommage que mon plaisir soit ainsi gâté; c'est une lie amère au fond de la coupe, et à quoi bon? si ce monde a plusieurs faces, pourquoi regarder les plus laides? N'avons-nous pas déjà assez de désappointemens cruels dans la réalité de la vie, sans aller encore y ajouter ceux de la fiction?

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

JUBILÉ DE LA RÉFORMATION DE GENÈVE. Août 1835. HISTORIQUE, CONFÉRENCES, LITURGIES ET SERMONS. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez, 1835. 2 vol. in-8. Prix : 8 f. 75.

Correspondance.— 1 vol. in-8. Prix : 3 fr. 75 c.

Souvenirs du Jubilé pour la paroisse de Chêne, par *J. Martin*, pasteur.—Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez, 1835. In-8.

Le Jubilé de la Réformation a été célébré l'année dernière à Genève avec un éclat et un ensemble admirables qui ont surpassé toute attente, dissipé toute crainte inspirée par quelques brandons de discorde que des méchans avaient essayé de jeter dans la petite république. Au dire de toute les personnes qui l'ont vue, cette solennité religieuse et nationale a été superbe. C'était une véritable fête populaire embellie de tous les avantages d'une civilisation très-avancée, d'un esprit public éclairé et religieux. Les députés du monde protestant qui de toutes les contrées étaient accourus pour y prendre part, ont emporté avec eux des souvenirs qu'ils conserveront toute leur vie. Nul d'entre eux ne pourrait hésiter à rendre témoignage de l'imposant spectacle qu'a offert pendant ces mémorables journées le peuple genevois. Cependant c'est à peine si quelques journaux ont mentionné en passant ce grand Jubilé! Genève est si petit que les feuilles françaises ne s'occupent guère de ce qui s'y passe : elles décriraient plutôt une fête célébrée au Grand-Mogol : leurs rédacteurs ne regardent le monde qu'avec un télescope, en sorte qu'ils voient tout ce qui s'y passe, hormis ce qui les touche et les avoisine. On a donc sagement fait de publier un récit détaillé et authentique du Jubilé de 1835. Il prendra certainement place parmi les plus belles pages des fastes historiques de Genève, et je dirai plus, de la chrétienté. En effet, jamais les grands principes de tolérance et de fraternité ne furent proclamés plus hautement, ni plus largement mis en pratique. Au milieu d'un canton mixte, en présence d'un clergé catholique hostile et remuant, la fête de la Réformation s'est célébrée avec une parfaite unanimité. Le gouvernement s'était sagement abstenu de rien ordonner, de rien défendre; il était resté en dehors de tout et n'avait même pas cru devoir disposer de la plus petite partie des deniers publics en faveur d'un anniversaire qui pouvait sembler inconvenant à une partie de la population. Mais le zèle des citoyens avait pourvu à tout, et d'abondantes souscriptions permirent de lui donner tout l'éclat qu'on pouvait désirer. L'élan fut si général que les catholiques eux-mêmes ne purent y résister, et c'est à peine si dans la soirée du 23 août il se rencontrait çà et là une maison qui ne fût pas illuminée du haut en bas. Du reste, ces rares exceptions ne servirent qu'à faire ressortir encore mieux l'esprit de tolérance et de support dont étaient animées en ce jour les 40,000 personnes qui se pressaient dans toutes les rues de Genève. Pas un cri, pas

une parole de blâme ou de réprobation ne se fit entendre.

Les conférences tenues par l'assemblée des pasteurs et des députés des diverses Eglises de France, de Suisse, de Prusse, d'Allemagne, d'Angleterre, de Russie, d'Amérique, offrent également le premier et l'unique exemple d'une espèce de concile dans lequel des hommes d'opinions différentes se sont amicalement serré la main en s'appelant frères, au lieu de crier anathème les uns contre les autres. Ennemis de la Réformation, lisez ces récits, et vous perdrez bientôt toute prévention injuste; vous comprendrez qu'on peut différer de croyances sans pour cela se haïr et se vouer aux peines éternelles. Un des épisodes les plus touchans de ce grand anniversaire, c'est celui de la fête des enfans. J'emprunte à M. le pasteur Martin son récit plein de simplicité et de verve chaleureuse.

« Entrons dans notre cathédrale. — Oh! qu'elle est belle en ce moment et que l'âme est saisie à sa vue! Que ces voûtes sont grandes et vénérables! comme elles parlent à des cœurs genevois! ne vous semble-t-il pas entendre la religion et la patrie faire rouler ce cri dans l'enceinte : Réformation! Réformation! Les pierres même se réjouissent et revêtent une teinte inaccoutumée, les magiques couleurs des anciens temps semblent revivre pour parer cette fête. Levez les yeux : Ce sont ces magnifiques vitraux dont les reflets ondoient dans le temple; la généreuse piété de quelques citoyens nous les a préparés pour ce jour. Puis, quelle foule immense, silencieuse, émue; se presse dans les parvis! voyez ces innombrables enfans rangés dans le chœur, ces milliers de parens et d'amis qui les entourent, ces deux cents députés du monde protestant qui regardent et admirent. Et une multitude assiége encore les portes! et il en est de même dans nos quatre temples! Oh! béni soit Dieu! c'est un bon augure pour demain! Mais les enfans se lèvent, ils vont chanter... Pourquoi se sent-on le besoin de pleurer en écoutant ces quinze cents voix enfantines célébrer les louanges de Dieu, dans notre Saint-Pierre, le jour du Jubilé? Ah! c'est qu'il y a là un torrent de sensations délicieuses et pures; c'est que les pensées confuses du passé, du présent, de l'avenir, viennent assaillir l'âme et l'oppresser d'une religieuse émotion. Eh! qui pourrait retenir ses larmes? Ne voyez-vous pas ces hommes à l'air si dur, qui les laissent couler sans le savoir? — Maintenant les enfans se séparent pour aller recevoir le livre et la médaille. Voyez, du lieu élevé où nous sommes, se développer ces deux lignes gracieuses, l'une de petits garçons, l'autre de petites filles avec leurs robes blanches. Chacune s'avance lentement, religieusement, vers la table qui lui est destinée, se courbe et retourne à sa place; on dirait une communion d'Anges. O mes chers en-

fans, n'oubliez jamais ce jour! bientôt vous reviendrez là de nouveau, dans le même ordre, recevoir une première fois, à la table du Sauveur, le gage de la miséricorde et du pardon; puis vous viendrez le recevoir encore comme pères et mères de famille; puis en cheveux blancs; puis vous viendrez nous joindre. Oh! que Dieu bénisse et sauve pour l'éternité vos âmes et les nôtres! »

Dira-t-on encore que le protestantisme est sec et froid, sans poésie, sans rien qui parle au cœur?

Mais l'impression de cette fète ne s'est pas bornée aux manifestations du moment. Elle a été plus durable, et pendant les cinq derniers mois de l'année il y a eu dans chaque quartier des repas où plusieurs centaines d'hommes de toutes classes, de tout état, de toute opinion et même souvent de toute religion, venaient s'asseoir à la même table et fraterniser dans un esprit de patriotisme et de tolérance qui ne s'est peut-être jamais développé nulle autre part à un aussi haut degré. Le petit opuscule de M. Martin décrit ces réunions avec un charme entraînant, une âme émue de patriotisme et une ferveur religieuse qui remueront puissamment tous ses lecteurs. Je me plais à citer ici ces pages éloquentes qui réveillent dans le cœur tous les sentimens généreux et montrent si bien où gît la véritable force, la vie réelle de ces petites républiques qui ont su conserver leur liberté au milieu de tous les bouleversemens politiques.

« Ecoutez ces toasts, ces discours qui font vibrer tous les cœurs, et où la religion et la patrie sont toujours proclamées ensemble comme invinciblement unies; écoutez ces vers pleins de charme, ces chants véritablement jubilaires, et qu'un sentiment chrétien a pu seul inspirer; écoutez ces chœurs d'une harmonie si puissante et si belle, où le Dieu de l'Evangile est magnifiquement célébré; voyez l'impression produite par ces choses, voyez briller tous ces regards, et dites quelle est l'idée qui domine ici. — Mais, non, attendez encore; c'est peut-être une idée complexe, et il faut, avant de prononcer, que tous ses élémens soient réunis; voici une santé qui vient d'être portée après plusieurs autres; quelle est-elle? C'est la santé des catholiques du canton de Genève; entendez comme elle est accueillie par tous ces fils du protestantisme; elle semble exciter un double enthousiasme, et par elle-même, et parce que c'est un pasteur qui l'a portée. A qui s'adressent ces vœux, ces éloges, ces témoignages de confiance et d'affection? C'est à l'Eglise nationale, qui devient comme la reine de la fète. Douce, bien douce récompense pour elle, mais aussi, devoir nouveau et puissant encouragement à garder plus précieusement que jamais le dépôt de liberté reli-

gieuse, de tolérance, de véritable esprit du christanisme, qui lui a été confié, et qu'elle a eu tant de peine à défendre depuis quelques années. Mais, grâce à Dieu, ce dépôt est pour longtemps à l'abri d'être violé chez nous ; le peuple genevois tout entier l'a pris sous sa garde.—Et cette Eglise n'a-t-elle rien à dire au troupeau dans une telle occasion? oui, écoutez-la : le pasteur de la paroisse se lève, c'est son droit, c'est sa place, c'est sa charge, aussi douce que belle ; il parle avec amour, avec chaleur, avec entraînement à ces hommes qui l'écoutent dans un religieux silence, et il leur parle de sanctifier le jour du Seigneur, de venir dans les temples, de lire la Bible, d'élever chrétiennement leurs enfans, de faire entrer la piété dans leur cœur et dans leur famille. D'autres pasteurs lui succèdent, et c'est la foi qu'ils recommandent, la foi en Christ, à l'Evangile, s'écrient-ils, à l'Evangile, Genevois ! c'est la parole de Dieu, c'est le bouclier du pays !.... Sont-ils feints ces applaudissemens qui partent comme un tonnerre après chaque discours? sont-elles froides ces acclamations répétées qui s'apaisent et se soulèvent tour à tour, comme pour soulager ces âmes, si noblement et si puissamment émues? Souvenez-vous maintenant que la prière a ouvert cette séance et qu'elle va la clore, qu'une abondante moisson se fait pour le pauvre, et que nulle dissonnance ne vient troubler cette religieuse harmonie... et peut-être commencerez-vous à comprendre ce que c'est qu'une *réunion du Jubilé.* Le comprendre, oui; mais le dire, c'est plus difficile : il y a du patriotisme et de la piété, il y a du temple et de la famille, il y a du vieux temps et de l'avenir ; il y a de l'union, de la tolérance, de la foi, de la liberté ; il y a, en un mot, l'idée *religieuse nationale,* qui domine, c'est-à-dire ce qui a fait et ce qui fera toujours la seule base de la nationalité genevoise.

» Qui eût prédit, il y a six mois, ces réunions jubilaires saisissant notre ville, appelant les Genevois de nos jours quartier par quartier, paroisse par paroisse, et les soumettant à l'empire de pareilles idées, qui eût prédit ces choses, on l'eût traité de visionnaire. Eh bien! les voilà, ces Genevois, les voilà, sous vos yeux, entraînés, émus, ne pouvant se lasser de leur fête, palpitant de tous les souvenirs religieux et patriotiques, demandant des manifestations toujours plus nombreuses et plus belles, parlant de ne laisser partir 1835 qu'au milieu d'une illumination générale, comme s'il s'agissait d'honorer en souverain du pays ce grand anniversaire. Cherchez dans notre histoire un mouvement comme celui-ci, vous n'y trouverez rien de semblable ; et Dieu sait pourtant qu'il s'y est passé des événemens dignes d'émouvoir un peuple ! Cependant, encore une fois, rien de semblable ne s'est vu.

» Quelle est donc cette voix qui a eu le pouvoir de réveiller cette puissante nationalité qui semblait endormie? Qui a soufflé sur ces ossemens presque desséchés, et ils se sont dressés tout-à-coup? Qui a rendu tant de vie à des sentimens qu'on eût dit étouffés pour jamais sous la civilisation moderne? Cette voix, seule capable de faire un pareil miracle, cette voix, Genève l'a toujours mieux entendue à mesure que le Jubilé s'approchait; et Genève a tressailli soudain comme à un souvenir d'enfance, et c'est cette voix qui a murmuré les premiers mots sur son berceau. Elle s'en est souvenue, la vieille république, elle a reconnu la voix de sa mère, elle s'en est émue..... car Genève est fille de la Réforme!—Ne l'oublions pas, Genevois! nul ne peut manquer à son origine, et l'esprit religieux fut la nôtre. Lui seul a la force créatrice parmi nous, lui seul peut nous conserver comme nation, et il l'a fait plus d'une fois, même quand notre indépendance avait péri. Si nous le perdons jamais, l'esprit aura quitté le corps, notre indépendance s'en ira aussi, et Genève ne sera plus. »

— Le volume de *Correspondance* renferme les lettres des diverses églises étrangères auxquelles la compagnie des pasteurs de Genève avait adressé l'invitation d'envoyer des députés à la fête du Jubilé.

— Les *Souvenirs de M. Martin* dont j'ai extrait plusieurs passages, offrent un récit simple et touchant de la manière dont la fête fut célébrée dans la paroisse dont il est le pasteur et qui est composée d'une population mixte, moitié de catholiques et moitié de protestans. Mais au village comme à la ville, *tolérance et liberté* était la devise inscrite sur toutes les maisons ainsi que dans tous les cœurs.

— Enfin dans le volume de Liturgies et Sermons, on trouve les discours prononcés en chaire le jour du Jubilé dans les différens temples de la ville, par six des prédicateurs les plus distingués de Genève. Ces sermons, tous inspirés par la plus sincère piété et le plus vrai patriotisme, se font remarquer chacun par une teinte particulière. L'énergie chaleureuse et la plus grande sensibilité distinguent celui de M. le pasteur Bourrit; M. Chenevière a une éloquence brillante et fleurie; on trouve chez M. Diodati un ton de douce persuasion, une piété quelque peu mystique, tandis que M. Munier offre la force éloquente d'une haute raison, d'une philosophie profonde, et que MM. Basset fils et Bedot nous montrent aussi avec un autre genre de talent l'alliance de la religion avec la marche des lumières.

Histoire de la Confédération Suisse, par *J. de Muller*, *Robert Gloutz-Blozheim* et *J. J. Hottinger*, traduite de l'allemand et conti-

nuée jusqu'à nos jours, par MM. *Ch. Monnard* et *L. Vulliemin*. (Prospectus).—Cet ouvrage formera 18 à 20 vol. in-8. Prix, pour les souscripteurs, 6 fr. le vol. Il ne sera publié qu'autant que l'éditeur aura réuni 300 souscriptions avant le 1er juin prochain. — Paris, chez Th. Ballimore et chez Ab. Cherbuliez et Ce.

Au milieu du mouvement historique qui s'est prononcé d'une manière si remarquable dans ces dernières années, l'histoire de la Suisse n'avait pas encore trouvé un interprète en France. Cependant le chef-d'œuvre de Muller, tronqué et défiguré par deux écrivains fort médiocres, ne se trouvait presque plus dans le commerce et se payait fort cher lorsqu'il se rencontrait; l'abrégé de Mallet en quatre volumes et le résumé populaire de Zschokke sont depuis long-temps les seuls ouvrages qui servent à faire connaître l'histoire de Suisse. Est-ce la difficulté d'étudier dans leur ensemble les élémens divers qui forment la Confédération, est-ce la petite étendue de cette contrée et son peu d'importance politique, qui ont empêché nos écrivains de songer à elle? Je ne sais, mais quels que soient les obstacles qui s'opposaient à cette entreprise, il me semble que nul sujet plus intéressant peut-être ne pouvait s'offrir aux méditations de l'historien. En effet, qu'importe que le pays soit petit, que son influence politique soit nulle, si son histoire présente une série de faits grands, héroïques, dignes d'être placés parmi les plus belles gloires de l'humanité, si son enceinte resserrée offre sur un petit théâtre des expériences pratiques des plus belles théories sociales, des leçons qui peuvent servir à la postérité? Or, la Confédération Suisse est dès son origine riche en traits de patriotisme et de véritable héroïsme. Les physionomies si variées sous tout autre rapport des diverses peuplades qui la composent, portent toutes l'empreinte profonde de la liberté, cette déesse protectrice à laquelle la Suisse a dû son salut au travers de tous les orages politiques qui ont si souvent bouleversé l'Europe. Au milieu des aspects différens et bigarrés qu'on remarque dans les mœurs, dans les usages et même dans les institutions des divers Cantons, on retrouve toujours le patriotisme ardent, ce feu sacré qui est en quelque sorte l'âme de la Confédération helvétique. N'est-ce pas d'ailleurs un fait remarquable que cette unique république qui a résisté à toutes les atteintes, qui, après avoir traversé les plus mauvais jours, subsiste seule au milieu des monarchies européennes? Il y a dans son histoire une mine féconde de sentimens nobles et élevés, une foule de noms de paysans et de bourgeois qui méritent mieux de retentir aux oreilles de la postérité que ceux de maints seigneurs et princes dont on charge notre mémoire dès l'enfance.

Muller a su retracer ces belles annales avec un talent très-

supérieur, un esprit de justice parfaite et tout le patriotisme d'un digne citoyen suisse. Historien profond et grave, il ne se laisse jamais aveugler par l'amour de son pays, et ne cherche pas plus à dissimuler les fautes du peuple qu'il n'épargne les louanges que méritent ses nobles actes.

Malheureusement il mourut avant d'avoir terminé son œuvre, et laissa inachevé un monument que la Suisse range au nombre de ses plus beaux titres de gloire. Deux continuateurs, R. Gloutz-Blozheim et J. Hottinger ont plus tard réussi avec bonheur à amener cette histoire jusqu'à l'époque de la Réformation.

Dans l'édition que j'annonce ici, la traduction de Muller et de Gloutz-Blozheim est confiée à la plume de M. Ch. Monnard, écrivain distingué de la Suisse française, qui s'est déjà fait connaître d'une manière fort avantageuse, soit par son admirable traduction du petit chef-d'œuvre populaire de Zschokke, soit par la publication des méditations religieuses extraites du célèbre recueil allemand intitulé *Stunden der Andacht.* Il s'est aussi chargé de la continuation de l'histoire de Suisse jusqu'à nos jours conjointement avec M. Vulliemin, autre écrivain de la Suisse française qui a déjà publié une traduction de l'ouvrage d'Hottinger.

Cette entreprise sera ainsi toute suisse, et l'on y trouvera une garantie de plus de sa bonne exécution; car la Confédération helvétique est une grande famille dont il faut être membre et dans l'intimité de laquelle il faut avoir long-temps vécu pour en bien connaître tous les détails. M. Monnard, membre du Grand-Conseil du canton de Vaud, bibliothécaire de Lausanne, et déjà plus d'une fois député à la Diète, sera bien placé pour obtenir la communication de tous les documens officiels, l'ouverture de toutes les archives. M. Vulliemin, s'étant surtout occupé de tout ce qui concerne la Réforme religieuse, dont il publie depuis un an sous forme de journal les précieuses chroniques, aura en sa possession tous les matériaux nécessaires pour traiter d'une manière complète cette époque si importante. Enfin la couleur nationale de cette publication trouvera sans aucun doute la plus vive sympathie dans toute la Suisse, et le patriotisme viendra en aide aux auteurs pour faciliter leur travail par tous les moyens possibles.

Le public français encouragera aussi, il faut l'espérer, les efforts de l'éditeur en se montrant empressé de souscrire à une histoire qui s'annonce sous de si bons auspices. Il serait bien malheureux, et j'ajouterai même bien honteux pour la Suisse et la France, qu'un tel monument ne s'élevât pas faute d'avoir pu trouver trois cents souscripteurs.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

4e Année. — N° 3. — Mars 1836.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Morale en action du Christianisme, Journal des beaux traits inspirés par la Religion; tome 1er, n° 2. — Paris. Passage Dauphine. 1836. In-8. fig. Prix de l'abonnement : 13 fr. par an.

Ce numéro contient les articles suivans :

La Fugitive du Mans, épisode du temps de la Terreur dans la première révolution française, par le vicomte d'Arlincourt.

Le Pétinent noir, par Jules de Saint-Félix.

Gilbert, notice biographique, par Lassailly.

Le Paraguay, fragment sur les travaux des Jésuites dans cette contrée et sur leur expulsion et ses conséquences, par Ch. Guillemart.

Le Martyre de Saint Philéas, par d'Exauvillez.

Le Comédien Gourville, par Chrétineau Joly.

L'abbé Perrin. Le Mendiant chrétien. Le Roi de Bavière.

Ces trois derniers fragmens respirent une piété douce, profonde et charitable, qui me paraît bien préférable à l'exaltation qu'on va puiser en fouillant dans des époques sanglantes dont le souvenir seul fait horreur.

Le Citoyen du monde, trad. de l'anglais de Goldsmith, par *L.-P. A.* — Lille, chez Bronner-Bauwens, et Paris, chez Goujon. 2 vol. in-8. Prix : 12 fr.

Ce livre est une critique des mœurs et des usages européens, observés principalement dans la Grande-Bretagne, à peu près dans le genre des Lettres Persanes. C'est un Chinois voyageur qui séjourne en Angleterre et écrit à ses amis toutes les impressions que lui fait éprouver l'aspect si nouveau pour lui de notre civilisation, toutes les observations que lui suggèrent nos institutions si différentes de celles qui régissent le céleste empire.

Dans le siècle dernier, on se croyait obligé de mettre toujours de semblables critiques dans la bouche d'habitans d'une autre partie du monde. Il eût paru sans doute trop hardi de fronder ouvertement une société dont on faisait soi-même partie, et la satire était plus à l'aise sous l'habit oriental. Nous n'en sommes plus là aujourd'hui : de pareils scrupules n'arrêtent personne; non-seulement on ne craint pas de ridiculiser l'état social moderne, mais encore nous avons vu et nous voyons tous les jours diriger contre lui les attaques les plus absurdes avec une gravité qui paraîtrait très-bouffonne si elle n'était dangereuse. Les saint-simoniens, les fouriéristes, présentent certainement un côté fort plaisant; mais j'aime bien mieux le *Citoyen du monde :* on rit volontiers avec lui, on écoute avec plaisir ses sages et philosophiques réflexions, tandis qu'avec les autres on risque fort de finir par bâiller d'ennui devant leurs interminables dissertations, ou bien de perdre la tête au milieu du chaos de leurs idées et de leurs principes confus.

Quoique nous ne partagions plus la prédilection des philosophes du siècle dernier pour la Chine et les Chinois, cependant nous ne pouvons qu'approuver cette comparaison entre deux genres différens de civilisation, constraste qui nous montre tout à la fois le prix de ce que la nôtre renferme de vraiment supérieur, et le ridicule d'une foule de préjugés qui la déparent encore. D'ailleurs, ces lettres chinoises sont écrites avec beaucoup d'esprit et de finesse, et les observations qu'elles contiennent n'ont point vieilli, parce qu'elles sont vraies. Ce n'est pas un livre d'une aussi haute portée que celui de Montesquieu, mais il aborde plus particulièrement peut-être les petits détails de la vie sociale, et offre d'un bout à l'autre une lecture piquante, sans fatigue et pleine d'intérêt. On y trouve, du reste, plusieurs questions de morale et de politique traitées avec talent et modération.

La traduction est écrite avec pureté et rend assez heureusement le charme du style original. C'est, on peut le dire, un livre de bonne littérature, qui ressort d'une manière remarquable au milieu des publications du jour; il n'est pas à la mode, mais il proteste contre elle plus fortement que tout ce qu'on pourrait dire.

Bibliothèque d'Éducation, *morale, familière, instructive et amusante*, divisée en trois séries progressives : *l'Enfance*, *l'Adolescence* et *la Jeunesse;* par des membres de l'Institut et de l'Académie française, des professeurs de l'Université, des dames distinguées dans les les lettres, et sous la direction de M. *A.-E. de Saintes*.— 10 fr. par an. Chaque année se compose de 6 vol. in-18, avec vignettes, et d'un vol.

dit cartonnage, composé de beaucoup de gravures, qui est donné *gratis* aux souscripteurs qui paient d'avance pour jouir de cet avantage.

La série de l'*Enfance* est complète, et se compose de deux années en 12 vol. qui se vendent chacun séparément au prix de 1 fr. 50 c. br.

La série de l'*Adolescence* est en publication. Plusieurs de ces ouvrages sont adoptés par l'Université, suivis dans les colléges et les pensions.

Le Bureau est chez M[lle] Désirée Eymery, éditeur, quai Voltaire, n° 15.

Cette première série de la Bibliothèque d'Education se compose de divers petits ouvrages tout-à-fait indépendans les uns des autres, mais formant par leur ensemble le résumé de toutes les connaissances qu'on peut désirer mettre à la portée des enfans, de toutes les leçons morales qu'il est utile de leur donner, de toutes les vérités religieuses qu'on peut leur inculquer dans le premier âge. C'est une collection qui pourra être très-précieuse si tous les auteurs remplissent exactement son but. Les noms connus qui figurent sur la couverture du livre sont bien faits pour inspirer la plus grande confiance, si le talent d'écrivain suffit pour accomplir cette tâche. Voyons donc comment nos auteurs s'en sont tirés, et passons en revue l'un après l'autre les douze volumes qui ont déjà paru.

— *Contes et Historiettes*, 2 vol. Pour bien juger l'intérêt et le mérite que peuvent avoir ces petites compositions, il faut en quelque sorte redevenir enfant, se reporter à cet âge où l'on commence à prendre goût à la lecture, puis d'un autre côté examiner la portée morale et instructive que l'auteur leur a donnée. Plus on perfectionnera l'éducation primaire, et plus on se convaincra de la nécessité d'en bannir toute fiction inutile comme dangereuse. La vérité ne doit jamais cesser de briller et d'éclairer de tout son éclat cette route difficile. Le plus petit conte fait pour l'enfance doit renfermer quelques notions bonnes à acquérir, autrement il manque son but. Les plaisirs de l'imagination sont pour un autre âge, et pour pouvoir les goûter sans danger, il faut d'abord que la raison et le cœur soient déjà bien développés. Sous ce rapport, par exemple, les œuvres de Berquin sont, pour la plus grande partie du moins, une triste lecture à donner aux enfans; on y rencontre beaucoup de sensiblerie, les passions y jouent un trop grand rôle, et c'est à peine si deux ou trois volumes renferment des notions vraiment utiles. Dans la Bibliothèque d'Education, je voudrais voir figurer beaucoup d'historiettes comme celle de l'*Enfant Paresseux*, de M. A. E. de Saintes. C'est bien là, je crois, la véritable et bonne route qu'il faut suivre pour ce genre d'écrits.—*Le Petit Faiseur de Tours*, par madame de Bawr, et *Mauvaise Tête et bon Cœur*,

de madame Laure Bernard, renferment d'excellentes petites leçons morales; mais je leur préfère encore *Moïna,* de madame E. Marcel, *Alfred et Gustave,* de M. Delattre, les *Deux Chaumières,* de madame de Bradi, parce qu'ils s'adressent autant à l'intelligence qu'à l'imagination des enfans, et offrent un aliment à cette activité d'esprit qu'il faut aussitôt que possible exercer d'une manière avantageuse en la portant vers l'étude et l'admiration des œuvres de Dieu. Quant aux *Trois Sœurs,* de M. P. D. S., c'est un conte de fée sans but, écrit dans un style léger et gracieux sans doute, mais tout-à-fait peu convenable pour l'enfance.

— *Paraboles de l'Evangile mises à la portée des petits enfans,* par madame Alida de Savignac. Dans une suite d'anecdotes simples et touchantes, madame Alida de Savignac a essayé de mettre les paraboles de l'Evangile à la portée des plus jeunes intelligences. C'est une heureuse tentative, quoique quelques-unes peut-être ne soient pas encore très-clairement expliquées, et je crois que c'est en effet la seule partie de l'Evangile qu'on puisse offrir aux enfans. Cette morale pure et douce se prête facilement à des applications usuelles, et il est bon d'inculquer à l'enfance, dès les premières années, les précieux avantages que l'on retire de l'exercice constant de la vertu. L'enfant, bien éclairé sur le bénéfice immédiat et sûr qu'il retire de sa bonne conduite, ne sera guère tenté de s'écarter du droit chemin.

— *Le Modèle de l'Honnêteté,* par madame J. Le Bassu, et le *Petit Dictionnaire Synonymique,* par M. A. E. de Saintes, complètent le cours de morale, et exposent aux enfans, soit l'application des meilleurs principes aux relations communes et aux détails ordinaires de la vie, soit la définition claire et précise de tous les mots qui leur sont applicables. Un sage esprit règne dans ce petit résumé empreint de la tolérance large et charitable qui devra dorénavant dominer le monde, trop éclairé pour rester plus long-temps dans les liens du fanatisme et des préjugés.

— *La Grandeur et la Bonté de Dieu manifestées dans ses œuvres,* par madame P. Flaugergues, présente un petit tableau fort resserré des merveilles de la Création. Je regrette que l'auteur n'ait pas donné plus d'étendue à son ouvrage, car c'est un sujet auquel les enfans s'intéressent vivement et qui offre tout à la fois un aliment à leur soif d'apprendre, et une excitation au développement de leurs facultés intellectuelles et morales, en même temps que la contemplation de la nature ne peut que les pénétrer d'un saint respect pour la toute-puissance de Dieu, d'une vive reconnaissance pour sa bonté infinie. L'admiration de ces innombrables merveilles, qui

nous entourent ici-bas, est le premier et le plus beau culte que nous puissions rendre à la divinité dans notre enfance. Elle nous conduit à reconnaître son existence et ses perfections; elle déroule à nos yeux ses bienfaits, et nous fait faire ainsi le meilleur cours de religion possible.

— *Le Tableau géographique,* par M. Cortambert; *la Mythologie des enfans,* par M. de Pongerville; l'*Histoire des peuples de l'antiquité,* par Ph. Le Bas; la *Découverte du Nouveau-Monde racontée aux enfans,* par F. Mouisse; *et l'Encyclopédie du premier âge,* forment la partie scientifique et instructive de cette première série de la *Bibliothèque d'Education.* Ce sont de petits résumés bien faits, à la hauteur des connaissances actuelles, et rédigés avec beaucoup de clarté. *La Mythologie* et l'*Histoire ancienne* ont été adoptées déjà pour l'enseignement. Le seul reproche qu'on puisse leur adresser, c'est d'être en général un peu trop abrégés; ils paraissent destinés à servir de guides dans les leçons qu'on donne aux enfans, plutôt qu'à être placés dans les mains de ceux-ci pour être lus sans le secours du maître. Cependant j'en excepterai l'*Encyclopédie* de mademoiselle Ulliac, qui expose les premiers élémens des arts et métiers sous une forme tout-à-fait simple et à la portée des plus jeunes enfans, ainsi que l'*Histoire de la découverte du Nouveau-Monde,* récit fort intéressant quoique très-concis.

Enfin je terminerai cette revue rapide par le *Conteur de huit ans,* joli volume qui renferme douze contes, parmi lesquels il y en a quelques-uns de médiocres sans doute, mais c'est le plus petit nombre, et je citerai encore les noms de MM. A. E. de Saintes et Delattre parmi les auteurs des plus remarquables.

En résumé, si cette collection s'est annoncée sous de bons auspices, cette première série me paraît faite pour satisfaire les souscripteurs, et pour assurer le succès de la *Bibliothèque d'éducation.*



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE, ETC.

De l'Administration financière, telle qu'elle est sous l'influence des préjugés qui en arrêtent le développement, et telle qu'elle pourrait être sous l'empire de la science positive et de la morale; par le comte *de Tessières-Boisbertrand*, ancien conseiller d'état. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez. 1836. In-8. 5 fr. 50 c.

Voici un ouvrage très-profond, et qui renferme des vues nouvelles sur les principales questions de l'administration fi-

nancière et en particulier sur celle que le projet de M. Humann vient de remettre en discussion. On comprendra par cela seul combien il a d'utilité réelle. En fait de gouvernement comme en toute autre matière, l'argent est un objet de première nécessité, et la bonne conduite des finances exerce l'influence la plus grande sur les destinées des peuples et de leurs chefs.

Cependant jusqu'à présent on a le plus souvent abandonné cette partie de l'administration, aux soins aveugles et aux expédiens téméraires de quelques financiers qui avaient l'unique talent d'en faire une vaste exploitation à leur profit particulier. Satisfaire aux besoins du présent fut presque toujours la seule condition qu'on leur demanda, et à cette nécessité pressante on a sacrifié les éternelles lois de la probité, et les véritables intérêts de l'avenir. Jamais peut-être on n'apporta dans ce laborieux examen les lumières indispensables de la science et la précision rigoureuse qui doit accompagner de semblables opérations. Un préjugé presque aussi ancien que les sociétés humaines, a empêché les savans eux-mêmes de payer sous ce rapport le tribut que, en toute autre matière ils ont si largement acquitté. Trompés par ce préjugé, qu'ils ont accepté sans examen, nous dit l'auteur, les savans ont négligé, comme étrangère à la science, une des branches les plus fécondes de son domaine. Ils l'ont considérée comme un assemblage irrégulier de faits sans liaison, comme une théorie vague, mystérieuse, plutôt divinatoire que positive, où quelques génies spécieux pouvaient seuls entrevoir de rares et vaporeuses vérités. Ils l'ont abandonnée en conséquence aux banquiers, aux capitalistes, aux courtiers d'or et d'argent, à ceux que l'on réputait seuls aptes à traiter cette matière. Et ces derniers ont accepté l'apanage avec une confiance moins étonnante, en vérité, que le préjugé qui la fit naître.

» Ainsi, délaissée par ceux-là mêmes qui pouvaient seuls en poser les principes, cette branche si importante et si délicate des connaissances humaines a dû nécessairement s'égarer dans sa marche. Livrée, sans autre guide, au génie de la spéculation, elle a dû s'engager avec lui dans des voies que la morale réprouve et que la véritable science eût évitées. Toute erreur a ses conséquences; et celle-ci n'était pas de nature à n'avoir point les siennes. Malheureusement elles sont graves et pourraient le devenir bien davantage encore. »

M. de Tessières-Boisbertrand signale avec force les imperfections et les vices du système actuel, ainsi que les désastreuses conséquences qui en résultent pour les intérêts matériels aussi bien que pour la morale publique. Il le montre ouvrant dans les *Bourses* une arène où la passion du jeu, se dé-

ploie bientôt avec toute son énergie, créant une foule de machinations ténébreuses, de manœuvres de hausse et de baisse, qui ne sont bonnes qu'à ébranler le crédit, et que la probité repousse de tout son pouvoir. « Rien de plus défecteux que l'édifice des finances européennes, tel qu'il est maintenant constitué : on n'y voit point de plan, point de proportions, point d'ensemble : tout y est confus et désordonné, tout y porte à faux, tout y menace ruine. Aucune pensée régulatrice n'a présidé à l'établissement de se système sans équilibre : les charges s'y accumulent sans cesse et les moyens d'allégement n'ont pas été calculés de manière à rétablir la balance. Le crédit y est si mal assis, qu'il ne peut résister à la moindre secousse : Il est entravé par en haut, et n'est point soutenu par en bas; au-delà d'une certaine hauteur il oscille et s'arrête; il n'est complètement libre que pour tomber. En un mot, rien n'est prévu dans cet œuvre sans but; rien ne se met en harmonie, rien ne marche avec ordre, rien ne tend à produire un effet combiné. Arrêtez le jeu, et tout y sera sans mouvement : le jeu en est l'unique ressort, l'intrigue en est le principal moteur, et la banqueroute en serait le dernier résultat si les choses restaient comme elles sont; car, au sein de ce chaos, la voie de la banqueroute est la seule qui soit ouverte, et la force qui pousse dans cette voie est plus grande que celle qui retient. »

Les faits ne confirment, malheureusement, que trop ces tristes assertions, on ne peut nier que les finances ne se trouvent engagées dans une fausse route.

Cependant il serait presque impossible qu'un état pût se soutenir sans un emprunt, nécessaire pour subvenir à des dépenses imprévues et pourtant inévitables. Dailleurs, dans une administration financière basée sur les vrais principes de la science, l'existence d'une rente constituée doit être considérée comme un bien réel pour le pays ainsi que pour le gouvernement. Mais il ne s'ensuit pas qu'on doive accumuler indéfiniment les emprunts, sans s'inquiéter de la banqueroute qui serait le résultat d'une telle marche, aussi bien pour un état que pour des particuliers. Les gouvernemens doivent toujours donner l'exemple du plus religieux respect pour la morale, et éviter tout ce qui peut y porter atteinte dans le mode d'emprunt qu'ils choisissent. Aussi M. de Boisbertrand, d'accord sur ce point avec la plupart des financiers, veut que cette rente soit perpétuelle comme l'impôt. Mais il veut en même temps que, au lieu d'en accroître continuellement la masse avec une imprévoyance qui ne peut conduire qu'à la banqueroute, on la rende fixe et invariable; il voudraît qu'on en déterminât la quotité de manière à ce que moyennant cer-

taines combinaisons financières, les dépenses extraordinaires se trouvassent ainsi dotées par la rente perpétuelle comme les dépenses ordinaires le sont par l'impôt annuel.

Il entre de plus dans une foule de détails et de calculs intéressans, sur les avantages respectifs des divers modes d'emprunt; sur la convenance et l'utilité de l'amortissement; sur ses effets et ses rapports avec le crédit; enfin sur la conversion des rentes, rendue nécessaire par la diminution de la valeur de l'argent.

Un exposé de la situation financière de la Grande-Bretagne, termine la première partie de cet ouvrage. L'auteur y combat l'opinion erronée sur l'état avancé de cette science en Angleterre, qu'on a souvent répétée et qu'on est généralement convenu d'admettre sans discussion. Il s'efforce de prouver que le gouvernement anglais ne s'est point montré plus sage ni plus éclairé qu'un autre à cet égard, mais qu'il a au contraire commis de plus grandes fautes encore.

La seconde partie est consacrée à développer les conditions auxquelles doit satisfaire un bon système financier, et les principes sur lesquel il doit être basé pour y réussir. M. de Tessières examine avec soin les questions qui se rattachent à son sujet, telles, par exemple, que celle de l'impôt. Il trouve dans les variations de celui-ci une grande cause de trouble pour l'Etat, de perturbation et de désordre pour les finances. Il voudrait que le budget ne fût pas annuellement soumis à une discussion passionnée irritante qui menace sans cesse les ressources de l'Etat, et empêche tout gouvernement de se livrer avec sécurité à des projets d'avenir. On voit clairement ici que les sympathies de l'auteur ne sont pas pour le régime constitutionnel, dans lequel il déclare ne rencontrer aucune des garanties d'ordre et de tranquillité, qui sont indispensables à la prospérité d'une contrée. Cette manière de voir trouvera sans doute beaucoup de contradicteurs, et peut-être en effet, les vices que signale M. de Tessières ne sont-ils pas une suite nécessaire du gouvernement représentatif. Ce système ne saurait pas plus qu'aucun autre être rendu responsable des fautes que commettent ceux qui le comprennent mal et qui refusent d'admettre toutes ses conséquences logiques. Il est sûr pourtant que certaines matières demandent à être traitées par des hommes spéciaux et ne peuvent l'être d'une manière convenable dans le sein d'une assemblée nombreuse. Mais, en laissant de côtés les opinions politiques qui n'ont rien de commun avec la science financière, on reconnaîtra certainement dans cet ouvrage un savoir profond, et les travaux de l'auteur contribueront sans doute à éclairer cette matière encore si obscure. C'est sans contredit le traité le plus

complet et le plus consciencieux qui ait été publié depuis long-temps, et il joint à ces avantages réels un autre mérite qui, quoique plus futile, n'est pas moins précieux, c'est celui de l'opportunité. En France surtout il est essentiel de venir à propos, et c'est une bonne fortune pour un livre savant, de se trouver en même temps un ouvrage de *circonstance*. Ce volume sera prochainement suivi d'un grand ouvrage pour lequel M. de Boisbertrand paraît avoir réservé la majeure partie de ses recherches scientifiques. Des publications d'une pareille nature intéressent vivement les hommes d'état et les financiers. La matière est assez importante pour mériter qu'on l'étudie avec zèle et profondeur, et qu'on abandonne enfin la routine pour la science.

DE LA CHARITÉ LÉGALE, de ses effets, de ses causes, et spécialement des maisons de travail, et de la proscription de la mendicité; par *F.-M.-L. Naville*, ministre du saint Evangile. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

La Charité légale, sa nécessité, son influence, ses résultats, ont été souvent l'objet de discussions assez vives; on s'accorde généralement à rejeter son application directe et obligatoire, telle, par exemple, qu'elle se présente dans la taxe des pauvres en Angleterre; mais jusqu'à présent cette question n'avait pas encore été traitée d'une manière complète; on ne l'avait pas envisagée sous toutes ses faces et approfondie comme elle en vaut certainement bien la peine. La plupart des écrivains qui ont le plus vigoureusement combattu la taxe des pauvres, ne se sont pas aperçus que dans le sein même de leur patrie elle existait sous une autre forme, et que les institutions qu'ils recommandaient pour la remplacer, rentraient également dans le domaine de la Charité légale, plus étendu qu'on ne se le figure communément. C'est dans cette conviction que M. Naville a pris la plume et s'est livré à de laborieuses recherches pour prouver combien est funeste à la société ce mode de bienfaisance. Il a recueilli tous les documens nécessaires pour traiter un pareil sujet, et en a construit un tout aussi complet que possible, dans lequel, s'appuyant toujours sur des faits, sur des expériences certaines, il prouve d'une manière évidente l'incapacité de la Charité légale à soulager les misères d'un peuple. Mais l'auteur ne se borne pas à cette partie de la tâche qu'il s'est imposée. Après avoir démontré l'insuffisance, l'inutilité, le vice même de ce qui existe, il recherche quel mode de bienfaisance doit y être substitué, et il expose des vues nouvelles pleines de philanthropie sur les moyens que la charité particulière pour-

rait avoir à sa disposition, sur l'organisation qui devrait être adoptée pour la distribution des secours aux pauvres, sur le bien qu'on pourrait opérer surtout en prévenant les misères de l'indigence. Ce beau travail, inspiré d'un bout à l'autre par l'amour le plus vif de l'humanité et par les plus généreux sentimens, a été couronné par l'Académie française. Voici l'analyse de son contenu.

Après avoir déterminé ce qu'on entend par Charité, M. Naville divise son sujet en dix parties.

La 1re *traite* de la *Charité légale et de ses modes en divers pays.*

On y voit que l'Angleterre n'est pas la seule contrée où il se soit établi une taxe des pauvres. Plusieurs autres pays d'Europe et divers états d'Amérique se sont aussi laissé atteindre d'une manière plus ou moins directe par cette plaie, quoique la plupart des écrivains qui ont traité cette question aient paru l'ignorer complètement. « Cela vient de ce que l'on a attaché le nom général de *taxe des pauvres* à un mode unique et particulier de cette taxe. » Or c'est une déplorable erreur, car, que cette taxe se lève en argent ou en denrées, qu'elle soit distribuée par le gouvernement central ou par l'administration communale, ou bien qu'elle soit consommée par le pauvre lui-même dans la maison de celui qui la paie, n'est-ce pas toujours un impôt levé sur celui qui a ou qui gagne, en faveur de celui qui n'a rien ou qui ne travaille pas? N'est-ce pas toujours de la Charité légale?

La 2e partie considère *l'influence directe de la Charité légale sur les dispositions morales, la conduite et le bien-être des diverses classes de la population.* L'auteur établit que cette influence est funeste sous tous les rapports : elle enlève aux pauvres tout motif de reconnaissance, en les accoutumant à regarder les aumônes comme une dette qu'ils ont droit d'exiger; en même temps elle les rend paresseux, imprévoyans, sans souci de l'avenir, parce qu'elle leur offre un secours certain qui les empêchera toujours de mourir de faim; enfin, elle les pousse, par le désir de voir ces secours s'augmenter, à contracter de malheureuses unions qui perpétuent et accroissent encore les misères du pays. Or si l'humanité et la morale défendent qu'on interdise le mariage aux indigens, l'économie politique et la prudence défendent aussi qu'on l'encourage de cette manière. Le mode de distribution nécessairement adopté pour la Charité légale entraîne aussi des inconvéniens graves. Ce n'est plus un exercice sage et intelligent de la plus belle vertu; les employés subalternes auxquels on est forcé de remettre cet office l'accomplissent machinalement et souvent même brutalement : le pauvre honnête et le paresseux livré

au vice ou à la débauche sont accueillis de la même manière, secourus sur le même taux. Il en résulte une démoralisation certaine parmi la classe indigente, et par conséquent une nouvelle cause de misères.

Les conséquences du système de la Charité légale ne sont pas moins fâcheuses pour les personnes qui doivent payer la taxe. La bienfaisance devient un impôt; les pauvres ne sont plus considérés comme des êtres malheureux et souffrans; on ne voit en eux que des abus administratifs dont on voudrait se débarrasser à tout prix, que des ennemis dont on satisfait les exigences à regret et seulement parce qu'on en a peur. Il en resulte donc un état d'hostilité permanent entre les riches et les pauvres.

Les parties 3e, 4e, 5e, traitent en détails des diverses institutions de la Charité légale, telles que le *domicile de secours, le travail imposé aux indigens, la proscription de la mendicité.* M. Naville fait ressortir avec netteté les innombrables abus qu'entraîne après elle la mise en vigueur des règlemens qu'elles imposent. Il réclame éloquemment en faveur de la liberté individuelle, de la morale, de la religion qui sont également lésées par des mesures injustes, et la plupart du temps inexécutables.

Dans la 6e partie, résumant les données contenues dans les 5 précédentes, l'auteur expose l'influence que l'ensemble du système de la Charité légale exerce sur les rapports qui unissent les diverses classes de la société, et par là sur la morale publique. Il en infère en particulier que, loin de tendre à diminuer le paupérisme, elle ne sert qu'à le propager et l'augmenter d'une manière effrayante. Des faits tirés de l'état de cette question dans les Pays-Bas, en Suisse, en Angleterre, et dans les Etats-Unis d'Amérique, viennent appuyer fortement son opinion.

Les parties 7e, 8e et 9e sont consacrées à développer les causes qui ont pu amener l'établissement de la Charité légale, l'état de l'opinion publique à cet égard, et aussi les devoirs que les gouvernemens ont à remplir pour arrêter les progrès du mal, et ramener autant que possible dans les institutions publiques de bienfaisance, l'esprit moral et philanthropique qui n'aurait jamais dû en être exclu, pour rétablir enfin l'équilibre qui doit toujours exister entre la raison et la charité, et conformer l'exercice de cette vertu aux sages vues de l'économie politique.

Dans la 10e partie, M. Naville traite de la charité privée, qui lui paraît le seul mode de bienfaisance vraiment propre à atteindre le but qu'on se propose, celui de diminuer les souffrances morales et physiques de la société. Il ne veut pas qu'on

détruise tout d'un coup ce qui existe pour le soulagement des pauvres, mais il voudrait qu'on en vînt successivement à adopter d'autres moyens préférables, tels par exemple que des associations volontaires de bienfaisance. Sans doute, il existe déjà un grand nombre de ces sociétés; mais, isolées les unes des autres, elles ne produisent pas encore tout le bien qu'elles sont susceptibles de faire, et chacune d'elles, étant obligée d'embrasser dans son ensemble tout le domaine de la charité, ne saurait remplir à la fois toutes les conditions nécessaires. Il y a diverses sortes de pauvres, divers genres de besoins. Il faudrait donc qu'il se formât des sociétés qui, se consacrant à des travaux et à des actes différens, s'entendissent ensemble afin de concourir par leurs efforts communs au même but. Les unes s'occuperaient exclusivement des secours à donner aux pauvres valides, savoir, des travaux, des emplois, des encouragemens nécessaires pour les soutenir, et prévenir par là cette misère incurable que l'âge amène avec les infirmités. Les autres chercheraient les meilleurs moyens de fournir aux indigens les alimens intellectuels et moraux que réclame leur âme non moins capable de vertu, de noblesse et de religion que celle de l'homme riche; l'éducation serait l'objet de leur plus vive sollicitude, et elles dirigeraient tous leurs efforts vers sa meilleure direction et son universalité. Enfin d'autres sociétés n'auraient en vue que de soulager les pauvres invalides. Tous ces secours seraient, autant que possible, administrés au domicile même du pauvre, par des commissaires dont le zèle serait constamment stimulé par l'amour du bien, et la certitude de la bonne administration de la charité. On utiliserait ainsi tous les dévouemens particuliers, et en leur donnant un centre commun d'activité, on les rendrait bien plus véritablement efficaces. Les besoins, les misères du pauvre, seraient aussi bien connus que possible, leurs causes exposées au grand jour seraient combattues avec avantage, et, aidées et assistées du gouvernement dans les limites de ses attributions, ces sociétés unies travailleraient sans cesse à la tâche la plus noble que puissent se proposer les hommes religieux et humains, celle d'extirper le malheur du sein de la société, tâche infinie sans doute qui tend à un but inabordable ici-bas, mais qui, comme tous les travaux de l'homme sur la terre, est susceptible de marcher sans relâche de progrès en progrès.

SCIENCES ET ARTS.

Mémoire sur la faculté de Prévision, par *J.-P.-F. Deleuze*, suivi de notes et pièces justificatives, recueillies par M. *Mialle*. — Paris, chez Crochard et comp. 1836. In-8. 2 fr. 50 c.

L'existence du magnétisme, son influence et ses phénomènes sympathiques sont maintenant assez généralement reconnus. Après de longues discussions où le charlatanisme et les passions se sont trop souvent glissés, on a fini par où l'on aurait dû commencer. Des observations exactes, des expériences nombreuses ont été faites, et la science s'est inclinée devant la mystérieuse puissance du magnétisme. Mais les partisans de cette découverte nouvelle ne sont pas satisfaits de cette tardive reconnaissance. Ils la trouvent incomplète, et voudraient que tous les prodiges qu'ils attribuent au fluide magnétique fussent acceptés sans aucune restriction comme des choses certaines et avérées. C'est ainsi que dans les Mémoires de M. Deleuze la faculté de prédire l'avenir est présentée comme un résultat incontestable du magnétisme. Des faits nombreux, très-curieux et intéressans, viennent à l'appui de cette opinion : mais les faits n'ont jamais manqué à quelque doctrine que ce soit, et ce qu'il y a de plus curieux ici, c'est l'explication théorique risquée par l'auteur. Elle ne pouvait être que fort obscure, car la perception de l'avenir ne saurait dépendre d'aucune des facultés connues de notre être, et il faut nécessairement avoir recours pour l'expliquer à un sixième sens qui échappe à notre connaissance ici-bas. Mais outre cela, il m'a paru que M. Deleuze la basait sur une assertion qui n'est pas très-bien fondée. Il dit que c'est à tort qu'on prétend que l'*avenir n'existe pas*. Le présent, selon lui, a sans doute seul une existence réelle, mais il renferme en lui la cause de l'avenir comme il est l'effet du passé, et puisque par un effort de notre mémoire nous recréons pour ainsi dire celui-ci qui n'est plus, pourquoi ne pourrions-nous pas à l'aide d'une autre faculté découvrir l'avenir qui sera à son tour l'effet du présent? Malgré tout ce que ce raisonnement peut avoir de spécieux, je le crois fort peu probant; car le passé a existé, tandis que l'avenir n'existe point encore. D'ailleurs un exemple cité par l'auteur pour mieux faire comprendre sa pensée me servira également à en montrer l'erreur.

Supposez, dit-il, sur la terre un homme organisé de manière à voir instantanément ce qui se passe sur une des planètes tournant autour d'une de ces étoiles qui sont un million de fois plus

éloignées de nous que le soleil, ou à recevoir les impressions par un autre fluide infiniment plus rapide que la lumière; « cet homme racontera ce qui s'y passe long-temps avant » qu'on ne puisse l'apercevoir; il aura réellement vu l'a- » venir. »

Une telle comparaison me paraît tout-à-fait fausse, car cet homme aura vu ce qui se passe réellement au moment même où il aura regardé dans un monde et au milieu d'êtres qui existent, tandis que celui qui regarderait dans l'avenir devrait y voir des êtres qui n'existent pas encore, des événemens qui ne sont point accomplis.

Du reste, M. Deleuze a senti l'insuffisance de toute tentative d'expliquer cette faculté de prévision, et il termine en reconnaissant l'impossibilité de trouver une solution satisfaisante à ce problème merveilleux que des faits dont il a été témoin lui font adopter comme une vérité incontestable. Il y a beaucoup de bonne foi dans cet aveu, et il parle en faveur de l'auteur; mais, d'un autre côté, je crois que la plupart des lecteurs demanderont à voir aussi avant de croire: en fait de miracle, c'est le seul moyen de conviction.

Traité de Géométrie, de Trigonométrie rectiligne, d'Arpentage et de Géodésie pratique, suivi de tables des sinus et des tangentes en nombres naturels; par M. *A. Jeannet;* revu avec soin, corrigé et augmenté par *F. Gigault d'Olincourt.* — Bar-le-Duc, chez l'auteur. 1835. Tome 2ᵉ. L'ouvrage est complet en 2 vol. in-12, fig. 7 fr.

Géométrie théorique et pratique, mise à la portée des ouvriers et des élèves qui veulent s'intruire eux-mêmes et sans maître, par *Sébastien Leclerc;* ou le parfait Manuel de l'Arpenteur, revu et augmenté par M. *Mignot.* — Montlhéry, chez l'auteur. 1835. In-8. fig. 4 fr.

Le *Traité de géométrie* de M. Gigault d'Olincourt, que j'annonçai déjà lors de la publication du premier volume en octobre dernier, est maintenant complet. Cet estimable petit ouvrage est destiné à populariser les notions mathématiques qui sont le plus généralement utiles, et à mettre à la portée de tous la connaissance des calculs et des procédés de l'arpentage, si nécessaire dans une foule d'états divers. Il offre tout à la fois plus de faits et plus de clarté que la plupart des livres élémentaires du même genre. Le grand nombre des figures qui l'accompagnent est un mérite précieux aussi, surtout lorsqu'il se trouve réuni à la modicité du prix. L'adoption de ce *traité* dans les écoles produira sans nul doute des résultats fort avantageux.

La *Géométrie* de Sébastien Leclerc est destinée à remplir le même but, mais elle m'a paru beaucoup moins détaillée ; c'est une suite continue de propositions géométriques dont la liaison a besoin d'être expliquée aux élèves ; l'auteur a un peu trop négligé les explications, les développemens si nécessaires pour de jeunes intelligences surtout, et son style fort laconique n'est pas toujours très-clair ni très-élégant. Cette dernière qualité, il est vrai, n'est pas indispensable dans les ouvrages de ce genre, mais je crois qu'elle n'y est pas moins utile qu'ailleurs. Cependant cette géométrie offre dans ce laconisme même un avantage qui a bien son mérite, c'est celui de contenir beaucoup de matières dans un petit volume, et de mettre la science à la portée de toutes les bourses.

MENUISERIE DESCRIPTIVE ; nouveau Vignole des menuisiers, accompagné d'un atlas de 80 planches ; par *A.-G. Coulon*, ancien menuisier, professeur de dessin linéaire. — Paris, chez Carillian-Gœury. 1835. 2 vol. in-4°. 20 fr.

Cet ouvrage se recommande par la manière consciencieuse dont il est traité. On voit que l'auteur est un homme qui possède et aime son art. La pratique est réunie chez lui à la théorie, et les planches qu'il a dessinées lui-même sont exécutées avec le plus grand soin. Il a voulu faire un livre, bien complet, qui remplaçât l'*Art du Menuisier* de Roubo, seul traité un peu étendu qui eût été publié sur cette matière, et dont le prix élevé et la date un peu ancienne faisaient sentir le besoin d'un nouvel ouvrage qui fût à la fois plus en rapport avec le goût actuel, et plus à la portée des ouvriers, dont la bourse n'est pas toujours bien garnie.

Le *Vignole des menuisiers* est divisé en quatre parties : la première traite des connaissances préliminaires qui sont indispensables à tout ouvrier.

Après quelques recherches sur l'origine du nom *menuisier* que l'auteur fait venir du mot latin *minutarius* (qui s'occupe à de menus ouvrages), il expose la marche et les progrès de la menuiserie, les qualités et les usages des divers bois qu'elle emploie, les élémens de géométrie descriptive applicable au toisé et au trait, les règles des cinq ordres d'architecture et les détails de construction qui en dépendent.

La seconde partie traite des outils, des moulures, des assemblages ; puis de la menuiserie de clôture, et de celle de l'intérieur des appartemens. Elle est terminée par les arêtiers droits et cintrés ; les auges, trémies, pétrins et toitures pyramidales.

Dans la troisième l'auteur s'occupe exclusivement des escaliers de tout genre et de leur plafond. C'est sans contredit l'une des parties les plus importantes de l'art; celle où le goût et l'invention de l'artisan peuvent se livrer aux combinaisons les plus ingénieuses, et produire les résultats les plus gracieux et les plus étonnans.

Quoi de plus élégant que ces innombrables escaliers de formes variées, qui font l'ornement de nos cafés et de nos boutiques. Le grand art est de savoir unir la solidité à la légèreté, et de lancer hardiment les détours de ces ponts aériens de manière à leur donner le plus de grâce possible sans prendre trop de place. L'atlas de M. Coulon offre, dans une suite de 18 planches, tous les modèles désirables depuis les échelles doubles et les marche-pieds, jusqu'à l'escalier à limons en entonnoir.

La quatrième et dernière partie, est consacrée aux ouvrages cintrés, en plan, et en élévation, ainsi que dans les voûtes. On y trouve les plafonds d'embrasure, les arrière-voussures pleines, les archivoltes d'embrasure, tous les assemblages les plus compliqués et les plus difficiles. Elle est terminée par la menuiserie des églises, autels, confessionnal et chaire à prêcher. A la suite vient un court traité sur le toisé des ouvrages en mesures anciennes et nouvelles, avec des modèles de mémoires et des tables de conversion pour réduire les anciennes toises en mètres.

Enfin, un vocabulaire d'une vingtaine de pages, donne l'explication de tous les termes techniques employés dans la géométrie, l'architecture et la menuiserie.

LITTÉRATURE, POÉSIE, ROMANS.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, précédée d'un parallèle entre la France et l'Allemagne, et suivie d'une table analytique des matières; par *A. Peschier.* — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez. 1836. Tome 2ᵉ, in-8.
L'ouvrage est complet en 2 vol. in-8°. Prix : 16 fr.

Cette seconde partie du livre de M. Peschier offre, ainsi qu'on pouvait l'espérer, un intérêt beaucoup plus vif que la première; elle traite du 18ᵐᵉ siècle et des commencemens du 19ᵉ. C'est l'époque dans laquelle le génie allemand se développa avec le plus de force et montra une fécondité qui ne fut égalée peut-être par aucune autre nation. Mais la richesse de la matière n'est pas la seule cause de la supériorité

de ce deuxième volume; je dois dire que l'auteur semble avoir été de lui-même au-devant des critiques, et s'est dépouillé de la plupart des travers qu'on pouvait lui reprocher. Son style est beaucoup plus simple, et sa pensée, dégagée du pompeux entourage qui la masquait, apparaît plus forte, plus juste et plus originale. Il ne craint pas de tracer lui-même sa route et on l'y suit avec un bien plus grand plaisir.

La régénération de la littérature allemande présente un spectacle imposant. On y retrouve l'empreinte de la probité et de la franchise, ces deux traits caractéristiques de la nation. Les théories et les systèmes littéraires n'y sont pas de vains échafaudages élevés par le charlatanisme et soutenus par la camaraderie. Chacun apporte sa conviction intime, et la discussion est aussi sérieuse que s'il s'agissait des bases de la philosophie ou de la religion. Dans cette contrée tout vient aboutir par quelque côté à ces deux derniers sujets, et en effet, quoique peut-être les Allemands exagèrent quelquefois les rapports qui peuvent exister entre la littérature et les principes divins qui régissent toutes choses ici-bas, on ne saurait pourtant nier leur réalité. La littérature est le véritable précepteur du genre humain; ses travaux exercent une influence bien plus immédiate que ceux des philosophes et des moralistes; ce n'est même que par son moyen que les œuvres de ceux-ci se répandent et sont popularisées. En France, quoique l'on se montre peu soucieux de donner une bonne direction à cette influence, et qu'avec la légèreté du caractère national on se joue souvent imprudemment de ses conséquences, cependant on n'ignore pas qu'elle existe, car les philosophes s'y sont presque toujours montrés également bons littérateurs, et c'est à cette réunion précieuse de talens que ceux du 18[e] siècle dûrent leur puissance presque universelle. Les Allemands eux-mêmes ne purent pas d'abord résister à cette déplorable tendance des esprits. Retirés dans le sanctuaire mystique de leur haute philosophie, ils planaient au-dessus des nuages et abandonnaient l'empire de la terre aux pamphlets Voltairiens qui, se glissant partout, s'adressaient à toutes les intelligences et ne laissaient bientôt plus dans les cœurs qu'un monceau de ruines. Gottsched, critique sec et pédant, voulut le premier entreprendre la réforme de la littérature allemande, et tous ses efforts ne tendirent qu'à la franciser. Un Suisse, Bodmer, poète zuricois, s'opposa de tout son pouvoir à cette entreprise, et quelques hommes remarquables venant se grouper autour de lui, l'Allemagne fut préservée de l'envahissement de la poétique française comme elle l'a été ensuite plus tard par un autre Suisse, par le grand historien J. de Muller, de l'invasion de doctrines politiques non moins funestes.

Le génie si puissant et si grandiose de Klopstock vint ranimer l'antique esprit germanique. Poète essentiellement allemand, il protesta par un chef-d'œuvre contre l'influence fançaise. Et c'était bien en effet une énergique protestation, car ce poème, qui jouit en Allemagne d'un si beau succès, d'une si haute renommée, ne pouvait nullement être compris en France, où cette poésie pure, grave, pieuse, sublime n'est généralement point sentie; où la religion mystique et austère de l'auteur ne trouve presque aucune sympathie; où enfin l'esprit a détrôné l'âme et ne lui permet guère d'autres jouissances que celles qui lui plaisent à lui-même et l'amusent sans le fatiguer.

La Messiade est analysée par M. Peschier d'une manière assez étenduė et fort intéressante.

A côté de Klopstock figurent : Haller, qui, « phénomène » inouï dans les lettres, écrivain plein de sensibilité et de can- » deur, riche d'une longue expérience et de vues profondes » sur l'ensemble de la vie et sur la nature de l'homme, unis- » sait l'inspiration poétique la plus vive à une immense éru- » dition ; » et Wieland, écrivain d'une fécondité prodigieuse, mais d'une grande instabilité dans ses opinions et ses principes. On le voit « flottant d'abord à tout vent de doctrine, » devenant ensuite un véritable stoïcien du christianisme, » perdu dans les nuages d'un mysticisme fatigant : de là re- » descendu sur la terre, brûlant ce qu'il avait adoré et ado- » rant ce qu'il avait brûlé, passant de Zénon à Epicure, » écrivant la chronique scandaleuse de la Grèce ; enfin reve- » nant, par d'insensibles degrés, du panthéisme religieux et » des rêveries de l'ascétisme, ainsi que des maximes d'une » morale un peu trop indulgente, à un spiritualisme mitigé, » à une sorte de juste-milieu entre un étroit rigorisme et un » sensualisme dangereux. »

Wieland se plaça au rang des premiers écrivains, et par la diversité multiple de son génie mérita le surnom de Voltaire de l'Allemagne, quoiqu'il ne se servît jamais de ses hautes facultés pour saper nulle croyance établie ; mais l'inconstance de son esprit dut s'opposer à ce qu'il exerçât une influence bien grande et bien durable sur son époque.

Lessing, réuni à ses deux amis Moïse Mendelsohn et Nicolaï, exerça un tout autre empire sur l'Allemagne; il acheva l'œuvre commencée par Klopstok en combattant avec succès « cette maladroite imitation des écrivains de France, qui » étouffait toute originalité.

Après lui viennent Hamann, génie original mais peu connu à cause de l'obscurité répandue dans tous ses ouvrages; Claudius; Jacobi; Gerstenberg; Herder le célèbre auteur des *Idées*

sur la philosophie de l'histoire; Lichtenberg : et enfin du milieu des rangs de cette belle armée littéraire surgit tout-à-coup le chef qui est destiné à la commander, le génie qui doit dominer notre époque : Goëthe paraît et devant lui tout s'abaisse. Il trouve peu de rivaux, et bientôt ses adversaires sont réduits au silence. Si une autre renommée mérite d'être placée à peu près sur la même ligne, c'est celle d'un ami, celle de Schiller. Ces deux hommes, faits pour se comprendre et s'aimer, donnent l'exemple d'une noble émulation sans envie ni jalousie. On peut dire qu'à eux deux ils ne formèrent qu'une seule école, et les poètes qui rayonnent à l'entour, comme Bürger, Holty, Stolberg, tiennent également de l'un et de l'autre. On retrouve tour-à-tour dans leurs œuvres des traces du sentiment tendre, gracieux, mais quelquefois efféminé et analysé avec trop de subtilité, qui distingue Goëthe; et des imitations plus ou moins heureuses de la mâle énergie de Schiller parfois un peu rude et sauvage. Werner, Grillparzer, Iffland, Kotzebue et quelques autres auteurs dramatiques se distinguent au second rang d'une manière assez remarquable. Puis viennent les historiens Schlœzer, Spittler, et le célèbre Jean de Muller dont les écrits sont des chefs-d'œuvre admirables. Enfin cette époque féconde nous offre encore une riche série de romanciers et de nouvellistes, parmi lesquels blillent surtout Tieck, J. P. Richter et Hoffmann.

Le dix-neuvième siècle n'occupe dans l'ouvrage de M. Peschier qu'un chapitre fort court, résumé rapide dans lequel il passe en revue les principaux écrivains contemporains, en les caractérisant par quelques mots, et sans pouvoir même nommer tous leurs ouvrages. On regrettera, je crois, que l'auteur n'ait pas donné plus de développement à cette dernière partie. Il eût mieux valu peut-être abréger les premiers chapitres du tome 1er qui s'occupaient des temps antiques dont il reste peu de monumens intéressans. Néanmoins, *l'Histoire de la littérature allemande* comble une lacune vivement sentie par tous les hommes instruits en France. C'est un bon livre, propre à faire connaître et aimer le génie et les productions de cette belle langue trop long-temps dédaignée comme barbare. M. Peschier s'entend très-bien à analyser les ouvrages dont il veut faire apprécier le mérite. On aurait pu désirer peut-être quelquefois un peu plus de critique, mais il est vrai que dans le cadre resserré qu'il avait adopté il ne se trouvait déjà pas trop de place pour les éloges.

NAPOLÉON, poème par *Edgard Quinet.* — Paris, 1836. In-8. 8 fr.

M. Quinet publia, il y a environ deux ans, un ouvrage for

remarquable, quoique assez bizarre soit par la forme soit par le fond des pensées. C'était Ahasverus, poème en prose, écrit dans un style plein de noblesse et de grandeur, semé d'images hardies, d'idées profondes, mais très-mystiques. Dans ce drame prodigieux où le ciel et la terre, le séjour des anges et l'abîme de l'enfer étaient les principaux lieux de la scène, le poète animait tout de sa puissante imagination et nous faisait entendre la voix de l'Océan et celle du désert, la voix du Sphynx comme celle du voyageur éternel. On était saisi d'abord de l'étrange nouveauté d'un pareil spectacle, puis on se laissait entraîner par l'harmonie brillante du style, et on suivait avec étonnement Ahasverus jusque dans le domaine de la mort qui lui refusait son aiguillon, jusqu'aux pieds de l'Eternel qui pardonnait enfin au Juif lorsque les temps étaient accomplis et que l'heure du jugement dernier était arrivée.

Ce livre fut diversement jugé et en général assez vivement critiqué. Il y avait en effet beaucoup à dire sur les idées et sur les théories développées par l'auteur, qui avait audacieusement jeté son œuvre au public sans un mot d'explication. Aujourd'hui en tête de son nouveau poème il expose ses théories et la manière dont il entend l'épopée. Cette fois du moins on pourra juger son système avec connaissance de cause et sans encourir le reproche de précipitation, que l'auteur adresse peut-être avec quelque raison à ceux qui ont parlé d'Ahasverus trop sévèrement.

« La poésie épique, dit M. Quinet, étant, à proprement parler, la poésie de la Providence ou le jugement divin de l'histoire, il ne lui suffit pas de peindre et de montrer les choses dont elle s'occupe, il faut encore qu'elle en dévoile les causes et les mystères. De là la nécessité pour elle de l'assistance du Ciel, que l'on a traduite, dans la langue des critiques, par le besoin du *merveilleux*. Cette nécessité a été tellement sentie, que l'on a cru que les temps modernes sont impropres à l'épopée, sur ce fondement que le merveilleux y manque. Il est évident que l'on a confondu ici l'apparence des choses avec la réalité. L'Epopée, sans doute, doit être pleine de Dieu; on ne peut y faire un pas sans y sentir la présence céleste; mais en quoi la scolastique s'abusait, c'était de croire que cette présence réelle dût nécessairement se manifester, comme chez les anciens, par un personnage palpable, tel qu'un mercure, un griffon, ou une idéalité que l'on appelait la renommée, la discorde, etc. On retombait ainsi dans une idolâtrie morte. Ce n'est pas l'idole, mais le dieu, dont l'épopée a besoin. Ce n'est pas la présence divine sous la forme d'une personnalité détruite, que je cherche dans votre poème désert. Ce que

je demande, c'est que les faits se passent au sein de la pensée divine, que cette pensée soit, pour ainsi dire, le lieu des événemens. Voilà la première et l'unique loi du merveilleux; et voilà aussi pourquoi Bossuet est épique, et pourquoi Voltaire a mis le drame à la place de l'épopée.

» Une seconde conséquence, qui se déduit de cette première, est celle-ci : Si les événemens qui font le sujet de l'épopée se passent au sein de l'intelligence divine, il en résulte que ces événemens eux-mêmes doivent être éclairés de sa lumière; c'est-à-dire que le personnage épique doit apparaître très-différent du personnage dramatique. Le même personnage, conçu sous ces deux points de vue, s'exprimerait encore fort différemment, dans des circonstances d'ailleurs semblables. Dans le drame l'homme apparaît sous le point de vue exclusivement humain. Il est en proie à toutes les incertitudes de la réalité terrestre; il s'agite dans les limites étroites du temps et de l'histoire, et plus le poète se plongera avec lui dans ces obscurités, et plus il approchera de son but. Tout autre est le personnage épique; il a franchi l'histoire, il appartient à une région plus haute; c'est ce que les anciens exprimaient en l'appelant un demi-dieu. L'idée nous reste, le mot nous manque. Le héros est entré dans le domaine des choses immuables; il a un pied sur l'Olympe; il est sur le seuil de l'éternité. »

Conséquent à ses idées, M. Quinet place Dieu partout dans son poème et remplit la scène d'un souffle divin, qui donne à toute chose animée ou inanimée une voix pour proclamer son héros. C'est la Pyramide qui dit aux vents :

Où l'as-tu vu passer, vent qui viens d'Italie?
Où l'as-tu vu passer, mer d'orages remplie?
Dis, viendra-t'il bientôt, ou ce soir, ou demain,
Aux pélerins d'Alep demander mon chemin?
De mon faîte éternel si je pouvais descendre,
J'irais, agenouillée, au bord des flots l'attendre.

Puis c'est un astre du firmament qui dit :

C'est moi qui serais ton étoile;
Quand l'aube viendra, sous mon voile,
Je ne veux luire que pour toi.
Enfant, ressouviens-toi de moi.

Puis ailleurs, c'est le désert qui.... *avait soif au pied des Pyramides; et le désert a bu son outre de géant.*

. . . .
Comme des lionceaux, le front penché vers terre,
Haletans, les canons ont léché la poussière

Des belles oasis. Au bord des puits lointains,
Le sabre de Kléber, baigné dans le mirage,
A du palmier d'Oreb cherché le noir ombrage;
Et la terre attendait, aride, ses destins.

. . . .

Dès l'aube la Jungfrau s'assied dans les ravins
Et porte l'avalanche en ses humides mains.
Qui dénouera jamais son voile de nuage?
Comme un anachorète en son froid ermitage,
Le Saint-Bernard, pieds nus, se couche en son cercueil.
Qui jamais franchira les degrés de son seuil?

Ce panthéisme fournit, ainsi qu'on le voit, une grande richesse d'images en général fort majestueuses et poétiques.

Les vers de M. Quinet en tirent une harmonie sonore. Mais il en résulte aussi une fatigante monotonie. Ce ton grandiose ne peut se soutenir long-temps sans ennui, et tout en admirant la beauté des vers on referme bientôt le livre. D'ailleurs le poème se trouve ainsi transformé en une série de dialogues ou de monologues isolés les uns des autres, sans action et sans unité, car il ne suffit pas d'inscrire en tête : *Napoléon, poëme,* pour donner de l'ensemble aux divers morceaux de poésie qui composent ce volume.

Si l'épopée doit être *le jugement divin de l'histoire,* cela n'exclut pas, il me semble, la nécessité d'exposer les faits qu'elle prétend juger, et je ne crois pas d'ailleurs que ce soit précisément là le sens qu'on doit donner au poème épique. Le jugement des faits historiques est bien plus une affaire de raisonnement que d'imagination, et par conséquent de prose que de poésie. L'inspiration du poète ne raisonne pas; elle obéit soit à l'enthousiasme individuel, soit à la sanction publique qui proclame les héros, et c'est cette dernière seulement qui peut donner naissance à l'épopée. Le poète immortalise les grandes actions, ajoute à leur gloire en en pérpetuant le souvenir, mais il ne les fait ni ne les juge. Il enregistre seulement dans les fastes du monde les jugemens de la sanction publique.

Sous ce point de vue, je ne pense pas non plus que Napoléon soit l'épopée de notre siècle, ou du moins je crois qu'il n'est pas encore temps de faire son épopée. La grande révolution sociale dont il fut un des acteurs, n'est pas encore terminée, et ce n'est pas au moment où le travail se fait qu'on peut proclamer les résultats, assigner à chaque ouvrier sa part dans la gloire commune. D'ailleurs l'épopée ne doit-elle pas en quelque sorte résumer toute une époque, offrir dans son ensemble l'esprit qui l'animait et surtout la présenter sous l'aspect particulier qui l'a distinguée de toutes les autres?

Or, je le demande, Napoléon est-il dans ce sens réellement le héros des temps modernes? Le génie de la guerre est-il celui qui les a dominés et qui leur a imprimé une physionomie particulière?

Non, il faut bien le dire, Napoléon n'a été qu'un accident de l'histoire moderne, et nous sommes trop près de lui encore pour être aptes à juger si cet accident fut heureux ou malheureux pour le genre humain. Du reste, toujours fidèle à son système, M. Quinet n'a point tracé dans ses vers l'histoire de l'empereur. Son héros n'apparaît que comme une statue élevée au-dessus des nuages et qu'on aperçoit de temps en temps immobile et sans vie. C'est un demi-dieu, mais un demi-dieu moderne qui se rapproche plus du ciel que de la terre et s'efface souvent sous les voiles du mysticisme. Cela jette beaucoup de froid dans le poème, et tue tout intérêt.

Sans doute les anciens divinisaient aussi leurs héros, mais c'était d'après les idées païennes en exagérant en eux les forces physiques, et en résumant en un seul homme les actions de la foule. Ce n'est, je crois, que dans ce sens qu'on doit entendre le héros de l'épopée, avec la différence seulement que le christianisme spiritualisant tout ce qu'il touche, nous portera à immortaliser plutôt l'esprit que la matière, à augmenter chez nos héros le développement des facultés intellectuelles.

Quant au merveilleux, je crois que celui de M. Quinet n'est pas plus de notre époque que les vieilles divinités du paganisme. Il me semble qu'il doit exister bien plus dans les pensées que dans les images, que dans les actions. Si l'esprit divin doit animer et féconder le poème, c'est dans l'inspiration du poète dont il excite et soutient l'enthousiasme, et non pas dans les objets matériels. Je pense, pour parler le langage de M. Quinet, qu'il doit être l'ordonnateur et non, ainsi qu'il le dit, le lieu de la scène.

Enfin les vers de Napoléon, souvent beaux et harmonieux, sont en général d'une obscurité très-grande; et il sera bien difficile de découvrir quel sens l'auteur a caché dans ce qu'il appelle le jugement divin de l'histoire.

Une sur mille, par madame *Bodin (Jenny Bastide)*. — Paris, chez Audin, 1836. 4 vol. in-12. 12 fr.

Contes et Nouvelles bretonnes. — Rennes, chez Blin, et Paris, chez Pougin. 1 vol. in-8. 5 fr.

— Madame Bodin a réuni, sous le titre de *Une sur mille*, quelques contes simples et touchans, dont les héroïnes sont

des femmes malheureuses par suite de leur position dans le monde et de circonstances indépendantes de leur volonté. Ce sont des tableaux assez vrais d'infortunes trop fréquentes ici-bas. Les femmes sont souvent sacrifiées à des intérêts qui ne sont pas les leurs, et si la force est l'apanage naturel de l'homme, il n'en fait la plupart du temps qu'un triste usage, et l'emploie bien plus à opprimer qu'à protéger le sexe plus faible. Dans le premier de ces contes, c'est une femme liée pour la vie à un misérable égoïste, qui, après avoir feint l'amour pour la séduire, jette le masque une fois qu'il a dissipé la dot, et semble employer toutes ses facultés à tourmenter sans cesse celle qui s'est ainsi donnée à lui avec toute la confiance d'un amour qui se croyait partagé. Ce récit est plein d'intérêt et sans aucune exagération soit dans les scènes, soit dans le style. Pour moi, je le regarde comme supérieur à tout ce que je connaissais jusqu'ici de madame Bodin, et c'est avec plaisir que je saisis cette occasion de lui adresser des éloges au lieu de critiques dont j'ai souvent été prodigue envers elle. Ce retour vers la nature et la simplicité peut faire espérer que cet estimable auteur veut abandonner la fausse route qu'elle a trop long-temps suivie. Une femme surtout doit en effet avoir hâte de renoncer aux erreurs de cette littérature détestable qui semble avoir pris à tâche de disséminer partout des germes de corruption et d'immoralité, germes qui ne sont malheureusement que trop prompts à pousser et à porter des fruits désastreux pour l'avenir de la société, de la liberté, de la philosophie et de la religion.

— Le second conte, *Mina,* offre l'histoire d'une jeune fille victime à la fois de la légèreté de sa mère et des préventions de son père, auquel la jalousie persuade qu'elle n'est pas de lui. Ce triste exemple des désordres et des malheurs qu'entraîne le mépris du lien le plus sacré qui puisse unir deux êtres l'un à l'autre, est exposé avec une touchante vérité qui fera verser plus d'une larme.

— *L'Orpheline,* qui est le troisième conte de ce recueil, est traduit de l'anglais de mistress Inchbald. Il est fort bien conduit, et est suivi de deux autres qui seront également lus avec plaisir.

— Je voudrais pouvoir adresser les mêmes éloges aux *Contes et Nouvelles bretonnes,* car il est pénible d'avoir toujours des critiques à faire ; mais il y a dans ce volume un mélange de divers auteurs qui présente peu de bon, passablement de mauvais et beaucoup de médiocre. Cependant il ne faut pas oublier que ces contes nous viennent de la province, et je dois dire qu'ils sont en général fort supérieurs à la plupart des productions de nos chefs-lieux de préfectures. J'ajouterai

même que si l'imagination des auteurs n'est pas bien forte, ni leur plume bien exercée, du moins on y remarque un sage éloignement des excès de la littérature parisienne, un style plus simple et plus châtié que chez beaucoup de nos nouvellistes à la mode.

TROIS ANS APRÈS, par madame *Tullie Moneuse*. — Paris, 1836. in-8. 7 fr. 50 c.

LES FILIALES, par madame *B. Daltenheym (Gabrielle Soumet)*. — Paris, 1836. In-8. 7 fr. 50.

MARTHE LA LIVONIENNE, histoire russe publiée par *Touchard-Lafosse*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

SCÈNES DE LA VIE ESPAGNOLE, par la duchesse *d'Abrantès*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

— « Le mariage est rarement une association d'âme, une fusion de sentimens tendres et dévoués, un échange de bonheur et le complément d'un seul!

» L'hymen est le fruit qui devrait nourrir la vie et l'amour, la fleur qui devrait la parfumer; mais, hélas! la culture en est si négligée que peu de fruits arrivent à leur maturité et peu de fleurs sont écloses à leur saison : les unes hâtives tombent, tandis que leurs tiges sont vertes et croissantes; les autres tardives offrent une fleur complète sur une branche inclinée et jaunie par l'été! »

Telle est la donnée sur laquelle repose le roman de madame Tullie Moneuse, et ce petit fragment offre en même temps un échantillon précieux de son style. On voit ainsi que *Trois ans après* est une composition morale qui retrace les déplorables conséquences de ces unions contractées si communément par intérêt pour s'assurer un sort, ou bien à la légère, sans réflexion, pour faire une fin, mais que la lecture en est rendue très-fatigante par la prétention poétique du style surchargé d'adjectifs et d'images.

— *Les Filiales* sont un recueil de divers morceaux, les uns en prose, les autres en vers. Dans les premiers, pensées et style m'ont paru également mauvais. C'est du sentiment affecté, un langage totalement hors de la nature, une prétention poétique fatigante, une diction monotone et ennuyeuse :

« Et Sudmille ôta son voile, et elle se coucha par terre enveloppée d'un grand linceul; et ses bras étaient nus et hors du linceul, et sa chevelure tombait chaste sur ses bras nus, et prêtait son ombre pudique à leur douloureuse beauté. Elle était admirable la jeune fille! »

Les vers valent certainement mieux, quoiqu'ils soient encore assez souvent médiocres et ne prouvent guère en faveur de l'hérédité du talent poétique. On y rencontre souvent des pensées obscures, des épithètes peu harmonieuses, des images inintelligibles. Les deux strophes suivantes peuvent en donner une idée.

Loin, bien loin, quels anges de flamme,
Couronne du divin séjour,
Enlèvent mon ame à mon ame,
Qui se répand en flots d'amour ?

A leurs splendeurs surnaturelles
L'extase allume son transport ;
De leurs éblouissantes ailes
Jaillit le fleuve d'étincelles
Où Thérèse puisait la mort.

— *Marthe la Livonienne* est un roman brodé sur l'histoire de Catherine de Russie femme de Pierre-le-Grand. Ce sont des intrigues amoureuses entassées avec profusion autour de ces noms célèbres, sans trop respecter la vérité des faits ni les caractères historiques.

— Sous le titre de *Scènes de la vie espagnole*, madame d'Abrantès a réuni quelques contes dans lesquels il y a beaucoup de *dons* et de *donas*, une grande provision de jalousie bien noire et bien sanglante, des amours de balcon, de clair-de-lune et des combats de taureau. Enfin, pour justifier pleinement le titre, elle a mis à contribution maints noms de villes et d'hommes espagnols. Mais ne lui demandez pas des détails de mœurs vrais et observés avec soin, des tableaux simples copiés d'après nature, tels que son séjour en Espagne aurait pu lui en fournir. Elle était duchesse et non pas voyageuse ; la femme d'un général français emportait avec elle Paris et sa physionomie insignifiante et blasée, partout où elle allait en pays conquis. Dans ces beaux temps de gloire militaire, tout ce qui n'était pas français était regardé comme barbare, et au lieu de la manie de couleur locale qui règne aujourd'hui, on avait la manie toute contraire. Du reste, le style de madame d'Abrantès est toujours facile, agréable et léger comme une causerie de salon.

LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE, par *Alfred de Musset*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

Cet enfant du siècle est un triste échantillon de ces jeunes gens qui dès leur entrée dans le monde débutent par

livrer leur cœur à la corruption et prostituent sans pitié tout ce que la nature a placé chez eux de sentimens nobles et purs. A peine ont-ils atteint l'âge viril, que leur âme apparaît déjà dévastée et aride comme un désert dans lequel l'action des vents et les rayons brûlans du soleil ont détruit jusqu'à la moindre trace de végétation. Tout principe de vie morale, de force intellectuelle est effacé en eux ; la raison est sans puissance sur leur esprit ; et lorsque, fatigués de l'existence toute sensuelle dans laquelle ils ont usés avant le temps leurs facultés physiques, ils cherchent à sortir de cette fausse route, c'est le plus souvent pour tomber dans une autre non moins fausse. Après avoir perdu la première moitié de leur vie dans un matérialisme brutal, ils vont plonger l'autre dans le mysticisme dévot ; après avoir pris la voix de leurs passions pour la raison, ils vont par une nouvelle méprise prendre la superstition pour la religion. En vérité c'est un bien déplorable cercle vicieux dans lequel tournent une foule d'intelligences cependant supérieures et dignes de mieux comprendre leur destinée ici-bas. Si le nombre de ces esprits égarés ne tendait heureusement à diminuer parmi nous, ce serait à faire désespérer de tout progrès en France. Sans morale, pas de liberté ; cette vérité est incontestable ; or, si la littérature est immorale, qu'espérer de la société, et certes on conviendra que ce double esprit de matérialisme d'une part et de superstition mystique de l'autre, qui domine la plupart de ses productions modernes, n'a rien absolument de commun avec la morale. Cet amalgame monstrueux est un indice du chaos dans lequel la révolution du dix-huitième siècle a jeté les esprits ; il faudra des efforts bien soutenus, une main bien ferme pour les en faire sortir.

L'Enfant du siècle, après avoir épuisé toutes les débauches, allait, pour réveiller sans doute quelque émotion nouvelle dans son cœur, plonger le couteau dans le sein de son amante, lorsqu'il *aperçut entre les deux seins blancs un petit crucifix d'ébène.* Aussitôt il fut frappé d'épouvante, et sa conversion s'opéra comme un miracle. Je livre l'appréciation d'un semblable dénouement au bon sens de tout lecteur. Ce sera bientôt Vénus, en vérité, qu'on erigera en apôtre du christianisme !

Un roman si médiocre, sous tous les rapports, devrait passer inaperçu, et ne mérite pas même qu'on s'y arrête un instant ; mais il est d'un auteur dont le nom est proclamé bien haut par les faiseurs de renommée, mais il est publié par la *Revue des deux Mondes,* mais il ne manquera pas de voix complaisantes qui le loueront comme un chef-d'œuvre, et alors il n'est pas inutile, je crois, de protester contre le mau-

vais goût corrupteur, de s'inscrire contre les éloges de la camaraderie, ce fléau de notre époque.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Voyage en Navarre pendant l'insurrection des Basques : 1830 à 1835 ; par *J.-A. Chaho.* — Paris, 1836. 1 vol. in-8 orné de figures. 7 fr. 50 c.

La guerre civile qui déchire en ce moment l'Espagne est généralement mal jugée, et ses causes et ses résultats probables sont inconnus de la plupart de ceux qui en parlent ou en écrivent. Les lunettes de l'esprit de parti français sont de mauvais télescopes pour examiner cette contrée. Il faut voir de près les mœurs de ses habitans, les habitudes du pays et sa nature accidentée et sauvage, pour apprendre à les connaître, et encore même a-t-on bien de la peine à deviner le véritable sens de cette guerre au milieu des préjugés de l'ignorance et de l'exaltation du peuple basque. Ces montagnards courageux et indépendans ne sont pas plus amis de la légitimité que du régime constitutionnel, pas plus partisans de Don Carlos que de la reine d'Espagne. Ils ont profité de l'occasion qui se présentait à eux pour réclamer leurs antiques priviléges et franchises, et il est bien visible que Don Carlos, tout en s'appuyant sur eux, les craint. Leur brave chef Zumala-Carréguy fut plus d'une fois en butte à sa défiance. Il était jaloux de l'enthousiasme qu'excitait l'héroïsme de cet officier de fortune, et il est assez probable qu'après avoir vaincu avec l'aide de ses talens, il l'aurait repoussé dans son obscurité primitive, dans l'oubli de l'ingratitude, peut-être même exilé et persécuté.

C'est sous ce point de vue que M. Chaho considère la guerre de Navarre, et son livre mérite, je crois, assez de confiance ; car, originaire lui-même de ce pays, il était mieux placé que beaucoup d'autres pour le bien voir et le bien décrire. Sa relation est pleine de détails intéressans, et me paraît faite pour servir de contre-poids à l'apologie carliste publiée sous le titre de : *Un Chapitre de l'histoire de Charles V.* On y trouve de l'érudition historique et de piquantes observations de mœurs. M. Chaho n'emploie point ici le langage mystique de ses livres précédens ; son style est simple, agréable, et c'est à peine si dans quelques rares passages on retrouve la langue figurée du *Voyant.* On lira surtout avec un vif intérêt les chapitres qui concernent la junte de Navarre et Zumala-Carré-

guy. L'auteur s'est trouvé lui-même dans le sein de la première, et a eu des relations avec le héros basque. Il montre peut-être une admiration trop grande pour le caractère guerrier de ce peuple; mais on lui pardonnera sans doute cette sympathie naturelle pour des hommes qu'il regarde comme ses compatriotes. Sans croire aux brillantes destinées que M. Chaho assigne à la nation basque, on partagera volontiers l'opinion favorable qu'il donne de ses mœurs simples, hospitalières, indépendantes. On reconnaîtra que l'Espagne tout entière n'a pas été étouffée dans les serres du despotisme, et l'on pourra concevoir de belles espérances pour l'avenir de cette contrée. Cependant, en attendant que cet avenir se réalise, que de sang versé inutilement, que de malheurs causés par un malentendu entre des gens qui se proposent le même but, mais diffèrent dans les moyens d'y arriver! Qu'espérer, d'un côté, des efforts de ces montagnards pour l'indépendance, tant qu'ils auront à leur tête le représentant de la légitimité; et de l'autre, que deviendra la constitution privée de ses meilleurs appuis? La guerre civile n'est pas encore prête à finir; il semble qu'elle doive être éternelle dans ce beau pays où jamais le gouvernement n'a su être assez sage ni assez habile pour concilier tous les intérêts croisés, pour fondre en un seul tout les élémens divers de cette antique confédération. S'il est difficile de changer une monarchie en république, il ne l'est pas moins non plus de convertir celle-ci en royaume. Or l'Espagne est le pays dans lequel les institutions municipales qui constituent réellement le gouvernement républicain ont eu le plus anciennement, peut-être, un développement et une vie qui ne se retrouvent chez aucun autre peuple d'Europe. On peut lire des documens fort curieux à cet égard dans les études de M. Viardot sur l'histoire d'Espagne, et les détails intéressans que donne M. Chaho confirment pleinement leur authenticité, car un examen attentif fait retrouver dans le peuple d'aujourd'hui encore bien des traces de ces institutions si fortes et si vivaces.

Etudes sur l'histoire de France et sur quelques points de l'histoire moderne, par *Auguste Trognon*. — Paris, chez Joubert. 1836. in-8. 7 fr.

Ce volume renferme divers articles qui furent insérés dans le journal le Globe, où ils tinrent une place fort honorable parmi les travaux des écrivains distingués qui avaient fondé ce recueil périodique. C'était à l'époque où la science historique, sortant de sa longue léthargie, commençait à secouer la

poussière des bouquins enfouis dans les bibliothèques depuis des siècles, et préludait ainsi à la belle carrière qu'elle a parcourue pendant ces quinze dernières années. Dans ces articles, M. Auguste Trognon suivait ce mouvement, en examinant les diverses productions auxquelles il donnait naissance, et les questions nouvelles, intéressantes ou contentieuses qu'il amenait sur le terrain de la discussion. C'est ainsi qu'il pàsse tour-à-tour en revue *l'Histoire des Français par Sismondi; l'Etat de la Gaule dans les derniers temps de l'administration romaine; les Poètes latins du moyen-âge; les Aventures de Bouchard d'Avesnes; l'Histoire du droit municipal; la Formation d'une commune au douzième siècle; l'Histoire d'Allemagne sous Henri IV et Grégoire VII, par Arnold Scheffer; l'Histoire de la conquéte de l'Angleterre par les Normands, par A. Thierry; les Croisades et Guillaume de Tyr; l'Histoire de Philippe-Auguste; la Croisade des Albigeois; Froissart et ses continuateurs; l'Histoire des ducs de Bourgogne;* etc. etc.

Il est fort intéressant de suivre l'auteur dans cet inventaire d'une partie de nos richesses historiques, et l'on y trouve à la fois de la science profonde et un grand charme de style, qualités jadis tout-à-fait étrangères l'une à l'autre, mais que la nouvelle école historique a su concilier avec bonheur.

Cependant, si M. A. Trognon possède ces qualités précieuses, il n'est pas non plus exempt, je dois le dire, de quelques petits travers qui appartiennent aussi à cette école. Il m'a paru qu'on retrouvait dans queìques-uns des morceaux qui composent ce volume, une légère teinte d'outrecuidance.

Le jugement qu'il porte sur M. de Sismondi, par exemple, n'est pas très-juste ni très-mesuré. Il prononce un peu légèrement sur les consciencieux travaux de cet infatigable historien. Il lui reproche de la précipitation, des préjugés; il aurait voulu qu'avant de publier son Histoire des Français, il commençât par en embrasser l'ensemble d'un coup-d'œil, afin de ne pas juger les faits au fur et à mesure; il trouve M. de Sismondi trop sévère lorsqu'il parle des rois et du clergé. « Genève est trop ennemie de Rome, et le dix-neuvième siècle » du quatorzième. C'est toujours l'esprit moderne qui tue à » coups de raisonnement la réalité historique. » Ces reproches ne me semblent pas tous bien fondés Sans doute M. de Sismondi ne partage pas le système moderne de la fatalité historique, système qui a beau se déguiser sous le nom de providence, de doigt de Dieu, etc., et qui n'en est pas moins contraire à la liberté de l'homme ici-bas, et à tout esprit philosophique. M. de Sismondi pose les faits, puis il en juge la portée, les conséquences, la justice d'après les règles éternelles du bon sens qui est de toutes les époques, et qui doit constamment servir de baromètre à l'historien. Cette méthode,

qu'on pourrait appeler expérimentale, est peut-être moins favorable à l'orgueil humain qui veut toujours ramener toutes choses à un système exclusif, et s'ériger ainsi en régulateur de l'univers. Elle ne fait pas, il est vrai, de l'historien un devin et un prophète; mais elle ne l'entraîne pas non plus à tout excuser, et à représenter les actes les plus atroces comme des nécessités de la marche fatale de l'histoire.

Au reste, M. A. Trognon, je me plais à le reconnaître, ne se montre pas rigoureusement fidèle à ce système; il parle avec beaucoup de sagesse des guerres de religion, et en général ses critiques sont empreintes d'une grande modération, d'une juste impartialité.

Mais comment, avec cet esprit-là, a-t-il pu permettre qu'on plaçât en tête de ce volume l'introduction de M. A. de Latour? On ne saurait assez réprouver, je le répète encore, cette camaraderie littéraire qui substitue à la saine et judicieuse critique une perpétuelle flagornerie, employant toujours les termes les plus exagérés et plaçant ses favoris d'un jour au-dessus de toutes les célébrités les mieux établies. Les journaux en offrent souvent de curieux échantillons : « M. de Vigny, auquel notre » siècle doit *Stello,* » disait il y a peu de jours le Courrier Français. Mais l'abus n'est-il pas encore plus criant, lorsque c'est en tête de l'œuvre même d'un auteur vivant, que se trouve un semblable panégyrique? S'il est mérité, ce n'en est pas moins un outrage à la modestie ; et s'il ne l'est pas, je demande quel effet il peut produire! M. A. de Latour n'a pas mission, que je sache, pour créer des grands hommes, et encore moins le pouvoir d'imposer au public ceux de son choix; aussi je crains bien que le lecteur, en parcourant sa louangeuse introduction, ne songe aussitôt à ce dicton vulgaire : *Passez-moi la rhubarbe et je vous passerai le séné.*

L'Ombre de la marquise de Créquy aux lecteurs des Souvenirs publiés sous le nom de cette dame; suivi d'une notice historique sur madame de Créquy et sa famille; orné d'un fac-simile de son écriture. — Paris, A. Roret. 1835. In-8. Prix : 1 fr. 25 c.

Parmi les nombreuses industries qu'enfante dans une grande ville comme Paris le désir de gagner de l'argent ou le besoin de vivre, ce n'est pas l'une des moins curieuses que celle de ces fabricans de mémoires qui s'en vont cherchant dans l'histoire quelque nom de famille éminente mais éteinte, et qui l'affublant d'un manteau bigarré, lui prêtant mille sottises qu'on trouve dans tous les anas de son temps, l'entourant d'une foule d'autres noms plus ou moins célèbres, donnent au

public six ou sept gros volumes décorés d'un titre pompeux tel par exemple que celui-ci : *Souvenirs de Madame la marquise de* ...... Cette exploitation des morts a fort bien réussi à plusieurs, et il est tel de ces *résurrections-men* de la littérature pour lequel ces évocations du passé se sont résolues en beaux écus comptant.

Si j'en crois le petit écrit que j'ai sous les yeux, et qui me paraît porter le cachet de la vérité, madame de Créquy aurait été la victime d'une semblable spéculation. Une de ses amies qui a long-temps vécu avec elle dans l'intimité, se charge de défendre sa mémoire, et évoquant à son tour l'ombre de la marquise, fait réfuter par elle-même les absurdes erreurs dont fourmillent ces prétendus souvenirs.

Cette réfutation, écrite avec esprit, est quelquefois fort amusante, car elle relève des bévues si grossières, qu'on ne peut plus guères avoir de doute sur leur fabrication. Entr'autres, n'est-il pas très-plaisant que l'éditeur ait fait écrire madame de Créquy pendant toute sa vie pour l'instruction et l'amusement de son petit-fils qui était mort à l'âge de seize mois? Il n'aurait pas pris, à ce qu'il paraît, toutes les précautions nécessaires en pareil cas, et n'aurait pas songé qu'il pourrait encore exister, sinon des parens, du moins des amis de son héroïne, capables de venir déranger l'harmonie de son roman. Cependant, comme son livre a eu le temps de se vendre et s'est fort bien vendu avant que l'Ombre de la marquise de Créquy se levât, je crois qu'il en prendra facilement son parti. Maintenant je conseille à tous les acheteurs des *Souvenirs*, d'y joindre sous forme d'errata la petite brochure que j'annonce ici. Ils y trouveront d'excellentes raisons pour être à l'avenir moins faciles à se laisser tromper, et pour ne plus accueillir avec tant de faveur les bavardages les plus frivoles qu'on leur offre ainsi sous le titre de mémoires.

Des pièces authentiques viennent appuyer ce démenti formel, et prouver que tous les manuscrits laissés par la marquise de Créquy ont été d'après ses ordres brûlés par son exécuteur testamentaire. D'ailleurs, la réserve et la délicatesse avec lesquelles l'auteur de cette brochure a attendu, pour la publier, que les *Souvenirs* fussent épuisés, afin de ne compromettre nullement les fonds de l'éditeur, sont des gages certains de la confiance entière qu'elle mérite. Le seul intérêt de la vérité l'a guidée dans ce travail, et on regrettera seulement qu'elle ne lui ait pas donné plus d'étendue.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

4e Année. — N° 4. — Avril 1836.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

QU'EST-CE QU'UN PROTESTANT ? Discours prononcé à Genève, le dimanche avant le jubilé, et publié à l'occasion de : *Deux mots de paix aux ministres protestans de Lyon;* par M. *Martin-Paschoud,* pasteur, président du consistoire de l'église réformée de Lyon. — Lyon, chez Laurent, et à Paris, chez Ab. Cherbuliez. 1836. in-8. 1 fr. 25 c.

Un protestant? « C'est un chrétien *qui admet dans le christianisme la liberté d'examen, la liberté de croyance, la liberté du culte.* » Cette définition aussi juste que sage aurait besoin d'être publiée hautement, d'être affichée sur tous les murs, afin que chacun puisse en prendre connaissance et apprécier à leur juste valeur les attaques violentes, les sottes injures que par un zèle mal entendu de pauvres fanatiques répandent trop facilement contre le protestantisme. Malheureusement en l'an de grâce 1836, la tolérance religieuse n'est pas encore si bien établie qu'on soit libre de discuter ses croyances et de les défendre à son gré; il se rencontre encore des fonctionnaires publics qui permettent à une opinion d'attaquer, mais s'opposent à ce que l'autre réponde; autant du moins qu'ils ont le pouvoir de le faire. Ainsi M. le pasteur Martin, après avoir vu placarder sur toutes les places de Lyon un pamphlet injurieux contre lui et son troupeau, n'a pu obtenir l'affichage de sa réponse. Cependant rien de plus conciliant, de plus modéré que l'esprit qui domine d'un bout à l'autre de ce sermon, destiné à exposer au grand jour la véritable tendance de la Réforme encore si mal connue. Il ne s'agit point ici de controverse; les protestans n'en font plus, et si cela ne dépendait que d'eux, une espèce de fusion ne tarderait peut-être même pas à avoir lieu entre les deux cultes qui se partagent le christianisme. Les catholiques éclairés accueilleront avec plaisir, je n'en doute pas, le discours de M. Martin, dans lequel ils trouveront réunis à un haut degré, la piété, le talent, les lumières et cette douce charité, la plus belle, la plus glorieuse palme de la religion chrétienne. Ils accepteront

volontiers ces belles paroles d'espérance auxquelles ne se mèlent aucun sentiment hostile, aucune espèce d'animosité : « Et maintenant, laissez venir un peu plus de paix au monde; laissez la terre, depuis si long-temps ébranlée, reprendre son équilibre; laissez les nations, toutes bouleversées, arriver enfin par l'agitation au repos, au calme par les tempêtes; laissez les hommes, si préoccupés encore de leurs institutions civiles et de leurs droits sociaux, s'élever peu à peu à des intérêts plus précieux et plus nobles; laissez-les, emportés si rapidement par le torrent des événemens de la terre, reprendre haleine et songer au ciel; laissez leur âme enfin, vide et toute lassée d'un aliment qui ne peut la repaître, se tourner, palpitante d'espoir, vers les choses spirituelles, et soupirer après son Dieu; alors, j'en atteste ce Dieu de vérité, de lumière, de vie, *l'Evangile* et *la liberté,* ce sera la bannière du monde! »

Histoire des Doctrines Morales et Politiques des trois derniers siècles, par M. *Matter*, inspecteur général des études. — Paris, 1836, chez Ab. Cherbuliez et comp. tome 1er, 1 vol.in-8 de 436 pages, 7 fr. 50 c. — L'ouvrage formera 3 volumes.

La doctrine du progrès moral, si vivement et souvent si maladroitement défendue par les uns, si amèrement attaquée par les autres, avait besoin d'un historien calme et désintéressé qui, traçant sa marche depuis son origine jusqu'à nos jours fît jaillir des événemens eux-mêmes les leçons qu'ils renferment et nous montrât comment les désordres de l'époque actuelle proviennent non du progrès lui-même, mais bien de la manière dont il a été conduit, dirigé, ou plutôt entravé et abandonné au hasard de la violence, et des révolutions. M. Matter a entrepris cette tâche difficile; il a pensé que l'examen approfondi de l'histoire des trois derniers siècles devait nous donner la solution du problême, nous faire découvrir la véritable cause de cette espèce de chaos moral dans lequel au premier aspect, le monde paraît aujourd'hui plongé. Il ne s'est point fait ici l'homme d'une opinion, d'un parti. Rassemblant les faits avec la plus grande impartialité, il recherche leur influence véritable, indique leurs résultats et trace ainsi un cours de philosophie historique expérimentale d'un grand intérêt. Qu'on ne s'attende pas cependant à y rencontrer de ces pensées mystiques, de ces vues merveilleuses, de ces prétendus éclairs de génie, que tant de gens s'imaginent aujourd'hui pouvoir jeter à pleines mains sur les mystérieux destins de l'homme. M. Matter raconte la marche du progrès, mais il ne s'en fait pas le prophète; il cherche à deviner le sens de l'histoire, à expliquer ses leçons; mais il n'a pas la préten-

tion de pénétrer dans les secrets de la Providence, de voir partout la *fatale destinée* de l'humanité. Il se déclare ami du progrès pacifique, calme, moral, qui procède non par des secousses violentes, mais comme la lime usant le fer et accomplissant lentement, mais sûrement son œuvre. Si son style n'est pas toujours d'une élégance et d'une pureté remarquables, il n'est jamais, du moins, surchargé d'images forcées et de phrases inutiles. Dans le premier volume de l'histoire des Doctrines morales et politiques, M. Matter examine d'abord l'état des institutions et des opinions à l'époque de la Renaissance. La théocratie dominait alors l'Europe, si ce n'est de nom, du moins de fait; car elle régnait également dans les doctrines et dans l'esprit des institutions. Mais la foi à cette théocratie commençait à chanceler, on pouvait remarquer de toute part une tendance à l'insurrection qui n'attendait qu'un signal pour éclater. Les sublimes découvertes du quinzième siècle, avaient profondément remué l'état social et donné à l'intelligence une impulsion prodigieuse. « Est-il surprenant que la foudre qui » vint tomber tout-à-coup au milieu de ces élémens, ait pro- » duit des flammes si subites et si vives? Le génie de la » Grèce antique venant souffler sur le génie du temps, c'était » l'éclair rencontrant l'éclair. »

Les pacifiques fugitifs de Byzance, venant aborder en Italie avec leurs précieux manuscrits pour tout bagage, ne se doutaient pas de l'immense influence qu'ils allaient avoir sur les destinées de l'Europe. Les livres Grecs de philosophie et de littérature qu'ils apportaient avec eux, contribuèrent cependant puissamment à exciter les esprits. « Ils inspiraient le goût » de la critique, l'amour de la liberté, la haine du despotisme, » le mépris de la barbarie. N'était-ce pas là s'attaquer à tout » ce qui existait? » Sans doute le plus grand nombre des disciples de cette nouvelle école, se montrèrent encore timides et réservés. Mais quelques-uns plus hardis se livrèrent sans craintes aux inspirations de leur génie. « Deux surtout se dis- » tinguent. L'un a fait de l'histoire une étude spéciale, l'autre » a mesuré toute la philosophie : sans se connaître ils ébran- » lent, l'un par ses leçons, l'autre par ses livres, jusque dans » ses bases, ce grand système du moyen âge, qui met la re- » ligion à la tête de toutes les institutions politiques et de » toutes les doctrines morales. L'un détache de la religion les » doctrines morales, l'autre en détache les doctrines poli- » tiques. Nous avons nommé Pomponace et Machiavel : dans » leurs travaux apparaît le monde moderne. »

L'appréciation de ces deux hommes termine la première période de cette histoire, et nous conduit à la Réforme de 1517, qui vint détruire l'unité religieuse de l'Europe et me-

naça d'en changer la face entière. Notre auteur laisse de côté le caractère religieux de la Réforme, pour ne s'occuper que de son caractère politique et moral qui tour-à-tour séduisit et repoussa les chefs des Etats. En effet, elle offrait sous ce rapport des avantages et des inconvéniens au pouvoir civil. Si, d'une part, elle établissait la triple doctrine d'une inviolabilité sacrée, d'une légimité directe et d'une indépendance complète du pouvoir sacerdotal ; « de l'autre, reconnaissant la » raison, guidée par les saints Codes, législatrice suprême, et » la conscience guidée par la raison, juge absolu des mœurs; » elle rendait les hommes difficiles à manier. Une fois le joug de l'autorité ecclésiastique secoué, on ne pouvait qu'impatiemment porter celui du despotisme politique. Aussi, la plupart des souverains virent-ils, dans les partisans de la Réforme, des ennemis dangereux qu'il fallait écraser, et les princes qui en adoptèrent les doctrines, surent fort bien rejeter tout ce qui aurait pu menacer leur pouvoir. Nulle part, les conséquences logiques du principe du libre examen ne furent admises. Les chefs de la Réforme eux-mêmes, donnèrent l'exemple, en cherchant à comprimer entre leurs bras puissans l'essor dangereux qu'ils venaient de donner à l'esprit humain. Heureusement leurs efforts furent vains, ils ne purent l'étouffer, et leur œuvre grandit malgré eux. La dernière partie du seizième siècle et la première moitié du dix-septième, ne sont remplis que des conflits sanglans auxquels donnèrent lieu les diverses résistances qui s'opposèrent au torrent de la Réforme. D'une part les passions populaires, de l'autre les intérêts politiques et ecclésiastiques, donnèrent à ces doctrines de progrès une direction violente, une exaspération terrible, une apparence de désordre et de licence bien différente de leur véritable esprit. Les moyens énergiques de répression employés par Philippe II surtout, produisirent, pour dernier résultat, de donner à la Réforme une couleur tout-à-fait politique. La révolution des Pays-Bas apprit au monde comment un peuple gagnait la liberté civile et religieuse, et le monde profita de la leçon. La doctrine du libre examen quitta la religion pour s'emparer de la politique, et l'on put prévoir cette lutte universelle et terrible, dont nous ne verrons probablement pas la fin, entre deux principes irréconciliables : la légitimité et la démocratie.

Ainsi, la violence déplaça une question de progrès pacifique, en la jetant dans l'arène des passions, et l'on peut dire que la résistance passive de la cour de Rome aux réformes que sollicitait Luther, fut la première cause des révolutions désastreuses qui ont tant de fois déjà bouleversé l'Europe.

Le tome premier s'arrête à la révolution des Pays-Bas. Il

fera, je crois, désirer vivement les autres; car, à mesure que cette histoire s'approche de notre époque, elle acquiert un intérêt plus puissant, et on sera curieux de voir comment l'auteur traitera le dix-huitième siècle, sous l'influence duquel nous nous trouvons encore, malgré les efforts qu'on semble faire de tous côtés pour lui échapper. M. Matter n'appartient pas à l'école mystique qui va puiser ses inspirations historiques au-delà du Rhin, mais il s'éloigne également de l'école philosophique du dernier siècle. Il me paraît plutôt représenter une sorte de fusion conciliatrice entre les divers systèmes, dont il ne repousse avec force que les abus et les désordres.

SCIENCES ET ARTS.

Manuel encyclopédique et pittoresque des Sciences et des Arts, ou description raisonnée d'une galerie systématique composée de 226 planches gravées sur pierre, représentant près de 5,000 sujets tirés de l'histoire naturelle, la chimie, la physique, la géographie universelle, la géométrie, la statistique générale, les armemens militaires de tous les siècles et de toutes les nations, l'archéologie, la numismatique, le blason, l'ethnographie, l'architecture civile, militaire et navale, la métallurgie, la mythologie et les cultes; publié par une société de gens de lettres et d'artistes. — Paris, chez Herder et comp. 1835, 4 tomes en un vol. in-4°, ensemble de 780 pages à deux colonnes, avec un atlas de 226 planches in-4. Prix : 54 fr.

En notre siècle de lumière comme nous l'appelons, et de crépuscule, comme l'appellera peut-être la postérité, tandis que tout le monde va cherchant la solution du grand problême de l'humanité, un livre du genre de celui-ci doit être accueilli avec faveur, car il répond admirablement aux exigences d'une semblable époque. L'universalité est devenue en quelque sorte nécessaire aujourd'hui que le domaine de la science s'est tellement agrandi, et qu'en même temps les limites qui en séparaient les diverses parties se sont effacées, qu'on a reconnu que toutes ses branches s'unissaient d'une manière inséparable les unes aux autres pour ne former qu'une longue chaîne dont les anneaux sont étroitement liés. La spécialité ne convient plus qu'au savant enfermé dans son cabinet, mais elle ne saurait qu'être nuisible à l'homme du monde. Aussi a-t-on senti la nécessité absolue de résumer dans des abrégés bien faits, l'ensemble des connaissances humaines, à l'usage des personnes qui n'ont ni le temps ni les moyens d'aller les chercher dans les traités complets, de les étudier d'une manière approfondie. Mais, parmi tous ces essais plus ou moins heureux, je ne crois pas qu'il y en ait

encore un qui soit rédigé sur un plan aussi vaste et avec des vues aussi larges que celui-ci. Le *Manuel encyclopédique* offre en quelque sorte un inventaire de l'état actuel des sciences, présenté sous une forme méthodique très-précieuse pour en graver le contenu dans la mémoire, sans confusion ni désordre.

Avant d'étudier l'histoire de l'humanité il est bon de connaître cette terre qui lui sert de demeure, les richesses qu'elle renferme, les phénomènes qu'elle étale constamment à nos yeux. Les sciences naturelles sont l'introduction en quelque sorte nécessaire par laquelle on doit d'abord passer. Ce sont elles aussi qui forment la première partie de ce *Manuel*. La minéralogie, la botanique, la zoologie sont exposées d'une manière fort intéressante. Ce ne sont pas d'arides et sèches nomenclatures ; il m'a paru au contraire qu'on avait évité tout ce qui pouvait rebuter les gens peu versés dans ces matières, et rassemblé avec soin tous les faits les plus curieux, les plus dignes de piquer la curiosité. Des notions de physique et de chimie,de physiologie végétale, d'anatomie et de météorologie, viennent compléter ce cours scientifique, dans lequel la géographie physique, l'astronomie, la mécanique, et enfin la géométrie , occupent aussi leur place.

La statistique générale forme la seconde partie. Sous ce titre, se trouve un résumé assez étendu de l'histoire ancienne et de celle du moyen âge. L'histoire ancienne est divisée en trois périodes. Dans la première, qui s'étend du vingtième siècle après la création du monde jusqu'à cinq cent cinquante-cinq ans avant la naissance de J.-C., on voit apparaître ces peuples d'Asie et d'Afrique, dont les monumens seuls ont conservé quelques traces qui puissent servir à nous faire connaître leur histoire. C'est une époque bien obscure pour nous, dans laquelle on entrevoit une antique et brillante civilisation, au milieu d'un véritable chaos barbare. L'Egypte était alors en tête, et il paraît que de son sein jaillirent les étincelles qui devaient éclairer plus tard le monde, tandis qu'elle même serait depuis des siècles retombée dans l'obscurité la plus profonde. Les Grecs commencent à prendre rang parmi les nations, et bientôt leur patrie devient celle du génie et des arts. Rome et Carthage enfin, ces deux rivales destinées à offrir au monde le grand spectacle d'une lutte glorieuse et terrible, apparaissent aussi sur l'horizon historique de cette première période. Rome, fatiguée du joug des tyrans, proclame la république, et Carthage, dont les premiers temps nous sont à peu près inconnus, agrandit son territoire, soumet plusieurs îles de la Méditerranée, étend sa puissance en Sicile, et affermit son autorité sur les côtes de l'Afrique.

La seconde période commence avec Cyrus et va jusqu'au siècle d'Auguste, ou au renversement de la république romaine, 30 ans avant l'ère vulgaire. Les relations incertaines cessent dans cette période : elle renferme les âges où l'histoire a pu répandre toute sa clarté sur l'Europe.

La troisième, enfin, s'étend depuis le règne d'Auguste ou la bataille d'Actium, jusqu'au règne de Théodose le Grand et à la grande migration des peuples, trois cent quatre-vingt-quinze ans après J.-C.

A la suite de ce résumé de l'hitoire ancienne, vient une espèce de statistique des peuples anciens, renfermant tous les détails qu'on a pu rassembler sur leurs mœurs, leurs usages, coutumes, ustensiles, meubles, instrumens, armes, signes d'honneur, art militaire ; puis, l'ethnographie, ou la description physique et morale des différens peuples qui habitent notre globe. Cette intéressante science offre de curieux renseignemens sur les diverses peuplades sauvages de l'Afrique, de l'Amérique et de la Nouvelle-Hollande.

La statistique du moyen-âge occupe une place importante. C'est un tableau très-détaillé et rempli d'intérêt, des diverses institutions religieuses et chevaleresques de cette époque, dans laquelle les élémens de notre moderne civilisation fermentaient pêle-mêle, au milieu des ruines dont la barbarie avait jonché la terre. Un chapitre sur les armes, un autre sur l'histoire de la musique et un troisième sur les monnaies, terminent la seconde partie du Manuel encyclopédique.

La troisième partie est entièrement consacrée à l'architecture civile, militaire et navale, et à l'exploitation des mines. Enfin, la quatrième déroule à nos yeux toutes les religions innombrables qui se sont succédé sur la terre jusqu'à l'établissement du christianisme. Cette partie est traitée avec une largeur de vues, une hauteur de pensées, bien dignes d'un si beau sujet. L'auteur paraît animé à la fois par une philosophie sage et tolérante et par une piété sincère. Il n'y a point en lui d'exclusisme exagéré, d'esprit de parti ou de secte. Il admire ce que chaque culte peut renfermer de bon et de beau, et parle du christianisme avec noblesse et éloquence.»

C'était une religion envoyée d'en haut aux hommes pour leur bonheur ; elle donnait une espérance sublime aux malheureux, protégeait les opprimés contre l'oppression, et assurait au puissant un moyen pour toujours conserver son bonheur qui croîtrait à l'infini. Elle n'avait qu'un ennemi, l'égoïsme des sens et de l'âme, éternel ennemi des idées généreuses, dont rien ne saurait rendre l'habileté à se déguiser sous les semblans de l'expérience et de la sagesse. Mais il

est si beau de se dévouer, si beau d'aimer et de souffrir pour son amour! La vie et la mort du martyr sont si séduisantes pour des cœurs élevés! On se dévouait afin de faire croire les hommes à un Dieu pur, infini dans sa pureté, sa justice et sa miséricorde, afin de leur donner une vie commune, fraternelle, sans haine, guerre, ni vengeance, terminée par une vie plus belle encore. Telle était, en effet, celle des premiers chrétiens! Si la persécution leur faisait peine, c'est qu'elle leur montrait trop d'âmes endurcies à toutes les souffrances de ce monde qu'ils aimaient. S'ils étaient malheureux, c'était du malheur de l'humanité, et ils se sentaient glorieux de penser ainsi. La voix ne leur manquait donc pas pour appeler les intelligences bien nées à se séparer, au moins dans le secret, de la société monstrueuse de l'époque, et la Providence daignait couronner leurs efforts. »

En général, un esprit fort libéral a présidé à la rédaction de ce livre, qui me paraît réunir toutes les conditions de succès désirables, savoir : utilité, beauté, et bon marché. Il est fait pour suppléer une foule de livres qui ne se rencontrent que dans de grandes et précieuses bibliothèques ; et, pour l'homme qui ne veut pas approfondir un sujet unique, se livrer à une spécialité absolue, il les remplacera d'une manière très-avantageuse.

Le volume de planches, qui renferme une suite de près de cinq mille sujets, rangés dans le même ordre méthodique adopté pour le texte, offre ainsi une espèce d'encyclopédie en images, qui a l'avantage de graver mieux encore dans la mémoire soit l'ensemble, soit les détails de ce vaste tableau des connaissances humaines.

Enfin, le prix de cet ouvrage n'est pas plus élevé que celui de la plupart des publications dites pittoresques, auxquelles il est infiniment supérieur, soit pour la forme, soit pour le fond. C'est un ensemble complet, bien coordonné, capable de satisfaire l'intelligence et de contribuer à la développer d'une manière logique. Il n'y a pas confusion, ineptie ou ignorance, comme cela se rencontre souvent dans les entreprises à bon marché. C'est un travail consciencieux, et les planches qui l'accompagnent sont fort bien exécutées, quoique la plus grande partie ne soient qu'au trait.

ESSAI PRATIQUE SUR L'EMPLOI OU LA MANIÈRE DE TRAVAILLER L'ACIER, par *H. Damemme*. — Caen, chez l'auteur, et Paris, chez Carillan-Gœury. 1836. 1 vol. in-8. fig. 7 fr.

L'ouvrage de M. Damemme traite d'une manière très-approfondie de la *trempe*, cette opération essentielle, dont la

réussite fait tout le mérite de l'acier. L'auteur expose tous les procédés de la fabrication, et examine avec une attention scrupuleuse les divers phénomènes qu'ils présentent. Voici le contenu des neuf chapitres que renferme ce volume :

1. De la fabrication et de la nature de l'acier.
2. De la forge, de sa manutention; particularités qui surviennent et moyen de les prévenir.
3. Effet du recuit après la forge, son utilité et ses inconvéniens.
4. Usage du récrouit, abus de son emploi, défauts qu'il produit.
5. De la trempe, des différens effets qu'elle produit, procédés divers, etc.
6. Du recuit après la trempe.
7. Epreuve de l'acier.
8. Usages suivis pour les trempes en paquets.
9. Rapport des forces de l'acier dans ses différens états, comparées à celles du fer.

La Vaccine soumise aux simples lumières de la raison; ouvrage destiné aux pères et mères de famille des villes et des campagnes, par *C. C. H. Marc*, médecin du roi, etc. — Paris, chez Baillère. 1836. 1 vol. in-12.

Dialogues fort simples, dans lesquels le curé et le chirurgien d'un village expliquent aux paysans les bienfaits de la vaccine, et leur exposent les épouvantables ravages que faisait autrefois la petite-vérole avant la découverte de ce puissant préservatif. Les faits sont rapportés avec beaucoup de clarté; toutes les objections de l'ignorance et de la superstition, sont combattues de la manière la plus adroite et la mieux faite pour convaincre des intelligences peu développées. Cet excellent petit livre devrait être répandu en très-grand nombre, non-seulement dans les campagnes, mais encore dans les villes, car les préjugés contre la vaccine s'y trouvent encore jusque dans les classes moyennes de la société. C'est un singulier et triste phénomène de l'esprit humain, de voir ainsi l'une des plus belles découvertes de l'art de guérir, lutter péniblement et ne s'établir qu'avec une lenteur inouie, tandis que le premier charlatan qui prétend avoir trouvé une médecine universelle, est accueilli avec transport, et compte bientôt ses dupes par milliers.

Choix d'une Nourrice, par *P. Maigne*, médecin du collége royal de Saint-Louis, etc. — Paris, chez Crochard. 1836. In-8. 5 fr. 50 c.

Depuis que la plume éloquente de J.-J. Rousseau a rappelé aux femmes le premier devoir et la plus douce jouissance

que leur prescrit et leur donne la nature, le nombre des mères qui nourrissent elles-mêmes leurs enfans a beaucoup augmenté. Cependant, on n'a pas renoncé tout-à-fait à employer des nourrices étrangères. Bien des préjugés sont encore à cet égard en état d'insurrection contre l'ordre naturel et logique des choses. Maintes considérations d'intérêt ou de plaisir, privent les femmes de ce bonheur si pur de l'amour maternel. D'ailleurs, quelque progrès que fasse sur ce point dans l'avenir l'opinion générale, il est certain qu'il y aura toujours des cas où l'alaitement sera impraticable pour des mères, manquant des forces et de la santé nécessaires. Le choix d'une nourrice est donc une affaire de haute importance, dans laquelle il est bon de donner aux parens des directions sages et éclairées. L'ouvrage de M. Maigne entre à cet égard dans tous les détails nécessaires sur les qualités physiques et même morales qui font une bonne nourrice. On trouvera peut-être même qu'il s'étend trop quelquefois sur des sujets minutieux et connus de la plupart des gens. Mais il faut réfléchir qu'un livre semblable est surtout destiné aux personnes que l'ignorance ou les préjugés tiennent encore enlacés dans leurs filets, et pour celles-là on ne saurait être trop prolixe, on ne saurait jamais assez insister sur ce qu'on veut leur faire comprendre et adopter.

A la suite de toutes les conditions qu'on doit chercher à réunir dans la femme à laquelle on veut confier un enfant, l'auteur a ajouté quelques chapitres sur les maladies de la nourrice qui peuvent influer plus ou moins sur son lait; les précautions que doivent prendre les femmes enceintes pendant la durée de leur grossesse; enfin l'hygiène des femmes en couches, et les moyens d'adoucir leurs souffrances après l'accouchement.

Il serait à désirer que les notions renfermées dans ce volume se répandissent bientôt dans toutes les classes de la société; elles pourraient, je crois, y produire un grand bien. Les imprudences des femmes en couches et la négligence qu'on apporte dans le choix des nourrices, sont deux sources fécondes de maladies, que l'on pourrait peut-être tarir.

Traité de l'Age du Cheval, par feu *N. F. Girard*; 3ᵉ édition publiée avec des changemens, et augmentée de l'Age du Bœuf, du Mouton, du Chien et du Cochon; par *F. Girard*. — Paris, chez Béchet jeune. In-8. fig. 3 fr. 50 c.

L'âge du cheval se détermine d'après l'inspection de ses dents, et il faut une connaissance approfondie de cette matière pour ne pas être trompé par les ruses des marchands de

chevaux. Le petit ouvrage de M. Girard renferme à cet égard toutes les notions qu'on peut désirer. On y trouve la dentition du cheval exposée avec beaucoup de détails et une série de figures présentant l'état de la mâchoire aux diverses phases de sa vie.

La seconde partie de ce volume traite de l'âge des quadrupèdes domestiques comparés au cheval. Ce sont encore les dents qui, par leurs changemens et leurs nuances diverses, indiquent les différens degrés de la vie et servent à la chronométrie de l'âge. « Dans tous les animaux elles présentent la même disposition, les mêmes distinctions, le même mode d'organisation et d'altération, suivant la même marche dans leur développement, dans leur accroissement, et elles exercent le même genre de fonctions. Chez tous les quadrupèdes, les incisives, les trois avant-molaires et les crochets de première venue ou de lait, tombent à de certaines époques et sont remplacés par des dents d'adulte ; celles-ci se développent derrière ou en dedans des caduques qu'elles pressent, altèrent et expulsent au dehors. » L'aspect de ces diverses modifications indique le nombre des années écoulées depuis la naissance de l'animal. Dans les bœufs et les moutons, l'état des cornes offre aussi un indice précieux.

Lettres d'un Antiquaire à un Artiste, sur l'emploi de la peinture historique murale dans la décoration des temples et des autres édifices publics ou particuliers chez les Grecs et les Romains ; par M. *Letronne,* membre de l'Institut de France. — Paris, 1836. In-8. 9 fr.

Les artistes de l'antiquité ont-ils exécuté les grandes peintures dont ils décoraient leurs temples et leurs palais, sur des tables de bois, peintes à loisir dans l'atelier, et attachés ensuite aux murs de ces édifices ; ou bien ont-ils connu et pratiqué l'art de la peinture murale ?

Tel est le sujet d'une vive controverse parmi les savans antiquaires. M. Hittorff, dans un mémoire inséré dans les *Annali dell' Instituto di Corrisp. Arh.* s'était prononcé pour la dernière face de cette question, et avait exposé ses idées concernant l'usage que les Grecs, aux plus beaux temps de l'art, ont fait de la peinture historique exécutée sur les murs mêmes des édifices de tout genre.

Cette opinion fut vivement attaquée par un savant antiquaire « qui se refuse absolument à croire que les grands artistes de l'antiquité aient été ce qu'il appelle des *décorateurs de murailles.* »

Aujourd'hui, M. Letronne vient en aide à M. Hittorff, et lui adresse tout un gros volume de lettres dans lesquelles il

discute à fond cette difficulté et n'épargne pas les citations grecques et latines en faveur de la peinture murale.

C'est une bien grande dépense d'érudition pour une question dont les antiquaires seuls peuvent apprécier tout l'intérêt, mais c'est en même temps un heureux exemple de l'alliance du savoir avec les beaux-arts, des secours réciproques qu'ils peuvent se prêter et du fruit que l'artiste peut retirer des recherches philologiques de l'érudit. Voici du reste quelles sont les conclusions de M. Letronne au sujet de la question en litige :

« Voilà ce qui ressort de l'ensemble des faits dont l'examen détaillé a été l'objet de ces lettres. L'opinion qu'on vous a imposée et que j'ai combattue, étant fondée sur des appréciations fausses, incomplètes ou inexactes, ne peut véritablement se soutenir. La nôtre, qui est au fond celle de Winckelmann et des plus habiles antiquaires, est aussi la seule qui soit conforme aux monumens et aux textes anciens, entendus comme ils doivent l'être ; je me bornerai donc à répéter en finissant ce que j'ai dit, en l'étendant ici à l'usage général de la peinture murale. « Notre opinion n'est point, comme on l'a prétendu, une *pure illusion*, une *erreur opiniâtre, excusable au temps de Winckelmann, et contre laquelle l'antiquité tout entière s'élève*. C'est une théorie historique qu'appuie *l'antiquité tout entière*. »

LITTÉRATURE, POÉSIE, ROMANS.

NOUVELLE MÉTHODE POUR FACILITER LA LIAISON DES MOTS DANS LA LECTURE FRANÇAISE, et habituer les élèves à ne pas prononcer les lettres muettes ; par *S. L. A. Tolmer* et *J. A. Hugelin*, instituteurs. — Mulhouse, chez J. P. Risler. 1835. 1 vol. In-8. 1 fr. 50 c.

TRAITÉ DU DISCOURS, par M. *Fonvielle*. — Nismes, chez veuve Gaude 1831. 1 vol. in-12. 2 fr.

GRAMMAIRE LATINE, précédée d'observations critiques sur les indigestes de Lhomond, par M. *Fonvielle*.— Alais, chez Martin, 1829. 1 vol. in-8. 3 fr. 50 c.

La Méthode de MM. Tolmer et Hugelin consiste dans un trait-d'union qui joint les finales qui doivent se prononcer, avec la première syllabe du mot suivant ; des lettres capitales désignent au contraire celles qu'il ne faut point prononcer. Ce moyen simple et facile peut en effet aider les enfans dans la lecture. Chaque exercice est répété une seconde fois sans aucun signe, en sorte qu'on peut, après avoir fait lire à l'élève un passage dont il a bien vu et compris toutes les liaisons,

lui faire lire le même passage sans indication et voir ainsi s'il se rappelle de la leçon.

Mais il m'a paru qu'il n'y avait pas dans ces exercices une bien grande utilité, car les liaisons des mots ne sont généralement pas la partie de la lecture qui présente le plus de difficulté aux enfans. C'est une affaire de goût qui devient sans doute importante plus tard, mais qu'il est alors même bien difficile de réduire en principes. Les indications de MM. Tolmer et Hugelin ne m'ont pas semblé toujours fort justes, et le goût serait souvent blessé si on prononçait toutes les liaisons qu'ils désignent.

— Le *Traité du discours* de M. Fonvielle comprend la grammaire et la syntaxe. C'est un petit traité bien complet dans lequel toutes les règles et leurs exceptions sont exposées clairement et accompagnées d'exemples.

— La *Grammaire latine* du même, a pour but de mettre les études de la langue française en harmonie avec celles de la langue latine. L'auteur a cherché à améliorer les méthodes employées jusqu'à ce jour. Dans sa préface il critique assez fortement la grammaire de Lhomond dans laquelle il signale maintes erreurs ou inexactitudes.

« L'ordre de ma grammaire est parfait, ajoute M. Fonvielle. Cette perfection résulte de la nature même du sujet. Il suffit de traiter successivement des différentes espèces de mots, du Nom, du Prénom, du Verbe, etc. C'est là ma seule division. Dans la première partie se trouvent les paradigmes; dans la seconde partie, la syntaxe, et dans la troisième partie, les difficultés dans la traduction des différentes espèces de mots, toujours suivant l'ordre naturel. »

Puisse l'usage confirmer le jugement que l'auteur porte ainsi lui-même sur son travail. Je le lui souhaite volontiers, mais je crois qu'il aurait mieux fait de laisser à d'autres le soin de le louer. La modestie n'est jamais de trop même dans une grammaire.

LES VAUX-DE-VIRE édités et inédits d'Olivier Basselin et de Jean Le Houx, poètes virois; avec discours préliminaire, choix de notes et variantes des précédens éditeurs, notes nouvelles et glossaire; publiés par *Julien Travers,* membre de la société des antiquaires de Normandie. — Paris, chez Lance. 1833. 1 vol. in-18. 1 fr. 25.

Jean Le Houx fut un avocat et un poète distingué de Vire, qui vécut dans la dernière moitié du seizième siècle. Il aimait surtout la poésie bachique, et fit plusieurs fois réimprimer les Vaux-de-Vire d'Olivier Basselin, autre poète de la fin du quatorzième siècle, qui passe pour l'inventeur des chansons à boire. Il y a tant de rapports entre les œuvres de ces deux

joyeux rimeurs, qu'on a même prétendu que Jean Le Houx était le seul auteur de tous ces Vaux-de-Vire. Il est du moins assez probable qu'il a retouché et rajeuni ceux de son devancier. En effet, on n'y retrouve point la différence de style que devrait produire la distance de plus d'un siècle qui les sépare. Quoi qu'il en soit, ces poésies bachiques sont pleines de verve, de gaîté et d'esprit. Sauf quelques tours de phrase un peu vieillis et l'orthographe ancienne, on les comprend aisément, et leur simplicité naïve offre un charme tout particulier. Ce ne sont pas des vers corrects, limés à loisir dans le silence du cabinet; ce sont plutôt des chants improvisés à table, au milieu des bouteilles; ils semblent avoir jailli du choc des verres, alors que les convives commençaient à sentir l'influence d'un vin généreux.

Basselin fut de fort rouge visage,
Illuminé comme est un chérubin.

Et cela on le croira facilement, en lisant ses chansons. La bouteille fut son unique passion.

A l'amour ne suys adonné,
Et j'ame encore moins les armes,
Mais le VIN, dès que je fus né;
C'est pourquoi j'en fay tous mes carmes.

La beauté avait peu d'attrait pour lui, et il ne paraît pas que le visage d'une jolie fille produisît autant d'impression sur lui que l'aspect d'une rouge trogne; car sa verve ne fut jamais inspirée par l'amour, tandis qu'elle rend un éclatant hommage à ce dernier objet :

Beau nez, dont les rubis ont cousté mainte pippe
De vin blanc et clairet,
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et du violet;
Gros nez! Qui te regarde à travers un grant verre
Te juge encor plus beau :
Tu ne ressembles point au nez de quelque herre
Qui ne boit que de l'eau.
Ung coq d'Inde sa gorge à toy semblable porte.
Combien de riches gens
N'ont pas si riche nez! Pour te peindre en la sorte,
Il fault beaucoup de temps.
Le verre est le pinceau duquel on t'enlumine;
Le vin est la couleur
Dont on t'a peint ainsy plus rouge qu'une guigne,
En beuvant du meilleur.

On dit qu'il nuit aux yeulx, mais seront-ils les maîtres?
Le vin est guarizon
De mes maux; j'aime mieux perdre les deux fenestres
Que toute la mayzon.

Cependant il n'était pas tout-à-fait insensible, et les reproches de sa maîtresse lui inspirèrent même une fois une résolution désespérée.

Las! je vois bien que m'a quitté ma mie;
Elle m'a dict que je boy trop soubvent,
Et que cela m'abregeroit la vie.
Je m'en vay donc en ung dezert sauvaige,
Où, sildre et vin ne beuvant nullement,
Je passeray le reste de mon aige.
Se je n'y bois que de l'eau toute pure,
Bientost ainsi je finirai mes jours;
Car tel boire est contraire à ma nature.
Ce me sera très-dure pénitence.
Ainsy morray regrettant mes amours,
Comme ung hermite, en faizant abstinence.
Puisqu'au dézert on ne boit rien qui vaille,
Laisser ne vueil ce bon vin dans le pot:
J'en boy à vous, premier que je m'en aille.
Après ma mort fault sur ma tombe écrire:
« Cy gist qui a bien amé le piot;
C'est grant dommaige aux taverniers de Vire. »

Ce morceau est plein de grâce; c'est presque une élégie. Mais la tristesse ne pouvait entrer dans ce cœur joyeux, ce sont des pleurs d'ivrogne qui se mêlent à des chants d'allégresse.

Hardy comme ung César, je suis à cette guerre
Où l'on combat armé d'ung grand pot et d'ung verre.
Plutost ung coup de vin me perce et m'entre au corps,
Qu'ung boulet qui, cruel, rend les gens sitost morts!

Le cliquetis que j'ame est celui des bouteilles.
Les pippes, les bereaux, pleins de liqueurs vermeilles,
Ce sont mes gros canons, qui battent, sans faillir,
La soif qui est le fort que je veux assaillir.

Aussi, lorsque les Anglais vinrent ravager la belle Normandie, notre poète ne prit point la cuirasse et l'épée. L'histoire de sa vie est peu connue, mais il nous reste un ou deux Vaux-de-Vire qui témoignent de son chagrin de se voir troublé dans ses douces jouissances de cabaret.

Les Engloys ont faict déraison
Aux compagnons du Vau de Vire;
Vous n'orrez plus dire chanson
A ceux qui les soulloyent bien dire.

Nous prierons Dieu de bon cueur fin,
Et la doulce Vierge Marie,
Qu'el doint aux Engloys male fin,
Dieu le père sy les mauldye !

Jean Le Houx, quoique avocat distingué et grand amateur des beaux-arts, paraît avoir professé le même culte pour la bouteille. Tous ses chants sont également inspirés par le vin, et l'on y trouve une fécondité vraiment merveilleuse pour éviter les répétitions en traitant toujours le même sujet. Le Vau-de-Vire suivant m'a paru un petit modèle du genre :

César des vaincus ennemis
Faisoit triomphes magnifiques :
Moy, domptant la soif, j'ay promis
De faire un triomphe bachique.

Porté sur un baril vineux,
Au lieu d'un martial carosse,
Je mènerai, victorieux,
La soif ayant perdu sa force.

Cette soif, qui m'a tant cousté,
Marchera baissant les oreilles ;
Près d'elle, d'un aultre costé,
Les pots, les verres, les bouteilles.

Les drosles mes bons compagnons,
Qui m'ont fait ayde à la combattre,
Avec cervelas et jambons,
Marcheront devant quatre à quatre ;

En chantant musicalement
Le vau-de-Vir, en la mémoire
Du bon Denys, tant excellent,
Par qui j'emporte la victoire.

Despit ferons à l'usurier
Qui, laissant le povre à sa porte
Mourir de soif, de son cellier
Ne croit la serrure assez forte.

Ainsy descendre nous irons
Chez quelque amy bien volontaire,
Où la soif mourir nous ferons,
Sans compter pour la bonne chère.

La publication de ce précieux petit volume, est due aux soins de M. Julien Travers, membre de la société des antiquaires de Normandie, qui s'occupe aussi de poésie, et a fait

imprimer vingt-quatre sonnets sur le Mont-Michel, tirés à petit nombre, et destinés à être donnés. Ces sonnets sont d'une facture aisée et assez agréables, quoique ce genre de poème n'ait en général guère d'autre mérite, selon moi, que celui de la difficulté vaincue.

M. J. Travers a joint aux Vaux-de-Vire d'Olivier Basselin et de Jean Le Houx, un assez grand nombre de notes intéressantes, ainsi qu'un petit glossaire des mots les plus difficiles, et un discours préliminaire de M. A. Asselin sur la vie et les ouvrages d'Olivier Basselin.

JOCELYN, épisode : journal trouvé chez un curé de village; par *Alph. de Lamartine*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

Le même ouvrage, 2 vol. in-18. 7 fr.

Ce poème place, selon moi, M. de Lamartine tout-à-fait hors de la foule, et le sépare d'une éclatante manière, de cette queue de mauvais rimailleurs, qui s'en vont pleurnichant sur ses pas, poussant des soupirs à fendre les pierres, et remuant ciel et terre pour soulager leur éternelle douleur de dix-huit ou vingt ans. Il le sépare de la nouvelle école, sans pourtant le rejeter dans l'ancienne. C'est le génie qui se fraye sa route lui-même, et ne la demande à personne. Aussi, écoutez les lamentations de la coterie, s'élever de toute part contre l'abandon d'un homme qu'ils croyaient pouvoir compter avec orgueil parmi les leurs. On lui reproche d'être devenu fade et sans couleur, parce qu'il ose être simple, et M. de Sainte-Beuve semble lui adresser un compliment de condoléance, en lui prédisant un succès de famille, qui fera succéder peut-être Jocelyn à quelqu'un de ces livres heureux tels que Télémaque, Robinson Crusoé, etc.; singulière critique que celle qui prétend ne voir qu'un bonheur fortuit dans le succès durable de pareils livres. Au reste, sans s'arrêter à rechercher le sens qu'y a voulu cacher son auteur, je crois que M. de Lamartine en acceptera volontiers l'augure. Jocelyn irait ainsi probablement plus loin dans la postérité que toute autre œuvre contemporaine de poésie française. Le poète n'a point eu, d'ailleurs, la prétention d'enfanter un de ces chefs-d'œuvre qui apparaissent au monde avec fracas, comme l'éclair au milieu de l'orage, frappent, étonnent la foule et excitent des transports d'enthousiasme. La littérature française offre peu d'exemples semblables, la langue est trop polie, trop travaillée, trop âgée pour ainsi dire; et notre prosodie rétive s'y oppose tout-à-fait. Jocelyn est un poème moral, dans lequel la pensée remplit toute la scène, et laisse peu de place à l'action. Ce n'est certainement pas là ce que blâmeront les

adeptes de la nouvelle école, et le critique ingénieux que j'ai cité tout-à-l'heure, a prouvé lui-même que c'était ainsi qu'il entendait la poésie. Mais le grand tort de M. de Lamartine à ses yeux, c'est d'avoir été trop simple, d'avoir copié admirablement bien la nature, et de ne s'être pas attaché sans cesse à torturer son style pour lui donner cette apparence de profondeur mystique, sous lequel se cache si souvent le vide du cœur et de l'âme dans les productions du jour.

On peut reprocher plus justement à l'auteur de Jocelyn, l'emploi de certaines tournures, de certaines images qui ne sont pas toujours heureuses. Il y a certainement bien des critiques de détail à lui adresser. On rencontre des vers faibles, des descriptions parfois un peu trop longues, et dans lesquelles il nous offre des objets qui ne sont rien moins que poétiques. Mais la nature du sujet rendait cet écueil difficile à éviter. Le journal d'un curé de village doit nécessairement contenir des détails assez prosaïques, et l'exaltation religieuse ne saurait durer incessamment sans un instant de relâche, sans un retour vers les choses de la terre. Et puis, si quelques imperfections déparent ce poème, par combien de morceaux charmans ne sont-elles pas rachetées! En abordant un genre de poésie tout-à-fait différent de celui qu'il avait cultivé jusqu'ici, M. de Lamartine a prouvé la souplesse de son talent. Le morceau suivant exprime parfaitement le travail de la charrue.

La terre, qui se fend sous le soc qu'elle aiguise,
En tronçons palpitans s'amoncelle et se brise;
Et tout en s'entr'ouvrant, fume comme une chair
Qui se fend et palpite et fume sous le fer.
En deux monceaux poudreux les ailes la renversent.
Ses racines à nu, ses herbes se dispersent;
Ses reptiles, ses vers, par le soc déterrés,
Se tordent sur son sein en tronçons torturés,
L'homme les foule aux pieds en secouant le manche,
Enfonce plus avant le glaive qui les tranche,
Le timon plonge et tremble et déchire ses doigts;
La femme parle aux bœufs du geste et de la voix;
Les animaux courbés sur leur jarret qui plie,
Pèsent de tout leur front sur le joug qui les lie,
Comme un cœur généreux leurs flancs battent d'ardeur;
Ils font bondir le sol jusqu'en sa profondeur.
L'homme presse ses pas, la femme suit à peine,
Tous au bout du sillon arrivent hors d'haleine:
Ils s'arrêtent; le bœuf rumine, et les enfans
Chassent avec la main les mouches de leurs flancs.

Cette description du labourage, forme une suite de stro-

phes qui en retracent avec plus ou moins de bonheur les divers procédés, et sont entremêlées d'images philosophiques inspirées par ce travail.

Qu'on ne s'imagine pas d'ailleurs que notre poète ait rien perdu de la noble verve qui animait ses méditations. S'il descend parfois des hautes sommités du Parnasse, il sait y remonter aussi quand il le veut. Son poème contient quelques superbes morceaux dans lesquels il déploie toute la force de son génie. Je citerai pour exemple le fragment qui suit. Jocelyn est rappelé à la sainte vocation que son enthousiasme plus que son goût naturel lui avait fait d'abord choisir, par un prélat fanatique qui lui reproche d'avoir tardé si long-temps à accomplir ses vœux, de s'être laissé un instant séduire par les affections de la terre. En vain Jocelyn expose-t-il l'état de son âme et l'obligation que la délicatesse lui impose de ne pas abandonner la jeune fille qui lui a été confiée comme un dépôt sacré par son père mourant. L'inflexible évêque ne veut rien entendre, il blâme avec une amère ironie cette passion qu'il appelle impure, il menace, il supplie, il émeut puissamment le pauvre Jocelyn :

La sueur de mon front tombant à grosse goutte,
Avançant, reculant, comme un homme qui doute,
Je demeurai muet, méditant, interdit.
D'un courroux surhumain son regard resplendit,
Son corps se redressa; comme si son idée
L'eût, soulevé du sol, grandi d'une coudée;
Son bras chargé de fers s'étendit contre moi;
Le cachot s'éclaira de l'éclair de sa foi.
Je crus voir de son front la foudre intérieure
Jaillir et serpenter dans la sombre demeure;
Sa voix prit la colère et la vibration
Du prophète lançant la malédiction,
Des lions de Juda rugissement terrible!
« Eh bien! puisqu'à mes pleurs vous restez insensible,
» Puisque la charité pour un père expirant
» Ne peut en rallumer en vous le feu mourant,
» Puisqu'entre le salut que le vieillard implore,
» Et votre infâme amour, vous hésitez encore,
» Vous n'êtes plus chrétien ni prêtre de Jésus,
» Retirez-vous de moi..... je ne vous connais plus!
» Sortez de ce Calvaire, où votre Maître expire,
» Vous n'êtes qu'un bourreau de plus qui l'y déchire,
» Vous n'êtes qu'un témoin lâche, indigne de voir
» Comment le chrétien souffre et meurt pour le devoir,
» Mais digne seulement de garder dans la rue
» L'habit ensanglanté du licteur qui le tue!
» Oui, sortez de mon ombre et de ce lieu sacré,

» Sortez, mais non pas tel que vous êtes entré,
» Sortez en emportant la divine colère
» Sur vous et sur l'objet... — N'achevez pas, mon père,
» Ne la maudissez pas, arrêtez ! tout sur moi ! »
Il lut d'un seul coup-d'œil sa force en mon effroi,
Comme le bûcheron voit l'arbre qui chancelle :
« Ecoutez ! » me dit-il d'une voix solennelle,
Comme s'il eût parlé d'au-delà du trépas
A des hommes de chair qui l'écoutaient en bas :
« Il est dans notre vie une heure de lumière,
» Entre ce monde et l'autre indécise frontière,
» Où l'âme des chrétiens, prête à quitter le corps,
» De l'abîme des temps voit déjà les deux bords,
» Où de l'éternité l'atmosphère divine
» D'un jour surnaturel dans sa nuit l'illumine,
» Et des choses d'en bas lui découvrant le sens,
» Donne un son prophétique à ses derniers accens.
» Sans crainte alors on parle, et l'on entend sans doute ;
» Dans la voix du mourant c'est Dieu que l'on écoute !
» Je suis à cet instant et je sens dans mon cœur
» Ce Verbe du Très-Haut qui parle sans erreur.
» Il me dit d'arracher d'une main surhumaine
» Un de ses fils au piége où le monde l'entraîne,
» Il donne à mes accens l'autorité du sort.
» Je prends sur moi l'arrêt qui de mes lèvres sort,
» Je prends sur mon salut la sainte violence
» Qui vous jette à mes pieds sans plus de résistance.
» Obéissez à Dieu qui tonne dans ma voix !..... »
De sa main, de ses fers, mon front sentit le poids,
Je crus sentir de Dieu la main et le tonnerre
Qui m'écrasaient du bruit et du coup sur la terre.
Pétrifié d'horreur, tous les sens foudroyés,
Je tombai sans parole et sans souffle à ses pieds :
Un changement divin se fit dans tout mon être ;
Quand il me releva de terre j'étais prêtre !...

Cette scène terrible est d'un effet dramatique vraiment admirable. En même temps le style en est d'une grande pureté et d'une grande force. Ce ne sont pas seulement de belles phrases sonores et harmonieuses, ce sont des pensées profondes et des peintures pleines de vérité. D'une part, le prêtre que les circonstances ont fait martyr et qui, condamné à quitter bientôt ce monde, semble triompher orgueilleusement en foulant aux pieds ses plus tendres liens, ses plus douces affections ; de l'autre, l'élève du séminaire dont l'âme exaltée est ouverte à toutes les impressions que son fanatique adversaire voudra lui imposer, tandis que son cœur saigne et se débat en vain contre ce barbare ascétisme. C'est un contraste admirable, puisé dans la nature, et qui renferme une haute leçon

philosophique. Un autre morceau lyrique m'a paru d'une grande beauté; c'est celui qui débute par ces strophes :

Peut-être il était beau, quand Rome reine et mère,
De l'empire du monde évoquant la chimère,
Posait son pied d'airain sur la nuque des rois,
Lançait du Capitole une foudre bénie,
Et tentait d'allonger sa double tyrannie
Jusqu'où va l'ombre de la croix,

Quand ces pontifes-rois, distributeurs du monde,
Marquaient du doigt les parts sur une mappemonde,
Donnaient ou retiraient les royaumes donnés,
Citaient les fils d'Hapsbourg au ban du Janicule
Et tendaient à baiser la poudre de leur mule
A leurs esclaves couronnés ;

Quand ces pêcheurs, quittant la barque évangélique,
Tendaient sur l'univers leur filet politique,
Au lieu d'âmes pêchant des domaines de rois ;
Et, pour combler le fisc d'une oisive opulence,
Jetaient l'or ou le fer dans la sainte balance
Où Jésus avait mis ses poids ;

Lorsque dans leurs palais regorgeant de délices,
Tout l'or des nations roulait avec leurs vices ;
Que le Tibre, souillé de profanations,
S'étonnait de revoir des mains sacerdotales
Mener le grand triomphe ou d'autres saturnales,
Sur les tombeaux des Scipions ;

Il était beau peut-être, avec Pétrarque ou Dante,
D'allumer son courroux comme une lampe ardente,
De jeter sur l'autel sa sinistre lueur,
Et du temple avili déchirant les saints voiles,
De montrer sa souillure au soleil, aux étoiles,
Et de crier sur lui : Malheur !

Si Jocelyn n'avait renfermé que de semblables vers, il serait sans doute proclamé par tout le monde comme un chef-d'œuvre. Mais malheureusement M. de Lamartine n'a pas toujours su se maintenir, soit dans les limites de la simplicité descriptive, soit dans celles assignées par le bon goût aux élans de la haute poésie. On rencontre souvent des expressions forcées, des phrases tourmentées, des consonnances rudes et peu poétiques. Toute la partie du poème qui se passe dans les montagnes est empreinte de quelque monotonie. La manie de peindre s'empare alors de notre poète comme lorsqu'il était en Orient, et ces tableaux écrits, qu'ils

soient en prose ou en vers, offrent en général fort peu d'intérêt; je veux parler de ses tableaux de paysages, car pour les autres ils forment la meilleure partie de Jocelyn, et il en est plus d'un qui sera bientôt gravé dans la mémoire de tous ses lecteurs.

On demandera peut-être quelle est l'idée-mère qui domine dans cette œuvre. Sans vouloir préjuger le but que s'est proposé M. de Lamartine, il me semble que de son poème ressort une haute leçon de tolérance qui montre le danger d'un rigorisme trop sévère, et la cruauté d'un fanatisme qui prétend, au nom d'une religion de charité et d'amour, froisser sans pitié les sentimens les plus nobles et les plus pures jouissances du cœur. Je ne sais si le poète l'a voulu ainsi, mais il a énergiquement plaidé la cause du mariage des prêtres en mettant à nu toutes les misères d'un sacrifice que jamais un Dieu tout bon n'a pu vouloir exiger d'aucune de ses créatures.

Un Été a Meudon, par *F. Soulié*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

La famille du Voleur, par le baron *Lamothe-Langon*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Les Insurgés, par *Auguste Guilmeth*. — Paris, 1836. In-8. 7 fr. 50 c.

Laurette et Julia, ou l'Inimitié Corse, roman posthume de madame *de Genlis* et *M. G.* — Paris, 1836, in-8. 7 fr. 50 c.

Le Banian, roman maritime, par *Ed. Corbière*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix 15 fr.

Ces derniers mois ont été fertiles en romans pour la plupart assez médiocres, mais dans lesquels du moins on remarquera une tendance à s'éloigner des horreurs et des exagérations qui ont depuis plusieurs années envahi cette partie de la littérature.

Un Eté à Meudon est un recueil de contes écrits avec facilité et agrément. M. Frédéric Soulié est sans contredit l'un des meilleurs romanciers français du jour. Son style est assez pur, et il sait en général très-bien exciter et soutenir l'intérêt.

—*La Famille du Voleur* peut se ranger à côté des Rinaldo Rinaldini, Abellino, et autres productions du même genre dans lesquelles les héros sont des brigands.

Le roman de M. Lamothe-Langon peut même prétendre à une place d'honneur, car il offre plus d'intérêt, plus d'habileté que la plupart de ces ouvrages extravagans. L'intrigue en est conduite avec un certain talent et le but moral n'y est pas oublié. Enfin si la trame est bien noire, du moins reste-t-elle dans les limites du possible et n'offre-t-elle que des détails vraisemblables.

—Les *Insurgés, par A. Guilmeth,* passeraient inaperçus si l'é-

diteur n'avait eu la malencontreuse idée de les faire annoncer dans tous les journaux comme une heureuse imitation du roman historique de W. Scott. Or c'était bien le plus mauvais tour qu'il pût jouer à l'auteur, dont la maigre production ressemble plutôt à l'ombre d'un roman héroïco-carliste du Vicomte d'Arlincourt. On y retrouve le même genre de style boursoufflé, et cette éternelle allégorie d'un vieillard chassé de ses états par un usurpateur qui s'est emparé de sa couronne au mépris des droits du vieux roi et de son petit-fils enfant prodigieux aussi exilé.

— *Laurette et Julia* présente peu d'intérêt; je doute que ce roman ait été écrit par madame de Genlis, il n'est du moins pas fait pour ajouter à sa renommée, quoique le sujet en soit assez piquant, puisqu'il nous peint l'un des plus curieux et des plus tristes usages de la Corse.

— Enfin dans le *Banian* on retrouvera tous les défauts du genre maritime, soit rudesse de langage, grossièreté de mœurs, aventures extravagantes. Mais tout cela est un peu racheté par une vivacité de style et de coloris qui a fait la réputation de l'auteur; et son roman sera lu, si ce n'est avec un bien grand intérêt, du moins sans ennui ni fatigue. Cependant je crois que M. Corbière ferait bien de soigner davantage sa composition. Il me semble qu'il se néglige beaucoup et tombe souvent dans une basse trivialité peu digne de son talent d'écrivain.

LE SALON DE LADY BETTY, mœurs anglaises, par madame *Desbordes-Valmore*. — Paris, chez Charpentier. 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

Les contes qui composent ce recueil sont en général fort amusans, qualité rare aujourd'hui; car nos nouvellistes donnent en général dans le lugubre comme nos romanciers, et madame Desbordes-Valmore elle-même nous avait jusqu'ici plus fait pleurer que rire. Il paraît que la gaîté a trouvé un refuge dans les salons de lady Betty.

La *Précieuse* et *le Nez-rouge* en font foi; lisez ces deux morceaux et je suis bien sûr que vous serez tenté de parcourir d'un bout à l'autre tout le recueil. Il n'y a certainement pas grands frais d'imagination ni d'intrigue, mais ce sont de charmantes petites esquisses légèrement tracées, dans lesquelles les traits ridicules ressortent d'un manière fort piquante.

On regrettera seulement que les volumes soient si petits et les marges si grandes. Du reste, la plupart de ces contes sont, si je ne me trompe, des traductions libres ou des imitations de l'anglais. La touche de nos voisins est bien reconnaissable sous le gracieux ajustement français dont on l'a revêtue. On

y retrouve l'empreinte de cet esprit qu'ils désignent sous le nom de *humour*.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Les Aventures d'un Renégat écrites sous sa dictée, par *H. Arnaud*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

Quelques jeunes Espagnols fuyant l'échafaud politique après la malheureuse affaire de l'île Léon en 1831 se sauvèrent sur les côtes de Barbarie. Là, pour obtenir un asile et n'être pas livrés au consul espagnol qui les eût réexpediés pieds et poings liés à Madrid, ils se décidèrent à abjurer la foi catholique et demandèrent à se faire musulmans. Ce seul désir suffisait pour leur assurer la protection du fanatisme maure. On les conduit, au milieu des acclamations du peuple, chez le Bacha, qui leur assigne pour demeure son écurie, où ils se trouvent en compagnie avec un cheval, et bientôt ils ont accompli toutes les cérémonies de l'abjuration. Une fois pourvus du turban et des accessoires qu'ils dûrent payer de leur propre bourse, nos exilés furent libres de chercher quelque moyen de gagner leur vie dans la ville de Tanger; car les Maures ne s'inquiètent guère de l'avenir de leurs nouveaux convertis.

Quelques autres Espagnols réfugiés pour la même cause et qui avaient abjuré par les mêmes motifs, achèvent de leur ouvrir les yeux sur le triste sort qui les attend dans leur nouvelle existence de renégats. En effet, pour des hommes instruits, quelle ressource trouver dans un pays barbare où nulle profession libérale ne peut être exercée, où toute espèce de talent non purement mécanique ne sert absolument à rien? Le seul état de médecin ou plutôt de charlatan empirique s'offrait à eux, mais encore leur répugnait-il d'afficher effrontément un savoir qu'ils ne possédaient point. Cependant il fallut bien s'y résoudre, et l'un d'entre eux prit sur lui de se livrer à ce singulier genre d'industrie pour faire vivre la petite société des exilés.

Sur ces entrefaites un incident survint qui rendit leur position encore plus malheureuse. Deux des anciens renégats, ayant conçu le projet de s'évader, furent surpris par les Maures au moment où ils allaient le mettre à exécution en s'embarquant sur un petit bateau. Le Bacha, indigné de cette tentative, résolut d'en profiter pour se débarrasser des nombreux renégats qui se trouvaient à Tanger et dans les environs.

Après les avoir rassemblés, il les dirigea sous une bonne escorte vers la résidence du sultan de Fez. C'est alors que nos malheureux Espagnols commencèrent à connaître la misérable existence qui leur était réservée. La plupart des nombreux compagnons avec lesquels ils se voyaient forcés de cheminer étaient des échappés de galères ou de bagnes, et pour des hommes honnêtes et éclairés quel effroyable supplice de se voir mêlés et confondus au milieu d'un pareille troupe!

A leur arrivée à Fez ils furent cependant séparés, et le sultan parut les traiter avec quelque faveur. Sur leur demande il leur fit espérer d'entrer avec un grade dans son artillerie. C'eût été certainement le meilleur et même l'unique moyen d'employer utilement leurs facultés supérieures et leur instruction. Mais la jalousie d'un chef maure qui redouta l'influence des renégats sur l'esprit du sultan, détruisit bientôt ce dernier espoir. Sous prétexte de les diriger sur une garnison à quelque distance de la capitale, on les envoya plus avant encore dans le pays, et ils n'entendirent plus jamais parler de leur enrôlement dans l'artillerie. Il fallut donc se résoudre de nouveau à recourir pour vivre au charlatanisme médical.

Les mœurs et les usages de cette contrée barbare sont admirablement bien peints dans cette relation simple, sans prétention, écrite dans un style plein de naturel et de vérité.

Les faits sont présentés seuls, sans commentaires, mais ils parlent si haut qu'on y trouve un tableau complet et effrayant de l'anarchie qui domine l'un des plus beaux pays du monde. La profession de médecin donne à nos exilés la faculté de pénétrer dans l'intérieur des familles, jusque dans le harem. Ils ont pu ainsi étudier dans ses moindres détails la vie maure, et cela jette sur leur récit un intérêt tout particulier. Les coutumes les plus bizarres ont cours parmi la population ignorante du royaume de Fez, dont le fanatisme et la superstition sont sans bornes.

« Un jour, Alrejaman vint nous visiter de bonne heure, et il me tourmenta tant, que je finis par consentir à aller au bain avec lui, après avoir parcouru la ville. Réal sortit pour visiter quelques malades. Les consultations étaient notre plus grande ressource, bien qu'on les payât fort mal la plupart du temps. Si je n'eusse pas marché accompagné du maure Alrejaman, je me serais infailliblement égaré dans le labyrinthe de rues qu'il fallait parcourir pour arriver aux bains : elles étaient étroites, sombres et tortueuses comme celles de Fez, mais encore plus sales et plus puantes; les maisons, mal construites, basses et sans fenêtres sur la rue, ressemblent à des prisons; elles sont couronnées de toits en terrasse et environnées de

jardins : tout cela est d'un effet étrange et pittoresque. Ces murs noirs et décrépits, ces bouquets de palmiers et de cyprès, ces mosquées, ces minarets surmontés de boules d'un métal doré qui semblent, aux rayons du soleil, des globes enflammés, me faisaient songer à ces villes d'Orient si richement décrites dans les *Mille et une Nuits*.

» Comme nous passions par une des rues les plus populeuses, je vis venir un homme assez jeune et fort pauvrement vêtu, entouré d'une foule de gens qui le suivaient; sans paraître se soucier d'un si nombreux cortége, il marchait la tête baissée sur sa poitrine et en marmottant je ne sais quelles paroles. Il y avait dans sa démarche et dans sa physionomie quelque chose d'hébété, de fou, et je fus fort étonné quand Alrejaman me dit que cet homme était un santon vénéré du peuple : je l'aurais pris pour un maniaque que l'on menait à l'hôpital.

» Ce vénérable personnage s'arrêta devant un marchand de café, et lui en demanda une tasse. Quand il eut bu, il s'essuya fort proprement la bouche avec le revers de sa manche; puis, avisant un riche Maure qui passait suivi de deux nègres, il alla lui demander de payer pour lui : ce que le Maure fit sur-le-champ, en homme touché de cette préférence.

» Je demandai encore à Alrejaman ce que cela signifiait, et il me répondit tranquillement : Le saint homme ne paie jamais rien de sa bourse, qui est fort pauvre; mais il s'adresse aux serviteurs de Dieu, et on se garderait bien de lui refuser la moindre chose. Il peut entrer dans une boutique et choisir ce qu'il voudra : le premier passant tant soit peu riche, se fera un honneur de payer pour lui; il peut de même soulever le jaïque d'une femme et l'emmener avec lui, comme si elle était la sienne; le mari, loin d'en être jaloux, se trouvera honoré de cette préférence, et remerciera le santon de la bénédiction qu'il répand sur sa maison.

» Je crus qu'Alrejaman se moquait de moi, et que ceci n'était qu'une mauvaise plaisanterie; mais il me protesta qu'il disait l'exacte vérité. J'avais déjà eu de si étranges preuves de l'abrutissement et de l'ignorance de ce peuple, que je finis par le croire.

» Au centre de la ville, je trouvai un marché comme celui de Fez : les boutiques étaient aussi riches et aussi bien fournies; la population entassée sur ce point, le rend extrêmement sale et boueux; les immondices, les eaux des fontaines et les débris de toute sorte que l'on jette sur la voie publique, forment un épouvantable gâchis, incessamment pétri par les pieds des hommes et des chevaux; on dirait une fourmilière sur une poignée de boue. »

Le passage suivant donnera une idée de la justice de ce pays :

« Tandis que nous nous reposions sous les platanes, j'entendis à vingt pas de là une voix d'homme qui poussait des cris et des gémissemens cadencés, à peu près comme certains pauvres à la porte des églises. Alrejaman me dit de le suivre, si je voulais savoir ce que c'était. Il me mena devant une petite maison sans fenêtres et entourée d'arbres : c'était le sépulcre d'un santon.

» Un homme s'y tenait enfermé, et de temps en temps il entr'ouvrait la porte en criant comme un aveugle; cet exercice se renouvelait tous les quarts d'heure. Je ne savais ce que cela signifiait, d'autant plus que cet homme gémissait et se lamentait comme pour remplir une obligation; sa physionomie demeurait impassible, et il me parut frais et bien nourri. Alors Alrejaman me conta une histoire encore plus incroyable que tout ce que j'avais déjà entendu : celui qui vivait ainsi était un plaideur malheureux.

» Le cadi, dont les sentences sont sans appel, l'avait condamné à payer une grosse somme à un autre Maure, son parent : en pareil cas, l'arrêt est sur-le-champ exécutoire; mais il reste un moyen auquel le plaideur peut avoir recours : c'est de se réfugier dans la tombe de quelque santon, et de crier à haute voix, demandant justice à Dieu et aux hommes, de l'iniquité du juge. Alors un santon, le plus souvent à moitié fou ou imbécile, se rend près du plaignant et écoute ses griefs : s'ils lui paraissent justes, il annule et casse de sa propre autorité la sentence du cadi, qui se conforme sans obstacle à cette étrange jurisprudence. »

Après avoir séjourné quelque temps dans cette ville, les renégats tentent de s'évader. C'était une entreprise hérissée de difficultés, car non-seulement il s'agissait de quitter la ville sans éveiller des soupçons, mais encore il fallait traverser bien des lieues de pays, exposés à des rencontres dangereuses. Ils furent aidés dans ce périlleux voyage par le dévouement sublime de deux hommes qu'une première erreur sans doute avait jetés au milieu de la race dépravée qui peuple les bagnes, mais dont la grande âme était digne d'une meilleure destinée. On se sent le cœur serré au récit des misères inouies qu'ils eurent à souffrir.

La cruauté paraît être le trait caractéristique des Maures, et c'est un étrange contraste que celui offert par les actes féroces qu'ils commettent, et par les riantes campagnes de ce magnifique pays qui en sont les témoins. Les renégats sont des objets de mépris et d'aversion pour les habitans, aussi ceux-ci leur font-ils le plus de mal qu'ils peuvent. Nos mal-

heureux Espagnols se voient réduits à fuir tout chemin battu, tout canton habité; ils errent dans les bois, au milieu des champs, vivant de racines ou de fruits sauvages. On ne comprend pas que l'organisation humaine puisse résister à tant de souffrances, et l'on s'étonne qu'un seul d'entr'eux ait succombé avant d'atteindre le but. Après avoir été maintes fois dépouillés, battus par les Maures, après s'être vus garrottés et prêts à être probablement livrés au dernier supplice, ils arrivent enfin dans les environs de Tanger, et avec l'aide de quelques amis d'Espagne, s'évadent pendant la nuit sur une petite barque qui les conduit à Gibraltar.

Quelle soif de repos devaient avoir ces malheureux! Il semble qu'ils devaient savourer avec délice toutes les douceurs de la vie civilisée dont ils avaient été privés si long-temps. Mais, hélas! leur patrie n'était pas à Gibraltar, et ils voulurent s'y ouvrir de force un chemin qui leur était fermé. Un seul d'entr'eux, celui qui raconte ses aventures, Don Lopez-y-Melendez, fut empêché par une longue maladie de se joindre à eux. On le transporta en France, où il attendit que le décret d'amnistie vînt lui permettre de rentrer en Espagne. Trois autres partagèrent le sort de Torrijos. Attirés dans un piége perfide, ils furent fusillés aux acclamations de cette foule stupide dont ils avaient tenté encore une fois de briser les fers.

Les *Aventures d'un Renégat* sont-elles des mémoires authentiques et réels ? Voilà une question que feront sans doute beaucoup de lecteurs, et qui est un peu difficile à résoudre en ce temps de tromperies et de supercheries littéraires. Cependant il m'a paru que ce livre portait un cachet de vérité bien rare : on n'invente pas ainsi, ou du moins alors on copie réellement la nature, et si tous les détails ne sont pas rigoureusement historiques, le fond doit être vrai.

Chroniques, Lettres et Journal de Voyage, extraits des papiers d'un défunt. — Première partie, Europe; tome 1er. Paris, 1836. in-8. 7 fr. 50 c.

Les observations de l'auguste voyageur auquel sont attribués ces mélanges, m'ont paru en général bien faibles, peu intéressantes et peu originales. Dès qu'il n'y a pas de parc ou de jardin à décrire, la verve de l'auteur tombe et son style languit. Ce ne sont plus que des pensées fort communes exprimées sans esprit. Il est même si laconique dans ses récits qu'on pourrait souvent se contenter de lire le titre du chapitre, car il renferme absolument tout ce que le chapitre contient. C'est de la littérature *princière* qui peut avoir du succès parmi les courtisans du maître, mais pour tout autre c'est un

ouvrage fort médiocre qui ne produira nulle sensation. Il est vrai cependant que cela peut venir en partie de la traduction qui est pesamment écrite, sans grâce, sans vie, et souvent sans respect pour les règles de la langue française. Mais si le traducteur n'a peut-être pas rendu exactement le style de l'auteur, il n'a sans doute pas non plus changé ses pensées, et en général elles sont fort communes, sans nul relief, souvent niaises à force de vouloir être légères. Car il faut bien remarquer que la grande prétention de notre voyageur prince est de faire de l'esprit à la française, prétention malheureuse qui a déjà été funeste à plus d'un auteur allemand et que ne comportent ni la langue, ni les mœurs, ni le caractère national d'au-delà du Rhin. L'ours cherche en vain à danser comme le singe, la bière prétend follement à la mousse légère du champagne; ces fantaisies exotiques ne produisent le plus souvent que de ridicules caricatures. Chacun a son caractère propre, et mieux vaut cultiver le sien dans ce qu'il a de bon et d'original, que d'aller emprunter les défauts de son voisin, résultat ordinaire de toute excursion hors de son naturel.

MON VOYAGE AU MEXIQUE, ou le Colon du Guazacoalco, par *Pierre Charpenne*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

M. P. Charpenne a été l'une des nombreuses victimes de ces pompeux prospectus qui appelaient des colons au Mexique en leur jetant pour appât les promesses les plus belles, les descriptions les plus exagérées. Il aventura ses fonds dans l'une des sociétés qui se formèrent alors dans le midi de la France pour cet objet, et s'embarqua lui-même sur le navire qui devait sans doute un jour ramener les millions de bénéfice dont l'entreprise offrait aux spéculateurs l'attrayante perspective.

Hélas! à peine l'heure du départ avait-elle sonné, que déjà la discorde se glissant parmi les actionnaires, plusieurs d'entre eux renonçaient à faire partie de l'expédition, et pour les autres de tristes pressentimens, d'amers regrets commençaient à se mêler aux brillantes espérances.

Le voyage fut assez pénible, surtout pendant les premiers jours. Un bâtiment surchargé de passagers qui voient la mer pour la première fois, offre un triste spectacle. Cependant à mesure qu'on approchait du but, les contrées inconnues, les peuplades étrangères qu'on visitait en passant, réveillaient la curiosité, et chez les jeunes gens surtout l'espoir reprit bientôt le dessus. On débarqua même gaîment sur les côtes du Mexique, et l'aspect majestueux de cette nature encore vierge et pleine de vigueur, ranima le zèle de tous. Mais la colonisation d'une contrée sauvage n'est pas une partie de plaisir. Il faut

du courage, de la fermeté, de la persévérance et du temps pour en venir à bout, même sous le plus beau climat. A plus forte raison, ces conditions sont-elles nécessaires quand, à tous les autres obstacles, viennent se joindre les maladies causées par une température chaude et humide qui amène avec elle des fièvres inévitables! Quelques mois d'épreuve suffirent dour démontrer au colon du Guazacoalco, que pour défricher une contrée il faut des hommes choisis exprès; car c'est un métier qui ne convient pas au premier venu. La misère et la mort vinrent désenchanter cruellement ceux qui avaient jusque là vécu d'illusions. M. Charpenne dut s'estimer heureux de pouvoir retourner en Europe, après n'avoir laissé au Brésil que sa fortune.

Cette relation, qui nous donne ainsi l'histoire de presque toutes les tentatives de colonisation par entreprise, est bien faite pour guérir tous ceux qui seraient portés à se laisser duper par les magnifiques annonces des charlatans spéculateurs. Ils reconnaîtront que c'est folie d'aller affronter mille dangers pour ne trouver au bout que souffrance de tous genres, et qu'en ceci l'on peut faire une excellente application de la fable de Lafontaine : l'homme court souvent bien loin chercher la fortune qui est assise à sa porte. On voit de superbes entreprises agricoles à faire au-delà des mers, tandis qu'on ferme les yeux aux sources de richesse qu'offre encore la France pour ceux qui voudront améliorer la culture de son sol fertile, labourer ses landes, dessécher ses marais. Du reste, l'ouvrage de M. Charpenne est peu remarquable sous le rapport littéraire, et comme relation de voyage il ne présente pas beaucoup de détails neufs ou originaux. Il est vrai que l'auteur savait à peine quelques mots de la langue du pays.

Vie de Galilée, et considérations sur les progrès de la philosophie expérimentale; traduit de l'anglais, par M. *Peyrot*. — Paris, chez Mansut. 1835. 1 vol. in-18. fig. 2 fr.

Galilée est né à Pise en 1564, son père était un homme fort instruit qui a écrit des traités assez estimés sur la théorie et la pratique de la musique. Il fit élever avec beaucoup de soin le jeune Galilée, qu'il désirait vouer à la médecine. Mais le génie de son fils ne tarda pas à contrarier ses vues à cet égard. Il renonça bientôt à Hippocrate et Gallien, pour étudier Euclide, et son goût pour les sciences mathématiques devenant toujours plus prononcé, le père comprit que c'était folie de chercher à l'en détourner. Les premiers travaux de Galilée se portèrent sur le perfectionnement et l'invention de plusieurs appareils ingénieux pour la construction desquels il

montrait une très-grande habileté. Sa première découverte mécanique fut le pendule, qu'il appliqua d'abord à la mesure du pouls dans les maladies. Ensuite il inventa l'instrument qu'on appelle aujourd'hui *secteur* ou *compas de proportion*. Ce fut alors qu'il commença à éprouver les persécutions de l'envie et de la haine. Cet instrument fut contrefait par des individus qui cherchèrent à s'en attribuer tout le mérite. Mais le talent de Galilée, qui était professeur à Padoue, et son influence sur l'université de cette ville, eurent assez de pouvoir pour confondre ses ennemis. Plus tard encore l'invention du télescope, la découverte de quelques astres lui suscitèrent bien des ennemis. Cependant la foule accourait à ses leçons qu'il était souvent obligé de donner en plein air, le local étant trop petit pour contenir tous ses auditeurs. Ce ne fut que lorsque ses études astronomiques et les découvertes nouvelles auxquelles elles donnèrent lieu le mirent en opposition avec l'orthodoxie du clergé, que la faveur publique parut l'abandonner et laisser le champ libre aux persécutions de ses adversaires. Il signala le premier d'une manière certaine les taches du soleil, et aussitôt une clameur de réprobation s'éleva contre lui. Un parti puissant commença à l'accuser d'hérésie, et bientôt s'emparant de tout ce qu'il avait avancé dans ses écrits en faveur du nouveau système astronomique, on le dénonça à la sainte Inquisition. Ce tribunal ne pouvait que voir un sacrilége et un blasphème dans une opinion qui ne s'accordait pas exactement avec les faits avancés dans les livres saints. Si le soleil est immobile, comment Josué a-t-il pu lui commander de s'arrêter?

Galilée fut donc jeté en prison, et là on le força de signer une abjuration de toutes ses détestables erreurs et hérésies. Il signa après avoir prononcé, à genoux, cette singulière déclaration; car à quoi eût servi une téméraire résistance? Sa mort, qui en eût probablement été la conséquence, n'aurait été utile à personne, et son abjuration n'empêchait pas le soleil d'être immobile au centre de notre système. Aussi dit-on qu'en se relevant il frappa la terre du pied et souffla dans l'oreille d'un de ses amis : *e pur si muove* (et pourtant elle se meut.)

Mais le jugement de l'Inquisition était tout-puissant dans l'opinion publique, et Galilée fut contraint de passer le reste de sa vie dans la retraite.

Déplorable exemple de la stupidité humaine! Le siècle qui se vanta le plus de posséder l'art du raisonnement, se montra justement ennemi fanatique de la logique et du bon sens, et la noble conduite de Galilée, qui persévéra avec courage dans l'étude rationnelle des lois de la nature et ne crai-

gnit pas de lutter hardiment contre l'ignorance toute-puissante alors, y apparaît comme un phénomène unique et qui ne fut point compris de la foule.

THE MONARCHY OF THE MIDDLE CLASSE, or France social, litterary, political; second series; par *H. L. Bulwer.* — Paris, 1836. In-8. 5 fr.

M. H. L. Bulwer n'a pas les talens supérieurs de son frère, son style est assez médiocre, ses vues ne sont pas très-vastes, il ne saurait aspirer à un rang bien élevé parmi les écrivains de la Grande-Bretagne.

Mais son livre renferme beaucoup de faits, et quoique quelques-uns soient de peu d'importance, futiles et sans valeur morale, cependant le plus grand nombre présente le résultat de recherches consciencieuses. Il a rassemblé des données statistiques assez curieuses et des documens qu'on ne trouve dans aucun autre livre ; car sous ce rapport les Français se montrent en général peu soucieux de ce qui les concerne, et lorsqu'un étranger demande quel livre il peut consulter pour acquérir des connaissances positives sur l'état intellectuel, moral et physique de la France, on ne sait que lui conseiller.

L'ouvrage de M. Bulwer satisfera en partie à ce besoin, quoiqu'il soit encore loin d'être complet. On y trouve des renseignemens assez exacts sur l'administration, sur l'industrie, sur le commerce, ainsi que sur l'instruction, la religion et la littérature.

Quant à ce dernier point, l'auteur se prononce vivement contre les travers de la nouvelle école, et tout en reconnaissant le talent incontestable qui vient chaque jour s'enfouir dans ce désolant chaos, il critique d'une manière assez piquante les ridicules littéraires de nos modernes Pradons. Réunissant dans une espèce de petit drame les principaux personnages des romans en vogue, et leur faisant tenir des discours extraits de ces mêmes chefs-d'œuvre, il en a construit un plaisant salmigondis, échantillon vraiment curieux du goût du jour. Du reste, si M. H. Bulwer n'a pas les qualités brillantes de son frère, il paraît du moins être doué d'un esprit juste et sensé. De tous les faits qu'il a recueillis pendant son séjour en France il tire deux axiomes qui me semblent d'une grande vérité. C'est que :

1° Aucune classe privilégiée ne peut lutter contre l'esprit libéral de son époque ;

Et 2° un peuple qui adopte des doctrines fausses et exagérées peut retarder d'un siècle le vrai triomphe de la liberté.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

4e Année. — N° 5. — Mai 1836.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Le serviteur de Jésus-Christ au milieu des débats; trois discours adressés aux étudians en théologie (de Genève), à l'ouverture des cours de novembre 1832, 1833 et 1835 par *J. E. Cellerier fils*. — Valence, chez Marc-Aurel frères. Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Cie. 1836. In-8. 1 fr. 25 c.

Dans ces trois discours, l'auteur examine tour à tour la conduite que doit tenir le serviteur de Jésus-Christ : 1° au milieu des discussions politiques; 2° au milieu des dissensions religieuses; 3° au milieu des injustices personnelles. Ces trois positions délicates ne peuvent guère être évitées dans le cours de la vie, et la manière dont le ministre de l'Evangile les envisagera peut avoir d'assez graves conséquences pour mériter d'appeler dès l'entrée de sa carrière sa plus vive attention sur ce sujet. M. Cellerier traite ces questions de vie pastorale avec la supériorité et la sagesse qui caractérisent en général tous ses écrits. Il se prononce pour la modération la plus grande en toute occasion. Le ministère du serviteur de Christ est un ministère de paix, de charité, de douceur et de consolation. La politique doit donc lui demeurer étrangère, car c'est un brandon de discorde et de haine qui allume sans cesse les mauvaises passions des hommes. L'amour de la patrie, le progrès des lumières par la religion, le soulagement de toutes les infortunes, voilà sur ce premier point la belle et noble tâche du serviteur de Christ. Le support, la tolérance, l'éloignement de tout dogmatisme étroit et exclusif, de tout orgueil caché sous le masque de l'humilité, de tout despotisme contraire à la liberté de la pensée; tels sont les guides qui doivent le diriger au milieu des dissensions religieuses, de ces querelles intestines qui déchirent le sein de l'Église et tuent la religion. *Verité et Charité*, telle doit être sa devise et sa bannière dans les discussions qu'il peut être appelé à soutenir. Que le désir de s'éclairer ne fasse jamais place au sot amour-propre, que la recherche de la vérité soit toujours son seul

but, et qu'il n'oublie point que la charité doit être son inséparable compagne.

« On parle beaucoup de charité, d'autant plus, peut-être, que la conscience reproche en secret d'en manquer. Qui oserait, en effet, s'avouer à lui-même qu'il est infidèle à ce premier et dernier commandement du Sauveur? Mais quelle charité, bon Dieu! on rencontre souvent à la place et sous le nom de la fille du ciel! C'est une affection âcre et orgueilleuse, à la voix doucereuse, et à l'ironique sourire, qui condamne en parlant d'amour et insulte en vantant sa tendresse. Je ne puis la contempler, pour ma part, qu'avec l'espèce de terreur que m'inspirerait un inconnu paré des dépouilles d'un ami. Je me hâte de m'en détourner, sûr que la sagesse qui vient d'en haut ne peut habiter avec elle. Est-ce donc aimer que d'aimer à condition, d'aimer entre certaines limites, d'aimer pour une autre vie et de repousser en attendant pour celle-ci? O charité! mot céleste, et si souvent profané!... Que cette charité de paroles, Messieurs, cette indigne charité, hérissée d'exclusions et de réserves, ne soit jamais la vôtre. Autre, bien autre est celle que Christ vous demande. La charité de l'Evangile, la charité chrétienne, la charité de Jésus, de Jean et de Paul, la charité que vous devez même à vos plus violens adversaires, c'est celle qui excuse tout, croit tout, espère tout et supporte tout! Défenseurs de l'Evangile, commencez par lui obéir! »

Enfin les injustices personnelles sont pour le serviteur de Christ des épreuves difficiles sans doute, mais contre lesquelles il puise chaque jour une force nouvelle dans l'accomplissement exact de ses devoirs, dans l'observation fidèle des préceptes de l'Evangile. Ici encore il ne faut pas se roidir avec aigreur contre les événemens, il ne faut pas heurter de front les obstacles : la résignation doit être douce, calme, et le dévouement assez fort pour triompher de toutes les préventions des hommes.

Etudes d'histoire et de philosophie, par *E. Lerminier*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

Sous ce titre l'éloquent professeur a rassemblé quelques morceaux épars dans divers journaux ou revues. On y retrouve plusieurs articles qui, publiés dans la Revue des deux mondes, ont déjà fixé l'attention du public. Le brillant style de M. Lerminier, ses riches périodes élégamment arrondies, ses images hardies et souvent heureuses, ont depuis longtemps établi sa réputation d'une manière assez solide pour qu'on puisse maintenant lui adresser sans aucun scrupule

toutes les critiques que peuvent mériter les défauts qui déparent ses productions. La phraséologie l'entraîne trop souvent, et il obéit plus à l'impulsion de son imagination qu'à celle de sa raison. Or, dans le genre d'étude qui l'occupe l'imagination est toujours plus ou moins dangereuse; elle produit des tableaux séduisans mais faux, des théories dont l'extérieur brillant ne recouvre que déceptions, erreurs, fatalité. Et dans cette route dangereuse M. Lerminier prend quelquefois encore pour guide l'esprit étroit d'école, de secte, de parti. Il fait de la critique passionnée, sans ménagement ni respect pour les convenances sociales. La manière dont il traite, par exemple, M. Matter rappelle ces rivalités acharnées qui divisaient autrefois les gens de lettres et faisaient de la littérature une arène où se déchaînaient les passions les plus fougueuses. Ces diatribes violentes ne sont plus de notre temps, et elles contrastent surtout singulièrement avec la louangeuse admiration que le même auteur professe en toute occasion pour des écrivains que l'engouement de la mode a seul pu faire surgir du sein de la foule. Il suffit d'être de l'école moderne pour apparaître comme un génie prodigieux ; on ne dit plus : Un tel a de l'esprit; mais on dit : Un tel a du génie. C'est ainsi que de médiocres romanciers ont été proclamés les éclaireurs de l'humanité par des philosophes et des législateurs. C'est ainsi que le scandale entre les mains d'une femme a été adoré par plusieurs comme un instrument divin de civilisation et de progrès.

Certainement on peut avec justice adresser à M. Matter des reproches sur son style quelquefois sec, aride et surtout d'une concision excessive ; on ne peut point partager les mêmes vues, les mêmes opinions. Mais il y a loin de là aux amères paroles de M. Lerminier. Il n'a pas réfléchi que celui qui dit trop ne dit rien, et qu'on ne pourra s'empêcher de voir de l'humeur, de l'injustice, peut-être même de la malveillance dans la manière dont il déprécie un écrivain consciencieux qui, s'il n'est pas un de ces génies supérieurs qui éblouissent de temps en temps l'humanité, n'en mérite pas moins cependant l'estime des hommes éclairés. Sa pensée ne plane pas sans cesse au-dessus des nuages, mais elle n'est pas non plus cachée et en quelque sorte perdue sous un luxe superflu de phrases mystiques.

L'ECOLE DE LA VERTU, ou récits de belles actions contemporaines, par *A. Antoine (de St.-Gervais)*. — Paris, chez Denne. 1836. in-12. fig. 3 fr. 50 c.

Ce volume renferme les récits des diverses actions vertueuses qui ont remporté jusqu'à présent les prix Monthyon que

l'Académie distribue chaque année, et des notices sur la plupart des personnes auxquelles ces prix ont été adjugés. On y trouve une foule d'exemples pleins d'intérêt et bien faits pour captiver l'attention des enfans, en même temps qu'ils peuvent leur inspirer l'amour de ce qui est grand et beau. Il y a peut-être souvent dans le nombre des actions héroïques qu'on trouve rarement l'occasion d'imiter, mais la majorité se compose de vertus à la portée de toute volonté ferme et suivie. Ce ne sont plus aujourd'hui les exploits des guerriers et des conquérans qu'il faut offrir à l'enfance. La philanthropie, la charité, le support, et toutes les douces affections propres à avancer les progrès de l'humanité, voilà les titres qui doivent à l'avenir assurer une place dans la mémoire des hommes, et qu'il faut présenter à la jeunesse pour but de ses efforts. Les Eustache, Bécard, Champion, Paillette, etc etc. ont droit de passer à la postérité comme des bienfaiteurs dont les noms doivent remplacer ceux de tant de destructeurs d'hommes qui ont si long-temps usurpé une place qui ne leur appartenait à aucun titre.

L'école de la vertu contient dans ses notices biographiques d'intéressans et courts extraits sur une foule d'hommes distingués qui se sont fait remarquer par leur zèle à soulager par tous les moyens possibles les souffrances physiques et morales de l'humanité. Une pareille lecture ne peut que faire du bien, jeter des semences qui porteront fruit, et accoutumer de bonne heure les enfans à respecter et à aimer ce qui est vraiment digne d'être aimé et respecté.



LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE, ETC.

ETUDES SUR LES CONSTITUTIONS DES PEUPLES LIBRES, par *J. C. L. Simonde de Sismondi.* — Paris, 1836. In-8. 7 fr. 50 c.

L'attrait que présentent les graves questions de la haute politique, l'interêt pressant de l'époque actuelle, ont tiré l'historien du milieu de ses laborieuses recherches; la voix du présent est venue l'arracher aux souvenirs du passé, et laissant ses travaux inachevés, il a voulu apporter dans la grande discussion d'aujourd'hui ses lumières et son expérience. Les leçons de l'histoire parleront sans doute par sa bouche, et il pourra éclairer bien des points par sa connaissance approfondie des faits et des révolutions du passé. Mais tous les amis de l'histoire n'en regretteront pas moins vivement de lui voir abandonner une carrière où il avait su se frayer une route toute

nouvelle, et réunir la conscience d'un écrivain de bonne foi avec un talent remarquable et un esprit philosophique mais religieux. D'ailleurs, il est à craindre qu'on ne trouve pas chez l'historien toutes les qualités nécessaires à l'écrivain politique. M. de Sismondi, animé des intentions les plus généreuses, doué d'un cœur chaud et d'une âme élevée, sait fort bien stygmatiser les odieux priviléges, les abus monstrueux qui le révoltent; c'est un éloquent avocat pour les victimes de toute espèce d'oppression, de toute espèce d'injustice; il élève sans crainte une voix hardie et attaque le mal partout où il se trouve; sa haine pour le despotisme ne se cache pas plus que son mépris pour les marionnettes politiques, pour les misérables querelles de partis, pour les démagogues qui ne connaissent d'autre maxime que celle de : *Ote-toi de là que je m'y mette*, et qui fomentent sans cesse de nouvelles révolutions. En un mot, M. de Sismondi sait fort bien ce qu'il ne veut pas, ce qu'il repousse comme mauvais et dangereux dans les constitutions des peuples libres.

Mais peut-être ne sait-il pas aussi bien ce qu'il voudrait mettre à la place. Il m'a semblé du moins que ses principes n'étaient pas très-clairement exposés, et qu'il résultait de la lecture de son ouvrage un certain vague théorique peu satisfaisant. Tous les élémens des gouvernemens libres connus jusqu'à ce jour, sont critiqués dans ces études comme vicieux et inaptes à produire les résultats qu'on leur demande. Faudra-t-il donc les rejeter tous et, faisant table rase ainsi que l'ont prétendu faire tant de téméraires novateurs, nous lancer dans les dangereux essais de théories toutes nouvelles qui n'ont d'appui ni dans le passé, ni dans le présent, mais reposent uniquement sur les probabilités de l'avenir?

Non, ce n'est pas là non plus ce que veut M. de Sismondi, sa haute raison nous le garantit, et certainemement nul n'en doutera. Mais c'est une conséquence qui peut résulter de ce scepticisme désolant, un peu trop légèrement jeté sur cette grave matière. On n'est que trop généralement porté à juger les théories politiques le plus rigoureusement conformes à la raison et au bon sens, d'après des tentatives d'applications fausses et intempestives. M. de Sismondi lui-même reconnaît cet abus, puisque dans son introduction il blâme fortement la faute souvent commise par les législateurs qui changent la constitution d'un pays sans tenir aucun compte des vieilles institutions déjà consacrées par le temps, des circonstances qui ont pu influer sur le peuple et déterminer ses mœurs et ses usages. Cependant il oublie ensuite ce sage principe, et lorsqu'il parle du suffrage universel, il l'accuse d'une foule de résultats facheux qui ne doivent nullement être attribués à ce mode. C'est ainsi qu'aux Etats-Unis d'Amérique

il y prétend voir un obstacle à ce que la question de l'esclavage ait une solution heureuse; il en fait une cause de la durée et de l'exagération dangereuse de ce triste préjugé. Or M. de Sismondi n'a pas reflèchi sans doute que si le suffrage universel existait réellement aux Etats-Unis, les esclaves voteraient comme les autres, ou que plutôt il n'y aurait bientôt plus d'esclaves, puisque l'égalité civile et politique ne tarderait pas à s'établir. D'ailleurs, le préjugé contre les esclaves est bien antérieur à l'établissement de la république; il se retrouve chez toutes les colonies européennes transplantées dans des climats où la chaleur excessive a nécessité en quelque sorte l'emploi des nègres, indépendamment de toute forme d'institutions ou de gouvernement. L'argument que M. de Sismondi paraît en vouloir tirer contre le suffrage universel n'est pas mieux fondé que le doute excité en lui sur la marche du progrès social par les dissensions funestes de l'Espagne et du Portugal. Les passions des hommes ne doivent pas faire désespérer de l'avenir, car elles ont toujours été les mêmes, et cependant le monde a marché; l'ignorance règne encore sur bien des peuples, mais ces ténèbres ne sont qu'un nuage qui se dissipera; il est encore bien épais; peut-être porte-t-il plus d'un orage dans ses flancs, mais il disparaîtra un jour et fera place à l'azur d'un beau ciel.

L'ouvrage de M. Sismondi renferme huit essais dans lesquels il recherche les causes du mal qu'il a signalé dans son introduction.

L'existence de ce mal ne sera, je crois, niée par personne. Il est certain qu'après tant d'années d'agitation et tant de bouleversemens politiques les peuples ne sont point arrivés à un véritable état de liberté; la plupart d'entre eux n'ont même pas seulement encore posé un seul principe stable et fécond d'où doivent dans l'avenir découler des conséquences heureuses et sûres. On s'est vivement débattu sur le terrein des théories, et le champ de la pratique a été presque toujours abandonné au hasard des circonstances. Mais je ne pense pas que l'on puisse justement en accuser aucune des théories du progrès en particulier, puisqu'aucune peut-être n'a été essayée dans l'application avec tous ses développemens. Le suffrage universel, contre lequel l'auteur s'élève avec force dans son premier essai, ne saurait être jugé ainsi avant que l'expérience en ait été réellement faite. Le mode compliqué qu'il voudrait voir établir, l'inégalité dans les suffrages qu'il pense être absolument nécessaire, présente au contraire à l'esprit une foule de difficultés inextricables et sans cesse renaissantes; car, qui prononcera sur le plus ou le moins d'aptitude de tel ou tel homme à la votation? si on crée des catégories, ne faudra-t-il pas sans cesse les changer, puisque l'état moral et intellec-

tuel des individus ne reste pas long-temps stationnaire; et puis ne sera-t-on pas exposé à commettre d'étranges erreurs en attribuant cette faculté à des hommes dans lesquels toute l'éducation la plus libérale n'a pu réussir à développer ni bon sens, ni tact, ni sentimens nobles, tandis qu'on la refuserait à d'autres jugés incapables parce qu'ils travaillent des mains, parce qu'ils se sont élevés eux-mêmes, parce qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes leur développement intellectuel qui n'en est pas moins souvent fort supérieur à celui qu'on rencontre dans le monde aristocrate?

La monarchie constitutionnelle paraît être la transition nécessaire par laquelle toute nation arrivera à la liberté, et le gouvernement représentatif fédératif, est celui dans lequel M. de Sismondi trouve le plus de garanties pour le bonheur et le perfectionnement des nations. Il partage les pouvoirs de l'état en deux parts, dont l'une, la plus faible, doit être confiée au peuple, tandis que l'autre reste entre les mains du pouvoir exécutif, soit du prince dans les monarchies, et entre celles de l'aristocratie dans les républiques. Une part dans les élections et la puissance de la presse, qu'il veut entièrement libre, voilà pour le peuple; tout le reste sera indépendant de lui. Il est vrai qu'avec la liberté de la presse, les lumières se glisseront partout, la discussion s'établira franchement sur tous les sujets, et que les institutions ne pourront pas rester long-temps sans se modifier.

Mais alors, à quoi bon élaborer péniblement un système qui ne nous amènerait, après tout, que le même état de transition difficile, de lutte continuelle, dans lequel le monde se trouve déjà depuis long-temps? Les principes de la liberté sont dans l'élection et la presse; une fois ces deux bases posées, l'édifice ne tardera pas à s'élever aux lumières de la raison et à la bienfaisante et féconde influence de la morale.

Les deux derniers essais, qui forment la troisième partie, et qui comparent les progrès graduels vers la liberté dans une monarchie constitutionnelle comme l'Angleterre, avec les progrès révolutionnaires, tels qu'ils se sont trop souvent présentés en France, offrent un puissant intérêt. C'est un tableau rempli de hautes leçons, pour quiconque veut l'examiner avec quelque attention. Ici le vague des théories disparaît, pour faire place aux faits de l'expérience. En présence du contraste de ces deux pays voisins, on reconnaît les véritables causes qui arrêtent la marche du progrès; on les voit dans l'égoïsme personnel, dans la vénalité des individus, dans l'absence du principe moral, sans lequel l'homme ne peut être capable d'aucun sentiment noble, d'aucun dévouement, d'aucun patriotisme. Il peut y avoir de l'élan, du courage, de l'héroïsme, dans une

nation, mais cela ne suffit pas, et la liberté exige avant tout de la réflexion, du bon sens, de la moralité. Travaillons à inculquer ces trois principes chez le peuple, et ne nous tourmentons pas d'avance au sujet des théories politiques, car, une fois ces principes posés d'une manière solide, nous pouvons être sûr qu'il en découlera un gouvernement convenable; que les institutions les plus mauvaises, les plus imparfaites, se modifieront, se transformeront, s'harmoniseront peu à peu avec la marche du progrès. L'Angleterre nous en offre aujourd'hui un magnifique exemple.

Exposé des principes élémentaires et raisonnés sur le meilleur système d'emprunts publics et sur le meilleur mode d'amortissement, précédé de notions générales et spéciales sur la dette publique; par *J. B. Juvigny*. — Paris, chez Renard. 1833, in-8. 8 fr.

Quoique déjà publié depuis trois ans, l'ouvrage de M. Juvigny, que j'annonce ici, se trouve avoir un véritable intérêt de circonstance, car il se rattache à la question des emprunts et des remboursemens qui a si vivement préoccupé les esprits dans ces derniers temps. Quoique ajournée, cette question ne doit pas être perdue de vue, et il est à désirer que la discussion éclaire autant que possible le public à cet égard. Il faut que l'opinion se forme et se déclare après de mûres réflexions pour le parti qui lui semblera le plus sage, car ce ne sont pas de ces choses qui puissent se débattre convenablement dans une assemblée publique, où les chiffres ont souvent moins d'éloquence que les belles paroles, et où ils perdent ce caractère d'exactitude rigoureuse qui leur donne sur le papier une puissance irrésistible.

Je crois donc bien faire en rappelant l'attention sur ce volume qui renferme des notions très-complètes sur cette matière. M. Juvigny n'est pas un pur théoricien qui bâtit des systèmes sans les appuyer sur de solides bases. C'est un mathématicien rempli d'exactitude, qui n'avance rien sans l'étayer par des calculs. Son *exposé* est divisé en trois parties, qui renferment tous les détails désirables sur les divers modes d'emprunts, et les différens projets d'amortissement.

La première partie traite des dettes publiques en général et en particulier de celles de la France. L'auteur passe en revue les huit emprunts contractés depuis la chute de l'Empire jusqu'en 1823 inclusivement, l'indemnité de 30 millions de rente accordée aux émigrés, la conversion facultative de 5 pour % en 3 et 4 1/2 pour %, et les résultats de cette conversion, etc. etc. Il examine la marche suivie par les différens hommes qui se sont succédé au ministère des finan-

ces, et fait ressortir d'une manière évidente l'impéritie de la plupart des mesures proposées et adoptées dans cette partie de l'administration. Il montre combien on a négligé la science financière, l'abandonnant le plus souvent au hasard des circonstances, sans lui donner des principes fixes et stables, sans chercher à la ramener à la marche simple et rigoureuse des sciences positives.

La seconde partie est consacrée à l'examen du meilleur mode d'amortissement, et des vrais principes qui doivent le régir. Après avoir défini l'amortissement simple et composé, l'auteur expose dans plusieurs exemples les divers résultats de ses calculs, et traite dans un chapitre assez étendu des prix comparatifs de rachats des fonds de diverses espèces. Il passe ensuite à la discussion du projet de loi sur l'amortissement présenté à la Chambre des députés, le 22 novembre 1830, par M. Laffitte, alors ministre des finances; il critique ce projet, ainsi que les argumens avancés à cette occasion dans les deux Chambres, et signale diverses erreurs soutenues par MM. Thiers et Laffitte.

Enfin, dans la troisième partie, sont examinés les trois modes d'emprunts publics constitués sous la forme d'*annuités*, de *rentes viagères* et de *rentes perpétuelles*. Ce dernier est présenté comme fort supérieur aux deux autres, et l'auteur entre dans des détails intéressans sur les deux différentes manières de fonder les rentes perpétuelles, désignées sous la dénomination d'emprunts à *capitaux fictifs* et d'emprunts à *capitaux fixes*. Il montre ensuite combien est mal fondé le système de ceux qui approuvent telle ou telle mesure financière parce qu'elle a des antécédens en Angleterre. La position de la France étant toute autre que celle de sa rivale, on ne saurait raisonner ainsi, et les erreurs en matière de finances ont des résultats trop graves pour qu'on ne doive pas se tenir toujours en garde contre toute prévention qui puisse influer sur leur sort. L'auteur examine dans un chapitre particulier deux questions relatives à la remise en circulation des rentes rachetées par l'amortissement, et au détournement momentané des arrérages, comme moyen de suppléer à de nouveaux emprunts. Il conclut en disant que tout détournement semblable ne peut jamais constituer qu'un dommage pour le trésor, parce que l'annulation des rentes rachetées, ou l'atteinte portée à l'amortissement par leur détournement temporaire, attaque la capitalisation des intérêts, soit dans sa source, soit à sa superficie, mais d'une manière toujours plus ou moins fâcheuse. Puis il passe à la proposition d'un plan de réduction de l'intérêt de la dette publique, et termine par la démonstration des vices de la création du 3 p. % sous tous

ses différens rapports. Divers tableaux accompagnent ce volume et présentent tous les calculs nécessaires pour en faciliter l'intelligence.

SCIENCES ET ARTS.

Traditions tératologiques, ou récits de l'antiquité et du moyen âge en Occident sur quelques points de la fable, du merveilleux et de l'histoire naturelle, publiés d'après plusieurs manuscrits inédits grecs, latins et en vieux français, par *Jules Berger de Xivrey*.—Paris, imprimerie royale, 1836. 1 gros vol. in-8. 10 fr.

L'érudition semble vouloir se réveiller en France. La littérature grave reprend le dessus. Après avoir été si long-temps étouffée par les clameurs du charlatanisme moderne, éclipsée par le faux éclat de tant de clinquant, de tant de mascarades brillantes, elle essaye enfin de sortir de sa retraite, elle secoue sa poussière et vient offrir au public quelques bribes de son savoir, quelques-uns des intéressans résultats de ses travaux consciencieux et profonds. Le public les accueillera sans doute avec faveur, car il doit être las de toutes ces misérables productions sans but, sans portée, je dirai même sans esprit et sans talent, qui forment depuis quelques années presque toute la richesse littéraire de la France. Il ne pourra que s'y intéresser vivement surtout lorsque, comme dans cet ouvrage, il y rencontrera l'érudition la plus profonde réunie à des formes agréables, à des vues nouvelles, ingénieuses, piquantes. L'ignorance et la superstition antiques ont paru à M. Berger de Xivrey offrir une mine riche à exploiter. Il a pensé avec beaucoup de raison qu'on pouvait trouver la première origine de la plupart des traditions fabuleuses dans les phénomènes de la nature, et que bien souvent une monstruosité naturelle avait servi de base à maints récits merveilleux que l'imagination des poètes avait plus tard amplifiés, dénaturés, généralisés. « Les fictions les plus bizarres et même les plus absurdes, dit-il, sont des composés menteurs d'élémens vrais et pris dans la nature ; sans cela il n'y aurait pas moyen de les faire comprendre ni même de les énoncer. » On aurait donc tort de rejeter avec dédain les traditions merveilleuses que nous ont laissées les anciens. Sans doute elles sont sans valeur contre les véritables lois naturelles conquises par la science, mais on peut souvent y découvrir un fond de vérité et de curieux rapprochemens avec des faits dont la réalité est incontestable aujourd'hui.

Les anciens, moins avancés que nous dans les sciences naturelles, ne rejetaient pas aussi facilement ce qu'ils ne pouvaient expliquer. Ils ne l'adoptaient pas non plus comme un article de foi, mais ils demeuraient dans un scepticisme général, se contentant de recueillir les faits sans les juger. Cette conduite était fort sage certainement, et le triage des faits doit être l'œuvre des savans modernes auxquels la tâche est rendue plus facile par les progrès de l'histoire naturelle. Des investigations dirigées de ce côté produiraient peut-être des résultats plus réels que la recherche éternelle et fatigante d'un sens allégorique qui n'a le plus souvent existé que dans l'esprit de ces amateurs d'énigmes philosophiques. Il est plus vraisemblable du moins que les premiers hommes puisèrent leurs idées, leurs croyances dans la nature, plutôt que dans de pareilles subtibilités métaphysiques qui supposent des esprits déjà exercés et même blasés.

Les fragmens rassemblés dans ce volume par M. Berger de Xivrey renferment en quelque sorte toutes les idées de l'antiquité et du moyen âge sur la tératologie animale.

Le premier de ces fragmens est un traité latin intitulé *De monstruis et belluis,* publié d'après un manuscrit du dixième siècle; il est divisé en deux parties : la première, qui s'occupe des monstres, donne quelques détails sur les hermaphrodites, sur des géans, sur divers personnages de la mythologie, tels que les faunes, les syrènes, les centaures, les cyclopes, les gorgones, les harpies, les euménides, le minotaure, etc., etc., et sur diverses monstruosités humaines plus ou moins fabuleuses, plus ou moins vraisemblables. « Le style de l'auteur sent » beaucoup la décadence : il est prétentieux, ampoulé, mêlé » sans cesse de locutions poétiques; il présente même deux » ou trois mots de la basse latinité, tels que *barcam*, une bar» que, *vannosas aures,* des oreilles larges comme un van. Il » semble, au reste, s'attacher plus que les auteurs des bons » temps à varier ses formes de locution. » Les notices sur chaque objet sont très-courtes, peu détaillées; mais l'éditeur y a suppléé par des notes nombreuses, étendues, qui forment un commentaire à la fois philologique, scientifique et historique du plus haut intérêt. La seconde partie traite des bêtes féroces. Il est curieux d'y voir figurer des composés bizarres dus à l'imagination des voyageurs, et on lira avec intérêt les recherches savantes du commentateur à ce sujet.

Ensuite viennent deux lettres prétendues d'Alexandre à sa mère et à Aristote. C'est la première fois que le texte grec en est publié, et il est accompagné d'une traduction française. On y trouve des récits vraiment prodigieux qui feraient passer le grand roi pour le plus intrépide hableur de son royaume,

si on ne savait que ce héros fut un type autour duquel l'antiquité se plut à rassembler toutes ses merveilles vraies ou fabuleuses, comme le moyen-âge le fit plus tard de Charlemagne. Les conquêtes d'Alexandre, qui embrassèrent un si grand espace de contrées sauvages et presque tout-à-fait inconnues, prêtaient encore plus à la tératologie animale. Aussi voyons-nous que dans le quinzième siècle on se servait encore de son nom pour décrire l'histoire naturelle de ces contrées. M. Berger de Xivrey a extrait les *Merveilles d'Inde* d'un manuscrit qui date environ du milieu du quinzième siècle, contenant : *L'histoire laquelle remonstre les nobles emprises, fais d'armes et conquestes du hault, noble et vaillant conquerant le roy Alixandre, par lui faittes et achevées en conquerant le monde.*

Alexandre poursuit Porus, qui s'était retiré dans les déserts, et alors il marche bientôt de merveille en merveille. Ce genre de récit s'accorde parfaitement bien avec ce vieux langage naïf et imparfait dans lequel il est écrit :

On y voit « comment Alixandre pardi pluiseurs de ses chevaliers par les dragons, serpens, escorpions, aveeq aultres bestes merveilleuses.

» Comment Alixandre se combati as lyons blans et grans comme corps de toriaux, puis as pors qui avoient grans dens comme d'un coute de lone, a hommes et as fammes sauvaiges qui avoient VI mains, et a une aultre terible beste quy avoit III cornes.

» Comment Alixandre desconfy pluiseurs olifans grans et oribles. Item fammes velues, cornues, et moult d'aultres choses effrayables. »

On retrouve au milieu de ces prodiges une foule de notions assez exactes d'histoire naturelle. Les animaux de l'Inde étaient certainement connus alors, mais ils avaient été mal observés, et leurs descriptions avaient toutes été plus ou moins brodées par l'imagination des voyageurs. Souvent aussi l'observation d'un fait isolé et monstrueux servait de base à la création d'une nouvelle espèce; car les hommes ont toujours eu la manie de tout généraliser, de tout systématiser. Nous ne devons pas en être surpris, puisque, de nos jours, où la science a tant fait de progrès, tant dissipé d'erreurs et de ténèbres, nous voyons encore dans le public cette même disposition à accueillir avec avidité tout ce qui a l'apparence du merveilleux, et chez les voyageurs cette même tendance à profiter de la crédulité du public.

Le volume de M. Berger est terminé par quelques extraits du neuvième livre du roman d'Alexandre. Ce sont les *Propriétez des bestes, qui ont magnitude, force et pouoir en leurs brutalitez.*

On y trouve les propriétés des dragons qui « yssent souvent » de leurs fousses et se lievent en vollant en aer. Adonc l'aer » se trouble, par le desgorgement de leur punaizie de venyn » qui ressemble feu et fumée entresmeslez, tant est leur pu- » naizie de venyn ardante. »

La propriété et nature du serpent coquodrille qui « est » une beste à quatre piez, qui va et vient en terre et en eau » et y vit..... Le serpent cocodrille n'a point usaige de la » langue en son mors, qui est venymeux. Il ne esmeult seu- » lement que la maschoere de dessuz. Il ha les dens merveil- » leuzes, grans, agguhes et horribles. Et si n'est beste nulle » sur terre qui croist tant pour si petite naiscence comme fait » le cocodrille.

» C'est une beste gloute, qui mengenhe trop. Et quant il » est bien saoul, il gist sur le rivage d'un terrier de quelque » fleuve, et ne fait que router, tant est plain.

» Adonc vient ung petit aizeau nomme roytellet ou royber- » tault, qui luy volle par devant la gueulle pour luy faire ou- » vrir. Ce que le cocodrille ne vieult faire, parce qu'il est » trop plain. Mais le petit aizeau continue tant son vol, qu'il » luy fait ouvrir, par basgler ou autrement. Et entre dedans, » puis gratte tant des ongles qu'il le fait endormir. Puis, » quant il congnoist qu'il dort, il entre dedans son ventre et » ses entrailles; car seullement les petits poissons qu'il men- » genhe es rivières luy percent le ventre et entrailles de leurs » petites araistes et des petiz eslerons qu'ilz ont sur le dos. »

On y voit aussi la propriété de l'escropion qui « est comme » une lizarde qui ha ung esguillon en la queuhe, recroquillée » par divers neuds, dont il poinct et espend son venyn; » la propriété du serpent bazillic, du tragelaphe, de la licorne, etc., etc.

Les notes de M. Berger m'ont paru un travail du plus grand mérite. Ses recherches ont eu surtout pour but de suivre ces traditions depuis les temps les plus antiques jusqu'à nos jours, de montrer quelles altérations, quelles modifications elles ont subies dans le moyen-âge, d'y rattacher des questions scientifiques du plus haut intérêt. Les érudits et les naturalistes y trouveront également de quoi satisfaire leurs goûts, de quoi augmenter leurs connaissances, et les amis de la bonne littérature y rencontreront aussi une lecture attachante, dans laquelle le savoir n'a point exclu l'agrément.

LETTRES D'UN FRÈRE A SA SOEUR SUR LA PHYSIQUE, ou Précis élémentaire de cette science, à l'usage des commençans des deux sexes, des gens du monde et de toutes les personnes privées d'un maître, par

M. F. Passot. —Paris, au bureau du Journal de la jeunesse, passage Dauphine. 1836. In-18. 2 fr.

Ce petit livre est assez bien conçu et assez bien exécuté. Il pourra très-utilement servir à répandre des notions de physique simples et claires. C'est un écolier qui suit un cours de physique et en donne à sa sœur des analyses faciles à comprendre. Le style de ces lettres est léger et ne manque pas de grâce ; mais on y trouve parfois un peu de prétention à l'esprit. L'écolier veut plaisanter et torture ses phrases dans ce but sans l'atteindre trop bien. Cependant c'est là un bien petit défaut, qui n'empêchera certainement pas ce joli volume de prendre place dans la bibliothèque des jeunes demoiselles ; elles y trouveront de la science à leur portée, sans fatigue, sans pédanterie, et pourront y puiser une foule de notions amusantes qui ne se trouvent point dans la plupart des livres destinés à la jeunesse, et qui sont cependant d'une utilité continuelle, puisqu'elles se rapportent à des phénomènes que nous voyons tous les jours se passer sous nos yeux.

Instruction sur la nouvelle méthode de remplacer le fumier, dans la culture de la vigne, par des plantes enfouies en vert, offrant une économie de 60 p 0/0 sur la dépense ordinaire des fumiers; par *P. Lacaze.* — Nismes, chez Ballivet et Fabre, 1835. Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce. In-8. fig. 1 fr. 50 c.

Cette brochure traite de plusieurs innovations intéressantes en agriculture. L'auteur, voyant combien il était quelquefois difficile et coûteux dans les pays vignobles de se procurer du fumier en abondance, a pensé qu'il serait très-avantageux de le remplacer par des plantes enfouies en vert. Il a essayé de semer dans ses vignes, en novembre, des graines oléagineuses dont l'herbe a été enfouie au mois de mars suivant, et cette méthode simple et facile lui a rapporté une économie de 60 pour 100, avec des résultats du reste aussi avantageux que ceux du fumier, pour la qualité et la quantité du raisin. C'est une heureuse découverte qui contribuera sans doute beaucoup au perfectionnement de la culture des vignes dans le midi, où la rareté des pâturages et le petit nombre des bestiaux maintiennent toujours le fumier à un prix exorbitant. Mais les travaux de M. Lacaze ne se bornent pas là ; il a introduit plusieurs améliorations, de divers genres, dans les instrumens aratoires. On lui doit, entre autres, une grande charrue géante pour arracher les vieilles vignes. Au moyen d'un treuil établi à une des extrémités de la pièce de terre qu'on veut ainsi labourer, un seul cheval suffit pour faire manœuvrer cette puissante machine, avec une force de

douze chevaux. Du reste, M. Lacaze ne s'attribue pas l'invention de ce procédé. « Avant 1815, dit-il, dans le département des Pyrénées, un vieux marin, de retour dans sa patrie, voulut effectuer des défrichemens dans une propriété peu étendue, que lui avaient laissée ses pères en héritage : les moyens pécuniers lui manquant, il ne trouva rien de mieux que d'établir le treuil à l'extrémité de sa propriété, et réussit fort bien à remorquer sa charrue en opérant le défrichement.»

Le treuil a été aussi très-utilement employé à l'arrachage de la garance. Mais M. Lacaze est le premier, je crois, qui l'ait appliqué au labourage des vignes.

Il termine par quelques mots sur le renouvellement des plantiers et sur l'avantage précieux de la nouvelle méthode d'y faire des plantes sarclées et de retrouver ainsi, dans les trois premières années, une indemnité assez considérable.

Essai sur la détermination des centres de gravité, par *H. C. Gaubert,* capitaine au corps royal du génie. — Paris, 1836. in-8. fig. Prix : 4 fr. 50 c.

Cet ouvrage expose avec beaucoup de développemens la théorie des centres de gravité. Cette partie de la statique est le plus souvent négligée tout-à-fait dans les traités élémentaires de mathématiques, quoique cependant ses applications soient d'une si haute importance dans les arts. M. Gaubert a essayé de ramener cette science, si utile et si féconde, à la démonstration rigoureuse qui fait aujourd'hui la base de toutes les sciences positives. Son travail se compose d'une suite de problèmes destinés à donner la détermination des centres de gravité, avec rigueur et simplicité. Ses démonstrations renferment plusieurs idées nouvelles; il a simplifié des théorèmes connus; il en a ajouté ou généralisé quelques autres, et terminé son essai par la critique des méthodes employées jusqu'à ce jour. A la suite se trouvent des notes qui renferment une nouvelle démonstration du volume de la pyramide triangulaire, du *binome de Newton,* et de la règle de Descartes. Enfin, il discute les lignes du deuxième degré ou les courbes du premier degré, et en tire des conséquences qui doivent fixer l'attention des savans; car elles tendraient à simplifier beaucoup la géométrie analytique. Il montre 1°, qu'en ne faisant usage que de l'équation générale du deuxième degré, on peut facilement établir toutes les propriétés de ces courbes, celle de leurs tangentes, de leurs asymptotes, de leurs diamètres, de leurs cordes, et même de leurs rayons vecteurs; 2°, que les équations de ces courbes restent les mêmes, quelle que soit l'inclinaison des diamètres conjugués

auxquels on les rapporte, sans être obligé d'avoir recours aux doubles transformations en usage dans les ouvrages élémentaires.

LITTÉRATURE, POÉSIE, ROMANS.

STEPHEN'S PRIMER and practical spelling book, or a new Introduction to spelling and reading. — Paris, chez Truchy. 1836. In-18 obl. 1 fr. 50 c.

Ce petit volume contient un charmant abécédaire figuré et une suite de leçons courtes, faciles, claires, destinées à guider les premiers pas des jeunes enfans dans la langue anglaise. Les difficultés que présente l'étude de la lecture s'y trouvent graduées de la manière la plus propre à les faire bien comprendre et retenir. Aujourd'hui que l'avantage d'enseigner les langues dès le bas-âge est généralement reconnu, on ne saurait trop multiplier ces ouvrages élémentaires, car il est bon qu'il y en ait à l'usage de toutes les intelligences ; pour que chaque maître puisse choisir celui qui convient le mieux à ses élèves. M. Truchy rend un véritable service à l'instruction en publiant de semblables petits livres à un prix fort modique, quoique exécutés avec une véritable élégance typographique.

LYCÉE ou analyse critique des chefs-d'œuvre littéraires de 17e et 18e siècles, augmenté de notes par *E. A. Mansart*. — Londres, 1830. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50 c.

Ce Lycée n'est autre chose que l'Essai sur l'origine et la formation de la langue française de M. Petitot. On y trouve une revue rapide et une appréciation assez juste des chefs-d'œuvre littéraires des deux derniers siècles. L'auteur se livre à une comparaison ingénieuse et pleine d'intérêt entre les écrivains français et italiens; il déroule à nos yeux la marche des deux langues, leur progrès commun, l'influence réciproque qu'elles eurent tour à tour l'une sur l'autre. L'éditeur en a retranché les citations et quelques développemens un peu étrangers au but qu'il se proposait en publiant cette nouvelle édition à l'usage des personnes qui veulent étudier la littérature française. Enfin il y a ajouté une liste de bonnes éditions de nos classiques et des notes extraites de divers écrivains distingués.

La République, ou le livre de sang. — Paris, chez Dentu. 1836. In-8. Prix : 6 fr.

Voici un titre qui fait une bien singulière figure aujourd'hui sur la couverture d'un livre, et surtout avec ces caractères rouges que l'auteur a cru convenable d'employer pour frapper justement encore plus. Il a pensé sans doute qu'il réussirait mieux à parler aux yeux qu'au cœur, et il n'a peut-être pas eu tort, car sa poésie n'est ni harmonieuse, ni noble, ni chaleureuse. Sa devise, *nuda veritas*, peut être traduite avec beaucoup de justesse par : *la vérité écorchée*, car on y rencontre des chairs sanglantes, des dissections anatomiques, bien plutôt que des formes nues et gracieuses. La haine de la révolution et des révolutionnaires anime le poète; mais, sans comprendre le véritable sens qu'on doit attacher au mot *république*, il n'y voit que l'expression de la terreur, et, confondant l'esprit révolutionnaire avec les passions individuelles et les crimes qu'elles firent commettre, il embrasse toute cette époque dans la même réprobation exprimée dans les termes les plus exagérés. A force de vouloir la rendre horrible, il n'inspire plus que le dégoût pour son propre livre, et manque ainsi son but. Ses tableaux sont repoussans au plus haut degré, car il se plait à accumuler toujours de la fange sur du sang, du sang sur la fange. Les images les plus hideuses, les expressions les plus triviales, sont choisies de préférence par lui, et je doute que les esprits le plus fortement prévenus en faveur des opinions professées par l'auteur de ce volume, puissent trouver quelque plaisir à en parcourir les pages. Maintenant que l'onde commence à se calmer et à s'épurer par le repos, à quoi bon vouloir exciter de nouveaux orages, remuer encore une fois ses flots et faire surgir à la surface les immondices qui, descendant au fond, y demeurent ignorées et sans danger? Du reste, voici un spécimen du genre de cette poésie :

Puisqu'on l'absout, puisqu'on l'admire,
Ce temps hideux de la Terreur,
Malgré le dégoût qu'il inspire,
Osons en raviver l'horreur.
Il faut, dans nos saintes colères,
Flétrir ces excès populaires,
Dont jadis le monde a frémi;
Il faut, en montrant leur image,
Les faire exécrer d'âge en âge
Comme la Saint-Barthelemy.

Cela n'est pas très-lyrique, ainsi qu'on le voit; mais on doit savoir gré à l'auteur, cependant, d'exécrer la St. Barthélemy

autant que les excès révolutionnaires. Il se montre ici plus raisonnable et plus juste que ne le sont ces hommes de parti qui excusent volontiers tout excès dans leur sens.

Le supplice de la famille royale occupe une place considérable dans *le livre de sang*, et fournit au poète un sujet plus touchant, plus favorable aux émotions du cœur, puisqu'il y trouve un long martyre à décrire et à pleurer. Mais le poète ne paraît pas avoir reçu en partage une bien grosse étincelle du feu sacré, et sa verve se traîne toujours péniblement dans les plus prosaïques sentiers. A l'appui de ce jugement qui paraîtra peut-être sévère, je citerai encore les deux strophes suivantes :

C'est au crime à hurler! la vertu se résigne.
L'homme de bien, en proie au sort le plus indigne,
Par son calme héroïque est sûr de l'ennoblir;
Et, du manteau des forts son âme enveloppée,
Dans les flots du malheur par le ciel retrempée,
Ne sait ni prier ni faiblir.

Tel se montre Louis, victime vénérable,
A la crainte, au remords, son âme invulnérable,
Ne succombera point au découragement;
Il conserve en ses maux douceur et patience,
Et contre la fortune il a sa conscience,
Fort et sacré retranchement.

Les romances du Cid, odéïde imitée de l'espagnol, par *A. Creuzé de Lesser;* 3[me] édition, augmentée d'Héloïse, et des Prisons de 1794, poèmes du même genre. — Paris, chez Delaunay. 1836, in-8. 8 fr.

Le travail de M. Creuzé de Lesser sur les romances du Cid a été déjà depuis long-temps apprécié et loué comme il le mérite. Cet habile auteur a fort heureusement rendu la grâce et la simplicité de ces petits poèmes naïfs qui peignent si bien l'époque et la contrée qui les ont vus naître. Rassemblant les plus remarquables d'entr'eux, il en a formé un tout suivi et complet sous le titre général d'Odéïde, qui offre un genre de poëme assez agréable parce qu'il est court, varié, exempt de fatigue et de monotonie. Le rhythme est varié suivant le genre de sentimens qu'on veut exprimer, suivant le genre de faits qu'on veut raconter, et chaque incident du poème est renfermé dans une petite pièce séparée qui peut s'isoler du tout et qui porte en quelque sorte un cachet tout particulier.

Les diverses romances du Cid respirent tour-à-tour l'orgueilleuse fierté espagnole, l'ardeur des batailles, l'honneur

chevaleresque et chrétien, l'amour le plus pur et le plus fidèle. C'est une suite d'émotions nobles sans aucun mélange d'affectation, de recherche ni de pompe. Autant le sujet est élevé, autant le style est simple, et de ce contraste même naît une nouvelle impression de grandeur. Combien les traductions de M. Creuzé de Lesser laissent loin derrière elles toutes ces vaines tentatives faites par la nouvelle école, soit pour s'approprier l'œuvre des poètes espagnols, soit en général pour faire entrer dans leurs vers l'esprit et les mœurs du moyen âge ! On trouve un charme tout particulier dans ce langage naturel qu'il est si rare de rencontrer aujourd'hui, et qui ne fausse ni ne cache jamais la véritable expression de la pensée. Un succès bien juste a accueilli cet ouvrage, et j'espère qu'on recevra de même les essais nouveaux que M. Creuzé a ajoutés à cette nouvelle édition. Heloïse m'a paru surtout remarquable par l'harmonieuse poésie de la plupart des morceaux qui la composent. Quoique le sujet en soit moins varié peut-être que celui du Cid, l'auteur a su y soutenir une espèce d'intérêt assez vif par l'habileté avec laquelle il a peint cet amour si passionné et si malheureux ! Le récit est simple et dramatique, et plusieurs fragmens sont de véritables petits chefs-d'œuvre de grâces et de sensibilité; tel est, par exemple, le billet suivant adressé par Héloïse à Abeilard pour lui annoncer la mort de son enfant :

Il a passé comme une rose,
L'enfant que Dieu m'avait donné.
Roseau dont un souffle dispose,
Vers la tombe il s'est incliné.

Des anges cet aimable frère
N'a fait qu'apparaître à mes yeux.
Il était trop beau pour la terre
Il est retourné dans les cieux.

Voltigeant d'une aile légère,
Cher enfant, de tes faibles bras,
Peut-être, tu bénis ta mère,
Qui ne ne peut plus te voir, hélas!

Doux habitant de l'éthérée,
Ah ! du moins pour ta mère en pleurs,
Obtiens la grâce désirée
Et le pardon de ses erreurs.

Cher Abeilard, malheureux père.
Que je plains et que je chéris,

Si tu n'étais pas sur la terre,
J'aurais bientôt rejoint ton fils.

Cette forme nouvelle rajeunit l'histoire d'Héloïse, et je ne doute pas qu'elle ne trouve ainsi de nombreux lecteurs. La diversité du rhythme est le meilleur moyen d'empêcher la monotonie que cause souvent le retour régulier de la rime à la même mesure. Le poète, d'ailleurs, s'efface presque constamment derrière ses personnages il ne chante pas, il narre ; et l'action en devient beaucoup plus rapide. M. Creuzé justifie ainsi parfaitement son épigraphe : « Une odéïde est le poème qui dit le plus de choses, et de choses diverses, en moins de temps et de place. »

Il n'a pas aussi bien réussi, je pense, dans ses *Prisons de 1794*; mais c'est plutôt la faute du sujet lui-même, qui paraît peu propre à ce genre de poëme. Les forfaits de la Terreur ne se prêtent guère à la poésie, et si le sentiment d'indignation et de dégoût qu'ils éveillent pouvait inspirer une éloquente et vigoureuse satire contre les malheureux insensés qui avaient précipité la France dans cet abîme, il ne saurait être le sujet d'une odeïde, où il faut, je crois, nécessairement une action. Or les lamentations, les maledictions, ou les adieux et les dernières espérances des victimes, ne constituent point, il me semble, le fond d'un poème, et la forme de l'odéïde elle-même n'a pu leur donner ni un ensemble bien suivi, ni un intérêt bien dramatique. Cependant on y rencontre également quelques passages assez remarquables, et l'auteur a fait preuve d'autant de modestie que de goût et de talent, en insérant partout où elles lui ont paru servir à éclaircir et exposer plus nettement son sujet, les plus belles poésies des auteurs qui se sont rencontrés avec lui sur le même terrain. M. Creuzé de Lesser a voulu consacrer ainsi le principe de ce genre de poème, qui serait destiné à rassembler et transmettre à la postérité les chefs-d'œuvre poétiques de chaque siècle.

En résumé, ce volume est un bon et bel ouvrage, où l'on trouve presque à chaque page du talent et de l'intérêt, et des vers exempts d'exagération, mais cependant fort étrangers aussi à cette roideur guindée de la poésie dite classique.

Les nuits d'un Chartreux, par *Edouard Primard*. — Paris, 1836. in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

L'Enfant de Dieu, par *Antony Thouret*. — Paris 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Comment meurent les femmes, par *Charles Ledhuy*. —Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Le Chemin le plus court, par *Alphonse Karr*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Deux séjours ; Province et Paris, par *Frédéric Soulié*.— Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Les *Nuits d'un Chartreux* sont bien le livre le plus ennuyeux qui soit tombé dans mes mains depuis long-temps. Figurez-vous une longue complainte de 320 pages, sur le ton le plus lamentable et le plus monotone qui se puisse imaginer. Le Chartreux enterre ses compagnons l'un après l'autre et finit par s'enterrer lui-même, dans le style le plus mauvais de la plus mauvaise école. Répétitions continuelles, séries interminables, épithètes sans nombre, rien n'y manque, et sous tout cet attirail vous chercherez long-temps avant de trouver une pensée saine, une pauvre petite étincelle de bon sens.

— *L'Enfant de Dieu* n'est ni plus clair ni plus intéressant; on n'y rencontre, du reste, ni morale, ni religion malgré ce que le titre semble indiquer. C'est un produit de la grande manufacture littéraire qui compte tant d'ouvriers à Paris, et de laquelle paraissent également être sortis : *Comment meurent les Femmes* et *le Chemin le plus court*. Il est fâcheux, en vérité, de voir la littérature convertie en industrie purement spéculative; mais il l'est certainement encore bien plus, lorsqu'on songe que ce métier ne sert qu'à mettre en circulation d'aussi misérables productions. Je crains fort que le nouveau roman de M. Alph. Karr ne soit, en définitive, le chemin le plus court de la boutique du libraire à celle de l'épicier. Ce jeune écrivain a cependant de l'esprit, du style, de l'imagination; mais avec la plus grande prétention à l'originalité, il n'est pas le moins du monde original. L'ornière de l'imitation est sa route ordinaire, et il s'affuble aussi souvent que possible des habits d'autrui. Il veut à toute force être *humoriste*, excentrique, et il ne parvient qu'à faire des œuvres bizarres, inintelligibles, sans nulle valeur, sans nul intérêt.

— Les *Deux Séjours*, de M. F. Soulié, ressortent d'une manière fort avantageuse à côté de semblables productions. On y trouve du naturel, de la simplicité, des peintures vraies ; et en considération de ces rares mérites, on lui pardonne d'avoir aussi quelque peu fait le métier, en publiant, dans ces deux

volumes, plusieurs fragmens déjà connus, et peu dignes d'être conservés.

LE CHEMIN DE TRAVERSE, par *Jules Janin*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

On a déjà souvent remarqué combien le public français était porté à gâter ses écrivains favoris, et en général tous les hommes qui, par leurs talens, jettent quelque lustre sur la France. Il n'y a guère en lui d'admiration raisonnée ; c'est une passion de mode, qui s'enthousiasme et qui fait applaudir les moindres faits et gestes de celui qui en est l'objet ; ses travers comme ses beautés, ses défauts comme ses mérites. M. Jules Janin présente un nouvel exemple de cet engouement ridicule, qui fait aux lettres et aux arts plus de mal qu'on ne pense. Avec beaucoup d'esprit, M. Jules Janin est devenu le romancier le plus ennuyeux et le plus fatigant qu'on puisse voir. Avec une imagination riche, un style brillant et léger, M. Jules Janin est arrivé à n'offrir au public qu'une lecture essentiellement lourde et dénuée d'intérêt. C'est un phénomène très-extraordinaire sans doute, et il est curieux d'en rechercher les causes. Cela ne vient-il pas de ce que le public a applaudi constamment tout ce qui est sorti de la plume de M. Janin, sans aucune restriction ? Cela ne vient-il pas de ce que la critique est morte en France, et de ce que dès qu'un homme est mis en évidence, par ses talens et par sa position, quiconque ose mêler son éloge de quelque blâme est honni et conspué par toutes les coteries qui ont intérêt à se soutenir sous ce rapport, et à défendre à tout prix la maxime proverbiale de :

Passez-moi la rhubarbe et je vous passerai le séné,

unique base sur laquelle reposent aujourd'hui tant de *renommées européennes,* tant de *génies sublimes?*

Quelques feuilletons spirituels ont commencé la réputation de M. Jules Janin, et la protection du Journal des Débats en a bientôt fait l'enfant gâté de la presse. On s'est émerveillé devant son style à facettes, et M. Jules Janin, en s'y voyant lui-même réfléchi sous mille aspects différens, s'est cru un homme universel, un vrai génie, un astre brillant entouré de nombreux satellites enchaînés à sa suite. Il a vraiment presque fait école, car, de tous côtés, on a vu surgir une foule imitatrice, qui a trouvé très-commode cette nouvelle manière homéopathique de délayer une idée dans un déluge de mots, de cacher le vide de la pensée sous un manteau brodé de phrases brillantes. Aucun exemple n'était à la fois aussi facile ni aussi

dangereux à suivre. C'est lui qui nous a valu cette abondance de publications médiocres ou mauvaises qui encombrent les cabinets littéraires et les magasins de librairie.

Le Chemin de traverse ira en grossir le tas, et s'y croisera sans doute avec *le Chemin le plus court* de M. Alph. Karr, qui l'y attend déjà. Tous ces chemins-là ne mènent pas à Rome; je crois plutôt qu'ils conduisent tout droit chez l'épicier du coin, et c'est vraiment désespérant, de voir des hommes d'esprit se fourvoyer ainsi, prendre une route fausse, et aller enfouir leurs talens dans le fond d'un cornet à tabac ou à pruneaux secs.

Cela ne surprend pas beaucoup, au reste, quand on sait que le charlatanisme des journaux se met à leurs gages et se charge de leur faire une renommée en dépit du public. Le *Chemin de traverse* a été annoncé par le journal des Débats comme un événement littéraire de la plus haute importance, et dès le quatrième jour de la publication, on proclamait avec un aplomb vraiment curieux, que la première édition de cet ouvrage venant d'être enlevée, la seconde paraissait.

Ce sont là de bien misérables moyens, qui ne sauraient, en définitive que discréditer complètement et les auteurs qui y ont recours, et les feuilles politiques qui s'y prêtent.

SOPHIE, par *M. R.* — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et comp. 1836. 2 vol. in-12. Prix : 6 fr.

Après tant d'extravagances de toute espèce, les yeux du lecteur se reposeront volontiers sur ce petit roman, qui, s'il ne peut prétendre à une brillante renommée, ressort du moins avantageusement par la simplicité de la forme et du fond. C'est une esquisse du monde tel qu'il est le plus souvent, sans orages violens, sans passions effrénées, calme, froid et parfois même un peu monotone. L'auteur a peint la société avec assez de naturel, qualité fort rare aujourd'hui surtout en France, où chacun veut, non la peindre, mais la faire. Il n'a pas ensanglanté ses pages, il n'y a point semé à pleines mains de la verve italienne, il n'a pas surchargé son style de faux brillans. Mais je dois dire cependant que sous ce dernier rapport M. R. n'est pas non plus exempt de reproches. Un roman de ce genre a besoin d'être mieux écrit encore que nul autre, et son style est souvent un peu trop négligé. Lorsque le fond d'un récit est simple, sans intrigues compliquées, sans incidens imprévus, il faut beaucoup d'art pour soutenir l'intérêt, et c'est là le côté faible de Sophie. Cependant la critique doit être indulgente envers les auteurs dont les efforts tendent

à faire rentrer la littérature dans la bonne voie, et le public aurait tort de se montrer trop sévère pour eux. C'est déjà un mérite de savoir ainsi échapper au torrent général, et le filet d'eau détourné de la masse bourbeuse, quelque lente et imperceptible que soit sa marche sur le sable où il creuse son lit, finira par s'éclaircir et deviendra quelque jour un joli ruisseau limpide entouré de gazon fleuri. Honneur donc à ceux qui les premiers ont détourné le filet d'eau!

SOUVENIRS SUR MARIE-ANTOINETTE et sur la cour de Versailles, par madame la comtesse d'*Adhemar*, dame du palais.—Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

LA COMTESSE D'EGMONT, par mad. *Sophie Gay*. — Paris. 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Sont-ce des romans, sont-ce des mémoires que les auteurs ont prétendu nous donner? Je ne sais, mais c'est tout un, et après la bonne mystification des *Souvenirs de madame de Créqui* on ne risque plus grand'chose en les rangeant tout d'abord parmi les fictions. On connaît aujourd'hui la recette de ces faiseurs de Mémoires qui s'en vont butinant, non le miel des fleurs, mais la poussière et le sel des vieux bouquins, déterrant les ossemens de nos ancêtres et en reconstruisant des squelettes bizarres qui sont composés de pièces étrangères les unes aux autres et nous offrent la plus singulière mascarade historique qu'il soit possible de voir. Les recueils d'anecdotes, les vieilles chroniques scandaleuses, les anas sont mis à contribution par cette nouvelle espèce de *resurrection'smen*, et quelque nom bien ronflant de l'ancienne cour sert de passe-port à leur œuvre mystérieuse.

Si les *Souvenirs de Marie-Antoinette* ne sortent pas de cette fabrique, je serais bien trompé, car ils m'ont semblé en porter le cachet. C'est un bavardage sans nulle importance, et d'un intérêt fort médiocre, où l'on retrouve ce qu'on a déjà vu dans plus de vingt autres ouvrages du même genre.

— Quant à la *Comtesse d'Egmont*, madame Sophie Gay n'a du moins pas la prétention d'intituler son livre: *Mémoires* ou *Souvenirs*. Elle n'a bien voulu en effet, je crois, faire qu'un roman historique à la manière de ceux de madame de Genlis. La scène se passe à la cour de Louis XV, dont madame d'Egmont fut un des plus beaux ornemens. Une intrigue avec un jeune orphelin sans nom ni fortune, fait le malheur de cette femme qui, quoique mariée à un autre, meurt d'amour pour ce bel inconnu; ce qui n'empêche pas qu'on la vante comme un modèle de vertu et de sagesse. On trouve dans cet ouvrage le certain charme de style et la grande facilité qui sont les mérites

généralement reconnus de l'auteur, et les amateurs de ce genre de romans le liront sans doute avec intérêt. Pour moi, j'avoue que je suis mauvais juge en pareille matière. De semblables livres ne m'offrent aucune espèce d'attrait.

GODOLPHIN, OU LE SERMENT, par l'auteur de *Trevelyan* etc. trad. de l'anglais par Mlle *Sobry*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

LE CANDIDAT, par *Banim*, trad. de l'anglais. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Voici deux romans qui seront accueillis avec une vive joie par les amis de cette littérature sage, simple et intéressante que les Anglais cultivent avec tant de succès. Ils sont également remarquables comme œuvres littéraires et comme indices de la véritable situation politique de l'Angleterre ; écrits avec élégance et simplicité, ils ne présentent aucune trace des défauts de l'école française actuelle. On n'y rencontre ni passions outrées, ni scènes horribles, ni exagération d'aucune sorte. Ce sont des peintures fidèles de la société telle qu'elle est aujourd'hui, tourmentée par la crise régénératrice qui agite l'Angleterre et qui ébranle tous les appuis vermoulus de la veille aristocratie.

Dans *Godolphin ou le Serment* on retrouve, comme dans la plupart des autres ouvrages du même auteur, l'expression de cette haine et de cette indignation que les odieux priviléges de l'aristocratie anglaise doivent faire naître chez toutes les classes de la société qui en sont victimes. Le combat terrible qui se livre au sein du parlement est dépeint sans prétention, sans recherche, par la seule exposition des faits et par l'observation pleine de finesse des résultats qu'il entraîne dans les relations sociales du grand monde. Rien ne représente avec plus de vérité la position politique de l'Angleterre, que cette influence qu'elle exerce sur toutes les productions littéraires, même celles qui semblent s'éloigner le plus de cette haute sphère. Tous les esprits sont préoccupés du grand travail qui s'accomplit, et chacun sent le besoin de prendre place, de se poser, de se déclarer suivant l'impulsion de ses propres sympathies.

— *Le Candidat* de M. Banim est un tableau piquant et animé des élections en Irlande, telles surtout qu'elles se passaient avant la Réforme. Toute l'intrigue du roman gît dans les menées de deux rivaux qui se disputent les suffrages d'un comté. Cette grande lutte occupe à peu près tout le récit, et en fait tout l'intérêt. L'amour n'est que secondaire ; il ne se présente chez le héros que comme un moyen de parvenir à son but politique, et il est employé dans cet unique but. Au-

tour de ce sujet principal se trouvent une foule de détails de mœurs et d'usages très-bien peints et qui l'encadrent d'une manière tout-à-fait avantageuse. Nos romanciers devraient bien prendre exemple de l'autre côté de la Tamise, et employer leur talent, souvent incontestable, à nous faire connaître les mœurs de la société française telles qu'elles sont, et non pas telles que leur imagination sans frein les défigure sans cesse dans ses monstrueuses exagérations.

Pirate et Corsaire, par *Auguste Bouet*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

L'Abordage, roman maritime, par *J. Lecomte*.— Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Un pirate sanguinaire, homme de bonne famille, que des malheurs ont rejeté du sein de la société, et qui s'en venge par les cruautés les plus atroces et les plus inutiles; une troupe de bandits qui n'ont d'humain que la forme de leur corps; un jeune marin qui se trouve jeté par les circonstances au milieu de ces écumeurs de mer; *ou bien :* un corsaire français qui accomplit sans cesse des prodiges de valeur, qui coule bas ou capture des navires anglais par douzaine, ce qui ne l'empêche pas d'être fort galant avec les femmes et d'avoir maintes intrigues amoureuses; un vieux matelot farceur qui raconte ses campagnes à l'équipage avec force lazzis absurdes : tels sont les élémens de rigueur dont se compose le roman maritime. On y ajoute un fort assaisonnement de jurons énergiques, des pillages, des cargaisons de nègres jetées à la mer, des femmes enlevées et sacrifiées par le pirate, dont les passions paraissent être toujours très-brutales, enfin un feu roulant de termes techniques qui exigent, pour être compris, une étude toute particulière de l'argot marin. C'est d'après cette recette qu'ont été composés les deux romans que j'annonce ici. Le premier surtout offre bien au grand complet toutes ces diverses conditions; car il se compose de deux épisodes séparés, dans lesquels on voit figurer d'abord le féroce pirate, puis le brave et galant corsaire. L'auteur fait certainement preuve d'imagination; plusieurs scènes de son livre produisent même un effet très-violent; il y a de quoi émouvoir les esprits les plus blasés. Il est vrai que son secret pour y parvenir n'est pas nouveau : c'est du rouge sur du rouge, et puis encore du rouge; il en fait une consommation prodigieuse dans ses tableaux maritimes. Cependant, malgré cette odeur de sang qui répugnera sans doute à tout honnête lecteur, et qui fait ressembler quelque peu la littérature à

l'étal d'un boucher, je trouve ce roman bien supérieur à *l'Abordage* de M. J. Lecomte. Celui-ci, qui débute par se déclarer dans sa préface marin de 23 ans, singulière recommandation auprès du public, nous donne un vrai salmigondis d'aventures romanesques, de manœuvres maritimes, d'orages, de batailles, entremêlés de toutes les balivernes qui peuvent passer dans la tête d'un marin de 23 ans pendant ses heures de quart. Je doute que le public trouve du plaisir ou de l'intérêt dans ces deux volumes, surchargés d'épigraphes innombrables empruntées à toutes nos célébrités du jour. Je ne pense pas surtout qu'on trouve beaucoup de charme dans la lecture de ce style rempli de termes techniques. Il est vrai que M. J. Lecomte publie un *Dictionnaire de Marine*, et que, pour prouver la nécessité d'un tel ouvrage, il faut bien en faire sentir le besoin. On en viendra bientôt, je crois, à faire parler à chaque homme l'argot de son métier; en sorte que, pour lire le moindre roman, il faudra recourir à cinq ou six dictionnaires différens que les auteurs auront soin d'éditer en même temps. La lecture deviendra peut-être ainsi un travail quelque peu pénible; mais quelle admirable spéculation! nul roman ne pourra plus se vendre sans être escorté d'une demi-douzaine de gros volumes explicatifs. L'éditeur et l'auteur ne s'y enrichiront, sans doute, pas moins que la littérature, et jugez combien celle-ci y gagnera en grâce, en délicatesse et en bon goût!

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE GALLICANE, depuis sa fondation jusqu'en 1830, par l'abbé *Faucillon-Duparc*. Falaise, 1836. 1 vol. In-12. 3 fr. 50 c.

Ce volume renferme un exposé rapide, mais assez complet, des destinées de l'Eglise gallicane. Il est écrit dans un esprit tout-à-fait catholique, et par conséquent fort peu partisan des progrès de la pensée et des institutions libres. Sous ce rapport, l'auteur n'a point cherché à mettre son travail en harmonie avec les idées du siècle. Il a cru voir la religion menacée dans l'Eglise, et tous ses efforts tendent à repousser ce qu'il regarde comme des tentatives coupables, dangereuses, propres à corrompre la société et à semer partout le désordre et l'irréligion. Cette tendance est malheureusement empreinte d'exagération. L'exclusisme en religion et en politique est également fâcheux; il ne conduit à rien de bon et peut avoir

des conséquences déplorables sur l'esprit des jeunes gens surtout pour lesquels cet abrégé semble être fait. Du reste, il figurera sans doute fort bien dans les séminaires, où l'on ne redoute pas cet exclusisme, et je crois d'ailleurs que, sous tout autre point de vue, cet ouvrage est fait avec conscience, savoir et clarté. L'histoire de l'Eglise gallicane est riche en faits intéressans et importans.

De l'Angleterre et de la France; lettre au très-honorable comte Grey, suivie d'un posts-criptum sur l'université d'Oxford; par le comte *Henri de Viel-Castel*.— Paris, 1836. in-8. 7 fr. 50 c.

L'étude de l'Angleterre, de ses mœurs, de ses institutions, est certainement l'un des sujets les plus intéressans qui puissent s'offrir aux méditations d'un écrivain. Il est fort curieux surtout, de comparer la marche des idées, dans cette contrée, avec celle qu'elles ont suivie en France. Ces deux pays rivaux marchent en avant du reste de l'Europe sur la route du progrès, mais leur manière de procéder n'est pas la même, et tandis que chez l'une tout se fait par enthousiasme, chez l'autre on n'avance que par la discussion grave et raisonnée : tandis que l'une proclame à grands cris la déclaration des droits de l'homme, la souveraineté du peuple; l'autre, s'appuyant sur le respect de la loi et sur la liberté individuelle, fait moins de bruit et plus de besogne. Pour traiter pareille matière, une lettre est bien courte, et quoique celle de M. le comte de Viel-Castel n'ait pas moins de 244 pages, elle est tellement surchargée de détails insignifians et de lazzis déplacés, qu'il n'y reste guère de place pour les observations sérieuses et profondes. L'auteur paraît avoir un malheureux penchant pour les images triviales ; elles abondent dans son style et le gâtent tout-à-fait. C'est ainsi qu'il compare la constitution française à trois pots dansant un menuet, le radicalisme anglais à un enfant qui bave, ou bien encore à une crême qui à force d'être fouettée devient petit-lait ; etc. etc. C'est un défaut d'autant plus regrettable qu'il semble avoir assez bien vu l'Angleterre et lui rend pleine justice sous certains rapports, quoiqu'il ne soit évidemment point l'ami du gouvernement représentatif de cette contrée.

Il ne manque jamais l'occasion de tourner en ridicule la démocratie, sans réfléchir qu'aujourd'hui les rieurs ne sont pas du côté de la noblesse et que ses sarcasmes pourront facilement être retournés contre celle-ci. M. le comte de Viel-Castel voudrait nous persuader que tout ce qu'on dit du despotisme n'est que mensonge et conte de fée; que la liberté est le partage des sujets de tout monarque absolu; que les serfs

russes sont les plus heureuses gens du monde, jouissant de tous les bienfaits de l'instruction et de la civilisation la plus avancée. De telles prétentions sont un peu violentes et doivent nous mettre en garde contre l'impression produite sur lui par le mouvement démocratique de la Grande-Bretagne. S'il accorde aux ministres wighs quelques éloges, c'est parce qu'il les considère comme les vrais soutiens de l'aristocratie anglaise, dont ils retardent la chute par de sages et opportunes concessions. Ce n'est donc pas une bien juste appréciation de l'état politique de l'Angleterre qu'il faut s'attendre à trouver dans ce livre. Je conseillerai plutôt aux lecteurs de n'y chercher que quelques scènes assez piquantes de mœurs nationales, quelques notions pleines d'intérêt sur les merveilles de l'industrie, quelques traits naïfs d'admiration qui semblent être arrachés malgré lui à l'auteur par le spectacle de la vie civile qui anime tous les membres du corps britannique.

Le postscriptum sur l'université d'Oxford renferme surtout une foule de détails fort curieux sur l'intérieur et le régime des colléges. L'étudiant anglais retrouve dans ces sanctuaires de la science toutes les jouissances confortables de la maison paternelle. Les réglemens de ces établissemens diffèrent en tout point de ceux du même genre en France. Sous de certains rapports ils valent mieux peut-être : les études ne se font pas en masse comme ici, la nourriture et l'entretien des élèves n'y sont pas les objets de viles spéculations ; mais d'une autre part il n'y règne ni cette égalité entre tous les rangs de la société, ni cette sage discipline, si nécessaires l'une et l'autre à une bonne éducation.

— A la suite de ce postscriptum se trouve enfin un petit aperçu fort intéressant de l'état des études botaniques des jardins et de l'horticulture en Angleterre. M. de Viel-Castel eût mieux fait de se contenter de rassembler et de présenter simplement le plus grand nombre possible d'informations de ce genre, qui en apprennent plus sur l'état d'une contrée que toutes les dissertations philosophico-politiques dans lesquelles il s'engage souvent à l'étourdie, sans trop se soucier de la logique et du bon sens.

SOUVENIRS DE LA POLOGNE, historiques, statistiques et littéraires. — Paris, 1833. In-8. fig. 10 fr.

QUELQUES MOTS SUR L'ÉTAT DES PAYSANS EN POLOGNE. — Paris, 1833. In-8. 1 fr. 50 c.

La Pologne et les Polonais ont été depuis quelques années le sujet d'un bien grand nombre de dissertations de toutgenre, de discussions vives, passionnées, de publications intéressan-

tes. Le premier des deux ouvrages que j'annonce ici est un recueil de faits glorieux tirés de l'histoire polonaise; il présente en quelque sorte les fastes de cette nation héroïque sous une forme rapide et propre à frapper les esprits, et offre dans des vignettes lithographiées les principaux traits de son histoire. Peu de contrées ont vu aussi souvent les plus nobles passions de l'homme se développer avec autant d'énergie. Il est malheureux que tant de dévouement, que tant de courage aient été perdus jusqu'à présent. La petite brochure dont le titre se trouve après celui de ce volume donne des détails curieux sur l'une des causes qui ont pu, je crois, contribuer à ce résultat malheureux ; sur la condition des paysans en Pologne. La ligne de démarcation, si fortement tracée entre eux et la noblesse, n'a que trop souvent divisé des intérêts qui devaient rester unis.

ORIGINE ET PROGRÈS DE LA PUISSANCE DES SIKHS DANS LE PENJAB, et histoire du Maha Radja Randjit Singh, par *H. T. Prinsep*, agent du gouvernement anglais dans le Bengale; trad. de l'anglais par *Xavier Raymond*. — Paris, 1836. In-8. fig. 8 fr.

Depuis quelque temps l'attention publique a été fortement attirée vers ce royaume du Penjab dont le souverain, barbare qui ne sait ni lire ni écrire, mais qui offre dans son être un singulier mélange de hautes facultés, de brutales passions et d'inclinations basses, accueille les Français avec tant de faveur. Les *Lettres de Jacquemont*, le *Voyage de Burnes à Lahor*, enfin le retour de M. Allard pour quelques mois en France, ont vivement excité la curiosité. C'est, il est vrai, un fait bien bizarre que cette contrée située au fond des Indes, où flotte le drapeau tricolore, où l'armée est sous les ordres d'anciens officiers de Napoléon et obéit à des commandemens français. On lira donc, je crois, avec intérêt l'ouvrage de M. Prinsep, qui trace rapidement l'histoire des Sikhs, de leur origine et de leurs conquêtes.

Après quelques détails sur les ancêtres de Randjit Singh, l'auteur nous raconte comment cet habile souverain employant tour-à-tour et avec le même succès la ruse et le courage, parvint à agrandir chaque jour ses domaines, et à fonder un empire aux dépens des états de maints petits princes ses voisins. Il lui a fallu certainement une grande supériorité dans ses facultés naturelles, pour obtenir de semblables résultats sans posséder la moindre instruction. Mais c'est un despote absolu qui gouverne sans système, sans principes fixes, suivant les caprices de sa volonté et les instincts de ses passions. Usurpateur insatiable, il a multiplié sans relâche ses conquêtes

tant que l'Angleterre l'a laissé faire, et aujourd'hui que celle-ci, charmée de voir le royaume de Penjab former une barrière entre ses colonies de l'Inde et les hordes turbulentes avec lesquelles il fallait jadis guerroyer sans cesse, a recherché l'alliance de Randjit Singh afin de surveiller cependant son ambition inquiète, le Maha-Radja s'occupe à exploiter de la manière la plus avantageuse pour lui les contrées qu'il a soumises. Aucune administration régulière n'est établie, c'est le droit du plus fort qui domine seul dans sa plus barbare acception. Les revenus de l'Etat sont affermés par province à des chefs qui emploient tous les moyens en leur pouvoir pour ramasser le plus d'argent, et oppriment ainsi le peuple de la manière la plus révoltante. On peut craindre qu'à la mort de Randjit Singh ce royaume ne disparaisse avec la main ferme et puissante qui l'a formé. Que deviendront les germes de civilisation qui ont été portés dans cette contrée barbare par les deux officiers français auxquels le Maha-Radja a accordé sa confiance ? Peut-être la force brutale les étouffera et en effacera bientôt jusqu'au souvenir. Peut-être aussi, et l'on s'abandonne plus volontiers à cet espoir, ces semences européennes porteront des fruits précieux dans l'avenir et exerceront quelque influence sur les destinées du Penjab. Cette dernière hypothèse est la moins probable sans doute, cependant le voisinage des colonies anglaises la rend encore possible.

Les Sikhs sont très-superstitieux, et l'on ne doit pas s'attendre à rencontrer de l'instruction chez un peuple dont le souverain ne sait ni lire ni écrire ; mais il est assez curieux de voir que la faveur dont jouissent MM. Allard et Ventura ne leur ait pas suscité des ennemis mortels, et il est bien digne de remarque que dans les lois qui régissent cette contrée aucun crime n'est puni de mort.

Annuaire du département de la Manche, années 1 à 8.—S.-Lo, chez Elie fils. Paris, chez Lance. 1829 à 1836. 8 vol. in-12 *orné des cartes et fig.* 20 fr.

Cet Annuaire renferme une foule de notices intéressantes, soit sur l'agriculture, soit sur l'industrie, le commerce, et principalement sur la statistique du département de la Manche. Les documens qui concernent cette dernière partie sont surtout précieux, car on les chercherait vainement ailleurs, et la science statistique ne saurait se montrer trop empressée de recueillir les moindres notions, les plus petites données, pourvu seulement qu'elles soient exactes. Ce n'est en effet qu'à force d'amasser des faits qu'on parviendra à établir des principes sûrs, un système raisonnable.

Dans le dernier volume, année 1836, je vois avec peine cependant qu'on a inséré l'opuscule de M. Matthieu de Dombasle sur l'avenir industriel de la France. Cette dissertation dictée par un exclusisme injuste, et fondée sur des erreurs manifestes, n'est bonne qu'à perpétuer et augmenter la masse des préjugés qui s'opposent encore à l'établissement des saines doctrines de l'économie politique. Je l'ai déjà fortement combattue dans un article inséré dans le numéro de mars 1835 du Bulletin littéraire et scientifique, mais je ne saurais trop répéter combien le *rayon de bon sens* de M. Dombasle me paraît dangereux. Le talent de cet écrivain dans une autre partie, et la juste influence qu'elle a donnée à son nom sur tout le public agriculteur, me semblent précisément deux raisons de plus pour blâmer hautement les étranges assertions contenues dans cet opuscule.

Les sociétés savantes, les beaux-arts, l'histoire et les antiquités tiennent aussi leur place dans l'annuaire, et ce n'est certainement pas la partie la moins intéressante. L'éditeur, M. J. Travers, ne peut qu'être loué des soins qu'il apporte à la confection de ce recueil, dans lequel se trouvent plusieurs fragmens de lui qui dénotent une plume exercée et facile ainsi qu'*une érudition* très-variée.

Histoire de l'Établissement et de la direction de l'Église chrétienne par les Apotres, traduite de l'allemand du docteur Néander, par *F. Fontanès*, l'un des pasteurs de l'Église réformée de Nismes. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et comp. 1836. Tome 1er, in-8. Prix : 4 fr. 50 c.

Cet important ouvrage mérite de fixer l'attention de toutes les personnes qui désirent connaître les premiers temps du christianisme. « Livre d'histoire, il explique scripturairement la primitive Église, jusqu'à ce jour si peu connue ; mais en outre, il présente, chemin faisant, l'interprétation d'un très-grand nombre de passages difficiles du Nouveau-Testament ; il donne pour chaque Épître une rapide introduction ; enfin il nous offre différentes expositions du christianisme faites par Paul, Jacques et Jean, et, pénétrant au-delà des diversités individuelles, il va trouver, au fond de la pensée de tous ces apôtres, la même vérité divine révélée aux hommes pour leur salut. » *L'histoire de l'Établissement de l'Église chrétienne* formera 2 volumes ; j'attendrai pour en rendre compte que le tome second ait paru.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

4e Année. — N° 6. — Juin 1836.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LES CHANTS DU PRINTEMPS, par *E. G. Arbanère*. — Paris, chez Arthus-Bertrand. 1836. in-8. Prix : 6 fr.

Chants du printemps, chants d'amour et de volupté sans doute; car à cette riante époque de l'année où tout se ranime, où la nature semble se réveiller d'un long sommeil, on n'entend de toute part dans la campagne que les doux et tendres gazouillemens des oiseaux qui se cherchent, se poursuivent et se livrent mille combats amoureux. De toute part on voit se développer la végétation nouvelle, les fleurs commencent à poindre, les champs présentent le plus riant aspect. Pour célébrer dignement cette fête de la terre, il faut la voix brillante du rossignol. Les accens puissans de ce chantre des bois ont seuls assez d'éclat et de douceur pour mériter d'être nommés les chants du printemps. Si donc un poète veut emprunter un pareil titre, il faut que ses vers en soient dignes, il faut que sa muse harmonieuse rivalise de charme et de douceur avec la voix de ce chantre habile. Il faut qu'on y retrouve toutes les images riantes et gracieuses de cette saison sans contredit la plus belle de toutes, puisqu'elle ne respire que bonheur et amour. En vérité, je crois que ce titre est un des plus difficiles à remplir que puisse choisir un poète. Fraîcheur, délicatesse, grâce, sentiment, il faut tout réunir pour accomplir une pareille tâche. Voyons si M. Arbanère satisfait à ces conditions nombreuses et indispensables. Son livre renferme : *Un amour* en vingt-huit scènes et quatre livres, des épîtres où l'amour joue encore le principal rôle, et quelques poésies lyriques. Le sujet, on le voit, est bien de la saison. L'amour de M. Arbanère est très-passionné, très-impatient, très-violent, très-brûlant, ou du moins il veut être tout cela. Mais malheureusement l'expression ne répond pas à la pensée, et les vers sont en général d'une grande faiblesse. C'est une poésie pâle, froide, sans énergie, sans couleur. Le morceau suivant, dans lequel l'auteur peint l'ivresse de l'amour

et du bonheur, justifiera, je crois, pleinement aux yeux de mes lecteurs, la critique un peu dure que je regrette d'avoir à adresser à M. Arbanère.

J'obtiens enfin le prix de ma persévérance.
Le plaisir est un baume à ma longue souffrance.
Parfois, dans un calme enchanteur,
Un feu subtil et doux dans tous nos sens pénètre;
Il s'anime, s'accroît, embrase tout notre être,
Et le désir, aimable précurseur,
Prépare de l'amour le triomphe enchanteur.
Lidore tente en vain une lutte inégale,
Veut se refuser à mes vœux,
Craignant que mon ardeur ne soit pour moi fatale.
De nos débats voluptueux
Naît le tableau délicieux
Qu'offre la beauté virginale
Qui dans la couche nuptiale,
D'un bras timide, en soupirant,
Résiste encore à son amant.
Mais subjuguée enfin dans la douce carrière,
Sans réserve cédant à mes vœux caressans,
De l'ivresse la plus entière
Par elle j'ai connu tous les ravissemens.

Ces vers sont certes bien prosaïques, cet amour sent plus l'automne que le printemps; et presque tout ce recueil est écrit avec la même imperfection. On est surpris de voir de tels essais d'écolier sortir de la plume d'un écrivain distingué qui nous a accoutumé, dans sa prose, à un style grave, pur, élégant et harmonieux. Il est vrai que ce sont des souvenirs de jeunesse qui sont venus sans doute à sa mémoire avec cette auréole brillante qui entoure cet âge heureux et lui donne toujours plus d'éclat à mesure qu'on s'en éloigne davantage. Il y a retrouvé tout un passé d'amour et de plaisir, et, par une illusion facile à comprendre, il s'est persuadé que le charme qu'ils avaient pour lui serait également agréable au public. La poésie était dans son âme, et il a cru qu'elle était dans ses vers. Sa mémoire lui retraçait des tableaux pleins de vie, de grâces, de volupté, et il a cru les offrir au lecteur dans ses chants. Cette erreur, bien pardonnable, mérite de l'indulgence. On regrettera seulement que l'auteur ne nous ait pas plutôt dit son printemps en prose qu'il manie si bien, et n'ait pas fait de son amour, qui languit dans ses vingt-huit scènes rimées, un roman qu'il aurait facilement pu remplir de charme et d'intérêt. La poésie française est un écueil dangereux contre lequel viennent échouer, chaque jour, bien des intelligences

hautement douées. Mais c'est un naufrage honorable, car il se fait en bonne et nombreuse compagnie. Si donc *les Chants du Printemps* ne surnagent pas, M. A. s'en consolera, je crois, facilement, et, plus heureux que d'autres, il pourra bientôt oublier ce petit échec, en songeant aux succès que lui ont valu des travaux plus solides et plus importans.

POÉSIES, par *Jean Reboul,* de Nismes; précédées d'une préface par M. Alexandre Dumas, et d'une lettre à l'éditeur par M. Alphonse de Lamartine. — Paris, 1836. in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

Jean Reboul est un boulanger de Nîmes qui, après avoir passé sa journée à travailler pour gagner sa vie et celle de ses enfans, se retire le soir dans son cabinet et s'y livre aux inspirations poétiques qui viennent l'y trouver. Cette double existence, cette alliance rare et heureuse du métier le plus vulgaire avec les plus hautes facultés intellectuelles, avec les jouissances les plus pures de l'esprit, est d'autant plus remarquable que, jusqu'à présent, elle a été d'une rareté excessive en France. L'avenir verra sans doute un tel phénomène se multiplier et devenir commun, car les progrès de l'instruction, la marche de la vraie civilisation tendent de jour en jour davantage à faire de la littérature et de ses nobles travaux, le délassement du pauvre ouvrier tout comme celui du riche oisif; mais dans le passé nous ne trouvons guère que quelques chansonniers qui aient manié à la fois les outils et la plume. La haute poésie n'avait point encore eu son maître Adam. Et quand on songe combien son langage harmonieux et grandiose est éloigné des formes ordinaires de la langue, on aurait volontiers regardé comme impossible une pareille alliance. Cependant le problème a été résolu d'une manière assez brillante pour convaincre les plus incrédules. Le sanctuaire poétique n'est plus fermé pour personne, et quiconque a reçu une étincelle du feu sacré, peut y pénétrer, quel que soit son rang, quelle que soit sa position sociale. L'esprit libre ne s'assujettit pas aux exigences du corps, les besoins de la vie ne l'empêchent point de planer au-dessus des petits intérêts de la terre, cet, si le travail de la journée a fait couler une sueur pénible, l'esprit apporte un baume consolateur; il relève l'homme, lui rappelle sa destinée immortelle, et remplit son cœur des plus douces émotions.

Sans parler de la lettre de M. de Lamartine à M. Gosselin, ni de la préface de M. Alexandre Dumas, qui ont été placées en tête de ce volume, pour lui servir de passe-port aux yeux

du public, je donnerai l'élégie suivante comme un spécimen du talent de notre poète-boulanger.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
» Disait-il, oh! viens avec moi!
» Viens, nous serons heureux ensemble,
» La terre est indigne de toi!

» Là, jamais entière allégresse;
» L'âme y souffre de ses plaisirs,
» Les cris de joie ont leur tristesse,
» Et les voluptés leurs soupirs.

» La crainte est de toutes les fêtes:
» Jamais un jour calme et serein
» Du choc ténébreux des tempêtes
» N'a garanti le lendemain.

» Eh quoi! les chagrins, les alarmes,
» Viendraient troubler ce front si pur?
» Et par l'amertume des larmes
» Se terniraient ces yeux d'azur?

» Non, non, dans les champs de l'espace
» Avec moi tu vas t'envoler;
» La Providence te fait grâce
» Des jours que tu devais couler.

» Que personne dans ta demeure
» N'obscurcisse ses vêtemens;
» Qu'on accueille ta dernière heure
» Ainsi que tes premiers momens.

» Que les fronts y soient sans nuage,
» Que rien n'y révèle un tombeau;
» Quand on est pur comme à ton âge,
» Le dernier jour est le plus beau. »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles.......
Pauvre mère!..... ton fils est mort!

Ce morceau est plein du sentiment le plus exquis, exprimé avec grâce, délicatesse, harmonie.

M. Reboul montre en général dans l'allure de son style, dans le choix de ses expressions et de ses images un goût très-pur. On ne trouve pas dans ses vers, ces tournures bizarres, ces phrases tourmentées, ces chutes triviales, si communes chez les poètes de la nouvelle école. Cependant il appartient bien à cette école par la teinte religieuse et mystique qui règne sur toutes ses productions. Ce sont des chants de tristesse pour la plupart, mais où la pensée ne paraît pas être un vain jeu de l'imagination, revêtu des brillantes couleurs de la poésie. Il y a plus d'idées et moins de phrases que chez la plupart des autres disciples de l'école. Je regretterai seulement que les sympathies de l'auteur soient pour le passé qui n'est plus et ne peut revenir ; une intelligence si haute semble plutôt faite pour comprendre la marche de l'humanité, pour chanter la liberté. C'est un véritable anachronisme que la révolution maudite par un de ses enfans; car ce n'est certainement pas sous le règne de la croix et du droit divin, que l'instruction eût pu niveler ainsi le monde, et aller réveiller l'amour de la gloire, le génie poétique dans le fond d'un atelier de boulangerie.

LA MORT D'ABEL, poëme en 5 chants, trad. en vers français par *Anquetil.* — Paris, chez A. Johanneau. 1836. in-18. 3 fr.

Il faut vraiment une patience et un courage admirables pour entreprendre de traduire un poème en vers français. La difficulté de plier la langue française à rendre le génie propre d'une langue étrangère, unie à la difficulté de la rime et du rhythme, rendent ce travail fort pénible et surtout lorsqu'on choisit un ouvrage allemand, déjà traduit plus d'une fois. Il faut éviter tous les défauts de ses devanciers, et prendre garde de donner lieu à une comparaison fâcheuse pour le dernier venu. On a alors, non-seulement à vaincre les obstacles du texte, mais encore on est obligé à une lutte continuelle avec ses rivaux.

La Mort d'Abel de Gessner et non pas *Gessener*, ainsi qu'on l'a écrit dans la préface de ce petit volume, a déjà eu au moins 7 ou 8 traducteurs, et M. Anquetil se trompe étrangement lorsqu'il dit : « La Mort d'Abel, nous ne l'ignorons pas, a été traduite en notre langue il y a longtemps, mais en prose, et un sujet aussi poétique méritait d'être

traité en vers; » car sur les 7 traductions que j'en connais, il y en a 5 en vers, savoir :

La Mort d'Abel, poème en 5 chants, traduit en vers français par madame M. A. Lepage-Duboccage, 1760 ou 64;

La même, traduction libre en vers, par de Boaton, Berlin, 1785;

La même, imitation en vers, par G. de Guillon, officier d'artillerie, Paris, 1809;

La même, traduction libre en vers, par M. Lablée, Paris, 1810;

La même, traduite en vers français, par F. L. Boucharlat, Paris, 1812.

Aucune de ces traductions, du reste, n'a obtenu le succès de la première qui fut faite en prose par Huber et Turgot, et qui a été maintes fois réimprimée comme la meilleure.

Je ne pense pas que celle de M. Anquetil soit non plus destinée à la remplacer et à survivre à toutes les autres. Elle n'est ni assez travaillée, ni assez élégamment versifiée, pour cela. Le talent principal que doit avoir un traducteur poète, c'est celui d'entendre parfaitement le mécanisme des vers, et de posséder assez bien la langue pour trouver toujours l'expression la plus convenable, la plus ingénieuse, afin d'éviter les périphrases et les chevilles qui sont la mort de toute poésie.

Or je crains qu'on ne reproche justement à M. Anquetil de manquer de ces qualités indispensables. Ses vers se traînent souvent avec peine et ne sont point assez sévèrement corrigés. Ils manquent de grâce dans les descriptions :

> L'aurore au teint vermeil, sur ses chevaux brillans,
> Lançait de tous côtés ses feux étincelans;
> Et la vapeur des nuits retombait en rosée
> Sur les gazons fleuris et la terre embrasée.
> Le soleil se levait aux pieds des cèdres verts,
> Et d'un voile pourpré déjà tendait les airs,
> Quand Abel et Thirza, de roses parfumée,
> Allaient se promener sur la mousse embaumée.

Ce luxe d'épithètes est lourd à porter, d'autant plus qu'elles ne sont pas toujours justes : en effet, qu'est-ce que les *chevaux brillans de l'aurore?* Comment la terre peut-elle être *embrasée* avant le lever du soleil? Puis, que signifie ce voile pourpré dont le soleil, qui se lève aux pieds des cèdres, tend les airs? L'expression n'est ni juste, ni poétique.

Mais peut-être M. Anquetil aura-t-il mieux réussi dans les passages qui demandent de la force, de l'énergie. Voyons, par exemple, comment il a rendu la scène du meurtre d'Abel.

Cette innocente victime conjure son frère de se laisser attendrir par sa vive amitié; mais Caïn furieux, passionné, ne veut rien entendre :

Ne pouvant désarmer sa rage et son courroux,
Il se met en devoir d'embrasser ses genoux;
Mais, toujours insensible à l'amour de son frère,
Caïn fait à l'instant quelques pas en arrière ;
Et, regardant son front qu'il voit s'humiller,
Ah ! serpent, lui dit-il, tu veux m'entortiller;
Et, saisissant alors ce qui s'offre à sa vue,
Il lui frappe à la tête un grand coup de massue.
Abel tombe expirant, le crâne fracassé,
Lui tendant une main : dans son regard glacé
Se dépeint le pardon, et la Parque cruelle
N'efface point en lui la bonté fraternelle.
Le long de ses cheveux et de son front serein
Le sang bouillonne, coule aux pieds de l'assassin.

Caïn, tout interdit par cet horrible crime,
D'un œil épouvanté regarda sa victime;
Et les convulsions de son frère mourant
Jetèrent dans son cœur le remords dévorant;
Il sentit tout-à-coup ses entrailles émues,
Et fit retentir l'air de plaintes superflues.

Je n'ai pas besoin je pense d'insister sur la grande faiblesse de ce morceau, elle frappera sans doute tout lecteur.

Thérèse, roman en vers, par *Léon Bruys d'Ouilly*.— Paris, 1836. in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

A peine le Jocelyn de M. de Lamartine a-t-il paru, que voici déjà le roman en vers qui semble vouloir devenir à la mode. Dieu nous garde cependant d'un pareil malheur. Nos romanciers ne font déjà pas grand'chose de bon en prose, que sera-ce donc si la rime et l'alexandrin s'en mêlent?

Mais il y aurait injustice à rejeter pour cela Thérèse, de M. Bruys d'Ouilly, sans l'ouvrir, car ce poème n'est certainement pas dénué de tout mérite. Quoique l'épître de M. de Lamartine à l'auteur, insérée en tête du volume, soit exagérée dans les éloges qu'elle lui adresse, quoique l'élève soit encore bien éloigné du maître, on trouvera dans Thérèse une poésie harmonieuse et élevée, qui n'est pas sans charme. M. Bruys d'Ouilly a des défauts assez communs chez les débutans : ses invocations sont trop fréquentes, elles occupent la moitié de son poème; le sentiment s'exprime chez lui d'une

manière quelquefois un peu trop mystique, et occupe aussi trop de place dans un roman où il n'en reste plus alors pour l'action. Il en résulte que l'intérêt est presque nul, vice très-fâcheux dans un ouvrage de ce genre, qui en exige plus encore peut-être que tout autre, parce que le lecteur a besoin d'un attrait bien puissant pour vaincre la fatigue du vers rimé.

Don Juan de Marana, ou la Chute d'un Ange, mystère en 5 actes, par *Alexandre Dumas*. — Paris, 1836. in-8. 6 fr.

Une Famille au temps de Luther, tragédie en un acte, par *Casimir Delavigne*. — Paris, 1836. in-8. Prix : 3 fr. 50 c.

Après quelques mois d'intermède, le théâtre a vu reparaître dans la lice deux de ses plus fameux athlètes munis chacun d'un drame destiné à captiver l'attention du public. Il était intéressant de voir qui l'emporterait des deux dans les suffrages de la foule. Les noms des athlètes en faisaient une question d'art et d'école. Mais dans cette lutte les armes n'étaient point égales. L'un avait une massue d'Hercule, tandis que l'autre ne tenait en main qu'un petit poignard; cependant, le petit poignard a produit plus d'effet que la massue. La tragédie en un acte l'a emporté, presque sans coup férir, sur le gros mystère en cinq actes. Notre nouvelle école littéraire a reçu encore en cette occasion un échec à ajouter à tant d'autres. Les sages innovations, le goût pur, le style harmonieux et correct de M. Casimir Delavigne ont brillé avec plus d'éclat que jamais peut-être, en présence de la lourde *chute* de M. Alexandre Dumas. C'est bien certainement là un signe du temps, comme on dit, et la leçon qui en ressort devrait profiter à tant de jeunes écrivains d'un talent incontestable qui s'égarent et gaspillent leurs facultés en s'obstinant dans une fausse route où le public refuse de les suivre. Mais la plupart d'entre eux font de la poésie un métier, traitent des produits de leur verve comme de marchandises à livrer à époque fixe, touchent d'avance le prix de leurs œuvres qu'ils doivent enfanter à terme; puis, quand l'échéance fatale arrive, la peur d'une contrainte par corps leur met seule la plume à la main. Alors il faut se hâter, et pour éviter l'assignation par-devant le tribunal de commerce, on pille à droite, on pille à gauche, on pille partout, et de ce butin peu légitime on forme tant bien que mal un ensemble monstrueux qu'on livre au théâtre comme un chef-d'œuvre de la scène régénérée, qu'on vend six francs au public malavisé qui n'a pas la patience d'attendre la seconde édition à 40 centimes.

J'ignore l'histoire du mystère de M. Alexandre Dumas,

mais on dirait vraiment que c'est celle-là, car on y retrouve bien peu de traces du talent dramatique dont son auteur a fait preuve plus d'une fois. D'abord Don Juan n'est-il pas un sujet épuisé? n'était-il pas en quelque sorte impossible de le rajeunir aujourd'hui que le nivellement des lois et de l'ordre social a banni de la société ces violens écarts qui en ébranlaient autrefois sans cesse les bases et détruisaient toute espèce de sécurité? D'ailleurs, Molière et Corneille en avaient déjà tiré tout le parti possible, et pour oser venir après eux il fallait du moins avoir quelque chose de neuf et de piquant à offrir au public. Au lieu de cela, M. Dumas nous donne un mystère digne, en vérité, de l'enfance du théâtre par la forme et le fond, où les anges du bien et du mal jouent les principaux rôles, où le style est boursoufflé et sans vigueur, où la la lutte de Dieu et du Diable est représentée tout crûment comme dans les anciennes moralités *à trente-six personnaiges.* Les seules scènes qui aient quelque peu de couleur dramatique sont empruntées soit au Faust de Goëthe, soit à d'autres pièces connues.

Don Juan de Marana ne vaut donc guères la peine d'être analysé, chacun en connaît l'intrigue; seulement le héros de M. Dumas est un froid coquin qui ne paraît avoir aucune des qualités séduisantes de son devancier, et l'on ne retrouve plus auprès de lui la figure si plaisante de Sganarelle qui jetait tant de comique dans cette vieille légende du reste si lamentable. Au lieu de cela nous avons ici un frère de Don Juan qui se donne aussi au Diable on ne sait trop pourquoi; un matadorespagnol, fanfaron de métier, qui se fait tuer par Don Juan sans nulle nécessité; enfin deux anges de bois qui discourent fort longuement, en vers profondément ennuyeux. De nombreuses scènes de fantasmagorie complètent ce mystère merveilleux qui pourra bien devenir quelque jour le drame des marionnettes et des spectacles forains, pour lesquels il semble avoir été fait tout exprès.

Après l'examen d'une telle production, on peut craindre que l'auteur ne tienne jamais tout ce que ses premiers essais avaient fait espérer de lui. Son talent, au lieu d'être en progrès, paraît marcher à grands pas vers la décadence. Puissent nos craintes à cet égard être bientôt dissipées par quelque nouvelle œuvre plus digne de l'auteur d'Henri III et de Christine! Avec la profonde intelligence dramatique, la parfaite entente de la scène dont plusieurs de ses pièces font foi, il lui suffirait de quelques efforts bien dirigés, de quelques études sérieuses, pour prendre place au premier rang.

—M. Casimir Delavigne a mieux su faire. Sans se laisser éblouir par le succès de vogue qu'avait obtenu sa dernière

pièce, il n'a point abandonné sa noble carrière de poète pour se livrer à ce genre facile plus lucratif pour la bourse qu'avantageux pour la littérature; il n'a pas substitué le métier à l'art. Revenant au contraire à sa manière noble, pure, élégante, il s'est relevé tout d'un coup de cette espèce de faiblesse à laquelle il paraissait avoir cédé un moment. Nous avons de nouveau entendu ses vers harmonieux, son langage simple, sa pensée indépendante, élevée et toujours claire. *Une Famille au temps de Luther* n'est pas remarquable par une intrigue savamment conduite, ni par des incidens nombreux ou extraordinaires. La trame en est au contraire d'une simplicité extrême, et l'auteur a su exciter un vif intérêt sans avoir recours même à l'amour, cette ressource habituelle des écrivains dramatiques. Le puritanisme sévère de la Réforme mis en présence du fanatisme catholique, les douces affections de famille, les vertus du foyer domestique : voilà les élémens employés par M. Casimir Delavigne dans cet acte qui figurera certainement au rang de ses chefs-d'œuvre et sera toujours admiré à la lecture comme à la représentation par les amis de la haute littérature.

La vieille Thécla, nouvelle convertie, disciple enthousiaste de Luther, a deux fils dont l'un Luigi, après avoir mûrement pesé le pour et le contre, est sur le point d'embrasser aussi la foi réformée, qui convient mieux à sa raison. L'autre, Paolo, depuis long-temps absent de la maison paternelle, revient de Rome où il est non-seulement resté fidèle à l'Eglise, mais où il a puisé une ferveur ardente, un zèle sombre et farouche, tel que la prodigieuse audace de Luther dut alors en réveiller chez les défenseurs de l'infaillibilité du pontife romain. C'est sous les habits d'un pélerin qu'il se présente au milieu de sa famille; c'est avec la ferme volonté de sauver l'âme de son frère qu'il s'est mis en route, et nul obstacle ne doit l'empêcher de remplir une mission qu'il croit avoir reçue de Dieu même. Les premiers momens du retour, cependant, sont entièrement consacrés à l'effusion de la joie et des plus tendres sentimens. Paolo semble presque oublier son projet; il est prêt à y renoncer, parce qu'il ne peut croire que l'apostasie puisse se rencontrer avec tant d'amour et de vertus. Mais bientôt quelques paroles de Thécla viennent ranimer son fanatisme. La manie de la discussion était le faible des adeptes de Luther, qui, débarrassés du joug de l'autorité, cherchaient avec avidité toutes les occasions d'user de cette liberté qu'ils venaient d'acquérir. Chez les femmes surtout, alors, comme nous le voyons aujourd'hui dans diverses sectes religieuses, cette passion se développait fortement. Aussi c'est en vain que Luigi emploie tous ses soins à retenir sa mère, à détourner la con-

versation de ce sujet dangereux, à éluder même les questions de son frère ; il ne peut réussir, et une explication entre lui et Paolo devient inévitable. La scène qui en résulte entre les deux frères, est d'une grande beauté. La raison de Luigi lutte long-temps avec une patience et une modération admirables contre l'exaltation de Paolo, mais lorsque le fanatisme de celui-ci le pousse à proférer des injures et des calomnies contre les chefs de la Réforme, Luigi ne peut se contenir davantage. Il avait entendu froidement attaquer et blâmer ses propres opinions, mais il ne peut souffrir de même que son frère insulte Luther, et lorsque Paolo lui dit qu'en défendant cet apostat il le force lui enfant de la maison à fuir, à chercher ailleurs un asile, qu'en un mot il le chasse, Luigi ne fait pas un effort pour le retenir, et le laisse partir.

Cependant, la vieille Thécla, oubliant l'altercation un peu vive qu'elle avait eue d'abord avec Paolo, préparait tout pour le repas du soir dont elle voulait faire un banquet de fête. Elle était aidée dans ce soin par Elci, la fille de Luigi, création gracieuse et pleine de charme, ainsi que par Marco, le vieux serviteur de la maison, dont le catholicisme accommodant jette sur plusieurs scènes un comique plein de vérité et de bon goût. Lorsque Luigi vient leur apprendre sa querelle avec son frère, il n'y a qu'une voix pour blâmer sa dureté. L'amour maternel fait taire chez Thécla l'intolérance religieuse, et elle pleure à l'idée que son fils n'aura pas même passé une nuit sous le toit paternel. Paolo a repris sa besace et son bâton de voyage. Il va passer le seuil de la porte sans dire adieu. Mais la jeune Elci s'élance au-devant de lui, elle lui barre le passage, elle le supplie, elle l'entraîne enfin et le force à venir s'asseoir à la table auprès de sa mère. Une réconciliation a lieu, mais hélas! c'est pour le malheur des deux frères. Après le souper, quelques mots, échangés entre Luigi et sa mère, apprennent à Paolo que son frère doit abjurer le lendemain. Alors plus de délai, plus d'hésitation, il a juré devant Dieu qu'il sauverait l'âme de Luigi, et son cœur, aveuglé par le fanatisme, n'a pas frémi à l'idée de devenir l'assassin de son frère. Au lieu de se retirer dans sa chambre pour se livrer au repos, il épie le moment favorable à l'exécution de ce qu'il regarde comme son devoir le plus sacré. Tandis que sa mère veille et prie et rend grâce à Dieu de ce que Luigi va enfin entrer dans la bonne voie, Paolo se glisse dans le cabinet de son frère et lui plonge un poignard dans le cœur. Cette catastrophe est d'un effet terrible et éminemment dramatique, car Luigi conserve encore assez de force pour abjurer avant de mourir et rendre ainsi l'acte de son frère complètement inutile, et la vieille Thécla maudit l'assassin, sans savoir que

ses malédictions s'adressent à Paolo, qui, désespéré, accuse Dieu de l'avoir trompé et s'enfuit en proie au plus violent désespoir.

L'action de ce drame ne languit pas, on pourrait au contraire lui reprocher d'être un peu trop précipitée; mais peut-être le sujet demandait-il à être ainsi resserré dans le plus court espace possible. Dans notre époque partagée entre une indifférence religieuse complète, et une recrudescence catholique assez marquée, il était bien difficile d'intéresser le public à une tragédie toute protestante comme celle-là, et la moindre longueur n'aurait sans doute pas trouvé grâce devant des juges qui, sans savoir pourquoi, sont en général mal disposés pour la Réforme. C'est un mérite de plus à M. Casimir Delavigne, d'avoir su vaincre cet obstacle. Le succès de sa pièce est d'autant plus remarquable qu'il pourra bien n'être pas sans influence sur l'esprit public. Si le théâtre peut se régénérer, s'il peut prétendre à travailler aussi pour sa part au perfectionnement de l'humanité, c'est en cherchant ainsi à répandre des idées saines, larges, élevées et constamment alliées à la morale la plus pure, c'est en montrant le danger des erreurs de l'esprit, des préjugés aveugles du fanatisme et de la superstition.

SOUS LES VERROUX, par *Hippolyte Raynal*.—Paris, 1836. in-8. 7 fr. 50 c.

Le misérable régime des prisons de France a inspiré à M. H. Raynal une indignation chaleureuse qui s'exhale dans toutes les pages de son livre. Victime lui-même des vices de cette organisation stupide qui ne sait donner à l'orphelin abandonné et sans asile, d'autre refuge que la prison du coupable, d'autre exemple que la société corrompue d'hommes pervers où il ne peut tarder à se perdre tout-à-fait, l'auteur s'est vu jeté pendant les plus belles années de sa jeunesse au milieu d'un monde qui n'était point fait pour son intelligence élevée. Entraîné par sa position et par les circonstances, dans une fausse route qui le conduisait droit au crime, il commit une faute qui le fit condamner à plusieurs années de détention. Dans la solitude du cachot son âme se réveilla tout-à-coup, et une angoisse terrible s'empara de lui lorsqu'il reconnut l'abîme au fond duquel il se trouvait. Un talent poétique se développa en lui, et il éprouva quelque consolation à pouvoir soulager dans ses vers le poids de son infortune. Sa voix fut entendue, elle excita de vives sympathies, et bientôt une auguste clémence vint tarir l'amertume de ce

cruel début dans la vie. Le livre que publie aujourd'hui M. Raynal est le résultat des observations qu'il a pu faire, des études auxquelles s'est livré son esprit pendant sa captivité. Il a appris à connaître par expérience toutes les souffrances qu'une mauvaise législation inflige avec cruauté à des condamnés auxquels elle ferme ainsi pour toujours l'accès de la société, et avec une barbare injustice, à des prévenus ou à de malheureux infortunés qui n'ont commis d'autre faute que celle de n'avoir pas un asile où reposer leur tête et qu'elle pousse ainsi elle-même sur le chemin de l'échafaud. On pourrait puiser *sous les verroux* d'excellentes leçons d'humanité, de justice, de logique et de bon sens en fait de législation. Mais malheureusement M. H. Raynal a donné à sa composition une forme romanesque qui n'est pas heureuse et offre peu d'interêt. Il est fâcheux aussi que le style en soit un peu trop prétentieux et forcé. Lorsqu'on traite des sujets d'une pareille importance on doit plus qu'en toute autre circonstance rester simple et naturel. Les faits, présentés avec vérité, suffisaient pour atteindre le but avec bien plus de succès que toutes les phrases les plus sonores et les plus tourmentées.

JANE LA PALE, par *Horace de St.-Aubin.* — Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

UNE PASSION EN PROVINCE, par mad. *Camille Bodin.* — Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

L'ANNEAU DE PAILLE, par *H. Bonnellier.*—Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

SETTIMIA, par mad. *Hortense Allart.* — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

L'ATHÉE, par mad. *Sophie Pannier.* — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

La verve de nos romanciers ne se ralentit pas, comme on voit. Il semble au contraire que le printemps lui donne, ainsi qu'à la sève des plantes, une impulsion nouvelle qui en vivifie toutes les parties. Mais il est vrai que les résultats sont ici un peu différens. La littérature ne produit guères de fleurs aujourd'hui, ce sont pour la plupart de maigres branches étiolées sans couleur et sans vie, ou de monstrueux végétaux semblables à ces *cactus* bizarres qui ne fleurissent qu'une fois tous les cinquante ou cent ans. Les amateurs de ces curiosités exceptionnelles ne sont pas très-nombreux, et ils deviennent plus rares encore lorsqu'elles ne présentent rien d'original ni de saillant dans leur individualité. *L'excentricité,* comme disent les Anglais, fait leur seul mérite. Or, sous ce rapport, *Jane la Pâle* paraîtra en effet singulièrement pâle. On n'y trouvera guère d'intérêt, et la lecture en sera laborieuse à quiconque voudra l'entreprendre. Ce sont des minuties détaillées longuement à

grand renfort de style, qui forment une espèce de dissolution aqueuse de la saveur la plus fade qu'il soit possible d'imaginer; on dirait de l'eau saturée de pommade à la rose ou au jasmin. Quelques personnes prétendent que le nom d'Horace St-Aubin n'est qu'un pseudonyme qui cache le véritable auteur, et que cette production doit être attribuée à M. de Balzac. Je ne sais ce qui en est, mais si cela est vrai, tant pis pour M. de Balzac; car on y reconnaît bien en effet tous ses défauts, mais on n'y retrouve pas trace de cet esprit vif et léger qui a fait jusqu'à présent la fortune de cet écrivain. Le système du fameux Hannemann réussit décidément mieux parmi nos littérateurs que parmi nos médecins. Ils emploient le sel en doses imperceptibles et nous administrent l'ennui pour nous guérir sans doute de l'ennui par la méthode des semblables.

— *Une Passion en province* ressemble à tous les romans de madame Bodin. Il y a de l'exagération dans les sentimens, de l'intérêt dans l'intrigue, des longueurs dans les détails. Madame Bodin fait mieux les contes d'une moins grande étendue, parce qu'elle n'est pas obligée alors de délayer et d'étirer son sujet en tous sens, au risque de l'écarteler.

— M. Bonnelier a pêché son *Anneau de paille* dans les chroniques du moyen-âge, et s'est efforcé d'y mettre autant qu'il l'a pu de ce qu'on appelle de la couleur locale. On y trouve quelques passages assez bien traités : mais en général ce genre est faux; il sort de la véritable route du roman historique, et nous fait rétrograder vers les légendes du moyen-âge.

— *Settimia* est, d'après ce que nous dit l'auteur, une œuvre de *reconstruction morale*. C'est encore une femme qui veut refaire la société, et qui prétend raccommoder, non ses bas, mais ses lois et ses institutions; ni plus ni moins. Madame Hortense Allart se plaint du dédain qu'on professe généralement pour ces femmes de génie qui s'en vont sans cesse déclamant contre l'injustice du monde, contre l'imperfection de l'ordre social, contre l'état d'infériorité dans lequel on retient les Saphos et les Corinnes, dont madame Allart veut continuer l'œuvre admirable. *Corinne est morte hier,* dit-elle, et voici *Settimia* qui prend son vol pour suivre la même route et y entraîner l'humanité après elle. Je doute fort, en vérité, que cette correspondance longue, ennuyeuse, et écrite dans un style rempli de la plus absurde exagération, apparaisse comme un nouvel évangile, qu'on y veuille écouter le cri de la Pythonisse montée sur son trépied, et même qu'on lui fasse l'honneur de la placer près de cette Corinne fameuse, sur les rayons poudreux où elle se repose de ses fatigans triomphes.

— Quant à l'*Athée* de madame *Sophie Pannier*, le contenu ne vaut pas mieux que le titre. Il est vrai qu'un pareil sujet ne saurait prêter au roman, car ce ne peut jamais être qu'une triste infirmité morale, une monstruosité intellectuelle, ou une conséquence encore plus triste de la corruption la plus profonde.

PAGES DE LA VIE INTIME, par madame *Mélanie Waldor.* — Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

PIERRE, par *H. Arnaud.* — Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

LE FOU, par *Jules Paul.* — Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

L'HÉRÉTIQUE ET L'APOSTAT, ou les Matines de St.-Barthelemy, par *Ed. Stern.* — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

LE DÉMON DU MIDI, chronique espagnole, par *Alfred de Serviez.* — Paris, 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

MES GRANDS PARENS, par *Aug. Ricard.*— Paris, 1836. 4 vol. in-12. 12 fr.

LE MALHEUR DU RICHE ET LE BONHEUR DU PAUVRE, par *Casimir Bonjour.* — Paris, 1836. In-8. 7 fr. 50 c.

LE MARQUIS DE BRUNOY. — Paris. 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

LA CANNE DE M. DE BALZAC, par madame *Emile de Girardin.*— Paris, 1836. In-8. 7 fr. 50 c.

La foule innombrable de ces romans qui se succèdent sans relâche sur la scène littéraire, où ils ne font pour la plupart que paraître et disparaître, me force à réunir ainsi dans un même article, une vingtaine de volumes environ, afin de rendre cette revue aussi complète que possible. Je dirai sans doute peu de chose de chacun d'eux, mais mes lecteurs n'y perdront rien, car il n'y a, en général, que bien peu de choses à en dire. Ce qui surprend le plus dans cette fécondité prodigieuse, c'est que toutes ces productions puissent trouver des acheteurs ; et certainement elles en trouvent, puisque les éditeurs ne se lassent pas d'en publier. Il est vrai qu'elles sont presque entièrement absorbées par les cabinets de lecture, qui ont à fournir et à satisfaire ces gloutons littéraires que nul mets n'épouvante, quelque indigeste qu'il soit. Deux ou trois cents exemplaires suffisent pour alimenter ces établissemens, après quoi les deux ou trois autres cents qui restent sont vendus au rabais, à la librairie des colporteurs ou des étalagistes en plein vent, puis enfin, de chute en chute, arrivent chez l'épicier accompagnés le plus souvent de leurs confrères des cabinets littéraires, qui, après la première curiosité satisfaite, ont dormi et jauni paisiblement dans leurs rayons, jusqu'à ce que le besoin d'argent ou de place les en ait fait chasser.

Voilà l'histoire d'un grand nombre de ces romans, et je crains que ce ne soit aussi celle des *Pages de la vie intime*. Madame Mélanie Waldor a un nom bien connu dans la plupart de nos recueils littéraires, où elle insère souvent des pièces de vers, ce qui ne prouve pas cependant qu'elle soit un grand poète. Ce sont de ces poésies vaporeuses, soufflées dans les nuages comme des bulles de savon; beaucoup de paroles et peu de pensées. Mais enfin elle est parvenue à pénétrer dans le sanctuaire de la presse périodique, et ce privilége lui assure pour toutes ses publications l'appui des coteries. Peut-être lui fera-t-on ainsi le succès de son livre, qui sans cela aurait probablement mené une vie tout-à-fait intime au milieu de la poussière de quelque vieux magasin. Les coteries, en effet, sont encore toutes-puissantes, malgré les efforts de quelques amis de la vraie critique pour les renverser. En vain essayons-nous de lever l'étendard de l'indépendance. Il nous faudrait, pour lutter avec avantage contre un tel adversaire, toutes les trompettes de la renommée, et c'est à peine si cette marâtre nous octroie un méchant petit sifflet dont les sons ne s'entendent pas à plus de cinquante pas à la ronde.

— *Pierre*, par Arnault, serait bien supérieur à tous les camarades dans la société des quels je l'ai placé, si l'auteur s'était montré plus sobre d'aventures romanesques, plus simple et plus naturel dans la trame de son récit. On ne reconnaît presque pas ici l'auteur des *Aventures d'un Renégat*. Cependant le sujet qu'il avait choisi offrait justement de grandes ressources pour être traité avec cette vérité dont chaque page du Renégat porte si bien l'empreinte. Pierre est le fils d'un pauvre pêcheur, qu'une intelligence supérieure, un esprit vif, et des circonstances qui favorisent son développement intellectuel, jettent hors de la sphère où il est né, lancent dans un monde pour lequel il ne fut pas élevé. Cette existence ainsi faussée dans sa direction, est abreuvée de peines et de malheurs. Pierre une fois sorti de la barque de son père, ne trouve plus sa place nulle part. Les préjugés du monde le poursuivent, et quoique ses facultés remarquables le conduisent à la fortune, lui assurent une honorable position, il ne peut trouver le bonheur, et finit par périr assez misérablement. Le fond de ce roman est une observation fort juste et dont le monde offre de nombreux exemples. Mais M. Arnaud a eu tort de multiplier des incidens peu vraisemblables, qui refroidissent l'intérêt de l'action et gâtent son œuvre.

— *Le Fou, l'Hérétique et l'Apostat, le Démon du Midi*, sont de bien pauvres productions, dans lesquelles style et composition sont également chétifs, maigres, sans talens. Une exa-

gération très-prononcée dans les caractères dont sont affublés les principaux personnages dont les noms, pour la plupart, ont été empruntés à l'histoire, est la seule couleur qui les distingue. La publication de tels romans dans le format in-8°, est un vrai problème. Comment se trouve-t-il tant d'éditeurs toujours prêts à risquer trois ou quatre mille francs sur d'aussi pitoyables drogues ?

— *Mes grands parens*, de Ricard, *le Malheur du riche et le bonheur du pauvre*, par C. Bonjour, renferment quelques peintures de mœurs plus ou moins bonnes, plus ou moins médiocres. M. Ricard est trop enclin à la trivialité, il suit Paul de Kock dans ses travers, et semble n'écrire que pour un genre de lecteurs qui n'appartient pas précisément à la bonne société. Quant à M. Casimir Bonjour, il m'a paru qu'il avait manqué son but ; son titre n'est pas très-bien rempli par son récit, et le contraste ne ressort pas d'une manière aussi évidente qu'il le faudrait. Cependant il offre de l'intérêt et du charme.

— *Le marquis de Brunoy* est un tissu d'aventures semi-historiques assez drôles et point trop mal racontées.

— Enfin *la Canne de M. de Balzac* justifie parfaitement l'épigraphe que lui a donnée son auteur : *Cela n'a pas le sens commun.* Quelque critique morose et peu galant ajouterait sans doute : Cela n'a pas l'ombre de bon sens ; cela ne renferme ni talent, ni esprit, ni gaîté ; cela forme la lecture la plus vide et la plus niaise qui se puisse imaginer. Mais je me garderai d'imiter une franchise aussi rude, et je me contenterai de dire que madame Emile de Girardin a rendu un très-mauvais service à M. de Châteaubriand en publiant dans son livre un billet de cet illustre écrivain qui est bien la chose du monde la plus sotte et la plus ridicule. M. de Châteaubriand qui se traite lui-même de *vieille bête !* cela peut aller avec son voyage en Suisse, où il n'a vu dans les montagnes que des pâtres qui ne s'amusaient guères et des vaches qui s'ennuyaient encore plus que les pâtres.

Lettre a M. Xavier-Raymond sur les analogies qui existent entre la langue basque et le sanscrit, par *J. Augustin Chaho*. — Paris, chez Arthus-Bertrand. 1836. in 8. Prix : 1 fr. 50.

Un feuilleton du *Temps* a donné lieu à cette lettre. En rendant compte du *Voyage en Navarre* de M. Chaho, M. X. Raymond prétendit que l'auteur s'était trompé en avançant que la langue basque n'a de racines communes qu'avec le sanscrit. Aujourd'hui M. Chaho lui répond en développant son thème favori de la haute antiquité des Ibères, qu'il appuie de re-

cherches savantes sur les rapports qui peuvent exister entre le dialecte parlé aujourd'hui par le peuple basque et la langue sanscrite telle qu'elle se retrouve dans les livres sacrés des Brahmes. C'est une question qui mérite de fixer l'attention des savans ; eux seuls peuvent juger le débat, car nous autres pauvres ignorans qui ne savons pas un mot de sanscrit et qui n'avons jamais entendu parler de l'ibère, nous n'y comprenons pas grand'chose. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les analogies de M. Chaho, quoique parfois un peu alambiquées, sont souvent aussi très-frappantes. Reste à savoir si son sanscrit est de bon aloi. J'aime à le croire, et alors il faut avouer que l'allégation de M. X. Raymond était un peu légère. Il ne songeait sans doute pas qu'il avait affaire à un *voyant* armé de toute pièce. Il a relevé trois ou quatre mots cités par M. Chaho et qui n'ont, dit-il, aucun rapport avec le sanscrit. En réponse, M. Chaho lui en cite cent autres qui ont la plus grande analogie, et de plus défend mordicus son *our* (eau) et son *sou* (feu) que M. Raymond voulait métamorphoser en *uda* et en *agni*.

Des progrès de l'Imprimerie en France et en Italie au 16me siècle, et de son influence sur la littérature ; avec les lettres-patentes de François 1er, en date du 17 janvier 1538, qui instituent le premier imprimeur royal pour le grec ; par *G. A. Crapelet*, imprimeur. — Paris, chez Crapelet. 1836. in-8. Prix : 2 fr. 50 c.

M. Crapelet est du petit nombre des imprimeurs et des libraires qui honorent encore aujourd'hui leur profession par un savoir véritable et un amour pour les lettres qu'on rencontrait autrefois beaucoup plus généralement parmi les soutiens de la typographie. Ses travaux littéraires ne sont pas moins remarquables que les soins et le talent qu'il apporte à la partie matérielle de son art. On lui doit des recherches bibliographiques fort intéressantes et des réimpressions de plusieurs ouvrages rares et curieux.

Le volume que j'annonce ici contient un aperçu rapide sur l'état de l'imprimerie à l'époque de François Ier. On se reporte avec un vif plaisir à ces premiers temps de la typographie où cette invention, regardée comme un présent de Dieu, ne recevait partout que bon accueil et protection ; où des savans se chargeaient de diriger ses pas, où l'imprimeur était en même temps homme de lettre et souvent philologue distingué, où la spéculation mercantile n'était que le résultat et non pas la base de toute entreprise littéraire.

« L'imprimerie procédait avec intelligence et méthode. Elle mit d'abord aux mains des étudians des grammaires grecques

que ces vénérables professeurs si nobles de science, d'infortune et de renommée, Théodore Gaza de Thessalonique, Constantin Lascaris de Byzance, Démétrius Chalcondyle d'Athènes n'avaient pas dédaigné de rédiger pour leurs nombreux auditeurs. Dion Paravisinus de Milan imprime la première grammaire grecque de Lascaris, en 1476. La première presse, les premiers types romains et grecs d'Alde Manuce, à Venise, en 1494, servent à multiplier les exemplaires de ces rudimens grecs corrigés, amplifiés, et plus appropriés aux besoins des études.........

» Bientôt toute la famille des auteurs grecs apparaît au monde littéraire. Les princes d'Italie rivalisent de bienveillance et de générosité pour honorer et encourager les savans, exciter le goût des belles-lettres et hâter leurs progrès. Les ducs de Ferrare, de Milan, de Florence, le roi Alphonse à Naples, fondent ou relèvent des académies, leur assignent de riches dotations, établissent des chaires de littérature grecque et latine, et attirent à leurs cours les hommes les plus savans et les plus habiles, pendant que les Alde, à Venise, poursuivent et agrandissent leur pénible et glorieuse carrière. Le chef de cette famille, Alde l'Ancien, parvient à former une académie entière des savans et des personnages les plus illustres qui concourent aux travaux de son imprimerie ou l'assistent de leur protection libérale. A Rome, un riche négociant, Aug. Chigi, devient le rival des Médicis par sa libéralité, par sa passion pour les lettres grecques et pour les arts. Il établit à ses frais une imprimerie et en confie la direction à un Grec de nation, Zach. Calliergi, de Crète. Les éditions de *Pindare* et de *Théocrite*, remarquables par leur correction, par la beauté de l'impression, et enrichies des scholies de l'imprimeur, attestent le goût éclairé du protecteur, le savoir et le talent du typographe. »

Les papes du XVIme siècle se montrèrent presque tous protecteurs éclairés des lettres, et favorisèrent de tout leur pouvoir les progrès de l'imprimerie.

En France aussi cet art nouveau trouva de l'appui chez les chefs de la nation. C'est un spectacle fort curieux que tous ces encouragemens accordés par la papauté et la royauté à la presse qui, plus tard, devait se déclarer leur plus dangereuse ennemie et saper l'une après l'autre toutes les autorités absolues qui avant elle régnaient tranquillement sur le monde. Quel haut enseignement philosophique en ressort pour nous prouver combien l'homme est souvent un instrument aveugle entre les mains de celui qui dirige les destinées de l'humanité! François Ier, auquel on conteste souvent le titre accordé, dit-on, par la flatterie, de *protecteur des lettres*, paraît aussi avoir

aidé plus d'une fois l'imprimerie de ses encouragemens. Il est vrai qu'il eut un moment l'idée de l'étouffer à sa naissance. Un instinct despotique lui inspirait sans doute d'abord de l'éloignement pour cette merveilleuse invention qui allait jeter l'égalité dans la science en attendant de la glisser aussi dans la politique. Mais ses intentions à cet égard ne furent jamais exécutées, et avec cette versatilité qui se montra en plus d'une occasion dans son caractère, il oublia bientôt ses préventions, et son goût pour les lettres reprenant le dessus, il abandonna ses projets hostiles. Les lettres-patentes retrouvées par M. Crapelet dans un recueil de différentes pièces conservées à la bibliothèque Mazarine, prouvent d'une manière incontestable que François I[er] voulut assurer le succès de l'imprimerie en France, par l'institution d'un imprimeur royal pour le grec, qui fut Conrad Néobar, auquel il accorda un privilége de deux et de cinq ans pour ses éditions, et une subvention annuelle de cent écus d'or au soleil. Il institua bientôt après aussi un imprimeur royal pour honorer la langue française. Des lettres-patentes du 12 avril 1543, confèrent ce titre à Denis Janot.

Il reste donc bien prouvé que François I[er] se montra protecteur des lettres et de l'imprimerie en de fréquentes occasions. On ne saurait le nier sans mauvaise foi ou du moins sans prévention injuste et aveugle. Mais aussi on ne doit pas, devant cet éclat littéraire et scientifique, oublier les fautes de ce roi, qui se montra fort inconséquent en persécutant les protestans, dont tout le crime était de vouloir la conséquence du principe, la liberté de l'esprit humain que la presse venait d'émanciper.

Histoire de Perse, mœurs, usages et coutumes de ce pays, racontés à la jeunesse par mad. *Laure Bernard*. — Paris, chez Denne, rue Pavée St-.André des Arts, 5. 1 vol. in-12, fig. Prix : 3 fr. 50 c.

L'enseignement historique fait de rapides progrès. M. Lévi, avec sa méthode d'instruction, a mis à la mode les livres d'histoire pour les enfans, et M. Lamé Fleury a donné d'excellens modèles à suivre dans sa collection d'histoires racontées aux enfans. Les anciens abrégés historiques, secs et sans vie ni couleur, dans lesquels on ne trouvait qu'une vaine et inutile science de chronologie sans aucun ornement pour en cacher l'aridité, seront heureusement bientôt tous remplacés.

Madame Laure Bernard entreprend cette tâche pour l'Orient, et elle débute par la Perse. Son livre est un extrait de l'onvrage de sir John Malcolm, sur l'histoire de cette contrée. Ce sont des recits empruntés à des chroniqueurs persans, et dans lesquels par conséquent il se rencontre plus de fables que

de vérités. Sous ce rapport on aurait pu mieux choisir, et je ne vois pas quel avantage il y a d'embarrasser la mémoire des enfans de légendes absurdes. Cependant à côté de cela, on trouve dans cette histoire beaucoup de détails de mœurs, d'usages, de coutumes qui sont d'un intérêt véritable, et bien faits pour piquer la curiosité des jeunes lecteurs ainsi que pour fixer leur attention.

En multipliant les livres de ce genre, on rendra un véritable service à la jeunesse; car aujourd'hui qu'on enseigne de très-bonne heure à lire aux enfans, il est absolument nécessaire d'avoir des alimens à fournir à la passion de lecture qui s'empare d'un grand nombre d'entre eux. Les lectures historiques vaudront toujours bien mieux que les contes; elles peuvent laisser quelque fruit dans leur entendement lorsqu'on sait les intéresser par des récits à leur portée. Le vaste domaine de l'histoire est assez riche en faits de toutes sortes pour que l'imagination soit laissée quelque peu de côté. Attendons plus tard pour avoir recours à cette habile fée, dont les tableaux magiques ne séduisent que trop des esprits légers qui les contemplent avec avidité, sans apercevoir ni comprendre le plus souvent la leçon morale qui est cachée dessous.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

L'ENTRÉE DE LA VOIE, sermon par *Athanase Coquerel*, l'un des pasteurs de l'Église réformée de Paris. — Paris, chez Ab. Cherbuliez. 1836. in-8. 50 c

Ce sermon a été prononcé le 13 mars dernier, au service annuel des écoles, dans le temple de l'Oratoire. Il est adressé en partie aux parens et en partie aux enfans eux-mêmes. Le texte : *Instruis le jeune enfant dès l'entrée de sa voie, et quand il sera vieux il ne s'en écartera point* (Prov. XXII, 6), a été habilement développé par l'éloquent prédicateur. Le christianisme est une religion de lumière, de vérité et de progrès, qui exige la dissémination générale de l'instruction et de l'éducation morale. C'est le flambeau apporté au monde pour le tirer des ténèbres de la barbarie, et l'oubli des vrais principes posés par son fondateur peut seul expliquer comment pendant tant de siècles l'Église s'est opposée à la marche des lumières. Le despotisme politique s'accommodait fort bien de cet aveuglement. « L'obéissance passive prélevée par le pouvoir civil était en parfait équilibre avec la foi aveugle, commandée par l'autorité religieuse. D'une part, on disait simplement aux peu-

ples : Obéissez; de l'autre on leur disait : Croyez; et des deux côtés on leur disait : Surtout que ce soit sans raisonnement, sans examen!.... De quoi aurait donc servi l'instruction? Un large système d'éducation et d'enseignement, appliqué à tous, aurait été en contradiction flagrante avec cet ordre social et ce système religieux. On ne voulait partout que l'esclavage : l'esclavage le plus sûr est l'ignorance. Une éducation est toujours une émancipation; de la science, c'est toujours de la liberté. Cet état de la société chrétienne est passé pour ne plus revenir; le charme est rompu, ou, pour mieux dire, le joug est levé des fronts de tous, et le point de la contradiction a été déplacé; car c'est l'ignorance qui est aujourd'hui en contradiction avec l'ordre civil et avec l'état religieux du monde, et nous marchons vers l'époque où l'homme qui ne saura rien, ne saura pas non plus où se faire une place dans la société; il ne saura où travailler, où jouir, où vivre, ni même où mourir; la terre même sera cultivée par des mains habiles à tourner les feuillets d'un livre aussi bien qu'à soulever le soc d'une charrue. ..d'une charrue, ai-je dit! On parle de cultivateurs qui, dans la naïveté de leur orgueil, ne labouraient leurs champs que l'épée au côté, et suspendaient les insignes de leur noblesse à leur instrument aratoire; nous attendons un temps où chaque charrue emportera une Bible avec elle à travers tous ses sillons. »

L'instruction est donc aujourd'hui une chose indispensable; les parens qui négligent les moyens d'en procurer à leurs enfans compromettent l'avenir de ceux-ci, et sont d'autant plus coupables que de grandes facilités s'offrent à eux pour cet objet. Mais les enfans ont aussi des devoirs à remplir et des efforts à faire pour seconder les vues de leurs parens. Il faut qu'ils comprennent bien toute l'importance de cette instruction, dont les premiers commencemens les rebutent quelquefois. C'est dès l'entrée de la vie qu'ils doivent songer à prendre la bonne route, afin de ne pas s'égarer. Les hommes ne vivent que de leur travail, ils ne récoltent que d'après ce qu'ils ont semé, et au moral comme au physique, ils n'ont d'autres ressources que celles qu'ils se sont créées par le développement de leurs facultés.

« Et comment travailleront-ils s'ils n'ont pas appris à travailler? Comment gagneront-ils leur pain quotidien que Dieu ne nous donne qu'autant que nous le gagnons, s'ils n'ont pas appris à le gagner? Comment profiteront-ils des leçons de la parole de Dieu, s'ils ne savent pas lire? Comment vivront-ils, s'ils n'ont pas appris à bien vivre? comment mourront-ils, s'ils n'ont pas appris à bien mourir; comment iront-ils au ciel, s'ils n'en savent pas le chemin? Enfans, le chemin du

ciel, pour vous, c'est le chemin de l'école. On peut, il est vrai, vous y faire venir; mais on ne peut pas vous y faire apprendre. Apprendre, cela dépend de vous; profitez donc de ces utiles leçons que Dieu, dans sa bonté, vous fait trouver à l'entrée de votre voie; employez bien les années si courtes de votre jeunesse qui ne reviendront jamais; montrez-vous ainsi vraiment reconnaissans envers vos bienfaiteurs, vraiment affectionnés à vos pères et mères. Vous dites souvent que vous aimez tendrement vos parens et vos protecteurs; le dire n'est rien, le prouver est tout; et il n'y a qu'un seul moyen de le prouver, c'est d'être bons, sages, appliqués, dociles : celui qui dit aimer son père et sa mère, et qui ne leur obéit point, qui leur cause sans cesse de nouveaux chagrins, qui ne fait pas de constans efforts pour profiter des leçons qu'il reçoit, cet enfant-là ment, et s'il nous trompe quelquefois, nous ses pasteurs et ses maîtres, il ne trompe pas Dieu. C'est devant ce Dieu qu'il faut prendre la résolution de bien vous laisser instruire dès l'entrée de votre voie, afin que l'année prochaine, quand vous reviendrez, si Dieu vous conserve à l'amour de ceux qui vous aiment, quand vous reviendrez vous asseoir encore au pied de cette chaire et en présence des fidèles, nous puissions leur dire de vous : Ils sont meilleurs que l'année passée; ils savent mieux tout ce qu'il est bon de savoir, ils savent mieux prier Dieu, aimer leur Sauveur, honorer leur père et leur mère; et alors, enfans! Dieu prolongera vos jours dans le beau pays qu'il nous a donné. D'année en année, vous serez de plus en plus d'utiles citoyens dans la patrie, de zélés fidèles dans l'Église : on dira de vous comme de vos pères : Ces Protestans sont d'honnêtes gens et de bons chrétiens; vieux, vous ne vous écarterez point de la voie qui vous est maintenant enseignée, et à votre dernière heure, au dernier pas de ce chemin, au dernier détour de la route, aux portes du tombeau, c'est-à-dire aux portes du ciel, car l'un, vous le savez, touche à l'autre, vous verrez pour votre bonheur que Jésus-Christ ne nous a pas trompés en nous disant : Laissez venir à moi les petits enfans ! »

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE, ETC.

De la réforme des prisons, ou de la théorie de l'emprisonnement de ses principes, de ses moyens, et de ses conditions pratiques ; par *Charles Lucas*, inspecteur général des prisons du royaume, etc. — Paris, chez Ed. Legrand et J. Bergounioux. 1836. tome 1er. in-8. 8 fr.

Le vieux système répressif des bagnes et des prisons malsaines

où l'on entasse pêle-mêle une foule de condamnés plus ou moins coupables, plus ou moins corrompus, est depuis long-temps flétri par la juste indignation de tous les hommes de bien, jugé et vivement réprouvé par tous les écrivains compétens, ainsi que par la majeure partie du public. Cependant, si la théorie a marché ainsi à grands pas vers le perfectionnement, la pratique ne l'a guère suivie; du moins en France nous sommes encore bien loin de voir opérer, à cet égard, tous les changemens indispensables pour donner au système répressif la force morale sans laquelle il est impuissant à produire aucun bien et ne saurait, au contraire, entraîner que de déplorables résultats. On peut dire que tout est encore à faire, et cela doit être ainsi, car en de telles matières les demi-mesures ne signifient rien. C'est un système tout entier qu'il faut substituer à un autre, et le long temps qu'on a consacré à mûrir la question, peut faire espérer que la réforme sera radicale lorsqu'on jugera enfin convenable de l'exécuter.

C'est d'un bon augure de voir que le livre que j'annonce ici sort de la plume de l'inspecteur-général des prisons de France. Le nom de M. Lucas faisait déjà, en quelque sorte, autorité en matière de prison pénitentiaire, et aujourd'hui qu'il est chargé de hautes foctions dans cette partie de l'administration, il faut croire que sa voix sera écoutée, que son expérience et ses conseils hâteront puissamment cette réforme jusqu'à ce jour si lente à s'opérer.

La théorie de l'emprisonnement a pour but de prévenir 1° *les évasions*, 2° *la corruption mutuelle des individus*, 3° *les récidives*. Mais on commet souvent l'erreur, en parlant du système pénitentiaire, de vouloir l'appliquer également à toute espèce de prisons, et d'oublier qu'il s'y trouve parmi leurs habitans plusieurs catégories de gens bien différens les uns des autres. En effet, nous avons d'abord les prévenus auxquels le système pénitentiaire n'est nullement applicable, puisqu'on n'a pas à s'occuper de leur régénération morale avant de savoir s'ils en ont besoin, s'ils sont vraiment coupables. Les empêcher de s'évader est la principale affaire; mais la prison ne doit être pour eux qu'un lieu de réclusion sans aucune peine, et ils ont droit à tous les égards, à tous les ménagemens; jamais surtout on ne doit les confondre avec des criminels déjà jugés, car c'est leur imposer un châtiment injuste quand rien ne prouve encore qu'ils l'aient mérité.

Si nous prenons ensuite les hommes condamnés à des détentions plus ou moins longues, nous verrons que le système pénitentiaire ne saurait non plus s'appliquer à tous indistinctement. Le but de ce système est de ramener au bien des êtres dépravés qui ont besoin de recommencer en quelque sorte à ap-

prendre à vivre. Or, cela ne se fait pas d'un jour à l'autre; une semblable éducation ne s'improvise pas. Il faut du temps et même beaucoup de temps. Voilà donc tous les condamnés à des détentions de courte durée exclus du système pénitentiaire, d'autant plus que le plus souvent le délit qui les a fait condamner n'est pas de nature à mériter une peine aussi grave.

« Mais lorsque l'emprisonnement s'adresse à des individus d'une plus grande culpabilité qui se mesure sur la durée de la condamnation, à des individus chez lesquels il faut opposer à elle-même la puissance des habitudes, en déracinant par l'acquisition progressive des bonnes l'empire des mauvaises, alors il prend le caractère pénitentiaire qu'une plus longue durée rend possible, et une plus grande perversité nécessaire. »

Le principal vice du système actuel, c'est que le classement des moralités des actes ne repose pas sur des principes bien stables et bien justes. Il arrive fort souvent que l'échelle de la perversité des condamnés est en sens inverse des présomptions légales et des condamnations judiciaires. Tel homme condamné à vingt ans de fers ou à perpétuité pour avoir commis un meurtre dans un moment de passion violente, est moins corrompu et plus susceptible de réforme que maints voleurs de profession qui savent ne jamais s'exposer aux rigueurs du code pénal et se maintiennent habilement sur la limite des emprisonnemens de courte durée. Pour remédier aux injustes résultats d'un tel état de choses, M. Lucas propose « d'accorder au juge des délits le pouvoir d'élever, en face de circonstances aggravantes, l'emprisonnement jusqu'à une condamnation de trois années, qui ferait dès-lors passer de plein droit l'agent du délit au degré pénitentiaire; et réciproquement d'accorder aux juges des crimes la faculté, à l'occasion de circonstances atténuantes, de faire descendre au-dessous de deux ans les condamnations, qui tomberaient également de plein droit dans l'emprisonnement répressif. »

Ce serait sans doute donner un pouvoir bien grand aux juges; mais cependant ne serait-il pas encore préférable à l'inflexibilité d'une loi qui prescrit une formule générale sans aucun égard aux circonstances si diverses qui peuvent se présenter? Ce serait remédier peut-être aux défauts inséparables d'un système qui ne saurait tenir compte dans ses prévisions de toutes les positions individuelles.

Dans la théorie de l'emprisonnement, les détenus en état de prévention méritent d'abord de fixer l'attention du législateur, et cette partie de la question n'est pas la moins difficile à traiter. Il ne suffit pas pour empêcher l'évasion, d'avoir des prisons bien bâties, une discipline sévère est encore plus indispensable, et c'est à la rendre possible en multipliant et

perfectionnant les moyens de surveillance, que doivent tendre aujourd'hui les efforts des architectes. Une fois ce point-là obtenu, il s'agit d'empêcher que les prévenus se corrompent mutuellement, et ici la tâche est fort délicate; car on n'a pas, comme dans l'emprisonnement après jugement, la ressource de l'intimidation; il ne s'agit plus de récompenser ou de punir, le système rémunératoire ne saurait être employé. La discipline nouvelle que propose M. Lucas consisterait dans un isolement cellulaire absolu de nuit, et dans une séparation cellulaire de jour, avec communication autorisée, soit avec le dehors, soit avec le dedans. Le prévenu jouirait ainsi de l'avantage d'avoir une chambre propre et commode avec un bon lit pour se coucher, et où il pût se retirer dans la journée loin du bruit et de la société de ses co-détenus. On ne peut rien imposer à des hommes qui ne sont encore que soupçonnés; mais par cette séparation cellulaire ils seraient naturellement portés à se livrer à leurs occupations habituelles, et l'ennui tuerait l'oisiveté. Du reste, il est surtout à désirer que la durée de cet emprisonnement préventif soit, en général, autant abrégée que possible; car l'Etat n'offrant pas d'indemnité aux innocens absous, il est barbare de prolonger ainsi un injuste châtiment.

Le système de l'auteur pour l'organisation des prisons pénitentiaires est un heureux mélange des dispositions qu'il a vu mettre en pratique dans les pénitenciers de Genève et de Lausanne. Le silence, l'isolement, et la division des détenus par quartiers suivant leurs progrès dans l'amélioration morale, voilà quelles en sont les bases. M. Lucas cite surtout comme exemple le pénitencier de Genève, dont il fait un grand éloge et sur lequel il entre dans beaucoup de détails. Il le place bien au-dessus de tous ceux qui existent soit en Amérique soit en Angleteterre, et y voit une expérience admirable qui répond à la plupart des objections des adversaires de la réforme des prisons. On comprendra encore bien mieux l'urgence de cette réforme, lorsqu'on saura quelle influence elle peut avoir sur la moralité de la nation entière. « Songe-t-on qu'en France, par exemple, un nombre de 56,000 individus fréquente annuellement les prisons? sur ces 56,000 individus, 48,000 retournent dans la société, soit comme acquittés, soit comme condamnés à un emprisonnement qui n'excède pas la durée de l'année : si les 8,000 restans vont se caser dans la population sédentaire par l'effet de condamnations à plus d'un an, ce chiffre de condamnés entrans a été à peu près balancé dans les dernières années par celui des condamnés sortans par expiration ou remise de leur peine; et ainsi, en dernier résultat, c'est un total de 56,000 individus

que la société envoie annuellement à l'enseignement des prisons, et que l'enseignement des prisons renvoie à la société. En moins de dix-huit ans, c'est un million, et un million qui ne se prélève pas sur toutes les classes de la société, mais sur les classes inférieures où se recrute presque exclusivement la population des prisons, ainsi que le prouve la statistique et l'observation. Jugez d'après cela, quel instrument de moralisation ou de démoralisation dans un pays, que l'institution des prisons, selon l'état et l'action de leur régime intérieur! » Sont-ce quelques obstacles de localités ou d'argent qui devraient arrêter l'exécution des projets réformateurs, quand on dépense tant de millions à des constructions de luxe ou de médiocre utilité? N'est-ce pas là un de ces abus révoltans qui font tache sur la civilisation de notre époque, et l'affreux régime des prisons ne devrait-il pas être le *delenda Carthago* de la nation française?

SCIENCES ET ARTS.

Leçons d'anatomie comparée de Georges Cuvier, recueillies et publiées par M. *Duméril;* seconde édition, corrigée et augmentée.— Paris, chez Crochard et comp. 1836. tome 1er et tome 4, 2 tomes en 3 volumes in-8. 24 fr.

Le plus beau monument qu'on pût élever au génie de Cuvier, c'était la réimpression de ses divers ouvrages, presque tous depuis long-temps épuisés et devenus rares dans le commerce. Ses *Leçons d'anatomie comparée* surtout, avaient besoin de cette publication nouvelle. Elles ont souvent été attaquées injustement par des adversaires du grand naturaliste, qui prétendaient voir son dernier mot dans un ouvrage de sa jeunesse, nécessairement incomplet, et au perfectionnement duquel il travaillait sans cesse. Cuvier ne considérait ses leçons que comme la première ébauche d'un travail beaucoup plus considérable pour lequel il recueillait continuellement de nouveaux documens, de nouvelles observations. En attendant il préparait cette seconde édition, qu'il voulait publier encore avant de s'occuper de sa grande Anatomie comparée, et, profitant des innombrables et précieux matériaux qu'il possédait, il en avait déjà revu toute la première partie, traitant des généralités et des organes du mouvement des animaux vertébrés, lorsque la mort est venue l'enlever à la science. Des amis, des disciples, se sont chargés de terminer cette révision d'après les plans de l'auteur et les travaux qu'il a laissés inachevés. Désireux de défendre sa mémoire

contre toute attaque injuste, ils ont voulu prouver que Cuvier était le premier à sentir les lacunes et les imperfections qui se trouvaient dans ses leçons, et qu'il avait employé tous ses efforts à les combler, à compléter d'une manière digne de son génie ce beau travail qui est comme la base de toute sa renommée. En effet, c'est dans les recherches de l'anatomie comparée, c'est dans l'étude des analogies et des différences qui se présentent dans les organes des divers animaux, que Cuvier a puisé les élémens de sa classification du règne animal, ainsi que cette admirable perspicacité qui lui a valu tant de succès dans la science difficile de la reconstruction des animaux fossiles dont les os se retrouvent épars sur toute la surface de la terre. L'anatomie comparée devrait toujours servir d'introduction à l'histoire naturelle, car elle seule peut nous donner le secret d'une méthode naturelle et nous fournir les moyens de la perfectionner toujours davantage, en nous dévoilant entre diverses espèces d'animaux des rapports que nous n'eussions jamais pu soupçonner sans son secours. N'est-ce pas d'ailleurs une étude du plus haut intérêt que celle d'une science qui nous expose tous les détails de l'organisation, qui, si elle ne nous donne pas le secret de la vie, dont la connaissance est probablement interdite à l'homme ici-bas, nous en découvre du moins le mécanisme, nous explique la plupart de ses merveilleux phénomènes.

On a souvent reproché à Cuvier de n'avoir pas un style brillant et facile, on a regretté qu'il n'eût pas su, comme l'avait fait Buffon, revêtir la science de ces formes gracieuses et séduisantes qui la rendent agréable aux gens du monde comme aux savans. Mais le reproche n'était pas très-juste, car Cuvier entrant bien plus avant dans la science, il ne pouvait songer à faire du style, et d'ailleurs il est toujours clair dans ses explications, facile à comprendre, se tenant également en garde contre une prolixité inutile et contre un laconisme sec et rebutant. Son travail est si riche d'observations ingénieuses, qu'on se laisse volontiers entraîner à le suivre dans le magique tableau qu'il déroule à nos yeux. Si les phrases brillantes n'y abondent pas, les faits les plus curieux s'y pressent et excitent notre plus vif intérêt. On retrouve à chaque instant le cachet du génie supérieur de cet homme, qui durant les quarante dernières années fut à la fois et la tête et le bras de la science, celui qui dirigeait sa marche et celui qui contribuait le plus à la hâter par ses constans efforts. Point d'exclusisme étroit, point de dogmatisme pédant. Dans la partie de cet ouvrage qu'il a revue lui-même, il a mis à profit tous les travaux exécutés depuis sa première édition. Il a pu modifier quelques-unes de ses opinions, suppléer aux lacunes qu'il

avait laissées, mais il est resté fidèle à ses doctrines dont la vérité brillait toujours pour lui du même éclat; il n'a jamais abandonné les principes qui le dirigèrent durant toute sa carrière scientifique. Ses puissantes facultés, sa mémoire prodigieuse, l'innombrable foule d'observations qu'il avait entassées dans son esprit, lui fournissaient des moyens infaillibles de combattre la plupart des systèmes opposés au sien; mais il n'abusa jamais de cet avantage, et chez lui la passion ne vint point usurper la place de cette philosophie haute et sévère qui dominait toutes ses pensées.

Pour compléter dignement cette seconde édition des *Leçons sur l'Anatomie comparée*, M. Duvernoy, déjà chargé par M. Cuvier de la rédaction d'une partie de cet ouvrage, qui depuis lors a toujours été l'objet de ses recherches et de ses travaux, a mis cette partie au niveau de la science actuelle. Il a suivi le plan que Cuvier préférait à tout autre, en s'astreignant à décrire successivement les différences et les ressemblances de forme et de structure que présente un même organe, un même appareil, dans les classes, puis dans les ordres, dans les familles et dans les genres, où il existe, en suivant exactement la classification du *règne animal*. Le lecteur qui connaît la méthode naturelle pourra ainsi saisir de suite les rapports de telle ou telle forme organique, avec les autres caractères de forme extérieure que les noms de famille, d'ordre ou de classe lui rappelleront, et avec les mœurs ou le genre de vie de chaque animal. Toutes les généralités du premier volume et les organes du mouvement des animaux vertébres avaient déjà été revus par M. Cuvier lui-même; M. Laurillard y a ajouté tous ceux qui manquaient. Dans ses généralités on trouve l'exposition de son système qui semble basé sur les différences qu'offrent les mêmes organes chez les divers animaux au lieu de l'être sur les ressemblances de ces organes comme la plupart des systèmes émis avant le sien en France. Il combat fortement cet amour des analogies qui est la source de tant d'erreurs, cette passion de l'unité qui s'empare si facilement de l'homme et lui fait réduire la variété infinie des œuvres de la création aux étroites proportions de son petit esprit.

« Toutes ces vues, dit-il en terminant, n'ont donc été engendrées que par une considération superficielle de ressemblances réelles entre des êtres voisins, et par l'ignorance ou par l'oubli complet de ce qui s'observe dans des êtres plus éloignés. Nous devons dire même que ces ressemblances entre les êtres voisins ont été fort exagérées dans l'exposition, et qu'on a cherché à les multiplier par des hypothèses insoutenables. Néanmoins les peines que l'on s'est données pour les établir,

n'ont pas été tout-à-fait perdues pour la science, et on a découvert ainsi plusieurs faits intéressans, qui seraient peut-être demeurés long-temps ignorés, si l'on n'eût été incité à leur recherche par la passion du système.

» Ce qui reste de vrai, après tant d'écrits et de discours, c'est ce que nous avions dit dans cet article, lorsque nous le publiâmes il y a maintenant trente-deux ans, et avant toutes ces tentatives soi-disant philosophiques, que la nature inépuisable dans sa fécondité, et toute-puissante dans ses œuvres, si ce n'est pour ce qui implique contradiction, n'a été arrêtée dans les innombrables combinaisons de formes d'organes et de fonctions qui composent le règne animal, que par les incompatibilités physiologiques ; elle a réalisé toutes celles de ces combinaisons qui ne répugnent pas, et ce sont ces répugnances, ces incompatibilités, cette impossibilité de faire coexister telle modification avec telle autre, qui établissent entre les divers groupes d'êtres, ces séparations, ces hiatus qui en marquent les limites nécessaires, et qui constituent les embranchemens, les classes, les ordres et les familles naturelles. »

Enfin, M. Laurillard et M. F. Cuvier neveu, se sont chargés de compléter ce qui concerne le système nerveux et les sens. Ainsi rien ne sera omis de ce qui est susceptible d'entrer dans le cadre de l'ouvrage, qui offrira une exposition rapide mais bien complète de tous les principes de l'Anatomie comparée.

Tableaux pour reconnaitre les minéraux, au moyen d'essais chimiques simples par la voie sèche et par la voie humide, par *Fr. de Kobell;* trad. de la 2me édition allemande, par *E. Melly.* — Genève Paris, chez Ab. Cherbuliez et comp. 1836. In-8. 2 fr. 50 c.

Ces tableaux sont destinés à faciliter beaucoup l'étude et la classification de la minéralogie, en fournissant des moyens simples et faciles de déterminer promptement les caractères chimiques de chaque genre. Il suffit, pour en bien comprendre l'usage, d'être habitué à se servir du chalumeau, et à faire les petites manipulations qui se composent de simples solutions ou précipitations. Dans ce petit ouvrage, les minéraux sont divisés en deux classes : les minéraux avec éclat métallique, et ceux qui sont dépourvus de cet éclat ; dans chacune de ces deux grandes divisions, les espèces sont groupées sous diverses subdivisions. d'après leurs propriétés physiques et chimiques. La commodité de ces tableaux en rendra sans doute bientôt l'emploi général, et l'on saura gré à M. Melly, d'avoir traduit cet excellent petit manuel qui n'avait pas son équivalent en français.

Application de l'arithmétique au commerce et a la banque, d'après les principes de Bezout; par *J. B. Juvigny*; 4[me] édition. — Paris, chez Renard. 1835. in-8. 7 fr. 50 c.

L'ouvrage de M. Juvigny était depuis long-temps apprécié par tous les praticiens comme le traité le mieux fait sur la partie des mathématiques qui s'applique à la banque et au commerce. Cette nouvelle édition a subi encore des changemens qui l'ont beaucoup perfectionnée et l'ont fait adopter par la société des Méthodes d'enseignement, ainsi que par l'école spéciale de commerce de Paris.

L'auteur a considérablement étendu le chapitre qui traite des fonds publics. Il y a fait entrer tous ceux qui se négocient à la bourse de Paris. Outre les opérations relatives aux rentes perpétuelles françaises et aux fonds napolitains, on y trouve les actions de la banque de France, le dernier emprunt de la ville de Paris, de quarante millions de capital, l'emprunt espagnol, dit *Ardoin,* les obligations métalliques d'Autriche, l'emprunt romain et l'emprunt belge de 1831, l'emprunt grec, les deux emprunts de don Miguel et de don Pedro, enfin l'emprunt de Piémont, de vingt-sept millions de livres neuves de capital.

La partie consacrée aux opérations arithmétiques relatives aux changes étrangers, a été complètement refondue d'après les innovations et les modifications apportées au mode de changes de divers pays. Les cotes qui s'y trouvent sont toutes de la plus grande exactitude; elles ont été puisées dans les bulletins originaux chez les premiers banquiers de Paris. Des tables de calculs tout faits accompagnent ces additions et en facilitent à la fois l'intelligence et l'usage.

Mais l'amélioration la plus importante peut-être que M. Juvigny ait opérée dans son livre, c'est l'application du calcul décimal aux changes étrangers et aux arbitrages. Il a obtenu ce précieux degré de simplicité à l'aide de nombreux tableaux, dans lesquels les sous-multiples de l'unité principale des monnaies de change en usage dans les diverses places de commerce de l'Europe, sont convertis en millièmes. De cette manière les multiplications et divisions complexes auxquelles donnaient toujours lieu les opérations de ce genre, seront remplacées dorénavant par des multiplications et divisions décimales qui abrégeront les calculs de plus de moitié, et ménageront ainsi aux négocians une économie notable de temps. Cette méthode nouvelle a, sur l'ancienne, le même avantage

que le système métrique français a sur l'ancien système des poids et mesures.

« Le quatrième chapitre, consacré aux changes étrangers, dit l'auteur dans sa préface, a été tellement augmenté, qu'il peut être considéré comme un traité complet sur la matière; traité qui sera aussi utile à Londres qu'à Paris, à Amsterdam qu'à Hambourg, à Naples qu'à Madrid, etc., etc.; car ce chapitre contient, non-seulement les changes de la France avec les principales places de commerce de l'Europe, et *vice versa*, mais encore les changes réciproques de ces places entre elles.

» Enfin, ce même quatrième chapitre a été augmenté, en outre, d'un travail sur les monnaies qui, au mérite de l'à-propos, joint celui d'une véritable utilité. En effet, on y trouve, à la suite de la nomenclature des monnaies de change étrangères, un tableau indiquant le titre et le poids *réels* des monnaies effectives d'or et d'argent, de chaque pays, et leur valeur *réelle* en francs, calculée d'après la double diminution qu'ont subie les frais d'*affinage* et ceux de fabrication, en vertu des ordonnances royales des 15 octobre 1828, et 27 février 1835. Et, comme j'ai eu le soin d'augmenter le prix des monnaies d'argent, de la portion acquise à chaque titre, par suite du nouveau mode d'essai, dit de la *voie humide*, il en résulte que ce travail est d'une exactitude tellement rigoureuse, qu'on ne peut la rencontrer dans aucun des ouvrages sur la matière, publiés antérieurement au 27 février 1835.

» Tout ce qui concerne l'Espagne, comme la manière d'y régler les changes avec l'étranger, selon les localités, les opérations cambistes de ces mêmes localités avec les diverses places de commerce de l'Europe, les rapports des poids et mesures avec les anciennes et les nouvelles mesures françaises, l'évaluation des monnaies effectives d'or et d'argent en francs, etc., etc.; tous ces objets sont traités avec le plus grand détail dans la présente édition. »

L'*Application de l'arithmétique au commerce et à la banque*, doit donc être regardée comme le traité le plus complet de cette matière, et on peut le recommander en toute confiance aux jeunes gens qui se vouent à la carrière commerciale. Ils y trouveront toutes les notions les plus utiles à leur profession, exposées avec clarté et avec tous les développemens nécessaires.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

4e Année. — N° 7. — Juillet 1836.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LE PARADIS PERDU de Milton ; traduction nouvelle, par M. de *Châteaubriand;* précédé d'un Essai sur la Littérature anglaise. —Paris, 1836. 4 vol. in-18. 12 fr.

C'est une traduction littérale que M. de Châteaubriand a voulu nous donner, parce que, dit-il, c'est le seul moyen de bien rendre l'original, de tracer un portrait ressemblant de l'auteur qu'on aspire à interpréter. La fidélité, selon lui, doit être avant tout le principal mérite d'une traduction, et il a cherché le premier à frayer une route qui doit être à l'avenir celle que suivront les traducteurs. Je ne sais jusqu'à quel point ses prévisions à cet égard seront réalisées, je crois qu'il faut se garder ici, comme en toutes choses, d'un système trop exclusif, et l'excès de la fidélité me paraît aussi dangereux que celui de la traduction libre. En effet, on aura beau dire, Chaque langue a son génie particulier qui ne se peut traduire, et telle période belle, harmonieuse et sonore dans l'une, se trouve être sans grâce, sans poésie, et même inintelligible dans l'autre. Quelle que soit l'autorité du nom de M. Châteaubriand, je doute que le public français puisse s'accoutumer à des tournures de phrases semblables à celle de ce début :

« La première désobéissance de l'homme et le fruit de cet arbre défendu, dont le mortel goût apporta la mort dans ce monde, et tous nos malheurs, avec la perte d'Eden, jusqu'à ce qu'un homme plus grand nous rétablît et reconquît le séjour bienheureux, chante, Muse, céleste ! »

Ou bien celle-ci :

« Neuf fois l'espace qui mesure le jour et la nuit aux hommes mortels, lui, avec son horrible bande, fut étendu vaincu, roulant dans le gouffre ardent, confondu, quoique immortel. »

Ou bien encore :

« Cruel était son œil, toutefois il s'en échappait des signes de remords et de compassion, quand Satan regardait ceux qui partagèrent, ou plutôt qui suivirent son crime (il les avait vus autrefois bien différens dans la béatitude), condamnés

maintenant pour toujours à avoir leur lot dans la souffrance! million d'Esprits mis pour sa faute à l'amende du ciel, et jetés hors des éternelles splendeurs pour sa révolte, néanmoins demeurés fidèles combien que leur gloire flétrie. Comme quand le feu du ciel a écorché les chênes de la forêt ou les pins de la montagne, avec une tête passée à la flamme, leur tronc majestueux, quoique nu, reste debout sur la lande brûlée. »

N'est-ce pas là un style rude, lourd et difficile à comprendre? Et que serait-ce donc si on appliquait ce système de *mot-à-mot* à une langue dont le génie s'éloigne encore plus de celui du français, à l'allemand par exemple?

De telles tentatives peuvent produire des études curieuses sur les rapports et les diversités des langages; mais il ne saurait en résulter une traduction agréable à lire, ni satisfaisante. C'est exactement, je crois, ce qui est arrivé à M. de Châteaubriand : son *Paradis perdu* offrira un secours précieux aux personnes qui, étudiant l'anglais, voudront lire Milton avec fruit. Mais la foule ne pourra comprendre ni goûter le mérite de ce pénible travail. C'est une tâche laborieuse que d'en mener la lecture à bout. Sur le nom du traducteur, beaucoup l'entreprendront; mais je ne pense pas me tromper en disant que bien peu l'achèveront. On s'attendait à lui voir employer toute la magie de son style, toute la brillante parure de son imagination, à nous rendre la belle harmonie du poète anglais. Au lieu de cela, nous ne trouvons qu'un calque sec, aride, sans grâce et sans couleurs.

On lira sans doute, avec un tout autre plaisir, l'Essai sur la littérature anglaise, quoique peut-être il laisse beaucoup à désirer, que l'auteur s'écarte trop souvent de son sujet, et prenne trop de plaisir à parler de lui, de sa gloire, de ses malheurs. Ce sont des doléances et des louanges, qu'il vaudrait mieux laisser à d'autres le soin de faire. Mais enfin l'encens peut enivrer quelquefois; et peu d'hommes en ont autant reçu que M. de Châteaubriand. C'est donc un faible, bien pardonnable à lui; mais ce qui l'est moins et ce que la critique doit relever afin d'être juste, c'est l'étrange langage de l'auteur au sujet de la Réforme. Nous n'avons pas la moindre envie d'entamer une controverse religieuse, seulement nous nous contenterons de citer le passage suivant, et d'y joindre un commentaire le plus court qu'il nous sera possible.

« Le moine et le curé sont les compagnons du pauvre, pauvres comme lui; ils ont pour leurs compagnons les entrailles de Jésus-Christ : les haillons, la paille, les plaies, les cachots, ne leur inspirent ni dégoût, ni répugnance; la charité en a

parfumé l'indigence et le malheur. Le prêtre catholique est le successeur des douze hommes du peuple qui prêchèrent Jésus-Christ ressuscité ; il bénit le corps du mendiant expiré, comme la dépouille sacrée d'un être aimé de Dieu, et ressuscité à l'éternelle vie. Le pasteur protestant abandonne le nécessiteux sur son lit de mort ; pour lui, les tombeaux ne sont point une religion, car il ne croit pas à ces lieux expiatoires où les prières d'un ami vont délivrer une âme souffrante. Dans ce monde, le ministre ne se précipite point au milieu du feu, de la peste ; il garde pour sa famille particulière ces soins affectueux que le prêtre de Rome prodigue à la grande famille humaine. »

Voilà comment on fait de l'art aux dépens de la vérité. Il est vrai qu'on ternirait un peu cette haute poésie catholique, en ajoutant que le prêtre de Rome a un tarif imprimé sur lequel presque tous ses dévouemens et ses prières sont taxés en francs et centimes ; que lorsqu'on va réclamer sa bénédiction pour le corps du chrétien expiré, sa première question est : « Vous désirez un enterrement, de quelle classe ? » Car il y a dans l'Eglise plusieurs classes suivant qu'on veut payer 25 francs, 80 francs, 500 francs etc., pour avoir des prières plus ou moins longues, plus ou moins bruyantes. Il est vrai que les institutions de charité ne sont ni moins nombreuses, ni moins bien administrées chez les protestans que chez les catholiques, on le sait; mais on le tait, de crainte toujours de nuire à cette poésie. Il est vrai enfin, et M. de Châteaubriand en est persuadé comme nous, que le ministre protestant est, tout autant que le curé, susceptible de sacrifice et de dévouement ; que de plus, il baptise et marie les pauvres comme les riches sans tarif aucun ; qu'au premier appel du malade, il accourt lui porter des consolations, plus sensées et plus efficaces que quelques mots latins balbutiés à l'oreille du mourant ; qu'enfin, toutes les fois que les parens le désirent, il accompagne le corps jusqu'à sa dernière demeure, et là, prononce à haute et intelligible voix des paroles touchantes qui vont à l'âme et que chacun comprend et retient. Tout cela, on le sait ; mais je le répète, on le tait parce qu'on ne veut pas descendre de ce faîte poétique placé au-dessus des nuages, et sur lequel on prétend toujours maintenir le catholicisme pur et intact, à condition toutefois que personne ne puisse le voir de près.

M. de Châteaubriand partage du reste l'opinion à la mode depuis quelque temps ; il regarde le protestantisme comme ennemi de la liberté ! A défaut de bons argumens pour nous le prouver, il emploie de belles phrases. « Comme Socrate, le protestantisme a été un accoucheur d'esprits ; malheureuse-

ment les intelligences qu'il a mises au jour n'ont été jusqu'ici que de belles esclaves. »

J'avoue que je ne comprends pas du tout ce que cela veut dire. Mais voici qui est plus intelligible :

« En Suisse, il ne réussit que dans les cantons aristocratiques, analogues à sa nature, et encore avec une grande effufusion de sang. Les cantons populaires ou démocratiques, Schwytz, Ury et Underwald, berceau de la liberté helvétique, le repoussèrent. »

Il est fâcheux, pour l'auteur, que les cantons de Schwytz, Ury et Underwald soient justement aujourd'hui les moins libres et les plus arriérés de toute la Suisse. J'ajouterai que M. de Châteaubriand se trompe en disant qu'ils furent le berceau de la liberté, c'est, sans doute, de l'indépendance helvétique qu'il veut dire ; car dans le serment du Grütly il ne s'agissait absolument que de secouer le joug des baillis autrichiens.

Enfin, quant à ce qu'il dit de l'Allemagne et de son apathie pour la liberté, il faudrait d'abord s'entendre sur ce que signifie le mot de liberté. L'Allemagne et maints autres pays prostestans n'ont pas marché, il est vrai, de secousse en secousse comme la France ; mais sont-ils pour cela restés plus barbares qu'elle ? il est permis d'en douter. S'ils n'ont pas fait des révolutions, ils n'ont pas non plus renversé tout l'édifice moral, dont les décombres jonchent aujourd'hui la terre en France, et les nobles élans du génie sont venus plus d'une fois prouver que l'Allemagne possédait une liberté de pensée aussi grande que sa voisine d'en deçà du Rhin. Vous cherchez vainement à le nier, monsieur de Châteaubriand, la réforme de Luther fut une glorieuse émancipation de l'esprit, ce fut une œuvre de génie, et il n'est ni beau ni loyal à vous de dire le contraire. Il n'est surtout ni loyal, ni consciencieux, d'accuser la Réforme des atrocités qui furent commises contre elle. Votre argumentation, à ce sujet, est non-seulement absurde; mais elle est indigne de votre caractère; mais elle est froidement barbare. Le protestantisme, dites-vous, « pourrait être accusé d'avoir été la cause indirecte des meurtres de la Saint-Barthélemy, des fureurs de la Ligue, de l'assassinat de Henri IV, des massacres d'Irlande, de la révocation de l'édit de Nantes, et des Dragonnades ! »

Il faut bien le dire, jamais on n'a raisonné d'une manière plus jésuitiquement odieuse. C'est une logique qui fait frémir. Comment pouvez-vous, après cela, nous parler de liberté ? Ah ! vous ne savez pas seulement ce que c'est : vous qui avez passé votre vie à défendre des rois, à regretter des maîtres absolus mais *légitimes*. Est-il surprenant que vous

n'ayez plus aujourd'hui qu'amertume et dégoût au fond du cœur, que vous ne puissiez plus croire à l'avenir ; vous qui avez si bien obscurci l'horizon en y amassant nuage sur nuage, vous qui, sacrifiant sans cesse la raison à je ne sais quelle exaltation chevaleresque des temps passés, avez employé votre génie à fausser les principes éternels de la vérité et de la liberté? Epargnez-nous du moins votre cri de désespoir, ne venez pas assombrir l'âme d'une jeunesse qui, par respect pour vos facultés supérieures, recevra vos paroles avec enthousiasme et n'y trouvera que déception cruelle. Ne voyez-vous pas quel triste retentissement elles peuvent avoir dans notre époque déjà si portée au découragement, à la lassitude, au suicide? Vous déplorez votre abandon qui atteste, dites-vous, l'ingratitude des hommes; vous étalez votre misère qui vous force à manier la plume lourde à porter du traducteur; mais ne pourra-t-on pas alors vous demander : Que sont devenus ces honneurs, ces gloires, ces richesses dont vous fûtes comblé durant votre longue carrière? Quel gouffre a donc englouti toutes ces palmes dont une seule aurait suffi pour rendre heureuse et brillante la vieillesse de tant d'hommes qui, moins haut placés que vous, luttent cependant avec courage et ne désespèrent pas du monde, parce qu'ils ont vu quelques-unes de leurs illusions se briser contre ses écueils?

Dictionnaire de Thucydide, ou Répertoire complet des mots et des phrases de cet auteur ; par *E. A. Bétant.* — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et compagnie. — Prospectus de 20 pages in-4° contenant un spécimen de l'ouvrage avec une Préface. Le Dictionnaire de Thucydide formera un volume in-4° de 700 pages, qui paraîtra en 4 livraisons. Prix de la livraison pour les souscripteurs : 7 fr. 50 c.

Pour apprécier toute l'importance de l'ouvrage philologique dont cet intéressant spécimen est destiné à préparer la publication, il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'état actuel de la lexicologie grecque, sur les travaux qui l'ont récemment enrichie et sur le vaste domaine qui lui reste à défricher. L'opportunité n'est jamais de trop dans un ouvrage d'érudition, et celui-ci me paraît réunir cet avantage avec beaucoup d'autres genres de mérite.

La lexicologie des langues anciennes est, comme on sait, une partie essentielle de leur étude : si leur grammaire, approfondie de plus en plus par l'influence de l'esprit philosophique et par les recherches profondes des Buttman, des Thiersch, des Zumpt et autres savans du premier ordre, révèle au philologue moderne sa véritable structure, ses lois les plus intimes, et lui découvre de riches points de vue inconnus à l'érudition colossale du seizième siècle, la nomenclature et

le dictionnaire ne demandent pas moins de travaux, de talens et de connaissances à celui qui se propose de dénombrer et de classer leurs trésors, de porter la lumière de l'évidence sur la signification de leurs mots, de leurs phrases, et de distinguer avec soin les diverses nuances qu'ils expriment. La langue grecque, en particulier, est si riche, si variée selon les époques et les contrées où elle a régné, que, malgré tant de travaux dont elle a été l'objet, elle présente encore à celui qui, non content des élémens, veut la connaître à fond, de grandes difficultés, des problèmes dont les dictionnaires les plus estimés ne sauraient lui donner la solution. Il semble vraiment que, pour franchir dans cette étude les limites de la médiocrité, rien ne peut encore tenir lieu des leçons orales des grands maîtres, et nous sommes plus rapprochés qu'on ne croirait de l'époque où, pour comprendre Thucydide et Platon, il fallait recourir aux interprètes vivans et chercher au loin les Philelphe, les Chrysolcre, les Chalcondyle chassés de Byzance par les conquêtes des Turcs. Pour sortir de là, il faudrait posséder un dictionnaire général et complet de la langue grecque, vaste et effrayante entreprise qu'on ne réalisera que par le moyen que M. Bétant indique dans son spécimen, des monographies lexicologiques ou index particuliers et complets des auteurs. L'ouvrage d'Henry Etienne, on peut le dire malgré le respect dû à l'érudition de ce grand homme et malgré les noms illustres attachés à l'édition la plus récente de son Trésor, pèche par sa base pour n'avoir pas été préparé par ce travail indispensable auquel un seul homme serait loin de suffire. Au lieu du tableau historique de la langue il présente une tour de Babel, où tous les dialectes parlés par des races hellènes en divers lieux et en divers temps, viennent se confondre et égarer celui qui en fait son oracle. Heureusement pour le lexicologue grec, les allemands se sont mis à l'œuvre, et pour le grec comme pour le latin d'excellens lexiques préparent le dictionnaire et en tiennent lieu en attendant le moment de l'entreprise. Passon, que les lettres ont eu le malheur de perdre il y a deux ans, cherchant à combiner les avantages d'un dictionnaire général et d'un lexique particulier, greffa pour ainsi dire son plan sur celui de Schneider, qui jouissait d'une juste estime, et fit entrer dans ce cadre un excellent travail sur Homère, Hésiode et Hérodote. Parvenu à sa quatrième édition, ce livre est devenu le *vade-mecum* de l'helléniste. Si Passon avait vécu, il aurait sans doute continué l'exécution de ce vaste plan, et à l'historien des guerres médiques il aurait fait succéder Thucydide, cet auteur qui nous montre le dialecte attique dans toute sa pureté, dans toute son originalité, et dont la

lecture offre tant d'épines à l'étudiant le plus intelligent et le plus laborieux. M. Bétant, helléniste distingué de l'académie de Genève, familiarisé avec les classiques grecs par des études persévérantes, et préparé à l'intelligence de leurs chefs-d'œuvre par un assez long séjour en Grèce, a cherché à remplir la lacune qu'avait laissée l'érudition allemande. Nos lecteurs sont maintenant à portée de juger de l'utilité et de la convenance de son entreprise : c'est celle d'un philologue véritablement instruit de l'état de la branche qu'il cultive, qui s'est proposé de faciliter la lecture de Thucydide, et d'offrir en même temps un précieux répertoire à l'helléniste et au professeur, qui, non contens d'approfondir le sens des anciens auteurs grecs, font de la langue qu'ils ont employée, de ses beautés et de ses finesses, l'objet de leur étude, ou s'exercent même à manier cet admirable instrument de l'analyse et de la pensée. Ce volume leur offrira une riche collection de phrases, de locutions, de remarques grammaticales qu'ils chercheraient vainement ailleurs, et devra prendre sa place à côté de Passon dans la bibliothèque de ceux qui savent l'allemand, et à côté d'Alexandre, chez ceux qui sont réduits à employer cet utile mais insuffisant abrégé.

La rédaction de la lettre B, que M. Bétant a choisie comme spécimen, répond pleinement aux vues judicieuses et étendues qu'on trouve exposées dans la préface; on voit qu'il a parfaitement compris la tâche que doit s'imposer le lexicographe, et qu'il possède les talens nécessaires pour la remplir, talens beaucoup plus rares et d'une nature beaucoup plus relevée que ne l'imaginent ceux qui, par un préjugé assez absurde, ne voient dans une telle œuvre qu'un travail de compilateur, et dans l'étude des langues qu'une étude de mots. Déjà le Journal de l'instruction publique et la Bibliothèque universelle ont encouragé cette entreprise de leurs suffrages, et nous acceptons pour elle les vœux énoncés par le savant Burnouf; mais nous ne saurions souscrire au reproche qu'adresse à M. Bétant l'estimable philologue qui a rendu compte du spécimen dans la Bibliothèque universelle de Genève : nous ne regrettons point, comme lui, que le lexique, au lieu d'être rédigé en latin, le soit en français. Nous croyons que la langue de Pascal et de Voltaire est assez répandue sur la surface du globe pour que désormais la préférence qu'on lui donne dans un ouvrage de ce genre soit plus favorable que nuisible à l'étendue des services qu'il peut rendre à la science et à son débit dans l'étranger. D'ailleurs, pourquoi traduire une langue morte par une langue morte ? pourquoi employer le latin, moins riche et souvent plus vague

que le grec, à rendre des nuances et à définir des termes pour lequels le romain n'avait pas toujours d'équivalent? pourquoi expliquer l'inconnu par l'inconnu, offrir à l'étudiant un commentaire qui lui-même aurait besoin d'un commentaire? Ces raisons n'ont pas été sans influence sur Passon et d'autres lexicographes qui ont rédigé leurs dictionnaires dans leurs langues maternelles, moins répandue que la nôtre, et elles ont dû déterminer M. Bétant, qui d'ailleurs, il faut bien le remarquer, se proposait avant tout l'avancement de la philologie en France, et avait également en vue l'utilité de l'étudiant et celle de l'helléniste de profession, à préférer un idiôme dont le tour et le génie se rapprochent souvent plus du grec que du latin, dont les conquêtes s'étendent de jour en jour, et dont la précision caractéristique le rend éminemment propre à servir d'interprète et de mesure commune aux autres idiômes. C. *Docteur-ès-lettres.*

LE LIS DANS LA VALLÉE, par M. *de Balzac.* — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

Voici un livre dont on a parlé déjà depuis bien longtemps. Peut-être même aura-t-il fait plus de bruit avant de naître qu'il n'en fera aujourd'hui, malgré *son titre friand,* comme dit M. de Balzac. En tête du premier volume se trouve tout au long le procès auquel il a donné lieu entre l'auteur et *la Revue de Paris,* et M. de Balzac qui prétend craindre le bruit, chérir la solitude, adorer l'obscurité, s'étale complaisamment devant le public, entre dans une foule de détails d'intérieur qui n'intéresseront personne. Sans nous mêler de toutes ces querelles, qui ne sont bonnes qu'à achever de déconsidérer la littérature et les littérateurs, abordons le roman. J'avoue que j'ai beaucoup de peine à comprendre comment le nom de M. de Balzac jouit d'une telle renommée, qu'on s'empresse de publier ses œuvres simultanément à Saint-Pétersbourg et à Paris, qu'on paie le droit d'insérer dans une Revue ses fragmens de contes 250 francs la feuille, et qu'après cela ses manuscrits conservent encore une valeur considérable.

Mais peut-être *le Lis dans la Vallée* est-il un chef-d'œuvre rare. Examinons avant de juger, et lisons quelques pages de ce livre, *l'une des pierres qui domineront dans la frise d'un édifice littéraire lentement et laborieusement construit.*

« A quel talent nourri de larmes devrons-nous un jour la » plus émouvante élégie, la peinture des pâtimens subis en » silence par les âmes dont les racines, tendres encore, ne

» rencontrent que de durs cailloux dans le sol domestique, » dont les premières frondaisons sont déchirées par des mains » haineuses, dont les fleurs sont atteintes par la gelée au » moment où elles s'ouvrent? »

Avez-vous compris? — Non. — Eh bien, ni moi non plus; mais c'est égal, ce doit être bien beau. *Pâtimens*, comme c'est *émouvant!* Et *frondaisons*, qu'en dites-vous? Mais passons plus loin. Le héros est né, il a grandi malgré les cailloux du sol domestique; cependant, *affecté par tant d'élémens morbides, à vingt ans passés*, il *était encore petit, maigre et pâle*. Sur ces entrefaites, il rencontra la *femme qui devait aiguillonner sans cesse ses ambitieux désirs et les combler en le jetant au cœur de la royauté*. Il fut *saisi par le premier accès charnel de la grande fièvre du cœur*, et au milieu d'un bal, se trouvant auprès de cette femme, *après s'être assuré que personne ne le voyait*, il *se plongea dans son dos, comme un enfant se jette dans le sein de sa mère, en baisant à plusieurs reprises toutes ces épaules où se roula sa tête*.

C'était une manifeste incongruité; mais que voulez-vous qu'on fasse lorsqu'on se trouve en présence d'une femme dont le souffle de l'âme se déploie dans les replis des syllabes? *Sa façon de dire les terminaisons en* i *faisait croire à quelque chant d'oiseau; le* ch *prononcé par elle était comme une caresse, et la manière dont elle attaquait le* t *accusait le despotisme du cœur*. O génie observateur! qui eût jamais pensé à tout cela sans toi, prodigieux de Balzac!

Lorsqu'il la revit quelque temps après : « Quel chant d'hi- » rondelle joyeuse, quand elle pouvait rire! mais quelle voix » de cygne appelant ses compagnes, quand elle parlait de » ses chagrins! L'inattention de la comtesse me permit de » l'examiner. Mon regard se régalait en glissant sur la belle » parleuse; il pressait sa taille, baisait ses pieds, et se jouait » dans les boucles de sa chevelure. Cependant j'étais en » proie à une terreur que comprendront ceux qui, dans leur » vie, ont éprouvé les joies illimitées d'une passion vraie. » J'avais peur qu'elle ne me surprît les yeux attachés à la » place de ses épaules, que j'avais si ardemment embrassée. » Cette crainte avivait la tentation, et j'y succombais, je les » regardais! Mon œil déchirait l'étoffe : je revoyais la len- » tille qui marquait la naissance de la jolie raie par laquelle » son dos était partagé, mouche perdue dans du lait, qui, » depuis le bal, flamboyait toujours le soir dans ces ténèbres » où semble ruisseler le sommeil des jeunes gens dont l'ima- » gination est ardente et dont la vie est chaste. »

Avez-vous compris? — Non. — Eh bien, ni moi non plus; mais c'est égal, il paraît que c'est très-beau. Continuons :

Cette femme avait un mari, « âgé seulement de cinquante-» cinq ans. La demi-couronne qui ceignait monastiquement » l'arrière de sa tête dégarnie de cheveux, venait mourir aux » oreilles en caressant les tempes par des touffes grises mé-» langées de noir. »

C'était une espèce de fou assez méchant, qui rendait sa femme très-malheureuse. La vie de Mme de Mortsauf était aussi *grise*, mélangée de noir, comme les touffes qui caressaient les tempes de son mari; mais sa vertu ne chancelait point pour cela, et notre héros dut éternellement se contenter du souvenir de *toutes ces épaules où se roula sa tête.* Jamais elle ne voulut lui octroyer plus que sa main à baiser. Il fallut bien se contenter de cette légère faveur, et il arrivait souvent à notre héros, pour s'en consoler, de vouloir *voluptueusement rester sous l'azur ensemencé d'étoiles, entendre encore en lui-même ces chants de ramier blessé, les tons simples de cette confidence ingénue, rassembler dans l'air les effluves de cette âme qui toutes devaient venir à lui.*

Cet amour platonique remplit le livre de M. de Balzac, qui se plaît singulièrement à en détailler longuement les moindres soupirs, les plus petites émotions. Cependant le jeune homme ne peut demeurer fidèle à cette ombre de passion. Entraîné dans le monde, par sa position sociale, il se voit exposé à des séductions auxquelles il ne résiste pas. *Une belle lady, si svelte, si frêle, une femme de lait, si brisée, si brisable, si douce, d'un front si caressant, qui a le pied de la biche, un petit pied sec et musculeux, sous une grâce d'enveloppe indescriptible; dont le corps ignore la sueur, aspire le feu dans l'atmosphère et vit dans l'eau, sous peine de ne pas vivre;* telle fut l'heureuse rivale de madame de Mortsauf, dans les bras de laquelle l'infidèle amant oublia ses vœux et son chaste amour. Aussi, quand il revint auprès du *lis de la vallée,* quand il osa se représenter devant celle dans le dos de laquelle il s'était d'abord plongé, *la faiblesse indifférente de cette voix, jadis si pleine de vie, la pâleur mate du son, révélaient une douleur mûrie, exhalaient je ne sais quelle odeur de fleurs coupées sans retour.*

Mais l'amour platonique peut vivre sans difficulté à côté d'un autre amour plus matériel, et après le premier mouvement de jalousie, madame de Mortsauf rendit sa main à baiser à notre héros, qui n'en continua pas moins à voir sa *femme de lait, si brisable.*

Madame de Mortsauf meurt pour terminer le livre, qui, sans cela, aurait pu durer éternellement, grâce à la fécondité de l'auteur, qui paraissait se complaire dans la description de ces deux amours, et surtout dans la recherche de tous les moyens employés par les chastes amans pour se parler de

leur sympathie sans en prononcer le nom. Des fleurs remplaçaient les paroles pour eux, et un bouquet artistement arrangé, vaut bien mieux, selon M. de Balzac, que toute l'éloquence d'une lettre ou d'une déclaration.

« Une petite herbe, la flouve odorante, est un des plus puis-
» sans principes de cette harmonie voilée. Mettez ses lames
» luisantes et rayées comme une robe à filets blancs et verts,
» dans un bouquet, ses inépuisables exhalations remueront
» au fond de votre cœur les roses en bouton que la pudeur
» y écrase. »

Avez-vous compris? — Non. — Eh bien, ni moi non plus;
Mais n'importe, c'est sublime.

Que pensez-vous du Lis de la vallée? M. de Balzac n'est-il pas un bien grand génie? Ne peut-il pas rivaliser avec M. J. Janin par le luxe de son style, par l'art admirable de faire mousser la pensée, et d'en employer la plus petite dose possible, pour remplir deux volumes de 300 à 350 pages chacun? Ces deux écrivains possèdent au même degré la faculté de l'insufflation. Je ne doute pas que la phrénologie ne découvre quelque jour sur leur crâne la bosse du vent, et ne nous apprenne que, dans leur jeune âge, l'un et l'autre furent très-habiles à faire des bulles de savon; que, sans l'éducation libérale qui développa leur intelligence, l'un et l'autre se seraient sans doute distingués dans l'art de faire de la crême fouettée, ou des soufflés de tout genre.

Cependant, je remarque une différence bien tranchée qui les sépare. M. Janin a le luxe des mots répétés, la richesse des comparaisons absurdes; M. de Balzac emploie un autre procédé: sa prédilection est marquée pour les termes scientifiques, et voici comment il travaille. Se présente-t-il à lui une idée, il la couche sur le papier, puis la tourne et la retourne en tous sens avec sa plume, jusqu'à ce qu'elle soit tellement obscurcie, qu'on n'y puisse plus rien comprendre. Alors il envoie le bon à tirer à l'imprimerie.

Exemple : Madame Mortsauf éprouva quelques scrupules de recevoir la visite de son amant, tandis que son mari est malade. — A quoi pourrai-je comparer cela? s'est dit M. de Balzac; comment exprimer cette pensée toute simple, d'une manière nouvelle et exotique?

Et prenant son dictionnaire d'histoire naturelle, il y a trouvé que l'hermine était un animal fort craintif, qui redoutait l'eau et la boue. Donc :

« Quand le médecin revint, je lui révélai les scrupules
» d'hermine effarouchée, qui poignaient ma blanche Hen-
» riette. »

Autre exemple : Le renard est fauve, le renard est fin;

vous diriez donc, la finesse du fauve renard, ou bien encore, la finesse du renard fauve. Mais M. de Balzac, par une inversion bien plus heureuse, nous dira : *la fauve finesse du renard.*

Et si vous voulez connaître avec quelle habileté l'auteur du *Lis dans la vallée* manie la langue scientifique, lisez la description du bouquet, page 225 du tome Ier : C'est le *sédum des vignes*, avec les *spirales du liseron à cloches blanches;* les *brindilles de la bugrane rose;* les *fibrilles déliées de l'amourette purpurine, qui verse à flots ses anthères flavescentes;* les *panaches affilés des agrostis;* les *folles dentelles du daucus;* les *ombellules du cerfeuil sauvage;* les *corymbes des mille-feuilles;* les *tiges diffuses de la fumeterre, des feuilles lancéolées*, etc. etc.

Voilà l'œuvre que les éditeurs s'arrachent, qu'on imprime spontanément à St.-Pétersbourg et à Paris, qu'on paye au moins deux fois 250 francs la feuille! Etonnez-vous après cela des succès qu'eurent, dans leur temps, les La Calprenède, Scudéry, Chapelain, et tant d'autres bourreaux de la langue française, qui prirent plaisir à lui faire subir mille tortures, à la dépouiller de toutes ses qualités, à tuer son génie, à détruire sa pureté, et sa clarté si admirable!

Dans notre imparfaite civilisation, il est une portion de la société, qui, incapable de comprendre ce qui est beau, ce qui est noble et vrai, vit au jour le jour de toutes les folies capricieuses de la mode. C'est elle qui fait le succès de ces écrivains vides et prétentieux, qui cachent leur néant sous une brillante enveloppe, et ne négligent jamais l'occasion de flatter le grand monde, sa richesse et ses vices.

CLOTILDE, ou l'Ouvrière et la Marquise; par *E. Guérin.* — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE, 1560; par le baron *de Bazancourt.* — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

UN SECRET D'ÉTAT, par *Mortonval.*—Paris, 1836. in-8. 7 fr. 50 c.

ALBERT, ou les Mœurs du siècle, par *Chasserot.* — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

UNE FILLE NATURELLE, par *Félix Davin.* — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

UNE COQUETTE, par *Léon Martiney.*—Paris, 1836. 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.

LA COURONNE DE BLUETS, par *Arsène Houssaye.* — Paris, 1836. in-8. 7 fr. 50 c.

LE ROI ET LA GRISETTE.—Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

CARACTÈRES ET PORTRAITS DE FEMMES, par *H. Lucas.*—Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

LA CARTE JAUNE, roman de Paris, par *E. Chapus.*—Paris, 1836, in-8. Prix : 7 fr. 50 c.

— *Clotilde* offre de l'intérêt; on y trouve des tableaux assez

vrais de la société, et quoique l'auteur ait un peu trop le goût des intrigues embrouillées et romanesques, son récit est attachant et contient, pour le genre de public auquel il s'adresse, quelques leçons assez morales.

— *L'Escadron de la Reine* est un roman historique peu remarquable. Les lecteurs trouveront plus de plaisir à parcourir le *Secret d'Etat* de M. Mortonval, qui, sans être une œuvre de haut mérite, est écrit avec facilité et entraînement.

Quant à *Albert, ou Mœurs du siècle,* je ne conseille à personne d'en essayer la lecture. C'est une plate imitation de mauvais genre de Paul de Kock, dans le plus détestable style.

—Dans *Une Fille naturelle,* M. F. Davin aspire à marcher sur les traces de l'illustre romancier écossais. Cette tentative est fort louable, sans doute, et l'on ne saurait qu'approuver le choix d'un semblable modèle. Mais je crains bien qu'on ne trouve guère de rapport entre ce roman et ceux de Walter-Scott. Je ne saurais que répéter ici ce que j'ai déjà dit plus d'une fois. Nos jeunes auteurs ne comprennent pas bien la véritable donnée du roman historique. C'est toujours l'histoire et non les mœurs qu'ils ont en vue; ils font de l'histoire romanesque, mais ne savent point nous peindre dans leurs tableaux l'ensemble de la vie d'une époque. Il est vrai que pour cela il faudrait des études profondes, un travail sérieux et de longue haleine. Au reste, pour être juste, il faut reconnaître que M. Davin ne manque pas de talent, et que cette nouvelle publication décèle en lui une tendance à suivre une route meilleure que celle adoptée par la plupart de nos romanciers.

—Voulez-vous avoir une idée du style de M. Léon Martiney, auteur d'*une Coquette?* en voici un échantillon précieux :

« C'était le 28 octobre 1808, là-bas, à cent lieues du beau ciel qui projetait son éclat d'azur sur la noire tourelle dentelée du vieux château de Moulins, un horizon sombre et brumeux semblait couvrir d'un sinistre crêpe une triste et silencieuse cité picarde, que troublaient, cependant, à cette heure qui partage le jour en deux fractions égales, qu'elle donne, l'une au passé, l'autre à l'avenir, des cris de jeune femme en proie à la violence du mal dont la déchirait une frêle créature, que l'impitoyable sort arrachait à la paix du néant, pour la jeter en pâture aux angoisses de la vie. »

J'avoue qu'après un tel début, je n'ai pas eu le courage d'aller plus loin que cette première page; je ne vous dirai donc pas quelle était cette frêle créature que l'impitoyable sort arrachait à la paix du néant, et je doute que vous soyez tentés d'acheter le livre pour le savoir. Vous n'irez pas non

plus, si vous m'en croyez, vous laisser prendre à la *Couronne de bluets* de M. Arsène Houssaye, car vous seriez cruellement désappointés, en trouvant à la place de ces jolies fleurs bleues qui font l'ornement des champs, une cynique composition de M. Théophile Gautier. Cet écrivain paraît avoir la manie d'être original à tout prix, et c'est aux dépens de la morale, du bon goût et du bon sens qu'il achète son brevet d'*excentricité*. Il faut convenir que c'est le payer un peu cher.

—*Le Roi et la Grisette* nous offrent deux volumes de plus à ajouter, dit-on, à l'innombrable collection des œuvres de M. de La Motte Langon. Pas n'est besoin d'en dire davantage.

— M. H. Lucas a essayé de composer une galerie de *Portraits de femmes*. Il y a du bon, du médiocre et du mauvais, comme dans toutes les autres galeries, mais surtout c'est trop de portraits; ce genre fatigue promptement aussi bien en écrit qu'en peinture.

— Enfin, pour terminer cette longue série de romans, je dirai que M. Eugène Chapus a fort bien fait d'appeler sa *Carte jaune*, roman de Paris; car c'est ce qu'on peut appeler une composition *fashionable* destinée à un succès de boudoirs et de salons aristocratiques. On y trouve une superbe description de chasse royale, sous Charles X; une verte diatribe contre les destructeurs d'antiques ruines, une sortie héroïque contre la conversion du château de Saint-Germain en pénitencier militaire. Du reste, c'est une œuvre littéraire assez médiocre.

LE JEUNE IMPOSTEUR, traduit de l'anglais de G. W M. Reynolds par *A. J. B. Defauconpret*.—Paris, chez Eugène Renduel. 1836. 2 vol. in-8. Prix : 15 fr.

Ce roman, écrit avec plus de simplicité que tous les ouvrages du même genre que la France voit éclore chaque jour, se recommande à l'intérêt des lecteurs par une richesse d'aventures et d'intrigues peu commune. L'imagination de l'auteur ne sera certainement pas accusée de stérilité; l'action de son drame ne languit pas. Des scènes animées et faites pour inspirer de vives émotions se succèdent sans relâche d'un bout à l'autre de ce récit. M. Reynolds ne craint pas, il est vrai, de recourir souvent à l'arsenal de terreur, de meurtres et de crimes si généralement exploité par tous les romanciers du jour; mais on lui doit la justice de dire que du moins il ne s'écarte jamais trop de la vraisemblance et demeure toujours dans les limites que, sur cette terre, au milieu de notre état social, on ne voit jamais franchir par les

passions même les plus désordonnées, par les criminels les plus audacieux.

La société dans laquelle nous introduit l'auteur n'est sans doute pas très-relevée, ni très-morale; mais il a voulu peindre un des traits de la corruption d'une grande ville, un de ces exemples trop communs de la manière dont la ruine et la honte se glissent dans les familles, dont le vice, une fois maître de sa victime, l'entraîne et la précipite dans un abîme sans fond.

Son héros est un jeune homme de caractère faible et vaniteux, qui se laisse circonvenir par de mauvais sujets, et se détourne bientôt de la bonne route pour les imiter. L'ambition des richesses s'empare de son esprit, elle le tourmente, étouffe l'une après l'autre dans son cœur toutes les semences morales qui y avaient été déposées, et une fois devenu l'esclave de cette impérieuse passion, il n'est pas loin du crime. En effet, ses compagnons le trouvent digne de leurs projets, et, de fourberie en fourberie, ils l'entraînent sur leurs traces, en font un voleur, un faussaire, un escroc, un assassin et le plus vil de tous les hommes. Rien ne résiste à cette funeste influence. Honneur, affections de famille, les sentimens les plus sacrés, les lois les plus saintes, tout est foulé aux pieds par le *jeune imposteur,* qui réussit pendant quelque temps à duper le monde, mais qui, après ce court et triste triomphe, trouve le châtiment qu'il mérite dans la découverte de tous ses méfaits.

Le but moral n'est pas oublié par l'auteur, et si cet ouvrage dénote peut-être une plume encore peu exercée, un style qui sent trop sa rhétorique de collége, du moins n'y rencontre-t-on point cet oubli de tout respect humain, de toute convenance sociale, qui semble être la devise de tant de jeunes écrivains.

On reprochera, je crois, à M. Reynolds, certains détails trop minutieusement prolixes. Il vaut mieux laisser les caractères se peindre eux-mêmes dans leurs actions, que d'offrir au lecteur ces longues définitions qui souvent l'impatientent, et qui, d'ailleurs, le rendent ensuite plus exigeant sur la manière dont le personnage est soutenu. On lui demandera aussi pourquoi il n'a mis à-peu-près que des coquins en scène. L'intérêt ne sait sur qui s'arrêter, et c'est surtout un grand tort de nous montrer, dès le début de son roman, le héros déjà coupable d'un grand crime. Il aurait mieux valu, je crois, nous le peindre encore honnête et succombant graduellement aux appâts tendus à sa faiblesse vaniteuse. Enfin, l'intrigue ne m'a pas semblé conduite avec une grande habileté. Les moyens employés par l'auteur pour en amener les diverses

péripéties sont souvent très-faibles et même puériles.[1] Le dénoûment, surtout, me paraît brusque ; et après avoir placé tous les fils qui devaient faire mouvoir les acteurs de son roman, M. Reynolds baisse la toile au moment le plus inattendu. Quelques verres de poison, quelques coups de pistolet le débarrassent de tous les personnages qui l'importunent, et les lecteurs qui aiment savoir la fin de l'histoire de chacun de ceux dont le nom figure dans le cours d'un roman, ne seront pas très-satisfaits, je crois, de notre auteur. Mais tous ces défauts peuvent tenir à un début ; et si, comme nous le pensons, le *Jeune Imposteur* est le premier roman de M. Reynolds, on peut certainement dire qu'il promet pour l'avenir, et qu'en modifiant quelque peu sa manière de composer, en travaillant davantage son style, il pourra aspirer à une juste renommée comme romancier.

Dissertation abrégée sur le nom antique et hiéroglyphique de la Judée, ou Traditions conservées en Chine, sur l'ancien pays de Tsin, pays qui fut celui des céréales et de la croix ; par M. le Chevalier de Paravey.— Paris, chez Treuttel et Wurtz. 1836. in-8, fig. 3 fr.

La Chine a été jusqu'à présent considérée comme un pays entièrement à part, qui n'avait eu nulle relation avec les autres contrées du monde, et qui était lui-même l'unique auteur de son étrange civilisation dont l'immobilité semble un problème insoluble. Presque tous les écrivains ont avancé que la Chine était restée inconnue aux anciens, et les nombreux missionnaires qui ont pendant long-temps vécu au milieu des Chinois, ont généralement mis peu d'empressement à faire les recherches et à recueillir les documens qui auraient pu éclaircir cette importante question. Les travaux philologiques de M. de Paravey ont été constamment dirigés vers ce but. Déjà, en tête de son *Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples*, ouvrage que l'on a mal-à-propos cru épuisé et dont on peut se procurer encore des exemplaires assez facilement, on trouve un *Coup-d'œil rapide sur l'histoire du monde, entre l'époque de la création et l'ère de Naboussar*, dans lequel il expose des idées complètement opposées à celles de la plupart des Orientalistes, mais qui paraissent fondées sur des faits certains. La dissertation que j'annonce ici développe et appuie encore mieux la thèse de M. de Paravey en ce qui concerne particulièrement la civilisation chinoise. Il nous montre les Chinois connaissant fort bien la Judée qu'ils appelaient *Ta-Tsin* (la grande Chine), et d'où leur étaient très-probablement venus tous les élémens des arts et des sciences, dont ils n'étaient peut-être eux-mê-

mes qu'une colonie altérée par le mélange des races mongoliques. La grande croix de *Si-gan-fou* et un dessin tiré pour la première fois de l'Encyclopédie chinoise, donnent une grande autorité à ces paroles. Cette croix, encore trop peu connue, prouve d'une manière irrécusable que, dès le septième siècle après Jésus-Christ, le christianisme fut importé en Chine; et le dessin extrait de l'Encyclopédie représentant un marchand de la Judée venant apporter en Chine « le corail rouge recueilli par les Phéniciens, et les étoffes, déjà recherchées, fabriquées à Damas, en Syrie, dès les temps les plus anciens, » montre qu'à une époque encore plus reculée les Chinois étaient en relation avec d'autres peuples, et en recevaient des marchandises et des produits divers. L'inscription qui accompagne ce dessin prouve de plus que sa date est antérieure à notre ère, car il y est question du grand-pontife des Juifs. Le peuple chinois n'a donc pas toujours été isolé ; sa civilisation n'est que le reflet de celle des antiques nations, dont il nous reste tant de vestiges et de monumens : transplantée sur le sol de la Chine, elle s'y est acclimatée sans se perfectionner, mais aussi s'y est maintenue au travers des siècles et des révolutions. A quelle époque et comment la Chine a-t-elle rompu ses relations avec le reste du monde? Ceci est une autre question qu'il ne sera pas facile de résoudre sans doute; mais les recherches de M. de Paravey mettront les savans sur la route de découvertes bien curieuses. Dans la forme antique du mot *Tsin* il a trouvé, en décomposant le signe d'après les racines du dictionnaire chinois, les élémens qui indiquent les céréales et la croix adorée. Or, les médailles antiques et les recherches les plus savantes s'accordent pour désigner la Judée comme la contrée des céréales. Et n'est-ce pas un fait bien extraordinaire que de trouver en Chine, la Judée, connue sous le nom de pays de la croix, déjà long-temps avant la naissance de Jésus-Christ? Quelle mine féconde de révélations importantes sur l'histoire du Vieux monde ! Que l'érudition se réveille, que l'on encourage ses travaux, que les précieux trésors rapportés par les missionnaires soient enfin examinés, traduits; et toutes ces questions, sur lesquelles on discute depuis long-temps en aveugles, s'éclairciront bientôt. Tel est le résumé de la dissertation de M. le chevalier de Paravey. Il appartient à de plus savans que nous d'en juger le mérite, d'en apprécier dignement tous les détails. Mais il nous a paru qu'il avait bien saisi l'esprit de l'écriture chinoise en considérant ses signes comme des hiéroglyphes, et en s'attachant beaucoup plus à la forme de chaque signe qu'au son des mots. Il semble d'ailleurs bien plus vraisemblable de

considérer la civilisation immuable de la Chine comme le résultat d'importations étrangères qui ont trouvé un sol propre à les nourrir, mais inhabile à les féconder, que de penser qu'un peuple aurait pu par ses propres efforts s'élever ainsi, puis s'arrêter subitement sans rétrograder. Les Chinois sont probablement doués de cette intelligence facile qui saisit promptement les idées qu'on lui présente ; mais tout élan, tout esprit d'invention et de progrès se trouve étouffé chez eux par un despotisme ombrageux et méthodique qui a eu l'habileté d'enrégimenter la pensée comme une troupe de soldats, de la soumettre de même à la discipline rigoureuse de l'uniforme et des coups de bâton. Que le système vienne à chuter, que les Chinois se retrouvent en contact avec les nations européennes, et sans doute on les verra bientôt marcher de progrès en progrès, et prouver qu'ils ont conservé quelque chose de l'esprit actif de la race caucasique.

Souvenirs d'Espagne, par *Henri Cornille*.—Paris, 1836. 2 vol. in-8. fig. Prix : 15 fr.

M. Cornille voyage en observateur, notant au fur et à mesure sur son carnet tout ce qui le frappe le long de sa route. Mœurs et usages, préjugés nationaux ou religieux, institutions, tout ce qui attire son attention, tout ce qui captive son intérêt trouve place dans ses souvenirs. C'est une lecture fort amusante qui, à côté de la relation d'un voyage intéressant, de la description d'un pays curieux et peu connu, contient une foule d'anecdotes propres à faire connaître la vie espagnole sous ses faces diverses, à offrir les traits caractéristiques qui distinguent chaque province en particulier. Peut-être trouvera-t-on dans cette forme, qui tient autant du roman que du voyage, un peu trop de légèreté. L'Espagne demande à être étudiée avec beaucoup de soin; c'est un sujet qu'on ne saurait trop approfondir, et, de toutes les contrées de l'Europe, c'est celle qui supporte le moins un coup-d'œil superficiel, surtout en présence des faits politiques dont elle est aujourd'hui le théâtre. Mais, malgré ce défaut, l'ouvrage de M. Cornille trouvera sans doute de nombreux lecteurs et obtiendra un honorable succès. Le même auteur a déjà publié, il y a deux ans, des *Souvenirs d'Orient* qui se distinguent par les mêmes qualités et ont aussi fait leur chemin dans le monde, plutôt comme livre amusant que comme relation de voyage. C'est un genre d'ouvrage qui plaît beaucoup, parce qu'il offre plus d'attrait que cette foule de mauvais romans dont on nous accable, et qu'il trouve en même temps un public plus nombreux que des voyages sérieux et scientifiques.

Précis d'histoire universelle, par M. *Schroeck et Schlotzer*, édition française revue, augmentée et mise à la hauteur des connaissances actuelles, avec de nombreuses annotations, par M. *Hortus*, chef d'institution.— Paris, chez l'auteur, rue du Bac, N° 88. 1836. 8 fr.

Cet ouvrage est un excellent résumé fort bien conçu pour l'enseignement de l'histoire universelle. Il est divisé en paragraphes courts et offrant chacun quelque événement marquant, que des questions placées à la suite sont destinées à graver plus fortement encore dans la mémoire de l'élève. On remarque dans sa distribution un ordre et une clarté rares dans les livres de ce genre. Les auteurs ont très-bien su éviter la sécheresse, défaut ordinaire de la plupart des abrégés; ils ont heureusement élargi la sphère de l'enseignement en quittant l'ornière dans laquelle on s'était jusqu'à eux péniblement traîné. M. Hortus a donné encore un plus grand prix à sa traduction en y faisant tous les changemens et toutes les additions qui lui ont paru nécessaires pour perfectionner l'œuvre de MM. Schroeck et Schlotzer, et la rendre digne en tous points de notre époque si remarquable par l'élan qu'elle a donné à la science historique.

L'avant-propos des auteurs que je donne ici, fera connaître l'esprit qui a présidé à la composition de cet excellent livre :

« L'histoire est l'appréciation du mouvement général de l'humanité; son but principal, comme celui de toutes les autres sciences, est de prévoir et de faire trouver dans le passé et le présent des leçons utiles pour l'avenir. Toute étude historique doit être faite avec la pensée de déterminer le mouvement humanitaire; elle doit servir à faire connaître la fonction que chaque peuple a remplie dans la grande famille humaine, les modifications qui ont été apportées à son organisation primitive, et les fruits avantageux ou les résultats nuisibles que ces modifications ont eus pour suite. L'histoire doit suivre pas à pas la marche de chaque nation, considérer ses fonctions, le but de sa création, son organisation primitive, la place qu'elle a occupée parmi les autres nations et la part de travail et d'intelligence qu'elles ont apportée pour la construction du grand édifice social auquel tous les peuples ont travaillé plus ou moins. Rien dans le monde n'est isolé; la fonction que chaque nation a accomplie, se rattache à un but général, dont le résultat doit être le perfectionnement de la société humaine. Pour étudier l'histoire avec fruit, il n'est pas important de s'attacher surtout aux évènemens détachés; il importe de connaître d'abord l'organisation générale de toutes les nations et la position de chacune d'entre elles par rapport aux autres. On en vient ensuite à l'his-

toire particulière d'un peuple; alors il est important de déterminer la fonction à laquelle il a été destiné, le progrès des arts et des sciences, le mouvement politique, le développement de la morale sociale et religieuse, la marche de l'industrie, les découvertes heureuses, et enfin les hommes remarquables.

« Les évènemens isolés ne doivent être considérés que comme des anecdoctes ou des annotations propres à faire connaître le caractère d'une époque. Lorsqu'ils ne se rattachent à aucun mouvement général, les évènemens de détail ne doivent être intercalés dans l'histoire que pour rendre son étude moins aride, et se trouvent là comme les personnages d'un tableau qui représente quelque vaste point de vue, afin seulement d'égayer le paysage et de donner de la vie à la nature. »

Histoire des progrès de la civilisation en Europe, depuis l'ère chrétienne jusquau XIX[me] siècle, par *H. Roux-Ferrand.*—Paris, chez L. Hachette. 1836. tome 3, in-8°, 7 fr.

M. Roux-Ferrand poursuit noblement sa tâche et déroule à nos yeux l'imposant spectacle de la marche de l'esprit humain à travers tous les obstacles, tous les écueils dont sa route est jonchée. Ce nouveau volume renferme les neuvième, dixième et onzième siècles. Le sujet continue à s'étendre toujours plus, et ce n'est plus seulement un ou deux peuples qui participent des bienfaits de la vie civilisée. Dans chaque nation, le progrès se montre sous une forme diverse, il se mêle à des évènemens nombreux et compliqués; il devient très-difficile d'en saisir l'ensemble et d'en former un tableau unique. Aussi trouvera-t-on moins de suite, moins d'enchaînement dans cette partie du travail de M. Roux-Ferrand. La distribution en chapitres qu'il a adoptée, est sans doute plus en rapport avec la forme historique, mais il est obligé de tracer si rapidement les traits de chaque histoire particulière qu'on a à peine le temps de les contempler. Il nous jette bien un *nous y reviendrons plus tard* en forme de consolation, mais cette phrase souvent répétée finit par impatienter le lecteur à-peu-près comme les brusques transitions de l'Arioste, dans son Roland furieux. On regrettera, je crois, que l'auteur se soit assigné des limites si restreintes. *L'histoire de la Civilisation* demandait au moins dix volumes au lieu de six.

Mais cependant, qu'on ne croie pas que l'ouvrage de M. Roux présente de la sécheresse, de l'aridité. Il a au contraire merveilleusement su éviter ce défaut, et si le récit des évènemens est trop hâté, trop brisé, on trouve en revanche

des détails du plus grand intérêt sur tout ce qui concerne les mœurs, les usages, la vie domestique des anciens temps. Plusieurs chapitres sont consacrés à nous peindre le moyen-âge sous toutes ses faces. Cette époque si curieuse de l'histoire est jugée par l'auteur avec beaucoup de sagacité, sans prévention aucune. Il en étale à la fois devant nos yeux, les barbares excès et les phases brillantes, les vertus chevalcresques et les illustrations littéraires. Il signale avec beaucoup de justesse les abus et les maux sans nombre que la féodalité entraîna après elle; il trouve cependant quelque amélioration apportée à la condition des femmes, au milieu du chaos de cette époque. Le progrès s'y montre en général rarement, et on a de la peine à suivre sa marche; « l'esprit humain recule d'un pas en avançant de deux, et recule souvent plus qu'il n'avance : pendant une grande partie du moyen-âge, a-t-on dit avec raison, les forces vagues, turbulentes et inexpérimentées, que l'invasion a jetées sur l'Empire romain, s'agitent en sens divers, détruisent pièce à pièce cet édifice, résultat des efforts et des travaux de dix siècles.... Tous les élémens coexistent, tous les efforts se heurtent : l'antiquité et les temps modernes, l'esclavage et le servage, les municipes romains et les bandes barbares, les chefs, les rois, les consuls, et les évêques. La framée, les faisceaux, le sceptre et la croix; le droit romain et le droit germanique, les chants rauques des dialectes du nord et les mélodieux accens du midi; tous les principes, toutes les idées, toutes les races se meuvent sans se coordonner. »

La philosophie et les lettres de ces trois siècles sont également examinées par M. Roux-Ferrand, qui complète le tableau par un chapitre sur les beaux-arts, la peinture, la sculpture, l'architecture du moyen-âge, qui jetèrent et jettent encore tant d'éclat; sur les sciences physiques et naturelles qui, quoiqu'entremêlées de grossières erreurs, de préjugés superstitieux, ne laissèrent pas cependant de faire des progrès assez marqués, grâce à l'ardeur avec laquelle s'y livrèrent des hommes poussés, soit par l'appât du gain, soit par le désir plus noble et non moins impérieux de percer les mystères de la vie; sur l'agriculture enfin, le commerce et l'industrie dont la force puissamment civilisatrice fut bientôt étouffée par l'esprit féodal, par cet infâme droit du plus fort qui se glissa dans la société et devint petit à petit la seule base de ses institutions, ou du moins de ses actes. Il nous conduit ainsi jusqu'aux croisades, qui formeront le sujet de son quatrième volume. « Les croisades! Grand fait historique qui, comme la boîte de Pandore, a versé les biens et les maux sur l'Europe chrétienne et l'Asie musulmane.... Evènement immense qui rem-

plira les trois siècles suivans, en planant sur l'histoire générale du monde civilisé. »

Histoire de Roussillon, comprenant l'histoire du royaume de Majorque, par M. *D. S. M. J. Henri*, conservateur de la bibliothèque de Perpignan. — Paris, Imprimerie royale. 1836. 2 gros vol. in-8, 20 fr.

Le comté de Roussillon s'étendait le long de la mer depuis Salses jusqu'à Collioure; pour en former la province du même nom lors de sa réunion à la France, on y joignit les comtés de Vallespir et de Conflent, ainsi qu'une partie de celui de Cerdagne. La position géographique de cette contrée en fait sous tous les rapports un pays curieux à étudier. Située aux pieds des Pyrénées et sillonnée par plusieurs petites branches de cette grande chaîne de montagnes, elle offre un sol fertile en productions des régions les plus opposées. « Ses montagnes recèlent des métaux de toute espèce; le fer existe presque partout, le plomb s'y montre sur plusieurs points, et la riche mine de cuivre récemment découverte à Canavellas, vient d'ajouter une nouvelle opulence minérale à celle qui existait déjà, et d'accroître de son produit les ressources de la France. » Les ruines de constructions romaines, qui se voient éparses sur tout le territoire de Roussillon, sont bien faites pour attirer l'attention des antiquaires. Enfin, placée sur la limite qui sépare la France de l'Espagne, cette province a souvent joué un rôle important dans les dissensions qui éclatèrent entre ces deux états; elle est là « comme un anneau qui unit l'his- » toire de ces deux nations si long-temps rivales. »

On voit que cet ouvrage peut offrir un grand intérêt; et, en effet, l'auteur ne s'est pas fourvoyé en choisissant un sujet pareil; on y trouve une foule de détails curieux et peu connus. Le moyen-âge s'y déroule avec ses chevaliers, ses troubadours, ses vilains et ses institutions bizarres, dans lesquelles la barbarie luttait avec le christianisme. Les guerres de la France contre les rois d'Aragon y jouent également un grand rôle, et l'auteur sait attacher vivement les lecteurs par des récits pleins de mouvement et de vérité. On a beau prêcher aujourd'hui l'unité et la centralisation, comme les sauve-gardes d'une contrée, il n'en est pas moins vrai que la France de jadis offrait bien plus de vie civile, plus de variété, et, quoi qu'on en dise, plus de véritable nationalité que celle d'à-présent. Chaque province, chaque comté avait son existence propre, sa sphère particulière dans laquelle se développaient toutes les facultés qui maintenant ne tendent qu'à venir s'engouffrer dans le vaste abîme de Paris. Ces barons, ces grands vasseaux, ces gouverneurs de province étaient sans doute fort

souvent de petits tyrans oppresseurs; mais il y avait d'honorables exceptions dans le nombre, et d'ailleurs, là même où la tyrannie se montrait, elle éveillait la résistance, entretenait par opposition l'esprit public; en un mot, toutes ces résidences de petits souverains étaient autant de capitales qui vivifiaient le sol de la France, desséché aujourd'hui, épuisé par la pompe aspirante de Paris. Du reste le Roussillon paya souvent bien cher sa belle position; il fut presque continuellement le théâtre d'une guerre acharnée pendant les diverses phases de laquelle ses habitans changèrent plusieurs fois de maîtres. Ce n'est guère que dans les dernières années du règne de Louis XIV que la paix vint apporter quelque repos à cette malheureuse contrée et permit de travailler à sa prospérité, d'y établir l'ordre et de la doter d'institutions propres à y détruire les derniers vestiges de la barbarie.

Je n'entreprendrai pas d'analyser cette histoire; l'enchaînement des faits m'entraînerait trop loin, et les limites de cet article ne me permettent pas de m'étendre aussi longuement que je le voudrais. Mais je crois que mes lecteurs trouveront avec plaisir ici un extrait de l'introduction, et je choisis le fragment suivant sur les Gitanos qu'on rencontre fréquemment dans le Roussillon.

« La race des Gitanos, étrangère à la Catalogne et au Roussillon, où elle se trouve en permanence, partie domiciliée dans les principales villes, partie se déplaçant sans cesse et n'ayant aucun établissement fixe, ni feu, ni lieu, n'est autre que celle dont la première apparition en France et dans le midi de l'Europe, fut signalée par les écrivains du XVme siècle.

» Induit en erreur par quelques rapprochemens inexacts, nous avions avancé, autrefois, que les Gitanos étaient les descendans proscrits des anciens Maures, forcés par le sort des armes, de tomber dans les fers de ceux qu'ils avaient subjugués, et qu'ils n'avaient de commun avec cette caste vagabonde, dite des Bohémiens, que leurs vices, leur propension au vol, leur habitude à prédire la bonne aventure par la chiromancie, leur maraudage, et leur dégoûtante saleté. Des documens, que nous n'avions pas eus alors, nous ont convaincus depuis que les Gitanos n'avaient pas plus de rapport avec l'Arabe implanté dans la Péninsule, qu'avec la population originaire de ces mêmes contrées. La différence de filiation, entre les Gitanos et les Mauresques, est complètement établie par la date de l'expulsion de ces derniers, et par celle des premières ordonnances rendues contre la caste vagabonde, antérieure de quatre-vingt-sept ans à l'édit d'expulsion. L'annaliste de Catalogne, Félin de la Pena y Farell, nous indique même l'époque précise de l'arrivée des premiers Gitanos en

Catalogne, qui eut lieu trente ans après leur apparition en France. « Le 11 juin 1447, dit cet écrivain, entrèrent dans Barcelonne, un duc, un comte, et un grand nombre d'Egyptiens, qu'on appelait Gitanos, se retirant de la province occupée par les Mahométans, afin de conserver la foi : ils se divisèrent en Espagne, et d'eux descendent les Gitanos.

» Lorsque, chassés de partout, et traqués, même en Espagne, comme des bêtes féroces, ces hommes, d'origine inconnue, désignés sous le nom de Bohémiens, de Gypsies, de Zingari, ou Gitanos, furent contraints de chercher un abri dans les antres des animaux dangereux, auxquels on les assimilait, la facilité de se cacher dans les montagnes les multiplia dans les Pyrénées catalanes, qui devinrent, en quelque sorte, leur patrie; c'est de là qu'ils font des excursions dans les pays voisins, surtout à l'époque des foires. Les Gitanos nomades, qui sont en quelque manière la race pure, vont et viennent de Catalogne en Roussillon, par bandes, ou tribus, composées d'un nombre plus ou moins grand d'individus de tout âge et de tout sexe, remarquables par leur horrible saleté, le déguenillage, le devergondage des femmes, et, ce qui inspire le plus d'horreur, par la facilité de leur appétit, qui s'accommode de tout ce qu'il y a de plus immonde et de plus repoussant. Jamais embarrassés de leur gîte, une masure abandonnée, une arche de pont sans eau, sont leurs stations ordinaires; leur vie est un bivouac continuel. A peine la tribu a-t-elle fait halte, que les femmes se répandent dans les rues de la ville ou du village au pied duquel elle s'est arrêtée, pour acheter des provisions et tâcher de faire des dupes; les enfans, nus et couverts de crasse, obsèdent les passans pour leur arracher quelque aumône, et les hommes cherchent à vendre ou à échanger quelques ânes ou mulets dont l'origine, entre leurs mains, est toujours suspecte : le maquignonage et la tonte des bêtes de somme sont toute leur industrie.

» Partout où passe une bande de Gitanos, la surveillance des fermiers et villageois, aussi bien que des marchands, est alerte, pour préserver de leur rapine les basses-cours, les jardins, les vergers ou les boutiques. Adroits à voler les montures de toute espèce, ils n'ont pas moins d'adresse à les déguiser ensuite, pour les rendre méconnaissables aux yeux de ceux à qui ils les ont enlevées.

» Le physique du Gitano est une peau enfumée, des cheveux lisses et plats, des traits fortement modelés; grande bouche, nez aquilin, angle facial, point différent des races caucasiennes. Sa taille, généralement au-dessus de la moyenne, est bien prise et élancée. Adroit, leste, robuste, il supporte sans peine toutes les intempéries, et brave toutes les saisons.

Quoique son costume ne diffère pas de celui du Catalan, il s'y trouve cependant toujours quelque chose de remarquable : son pantalon monte sur la poitrine ; son gilet, de couleurs toujours brillantes, descend rarement de plus de quatre doigts au-dessous des aisselles, parfois même il n'a pas cette longueur ; sa veste, qui n'est guère plus longue, est ronde et garnie, le plus souvent, comme le pantalon, de passe-poils, de cordons ou de lacets, disposés avec symétrie.

» Un mouchoir appliqué en bandeau sur son front et noué derrière la tête, et par-dessus un long bonnet, tombant à plat sur les épaules ou relevé sur la tête, d'une manière toute spéciale, forment sa coiffure. Une ceinture de soie ou de laine cramoisie ou noire, s'enroule autour de ses reins, et à cette ceinture sont suspendus les instrumens de son industrie : des ciseaux de diverses grandeurs, dont les principaux, à lames très-longues et larges, sont arqués d'une façon particulière, et tous enfermés dans un étui commun fait en forme de gaine de pistolets d'arçon ; des morailles, cordes et autres ustensiles semblables. Les femmes, dont les cheveux sont toujours en désordre, se couvrent la tête d'un ample fichu, noué sous le menton ; leur corset, de drap, de velours, de coton ou de nankin, à manches justes et à longue taille, est lacé sur le devant, et le jupon est garni de découpures, et orné d'un ruban de couleur bien tranchée avec celle du vêtement.

» Les Gitanos domiciliés sont un peu moins déguenillés que leurs compagnons nomades ; mais toujours une excessive saleté est le cachet de la race. Leurs femmes ont un peu mieux que des haillons, quelques-unes arrivent même jusqu'à une mise décente ; mais toujours encore dans ces vêtemens, et dans la manière de les porter, on voit quelque chose qui tient à la caste, et qui les ferait reconnaître indépendamment de tous les caractères particuliers à leur espèce.

» L'histoire de Roussillon fait le plus grand honneur à M. Henri. Il serait à souhaiter que tous les hommes placés ainsi que lui à la tête des bibliothèques publiques des départemens, consacrassent leurs loisirs à de semblables travaux consciencieux et utiles ; on arriverait bientôt à posséder ainsi l'histoire complète de toutes les parties de la France, l'histoire véritable de la nation, tandis que l'on n'avait guères eu, jusqu'à ces derniers temps, que celle de ses rois et de sa capitale.



RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, imitée de Christophe Schmid, par *J. Dérome,* précédée d'une introduction de M. l'abbé Deguerry, et ornée de 60 tableaux tirés sur papier de chine, dessinés et gravés d'après les peintres les plus célèbres; de deux frontispices emblêmes de chaque testament; d'une carte de l'ancienne Egypte et d'une carte de la Palestine.—Paris, chez Herder et compagnie. 1836. 2 vol. grand in-8. fig. 25 fr.

Ce bel ouvrage, que notre numéro de février dernier annonçait déjà, est entièrement terminé. L'extrait suivant, que j'emprunte à l'introduction de M. l'abbé Deguerry, m'a paru digne d'en faire apprécier tout le mérite bien mieux que ce que j'aurais pu dire moi-même.

« Christophe Schmid, à en juger par l'imitation que M. Derôme a faite de l'ouvrage allemand, suit assez littéralement le texte sacré. Les mots qu'il y intercale sont rares, et il ne se les permet que pour lui donner plus de clarté. Mais ce qui distingue cette *histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament,* ce qui la recommande par-dessus tout, ce qui en fait une œuvre éminemment *propre à instruire,* ce sont les réflexions dans le cours et le plus ordinairement à la fin de chaque chapitre. Elles respirent une foi vive, une piété ardente, et sont pleines d'une onction qui pénètre. On peut les appeler pratiques. Leur but est de faire naître dans le cœur les sentimens qui découlent du fait rapporté. Ce ne sont ni des digressions philosophiques, ni des commentaires savans, mais des applications aux mœurs pour les juger, les blâmer ou les louer, et les exhorter soit à se sanctifier, soit à se perfectionner. C'est quelquefois une âme qui répand devant Dieu, tantôt de l'admiration et de l'amour pour cet être souverainement grand et souverainement bon, tantôt des regrets pour les fautes qu'elle a commises, tantôt de la reconnaissance pour les grâces qu'elle a reçues, tantôt des demandes pour les secours dont elle a besoin. Ces réflexions vont à atteindre la conduite pour la rendre bonne ou meilleure. Quelques-unes font penser, en les lisant, au sublime livre de l'Imitation de Jésus-Christ. Leur langage, leur ton, leur couleur, comme leur esprit, rentre dans ceux de la sainte histoire qui les inspire. Tout est simple et naturel pour la pensée, aussi bien que pour le style. La prétention ou seulement la recherche, ne se fait remarquer et sentir nulle part.

» Il est à souhaiter que cette nouvelle publication de *l'histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament* ait le même succès que les publications faites précédemment en plusieurs lan-

gues. L'Ecriture-Sainte étant la parole de Dieu, est le livre que doit lire de préférence l'homme qui tient à Dieu par toutes ses facultés. En la lisant, les divers âges et les divers états se fortifient dans la volonté d'accomplir les obligations qui les lient. L'enfance et la jeunesse sont, en faisant cette lecture, à l'école de la sagesse, et reçoivent les bénédictions que Jésus-Christ aimait à leur prodiguer pendant sa vie. En lisant les saintes Écritures, les hommes du travail et de la peine apprennent à s'honorer de leur condition, parce qu'ils apprennent à la voir dans les desseins de la Providence ; ils se reposent de leurs fatigues et se renouvellent dans l'amour de ce qui est bien, de ce qui est honnête, de tout ce qui peut les rendre heureux. C'est avec les Écritures que les déshérités du monde, les infortunés qui seront toujours si nombreux, peuvent se consoler et se résigner ; car la patience est faite d'espérance. Or, il n'y a que l'Écriture qui puisse fournir par ses promesses des motifs solides d'espérer. Enfin, si le doute et l'incrédulité veulent lire l'Écriture attentivement et avec pureté d'intention, leur esprit s'éclaircira, leur cœur s'embrasera ; témoin Saint-Augustin, dont les Livres sacrés commencèrent le retour à la vérité et à la sainteté. L'on ne converse pas en vain avec Jésus-Christ, qui appelle à lui pour les soulager et les guérir, tous ceux qui souffrent, de quelque nature que soient leurs souffrances, ou morales, ou intellectuelles, ou corporelles. *Venez à moi, vous* tous qui êtes chargés et accablés, je vous soulagerai.

» Robert roi de Sicile écrivait à Pétrarque : « Je vous assure » que je fais plus de cas des Saintes Lettres que de ma cou- » ronne : s'il fallait opter et quitter nécessairement l'un pour » l'autre, je n'hésiterais pas à abandonner mon diadème. »

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE, ETC.

JOURNAL DU PALAIS, recueil complet de la jurisprudence française; nouvelle et troisième édition : 1791 à 1837 ; par *Ledru Rollin*, docteur en droit.—Paris, 1836. 24 vol. grand in-8. 250 fr.

Cette nouvelle édition du *Journal du Palais* sera revue et complétée avec le plus grand soin. L'ordre chronologique y sera adopté de préférence à tout autre, comme offrant un tableau de la marche de la jurisprudence, et évitant le morcellement et les contradictions qu'entraîne avec lui l'ordre alphabétique. La facilité des recherches, qui est le seul avantage présenté par celui-ci, sera également favorisée par une table analytique par ordre des matières, qui accompagnera

l'ouvrage. « Rien ne sera négligé pour rendre les recherches sûres et rapides. Principes généraux de législation groupés en forme de traité sous chaque division principale, tableau synoptique de la jurisprudence, noms des parties, articles des codes et des lois : tel sera son contenu, tels seront ses moyens de contrôle. Son mécanisme sera simple, son volume assez resserré pour qu'elle soit conçue et réalisée par le même esprit, et qu'elle présente au lecteur harmonie et unité. »

Les éditeurs promettent que ce recueil sera le plus complet qui ait paru ; car, disent-ils, un avocat aussi patient que laborieux a passé deux longues années à relever, avec des fiches et un à un, tous les arrêts qui se trouvent dans *Sirey*, dans *Dalloz*, dans le *Journal des avoués*, dans le *Journal des notaires*, dans le *Bulletin civil et criminel de la Cour de cassation*, dans les principaux recueils des Cours royales de province, pour les comparer aux décisions contenues dans les deux premières éditions du *Journal du Palais*. De cette sorte, pas un arrêt, pas un seul, n'a pu échapper, et la troisième édition du *Journal du Palais* va présenter sur la jurisprudence un ensemble imposant et parfait que ne pourrait offrir aucun autre ouvrage *pris isolément*.

Des annotations et quelques critiques savantes formant une espèce de *glose* continue, serviront à éclairer les questions difficiles par des commentaires lumineux. Le nom de M. Ledru Rollin, déjà connu fort avantageusement par des antécédens honorables et par sa collaboration au Journal *Le Droit*, est une garantie pour l'exécution de ce grand travail.

Conditions de la souscription :

La collection de 1791 à 1837 se composera de VINGT-QUATRE volumes *grand in*-8, de 45 à 50 feuilles d'impression, ou 800 pages, sur deux colonnes, format du *Châteaubriand ;* ils contiendront par leur justification tout à la fois compacte et lisible, la matière de plus de *cinquante* volumes in-4 ordinaires.

Le prix des 24 volumes n'est que de DEUX CENT VINGT-DEUX FRANCS pour les 500 premiers soupscripteurs, quand même l'abondance des matières obligerait l'Administration à dépasser le nombre de volumes déterminé ; il sera de 250 fr. pour ceux qui souscriraient après ce nombre atteint.

Le prix de l'ouvrage sera payable par fractions, à la présentation de chaque volume ; tout souscripteur qui voudra payer *comptant le prix intégral*, jouira d'une remise de SIX POUR CENT.

A *Paris*, les souscripteurs pourront, sur leur demande, recevoir le volume en *quatre* livraisons, au prix de DEUX FRANCS CINQUANTE CENTIMES chacune.

Les 24 volumes seront suivis d'une table faite sur un nouveau plan, avec tout le soin possible, et qui offrira l'avantage de l'ordre alphabétique et de l'ordre chronologique.

A partir de 1837, la jurisprudence courante se publiera par livraisons qui formeront 2 volumes par an.

LE PREMIER VOLUME EST SOUS PRESSE. Il paraîtra un volume par mois. Les souscriptions pourront dès à présent être adressées à M. PATRIS, propriétaire du *Journal du Palais,* au bureau du journal, à Paris, *rue de Jérusalem,* 3, et à Genève chez Ab. Cherbuliez et compagnie, libraires.

PHILOSOPHIE DES MANUFACTURES, ou économie industrielle de la fabrication du coton, de la laine, du lin et de la soie, par M. *Andrew Ure,* trad. sous les yeux de l'auteur et augmenté d'un chapitre inédit sur l'industrie cotonnière française, etc. — Paris, 1836. 2 vol. in-12 ornés de fig. Prix : 12 fr.

Le docteur Andrew Ure est un zélé défenseur des progrès de l'industrie, des machines à vapeur, et particulièrement des manufactures de coton. Il s'attache à prouver d'une manière victorieuse, les bienfaits que l'humanité en retire aussi bien sous le rapport moral et intellectuel que sous celui purement matériel et physique. Il montre les ouvriers attachés au travail régulier des manufactures, beaucoup plus heureux, sages et intelligens, que ceux qui végètent dans une liberté dont ils ne savent qu'abuser sans cesse. Il voit dans les machines à vapeur une force qui remplace l'homme dans des travaux trop pénibles ou abrutissans pour lui, et tend à l'élever en ne lui laissant que des occupations qui exigent plus le travail de l'esprit que du corps. Son livre renferme une foule de détails précieux sur l'état de cette industrie en Angleterre. On y trouve tous les documens nécessaires pour discuter d'une manière approfondie cette question importante. Il tend à prouver que l'Angleterre doit puiser dans son esprit manufacturier une force régénératrice capable de la faire marcher d'un pas sûr dans la voie du progrès et de la liberté. Les faits rassemblés par M. Ure offrent un vif intérêt, non-seulement pour les industriels, mais encore pour tout homme qui s'occupe de suivre la marche progressive de l'humanité. On y puisera sans doute de consolantes espérances pour l'avenir de la société. L'industrie n'apparaîtra plus comme une force malfaisante qui corrompt les hommes en les enlevant aux mœurs prétendues innocentes et patriarcales de la vie agricole; mais on y verra une arme pacifique et puissante que la science emploie pour combattre l'ignorance et répandre la civilisation.

MUSÉE INDUSTRIEL, description complète de l'exposition des produits de l'industrie française faite en 1834, ou Statistique industrielle, manufacturière et agricole de la France à la même époque, par MM. *de Moléon, Cochand et Paulin Desormeaux.*—Paris, rue Neuve des Capucines 13 bis. 1836, tome second in-8, fig. 5 fr.

Après un an environ d'attente, voici enfin le second volume du Musée industriel; si cela continue de même, nous

aurons une nouvelle Exposition avant que le compte rendu de celle-ci soit complètement publié. Il est pénible d'avoir à le dire, ce retard provient de l'inconcevable indifférence avec laquelle les industriels ont accueilli une entreprise toute conçue dans leur intérêt. En vain les auteurs ont-ils multiplié leurs avertissemens, leurs demandes d'informations; rien ou presque rien ne leur est arrivé, et ils ont été obligés d'aller frapper à d'autres portes pour se procurer les documens nécessaires à l'achèvement de leur œuvre. Cependant cet ouvrage prendra place dans les fastes de l'industrie, et il jettera certainement quelque lustre dans l'avenir sur ceux dont les noms s'y trouveront inscrits avec mention de découvertes, d'inventions ou de perfectionnemens utiles à l'humanité. Comment se fait-il donc que dans notre époque, où le charlatanisme des annonces est poussé si loin et trouve chaque jour tant de dupes, un recueil judicieusement et impartialement rédigé, comme l'est le Musée industriel, ne soit pas encouragé, et que chacun ne s'empresse pas de lui envoyer tous les renseignemens les plus détaillés? Hélas! c'est par la même raison que notre Bulletin trouve si difficilement de l'appui, tandis que la critique salariée s'enrichit toujours plus. On veut être annoncé, mais non pas jugé! Outre cela dans l'industrie il y a l'étroit esprit de jalousie, de rivalité mesquine qui fait que chacun se renferme dans son égoïste sphère, et craint de livrer au public les secrets de son travail. Avec ce sot esprit on ne parviendra jamais à atteindre les grands et beaux résultats dont l'Angleterre nous offre l'exemple. La persévérance de MM. de Moléon, Cochaud et Paulin Désormeaux n'en est que plus louable. On doit leur en savoir gré, car ce n'est qu'ainsi qu'on pourra à la longue détruire cette fatale indifférence et créer chez les industriels un esprit national plus fort que l'intérêt privé mal entendu.

Ce second volume renferme : le coton, les couvertures, la bonneterie, les dentelles, blondes, gazes et broderies, la chapellerie, les cuirs, la teinture, impressions sur tissus, tapis, tapisseries, velours, papiers peints, métaux, outils, instrumens, etc. Six planches donnent les dessins fort bien exécutés de la plupart des objets les plus importans.

SCIENCES ET ARTS.

Esquisses phrénologiques et physiognomoniques, ou Psychologies des Contemporains les plus célèbres, selon les systèmes de Gall,

Spurzheim, de la Chambre, Porta et J. G. Lavater, par *Théodore Poupin*.—Paris, chez Trinquart. 1836. 2 vol. in-8. ornés de 40 portraits; 18 fr.

De l'esprit, de la vivacité, un style facile et agréable, des applications assez piquantes, et de curieux rapprochemens; voilà de quoi faire la fortune de ces *esquisses*, alors même qu'elles ne paraîtraient pas sous le patronage de M. J. Janin. Mais leur succès ne sera que justice; car, chose superlativement rare aujourd'hui, voici un livre amusant dont pas une page ne fait frémir, ni pleurer, ni bailler. Et ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est avec de la science que l'auteur a produit ce merveilleux résultat. Il est vrai que la science est plus féconde à elle seule que les têtes de tous nos romanciers ensemble, et qu'en fait d'imagination la nature ne peut pas avoir de rivaux. Ses ressources sont inépuisables, ses trésors ne sauraient se compter, et c'est à peine si nous avons pu jusqu'à présent parvenir à lire une demi-page seulement du grand livre de l'Univers.

Sans adopter entièrement toutes les prétentions de la phrénologie qui, ainsi que tout système, a ses erreurs et ses vérités, on doit reconnaître les services réels qu'elle a rendus et qu'elle pourra rendre encore à la science.

La physiognomonie de Lavater n'a certainement pas non plus été inutile, et ces deux branches offrent également un vif attrait à l'esprit de l'homme observateur. C'est un exercice plein de charme que celui de chercher à deviner les caractères d'après les figures, de comparer des traits et des penchans qui se retrouvent chez diverses personnes, d'étudier les formes invisibles de l'âme dans les habitudes du corps qui lui sert d'organe pour communiquer avec l'extérieur.

M. Th. Poupin a rassemblé les portraits d'une quarantaine d'hommes distingués de notre époque, et leur appliquant les théories de Gall et de Lavater, il en a formé une galerie du plus grand intérêt. C'est la silhouette de Brillat-Savarin qui représente *l'Alimentivité*. Sa spirituelle *physiologie du goût* lui valait bien cet honneur; on ne fut, je crois, jamais si spirituellement gastronome.

Les traits du docteur Gall nous offrent *l'Amativité;* ceux de Casimir Perrier, la *Philogéniture;* ceux de Walter Scott, *l'Habitativité;* ceux de M. Laffitte, *l'Affectionivité;* ceux du général Lamarque, *la Combativité. La Destructivité* se lit sur la figure de Dupuytren, qui fut en effet grand amateur d'opérations chirurgicales; il paraît que cet organe était très-développé chez lui, car notre auteur va jusqu'à prétendre que « le pau»vre enfant de Pierre Buffière n'obéissant qu'à son organisa-

» tion, n'eût été qu'un dangereux vaurien ; le hasard, *l'éduca-*
» *tion et une volonté ferme* ont fait de l'enfant devenu homme
» un des plus habiles professeurs de l'école de Médecine,
» chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie
» de Médecine, de l'Institut, un des barons les plus riches,
» les plus considérés et les plus considérables de France. »

La *Secrétivité* ne pouvait être mieux représentée que par le portrait du prince de Talleyrand, ce diplomate consommé dont toute la vie présente aux yeux du public quelque chose de merveilleusement énigmatique.

L'Estime de soi, cette qualité qui, lorsqu'elle ne dégénère pas en orgueil, fait les grands hommes et les grandes choses, est attribuée par l'auteur à M. le docteur Broussais qui a en effet certainement bien le droit de s'estimer lui-même, et d'avoir confiance dans ses talens généralement applaudis et reconnus même par les adversaires de son système.

Personne ne contestera à M. Dupin aîné la *Circonspection*, attribut dont il est doué à un rare degré, et qui donne à son esprit une allure tout-à-fait particulière.

La *Bienveillance* respire dans tous les traits de Béranger, et ses œuvres sont là pour attester qu'il ne se glissa jamais le moindre vestige de fiel dans son cœur. Au milieu même des luttes si vives qu'il soutint contre la Restauration, il conserva toujours cette cordiale gaîté sans arrière-pensée, cette franche allure qui sont l'apanage de l'homme vraiment bon.

La *Vénération*, organe de la religiosité, est l'apanage de notre poète, M. de Lamartine; et l'*Idéalité* est celui de Victor Hugo. Ces deux mots disent plus sur le génie propre de chacun d'eux, que toutes les plus longues dissertations.

En général, M. Th. Poupin sait tracer, vivement et en fort peu de phrases, les traits caractéristiques de chacun des hommes dont il parle. Ce sont bien vraiment des esquisses dont les contours ne sont qu'ébauchés, mais fortement et spirituellement. Quelques anecdotes biographiques ajoutent à l'intérêt de ces courtes notices, et si quelquefois la critique se glisse sous la plume de l'auteur, elle n'est jamais âpre ni malveillante. Du reste, ne vous attendez pas à de profondes discussions scientifiques, l'auteur nous avertit lui-même dès ses premières pages, que son livre n'est composé que de notes fugitives puisées pour la plupart dans ses lectures de chaque jour et souvent entremêlées de citations poétiques. D'ailleurs, il est dédié à M. J. Janin, qui y figure lui-même avec sa nonchalante attitude et sa figure insouciante, comme le type de la gaîté française.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

4e Année. — N° 8. — Août 1836.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LE FLAGRANT DÉLIT, par *Jules Lacroix*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

CLÉOPATRE REINE D'EGYPTE, roman par *Jules de Saint-Félix*. — Paris, 1836, 2 vol. in-8. 15 fr.

ROMANS HISTORIQUES DU LANGUEDOC, par *Frédéric Soulié*. — Paris 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

M. Jules Lacroix aime les titres bizarres, et ne craint pas d'effrayer les lecteurs en leur dévoilant, dès l'entrée de ses livres, le genre d'exagération qu'on y rencontre. *Le flagrant Délit* est bien digne de prendre place à côté *d'une Grossesse* et de *Corps sans âme*. Ce sont toujours des tableaux choisis dans ce que la société peut offrir de plus triste et de plus immoral, des caractères pris parmi les plus hideux qui se rencontrent dans l'écume de notre imparfaite civilisation.

On dirait qu'il veut faire le procès de l'état social, en l'attaquant par les exceptions les plus monstrueuses qu'il peut imaginer.

Singulière manière de raisonner, malheureusement assez commune aujourd'hui : les hommes qui violent les lois sociales, et qui refusent de s'astreindre aux conditions qu'elles imposent, sont bientôt entraînés dans un abîme de crimes et d'infamies; donc l'état social est détestable. C'est à peu près comme si l'on disait que la chaleur du soleil ne vaut rien, parce que l'homme qui à l'heure de midi évite ses rayons et se cache dans sa cave, souffre du froid et de l'humidité.

On veut rendre la société responsable des crimes qui se commettent en dehors d'elle, ou contre elle, et l'on prétend que ces crimes n'existeraient pas si la société n'avait pas établi des lois pour les empêcher. C'est absolument comme M. de Châteaubriand qui dit que la Réforme est seule coupable de la Saint-Barthélemy, des Dragonnades et de la révocation

de l'Edit de Nantes; parce que si les protestans n'avaient pas existé, on n'aurait bien certainement jamais songé à les arquebuser, à les rôtir, à les torturer de mille façons.

C'est une logique vraiment prodigieuse, à laquelle M. Jules Lacroix vient donner encore un appui digne d'elle, en commentant à sa façon l'article 324 du Code pénal, qui dit : *Dans le cas d'adultère, le meurtre commis par l'époux sur son épouse, ainsi que sur le complice, à l'instant où il les surprend en flagrant délit dans la maison conjugale, est excusable.*

Le législateur a cru nécessaire d'armer l'honneur conjugal de cette terrible garantie. Mais M. Jules Lacroix ne pense pas de même ; cet article du code ne semble être à ses yeux qu'un brevet d'assassin, délivré à tous les maris du royaume. Son roman nous offre l'exemple d'un féroce époux qui attire un ami dans sa maison, le choye et l'accable de prévenances jusqu'à ce qu'il ait réussi à le rendre agréable à sa femme. Puis dès qu'il s'aperçoit qu'un sentiment d'amitié pur et innocent s'est formé entre elle et lui, il en profite pour les immoler tous deux à son amour de la vengeance : le flagrant délit supposé par lui, sert d'excuse à son crime et le jury rend à l'unanimité un verdict d'acquittement.

Voilà, je l'espère, un fameux thème pour déclamer contre l'état social, qui a sans doute créé l'adultère par le mariage, pour arriver à instituer l'assassinat. C'est là du moins le sens que bien des gens trouveront dans *le flagrant Délit,* quoique peut-être l'auteur n'eût pas le moins du monde songé à l'y mettre.

— *Cléopâtre reine d'Egypte*, est une tentative de peindre l'antiquité en roman historique. Les Grecs et les Romains nous sont connus par les monumens qu'ils nous ont laissés, par les hauts-faits de leur histoire. Mais les mœurs de ce monde antique, la vie privée des citoyens de Rome, d'Athènes, et de Charthage ou d'Alexandrie sont presque totalement ignorées. Quelques savans ont seuls porté leurs investigations de ce côté, et ils ont enfoui le précieux dépôt de leurs découvertes dans des livres que le vulgaire ne lit point. Cependant un vif intérêt nous attire vers cette civilisation brillante qui a précédé la nôtre, et c'est une mine féconde pour l'écrivain qui saura exploiter ses richesses. Mais il ne suffit pas pour y réussir d'avoir de l'imagination et du style, il faut nécessairement ajouter à ces deux qualités, une dose assez forte d'érudition.

Ce n'est qu'en étudiant les œuvres de l'antiquité, en lisant ses écrivains, en fouillant avec courage dans les immenses travaux de ses commentateurs, qu'on peut espérer de recueillir assez d'informations, pour reconstruire quelques par-

celles de ce vieux monde qui n'est plus. Combien ne faut-il pas de veilles et d'études pour arriver à posséder son sujet de telle manière, qu'en le traitant, on puisse secouer tout-à-fait l'influence du présent qui est si puissante sur l'homme, et qui le domine souvent sans qu'il s'en aperçoive. Je crois que, pour bien écrire le roman historique, dont la scène est placée à des époques un peu éloignées de la nôtre, il faut, comme Walter Scott, être aussi bon antiquaire que romancier.

Sous ce rapport M. Jules de Saint-Félix paraît avoir encore beaucoup à acquérir. Sa *Cléopâtre* annonce certainement un talent remarquable, mais elle ressemble plutôt à un poème héroïque. Il y a trop de pompe, et trop peu d'intérêt. C'est un défaut dans lequel tombent presque tous les écrivains qui veulent nous peindre les anciens. Ils emploient l'emphase pour donner à leurs personnages une dignité qu'ils supposent, à tort je crois, être le trait caractéristique de l'époque. La langue latine se distinguait surtout par son laconisme, et Homère nous a peint les Grecs plutôt rudes et grossiers que faiseurs de phrases. La simplicité des formes et l'absence de ce vernis que notre civilisation moderne a jeté sur toutes les relations sociales, sembleraient plutôt devoir être la livrée de ces temps antiques, où l'abolition de la servitude n'était point encore venue huiler en quelque sorte les rouages de l'état social. Cependant, malgré ces réflexions qui m'ont été suggérées par le roman de M. de Saint-Félix, j'en recommanderai la lecture, parce que, à côté de ces imperfections, il renferme de belles scènes bien peintes et fortement dessinées.

— M. Soulié, dans ses romans historiques du Languedoc, a entrepris une tâche à peu près semblable. Il a voulu peindre les mœurs du midi de la France, du temps des Celtes, des Gaulois, des Romains et des Chrétiens. Mais son cadre m'a paru trop restreint pour renfermer tant de choses. Les quatre contes, dans lesquels il prétend nous offrir ces quatre grandes époques, sont beaucoup trop courts; ils ne présentent que de simples esquisses à peine tracées, et ne sauraient vraiment répondre au titre qu'il leur a donné, de *Romans historiques.*

W. Scott, que M. Soulié cite avec raison dans sa préface comme le créateur et le meilleur modèle de ce genre de composition, a consacré la plupart des trente gros volumes qui forment ses œuvres à la peinture des mœurs d'une seule contrée, à des époques bien moins éloignées et bien moins diverses. C'est qu'en effet, le mérite du roman historique gît surtout dans cette foule de détails qui vous reportent au centre de la vie domestique des temps passés, et qui reconstruisent à vos regards la physionomie tout entière d'une

époque. Or ces détails manquent au livre de M. Soulié; on y trouve peu de chose qu'on ne sût déjà, et c'est dommage, car le talent de cet auteur pouvait mieux faire; mais, quoi qu'il en dise dans sa préface, on reconnaît qu'il s'est encore laissé influencer par le côté historique et extérieur des époques qu'il a voulu peindre, et qu'il a perdu de vue le véritable but du roman historique, qui est de nous offrir les mœurs domestiques, la vie de famille qui ne peuvent trouver place dans l'histoire.

La Province poétique (Prospectus). — Paris, 1836. Rue Meslay, 59.

Il se prépare pour la fin de l'année une publication destinée à servir d'écho aux lyres provinciales, souvent condamnées au silence par le manque des moyens de publicité. Ce nouveau Keepsake qui, à partir du 15 décembre prochain, paraîtra chaque année, formera un beau volume in-8° composé seulement de morceaux inédits en prose ou en vers des hommes remarquables de la Province qui cultivent la littérature. Cet ouvrage pourra servir à révéler et à encourager des talens inconnus jusqu'à présent hors des limites de leur ville natale; aussi mérite-t-il d'obtenir le concours de tous les esprits distingués.

(Les pièces destinées à en faire partie seront reçues jusqu'au 1er décembre à la direction de la *Revue poétique*, rue Meslay, 59, à Paris. La direction invite les auteurs à joindre à leurs noms leur adresse exacte et à affranchir. Sans ces deux conditions qui sont de rigueur, tout envoi serait inutile.)

Lorsque le premier volume de ce recueil aura paru, nous en rendrons compte à nos lecteurs et nous nous empresserons de leur signaler ce qu'il pourra offrir de remarquable. Puisse la moisson être bonne encore plus qu'abondante; car, c'est en fait de vers surtout que qualité vaut mieux que quantité.

Novelle di Luigi Cibrario, Torinese. Milano, Stella e figli, 1836. 2 vol. in-32. 2 fr.

Ces deux petits volumes renferment seize nouvelles de différens genres écrites avec talent. Les unes sont historiques, et l'auteur a su y jeter un vif intérêt par la vérité de ses descriptions, qui attestent une connaissance approfondie des époques qu'il veut peindre; les autres sont purement le fruit de son imagination féconde, mais sage et bien éloignée de tous les écarts auxquels nous ont accoutumés depuis quelques

années tant de conteurs de toute espèce. D'autres enfin renferment des satires assez piquantes ; parmi ces dernières je citerai l'*Art de faire des livres,* qui m'a paru être une excellente critique du métier qu'exercent aujourd'hui un si grand nombre de littérateurs. On y trouve la recette suivante pour faire les journaux : « Veux-tu choisir le plus délicieux de tous les métiers ? prends celui de journaliste. Tu pilleras quatre gazettes françaises, une anglaise et trois italiennes. Avec la seule peine de copier, les trois quarts de ton journal politique seront remplis. Pour l'autre quart tu auras recours à la correspondance particulière. *Les lettres de Constantinople disent qu'une sourde agitation se manifeste dans quelques districts de la Servie. On annonce que le prince Milosch, informé des projets des mécontens, a pris des mesures pour en prévenir les suites.* Tu vois qu'avec de semblables nouvelles la véracité de ton correspondant ne courra jamais aucun risque d'être démentie par l'évènement. En effet, si les Serviens se révoltent, fût-ce même six mois plus tard, tu pourras toujours citer les indices que tu as donnés si long-temps d'avance ; et s'ils ne se révoltent pas, c'est une preuve que les mesures prises par le prince, et également indiquées par toi, se sont trouvées bonnes et opportunes.

» Mais je suppose que tu ne veuilles pas te mêler de politique. Et dans le fait, sous le ciel d'Italie c'est un métier qui ne profite guère ; tu voudras à la place compiler un journal littéraire.....

» Alors cela te donnera un peu plus de peine ; car il sera nécessaire que tu connaisses les titres de tous les livres que tu annonceras. C'est indispensable, puisque, comme tu le sais, le commencement de chaque article est la copie du titre du livre annoncé. Et ensuite.... tu seras peut-être embarrassé de continuer l'article sans avoir lu le livre. Eh ! mais beaucoup d'autres seraient au contraire fort embarrassés d'en rendre compte après l'avoir lu. Ouvre donc tes oreilles, et écoute comment cela se fait. Je suppose que tu doives parler d'une tragédie. Tu fais d'abord une longue dissertation sur les qualités propres à une bonne tragédie, et puis tu conclus en disant : *Il n'entre pas aujourd'hui dans notre plan d'examiner jusqu'à quel point l'auteur a surmonté les difficultés générales du genre tragique et celles particulières au sujet choisi par lui ;* et tu remets cet examen à un second article dont tout le monde oublie la promesse, sauf pourtant l'auteur. As-tu à annoncer un livre de statistique ? Tu en parcours quelques pages du coin de l'œil. Tu vois quelle méthode y est suivie. Puis tu fermes le livre et tu écris un tiers d'article pour dire que la statistique est la base de l'économie politique, un

autre tiers pour dire que l'utilité d'un livre de statistique dépend de la méthode qui y est suivie; enfin un dernier tiers pour dire que celle adoptée par l'auteur est bonne ou mauvaise. »

La Gola di Klus nel giura est une espèce de satire contre le goût des voyages; l'auteur y maltraite fort la Suisse et ses habitans, qui jouissent, dit-il, d'une réputation usurpée. Je doute que son jugement à cet égard trouve beaucoup d'approbateurs.

Les Aventures d'une Feuille de papier et *le Dialogue entre un Pédant et le Moyen-âge* sont encore de charmans morceaux pleins de finesse et d'esprit. Je regrette que les bornes de cet article ne me permettent pas de donner la traduction du dernier, qui résume d'une manière fort plaisante la grande querelle entre les partisans du moyen-âge et ceux de l'antiquité grecque et romaine.

SIMON, par *George Sand*. — Paris, 1836. in-8. 8 fr.

G. Sand revient à la narration simple et intéressante qui a fait le succès de ses premiers ouvrages. On ne peut que l'en féliciter; car il y a plus de charme dans une seule page de ce volume que dans tous les fougueux écarts où cet auteur s'était jeté si inconsidérément. *Simon* offre bien encore quelques traces d'exagération ; les scènes d'amour surtout y sont écrites dans un style qui n'est ni celui de la nature ni celui de la société. Le cœur qui sent ne fait pas de phrases, l'homme qui aime ne va pas chercher des fleurs de rhétorique pour les étaler aux genoux de sa belle. L'amour s'exprime plus en regards qu'en paroles, et il a toujours le laconisme de l'émotion. Je n'aime pas non plus ces femmes à verve italienne, qui sont toujours montées au plus haut degré de l'exaltation sentimentale, surtout lorsque c'est sans résultat, sans but, uniquement pour faire de la vertu républicaine dans un village, pour se vouer au célibat jusqu'au moment où elles se marient, pour lutter avec un misérable et vil coquin qui n'a rien du tout du grandiose ni de bien redoutable dans ses moyens d'oppression. Sous ce rapport, l'intrigue du roman m'a paru très-faible. Simon est le prolétaire élevé par ses talens et sa probité à la plus haute place dans l'estime publique. C'est un beau caractère bien tracé. En présence se trouve placé un noble émigré rentré en France après la restauration, être bas et corrompu, dont l'ambition se sert de tous les moyens possibles pour parvenir. Le sens de ce contraste est facile à saisir, et je ne nie pas qu'il ne soit fort souvent rencontré dans la réalité. Mais l'auteur

m'a paru n'avoir pas très-bien saisi la véritable physionomie du courtisan corrompu. Ce caractère-là n'est ni soutenu, ni bien développé dans le cours du roman. La persécution exercée par ce père dénaturé contre sa fille Fiamma ne se décèle que par quelques scènes brutales entre lui et cette jeune énergumène italienne; on voit d'ailleurs que celle-ci ne l'a jamais aimé et le méprise profondément, ce qui détruit tout l'intérêt de ce conflit.

La partie de cet ouvrage qui sans doute plaira généralement, c'est toute celle où se trouvent décrites des scènes de la vie ordinaire, de l'existence simple et paisible du village. G. Sand y a déployé un talent véritable.

L'excellent M. Parquet, l'avoué, et sa douce fille si bien nommée Bonté, sont de charmantes peintures de genre qui feront regretter que l'auteur ne se voue pas exclusivement à retracer de semblables tableaux.

Essai d'histoire universelle, ou Exposé comparatif des traditions de tous les peuples, depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours; par *J. F. A. Auguste Boulland*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 16 fr.

Voulez-vous savoir où conduit cette tendance mystique tant prônée chez notre jeune école historique? Ouvrez le livre de M. Auguste Boulland. C'est le résultat le plus net et le plus complet de ce système bâtard, né de l'alliance du catholicisme avec la république, de l'infaillibilité du pape avec la souveraineté du peuple. Pour les adeptes de cette école, les traditions fabuleuses de tous les peuples sont autant de révélations diverses qu'ils font concorder tant bien que mal avec celles de la Bible, et de cet ensemble monstrueux ils forment, au moyen de ce qu'ils appellent la *pensée morale,* l'histoire du genre humain. Jean de Muller, Heeren, et tant d'autres écrivains du passé, disent-ils, n'ont pas le moins du monde compris ce que c'était que l'histoire; ces pauvres simples qu'ils étaient s'imaginaient qu'elle devait consister dans le récit des faits et gestes des diverses nations, dans l'observation de leurs mœurs, de leurs usages et dans l'examen des leçons que la raison et le bon sens pouvaient en tirer pour l'avenir; *mais, dépourvus de l'idée morale et unitaire qui pouvait les guider, ils ont fait des travaux approximatifs, et pas d'histoire.* Ils n'ont pas connu la *vie mythique* des peuples, les *cultes mâles* et les *cultes femelles,* la *fatalité matérielle* contre laquelle l'*élément humanitaire* lutte sans cesse, et mille autres découvertes modernes non moins admirables, dont ces misérables ignorans ne savaient même pas les noms. A bas Muller! donc, à bas

Heeren! place à la nouvelle école! place à M. Boulland avec son *unité humanitaire*, avec son escorte de traditions indiennes, tartares, chinoises, etc. etc. C'est le contraire d'un prophète; il a reçu du Ciel le don de lire dans le passé, et braquant sur les premiers temps du monde la lunette merveilleuse de son système, il va nous apprendre l'origine des sociétés: silence et respect! l'oracle va parler.

La terre a d'abord été habitée par des demi-dieux, des anges, des êtres supérieurs à l'homme. C'est un fait certain, M. Boulland l'affirme, et M. Boulland y était sans doute: « Et ces nouveaux êtres, qui étaient purs, étaient les anges Sataël, Samaël (Lucifer), et Michael, et puis le reste des anges. Et Samaël, qui était distingué des autres par une grande couronne, célébra le Créateur trois fois saint, par une hymne à laquelle le reste des anges répondit: Et comme il fut loué du Créateur pour cette action, il en conçut de l'orgueil et il méconnut le Créateur, se prétendant égal à lui et créateur lui-même, et il s'unit avec la matière. » Or comment M. Boulland saurait-il tout cela s'il n'avait pas été lui-même un de ces anges? et si vous achetez son livre, et si vous le lisez, et si vous n'êtes pas rebuté par son style le plus étrangement ennuyeux qu'il soit possible d'imaginer, vous y verrez que M. Boulland sait encore bien d'autres choses. Or, il vous apprendra que les Livres sacrés des Indous contiennent la seconde révélation; or, j'en conclus que le Kourma Pourana et le Shouata Varaha Kalpa doivent prendre place entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Or, Vichnou et le grand Lama doivent être mis au nombre des saints. Et les Chinois aussi ont eu des empereurs dieux, et voire même un roi tombé du ciel, et voilà qui explique la civilisation de cette contrée, et qui termine heureusement toutes les discussions des savans à ce sujet. Et au travers d'une myriade d'*or* et d'*et*, vous finirez par arriver au christianisme, qui est la troisième et dernière révélation jusqu'à ce jour, à moins toutefois que l'ouvrage de M. Boulland n'en soit une quatrième, et je vous promets que vous serez rudement essoufflés, et que vainement vous chercherez à résumer dans votre esprit ce que vous aurez lu. C'est un chaos de superstitions toutes plus bizarres les unes que les autres, chaos dangereux pour les têtes faibles; car, malgré le prétendu système d'unité que proclame M. Boulland, je ne vois que confusion dans son livre; celui qui voudra sérieusement chercher le lien qui en doit unir toutes les parties, le fil conducteur de cet obscur labyrinthe, y perdra ses peines; bien heureux s'il n'y laisse pas une bonne partie de sa raison; car il y a là de quoi troubler l'entendement.

L'*Essai d'histoire universelle* ouvrira peut-être les yeux sur

ces prétendus républicains qui ne rêvent que hiérarchie catholique, qu'autorité religieuse, qui appellent la Saint-Barthélemy une *grande et déplorable nécessité,* qui en parlant du fanatisme populaire de ce temps-là disent : « Alors se leva le » peuple, ce peuple sacré, transformé au christianisme par » l'Eucharistie, et dévoué dès-lors à la conservation du dogme » unitaire et de la puissance spirituelle qui l'avait créé. » Ceux qui font ainsi des systèmes historiques auxquels ils forcent ensuite les faits à se plier, feraient aussi des systèmes politiques au joug desquels il faudrait humblement présenter la tête, sous peine de la perdre ; car devant leur *idée morale* les hommes ne sont rien, l'humanité est tout, et pour arriver à la grande *unité humanitaire* on ne doit pas craindre de sacrifier les individus. Ces insensés ne voient pas que leur doctrine n'est bonne qu'à enfanter des Robespierre, qu'à conduire tout droit à la tyrannie, au despotisme qui n'est autre chose que l'unité appliquée au gouvernement civil des peuples. Cette fatale pensée unitaire a déjà perdu une fois la révolution française, puisse-t-elle ne pas détourner encore aujourd'hui la France de la véritable route du progrès et de la liberté !

Vous allez sans cesse criant sur les toits à qui veut l'entendre que : « le protestantisme, avec sa pluralité individuelle, » sa liberté de conscience, et son pouvoir spirituel voué au » hasard de l'inspiration, ne formera jamais ni une nation, » ni un pouvoir social. » C'est une assertion bien étrange en présence des faits, non passés, non éloignés et obscurs, mais présens, mais clairs et visibles pour tous, qui la démentent. Mais en admettant même qu'elle fût fondée, qu'elle fût vraie, que venez-vous donc alors nous parler de république, de liberté ? Le libre examen n'aura-t-il pas les mêmes résultats en politique qu'en religion ? Soyez conséquens à vos principes, la logique est plus forte que vous et tout votre mysticisme ; elle vous impose rigoureusement de prêcher le despotisme, si vous voulez l'unité ; de prêcher la monarchie absolue si vous voulez le catholicisme avec sa hiérarchie ecclésiastique et son autorité infaillible.

Où serions-nous aujourd'hui si la voix de Luther n'avait pas réveillé le monde endormi dans les fers, si sa main puissante n'avait pas brisé ces lourdes chaînes dont les extrémités aboutissaient au Vatican, et dans lesquelles l'esprit humain emprisonné ne pouvait faire un pas sans la permission du Pape ? N'est-ce pas de cette époque que date l'émancipation intellectuelle, et la révolution française aurait-elle jamais été possible si la Réformation, en la précédant, n'avait rappelé à l'homme sa propre dignité avilie par le servage, sa liberté individuelle compromise par l'autorité absolue ? La France

n'était pas plus mûre sans doute pour le premier de ces deux mouvemens que pour le second; mais ils n'en ont pas moins porté l'un et l'autre des fruits précieux, et ce catholicisme que vous défendez avec tant d'ardeur et d'aveuglement, ne subsistera, ne prospérera dans l'avenir qu'à la condition d'une réforme complète. Il est temps que le christianisme se spiritualise et se montre digne de l'origine céleste qui lui est assignée. Il est temps que la religion, dégagée de toute superstition terrestre, porte au ciel nos vœux et nos actions de grâce, à la place de l'encens impur et de tous les symboles matériels dont nos âmes n'ont pas besoin pour communiquer avec Dieu.

HISTOIRE DU PAPE PIE VII, par M. le chevalier *Artaud*.—Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

C'est un incident bien nouveau et bien curieux dans l'histoire des pontifes romains, que cet enlèvement exécuté par les ordres de Napoléon. Un pareil coup porté à la papauté, on ne saurait se le dissimuler, ne pouvait que jeter de la défaveur sur la dignité du chef de l'Eglise, briser cette auréole divine dont il avait toujours cherché à s'entourer, et hâter dans l'avenir sa ruine et sa chute. Cependant le premier sentiment excité dans la foule par cet attentat, fut celui d'une indignation générale. Il y avait dans un pareil acte une dose trop forte de cette brutalité despotique qui était le trait caractéristique du gouvernement impérial. Pie VII ne paraissait pas avoir mérité un pareil oubli de tout égard et de toute justice. Mais l'indignation ne s'exhala qu'en paroles, en regrets, et la chrétienté catholique ne se souleva point contre ce qui devait être à ses yeux le plus épouvantable sacrilége qu'on pût commettre. Ce fut un triste échec pour l'infaillibilité papale, qui voyait là la suprematie spirituelle lui échapper comme le pouvoir temporel. Napoléon aurait voulu contraindre le Pontife à déserter Rome pour Paris. Il désirait faire de sa capitale la métropole religieuse et politique du monde civilisé, et dans l'exécution de ses projets ambitieux, rien ne pouvait arrêter le despote, il brisait tous les obstacles et ne pardonnait pas la résistance. C'est pour avoir refusé de se prêter à ses vues que Pie VII encourut la disgrâce de l'Empereur. Napoléon frappa en lui le pouvoir ecclésiastique et sa longue opposition au pouvoir civil; il porta le dernier coup à cette haute juridiction que les papes prétendaient s'arroger sur tous les souverains de la chrétienté. Malheureusement cette humiliation tomba sur un homme qui par son noble caractère et la sagesse de son administration avait mé-

rité un meilleur sort. La fermeté et le courage qu'il déploya dans l'adversité sont très-remarquables, et on lira avec plaisir le juste hommage rendu par M. Artaud à ses grandes qualités. La position de l'auteur, qui fut long-temps chargé d'affaires de France à Rome, l'a mis à même de voir de près toutes les intrigues de cette époque, d'en suivre tous les détails, et il jette une vive lumière sur les motifs qui déterminèrent et firent éclater ces funestes dissensions entre Rome et Paris. On pourrait seulement reprocher à M. Artaud un penchant trop prononcé à flatter tout ce qui tient aux grands de ce monde. Il a des adulations pour Pie VI, des adulations pour Pie VII, des adulations pour Napoléon, etc., etc. Dans une note même, il rapporte certaine anecdote assez niaise, sur une pelotte d'épingles laissée par la duchesse de Berry dans un appartement qu'elle avait habité durant l'un de ses voyages dans le midi, où l'on retrouve encore une intention de *courtisanerie* bien marquée. Du reste, tout cet ouvrage respire d'un bout à l'autre l'esprit le plus religieux et le plus grand respect pour l'Eglise.

VIE DE NEWTON, par M. *Brewster;* traduit de l'anglais par *Peyrot.*— Paris, Mansut, 1836. in-18. fig. 2 fr.

Un an après la mort de Galilée, Newton naquit, et la succession de semblables génies fit faire en moins d'un siècle, à la science, plus de chemin qu'elle n'en avait fait durant tous les siècles précédens.

La vie de Newton n'est qu'une longue suite de travaux et de découvertes admirables, qui ont assuré à son nom l'immortalité et la reconnaissance de la postérité. Pendant un espace de près de quatre-vingts ans, il voua tous les instans de son existence à l'étude, et son génie infatigable n'usa pas trop vîte l'enveloppe humaine qui lui avait été donnée; car il vécut jusqu'à l'âge de 85 ans. Tous les points de la science vers lesquels se porta son esprit investigateur, en reçurent une vive lumière, et en particulier la physique et l'astronomie lui dûrent une vie nouvelle, une émancipation dont les résultats sont incalculables. A cette haute supériorité des facultés intellectuelles, Newton joignit toutes les vertus de la vie privée, et le sentiment religieux ne reçut chez lui aucune atteinte de cet orgueil humain, qui aveugle trop souvent l'homme dès ses premiers succès. Le philosophe anglais ne vit dans le sublime spectacle de l'univers qui se déroulait devant les yeux de son intelligence, qu'un motif de plus de se prosterner devant Dieu, et d'adorer sa sagesse et sa toute-puissance.

Le petit volume dont M. Peyrot publie la traduction, offre un résumé rapide de toutes les conquêtes de Newton dans le domaine de la science. Il est empreint d'un bout à l'autre du respect et de l'admiration que doivent inspirer les souvenirs d'un semblable génie, et présente une lecture à la fois intéressante et instructive. Ce sont bien là les véritables lauriers d'une nation, et aujourd'hui que la civilisation marche sans obstacle, il faut rendre aux savans, aux hommes de génie, ces honneurs si long-temps prodigués sans raison aux conquérans et aux souverains.

BIOGRAPHIE DES FEMMES AUTEURS, contemporaines, françaises, avec portraits dessinés d'après nature par *M. F. Boilly*, et sous la direction de M. Alfred de Montferrand.— Paris, 1836. liv. 1 et 2 in-8, et atlas in-fol. 18 fr.

GAZETTE DES FEMMES, Journal de législation et de jurisprudence, paraissant tous les mois. 15 fr. par an.

Dans cette grande ville de Paris, il n'est rien qu'on ne trouve bon à exploiter. Arts, sciences, littérature, poésie, morale, religion, tout paraît propre à devenir objet de spéculation. Aujourd'hui c'est le tour des femmes. Après les avoir long-temps regardées comme des espèces de poupées, faites uniquement pour le plaisir et la coquetterie, les Français sont tout-à-coup tombés dans un extrême opposé : on a crié de toute part à l'injustice contre les lois qui établissent l'homme chef de la communauté, et n'accordent qu'à lui seul l'exercice des droits de citoyen. Au lieu de rappeler la femme à sa véritable destination, qui est la vie de famille, l'éducation de ses enfans, le bonheur domestique, on a prétendu la lancer dans la carrière politique, la mettre sur le pied de l'égalité complète avec l'homme, ou pour mieux dire, faire de celui-ci son esclave ; car il n'aurait le plus souvent ni la force de résister à une influence, qui, dans l'état actuel des choses, a déjà tant d'empire sur lui, ni le courage nécessaire pour une pareille lutte. Cette fausse émancipation de la femme, ce renversement de l'ordre naturel a trouvé beaucoup de partisans parmi les esprits oisifs toujours prêts à saisir toute idée nouvelle, quelque absurde qu'elle soit, qui vient offrir un aliment à la discussion, ainsi que parmi les spéculateurs à l'affût de tout nouveau moyen d'exploitation pour tenter la fortune. C'est parmi ces derniers que peut être rangé M. A. de Montferrand, l'éditeur de la *Biographie des femmes auteurs*. Ce n'est pas l'enthousiasme qui l'a entraîné, et il est facile de reconnaître dans son avant-propos un penchant à se moquer plutôt de ses héroïnes, des préten-

tions qu'on leur attribue, de la folle émancipation qu'on a réclamée pour elles. Voyant combien l'attention publique était fixée sur ce sujet depuis quelque temps, il a pensé qu'on serait curieux de posséder une galerie de toutes les femmes de lettres contemporaines, et aussitôt il s'est mis en quête auprès de ces dames, bien persuadé que, par son éloquence insinuante, et la vanité l'aidant aussi quelque peu, il parviendrait facilement à recueillir une ample moisson de documens biographiques. En effet, de douces paroles avec les unes, avec d'autres peut-être la peur de n'être pas flattées, lui ont valu portraits, fac-similés, notices etc. Il a bien rencontré quelques récalcitrantes qui ne se sont pas souciées de livrer à la critique peu galante les secrets de leur vie, les traits de leur figure, qui n'ont point voulu parader ainsi devant la foule et se donner en spectacle aux flaneurs. Mais, par compensation, il a obtenu un plein succès avec quelques autres et leur a si bien monté la tête que l'une d'elles, connue cependant pour une femme de beaucoup d'esprit, a été jusqu'à écrire dans l'une de ces biographies : « Il fallut signer ses » traductions : puis on voulut avoir le secret de son âme, » connaître l'étendue de son esprit, la force de son instruc- » tion. C'est ainsi qu'aujourd'hui ce même public nous de- » mande de lui livrer le secret de nos familles, celui de nos » âges, de nos écritures; enfin les traits de nos visages sillon- » nés, presque tous, par la fatigue, l'inquiétude et la souf- » france! »

Pauvre bonhomme de public! Heureusement tu as le dos large et les reins forts; car sans cela tu succomberais bientôt sous toutes les charges qu'on t'impose. Chacun prétend te servir d'interprète, et l'intérêt public est le grand mot derrière lequel se cachent toutes les spéculations individuelles. Or, je le demande, quelle espèce de confiance peut inspirer une *Biographie des Femmes auteurs vivantes?* Comment espérer qu'elle puisse être écrite avec conscience, avec vérité, avec une critique sage et impartiale? Comment l'espérer surtout lorsqu'on trouve dans une même livraison la Biographie d'une femme et tout à côté la signature de cette même femme au bas d'une autre notice? Aussi la plupart des articles qui composent les deux premières livraisons, ne sont-ils qu'une longue suite d'éloges outrés, répétés sur tous les tons comme de nouvelles litanies en l'honneur du sexe féminin. Il n'y a que trois ou quatre exceptions à faire. La notice sur madame Tastu, par madame Anaïs Ségalas; celle sur madame Babois, par mademoiselle Ulliac Trémadeure; celle sur madame Voïart, par madame Alida de Savignac; celle sur la princesse de Salm-Dyck, par M. de Pongerville; et enfin celle

sur madame Alida de Savignac, par M. Miger, renferment du moins des louanges méritées et dites avec simplicité, sans recherche ni exagération. Madame Guizot, qui plus que toute autre avait droit à l'honneur d'une biographie et sur laquelle on peut du moins être franchement impartial, puisque la mort l'a déjà depuis bien des années ravie aux lettres qu'elle cultivait avec tant de succès, madame Guizot nous est retracée par le pinceau mignard de M. de Sainte-Beuve, qui, au dire de ses admirateurs, a mis tous ses soins à faire de cette notice un petit chef-d'œuvre, et qui, selon moi, n'a réussi, comme il fait presque toujours, qu'à jeter le boisseau sur la lumière, qu'à faire disparaître sous l'obscurité de ses définitions minutieuses et alambiquées la clarté et la simplicité qui distinguaient surtout l'esprit supérieur de madame Guizot. Enfin, pour achever l'esquisse du livre qui nous occupe, je vous dirai que M. Charles Nodier y a fait une introduction dans laquelle il crie malheur sur la France, parce qu'elle s'occupe trop de ses femmes et qu'il y voit une preuve de la corruption excessive du siècle. Franchement, n'est-ce pas pousser trop loin la mystification, et comment ces dames ont-elles pu consentir à laisser inscrire leurs noms au-dessous d'un pareil frontispice? Il est vrai qu'on ne les avait pas prévenues, et que la plupart ont été fort courroucées, lorsque la première livraison de la Biographie est venue leur ouvrir les yeux sur le bon marché qu'on faisait de leur modestie féminine.

— Dans *la Gazette des Femmes,* vous rencontrerez une naïve bonne foi, une franche extravagance, une absurdité qui s'affiche sans le moindre détour, qui se persuade qu'elle a l'enthousiasme de la conviction. Rien n'est plus plaisant que les pétitions de madame Poutret de Mauchamps, qui est fort indignée de ce qu'on n'a point voulu accepter, pour un journal politique, un gérant responsable en jupons et en cornette, qui demande au Roi, aux Pairs, aux Députés que la Charte soit enfin une vérité pour les Françaises comme elle l'est pour les Français, qui se constitue en un mot l'exécutrice testamentaire de *dame Louise-Caroline Tridon, Herbinot de Mauchamps,* laquelle « s'est pendant toute sa vie occupée essentiellement » et laborieusement des droits et des devoirs des femmes et » de l'amélioration de leurs positions sociales, et à sa mort a » chargé son fils et sa fille adoptive de publier les documens » nombreux qu'elle avait rassemblés à ce sujet. » Dans ce *Journal de législation et de jurisprudence,* vous verrez que *rien au monde n'est plus ridicule que de mettre une femme en accusation pour délit d'adultère;* vous y trouverez de singulières critiques littéraires, dans un esprit d'émancipation féminine vraiment prodigieux; vous y apprendrez enfin ce que sont *les*

devoirs et les droits de la mode, et vous pourrez de plus y recueillir une foule d'adresses de marchands de toutes sortes accompagnées de recommandations assez curieuses. « Je ne » terminerai pas, dit madame Poutret de Mauchamps, sans » vous recommander très-particulièrement le magasin de » deuil de M. Hatin-Lebrun et compagnie; il est impossible » de rencontrer une maison mieux tenue et plus en rap» port avec la position douloureuse où l'on se trouve. Tout » est convenable, tout est bien. » Vous figurez-vous cette maison en rapport avec la position douloureuse où l'on se trouve? Commis aux yeux rouges sans doute, mouchoir de poche blanc à la main, expression soupirante et désespérée. C'est en vérité délicieux, et la Gazette des Femmes me paraît entendre pour le moins aussi bien l'art des annonces que la législation et la jurisprudence.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

La Religion chrétienne justifiée des reproches que lui attirent les théologiens et les dévots; ouvrage dans lequel on fait voir, par l'Ecriture et par l'histoire ecclésiastique, que ces mystères ou dogmes incompréhensibles, qui forment le système théologique auquel on donne le nom de foi orthodoxe ou de foi chrétienne, n'ont aucun fondement réel dans la doctrine qu'ont prêchée Jésus-Christ et ses Apôtres; mais qu'ils sont un résultat des discussions et des controverses des docteurs des premiers siècles de l'Eglise; par M. *Daraux*. — Genève et Paris, chez A. Cherbuliez et comp^e. 1836. 3 vol. in-12, 10 fr.

Ce titre paraîtra sans doute bizarre, et cependant il n'est que trop vrai que les théologiens et les dévots ont été constamment des obstacles à la propagation de la religion chrétienne. Les premiers lui ont fait, en maintes occasions, le plus grand tort, par des disputes oiseuses sur des niaiseries sans importance réelle, par des querelles de mots qui dégénérèrent trop souvent en luttes sanglantes. Dès les premiers temps du christianisme, on vit des rhéteurs d'école saisir avec avidité tout ce qu'il pouvait offrir d'obscur et de sujet à interprétation, pour ouvrir des discussions interminables précisément sur les points qui intéressaient le moins le bonheur de l'homme et sa destinée, soit dans ce monde, soit dans l'autre.

Rien n'est plus misérable, rien n'est plus à la honte de l'esprit humain que le tableau de ces déchiremens au milieu desquels l'existence et le succès de la religion chrétienne sont véritablement merveilleux, et offrent la meilleure preuve de la vérité des principes qui en sont la base. Quant aux dévots, leur intolérance, leur fanatisme, leur

cœur sec et leur âme étroite ont dans tous les temps fourni des prétextes à l'incrédulité, des encouragemens à la persécution, et causé les plus grands maux par le double fait du zèle aveugle qu'ils allumaient et excitaient chez les uns, et de l'aversion insurmontable qu'ils inspiraient aux autres. Ce n'est donc pas sans raison que M. Daraux a cru nécessaire de justifier la religion chrétienne des reproches que lui attirent ces deux classes d'amis dangereux. Il a pensé que le théologien et le dévot n'avaient rien de commun avec le vrai pasteur chrétien et l'homme véritablement pieux; les mystères dogmatiques lui ont apparu comme autant de pommes de discorde lancées au milieu des passions humaines pour leur servir d'alimens et susciter des querelles inutiles, contraires à l'esprit du christianisme, funestes à la propagation de ses principes si purs, de sa morale si belle. Il a voulu déchirer le voile qui cache la vérité à nos regards, dissiper les ténèbres amoncelées souvent autour d'elle par des intérêts mondains qui redoutent son éclat. C'est une entreprise difficile qui soulèvera bien des réprobations, des indignations, des haines peut-être; mais quelque opinion que l'on ait sur ces importans sujets, on ne saurait refuser de l'estime au courage et à la sincérité de l'écrivain qui consacre ses veilles à des recherches consciencieuses et qui établit franchement le débat entre la raison éclairée et la foi aveugle.

La théologie et la religion sont souvent confondues ensemble, quoique pourtant l'une ne soit la plupart du temps qu'une prétendue science, sèche, aride, sans but ni utilité, tandisque l'autre est le plus noble sentiment du cœur, la base de toute morale, la source de tout bien, de toute consolation, de tout ce qu'il y a de grand et de digne. Les idées de la foule ont si bien été faussées à cet égard qu'on a pu métamorphoser la religion de celui qui avait dit : Dieu est esprit et il faut l'adorer en esprit et en vérité, en un culte tout matériel, tout hérissé de pratiques machinales. Chez les catholiques, en effet, le culte n'est qu'un long symbole inintelligible pour les assistans, et que la plupart des officians eux-mêmes ne comprennent guère. Ces formes symboliques ont pris presque toute la place, et sous elles le sentiment religieux se voit écrasé. La raison repousse bien un tel état de choses; mais d'antiques préjugés s'opposent, dit M. Daraux, à ce qu'on écoute sa voix; il semble que ce soit commettre un sacrilége que de chercher à s'éclairer sur un pareil sujet et d'employer pour cela le flambeau que le Créateur a déposé dans notre âme sans doute pour que nous en fissions usage. Cependant, ajoute notre auteur, la raison vient de Dieu, tout comme la révéla-

tion; or l'une ne peut donc contredire l'autre, et si Dieu a parlé aux hommes par la bouche de Jésus-Christ et de ses Apôtres, il n'a pu leur dire que des choses conformes à la raison qu'il avait donnée pour guide à leur intelligence. Croire sans raisonner, c'est s'exposer volontairement à tomber dans les plus grossières erreurs, dans les plus absurdes superstitions. Le premier volume de l'ouvrage de M. Daraux est consacré à soutenir cette thèse et à combattre les préjugés qui empêchent les dévots d'examiner une foi qu'ils acceptent telle qu'on la leur impose, sans seulement chercher à la comprendre et qui, trop souvent aussi, engendrent l'incrédulité et l'impiété par suite de cette même confusion entre la religion et la théologie. L'auteur montre une grande sagesse dans les conseils qu'il donne sur les moyens de travailler activement à la recherche de la vérité. S'il attaque avec insistance les principes de ce qu'on appelle l'orthodoxie, du moins il ne sape pas la religion, et l'on reconnaît à chaque page l'homme consciencieux qui est véritablement chrétien dans le fond de l'âme, mais qui, rempli d'une sainte indignation à la vue des abus de l'église, de sa tyrannie, de ses querelles et de ses vénalités, a cru trouver la racine de tous ces maux dans un échafaudage de mystères et de dogmes qui ont créé la théologie et toutes ses fâcheuses conséquences. Il combat donc tour-à-tour, dans différens essais, le péché originel, la trinité et la divinité de Jésus-Christ, ces trois pierres d'achoppement qui ont, en effet, causé plus de mal que de bien à la religion chrétienne, parce qu'au lieu de laisser ces articles de foi à la conscience de chacun, on a voulu en faire l'objet principal de la religion, on a disserté sans fin pour en donner une explication satisfaisante, et l'on a entassé tout à l'entour une montagne d'absurdités, capable d'effaroucher quiconque n'a pas apporté avec soi au monde la foi la plus robuste, l'âme la plus crédule. La doctrine du péché originel est bien la plus injuste qui se puisse imaginer, et quand on veut sérieusement y réfléchir, on se demande si ce n'est pas blasphémer que d'accuser Dieu de ce qui nous paraîtrait infâme dans nos lois humaines : la punition des enfans pour les crimes de leurs pères! Mais sans le péché originel, dira-t-on, que devient le *sacrifice* qui est le plus beau fleuron du christianisme? Certainement le *sacrifice* est sublime; mais ce n'est pas vouloir le détruire que de dire que Jésus-Christ s'est dévoué pour l'amour de la vérité, qu'il s'est offert en holocauste sur l'autel des préjugés de son époque, pour sceller de son sang l'émancipation de l'âme, la réhabilitation spirituelle de l'homme, ce qui est encore beaucoup plus conforme à la raison et ne blesse pas l'idée que nous devons nous faire de la Justice divine. Pour-

quoi aussi vouloir absolument faire de Jésus un Dieu? Outre que c'est retomber dans une sorte de polythéisme malgré toutes les subtilités théologiques au sujet de la trinité, c'est diminuer les mérites du fondateur de la Religion chrétienne; car on aura beau argumenter de toute façon, pour un Dieu il ne peut y avoir ni souffrance, ni sacrifice. Mais, dira-t-on, rejeter la divinité de Jésus-Christ, c'est rejeter la révélation; si Jésus-Christ n'est plus qu'un homme de génie, quel motif aurez-vous de préférer ses doctrines à celles de tant d'autres hommes de génie? Cette objection spécieuse au premier abord, et répétée mille et mille fois par les théologiens, est d'une bien grande faiblesse. En effet, la vérité n'est qu'une et si nous la trouvons dans la morale de l'Évangile, nous ne la chercherons pas ailleurs; cette morale se trouvera par cela seul placée au-dessus de tout autre système philosophique ou religieux, sans qu'il y ait besoin de recourir à la trinité. On pourra dire avec raison qu'elle est divine, parce que la vérité est le lien qui nous unit à Dieu, la route qui nous ramène à lui.

Je ne suivrai pas davantage M. Daraux dans les développemens nombreux dans lesquels il entre pour traiter ces différentes questions d'une manière approfondie. J'en ai dit assez pour faire connaître l'esprit de cet ouvrage qui couclut en demandant diverses réformes dans l'église. Les bornes de cet article ne sauraient me permettre d'examiner et de traiter des sujets pareils avec toute l'importance qu'ils méritent. Je me suis donc contenté de signaler les traits principaux qui caractérisent l'œuvre de M. Daraux; et j'engage ceux de mes lecteurs qui ne craignent pas d'examiner les objets de leur croyance, à parcourir ce livre remarquable à plus d'un égard. Il serait d'ailleurs téméraire et inutile de porter légèrement un jugement sur les opinions professées par l'auteur; car, appuyées sur le raisonnement elles ne peuvent être combattues que par le raisonnement, et d'ailleurs je suis d'avis que les affaires de foi sont des affaires purement personnelles qui ne se peuvent discuter, parce qu'il n'y a peut-être pas au monde deux esprits faits pour croire exactement les mêmes choses.

Pélerinage d'une jeune fille du canton d'Unterwalden a Jérusalem, publié par *H. Gaucheraud*. — Paris, chez Aug. Vaton, 1836. 2 vol. in-8. 12 fr.

Récit simple et touchant dont la trame, vraie ou fausse, est tissue avec un naturel parfait. Je ne sais si l'auteur a réellement vu et entendu la jeune Unterwaldaise, ou bien s'il a seulement voulu faire un roman religieux; mais ce qu'il y a de

certain, c'est qu'il a su être attachant au plus haut degré. J'ai lu son livre avec un véritable plaisir, et je le crois d'autant plus susceptible d'obtenir du succès, qu'on y trouve l'expression d'un sentiment religieux profond, naïf, tel en un mot qu'il peut se développer dans l'âme neuve et pure d'une jeune paysane. Quel contraste plein de fraîcheur, que celui de cette jeune fille ignorante du monde et de ses premiers usages, âgée à peine de quinze ans, et qui, appuyée sur la seule force de sa foi, part pour Jérusalem, affronte tous les dangers d'un si long voyage, persévère jusqu'au bout, et, après avoir accompli ce vœu héroïque, revient heureuse dans son châlet cacher sa pieuse gloire au sein de ses montagnes!

Britz, poussée par ce qu'elle appelait une voix intérieure qui lui criait sans cesse : Jérusalem, Jérusalem, quitte un matin la chaumière de ses parens, et, munie d'un petit sac suspendu à l'extrémité d'un long bâton ferré, elle hâte ses pas précipités afin d'atteindre les grandes neiges avant qu'on s'aperçoive de sa fuite, et d'éviter ainsi d'être poursuivie. La pauvre fille éprouvait un triste serrement de cœur en songeant aux larmes de sa mère, au chagrin de son frère; plus d'une fois sa résolution fut sur le point de l'abandonner, et elle cachait sa figure dans ses mains, de crainte que ses yeux ne se tournassent vers ces belles et chères montagnes qu'elle quittait. Mais l'exaltation religieuse est une force puissante que rien n'arrête. Britz trouvait dans la prière une consolation pour tous ses regrets, un encouragement à persévérer dans son projet; d'ailleurs, à mesure qu'elle avançait, elle s'habituait à sa position, son abandon et sa solitude lui pesaient moins; puis bientôt le changement de pays, l'aspect tout nouveau pour elle de grandes routes et de grandes villes vinrent la distraire, occuper son esprit et fournir des incidens à son voyage. La jeune pélerine excitait souvent l'attention de ceux qui la rencontraient : son extrême jeunesse, son costume, ses traits gracieux prévenaient en sa faveur. Mais lorsqu'on la questionnait sur le but de son voyage, et qu'elle répondait : Jérusalem, l'intérêt se changeait en pitié, et on la prenait pour une folle. Quelquefois seulement la curiosité était excitée par ses réponses naïves : on l'obsédait alors de prévenances et de questions auxquelles elle se dérobait le plus tôt possible, en reprenant son bâton de voyage. Implorant le long de sa route la charité et l'hospitalité des bons chrétiens, se contentant d'un morceau de pain sec avec l'eau claire d'un ruisseau, et couchant à la belle étoile, la tête appuyée sur une pierre en guise d'oreiller, lorsqu'elle n'avait pas été heureuse dans ses timides sollicitations, puisant dans son enthousiasme religieux une force surhumaine et une ré-

signation parfaite, elle arriva jusque sur la terre d'Orient, sans que la fatigue, la maladie, ni la misère ne vinssent abattre son courage.

A Constantinople, elle se vit accueillie avec beaucoup d'empressement par une dame franque à laquelle elle était recommandée; mais cet accueil faillit lui devenir funeste. Les séductions de la vie molle et raffinée eurent plus de dangers pour elle que toutes les privations du voyage. On la retint long-temps et elle fut en butte aux intrigues croisées de plusieurs rivaux, qui se disputaient une si belle proie.

Cette partie du récit sort tout-à-fait de la simplicité que l'auteur semblait jusque là s'être imposée. On y trouve une accumulation d'incidens fort romanesques et peu vraisemblables, qui forment un contraste bizarre avec tout le reste de ce pélerinage. C'est un défaut que l'auteur aurait dû éviter; car il gâte l'ensemble de sa composition. Mais je dois dire aussi que M. Gaucheraud a su mettre dans ces incidens une forte dose d'intérêt qui les lui fera pardonner par la plupart de ses lecteurs. Cette partie romanesque de son livre est traitée avec talent, sous forme de correspondance; car il dit que jamais Britz ne voulut confier à personne les circonstances de son séjour à Constantinople, et qu'on n'a pu se procurer quelques renseignemens à cet égard qu'en écrivant sur les lieux aux diverses personnes avec lesquelles elle s'était trouvée en relation.

Son pélerinage terminé, Britz revint avec une joie bien vive retrouver sa mère, son frère bien-aimé, son châlet et ses montagnes. La jeune paysanne avait trouvé dans l'accomplissement de son vœu une mine inépuisable de souvenirs pour le reste de sa vie, son âme se reposait heureuse dans le sentiment de sa piété et de son énergie. L'exaltation religieuse de Britz s'unissait aux sentimens les plus doux. Après avoir été déposer ses prières au tombeau de notre Sauveur, son seul désir fut de ne plus quitter le toit paternel, le sol natal, de consacrer ses jours à l'affection de sa famille, à l'amour de sa patrie.

Philosophie de l'Histoire professée en 18 leçons publiques, à Vienne, par *Fréderic Schlegel,* traduit de l'allemand, par M. *l'Abbé Lechat.*— Paris, chez Parent Debarre et chez Ab. Cherbuliez et comp[e]. 1836. 2 vol. in-8. 12 fr.

Fréderic Schlegel est déjà connu en France par les traductions qui ont été publiées de son *Histoire de la littérature* et de son *Tableau de l'histoire moderne.* Malgré la profondeur souvent obscure de ses vues et de son style qui ont été même

quelquefois encore défigurés ou mal compris par les traducteurs, il a obtenu un véritable succès auprès des amis de la littérature sérieuse et savante. L'ouvrage que j'annonce ici ne fera qu'ajouter encore à sa renommée, d'autant plus qu'il est traduit avec plus de soin et d'exactitude peut-être que les deux autres. Il offre un admirable tableau des destinées humaines, et si le style laisse encore beaucoup à désirer, on n'en devra pas moins rendre hommage au talent avec lequel M. l'abbé Lechat a lutté contre les difficultés du texte allemand. Fréderic Schlegel est en effet l'un des écrivains les plus difficiles à *franciser,* s'il m'est permis d'employer cette expression. Aux longues phrases que lui permettait le génie de sa langue maternelle, il ajoutait le mysticisme de la pensée, et c'est un rude travail que de les rendre d'une manière intelligible dans les formes claires et précises de la langue française. Le but que s'est proposé l'auteur dans ses leçons sur la philosophie de l'histoire, est de chercher à reconnaître la liaison des évènemens qui ont eu lieu parmi les hommes depuis leur première apparition sur la terre jusqu'à nos jours; de déterminer les époques historiques, juger leurs tendances et indiquer leurs rapports avec la marche générale de l'humanité; enfin, de donner l'idée qui préside à tout ce mouvement, de montrer l'action providentielle, autant du moins qu'il est donné à l'homme de la saisir. On retrouve là le système de notre école historique moderne; mais Schlegel, avec sa vaste érudition et son esprit vraiment supérieur, ne parle ni en prophète, ni en devin. Il ne prétend pas régenter en quelque sorte l'univers, et suivre pas-à-pas le doigt de Dieu dans toutes les phases de l'histoire. Il cherche, il indique, il énonce quelques hypothèses qu'il ne donne point comme des certitudes; et quoique l'esprit catholique domine toutes ses vues, il ne les fausse pas et ne leur imprime jamais une tendance trop absolue, trop exclusive.

Aussi ce livre sera lu et étudié par ceux-là même qui ne partagent point les opinions un peu confuses et quelquefois contradictoires qui y sont exposées; parce qu'on y reconnaîtra un grand savoir uni à un véritable sentiment religieux. Il n'y a point d'âpreté ni de haine dans la manière dont Schlegel attaque les principes contraires aux siens. Si la Réforme est rejetée par lui, elle n'est du moins pas calomniée, et il reconnaît qu'elle a pu faire quelque bien au monde. Il est vrai qu'il ne montre pas beaucoup de logique ensuite dans les reproches qu'il adresse au dix-huitième siècle, et dans l'admiration qu'il témoigne pour la Russie *civilisée par Pierre-le-Grand.* Mais le point de départ de la philosophie de l'histoire la place en dehors du domaine de la raison.

Schlegel établit que l'humanité se trouve ballotée entre l'impulsion que lui imprime la puissance divine, et celle contraire d'un mauvais esprit. On le voit, il s'agit ici de foi religieuse, et d'ailleurs la lutte de ces deux puissances devient bien difficile à suivre dans les évènemens de l'histoire. Il en résulte deux marches, deux progrès, l'un bon, l'autre mauvais; deux libertés, l'une vraie, l'autre fausse : en un mot, tout revêt cette double forme, et comme nous ne pouvons deviner quelle sera la destinée future du monde, comme nous ne sommes dans cette hypothèse que les spectateurs d'une lutte dont nous ignorons la fin, il est impossible aussi que nous soyons en état de discerner bien exactement où est le bien, où est le mal, où se montre l'action de Dieu, où prédomine celle du Diable; car il faut bien l'appeler par son nom, quoique Schlegel ne le désigne que sous celui du *Mauvais Esprit qui renie Dieu.* Chacun raisonnera selon les préjugés de son éducation, de sa position sociale; l'un verra Dieu là où l'autre ne pourra voir que le Diable, et nous retomberons dans des controverses inutiles et interminables. Il serait plus simple, il me semble, d'abandonner cette dualité de principes qui est absurde, et d'appuyer la philosophie de l'histoire sur la marche progressive de l'humanité vers un but de perfectionnement indéfini qui lui a été assigné par le Créateur, et sur la route duquel nous ne sommes entravés que par les obstacles que nous opposent les faiblesses inséparables de notre nature fragile et mortelle. Sans doute il ne nous est pas toujours donné de bien comprendre comment ce progrès s'est effectué à toutes les époques; mais si parfois son action échappe à nos regards, c'est que le travail se fait sourdement, et plus tard nous en voyons tout-à-coup surgir les résultats féconds. Du reste, je crois que toute tentative de faire de la philosophie de l'histoire une science complète, échouera, parce que c'est vouloir découvrir des mystères interdits à l'homme, qui, une fois dévoilés, rendraient en quelque sorte inutile son séjour ici-bas, puisque, connaissant le but et les moyens, il n'y aurait plus pour lui ni travail ni lutte. On n'arrivera jamais qu'à produire des considérations plus ou moins ingénieuses sur ce sujet, qu'à établir des rapports plus ou moins exacts entre les diverses époques historiques, et à en tirer des lecons plus ou moins utiles pour l'avenir. Mais toutes les fois qu'on voudra en faire une science pratique et l'appliquer au gouvernement des états, on exposera l'humanité à de grands désastres; car c'est prétendre introduire l'infaillibilité dans la politique, où elle ne tarderait pas à produire des malheurs encore plus terribles que ceux qu'elle a causés dans la religion.

F. Schlegel est éminemment spiritualiste, et en toute occasion il défend la dignité de l'homme contre les outrages que lui font les philosophes matérialistes. Il s'élève aussi fortement dès son premier chapitre contre ceux qui classent l'humanité d'après sa constitution organique. La *parole* seule suffit déjà, selon lui, pour caractériser l'homme et le placer à la tête des autres habitans de la terre. Tout ce qu'il dit à ce sujet a un véritable intérêt de circonstance; car c'est comme une espèce de réponse aux principes émis tout dernièrement par un savant naturaliste français, sur l'unité organique qui unit l'homme et le singe dans un seul et même genre d'animal.

Education Maternelle, simple leçon d'une mère à ses enfans, par madame *Amable Tastu*. —Chez Didier, 1836, 1 vol. in-4, à deux colonnes, imprimé avec luxe et orné de jolies vignettes. 14 fr.

Sous le titre d'*Éducation Maternelle,* madame Tastu a rassemblé toutes les premières notions d'arts, de sciences, de morale et de religion qu'une mère doit donner à ses enfans. Aujourd'hui que l'on sent plus généralement les avantages de cette éducation de famille, et que l'on commence à comprendre que les pensionnats ne doivent être que des pis-aller, des ressources pour les personnes qui ne peuvent absolument pas faire autrement, un livre de ce genre répond à un besoin véritable et peut, s'il est bien fait, compter sur un succès certain et durable; car, à mesure que les lumières se répandront, on verra toujours plus de mères se consacrer à l'éducation de leurs enfans.

Madame Tastu a divisé son livre par journées, et chaque journée renferme diverses leçons graduées selon les progrès présumés de l'enfant, et le développement successif de ses facultés intellectuelles. La première leçon est précédée d'une courte prière, simple et facile à retenir, destinée à être apprise par cœur par les petits enfans, et qui m'a paru digne d'être citée :

Notre Père des cieux, père de tout le monde,
De vos petits enfans c'est vous qui prenez soin ;
Mais à tant de bonté vous voulez qu'on réponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi profonde,
Les choses dont on a besoin.

Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir,
Et mon père et ma mère, et ma famille entière;
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que la prière,
Que je vous dis matin et soir.

Notre Père des Cieux, bénissez ma jeunesse;
Pour mes parens, pour moi, je vous prie à genoux :
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sagesse ;
Et puissent leurs enfans les contenter sans cesse,
Pour être aimés d'eux et de vous !

C'est l'enseignement de la lecture qui ouvre la marche. Madame Tastu procède par l'ancienne méthode de l'épellation. C'est, en effet, celle qui est encore la plus répandue, et ses tableaux n'en seront pas moins utiles aux personnes qui préféreront employer les méthodes nouvelles plus expéditives; elles y trouveront des spécimen de lettres de toutes les façons et des exemples des syllabes les plus difficiles pour les commençans. D'ailleurs, sous le titre de Récréation, l'auteur a ajouté, à la fin de chaque journée, de petites narrations destinées à être lues aux enfans, et qui peuvent servir aussi à les faire lire eux-mêmes : si l'on veut employer, par exemple, la méthode Jacotot. Après les trois premières leçons, quelques autres notions viennent se joindre à la lecture : c'est la connaissance des couleurs et de leurs diverses nuances, puis celle des lignes et des figures. Ces exercices, qui paraissent d'abord inutiles à beaucoup de gens, ne le sont pourtant pas ; car ils servent à former le jugement, à occuper l'esprit, et l'expérience apprend que, dans les premiers pas de l'éducation, on a besoin de tout ce qui peut contribuer à fixer l'attention de l'enfant, à le forcer à faire usage de son intelligence.

Vient ensuite l'écriture, où se trouvent des modèles en assez grand nombre, avec les principes théoriques exposés d'une manière rapide, mais très-claire. La connaissance des chiffres, celle de l'heure sur un cadran, celle des diverses pièces de monnaie, servent en quelque sorte de préliminaires pour arriver à l'arithmétique, dont madame Tastu expose les élémens d'après la méthode de Pestalozzi. L'exercice de la mémoire commence aussi à entrer dans les occupations de la journée. Un choix de pièces de vers de différens genres est offert aux parens souvent embarrassés de savoir où trouver des poésies propres à cet effet. Madame Tastu a fait en général preuve de goût et de tact dans ce choix ; cependant je crois que quelques-unes de ces pièces ne sont pas tout-à-fait à la portée des enfans auxquels elles sont destinées, et j'avoue que je ne partage point son admiration pour madame Desbordes-Valmore et ses poésies : il y a plus de prétentions que de naturel, plus d'afféterie que de simplicité dans son style, et elle ne saurait écrire quatre vers pour les enfans, sans y fourrer au moins un ange. J'aurais bien pré-

féré que madame Tastu nous donnât de ses propres œuvres.

L'histoire naturelle occupe une grande place dans les lectures récréatives, et c'est, en effet, la science qui offre le plus d'intérêt à l'enfance. De fort jolies vignettes donnent l'image des principaux animaux. L'orthographe, la grammaire, la géographie, l'histoire Sainte complètent ce cours d'éducation, dans lequel les mères de famille trouveront un guide excellent; car c'est dans les meilleurs maîtres que madame Tastu a puisé toutes ses leçons. Les noms de MM. Boniface, Mialle, l'abbé Gaultier, Peigné, sont des autorités reconnues en fait d'instruction élémentaire; ceux de MM. Bailleul, Michelot et Balbi ne le sont pas moins en fait de géographie, et c'est d'après Fleury et Lhomond que madame Tastu a rédigé son histoire Sainte.

Je ne crains donc pas de dire que l'*Éducation Maternelle* est un livre utile et bien fait, qui peut rendre de grands services à l'instruction primaire, et qui doit devenir le manuel indispensable de toutes les femmes désireuses de remplir le premier de leurs devoirs, celui d'élever elles-mêmes leurs enfans, de jeter dans leur esprit les premiers rayons d'une bienfaisante lumière, et d'inculquer au fond de leur cœur les principes de la morale, l'amour du beau et du bon.

Veillées d'une mère de Famille, six nouvelles, par madame *Manceau*. —Paris, chez Pesron, 1836, un joli volume in-12. 3 fr.

Il y a dans ce volume du bon et du médiocre. Ecrire pour la jeunesse est chose si difficile qu'on peut s'estimer heureux quand on réussit à moitié, d'autant plus qu'on doit alors espérer d'obtenir plus tard un succès complet, en évitant les défauts dans lesquels on est d'abord tombé. Je reprocherai à madame Manceau d'outrer en général les passions des petits personnages qu'elle met en scène, de donner trop de développement à leurs mauvaises qualités, d'exposer aux yeux des enfans de fâcheux exemples, qu'il vaudrait mieux, je crois, leur cacher autant que possible. On sait combien en général les enfans sont aptes à imiter plutôt ce qui est mauvais que ce qui est bon. Il faudrait donc éviter, dans les livres, de leur offrir l'image des passions qu'on ne veut pas leur inculquer. Ils n'en rencontrent que trop d'exemples déjà dans le monde, et c'est la principale tâche de l'éducation, de les empêcher de les suivre. On ne devrait placer devant ces jeunes imaginations si impressionnables, que des tableaux de vertu douce, de tendre affection, de dévouemens utiles et courageux.

Du reste, il n'y a dans le nouveau volume de madame

Manceau qu'un ou deux contes auxquels ce reproche puisse s'adresser. Les autres m'ont paru remplir toutes les conditions de ce genre de composition, et les enfans y trouveront à la fois de l'intérêt, des leçons morales à leur portée, et l'expression de nobles sentimens capables d'émouvoir leur jeune cœur, et d'y faire germer de bonnes semences. C'est un volume de plus à ajouter à la bibliothèque des petites demoiselles de huit à dix ans.

RÉCITS DE L'HISTOIRE DE FRANCE, faits aux jeunes enfans, par *G. Hesse,* ancien professeur. — Paris, chez Ducroq, rue Hautefeuille 22, 1836. in-8. 75 cent.

Le même ouvrage, édition plus jolie et ornée de 32 portraits. 2 f. 25 c.

Depuis que l'attention s'est portée avec tant d'intérêt sur l'instruction primaire, on a senti vivement la pénurie dans laquelle on se trouvait de livres assez simples, assez élémentaires, pour servir de premières lectures aux jeunes enfans. De toute part on s'est aussitôt mis à l'œuvre pour combler cette lacune, et un généreux élan, une noble émulation entre les écrivains, n'ont pas cessé de produire une foule de petits ouvrages remplis de notions faciles et instructives, présentées avec plus ou moins de talent. Mais la mine est féconde, et l'on est loin encore d'en avoir épuisé tous les filons. Chez l'enfance, le goût de la lecture une fois éveillé se montre insatiable, et l'on est heureux de pouvoir en profiter pour meubler l'esprit d'une grande quantité de faits scientifiques et historiques, graines fécondes qui y germent lentement et portent des fruits par la suite.

Les *Récits de l'histoire de France* prendront certainement place parmi les meilleures publications de ce genre. Ils ont quelques rapports avec les *histoires* racontées aux enfans par Lamé Fleury, ces excellens petits livres qui jouissent d'une juste renommée; mais les *Récits* sont plus particulièrement destinés à l'enseignement. Ils s'adressent aussi peut-être à un âge moins avancé encore, et renferment une foule d'explications nécessaires pour les jeunes intelligences auxquelles ils sont destinés. Des exercices placés à la suite de chaque période historique, servent à en récapituler les événemens, et offrent aux instituteurs le moyen de s'assurer, par quelques questions, si l'enfant a compris et lu avec attention. Un tableau chronologique général se trouve à la fin du volume.

Le même auteur se propose de mettre en récit l'histoire de plusieurs autres contrées. Cela formera une petite collection historique bien précieuse pour la première enfance; car en mettant entre ses mains de pareils livres, à la place des

contes qui étaient jadis le seul aliment qu'on offrît à son intelligence avide de savoir, on obtiendra, je crois, de fort bons résultats. L'habitude des lectures sérieuses se contractera de bonne heure, et l'on ne sera peut-être plus obligé de recommencer dans l'âge moyen de la vie une étude à laquelle autrefois s'attachait le plus souvent dans la jeunesse l'ennui ou la fatigue, parce que son enseignement avait toute la sécheresse de la chronologie, toute l'aridité du pédantisme.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE, ETC.

HISTOIRE DE BOTANY-BAY, état présent des colonies pénales de l'Angleterre dans l'Australie, ou examen des effets de la déportation, considérée comme peine et comme moyen de colonisation; par M. *Jules de la Pilorgerie*. Paris, 1836. in-8. 7 fr. 50 c.

Ce volume offre un haut degré d'intérêt, soit par les détails qu'il contient sur l'origine de Botany-Bay, et l'histoire de cette colonie; soit par l'importance de la question pénale à laquelle il se rattache. Le système de la déportation a souvent été prôné, comme le plus propre à satisfaire les exigences de la société et celles de la morale, au sujet des condamnés ou convicts; bien des gens, encore aujourd'hui, regrettent que la France n'ait pas le moyen de déporter les nombreux habitans de ses bagnes et de ses prisons. Le régime pénitencier ne leur semble qu'une triste et dispendieuse compensation, et sans aucun doute, ils lui trouveraient bien d'autres vices encore si on leur offrait la perspective de la fondation de quelque colonie pénale en Afrique ou ailleurs. Voyons donc quelles leçons peut nous fournir à cet égard l'exemple de l'Angleterre, qui a fait une longue expérience du système de la déportation, et dont la colonie Australienne a été souvent citée par les partisans de ce système.

Les convicts, déportés, se sont-ils améliorés? a-t-on beaucoup d'exemples de leur retour à la vie honnête et laborieuse? La colonie a-t-elle prospéré? ses résultats ont-ils été avantageux au gouvernement, et celui-ci y a-t-il trouvé une véritable économie sur ce que lui aurait coûté, par exemple, l'établissement du régime pénitenciaire? Toutes ces questions font l'objet du livre de M. de la Pilorgerie; et il les a toutes résolues négativement, en appuyant son opinion sur des faits et des raisonnemens qui paraissent sans réplique. C'est un nouvel argument en faveur de la réforme du système pénal qui simplifie la question en mettant tout de suite hors de cause la déportation, dont les partisans ne laissent pas que

d'entraver la marche de l'amélioration du régime des prisons, en venant se jeter à la traverse avec leurs colonies pénales.

Lorsque l'Angleterre eut résolu de verser le trop plein de ses prisons sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, elle y expédia un premier convoi, sous la direction d'un homme éminent, qui fut jugé capable de remplir une mission aussi difficile que celle d'aller fonder une colonie avec de pareils élémens. C'était peu de temps après que les découvertes du capitaine Cook et de ses compagnons avaient achevé de faire connaître les contours de cette grande île qui égale l'Europe en étendue. Ce fut d'après leurs renseignemens, que Botany-Bay fut choisi pour le premier essai de colonisation. Malheureusement ces renseignemens, pris un peu à la légère, ne se trouvèrent pas très-conformes à la réalité. Le sol se montra rebelle aux tentatives de culture, et ajouta ainsi de nouveaux obstacles à ceux qu'on avait d'abord prévus.

Cependant la fermeté, l'énergie et la constance admirable du chef de la colonie, parvinrent à vaincre la plupart de ces difficultés. Les émigrations volontaires furent encouragées par l'administration; on distribua les déportés entre les colons libres, pour leur servir en quelque sorte d'esclaves; on accorda des terrains à défricher, et l'appât de la spéculation vint bientôt peupler la colonie naissante d'esprits aventureux et hardis, qui firent prospérer le nouvel établissement.

La civilisation européenne fut ainsi tout-à-coup transplantée sur le sol presque désert de l'Australie, qui, jusque là, n'avait été habité que par les rares peuplades sauvages qu'on y avait trouvées, réduites à l'état le plus dégradé et le plus barbare. Mais cette civilisation ne pouvait être un bienfait pour ces malheureuses peuplades. Les premiers missionnaires chargés de la leur faire connaître, n'étaient pas capables de la faire aimer. Ces hommes rejetés du sein de la société pour avoir refusé de se plier à ses lois conservatrices, apportaient justement avec eux tous les vices et toutes les mauvaises passions du vieux monde. Dès le commencement, des collisions eurent lieu entre eux et les sauvages, des actes de cruauté inutile furent commis, et élevèrent entre les colons et les indigènes une barrière infranchissable. Ici comme en Amérique, les propriétaires du sol se retirèrent devant la civilisation, et cédèrent la place aux nouveaux venus. C'est un fait bien remarquable que cette antipathie des nations sauvages, pour tout ce qui tient à la vie sociale. Les Européens semblent avoir reçu la mission de répandre la civilisation sur toute la terre; mais partout ils rencontrent les mêmes résistances, et ce n'est qu'en détruisant les indigènes et se substituant à eux, qu'ils réussissent à accomplir leur tâche.

Si les Australiens ne gagnèrent rien à leur contact avec les déportés, ceux-ci ne montrèrent pas non plus le moindre penchant à s'améliorer. Au contraire, la difficulté de la surveillance rendit bientôt les récidives nombreuses, et les mesures sévères, qui furent successivement adoptées pour arrêter le désordre, n'empêchèrent pas les crimes de se multiplier sans cesse. On avait espéré que la perspective d'obtenir à la fin de leur peine un terrain à défricher, engagerait les convicts à se bien conduire; mais cet espoir fut bientôt frustré. Le désir de retourner en Angleterre était plus fort que tous les appâts qu'on leur offrait; et, si quelques-uns, à l'expiration de leur temps d'exil, acceptaient les outils et les moyens de travail qui leur étaient donnés, c'était le plus souvent pour les revendre, afin de se procurer l'argent nécessaire pour payer leur passage sur un bâtiment européen. Sans les émigrations volontaires, qui ont assuré à la colonie australienne une existence certaine et prospère, Botany-Bay aurait bientôt dû être abandonné.

L'inutilité de la déportation comme moyen de perfectionnement moral, et son insuffisance comme moyen d'intimidation, furent petit à petit reconnues en Angleterre, et plus d'une fois les éloquentes réclamations de quelques membres de la Chambre des Communes, donnèrent lieu à des enquêtes à ce sujet. Le système reçut beaucoup d'améliorations; mais quand on aura fait tout ce qu'on peut faire, sans atteindre le but proposé, il faudra bien abandonner finalement les colonies pénales. Ce résultat est d'autant plus probable et plus prochain que la prospérité de Botany-Bay ne saurait en souffrir. Le travail forcé des convicts vaut tout au plus la moitié du travail des hommes libres, encore faut-il l'acheter bien cher, par la continuelle défiance que doivent inspirer de tels hommes, par la crainte d'être, une fois ou l'autre, victime de leurs machinations perfides. Il est question aujourd'hui de les remplacer par des artisans et des ouvriers chinois. Or, si une fois les colons peuvent avoir ce point de comparaison, il est bien certain qu'ils ne voudront plus de déportés; et ceux-ci devront être rendus au régime pénitenciaire, qui seul peut offrir une solution avantageuse au problême pénal.

SCIENCES ET ARTS.

DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES INVENTIONS et des découvertes dans

les sciences et dans les arts; par M. *A. Peigné.*—Paris, chez Pesron, 1836. 2 vol. in-18. 1 fr. 50 c.

Ce petit ouvrage, destiné principalement aux écoles primaires, est fait dans un but fort utile. La véritable histoire de la civilisation gît dans celle des diverses inventions des arts, des perfectionnemens de l'industrie et des découvertes des sciences. Il est bon que nous apprenions d'où nous viennent tant d'objets dont nous nous servons tous les jours, et qui contribuent à rendre notre vie facile et agréable; il est juste surtout que les noms de ceux à qui nous sommes redevables de leur première invention, soient voués à la reconnaissance publique, toutes les fois que cela se peut. Il est vrai que la plupart sont inconnus; car jusqu'ici les hommes, par un étrange caprice, se sont peu souciés de savoir les noms de leurs bienfaiteurs, tandis qu'ils ont gravé sur l'airain, et entouré d'une auréole de gloire, ceux de leurs tyrans et de leurs ennemis les plus funestes. M. Peigné a adopté la forme de dictionnaire, comme la plus commode pour les recherches; peut-être, pour l'enseignement, regrettera-t-on l'ordre chronologique, qui offrirait le tableau des arts et des sciences à chaque époque historique; mais d'un autre côté, il eût été difficile de l'établir avec exactitude, et on se serait exposé à commettre des erreurs inévitables, à présenter des idées fausses aux enfans, pour lesquels surtout a été composé ce livre. Je reprocherai plutôt à l'auteur d'avoir laissé se glisser dans son travail quelques mots auxquels il me semble qu'on ne saurait attacher justement l'idée de découverte, ni celle d'invention. Tels sont par exemple : *Bourreau*, *Flibustier*, *Larron*, *Tonnerre*, *Traiteur*, *etc.* Mais c'est une légère imperfection, qu'il sera facile de faire disparaître dans une seconde édition, en substituant d'autres mots qui ont été omis dans celle-ci, en fort petit nombre il est vrai, mais dont la présence sera bien mieux d'accord avec le but du dictionnaire.

Le mérite de ce petit ouvrage, et le prix auquel le vend l'éditeur, lui assurent un grand succès. Il deviendra bientôt le manuel de tous les écoliers, qui y trouveront la solution d'une foule de ces *pourquoi*, qui occupent si fortement l'imagination des enfans.

SUR LE DESSIN LINÉAIRE EN RELIEF et l'usage en CHIRURGIE du fil de fer et du coton, par Mathias Mayor, docteur en méd. Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et comp^e^, 1 vol. in-8. fig. 4 fr. 50 c.

SUR LE CATHÉTÉRISME SIMPLE ET FORCÉ, et sur le traitement des rétrécissemens de l'urètre et des fistules urinaires; par Mathias Mayor,

docteur en chirurgie, Genève et Paris. Chez Ab.Cherbuliez et comp[e], 2[e] édition. 1 vol. in-8. 2 fr. 50 c.

Les travaux de M. Mayor, pour simplifier plusieurs opérations chirurgicales, et en particulier le traitement des fractures de toute espèce, ont fixé déjà depuis quelque temps l'attention publique. Des hommes éminens dans cette partie de la science, ont accordé leur suffrage à des essais qui tendent à populariser une partie de la chirurgie, à diminuer les souffrances, à augmenter les chances de guérison, et à mettre à la portée de tous l'administration des premiers secours nécessaires, dans les accidens auxquels les hommes sont le plus exposés. Le nouveau système de déligation chirurgicale, publié il y a trois ou quatre ans par M. Mayor, substituait au système compliqué des attelles, l'emploi bien plus simple et plus facile de cravates ou mouchoirs destinés à soutenir les membres malades dans un état de suspension éminemment propre à leur prompt rétablissement. Aujourd'hui, c'est *le fil de fer* et *le coton* qui sont introduits par lui dans la chirurgie, comme deux principes fondamentaux de presque tous les traitemens. Il combat de toutes ses forces le vieux préjugé, qui persiste à défendre la charpie et les attelles de l'ancienne chirurgie. L'emploi du fil de fer au dessin linéaire en relief, a conduit M. Mayor à penser que ce fil si maniable, si souple et si léger pourrait heureusement remplacer le bois ou d'autres matières dures et lourdes dans la carcasse d'une foule d'objets de pansement. De nombreuses applications faites par lui dans l'hôpital de Lausanne, dont il était le directeur, sont venues le confirmer dans cette opinion. Ses expériences ont été couronnées d'un plein succès, et cette découverte si simple peut faire pressentir de grands changemens dans l'avenir de la chirurgie. Déjà, dans une partie de la Suisse, les appareils de M. Mayor ont été accueillis, compris, imités, et il a pu voir qu'il ne s'était pas trompé en espérant que ses travaux contribueraient surtout à populariser, et à répandre dans les campagnes une foule de notions chirurgicales de la plus grande utilité.

Simplifier, voilà le but de toutes les recherches de notre auteur, et l'on doit lui en savoir d'autant plus de gré, que cette tendance n'est malheureusement pas commune parmi les hommes de l'art, qui trop souvent ont au contraire voulu *compliquer* pour se rendre plus nécessaires; et parmi lesquels il s'en trouve encore un grand nombre qui regrettent que leur science n'ait pas un langage à elle particulier, qui ne puisse être compris du vulgaire. L'ouvrage *sur le dessin linéaire* est divisé en deux parties. La première traite :

1° Du bassin en fil métallique et du dessin linéaire matérialisé, au moyen de ce fil;

2° Des pessaires, de leurs formes diverses et de leur emploi;

3° Du traitement des fractures, moyens contentifs, attelles métalliques, gouttières et moyens hyponarthéciques. Observations diverses;

4° De quelques objets de pansement; transport des blessés; fracture compliquée; des irrigations d'eau froide par le moyen d'une simple ficelle; fracture très-compliquée des deux jambes ainsi guérie; sur le coton et la charpie; cataplasmes;

5°. De quelques modifications apportées aux pansemens des fractures. Observations de divers cas plus ou moins graves.

Seconde partie : Recueil de mémoires sur les fractures. Des membres artificiels construits avec la plus grande simplicité, et utilisés pour suppléer momentanément aux membres fracturés. Des préparations anatomiques en fil de fer et en coton. Mélanges sur les divers emplois qu'on pourra faire du fil de fer dans les arts et les sciences. — Dans le *cathétérisme simple et forcé*, M. Mayor décrit la forme et l'emploi des instrumens appelés cathéter, qu'il substitue aux sondes usitées jusqu'à présent pour soulager la vessie dans le traitement des rétrécissemens de l'urètre. Ces instrumens, fondés sur un principe contraire à celui suivi précédemment, mais plus conforme peut-être aux directions de la nature, sont également d'une grande simplicité, et de l'usage le plus facile, puisque la plupart des malades apprennent aussitôt à s'en servir, et peuvent suivre leur traitement eux-mêmes sans le secours du chirurgien.

Dans cette nouvelle édition de son mémoire sur le cathéterisme, l'auteur répond aux critiques qui lui ont été adressées, et appuie sa théorie sur de nouvelles observations, sur de nouveaux faits d'autant plus probans qu'il est facile à tout homme de l'art, et même à tout autre personne de répeter l'expérience du cathéter. Il est fâcheux que la passion vienne trop souvent envenimer et fausser totalement des discussions qui, sur des sujets pareils, ne devraient être dirigées de part et d'autre que par l'amour de l'humanité et de la vérité. Les travaux de M. Mayor sont dignes d'être examinés avec la plus scrupuleuse attention, vu l'importance de leurs résultats. On regrettera seulement qu'il n'ait pas mis plus d'art dans la manière dont il présente ses idées, et qu'il n'ait pas mieux rédigé ses ouvrages. Aujourd'hui le style est devenu un instrument commun dont personne ne peut plus se passer, et l'ordre et la méthode sont les premières conditions de tout livre scientifique.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

4e Année. — N° 9. — Septembre 1836.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

LIVIA, par *Eugène Robin*.—Paris, chez H. Souverain, 1836. 1 vol. in-8. 6 fr. 50 c.

LES VOIX DU SIÈCLE, par *Victor Leroux*. — Paris, chez H. Souverain, 1836. 1 vol. in-8. 6 fr. 50 c.

En ouvrant le premier de ces deux volumes, bien des gens seront tentés de s'écrier :

Qui nous délivrera de Faust, de Don-Juan,
De Méphistophélès, du Juif et de Satan?

car, depuis quelques années, on a singulièrement abusé de ces cinq personnages. On les a mis partout; dans la prose et la poésie, dans les romans, dans les drames, dans les poèmes. C'est la mythologie de notre nouvelle école, et il faut avouer qu'elle est un peu plus monotone et beaucoup moins amusante que celle des païens grecs ou romains. Cependant il ne serait pas juste de rejeter, pour cette seule raison, une œuvre dans laquelle on peut trouver quelques idées neuves, si ce n'est par le fond, du moins par la forme; et où, en traitant des sujets si graves et si profonds, l'auteur a semé peut-être des aperçus ingénieux, des pensées nobles et élevées, des paroles de consolation et d'espérance. M. Eugène Robin est jeune, j'aime à le croire; son livre est d'un débutant. Il y a de la confusion, une surabondance de style peu châtié, un désordre de conception qui dénotent l'inexpérience. Mais son but est grand et méritoire; il paraît animé d'un vrai sentiment religieux, et pour lui la miséricorde divine n'a pas de bornes; car Dieu, en disant aux hommes : Aimez-vous les uns les autres, a placé dans leurs cœurs une source d'affections pures, de dévouemens généreux qui relèvent l'âme, la soutiennent au milieu des écueils du monde, et peuvent le plus souvent la retirer de l'abîme où la précipitent les passions.

. . . . Le mal n'est pas un élément;

C'est dans l'ordre des cieux et dans la vie humaine
Une combinaison que le hasard amène,
Mais ce n'en est jamais une condition;
Cela n'a pas de rang dans la création.
Le mal, cela ressemble à quelque plante immonde
Que sous le chêne fort l'humidité féconde;
C'est un souffle mauvais qu'on peut toujours bannir,
Un bourbier malfaisant qui se peut assainir.
Toi, le mal incarné, qu'es-tu dans la nature?
Tu ne viens pas de Dieu, mais de la créature.
L'homme tient dans ses mains, s'il le veut, ton néant.
Son abaissement seul, de toi fait un géant.

Faust n'est donc pas perdu sans retour, il peut se racheter du pacte qu'il a fait avec Méphistophélès; que son esprit cède un moment l'empire à son cœur, qu'il obéisse aux inspirations de l'amour, et il retrouve sa liberté : il peut aspirer de nouveau à l'éternelle félicité, dans le sein de son Dieu. Voilà le sens que renferme Livia; et il m'a semblé que Faust repentant ne pouvait en effet l'être que de cette manière. Toute autre eût blessé la fierté de sa haute intelligence; tandis que l'esprit le plus orgueilleux peut céder aux séductions du cœur. La vraie charité résume toutes les vertus et rachète tous les péchés. C'est le sacrifice chrétien dans sa plus noble acception.

Mais si l'idée qui a présidé au drame de M. Robin est heureuse, je n'en dirai pas autant de son exécution. L'auteur fait longuement discourir Faust à tout propos, et ses vers ne sont pas toujours clairs ni harmonieux. Il met dans la bouche de Don Juan de grandes dissertations sérieuses et profondes qui sont totalement hors du caractère de ce personnage. Enfin, on ne voit pas trop ce que fait Faust pour mériter son salut. Il est vrai que l'intercession de Livia y entre pour beaucoup; mais alors c'est manquer le but, et j'aurais mieux aimé voir dans Faust lui-même le cœur se réveiller et combler l'abîme du doute. N'est-ce pas là en effet que se trouve le vrai remède de cette maladie de l'âme? sans l'amour, ou, dans une plus large acception, sans la charité, qui nous fait sympathiser avec les souffrances de nos semblables et oublier les nôtres en soulageant les leurs, le monde est vide, plein de ténèbres et de tristesse. C'est la charité, non la foi, qui sauve; car l'enfer c'est l'égoïsme, et le paradis c'est le dévouement et l'oubli de soi-même.

— *Les Voix du siècle* sont précédées d'une préface dans laquelle l'auteur, suivant l'exemple de plusieurs autres poètes du jour, accuse hautement la société de laisser mourir de faim les poètes. J'aurais fait peu d'attention à ces singulières jérémiades, si je n'y avais rencontré le nom de J. Imbert Gal-

loix, dont la fin prématurée et malheureuse a déjà servi de texte à d'autres diatribes anti-sociales et fort inexactes. Lorsqu'on prétend ainsi intenter à la société un vrai procès criminel, il faudrait, il me semble, choisir et peser mûrement les faits sur lesquels on s'appuie. Or, si l'auteur avait lu la notice qui précède les poésies de Galloix, publiées à Genève en 1834, il aurait hésité, je crois, à accuser soit une famille soit le public, en général, d'une mort qui ne fut que la suite naturelle d'une organisation maladive unie à une imagination exaltée. Poussé trop tôt par ses inclinations poétiques dans un monde hérissé de dangereux écueils, Galloix échoua, et sa frêle existence fut brisée, bien plus par les imprudentes louanges de quelques amis que par l'abandon de ses parens. Une phthisie pulmonaire, cette terrible maladie qui menace incessamment tous ceux qui usent à la fois le corps et l'âme, l'emporta rapidement. Quatre jeunes gens, ses compatriotes, lui rendirent les derniers devoirs; et quoi qu'en ait dit M. Victor Hugo, dans une notice qu'il a publiée sur Galloix, ils furent seuls, absolument seuls à remplir cette triste tâche, à répandre quelques larmes sur la tombe du poète, et pas un de ceux qui plus tard ont fait du style à ce sujet, qui ont pris pour thême de leurs criailleries contre la société cette victime abandonnée par eux-mêmes, pas un seul ne parut pour prendre part à ses funérailles.

Voilà cependant avec quelle légèreté on profite de tout, on exploite tout, pour soutenir les plus étranges sophismes. On recueille avec empressement les misères qui ont pu accabler quelques malheureux poètes; et sans nullement tenir compte de tous ceux qui, au contraire, ont trouvé sur leur route gloire, honneur, fortune; sans faire attention que, plus d'une fois, c'est dans le caractère ou la conduite même de l'homme que se trouve la vraie cause de son malheur, on prononce sans hésiter que la société condamne tous les poètes à mourir de faim. Cette conclusion est non-seulement fausse, mais elle est indigne du caractère du poète; elle fait de celui-ci un mendiant qui demande l'aumône avant d'avoir rien fait pour mériter un salaire.

M. Victor Leroux aurait dû mûrement peser toutes ces considérations avant d'écrire sa préface; car elle autorise en quelque sorte le lecteur à être sévère avec lui. Puisqu'il veut que la société fasse vivre les poètes, sans doute il tient à nous prouver que les poètes sont utiles à la société, et ses vers doivent renfermer de grandes et belles choses. Voyons :

La première pièce de son recueil est adressée à M. Ferdinand Dugué; il lui dit :

Ami, je suis ton œuvre, et je m'en glorifie !

Pour toi, que devant tous l'amitié déifie,
J'ai voulu bâtir un autel !
Là, j'irai chaque jour t'adresser ma prière,
Seul prêtre, agenouillé devant le sanctuaire
Où tu seras mon Éternel !

Connaissez-vous ce nouveau dieu, du nom de Dugué? Il a publié, l'an dernier, un méchant roman, sous le titre de *la Semaine de Pâques,* qui ne lui servira certainement pas de brevet pour l'éternité. Que signifie donc cet autel que prétend lui élever son camarade? Si c'est pour cela que notre poète demande à être pensionné, je doute que le public fasse droit à sa requête, surtout lorsqu'il aura lu les *Pensées de la nuit,* monotones redites de choses déjà vingt fois rimées par tous les *poëtereaux* qui pullulent sur le pavé de Paris. En vain cherchera-t-on une strophe harmonieuse, une idée gracieuse ou profonde, qui ne soit pas défigurée par le style étrange dont voici un échantillon. Le poète s'adressant à Dieu, celui d'en haut, et non pas M. Ferdinand Dugué, qu'il interpelle en ces termes :

Toi, qu'on dit, sur la terre, entouré de sept cieux,
Etendus devant toi comme sept larges voiles,

lui demande :

Jusques à quand veux-tu donc que l'espèce humaine
Marche comme un aveugle, à travers ce désert,
D'où s'échappe, à toute heure, un horrible concert,
Où sans cesse et toujours ta volonté l'entraîne?
Jusques à quand veux-tu, qu'au milieu des dangers,
Qu'au milieu des écueils, entre ces deux bergers,
Par le temps emportée, et par la mort poussée,
Elle vole, à tout vent, comme une aile cassée!
N'es-tu pas las de voir ses livides troupeaux,
Tête basse, en avant s'élancer pêle-mêle,
D'entendre tant de fois sa triste voix qui bêle,
Qui crie, et te demande, en pleurant, du repos?
Pourquoi l'avoir ainsi loin des cieux reléguée?
Ne t'es-tu jamais dit qu'elle était fatiguée?
— Que le plus fort cheval crève à toujours courir,
— Que l'âme même, ô Dieu, s'use à toujours souffrir,
— Que pour l'humanité le temps est, que s'écoule
La révolution des ans comme des jours,
Et qu'à souffrir sans cesse, et qu'à courir toujours
Sans repos, à la fin il faudra qu'elle croule?

Ce fragment n'est-il pas ravissant d'harmonie et de clarté? Ces *sept cieux*, ce *jusques à quand*, ces *que* répétés ne sont-ils

pas d'un effet prodigieux? En vérité, on ne saurait assez combler d'or et de louanges un poète semblable. Comment pourra-t-on jamais payer ce *sans cesse et toujours*, cette *aile cassée*, cette *voix qui bêle*, ce *cheval qui crève à courir?* Ah! monsieur Leroux, vous avez bien raison, l'humanité est une marâtre qui fait des cornets avec des chefs-d'œuvre, aussi elle croulera, soyez tranquille,

Se heurtant, s'écrasant au milieu des orages;

tandis que votre pauvre âme,

. . . . dont le rude génie
Se révèle souvent par des cris de douleurs,

sera sans doute béatifiée par votre *éternel Ferdinand Dugué.*

Les autres pièces de ce volume sont toutes à peu près sur le même ton, et le poète termine en s'écriant à plusieurs reprises : *Oh! la foi! Oh! la foi!* car son intention a été de montrer la jeunesse luttant péniblement contre le doute, et ne trouvant de refuge qu'au pied de la croix. Son dernier vers est :

Aimez, croyez, chantez!

La plupart des lecteurs adopteront sans doute pour variante :

Aimez, croyez, mais, ô ne chantez plus!

car si c'est sur de pareils vers que vous comptez pour arriver à la fortune et à la gloire, vous courez grand risque, en effet, de n'avoir ni pain, ni lauriers, et cela sans pouvoir même accuser la société de manquer d'âme et de goût. Que voulez-vous? c'est le talent seul qui a le droit de réclamer une récompense ici-bas. Si Paganini ramasse sur sa route des monceaux d'or, ce n'est pas une raison pour que tout mauvais râcleur de violon puisse prétendre à être payé et applaudi. Le rossignol est aimé de tous; on l'écoute, on le choye, on l'admire; tandis que la pauvre grenouille coassante, sans être plus coupable que lui, est abandonnée dans son marais fangeux.

ÉLÉGIES ET POÉSIES DIVERSES de Mme *Victoire Babois;* —3me édition. Paris, 2 vol. in-18, ornés de gravures. 9 fr.

Fatigué de l'affectation, de la sensiblerie de cette foule de muses modernes, que la vogue proclame de grands génies, et dont les vers obscurs, les mystiques pensées sont d'autant plus admirés qu'on les comprend moins; l'esprit se reporte

avec plaisir vers le passé, et se plaît à retrouver d'anciennes connaissances, perdues de vue depuis long-temps; à tirer d'un injuste oubli des talens qui survivront à toutes ces renommées éphémères, en dépit de l'indifférence du public d'aujourd'hui.

Dans ces dernières années, on a beaucoup critiqué les poètes du commencement de ce siècle, les poètes du temps de l'Empire. Je me trompe; ce n'est pas de la critique, c'est le plus profond dédain que notre nouvelle école a montré pour eux, souvent sans se donner même la peine de les lire. On les a traités en masse de rimeurs sans âme ni imagination. Il est vrai qu'il n'y a peut-être pas eu parmi eux de ces vastes et sublimes, mais rares génies, dont l'essor audacieux ne connaît point de bornes. On y rencontre plutôt des gens d'esprit, des sentimens tendres, de douces inspirations, et, en général, une verve sage et modérée. Mais, si, laissant de côté les deux ou trois maîtres qui sont hors de ligne, nous comparons la foule des poètes d'alors avec la foule des poètes d'aujourd'hui, je doute fort que le résultat soit à l'avantage de ceux-ci. Delille, par exemple, peut à la longue fatiguer par la monotonie; mais combien de charmans passages dans ses œuvres, qu'on relira et étudiera sans cesse, tandis qu'il ne restera rien de tant de gros volumes de pleurs et de soupirs, dont la *camaraderie*, ce fléau de notre époque, a fait seule le succès! Ducis n'est sans doute pas un Shakespeare, ni un Corneille; mais quelle supériorité immense ont encore ses tragédies incomplettes, sur les drames informes et dégoûtans de notre scène actuelle! Berchoux, Michaud, F. de Neufchâteau et tant d'autres, ne sont-ils pas infiniment préférables à ce troupeau de pleurnicheurs et de pleurnicheuses modernes, qui font de la poésie un linceul, et changent les neuf muses en pleureuses? Enfin, Béranger qui, grâce au genre de ses admirables poésies et à l'esprit qui les a dictées, est proclamé comme l'un de nos meilleurs poètes, n'appartient-il pas évidemment à cette ancienne école si injustement méprisée?

Les *Élégies* de Mme Babois méritent de même beaucoup plus d'éloges que maintes poésies fort prônées par tous les échos de la presse. J'ose le dire, parmi les nombreux recueils publiés depuis cinq ou six ans, on aurait de la peine à trouver des pièces de vers dignes d'être comparées au *Laurier-rose,* à la *Mort d'un Rossignol,* à *Aline,* etc., etc. L'harmonie et la clarté du style, la finesse, la grâce, et quelquefois la profondeur des pensées, la pureté du sentiment, y sont également remarquables. Jamais on n'y rencontre de ces phrases tourmentées, de ces inversions forcées, de ces comparaisons hétéroclites qui, chez nos poètes modernes, ne cachent le plus

souvent qu'un non-sens amphigourique, qu'une rêverie oiseuse, sans but et sans signification. Mme Babois respecte toujours le bon sens, ce guide qu'il n'est jamais permis d'abandonner, elle dit simplement ce qu'elle pense, elle obéit à l'impulsion de son âme, et ne joue pas le sentiment :

Tout pour qui sait aimer, oui tout devient malheur,
Et celui qui porte un cœur tendre,
Porte une source de douleur
Sans cesse prête à se répandre.

Ces quatre vers n'en disent-ils pas plus à eux seuls, par exemple, que tout le volume des *Pleurs* de Mme Desbordes-Valmore ?

C'est le cœur qui a fait de Mme Babois un poète. Ses premiers chants furent comme un épanchement de sa douleur maternelle, après la mort d'une fille unique ; elle puisa dans la poésie de douces consolations, et trouva la force de résister à son chagrin, de rouvrir son cœur aimant à de nouvelles affections :

Sans doute à s'éclairer notre esprit peut prétendre ;
Mais, hélas! jamais rien ne corrige un cœur tendre.
L'expérience amère, en venant l'affliger,
Sans cesse le détrompe et ne peut le changer.
D'un sentiment trahi quand le charme s'envole,
Un sentiment nouveau vient pour le ranimer ;
Il s'abandonne encore, et du malheur d'aimer
C'est le bonheur d'aimer qui toujours le console.

Tout en se tenant en garde contre les enjambemens et les inversions de la nouvelle école, Mme Babois n'est pas non plus enlacée dans les chaînes inflexibles de la poésie classique. C'est en quoi il me paraît qu'elle mérite surtout des éloges ; car rien n'est plus ridicule que ces systèmes littéraires exclusifs, qui prétendent régler d'avance l'expression de sentimens et de pensées qui n'existent peut-être pas encore, et forcer les caprices de l'imagination à ne jamais sortir du sentier battu, de l'ornière déjà creusée. Le style est un instrument qu'on peut monter sur tous les tons, il ne s'agit que de le jouer juste, et si nous voyons souvent les écrivains classiques tomber dans la monotonie, les romantiques dans la rudesse et l'extravagance, c'est que, préoccupés d'idées systématiques et absolues, ils oublient que l'oreille doit toujours guider la plume comme la raison ne doit jamais abandonner l'esprit. Ils oublient que le style n'est qu'une parure sous laquelle doivent se dessiner, pures, fortes et vraies, les formes de la pensée, qui est l'âme du livre dont le style n'est que l'enve-

loppe. « Rien n'est plus opposé au beau naturel, nous dit un grand écrivain, que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes, d'une manière singulière ou pompeuse : rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles : ils ont des mots en abondance, point d'idées; ils travaillent donc sur des mots, et s'imaginent avoir combiné des idées parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage, quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre. Le style doit graver des pensées; ils ne savent que tracer des paroles. »

Ne dirait-on pas que ce fragment s'adresse à nos littérateurs du jour, qu'il a été inspiré par leurs écrits brillans, mais vides, et ne renferme-t-il pas la critique la plus complette de notre nouvelle école?

Je citerai encore ici une petite romance de Mme Babois qui me semble remplie de grâces et de fraîcheur, c'est *le rendez-vous :*

L'autre matin, sous la fraîche coudrette,
Le beau Colin, loin des regards jaloux,
S'imaginait trouver encor Lisette
Une heure au moins après le rendez-vous.

« Il est trop tard, lui dis-je, elle est partie;
Ah! comme toi si javais pu, Colin,
Donner parole à si charmante amie,
Je me serais éveillé plus matin.

» Je la suivais... Dieux! comme elle est jolie!
Tout en rêvant, d'un air sombre et distrait,
Elle a tourné ses pas vers la prairie :
Ah! que j'aurais de honte et de regret! »

Le beau Colin, pour suivre son amie,
Fuit la coudrette et s'éloigne à grands pas;
Mais las! en vain il la presse, il supplie;
Lise fuyait, et ne l'écoutait pas.

Un jeune enfant jouait sur la verdure;
Il poursuit Lise, il l'appelle à son tour.
« Ah! disait-il, pour venger ton injure
Punis l'amant, mais pardonne à l'amour. »

Lise s'étonne et retourne la tête;
L'enfant malin voit son tendre embarras;

D'abord timide, il s'approche, il s'arrête ;
Lise sourit : l'amour est dans ses bras.

Colin sut mettre à profit l'aventure.
Je les revis seuls au déclin du jour :
La tendre Lise, en pardonnant l'injure,
Grondait l'amant et caressait l'amour.

Si, d'une belle offensant la tendresse,
Vous désirez l'apaiser au retour,
De votre esprit n'empruntez pas l'adresse :
Pour interprète il faut choisir l'amour.

Ducis professait une grande affection pour cet auteur, et une haute estime de son talent. A la suite des poésies, se trouve une série de lettres adressées par lui à madame Babois, qu'on lit avec le plus vif intérêt; car l'homme s'y peint tout entier sans détour, et s'y fait respecter et aimer.

Le Notaire de Chantilly, par *Léon Gozlan.* — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

M. Léon Gozlan dit dans sa préface une chose vraie; c'est que le roman peut et doit avoir un but utile, moral, et que les écrivains auraient tort de ne pas profiter de ce genre de littérature, aujourd'hui si populaire pour répandre dans la société de bons principes, d'excellentes leçons. On applaudira ce préambule et l'on se réjouira sans doute de voir qu'un homme de talent comprenne si bien la mission de la littérature, même la plus légère ; mais patience, bons lecteurs, ne vous hâtez pas trop d'applaudir, avant d'avoir lu; ou sinon, gare les désappointemens. En effet, à côté de cette vérité se trouvent déjà dans la préface d'étranges idées. L'auteur exprime l'admiration que lui inspire le temps passé, où le prêtre jouait le principal rôle dans l'existence humaine, tenant en quelque sorte entre ses mains toute la destinée de l'homme. « Le prêtre qui bénissait l'épée du guerrier, aspergeait d'eau lustrale la proue du vaisseau, afin qu'il marchât sans danger sur les mers ; le prêtre, qui chantait la victoire de celui-ci, le retour au port de celui-là ; qui disait à la mère coupable : « Je vous pardonne ; » au père cruel, à la fille égarée : « Je vous pardonne; » le prêtre, qui était l'homme de tous les hommes, celui qui présidait à toutes les associations humaines, depuis les plus hautes jusqu'aux plus humbles, qui sacrait les rois et bénissait le rabot des pauvres compagnons menuisiers ; qui . . . . etc. etc. » car nous ne suivrons pas plus loin M. Léon Gozlan dans sa période à perte d'haleine. En voilà bien assez pour nous faire

juger où peut entraîner la manie de faire du style, et de procéder par suites infinies, comme font nos littérateurs actuels, qui n'ont, en général, que deux ou trois idées fort élastiques qu'ils étirent en tous sens pour en faire des volumes. J'ajouterai seulement qu'il conclut en s'écriant : « Ce prêtre, où est-il ? qui a recueilli son héritage, sa grande monarchie? »

Et M. Gozlan nous apprend que c'est le notaire qui a succédé au prêtre sur ce singulier trône. Les notaires lui sauront gré de l'importance qu'il leur donne. L'ouvrage de M. Gozlan prendra place dans toutes les études, sa préface du moins devra être écrite en gros caractères sur la porte, au-dessus des deux écussons dorés, afin que nul ne puisse ignorer que le notaire est l'homme le plus essentiel, le plus digne et le plus respectable de notre ordre social moderne. Pour moi, je l'avoue, je ne me serais jamais douté de cette supériorité absolue du notariat, de cette existence indispensable du notaire, sans lequel l'état social retomberait dans le chaos. Voyez quelle était mon ignorance! il me semblait, au contraire, que ces garde-notes, fort utiles sans doute en certains cas, ne servaient le plus souvent qu'à embrouiller les choses les plus simples, par le style barbare et diffus dans lequel ils se croient obligés de rédiger tous leurs actes, jusqu'au moindre petit inventaire. Ma naïveté allait même jusqu'à penser, que la marche de la civilisation devait tendre à effacer peu à peu ces restes d'un temps d'ignorance et de mauvaise foi, et qu'on finirait un jour par se passer des notaires, comme aujourd'hui dans certain pays très-voisin, mais à la vérité peu connu de la France, on se passe des avoués et des procureurs. Grâce à M. Léon Gozlan, je vois bien que je commettais un crime de lèse-majesté, et que rien au monde n'est plus indispensable qu'un notaire. Voyez plutôt celui de Chantilly; Maurice est le Dieu du village, le dépositaire de tous les secrets, de toutes les fortunes, jusqu'à la caisse des pauvres de la paroisse. Avec lui le paysan, d'ordinaire si cauteleux en affaire, n'a pas besoin de garantie, pas besoin de sûreté, ne veut pas même entendre parler d'un reçu. C'est vraiment merveilleux. Ce Maurice serait l'homme le plus heureux et le plus digne d'envie, s'il n'avait une femme qui le trompe de connivence avec un ami, auquel le notaire a sauvé la vie; puis un beau-frère qui l'entraîne dans ce qu'on appelle des spéculations hasardées, c'est-à-dire dans de véritables jeux de fripons. Mais c'est l'attribut des grandeurs de ce monde, d'être entourées de dangers et d'intrigues. Continuons et nous verrons sans doute la vertu du sublime notaire surmonter tous les obstacles. Mais hélas ! en vain cherchons-nous quelque trace de cette lutte courageuse. Maurice a bien autre chose à faire, vraiment. Ne faut-il pas qu'il soit toujours là, prêt à en-

tendre ce que chacun vient lui confier; car aujourd'hui, selon M. Gozlan, c'est au notaire qu'on va se confesser, et tandis qu'il écoute la longue histoire d'un certain énergumène de révolutionnaire, qui dans sa jeunesse s'est abreuvé du sang de la noblesse, et qui veut s'assurer des moyens d'empêcher que les dépouilles dont il s'est enrichi ne retournent aux descendans de ceux qu'il a guillotinés; l'action marche, le dénouement approche, et Maurice ne paraît ni moins coupable, ni plus intéressant que les malheureux qui le poussent à sa perte. Pour se venger de l'impudence de sa femme, il dénonce son ami qu'il avait jusque là soustrait aux recherches de la police, et tous les fonds qui lui ont été remis en dépôt se trouvent engagés dans les folles entreprises de son beau-frère. Sur ces entrefaites, éclate à Paris la révolte de Juin 1832; le bruit se répand que les républicains sont vainqueurs, et aussitôt tous les paysans, effrayés des conséquences d'un pareil événement, accourent chez le notaire réclamer leur argent. Ils sont tellement frappés de l'idée qu'on pillera l'étude, qu'ils ne veulent consentir à aucun délai. C'est à grand' peine que Maurice obtient d'envoyer son beau-frère à Paris, et d'attendre son retour pour les satisfaire. Il se voit obligé, pour cela, de faire contre mauvaise fortune bon cœur, et d'offrir à ses impitoyables créanciers un grand banquet auquel il assiste, la mort dans l'âme. Les heures s'écoulent, le beau-frère ne revient point, les convives murmurent, des paroles de reproche et de menace se font entendre; vous pensez sans doute que nous allons trouver la morale au bout, et que tout ce long récit aura eu pour but de montrer combien la probité et la fidélité sont choses indispensables dans un notaire. Quoique ce ne soit pas précisément cela que nous ait promis l'auteur en tête de son livre, on s'en contenterait faute de mieux. Mais détrompez-vous, je m'y suis laissé prendre d'abord comme vous, et j'ai bientôt reconnu que c'était encore une naïveté de ma part. Le beau-frère revient ivre de joie et chargé de billets de banque. Un coup de bourse lui a fait gagner ou voler, je ne sais trop lequel des deux, dix-sept cent mille francs, qui mettent le notaire dans l'opulence, et tous les paysans se retirent satisfaits et confus sans vouloir entendre parler de remboursement.

Avez-vous compris cette morale singulière? Si elle vous donne envie de lire l'ouvrage entier, armez-vous de patience; car les détails en sont encore plus extraordinaires que l'ensemble. C'est un monde étrange qui ne ressemble à rien de ce que l'observation nous montre autour de nous: il ne s'y trouve pas un seul caractère vrai, tracé d'après nature. M. Gozlan dit que le *roman,* dans sa plus large acception, *est*

l'histoire de la bourgeoisie, et cette phrase qui, ainsi généralisée, a tout l'air de ne rien signifier du tout, il n'a pas même su en rendre l'application possible à son *Notaire de Chantilly.* La plupart de nos romanciers en agissent avec le cœur humain, comme Dantan avec ses figurines de plâtre. Dans chacun des personnages qu'ils mettent en scène, ils exagèrent le trait le plus laid que peut offrir son caractère, de façon à produire de monstrueuses caricatures. Dieu merci, la bourgeoisie en France n'en est pas à ce point de dégradation, que l'adultère, l'infamie, la lâcheté, l'abus de confiance et le jeu soient les uniques traits de son histoire.

LA PREMIÈRE COMMUNION, par *E. J. Deléclusc,* avec une vignette dessinée par *Alfred Johannot,* et gravée par *Poret.* — Paris, 1836. in-12. 3 fr. 50 c.

Voici un vrai petit prodige en son genre, maints journaux ne manqueront pas d'épuiser toutes les formules laudatives pour décrire la grâce et les mérites de cette nouvelle production de l'auteur de Mademoiselle de Liron. Pour moi, qui ne m'occupe ni de grâce efficace, ni de mérites ascétiques, je vous dirai que je n'aurais jamais pensé qu'on pût réunir un si grand nombre de non-sens en un si petit espace. C'est un vrai miracle; le contenu est plus gros que le contenant. Dans 263 pages in-12, de 18 lignes chacune, imprimées en gros caractères, écoutez tout ce que M. Delécluze a su entasser pour notre commune édification.

M. et madame de Soulanges ont une fille unique, âgée d'à peine 16 ans; notez bien ceci, je vous prie, c'est un point important : Louise est une charmante enfant, pleine d'abandon et de gaîté, qui, élevée loin du monde, a conservé toute la simplicité et l'insouciance du jeune âge. Cependant ses charmes naissans ont profondément touché le cœur de M. de Lebis, qui la demande à ses parens et l'obtient à condition, toutefois, que, lorsque l'époque du mariage sera venue, Louise donnera aussi son consentement à cette union. Mais, dans une conversation du jeune amant avec sa future belle-mère, la comtesse lui avoue que Louise n'a point encore fait sa première communion. M. de Lebis, qui est un jeune homme fort pieux, apprend cette nouvelle avec un grand chagrin et demande aussitôt pourquoi ce retard inusité, puisque, dans la religion catholique, c'est ordinairement à 12 ans qu'on admet les enfans à la table sainte. Alors madame de Soulanges lui raconte qu'elle-même s'est adressé tout-à-coup cette question, et, effrayée d'un retard dont elle ignorait la cause, a été interroger le prêtre du lieu, qui dirige

l'éducation religieuse de Louise. Et quelle n'a pas été sa douleur, lorsqu'après bien des hésitations cet ecclésiastique lui a avoué qu'il n'a point voulu accorder encore la communion à sa fille parce qu'elle ne croit pas en Dieu, et que ses constans efforts depuis plus de 3 ans, pour la convertir, ont été inutiles.

Vous figurez-vous une enfant de 12 ans athée? et surtout une petite fille pleine de légèreté, d'insouciance, qui ne raisonne point encore, qui n'a jamais fait aucune lecture dangereuse, qui n'a jamais quitté sa mère, qui suit très-scrupuleusement toutes les pratiques de sa religion, et qui cependant ne croit pas en Dieu!

O! monsieur Delécluze, vous vous moquez de nous d'une étrange façon.

Le curé conseille donc à madame de Soulanges de faire venir un ecclésiastique plus habile que lui. On écrit à l'évêque, qui envoie un directeur à la petite hérétique; mais c'est inutile, il y perd aussi son latin, et M. de Lebis commence à se désespérer de voir ainsi sa fiancée la proie du démon, lorsque tout-à-coup la grâce opère.

Un soir, la famille était assise dans le jardin avec le curé et le directeur. Après quelques observations bannales sur le temps, « le silence se rétablit, et la société continua de re-
» garder machinalement l'astre de la nuit, en se laissant aller
» aux rêveries différentes qu'il faisait naître dans l'esprit
» de chaque observateur.
»—Maman! dit Louise tout-à-coup, mais sans changer la
» direction de son regard fixé vers le ciel, est-ce que la lune
» ne vous semble pas une ouverture faite au bleu du fir-
» mament, par laquelle on aperçoit toute la magnificence
» de l'intérieur du ciel et du paradis?
» Cette question inattendue et tant soit peu étrange, resta
» sans réponse, comme la plupart de celles que font les
» enfans. Il y a dans leur puérilité quelque chose de si pro-
» fond parfois! »

Très-profond, en effet, surtout dans la bouche d'une fille de 16 ans qui à 12 ans était déjà athée. Si profond que l'on n'y comprend rien, et que la plupart des lecteurs n'y verront qu'une sublime niaiserie.

Mais l'abbé de Lonzac trouva une occasion de ramener la conversation sur l'existence d'un être suprême et fit une longue dissertation que notre petite sotte n'écouta point, préoccupée qu'elle était du désir d'aller cueillir des fraises dans le champ voisin avec la pauvre Toinette. Lors donc que l'abbé eut fini, elle demanda à sa mère la permission d'y aller, et courut bien vîte en folâtrant rejoindre la petite

paysane au milieu des fraisiers. Or, vous saurez que Toinette venait de perdre sa mère, et, en causant avec Louise, elle lui raconta comment en mourant sa mère lui avait recommandé de bien travailler pour nourrir ses frères et sœurs, et comment, dans la nuit qui suivit, le bon Dieu lui apparut en personne naturelle et confirma ce que sa mère avait dit, et elle décrivit à Louise la figure du bon Dieu, et alors Louise ne fut plus athée, et alors Louise crut, et, en revenant à la maison, elle dit à sa mère qu'elle se sentait bien heureuse de croire en Dieu.

Voilà une fameuse conversion, j'espère, et M. l'abbé, et M. le curé et monseigneur l'évêque dûrent enrager de voir qu'une simple petite paysanne avait été plus habile qu'eux trois ensemble. Et M. de Lebis sauta de joie en apprenant que sa future allait faire sa première communion. Ce fut une brillante cérémonie, que Louise accomplit avec une vive piété; mais après, tandis qu'elle attendait dans la sacristie que la voiture fût prête, elle éprouva cette envie de mourir que, suivant M. Delécluze, éprouvent toutes les catéchumènes, parce que vous comprenez qu'à 12 ans on est déjà très-fatigué de la vie; et comme elle exprimait à sa mère ce violent desir, voilà que tout-à-coup, des enfans de chœur, qui se disputaient et se battaient dans un coin de la sacristie, firent tomber une grande croix d'argent qui vint fendre la tête de Louise et remplir ses vœux.

Les miracles ne coûtent rien à M. Delécluze, comme vous voyez. Une petite fille athée à 12 ans, convertie à 16, par un récit superstitieux; qui demande à Dieu de mourir après sa première communion et qui voit aussitôt sa prière exaucée; en voilà j'espère assez pour justifier ce que j'ai dit en commençant cet article, qu'il était impossible d'accumuler plus de non-sens en un si petit espace. On se trompe étrangement, si l'on s'imagine ranimer ainsi la piété, et, par des publications semblables, travailler à l'avancement de la religion; on lui fait au contraire le plus grand tort, en cherchant à réveiller le vieux pouvoir des croyances superstitieuses, qui n'ont rien de commun avec le christianisme.

Le petit volume de M. Delécluze est donc, sous tous les rapports, une pitoyable production, enfantée par ce faux esprit, plus dévot que religieux, qui souffle depuis quelque temps avec une nouvelle force dans certaines régions de la haute société.

La vignette de MM. Johannot et Porret est digne du livre qu'elle accompagne, mais elle ne l'est guère du nom et du talent de ses auteurs.

LA PETITE MAISON D'AUTEUIL, par M. *Mardelle*.—Paris, chez Pougin, 1836. 4 vol. in-12. 12 fr.

Roman dans le genre de ceux de Ricard, mais préférable cependant à plusieurs d'entre eux, parce qu'il offre moins de trivialité et une tendance plus morale. Tout en peignant une société très-corrompue telle qu'il n'est en effet que trop commun d'en rencontrer à Paris, M. Mardelle n'a pas craint de nous montrer un jeune homme pur, qui résiste au courant et qui trouve la récompense de sa sagesse dans une destinée heureuse; tandis que les désordres des autres entraînent après eux une série de désastreux incidens. Pour donner plus d'intérêt à sa narration, il a encadré dans son roman les intrigues carlistes, l'insurrection vendéenne et le fameux combat du château de la Pénissière. L'action se trouve ainsi fort animée, et l'auteur a su donner à entendre, que les premiers fauteurs de ces malheureuses échauffourées politiques sont le plus souvent des misérables, rebuts de la société, quelque place qu'ils y occupent en apparence, toujours prêts à bouleverser leur pays, pour améliorer leur position individuelle. Les âmes généreuses et exaltées qui agissent par conviction, sont en général sur le second plan, sur celui de l'action, du danger, de la lutte, et le plus souvent elles sont dupes des appâts que leur tendent les autres pour les attirer dans le piége. Ces vérités ont leur mérite même dans un petit roman vulgaire; car il n'est si chétif écrit qui ne soit digne d'être mentionné si l'on en peut tirer une seule bonne leçon.

LA FILLE D'UNE FILLE, par *Roland Bauchery*. — Paris, 1836, in-8. 7 fr. 50 c.

LE KOSAK, roman historique, par *J Czynski*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

MADAME HOWARD, par l'auteur d'un Mariage dans le grand monde. Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

Monsieur Roland Bauchery, quand on choisit de pareils titres, on se condamne à ne jamais entrer dans la bibliothèque des gens de goût, à ne jamais être lu que par la classe la moins lettrée, la moins policée. Mais, au reste, il n'y a peut-être pas grand mal, car c'est envoyer directement à leur adresse des productions qui n'ont en effet pas grand'chose à démêler avec la littérature. C'est une espèce de franchise de la part d'un auteur, qui prouve ainsi qu'il ne veut tromper personne et ne prétend pas faire autre chose que ce que porte l'étiquette de son sac. Le genre de public auquel est destiné ce roman, y trouvera une grande abondance d'intrigues bien noires, bien em-

brouillées, avec accompagnement de sensibilité mélodramatique et de grosse morale de boulevard.

— *Le Kosak* de M. Czynski offre un intérêt beaucoup plus véritable, et nous montre sous un jour nouveau ces peuplades dont le nom est devenu mal à propos, chez plusieurs nations de l'Europe, synonyme de barbare. Les Kosaks ont été libres une fois, et alors tous les plus nobles sentimens se développaient chez eux avec une intensité remarquable. Leur caractère offrait un heureux mélange de fierté, d'indépendance, de gaîté, uni à l'hospitalité la plus parfaite. S'ils ont dégénéré, c'est depuis qu'ils sont assujettis à la Russie. L'esclavage abrutit l'homme, et le tableau des tristes résultats qu'il produit est bien propre à faire toujours plus détester le despotisme.

Le Roman de M. Czynski se passe à l'époque ou les Kosaks étaient en butte aux persécutions des nobles Polonais qui, secouant l'autorité royale, portaient sans cesse le pillage chez leurs voisins pour agrandir leurs domaines et accroître leur puissance. Le héros est un Kosak qui se dévoue pour sauver l'indépendance de son pays, et qui est encouragé dans ses efforts par le roi de Pologne lui-même, las d'avoir sans cesse à réprimer les tentatives de ses nobles, qui lui laissent à peine un simulacre de pouvoir.

—*Madame Howard* est une nouvelle production de l'auteur de *Trivelyan,* et de tant d'autres romans assez remarquables, dont madame la comtesse Molé a successivement publié des traductions qui toutes ont eu du succès en France. Ce sont, en général, des scènes du grand monde, peintes avec vérité, et dans lesquelles les ridicules et les vices de la société sont stigmatisés avec force, sans que jamais on y rencontre de ces exagérations qui font perdre de vue et manquer tout-à-fait le but moral. Cette fois-ci, cependant, je crois qu'on trouvera bien quelques reproches à adresser à l'auteur à cet égard. Il y a trop de noirceur accumulée dans ces deux volumes. L'inceste et l'assassinat y jouent un rôle effroyable. Le sujet, il est vrai, rendait fort difficile un dénouement sans crime. C'est un prêtre catholique qui, après avoir prononcé dans un moment d'exaltation ses vœux éternels, éprouve toutes les tortures d'une passion violente et sans espoir. L'amour s'empare de tout son être, au point de lui faire perdre en quelque sorte la raison. Dans un mouvement de jalousie, il tue la femme qu'il aime, et qu'il tremble de voir bientôt devenir l'épouse d'un autre. Ce crime en entraîne d'autres, et l'institution du célibat des prêtres est ainsi peinte sous les traits les plus odieux par les conséquences qu'elle peut produire. Mais en outrant ces conséquences, l'auteur a gâté l'effet de son roman; car qui veut

trop prouver ne prouve rien, et moins d'exagération, plus de simplicité auraient bien mieux atteint le but. Il n'y a pas besoin d'aller chercher les crimes dont le vœu inconsidéré du célibat a pu être cause, pour montrer les dangers de ce sacrifice contraire à la nature. Sans sortir du cercle ordinaire de la vie, on peut trouver mille raisons de condamner cette institution, enfantée par le zèle aveugle de quelques jeunes néophytes, qui ne connaissaient ni le monde, ni le cœur humain.

Grammaire chaldaïque tant pour le chaldéen de la Bible que pour celui des Thargoumins, par *G. B. Winer*, professeur et docteur en théologie; traduite de l'allemand par *Auguste Fallet*. Genève et Paris, chez Cherbuliez; 1836. 1 vol. in-8. IV et 176 pages. Prix, 6 fr.

A quoi peut servir une grammaire chaldaïque en français, diront peut-être bien des gens, à la lecture de ce titre? L'étude du chaldéen, en effet, jusqu'à présent fort négligée chez nous, comme celle des autres langues bibliques, semble ne pouvoir intéresser que des érudits peu nombreux. Mais est-il donc sans intérêt d'étudier à leur source des documens curieux et antiques, importans pour l'histoire, la philosophie, la religion, et souvent si mal connus de ceux même qui les citent? Diverses versions ou paraphrases de l'Ancien Testament, antérieures à Jésus-Christ, et quelques chapitres de la Bible, sont écrits en chaldéen, et présenteraient bien des sujets d'observations intéressantes, même à ceux qui n'y mettraient aucun intérêt pieux. Quant aux théologiens et aux philologues religieux, on comprendrait difficilement comment ils ne recevraient pas avec joie l'instrument nouveau, et, jusqu'à ce jour, unique en notre langue, que M. Fallet leur présente; car enfin, pour interpréter la Bible, il est bon de l'avoir lue dans l'original, et il importe de savoir comment les Hébreux eux-mêmes l'interprétaient. Or, ces deux conditions ne peuvent être remplies en entier sans l'étude du chaldéen. Nous pensons au moins, que les Facultés de théologie protestante de la France et de la Suisse française seront de cet avis, et que leurs nombreux élèves useront avec empressement de la nouvelle ressource mise à leur portée.

La Grammaire chaldaïque de Winer n'a pas besoin d'éloges : sa réputation est faite en Allemagne, comme celle de son auteur. En la comparant avec la traduction de M. Fallet, nous avons aisément reconnu que celui-ci a fait un travail consciencieux; il a cherché à comprendre son auteur, et pour le rendre en français, il s'est défié des tournures germaniques. Mais il est encore peu accoutumé à manier sa langue,

et il ne s'est pas toujours tiré avec le même bonheur de ses luttes contre l'original allemand.

La partie typographique de l'ouvrage est soignée. Les caractères chaldéens (c'est-à-dire hébreux), sortis de la fonderie de Haas, sont du meilleur type; les fautes d'impression, relatives aux mots chaldéens, ont été indiquées avec exactitude dans un errata peu étendu. D'autres erreurs qui atteignent le sens du français, ont malheureusement échappé dans la correction. Le traducteur a fait divers changemens à l'arrangement du texte, et ajouté diverses notes, le tout fort à propos, à ce qu'il semble.

A tout prendre, le travail de M. Fallet est un bon travail, et un travail utile, dont tous ceux qui mettent du prix à la philologie biblique doivent lui savoir gré.

M. Fallet est un élève de l'école de théologie fondée dernièrement à Genève par les Méthodistes, dans un esprit hostile à l'Eglise nationale. On ne s'en douterait pas à la manière dont il parle, dans ses notes ou sa préface, des professeurs de la Faculté. Ceux-ci, en revanche, sauront apprécier son travail, et le mettre à profit dans une académie où l'enseignement du chaldéen est maintenant habituel et obligatoire. Cet échange de bons procédés est de bon augure pour les amis de la Religion et de la paix. Puisse l'école dont sort M. Fallet, ne jamais lutter que de science contre l'Eglise de Genève, et savoir mériter son estime, en lui rendant souvent de semblables services!

Cell. prof.

Etudes grammaticales sur la langue Euskarienne, par *A. Th. D'Abbadie* et *J. Augustin Chaho*. — Paris, chez Arthus-Bertrand. 1836. In-8. 7 fr. 50 c.

La langue euskarienne ou basque, date, selon nos auteurs, des commencemens de notre temps historique. Elle aurait été improvisée, dans le midi de l'Europe, au milieu des peuples habitant l'Espagne, et aurait fleuri, pendant trois mille ans, avec les Ibères-Euskariens, à une époque dont il ne reste presque aucun vestige, avant que les Celtes n'eussent envahi l'Europe, et ne fussent venus y répandre leurs dialectes grossiers et rudes. La langue euskarienne serait à peu près la seule des langues connues qui ait conservé sa pureté primitive jusqu'à nos jours. En un mot, elle serait pour nous comme un monument des premiers âges du monde, qui pourrait nous conduire à d'autres découvertes intéressantes, sur les destinées de l'humanité dans ce passé antérieur à toute histoire, à tout souvenir.

Cette hypothèse, dans laquelle il faut pourtant bien faire la part de l'affection vive que tout homme porte au lieu de sa naissance et à tout ce qui s'y rattache, est appuyée sur des faits curieux et incontestables. La langue euskarienne offre des radicaux de la plus grande simplicité, et la plupart de ses mots rappellent, par leur consonnance, l'idée qu'a voulu rendre l'improvisateur. La douleur a son cri, la joie sa vive expression; le gosier de l'homme est un instrument qui module les sons d'après les sentimens qu'éprouve l'âme. C'est là le vrai don de la parole, qui ne se doit pas entendre d'une langue toute faite, révélée aux hommes par leur créateur, et de laquelle seraient sortis tous les dialectes humains. M. Chaho pense, je crois avec raison, que diverses langues ont pu s'improviser sous l'influence de divers climats et d'autres causes déterminantes. Il regarde l'euskarien comme l'un de ces langages primitifs; et on trouvera dans le passage suivant un exemple de la manière dont il développe sa thèse.

« Choisir l'idée la plus multiple, la plus complexe, l'idée » absolue, universelle, qui est celle de Dieu, dans ces trois » aspects de *vie,* d'*incarnation* et de *lumière,* et démontrer » l'intimité de son inspiration naïve dans le retentissement » de la voix humaine, serait incontestablement un argument » sans réplique, une preuve décisive et palpable en faveur du » système que je viens de formuler.

» Le chant, à part le mouvement de la mesure, et l'étendue » de ses gammes progressives, s'élève ou s'abaisse dans sa mé- » lodie simple, suivant qu'il est animé par un sentiment » triste ou gai. Quant à la parole, nous avons observé pré- » cédemment que la voix, en parcourant par gradation indi- » visible, l'échelle gutturale, hausse et baisse tour-à-tour » d'un ton musical, entre les deux extrêmes de la gamme » parlante *a, i.* Il suit de là, que chaque note parlée, cha- » que vocale a un ton musical relatif qui lui est propre, et » que le son le plus grave et le plus aigu de la parole *a, i,* » et le ton le plus bas et le plus élevé du chant, participent » des mêmes sensations. Contemplez l'homme qui se meurt : » l'angle guttural reste ouvert, et laisse errer la vocale *a* sur » le ton le plus bas et le plus creux, dernier accent de la » voix humaine, que nous appelons râle. Tout au contraire, » dans une plénitude de force et de santé, lorsqu'un sentiment » énergique de plaisir soulève comme un levier toutes les » puissances de la vie, le Brésilien fait entendre son cri d'al- » légresse *hîí,* sur une note aiguë, qui est certainement la » dernière limite du chant dans chaque individu. Or le cri » de nature *hí,* est le nom que la langue brésilienne donne » à l'Etre suprême! Ainsi se trouve fixée la valeur absolue

» des vocales *a, i*. La vocale *o*, médium exact de la gamme
» parlée, est dans sa valeur moyenne une exclamation ad-
» mirative. L'attention, fortement excitée sur un objet, fixe
» la machine physique dans l'immobilité, et c'est alors que
» l'homme, béant et ravi, fait entendre ce son harmonieux
» èt plein. Je laisse à juger au lecteur s'il est inspiré, pri-
» mitif, divin, le nom que les Basques pyrénéens donnent
» à l'Eternel; ce nom qui, par la réunion savante des deux
» sons extrêmes et du son médial de la voix humaine, com-
» bine les idées de vie et d'incarnation universelle, et les
» confond dans un cri d'admiration : IAO!.... »

La langue basque est riche en terminatives, qui modifient presque à l'infini le sens des mots auxquels elles s'ajoutent. Cette abondance de nuances fugitives, et en quelque sorte indéfinissables en français, rendrait très-difficile la traduction de livres euskariens. Mais la littérature de cette langue est très-pauvre. Si elle a jamais eu une période brillante, c'est dans un temps dont il ne reste absolument rien, et les peuplades qui l'ont conservée dans leurs montagnes, sont en général peu lettrées. On n'a qu'un fort petit nombre de livres basques, la plupart traitent des formes grammaticales de la langue dont la noble simplicité et l'antique origine ont souvent attiré l'attention des savans. Dans les prolégomènes qu'il a insérés en tête de ce volume, M. d'Abbadie passe en revue ces divers ouvrages, et parmi les écrivains distingués qui ont étudié le basque, il cite surtout G. de Humboldt, dont les travaux à ce sujet sont fort remarquables.

Le verbe euskarien est unique, c'est l'auxiliaire auquel se joignent ensuite tous les substantifs verbaux. Il a une admirable richesse de formes, et marque, avec un art extraordinaire et un laconisme parfait, toutes les relations de nombre, d'âge, de sexe, dans toutes les combinaisons possibles. Le tableau de ses innombrables désinences remplit une centaine de pages; « l'esprit demeure confondu, lorsque l'on
» songe qu'à l'aide de cinq voyelles, des pronominatifs *ni, hi,*
» *zu, gu, ziek, hura, hurak*, et des articulations *n, k*, la lan-
» gue *Eskuara* forme plusieurs milliers d'inflexions et de dé-
» sinences verbales, dont le tableau change et varie dans cha-
» que dialecte. »

Il y a là de quoi désespérer tout étranger qui voudrait tenter d'étudier la langue des anciens Ibères; car, comment songer à apprendre par cœur un verbe semblable, et d'ailleurs les formes grammaticales de ce langage n'ont presque aucun rapport avec celles de toutes les autres langues vivantes. Le système verbal absorbe presque toutes les parties du discours, l'accord des nombres et des personnes en fait partie; un simple changement de terminaison supplée à cette com-

plication de pronoms et de prépositions, dont le français, par exemple, est à chaque pas embarrassé; enfin l'*Eskuara* ne reconnaît point de genre.

En terminant, M. Chaho pose cette question que nous laisserons à de plus savans que nous à examiner, à critiquer et à résoudre :

« La langue *Eskuara*, qui peut s'approprier tous les radi-
» caux des langues connues, et les plier avec avantage à l'u-
» nité régulière et à la perfection absolue de son système
» grammatical, ne réunit-elle point toutes les conditions dé-
» sirables pour former une langue universelle ? »

Histoire de la Gaule méridionale, sous la domination des conquérans Germains, par M. *Fauriel*. — Paris, 1836. 4 vol. in-8. 32 fr.

On est effrayé, en parcourant ce livre, des immenses recherches auxquelles l'auteur à dû se livrer pour parvenir à reconnaître sa route au milieu du dédale des invasions barbares. Une fois que les Goths eurent trouvé le chemin de Rome, et qu'ils furent suivis des Alains, des Huns, et de tant d'autres peuplades, attirées par l'espoir du butin, c'est à peine si les historiens du temps mentionnent vaguement ces fréquentes irruptions. Ils ne parlent que de celles qui menacèrent Rome elle-même ou quelque autre ville importante de l'Empire; encore cherche-t-on vainement dans leurs récits des détails et des tableaux tracés avec vérité, qui puissent nous faire connaître d'une manière un peu complète les grands évènemens de cette époque désastreuse. Leur emphase apprêtée et sans vie ni couleur, ne représente jamais que les traits généraux de ces incursions dévastatrices; mais, éloignés le plus souvent du théâtre de la guerre, ils ne rapportent que d'après de vagues nouvelles la marche des barbares, se contentant d'ajouter parfois, que jamais invasion ne fut plus terrible. La diversité des peuplades immigrantes et des nombreux chefs qui se distinguèrent à leur tête, vient encore ajouter à cette confusion. C'est un vrai chaos, que M. Fauriel a tenté de débrouiller; et s'il n'a pas complettement réussi, ce qui serait chose impossible, on doit lui savoir gré de ce qu'il a fait, et lui tenir compte des travaux qu'il a fallu pour y arriver. Son livre peint bien le désordre qui dut régner dans toute l'Europe méridionale, pendant tout le temps de cette transmigration des peuples ; quand on en a lu quelques chapitres, on a grand'peine à classer dans son esprit la série des évènemens, leurs rapports et leurs résultats ; mais grâce au style clair, précis et nerveux de l'auteur, on n'é-

prouve ni peine ni fatigue à le suivre dans le récit de ces innombrables combats, pillages, siéges qui se succédent, presque sans relâche, d'un bout à l'autre de cet ouvrage.

Il nous peint, à grands traits, l'établissement des Goths en Italie; la redoutable invasion, et la défaite des Huns; enfin, l'arrivée des Francs dans la Gaule, qu'ils détachèrent tout-à-fait de l'empire romain, et où ils fondèrent une puissance nouvelle. M. Fauriel fait ressortir l'influence du clergé catholique sur cet évènement. Dès qu'on eut réussi, à force d'intercession, à obtenir la conversion de Clovis au christianisme, ce prince devint, pour le clergé, un nouveau Constantin. De toute part, évêques et archevêques n'eurent que des flatteries à lui adresser, que des *te Deum* à chanter, en l'honneur de ses victoires. Le zèle religieux vint se mêler à l'ardeur que possédaient déjà ses guerriers; la haine contre les hérétiques favorisa ses projets de conquète, et ce fut aux applaudissemens du clergé qu'il entreprit d'enlever l'Aquitaine à Alaric, qui favorisait la secte de l'arianisme. Cette entreprise fut célébrée comme sainte; Clovis reçut avant de partir la bénédiction de saint Remi, qui lui garantit la victoire.

« L'histoire d'une guerre qui intéressait si fort le clergé gallo-romain, d'une guerre inspirée et célébrée par lui, ne peut pas être exempte de particularités merveilleuses : c'était la poésie du temps. Aussi est-il dit que Clovis, partant pour l'Aquitaine, emporta avec lui un flacon miraculeux de vin béni, qui se remplissait de lui-même de nouveau aussitôt qu'il était épuisé. Il est dit, qu'arrivés au bord de la Vienne, les Francs ne savaient comment traverser cette rivière, gonflée par les pluies. Mais leur embarras fut de courte durée; une biche parut qui, se jetant dans le courant, gagna aisément l'autre rive par un gué, qu'elle indique de la sorte aux guerriers de Clovis. Grégoire de Tours, qui raconte ce dernier miracle, ajoute que Clovis, campé aux environs de Poitiers, vit de loin sortir de la basilique de saint Hilaire un globe de feu resplendissant, qui, s'avançant jusqu'à lui, l'illumina miraculeusement, comme pour l'enhardir à son entreprise contre ces mêmes Ariens, auxquels le bienheureux évêque avait autrefois livré tant de combats dont il était sorti victorieux. »

C'est ainsi que le clergé travaillait à établir cette puissance qui plus tard fit trembler tous les rois de la chrétienté. Il exploitait largement, on le voit, le domaine de la superstition, et profitant avec habileté du penchant des imaginations du Nord pour tout ce qui est merveilleux, il trouvait en elles une foi bien plus crédule que chez les Romains matérialistes

et païens, qui préféraient les pompes brillantes de l'ancien culte aux mystères et aux légendes miraculeuses du nouveau.

Depuis cette époque, le clergé contribua de tout son pouvoir à affermir la domination des Francs dans la Gaule, et à la pousser autant que possible vers la partie méridionale de cette contrée, qui était, plus long-temps que le reste, demeurée sous le joug des Romains ou de leurs alliés.

Le beau climat de la Provence, après avoir été long-temps le but désiré auquel tendaient les invasions des Barbares, devint, dans le VIII[e] siècle, le théâtre des exploits d'un autre peuple, qui, poussé par un enthousiasme à la fois guerrier et religieux, menaça à son tour d'envahir l'Europe en sens inverse des Goths et des Germains. Les Arabes, débarqués en 711 en Espagne, eurent bientôt conquis toute cette contrée, et leurs armées victorieuses cherchèrent à s'emparer de la Gaule méridionale. Ce fut une lutte sanglante qui dura bien des années et acheva de détruire les nombreux monumens, dont les Romains avaient couvert cette province de leur empire. M. Fauriel rapporte les divers incidens de cette guerre, qui occupa long-temps les rois francs et leurs grands vassaux. Il nous raconte l'histoire des divers princes qui se succédèrent au gouvernement de la Gaule, et s'arrête à l'époque où il fut créé un royaume de Provence, et où s'accomplit la séparation totale du midi de la Gaule de la monarchie carlovingienne.

Cet ouvrage sera bientôt suivi de deux autres qui nous donneront l'histoire de la Gaule jusqu'à la fin du treizième siècle. Un travail aussi considérable ne pourra qu'ajouter à la renommée de l'auteur, et le placer au rang des historiens les plus érudits et les plus consciencieux. Les volumes suivans offriront sans doute un intérêt encore plus vif et plus soutenu, parce qu'ils traiteront d'une époque plus rapprochée, dont il reste des documens plus nombreux et plus véridiques.

De l'Espagne, considérations sur son passé, sur son présent, son avenir; fragmens, par M. le baron d'*Eckstein*.—Paris 1836. in-8, 7 fr. 50 c.

Voici un fort gros volume qui pourrait cependant être classé, avec quelque raison, au rang des innombrables prospectus que le désir de la publicité fait éclore chaque jour. En effet, l'objet principal de M. le baron d'Eckstein, dans cette lourde publication, semble être de faire l'éloge le plus complet des mémoires de madame la comtesse Merlin. On voit bien, ici et là, percer quelque but politique ou religieux,

enveloppé de nuages mystiques; mais ce qu'il y a de plus clair dans cet ouvrage, c'est la louangeuse annonce de ces mémoires, qui paraissent avoir été pour notre auteur comme une nouvelle révélation d'en haut. J'avoue n'avoir rien trouvé de semblable dans les Souvenirs de madame Merlin, qui sont certainement racontés avec charme et renferment quelques traits assez curieux de mœurs espagnoles; mais qui, du reste, ont une teinte fort romanesque, et ne nous apprennent rien de bien nouveau, ni de bien intéressant.

Mais c'est sans doute que je n'ai pas l'esprit assez subtil pour m'élever à la hauteur de celui de M. d'Eckstein, et pour comprendre ses visions mystico-absolues, dans lesquelles Napoléon, le Czar russe et la foi catholique forment une nouvelle trinité merveilleuse. Le peu que j'ai pu comprendre dans ce bizarre chaos, où les idées les plus étranges viennent se heurter, c'est que M. d'Eckstein traite fort cavalièrement tout ce qui tient au progrès humain. Les lumières de la raison lui font mal aux yeux, il lui faut des éteignoirs en masse, et je crois vraiment qu'il tend presque les bras aux Cosaques, pour les engager à venir rétablir l'ordre dans cette malheureuse France, qui s'avise de vouloir perfectionner sa civilisation. On saura sans doute beaucoup de gré à M. d'Eckstein de cette sollicitude catholique, apostolique et romaine pour le rétablissement de la foi absolue. Il faut convenir que c'est comprendre singulièrement notre époque, et le sens des évènemens qui se passent sous nos yeux ! Mais il y a des esprits qui voient tout à rebours, et pour qui les mathématiques sont fausses; doit-on alors s'étonner s'il y en a d'autres qui voient la liberté dans les chaînes de l'esclavage, le bonheur dans la servitude, la religion chrétienne dans la puissance du clergé? Une fois qu'on ferme les yeux, pour ne pas voir le flambeau de sa raison, il n'est point d'idées extravagantes, de contradictions absurdes, dans lesquelles on n'aille donner tête baissée, et le talent le plus habile ne saurait remplacer la logique.

On le voit, tout ce qui sort de cette école catholique, quel que soit l'habit politique qu'elle revête, est empreint du même esprit absolu, et conduit tout droit au despotisme, malgré tous les sophismes dont ses adeptes étayent leur système mystique. Mais cela ne doit pas surprendre; le contraire serait impossible; papisme et liberté sont aussi incompatibles que la nuit et le jour. Arrière donc, oiseaux de ténèbres, l'aurore brille à l'horizon, votre rôle est fini, rentrez dans vos cavernes et ne venez pas obscurcir l'air et le troubler du battement de vos lourdes ailes, couvertes de poussière.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

OEuvres complètes de Bossuet, exactement conformes à l'édition de Versailles, dite édition *Lebel*. Paris, chez F. Bouasse-Lebel et compagnie, rue de Madame, n° 1 bis. 1836. — L'ouvrage complet formera 43 volumes in-8, qui paraissent par livraisons de 80 pages. Prix de la livraison, 50 centimes.

Le tome 9, le premier dans l'ordre de la publication, est en vente; 1 gros volume in-8 de 672 pages; prix : 4 fr. On peut souscrire également à Paris et à Genève, chez Ab. Cherbuliez et compagnie.

Parmi les nombreuses éditions des OEuvres de Bossuet, l'une des plus estimées, pour sa correction et son exécution typographique, est certainement celle publiée à Versailles par M. Lebel. Cette édition, recherchée avec empressement et promptement épuisée, est devenue depuis quelque temps assez rare; son prix a considérablement augmenté. C'est ce qui a engagé le gendre de M. Lebel à en publier une réimpression exactement conforme qui, par son prix modéré et son mode de publication en livraisons à 50 centimes, sera à la portée de toutes les bourses.

Le tome IX, que nous avons sous les yeux, nous paraît exécuté avec beaucoup de soins. Le caractère en est beau, le papier fort et blanc. C'est un volume de 672 pages, qui ne revient qu'à 4 francs; et cela paraîtra d'autant meilleur marché que c'est une véritable édition de luxe et portative, qui ne saurait être comparée à ces énormes volumes compactes, à deux colonnes, de format bâtard, dont on encombre les bibliothèques, mais que personne ne lira bientôt plus, parce qu'on ne sait comment les tenir pour ne pas se fatiguer.

Ce tome neuvième renferme des Méditations sur l'Évangile, qui ne sont pas, je crois, le meilleur ouvrage de Bossuet. On y trouve de la sécheresse, du laconisme quelquefois un peu rude; elles manquent souvent de cette onction mystique qu'on recherche dans de semblables lectures. Elles furent écrites pour les religieuses d'un couvent de Meaux, auxquelles le célèbre évêque avait toujours témoigné la plus grande affection.

Histoire et statistique des Églises réformées de la Charente, 1534-1836; par *G. Goguel.—Cognac*, chez Dedé et Péronneau.—Paris, chez Ab. Cherbuliez. 1836. 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c.

Lettre d'un Protestant, écrite à une dame de Paris, pour l'instruire de ce qui lui était arrivé quand il fut pris, lors de la persécution en France des Papistes contre les Réformés (après la révocation de l'édit de Nantes). Paris, 1836, in-8.

L'histoire du protestantisme en France n'a pas encore été

écrite. C'est cependant un sujet digne de la plume d'un bon écrivain, car il offre de grands évènemens à décrire, de beaux caractères à peindre, une lutte longue et pénible contre des persécutions de toute espèce.

Un homme de lettres, déjà connu par divers écrits fort remarquables, s'occupe depuis long-temps de rassembler les documens de cette histoire; mais l'œuvre semble s'agrandir sans cesse sous sa main, et il n'a pu encore se décider à livrer à la publicité le résultat de ses travaux. En attendant, on doit savoir gré aux pasteurs qui s'occupent de rechercher tout ce qui a rapport à l'histoire particulière de chacune des églises protestantes de France. Le temps des persécutions est encore assez rapproché de nous, pour qu'on puisse retrouver beaucoup de renseignemens et de détails, qui aient rapport à cette désastreuse époque, où la Réforme proscrite en France se voyait forcée de réunir ses adeptes en secret, dans des lieux écartés, pour leur faire entendre quelques paroles de consolation et de vérité, au risque de s'exposer à tous les plus terribles châtimens. L'ouvrage de M. Goguel est consacré aux églises du département de la Charente, formé de l'ancien Angoumois et de quelques parties de la Saintonge, du Poitou, du Périgord, du Limousin et de la Marche.

Cette partie de la France joua un rôle assez important dans les guerres de religion; elle fut le théâtre de la bataille de Jarnac et de la mort de Condé. Plus tard, lors de la révocation de l'édit de Nantes, les missions bottées et les dragonnades s'y exercèrent dans toute leur féroce barbarie. Tant de persécutions accumulées contre les Protestans, étaient bien faites pour effrayer les esprits qui ne se trouvaient pas doués d'une énergie supérieure; aussi beaucoup de conversions furent-elles la suite de ces brigandages; le nombre des Réformés diminua sensiblement. Cependant partout aussi se rencontrèrent d'honorables exceptions, partout se trouvèrent des hommes, dont la résistance ne céda devant aucun tourment, et qui préférèrent la mort, plutôt que d'abandonner une foi éclairée, qu'ils avaient embrassée par conviction. Presque tous les petits villages de ces contrées ont de glorieux souvenirs de cette époque de tyrannie et d'oppression. Les dangers ne faisaient qu'exciter le zèle et le courage des fidèles, qui se réunissaient en plein air, dans les lieux les plus retirés, au milieu des rochers et des bois. « La plupart des contrées qui éprouvèrent ces différentes tourmentes révolutionnaires, ont leurs noirs souterrains, leurs silencieux vallons et leurs rochers escarpés, à jamais célèbres, parce que leurs pères s'y rendirent en foule pour prier ensemble, pour écouter de la bouche d'un pasteur des explications pratiques de la Bible. C'est ainsi que

pendant long-temps, les fidèles de Jarnac se réunirent à Julienne, village situé à une lieue de là, et qui possède encore aujourd'hui un cimetière exclusivement consacré aux Protestans. Ils s'assemblèrent aussi avec ceux de Segonzac, de Bourg-Charente et des environs, dans la commune de Mainxe; au Bois-Janson, détruit depuis un an; à la Combe-des-Loges, et à celle des Verres, près de Peuguiller. Ici on a trouvé au pied d'un chêne, il y a quelques années, une belle pièce de conviction, une coupe en cristal, enveloppée avec le plus grand soin dans de la mousse et des herbes. Quelle consolation! quelle joie pour les chrétiens, de participer à un repas d'amour et de salut, dans des circonstances aussi graves!.....

» Ceux qui comptent trois quarts de siècle d'âge, ont vu la fin de tant de persécutions, ou les ont ouïes, au coin du feu, à la faible lueur d'une lampe rustique ou de la chandelle de résine. Dans nos courses pastorales, combien de fois n'avons-nous pas entendu les récits les plus touchans, de bouches tremblottantes, qu'inspirait encore une mémoire fidèle! »

On regrettera que M. Goguel n'ait pas multiplié les détails de ce genre, qui pouvaient offrir un si puissant intérêt. Mais, dans son petit volume, la statistique tient trop de place, pour qu'il ait pu en consacrer beaucoup à l'histoire. C'est un livre local qu'il a voulu faire, et les Protestans du département de la Charente y trouveront un résumé exact des archives de leurs églises. Il est fâcheux seulement que la correction typographique n'ait pas été plus soignée. On rencontre, presque à chaque page, des fautes grossières qui déparent l'impression du reste assez bien exécutée, et en rendent la lecture quelquefois difficile par l'obscurité qui en résulte dans certaines phrases, dont le sens est ainsi faussé.

— La *lettre d'un Protestant* est un curieux monument des persécutions qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes. Elle est extraite d'un manuscrit du temps, appartenant à M. de Hoffmanns. Celui qui l'a écrite, fut une des malheureuses victimes de cet infâme despotisme, qui défendait l'exercice du culte réformé en France, sous peine de mort, et interdisait aux Protestans la fuite en pays étranger, sous peine des galères. Arrêté sur un vaisseau anglais, au moment où il allait se soustraire à la persécution, il fut envoyé au bagne de Toulon, puis à la galère grande Realle de Marseille. Son grand âge, c'était un vieillard de 77 ans, et sans doute de grandes protections lui valurent bientôt sa grâce, c'est-à-dire qu'à la galère on substitua la prison.

Voilà comment on traitait un homme dont les seuls cheveux blancs auraient dû déjà inspirer le respect, et qui n'avait commis d'autre crime, que de montrer de l'attachement

à une foi qui lui paraissait d'accord avec sa raison. Cet attachement s'exprimait dans des vers assez médiocres, mais empreints d'une résignation parfaite et d'une douceur qui contrastent fortement avec les traitemens indignes qui en étaient la suite.

Il est bon de mettre au jour ce côté hideux de l'intolérance dans ce moment où maints écrivains tentent de réhabiliter ces excès, en les attribuant à l'exaspération produite par le prétendu zèle destructeur des religionnaires. Sous ce rapport, je recommande à mes lecteurs les mémoires d'un certain conseiller Foucault, qui fut chargé par Louis XIV de convertir le Poitou, le Béarn et plusieurs autres provinces, par le moyen des bûchers, des dragons, du pillage et de la confiscation. Ces curieux documens se trouvent à la suite des *Mémoires du marquis de Sourches*, grand prévost de France, qui viennent de paraître.

Bibliothèque Populaire à l'usage de la jeunesse Vaudoise. Lausanne. au dépôt bibliographique, 1836, 17 vol. in-12, fig. cartonnés. 15 fr.

Cette collection, qu'il ne faut confondre avec une autre du même genre, qui s'imprime également en Suisse, mais à Bienne, se trouve à Lausanne chez Benjamin Corbaz, libraire éditeur; et à Genève et à Paris, chez Ab. Cherbuliez et compagnie.

Dans le mouvement général qui se prononce de toute part en faveur de l'instruction populaire, la Suisse ne pouvait rester en arrière des autres nations. Contrée libre et indépendante, où tous les citoyens, à quelque rang de la société qu'ils appartiennent, peuvent parvenir aux fonctions les plus importantes, elle sentait encore plus qu'une autre le besoin de répandre avec abondance les lumières bienfaisantes de la science, qui seules peuvent civiliser les hommes, les perfectionner et les rendre dignes de diriger un état, de travailler à ses lois et de commander à leurs égaux, qui ne sauraient respecter convenablement l'habit du magistrat, si celui qui le porte n'était lui-même respectable par son savoir, par sa raison, par sa conduite. Là où les rangs ne sont rien, l'instruction et la probité sont tout. Aussi déjà depuis long-temps l'éducation du peuple est-elle en Suisse l'objet de la plus vive sollicitude. C'est certainement l'un des pays où elle se fait le mieux et où les principes moraux et les notions utiles sont le plus généralement répandus, mis à la portée de tous. La renommée de Pestalozzi, qui se voua avec tant de générosité et de succès à procurer aux classes pauvres les bienfaits d'une bonne éducation, est européenne. Les établissemens de M. de Fellenberg ont souvent attiré l'attention des hommes les mieux placés pour en apprécier tout le mérite, et tous se sont accordés

dans leurs éloges. Maints autres instituts plus obscurs, mais non moins remarquables, ont fait en quelque sorte de la Suisse une pépinière humaine, qui a fourni à presque toutes les contrées de l'Europe, des hommes distingués dans diverses carrières.

La collection que j'annonce ici sera donc sans doute déjà accueillie avec faveur, par cela seul qu'elle part de l'un des cantons les plus éclairés de la Suisse. C'est un libraire de Lausanne qui en est l'éditeur. Les petits traités qui la composent renferment des notions simples, claires et à la portée de toutes les intelligences sur l'arithmétique, la géométrie, le toisé, l'arpentage, la physique, la météorologie, l'astronomie, la logique, la tenue des livres, l'origine des inventions utiles, la bienséance et la politesse, l'histoire du canton de Vaud, etc. etc.

La plupart de ces petits ouvrages sont dus à une plume suisse; quelques-uns sont des réimpressions ou des traductions d'ouvrages étrangers, mais revus et modifiés d'après le plan qui a présidé à l'ensemble de cette collection. Avec cette sage modération, qui doit être l'apanage d'un état dans lequel la liberté possédée depuis long-temps en paix n'est plus l'objet de discussions violentes, de luttes passionnées, les rédacteurs ont évité tout exclusisme, tout esprit de parti, soit dans les idées religieuses, soit dans les opinions politiques. Ils n'ont jamais perdu de vue le but qu'ils se proposaient, de former des citoyens éclairés et vertueux, capables d'être un jour utiles à leur patrie.

Enfin, le prix modique auquel se vend cette petite bibliothèque, doit achever d'en assurer le succès toujours croissant.

LE JEUNE INDUSTRIEL, ou les Voyages instructifs de Charles d'Hennery avec sa famille, par M. *Ch. Delattre*. — Paris, chez mademoiselle Désirée Eymery, quai Voltaire n° 15, 1836. 1 vol. in-12 orné de gravures. 3 fr.

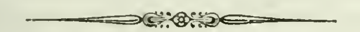
Les merveilles de l'industrie font le sujet de ce petit volume, qui sera sans doute lu et relu plus d'une fois avec avidité par les jeunes garçons auxquels il est plus particulièrement destiné. Quoi de plus intéressant, en effet, que la description de tous les procédés ingénieux inventés pour la fabrication des étoffes et des autres objets que nous employons journellement à notre usage; de ces admirables machines à vapeur, qui dispensent l'homme des travaux purement mécaniques indignes de lui, et le relèvent au rang d'être intelligent, en ne laissant aux ouvriers que le travail qui exige de la réflexion, du raisonnement; de ces chemins de fer, qui promettent de

réunir un jour toutes les nations en une seule vaste famille, où règneront la concorde, la paix, la fraternité, la prospérité et le bonheur? Quoi qu'en disent les admirateurs du passé, qui ne voient dans l'industrie que du vandalisme, ce sont là de grandes choses qui valent bien les cirques et les palais des anciens, les châteaux et les cathédrales du moyen âge; ce sont des germes pleins de force et d'avenir, tandis que les ruines qu'ils regrettent avec tant de chaleur, ne sont plus pour nous que des souvenirs morts qui ne doivent pas encombrer la route de la civilisation. Le jeune Charles d'Hennery voyage avec ses parens, et pas un établissement de quelque importance, pas une fabrique n'échappe à leur investigation. Louviers, Elbœuf et leurs manufactures de drap reçoivent d'abord leur visite. On y trouve le détail de toutes les préparations que subit la laine depuis le moment où elle quitte la toison de la brebis, jusqu'à celui où est elle en état de briller sur les épaules de l'élégant *fashionable*. Rouen vient ensuite avec ses manufactures de coton ; puis on s'embarque à Dieppe sur un bateau à vapeur pour Londres, et pendant la traversée, nos voyageurs s'instruisent sur tout ce qui concerne la navigation à la vapeur. La vie de James Watt trouve naturellement ici sa place. Londres n'arrête pas long-temps les regards de notre jeune industriel. Il se hâte d'arriver à Manchester, cette capitale de l'industrie, dont l'accroissement et la prospérité ont été si prodigieux pendant ces trente dernières années. Les noms de James Hargreaves, de Richard Harckwright, de Samuel Crompton, sont offerts à l'admiration des lecteurs. Ces trois ouvriers ont, par le seul effort de leur génie, puissamment contribué à la prospérité de leur patrie. C'est à eux que l'on doit les machines à filer aujourd'hui en usage. Le chemin de fer de Manchester à Liverpool est aussi l'objet des descriptions de Charles d'Hennery. Enfin, il termine cette première tournée, par l'histoire du fameux sir Walter Smith, le cordier, qui fit une grande fortune, fut nommé membre du Parlement, baronnet, et puis lord maire de Londres. De semblables exemples sont excellens pour donner aux jeunes gens une noble émulation; car ils prouvent qu'avec du travail, de la persévérance et de la probité, on vient à bout de surmonter tous les obstacles, de vaincre même ses propres penchans, et de se créer une belle existence, quelle que soit, du reste, la condition dans laquelle on est né.

LA PETITE MADELEINE, ou le modèle des jeunes servantes et des bonnes filles; par *A. E.* de *Saintes*.—Paris, chez mademoiselle Désirée

Eymery, quai Voltaire n° 15. 1836. 1 vol. in-12 orné de jolies gravures, 3 fr.

« La vertu surmonte tout quand elle est douce, simple, ingénieuse et modeste. » Ces paroles de Fénelon ont servi de donnée à la nouvelle production de M. A.-E. de Saintes. La petite Madeleine est une charmante enfant, que de braves gens ont recueillie chez eux, et dont ils ont fait leur servante, mais qu'ils traitent comme leur fille. Quoique jetée ainsi par les circonstances dans une auberge de rouliers, Madeleine conserve son caractère doux et modeste. Elle s'attache à remplir exactement et gaîment son devoir. Sentant combien elle doit d'obligations à ses bienfaiteurs, qui l'ont tirée de la misère, pour lui assurer une existence heureuse, elle ne néglige aucun moyen de leur marquer sa reconnaissance; elle les entoure de prévenances et de soins affectueux, elle est tout à la fois pour eux une servante diligente et fidèle, et une fille tendre et affectionnée. Aussi M. et Mme Maillocheau s'attachent toujours plus à leur chère petite Madeleine. Sur ces entrefaites arrive un neveu, militaire, homme de cœur et de courage, un peu bambocheur, mais rempli de bonnes qualités. Il trouve aussi la petite Madeleine charmante, et il en résulte que cette histoire prend une teinte passablement romanesque. Divers évènemens assez extraordinaires surgissent pour dénouer l'intrigue; Madeleine retrouve sa mère; un militaire qui meurt à l'auberge de M. Maillocheau, leur laisse une petite fortune. Enfin, le neveu revient de la guerre avec un bras de moins, mais un cœur toujours fidèle, et Madeleine trouve en lui un bon mari. J'aurais préféré plus de simplicité dans tout ce récit, et l'auteur eût mieux fait, je crois, de continuer comme il avait commencé; car les premiers chapitres sont écrits avec beaucoup de naturel, tandis que la suite, encombrée d'aventures romanesques, produit à côté un singulier contraste. Cependant il y a aussi de l'intérêt même dans cette seconde partie, et elle plaira sans doute à un grand nombre de lecteurs. C'est d'ailleurs un volume qui peut, sans nul inconvénient, être mis entre les mains des jeunes paysanes, des jeunes ouvrières. Elles n'y trouveront que d'excellentes leçons, de bons exemples à suivre; et en cherchant à imiter la conduite de la petite Madeleine, elles ne courront jamais le risque de se fourvoyer.



SCIENCES ET ARTS.

Instruction sur la culture des abeilles, indiquant les moyens éprouvés par une longue expérience pour veiller à leur conservation, obtenir des produits annuels et périodiques, faire les récoltes de cire, de miel pur sans mélange de mouche ni couvain, et n'être point importuné par ces insectes en opérant; par M. *Bertin*.—Paris, rue Neuve des Capucines n° 13 bis, 1836. in-8, fig. 2 fr.

La nouvelle ruche inventée par M. Bertin et appelée par lui la *ruche pérpétuelle*, paraît à la fois fort ingénieuse et très-simple. Elle se compose de quatre cylindres de paille tressée ou plutôt roulée, superposés, et recouverts d'un chapeau muni d'un évaporatoir pour maintenir la circulation de l'air nécessaire surtout pendant l'hiver. Ces cylindres sont unis ensemble par de petits crochets et de petits crampons en fil de fer. Lorsqu'on veut faire la récolte du miel on détache le cylindre supérieur, puis on souffle par l'évaporatoir quelque peu de fumée de tabac pour chasser les mouches vers le bas. Lorsqu'on pense qu'elles sont descendues, on insinue entre le 3e et le 4e cylindre une plaque de zinc avec laquelle on tranche les gâteaux qu'on enlève en ayant soin de remettre aussitôt sur le 3e cylindre un nouveau chapeau qu'on se hâte de lier et de luter solidement. Cette opération se fait avec une grande facilité et de la manière la moins nuisible pour les mouches, qu'elle distrait à peine un instant de leur travail habituel. A la description de sa ruche, l'auteur a ajouté celle de divers instrumens qu'il a aussi inventés pour peser les gâteaux et faciliter la manutention du miel et de la cire. Il entre dans de grands détails sur la conduite des ruches et sur tous les procédés les plus propres à donner à leurs produits une valeur plus grande. Ce petit traité sera d'une utilité générale pour tous les cultivateurs qui exploitent les abeilles; ils y trouveront des moyens peu coûteux de conserver leurs essaims et d'en tirer du miel en abondance sans les sacrifier. La ruche perpétuelle est si facile à fabriquer qu'elle pourra remplacer bientôt chez le plus pauvre villageois les antiques ruches dans lesquelles il enfume sans pitié ses abeilles pour vendre leur miel au marchand qui vient tenter sa cupidité. D'un autre côté elle sera sans doute adoptée par les amateurs plus éclairés qui recherchent tous les moyens d'allier la récolte avantageuse des produits avec la conservation des industrieux insectes auxquels ils les doivent. Ils trouveront d'ailleurs dans l'ouvrage de M. Bertin toutes les directions nécessaires pour suivre toute cette manutention de la manière la plus intéressante et la plus agréable.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

4e Année. — N° 10. — Octobre 1836.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

UNE PENSÉE D'AOUT, poésie morale ; par *Sainte-Beuve.* — (N° de septembre 1836 du *Magasin-Pittoresque.*) In-8. 50 c.

L'autre soir, comme je me trouvais avec quelques amis : Grande nouvelle, me dit-on, le Magasin Pittoresque nous donne une poésie morale ; venez vite nous la lire. Je pris le numéro qu'on me tendait, et je lus, et je ne consommai pas moins de 30 verres d'eau sucrée avant d'arriver au bout du morceau, et j'étais tout en nage en terminant, quoique le temps fût froid et humide. Jugez donc comme ces vers sont beaux ! Je fus obligé d'aller changer de chemise ; et, tout en jetant de côté celle qui était mouillée, je me dis : C'est vraiment sublime, c'est *terrassant !* Je résolus aussitôt de faire connaître tout le mérite de ce petit poème par une analyse bien complète, à condition, toutefois, que je ne serais pas obligé d'en recommencer la lecture, parce que, voyez-vous, cela deviendrait un peu trop coûteux, surtout dans un pays qui a des colonies qui lui fournissent du sucre, et où, par une conséquence fort logique, comme vous savez, on le paie beaucoup plus cher que dans ceux qui n'en ont pas. Vous voudrez bien vous contenter de mon récit, vous réservant d'ailleurs de goûter par vous-mêmes tous les charmes de cette lecture *humanitaire ;* car c'est de l'*humanitaire* tout pur, ou je ne m'y connais pas.

Donc, c'est le mois d'août, le ciel est bleu, la terre est sèche, les arbres sont verts, les près sont jaunes ; nous gravissons un coteau *modéré*, et vous avez chaud, n'est-ce pas ? Mais gardez-vous de suer déjà, car nous ne sommes pas au bout de nos fatigues, et vous seriez bientôt tout trempés, et vous pourriez fort bien vous enrhumer, et vous vous imagineriez que la Pensée d'août est un gros rhume comme celui des bons Gendarmes d'Odry, ce qui serait une grossière erreur.

Votre œil voit l'Oise et s'*étend sur les prés ;* c'est l'heure où le soleil va bientôt se coucher, *cette heure d'été déjà plus tiède*

et lente, et si vous voulez savoir ce que fait notre poète, écoutez-le parler :

Au doux chant, mais déjà moins nombreux (métaphore hardie!) *des oiseaux, en bas voyant glisser si paisibles les eaux* (admirable inversion!) *et la plaine brillante avec des places d'ombre* (heureux contraste!), *et les seuls peupliers coupant de rideaux sombres l'intervalle riant, les marais embellis qui vont vers Gouvieux finir au bois du Lys; et plus loin, par delà, prairie et moisson mûre, et tout ce gai damier de glèbe et de verdure* (Ombre de Ronsard, pends-toi! Sainte-Beuve te dépasse), *le sommet éclairé qui borne le regard, et, qu'après deux mille ans on dit : Camp de César; comme si ce grand nom, que toute foule adore, jusqu'au vallon de Paix devait régner encore!.... M'asseyant là, moi-même, à l'âge où mon soleil, où mon été décline, à la saison pareil; à l'âge où l'on s'est dit dans la fête où l'on passe, « La moitié, sans mentir, est plus jeune et nous chasse. »* (O naïveté sublime! tu passerais pour une niaiserie dans la bouche de tout autre!) *Rêvant donc, j'interroge, au tournant des hameaux, la vie humaine entière* (dans un tas de fumier sans doute, car on ne voit guère autre chose au tournant des hameaux de France; mais pour le génie, tout est dans tout, rien n'arrête la hardiesse de ses images), *et son vide et ses maux; si peu de bons recours où, lassé, l'on s'appuie; où, la jeune chaleur trop tôt évanouie, on puise le désir et la force d'aller, de croire, ou bien encor, de savoir s'immoler pour quelqu'un hors de soi, pour quelque chose belle.*

Profonde pensée! qui te suivra dans les mystiques détours par lesquels tu te proposes sans doute de nous faire descendre au fond du puits de la *vérité*, n'ayant pu réussir à en faire sortir la belle? Il faut te lire, on ne peut t'expliquer; il faudrait te commenter, et il y aurait de quoi remplir des in-folios de leçons et d'interprétations sur l'*histoire ambitieuse autant que le César*, sur *son foyer dissipé de rêve et de promesse*, sur *ce fond de lointain et de prochain silence*, par lesquels tu nous conduis à

Ce qu'il faut, c'est à l'âme *un malheur, un devoir!*

Mais je le repéte, il faut lire, il faut savourer *ces aigreurs ressenties*, qui riment si bien avec *ces folles orties*

Dont avant peu s'étouffe un champ dans sa longueur.

Je passe donc sans plus tarder aux exemples choisis par le poète à l'appui de sa pensée.

Marèze avait atteint à très-peu près cet âge
Où le flot qui poussait s'arrête et se partage.

Il avait 33 ans ou peut-être un peu plus : quelle harmonie dans ces deux vers !

Il tenait, comme on dit, un cabinet d'affaires,
De finance ou de droit il débrouillait les cas,
Et son conseil prudent disait les résultats.

Mais si d'une vie ainsi paisible et calme,

Où le don inoccupé se gâte !

Donc Marèze avait hâte

De clore et de sortir, et de recommencer
Une vie autre et vraie, appliquée à penser.

Il vendit son cabinet et se voua à la poésie ; rien ne le gênait : il avait de l'aisance, il était seul, il était son maître,

Sa sœur avait famille en un lointain pays,
Et son père et sa mère étaient morts obéis ;
Car, l'abri paternel qui protége et domine
S'abattant, on est maître, hélas! sur sa colline.

Rien ne l'empêchait, par conséquent, de se livrer à ses contemplations mystiques.

Dans ce frais pavillon au volet entr'ouvert,
Où la lune en glissant dans la lampe se perd,

Il rêvait, il songeait, il était poète !.... lorsque la triste réalité vint frapper à sa porte. Sa sœur revient veuve et ruinée ; lui-même éprouve tout-à-coup des pertes, adieu la poésie, il faut reprendre le joug.

Il court chez un ami : tout juste un commis manque ;
Commis le lendemain il entre en cette banque ;
Et là, remprisonné dans les ais d'un bureau,
Sans verdure à ses yeux que le vert du rideau,
Il vit, il y blanchit, régulier, sans murmure,
Heureux encor le soir d'une simple lecture....

Alors le bonheur vient à Marèze, qui se trouve heureux de l'accomplissement d'un devoir aussi sacré, d'un dévouement si beau,

Sans plus qu'il y pensât en Prométhée amer,
De vertus en vertus, chaque jour, goutte à goutte,
La croyance, en filtrant, emporta tout son doute ;
La persuasion distilla sa saveur,
Et la pudique foi lui souffla la ferveur.

Ce fut comme un procédé chimique qui s'opéra dans Marèze, et notre poète a dû pénétrer bien avant dans le cœur humain pour y découvrir ces mystérieuses manipulations.

Le second exemple est un nommé Doudun.

Très-doux entre les doux et les humbles de race,
Il n'a garde de plus, ne prévaut sur pas un;
Celui seul qui se baisse a connu son parfum;
La racine en tient plus, et la fleur dissimule.

Voilà qui est peindre l'humilité avec bien de la profondeur; on dirait voir un âne qui s'avance la tête basse et la queue entre les jambes.

Or ce Doudun, lui, n'est pas, comme Marèze,

De ceux qui sentiraient leur âme mieux à l'aise
A briller au soleil et mouvoir les humains
Qu'à compter pas à pas les chardons des chemins;

c'est un enfant tout dévoué par nature à sa mère, que malade, il soutient; que morte, il pleure.

Son culte est devant vous : un unique fauteuil
Où dix ans s'est assis l'objet saint de son deuil,
Un portrait au dessus; puis quelque porcelaine
Où la morte buvait, qu'une fois la semaine
Il essuie en tremblant; des Heures en velours
Où la morte priait, dont il use toujours!
Le maigre pot de fleurs, aussi la vieille chatte :
Piété sans dédain, la seule délicate!

Voilà sa vie, que le poète nous donne en preuve du bonheur que procure tout dévouement. Elle est bien simple, les joies en sont bien innocentes; voyez entre autres ce plaisir d'essuyer la vaisselle de la défunte : quoi de plus naïf et de plus humble!

Vient ensuite Ramon de Santa-Cruz, le troisième exemple, espagnol exilé, qui travaillait à Paris pour vivre et faire vivre sa mère, et qui plus tard est mort en Portugal :

Qu'il ait été béni! que son roc sans fléchir
Ait pu fondre au-dedans, et son front s'assagir!

Enfin, car le temps me presse et je ne puis tout citer, Aubignié, le dernier exemple, est un ami du poète, possédé lui-même du démon de la poésie.

Vainement les parens voulaient l'état solide,

le jeune homme ne savait que rêver et

Pélerin défilant ses grains de fantaisie,
Fantassin valeureux de libre poésie,
Aux rochers, aux vallons, combien il en semait!
Aux buissons, à midi, sous lesquels il dormait!
Combien alors surtout en surent les nuages!

Aussi qu'arriva-t-il à ce malheureux rêveur? Les années s'écoulèrent sans qu'il sût se créer une existence, se tracer une route, s'assigner un but; la gloire ne vint pas, les illusions s'évanouirent, et

Des parens rejeté, qui, d'abord complaisans,
Bientôt durs, à la fin se sont faits méprisans,
Aubignié, ce cœur noble et d'un passé sans tache,
Usé d'un lent malheur qu'aucun devoir n'attache,
Ne sait plus d'autre asile à ses cuisans affronts,
A ses gênes, hélas! que quand aux bûcherons
Des forêts d'Obermann, et les aidant lui-même,
Il va demander gîte, ajournant tout poème,
Ou toujours amusé du poème incertain
Qu'il y vit une fois flotter à son matin.

C'est donc *un devoir* ou *un malheur* qu'il faut à cet Aubignié, et son ami Sainte-Beuve termine en lui en souhaitant un de tout son cœur. Il sera touché sans doute de cette sollicitude, exprimée surtout dans une poésie si harmonieuse, si éloquente et si profonde!

N'est-ce pas en effet un chef-d'œuvre unique, et ne place-t-il pas son auteur au premier rang parmi nos poètes du jour?

Courage, *humanitaire*, va, continue de marcher, le ciseau et le marteau en main, taillant toi-même ton sentier tortueux dans le roc vif,

Grimpe, grand homme, grimpe, et gravis le sommet
Où t'attend ton triomphe, où ton trône est tout prêt!

Etudes du siècle, et pages du cœur; par *Alph. Le Flaguais.* — Caen, chez Avonde; Paris, chez Lance, 1836. In-18. 3 fr. 50 c.

Etudes du siècle, *pages du cœur*. Voilà un titre qui sent bien le néologisme et la prétention; on ne peut douter que l'auteur ne soit encore un de ces poètes qu'on appelle ou qui s'appellent eux-mêmes *humanitaires,* ce qui ne veut pas toujours dire qu'ils aient fait leurs humanités; car maintenant, pour être poète, beaucoup de gens croient qu'il suffit de savoir soupirer, pleurer, gémir, pleurer, gémir, soupirer, et gémir, soupirer et pleurer. Au dictionnaire des rimes de Richelet, qui servait jadis de verve et de muse à tant de rimailleurs, a succédé un autre vocabulaire composé d'une certaine collection de phrases sonores, exprimant toutes une seule et même idée, savoir : que l'homme est fait pour naître, souffrir et mourir.

Partant de cette maxime qui n'est pas nouvelle, car il me

souvient de l'avoir vue inscrite en latin sur une vieille ruine qui compte quelques cents ans d'âge, nos faiseurs de vers se jettent à corps perdu dans le genre élégiaque, ils maudissent l'état social qui ne les comble pas de lauriers et de richesses, ils se proclament les prophètes de notre temps, les pontifes du Dieu tout-puissant, et ne veulent pas moins qu'imposer au monde leurs vagues rêveries, leurs mystiques spéculations, comme une législation nouvelle que ces demi-dieux du christianisme ont été chargés d'apporter sur la terre.

Foin des *humanitaires!* j'aime mieux les humains tout court, et je crois que ceux-ci se passeraient fort bien des premiers, de leurs jérémiades et de leurs sermons, souvent très-ennuyeux.

Mais en voilà assez sur le titre de ce livre, et il serait injuste de nous y arrêter plus long-temps; car en vérité l'intérieur vaut mieux que la couverture, chose rare aujourd'hui. Si M. Le Flaguais partage les idées *humanitaires*, il daigne du moins les exprimer dans un langage clair et intelligible, et son recueil renferme plusieurs poésies qu'on eût appelées autrefois philosophiques, et qui sont humaines par la forme et par le fond encore plus qu'*humanitaires*. Par exemple dans un morceau intitulé *le Pauvre*, après avoir exposé la triste existence de ce malheureux dont il dépeint ainsi l'abandon :

Il marche vers la tombe, isolé dans la vie,
Il semble que le jour ne soit pas fait pour lui ;
Ce n'est qu'un étranger; on l'évite, on l'oublie ;
Son ami, c'est un chien; un bâton, son appui.

il lui offre des consolations en lui montrant les jouissances qui sont à sa portée comme à celle des riches :

Aux renaissans ennuis si son âme est en proie,
A toute jouissance il n'a pas dit adieu.
Le pauvre vertueux a ses momens de joie :
Il est frère du riche, il est enfant de Dieu.

Son œil peut admirer les étoiles brillantes
Que la main du Seigneur suspendit dans les cieux.
Les bois, les fleurs, les mers, les campagnes riantes
Font de son horizon un tableau merveilleux.
A l'heure du repos, son âme consolée
De songes caressans charme encor son sommeil,
Et comme le palais, sa retraite isolée
Reçoit chaque matin les regards du soleil.

Il chante du Très-Haut la grandeur infinie;
Il élève son front vers la voûte des airs;
Il entend des oiseaux la suave harmonie
Et réjouit son âme à leurs joyeux concerts!

Pour charmer les loisirs d'un long pélerinage,
Le pauvre rarement a formé des souhaits;
Lorsque son frêle esquif touche au dernier rivage,
Il rend grâce au Seigneur et bénit ses bienfaits.

Il passe cependant comme une ombre légère,
En couvrant du parfum de ses douces vertus
Sa tombe inaperçue.... Et vous, grands de la terre,
Dans l'abîme avec lui vous tombez abattus.

Certainement ces vers sont simples, sages, d'une harmonie assez douce et surtout d'une intelligence plus facile que la plupart de ceux de nos poètes modernes. Les poésies de M. Le Flaguais en contiennent beaucoup de semblables ; et sauf quelques pièces empreintes du mysticisme politico-religieux de l'école, on ne peut lui reprocher que des négligences de style et un peu trop de monotonie. *Réenchanter, réenchaîner,* peuvent à la rigueur passer pour français, quoique l'Académie ne les reconnaisse pas; mais ils ne sont point du tout poétiques. Un *abîme convulsif* est un non-sens, de même que la *large date* du siècle.

Le timbre de mon cœur n'est pas assez sonore
Pour ce battant de fer qui frappe incessamment :

En lisant ces deux vers, on pourrait prendre l'auteur pour un homme de bronze, et la hardiesse de l'image ne me semble pas du tout justifiée par sa justesse.

En feuillets dispersés que votre âme s'épande.

M. Le Flaguais a un faible décidé pour cette bizarre expression ; ce sont les pages du cœur, les feuillets du cœur, les feuillets de l'âme; après s'être montré bronze il se fait papier : c'est un vrai protée.

Mais je ne pousserai pas plus loin cette critique de détails qui ne me serait pas facilement pardonnée par le poète, si j'y mettais trop de minutie, et je terminerai cet article en citant un morceau remarquable par la pensée comme par la forme :

Cette nuit, ô mon Dieu! j'ai fait un rêve étrange;
Ce rêve douloureux, le dois-je à mon bon ange ?
Il m'a semblé que Christ, revenu parmi nous,
Dans un discours touchant, persuasif et doux,
Sur notre aveuglement répandait la lumière,
Prescrivait l'union, enseignait la prière,
Faisait connaître enfin comment l'humanité
Pouvait guérir sa plaie avec la charité.

Le peuple curieux s'arrêtait pour entendre
Sa loi d'amour sincère et de dévouement tendre:
Mais, déjà, de ses yeux maudissant le rayon,
Les puissans d'ici-bas demandaient un baillon
Pour clore cette bouche adorable et féconde
Qui de liberté sainte ensemençait le monde.
Le peuple émerveillé l'avait béni d'abord,
Puis, égaré bientôt, il demanda sa mort.
Jésus parlait toujours,.... et les prisons s'ouvrirent,
Et pour le garotter des soldats le saisirent;
Et couronné d'épines une seconde fois,
Aux regards de la foule il fut remis en croix.
En vain il répétait : « Je meurs pour la justice,
» J'ai voulu pour vous tous boire l'amer calice.
» J'apportais à vos cœurs et la paix et l'espoir;
» Je venais vous conduire au sentier du devoir,
» Eclairer votre esprit tourmenté par le doute;
» Et vous me déchirez comme un loup qu'on redoute.
» Adieu! puisse mon Père être indulgent pour vous:
» Je m'envais dans le ciel apaiser son courroux.
» Hélas! le monde ainsi condamne tout prophète :
» La bouche qui dit vrai, la mort la rend muette ! »
Et les docteurs, passant près du crucifié,
En l'écoutant parler, souriaient de pitié;
Et les hommes du peuple, ingrats, vils et féroces,
Vociféraient leur haine et leurs désirs atroces.
Ils l'accablaient sans fin d'insulte et de mépris,
L'appelaient fou, menteur, avec d'horribles cris.
Mais Jésus, sans se plaindre, endurant son martyre,
Déplorait seulement leur aveugle délire.

Et qui donnait les clous, le marteau, les liens?
Ce n'était plus les Juifs; c'était nous, les Chrétiens!

Une femme malheureuse (fille-femme), par *Paul-L. Jacob*, bibliophile. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

Ne vous laissez pas prendre au nom de l'auteur, cette fois; et quelque vénération que vous puissiez avoir pour le respectable bibliophile Jacob, ne vous réjouissez pas trop de voir ce fameux pseudonyme figurer sur le titre de ce roman nouveau. Nous vivons dans un siècle de déceptions et de mensonges. Vous le savez, on voit souvent les hommes d'état mentir à leurs antécédens, et il n'en est presque pas un qui n'ait totalement trompé les espérances qu'on avait fondées sur lui. Eh bien, il faut l'avouer, hommes de lettres et hommes d'état se ressemblent beaucoup sous ce rapport. Après avoir d'abord travaillé quelque temps avec ardeur et conscience pour se faire une position littéraire un peu brillante, ils s'arrêtent et

ne paraissent plus songer qu'à exploiter cette position de la manière la plus avantageuse pour leur bourse, la plus triste pour l'art et pour le public. Abusant de leur facilité à écrire et de l'éclat de leur nom, ils se hatent de produire des œuvres imparfaites, informes, nulles par le fond comme par le but, qu'ils jettent aux lecteurs avides, comme une proie qu'on livre à la curée pour satisfaire une meute qui a faim. La camaraderie journaliste se charge d'assurer le succès, et à force de répéter qu'une chose est excellente, on réussit à le persuader au public, dont une grande partie, peu éclairée, ne croit et ne pense que d'après le journal qu'elle lit. Cependant le goût se corrompt, le plus mauvais exemple est donné aux jeunes écrivains qui débutent dans la carrière; la route est en quelque sorte fermée au talent modeste, sage et probe; la littérature se déconsidère, et perd chaque jour davantage la haute et salutaire influence qu'elle est appelée à exercer sur la société !

Ces réflexions nous ont été suggérées par la lecture d'*une Femme malheureuse,* et nous ne doutons pas qu'elle ne produise le même effet sur quiconque prendra la peine de parcourir ce roman qui, nous n'hésitons pas à le dire, nous a paru une production tout-à-fait médiocre et indigne de son auteur. Un pareil sujet prêtait cependant à faire des tableaux pleins de vérité et d'intérêt en prenant ses modèles dans la nature. Si M. P.-L. Jacob voulait, comme cela paraît avoir été son intention, peindre une femme malheureuse par sa propre faute, il n'avait qu'à jeter les yeux autour de lui, le monde lui aurait offert cent exemples de cette position trop commune encore dans la société humaine. Mais au lieu de cela, il a préféré créer des personnages tout-à-fait imaginaires qui, il est à craindre, n'apparaîtront à la plupart des lecteurs que comme une collection de caricatures exagérées, sans esprit et sans aucune vérité! Pas un seul des rôles de ce roman n'est bien rempli. On y voit figurer une maîtresse de pension dévote et ridicule, avec un grand benêt de fils au cou duquel se jette effrontément l'héroïne, petite dévergondée qui veut à toute force l'épouser, mais qu'il refuse, et qui dans son désespoir va se jeter à l'eau. Heureusement elle est sauvée par un autre jeune homme qui s'éprend d'elle et l'épouse. Voilà la première partie du récit à laquelle s'applique le titre de *Fille.* C'est une longue suite d'extravagances de la part de la jeune fille, de sottises de la part de ses parens, entremêlées de scènes où l'auteur a voulu être original, mais n'a pas su être gai. En visant à l'originalité, il a manqué son but et il est arrivé tout droit à l'ennui. Dans la seconde partie, nous retrouvons l'héroïne femme jalouse, mais on ne sait pourquoi,

car son mari est bien l'homme le plus tranquille et le plus pacifique qui se puisse imaginer. Il ne fait pas la moindre chose qui puisse justifier les ridicules soupçons de sa femme, ce qui n'empêche pas celle-ci de devenir toujours plus jalouse, de le poursuivre de ses reproches violens, d'épier sa conduite, enfin de pousser la passion jusqu'au point d'amener une horrible catastrophe. Croyant surprendre son mari avec une rivale, elle se jette entre eux comme une furie, et avec un vase plein d'eau-forte elle brûle le visage de sa propre mère qu'elle prend pour une autre. Telle est la conclusion d'une Femme malheureuse. Elle est digne du reste ; et l'on regrettera que le Bibliophile ait quitté ses chères et poudreuses chroniques pour une pareille boutade. Il dira sans doute encore que les critiques sont toujours injustes et haineux. Mais nous, qui avons rendu hommage à son talent lorsqu'il nous a paru le mériter, nous osons croire qu'il n'y a ni injustice ni haine à dire la vérité telle qu'on la pense, et que plus la critique s'adresse haut, plus elle doit frapper fort ; car de méchantes productions protégées par un nom connu, sont moins pardonnables et font plus de mal à la littérature, où elles usurpent effrontément une place qui ne leur appartient pas.

Jacob fidèle, ou les Marins d'eau douce; par le capitaine *Marryat*; traduit de l'anglais par A.-J.-B. Defaucompret.— Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

Le capitaine Marryat est le romancier aquatique ou amphibie de l'Angleterre, mais il ne donne point dans les mêmes excès que nos maritimes auteurs d'en-deçà de la Manche. Ce n'est pas sur la barbarie des pirates, sur la férocité des corsaires, ni sur les orgies des matelots qu'il fonde ses espérances de succès. M. Marryat donne plutôt dans le genre plaisant; ses titres seuls l'indiquent déjà; c'est : le *Midshipman facile*, *Japhet à la recherche d'un père*, *Jacob fidèle*, etc. Il aime à rassembler des scènes comiques, des caractères originaux, de bizarres contrastes. Il ne craint pas de jouer souvent sur les mots, et cela rend très-difficile la traduction de ses ouvrages. On peut même trouver quelquefois que c'est un défaut réel, car cela peut aussi en rendre la lecture un peu fatigante. Cependant il possède certainement une supériorité marquée ; il sait exciter l'intérêt, le soutenir, attacher le lecteur à ses récits et en faire ressortir d'utiles leçons, d'excellens exemples.

Les *Marins d'eau douce* sont des bateliers de la Tamise. Jacob est né sur la gabarre de son père, et n'a connu pendant long-temps que l'intérieur de ce petit bâtiment, la ronde et

grosse taille de sa mère, qui songeait plus à s'enivrer de gin qu'à s'occuper de son éducation, et les deux ou trois sentences philosophiques avec lesquelles son père se consolait de toutes les traverses et de toutes les misères de cette vie, en se retranchant au milieu d'un épais nuage de fumée de tabac. L'ivrognerie tue la mère, une tempête emporte le père, et le pauvre orphelin, arraché à une mort certaine par quelques âmes compâtissantes, est placé dans une école de charité.

Les tribulations du nouvel écolier sont peintes avec beaucoup de gaîté. Il a bien des obtacles à vaincre, mais grâce à son bon caractère et à son intelligence, il les surmonte en peu de temps et gagne rapidement l'affection du Dominé, bonhomme farci de latin, qui a toujours Horace, Ovide ou Virgile à la bouche, mais qui s'intéresse à Jacob et lui fait faire de grands progrès tout en s'attachant à former son cœur par les plus sages conseils.

En sortant de l'école, Jacob est placé comme apprenti sur une gabarre, puis il fait son chemin et devient enfin lui-même propriétaire de plusieurs bateaux sur la Tamise : un de ses protecteurs achève sa fortune en lui faisant un legs assez considérable. On trouvera peut-être ces moyens et cette conclusion bien vulgaires, bien chétifs, bien mesquins. Ce ne sont pas, il est vrai, les dix-sept cent mille francs du notaire de Chantilly ; ce ne sont pas de ces fortunes françaises faites en vingt-quatre heures à la bourse ou autrement ; mais c'est plus vrai, plus conforme à la réalité, beaucoup plus intéressant, et cela présente surtout un exemple utile, bon à imiter, qui ne peut que faire du bien. On doit savoir gré à l'auteur d'avoir ainsi caché une excellente leçon sous les dehors les plus frivoles, car son roman plaira aux lecteurs les plus légers et obtiendra certainement du succès dans le monde. Une foule d'incidens, moitié plaisans, moitié sérieux, sont jetés à la traverse de ce récit. Le vieux Dominé et ses citations latines y jouent un grand rôle, trop grand peut-être, car la verve de l'auteur ne se soutient pas toujours également. Mais un vieux batelier, sourd par intérêt et par calcul, et sa fille coquette qui se plait à essayer l'influence de sa beauté sur tous les hommes qu'elle voit, quelques tableaux de genres semés çà et là, et deux ou trois épisodes bien amenés, sont tracés avec un talent véritable.

Dans la disette où nous sommes de bons romans, on peut prédire un brillant accueil à la traduction de ceux du capitaine Marryat, quoiqu'il n'y ait aucune espèce de rapport à établir entre l'esprit de celui-ci et le génie de Walter Scott, auquel l'éditeur de *Jacob fidèle* l'assimile fort mal à propos, ce nous semble, dans un petit prospectus qui se trouve sur le revers de la couverture.

UNE COURONNE D'ÉPINES, par *Michel Masson*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

LE MOINE BLANC, par *Hippolyte Bonnelier*. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

CHRONIQUES DU PALAIS-ROYAL : le Roi des Halles. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 15 fr.

La *Couronne d'épines*, c'est la triste gloire de Richard Savage, ce célèbre poète anglais, qui, fils naturel d'une grande dame, et abandonné par elle, se vengea de sa marâtre en vouant son nom au mépris et à l'infamie, en se livrant à tous les excès de la vie la plus dépravée, puis en employant son talent à raconter ses malheurs et l'abandon dans lequel le laissait sa noble mère. Ce canevas a fourni à M. Michel Masson le sujet d'un roman où il y a de l'intérêt et où il y en aurait bien plus encore si l'auteur ne s'était pas laissé aller souvent à une fâcheuse affectation qui gâte son talent. Dans le commencement surtout de son récit, à force de viser à la simplicité, il devient parfois lourd et fatigant. C'est une description minutieuse des moindres sentimens et des moindres gestes de ses personnages, c'est un inventaire détaillé de leur cœur et de leur appartement. Et malheureusement dans tout cela il n'y a ni fraîcheur, ni naïveté, ni naturel. C'est du faux Sterne, ou plutôt c'est du Zschokke manqué. Il est fâcheux de voir un homme de mérite se fourvoyer ainsi; mais cela ne surprend pas dans une époque où le public accueille avec la même faveur tout ce qui sort, bon, médiocre ou mauvais, de certaines plumes privilégiées, et juge un livre d'après le nom de son auteur, au lieu d'estimer le talent de celui-ci en raison de la bonté du livre. La *Couronne d'épines* contient bien des scènes dont la supériorité prouve que M. Masson a les moyens nécessaires pour faire mieux, et qu'en se montrant plus sévère envers lui-même, il pourrait produire quelque ouvrage d'un succès moins éphémère, moins illusoire.

—Quant à M. Hippolyte Bonnelier, quelque titre que portent ses romans, ils se ressemblent tous. C'est toujours à peu près la même chose: du commérage de petite ville, des caquets, de la médisance et une foule de petites intrigues embrouillées dans lesquelles il a l'intention de peindre des faits de la vie réelle, des aventures du monde au milieu duquel sans doute il vit, mais dont il ne donne pas la clé au public.

—Le *Roi des Halles* est une chronique soi-disant historique, assez peu intéressante. C'est pâle et froid; on dirait un de ces vaudevilles de M. Ancelot, dont le souvenir seul fait bâiller, quoique dans un moment de vogue tout Paris ait été les voir et les applaudir avec cet enthousiasme qui donne si souvent

lieu dans la grande ville de se rappeler les moutons de Panurge. Malheureusement pour les *Chroniques du Palais-Royal*, la vogue est passée, et ce n'est pas avec de gros volumes, remplis de longueurs, qu'on la fera renaître.

Génie de la langue latine dans ses rapports avec la synthèse grammaticale, par *J. Augustin Chaho*. — Paris, 1836. In-8. 2 fr. 50 c.

Cette brochure est un extrait d'un travail comparatif sur les langues. L'auteur y émet quelques idées ingénieuses sur l'origine du latin, considéré comme un dialecte de l'idiôme général du Nord, appelé scythique ou celto-scythe. Critiquant avec beaucoup de sagacité les étymologies de Court de Gebelin, il cherche à en trouver de plus rationnelles, de plus vraies, soit dans les nombreux dialectes parlés par les différentes peuplades qui habitaient l'Italie, et au milieu desquelles naquit le latin classique, soit dans la langue primitive et improvisée à laquelle il put être redevable d'une partie de ses élémens. Ces conjectures, qui ne peuvent être que fort hypothétiques, quelle que soit l'érudition qui leur sert de base, sont indiquées rapidement dans cet opuscule.

« Ce serait entrer dans de trop longs développemens, que » d'expliquer comment la parole humaine, essentiellement » univoque, est variée par des articulations diverses dans » chaque dialecte particulier. Ces variations tiennent à la race » et au climat. Dans le Nord, où un froid aigu resserre et » contracte les organes, les mots sortent arrachés du gosier » avec des articulations sifflantes et criardes. Le moskovite » n'a pu s'empêcher de dire en grelottant : *rott*, là où l'ibère » disait *aho*, l'étrusque *bucca*, le sabin *os*. Les dialectes cel- » tiques semblent avoir été improvisés sous le poids d'un » rhume continu, tant les nasales y sont fréquentes. Indé- » pendamment de ces caractères généraux, la vocalisation la- » tine, dont presque tous les patois de l'Europe méridionale » sont une broderie, a quelque chose de sourd et de mugis- » sant qui forme le ton dominant de sa prosodie : beaucoup » de mots y sont rudes, d'autres visent à l'emphase et à l'é- » clat. La langue de Cicéron indique le peuple guerrier qui a » traversé de vastes forêts et cotoyé de grands fleuves pour » venir faire la conquête du Midi, et terminer dans une orgie » effrénée sa carrière gigantesque, au sein de la belle Italie, » dont l'air suave, le sol parfumé, le ciel pur, avaient en- » chanté ces Barbares. »

Une langue se modifie constamment selon les vicissitudes du peuple qui la parle; et le latin dut à cet égard éprouver

de bien grandes variations avant qu'on songeât à se rendre compte de ses formes grammaticales, à coordonner ses règles et à perfectionner sa syntaxe. Les destinées d'un peuple guerrier sont peu favorables aux travaux philologiques; et lorsque enfin les loisirs de la paix permirent à quelques esprits méthodiques et amis de l'érudition, de porter leur attention de ce côté, on était déjà trop loin de la synthèse grammaticale, pour qu'il fût possible d'y revenir. Aussi est-ce en vain qu'on a cherché plusieurs fois à ramener le latin aux principes généraux de la parole humaine; on ne réussit qu'à mettre en évidence les irrégularités nombreuses de cette langue, qui l'auraient sans doute fait retomber dans l'oubli, si elle ne nous offrait en même temps l'une des plus belles littératures qui existent.

Cependant l'étude de ses étymologies présente un grand intérêt, surtout lorsqu'elle est dirigée par un esprit philosophique qui n'en fait pas un vain jeu de mots et de patience. M. Chaho se distingue en cela de la plupart des étymologistes, et c'est ce qui lui donne une supériorité remarquable dans les attaques qu'il dirige contre Gebelin. Ainsi celui-ci avait eu la malencontreuse idée de faire venir le mot *jus* droit, justice, de *jus* bouillon, potage, attendu, disait-il, que la justice consiste à donner à chacun la portion qui lui revient. Or, il était bien facile pourtant de reconnaître dans *jus* le radical *ju* ou *jou* qui exprime le nom de Dieu, d'où *Ju-piter* dieu le père. Et, en effet, Dieu n'est-il pas le modèle de la justice, *jus justitia!* n'est-il pas le grand juge *Judex*; n'est-il pas le maître par excellence, l'appui et le soutien de la nature; ne résume-t-il pas en lui toute les joies de la création, toutes les idées de bonheur éternel, de ravissement parfait, d'extase sublime? et n'est-ce pas son nom qui sert de radical aux mots latins *jubeo, juvare, jutor, adjutor*, et enfin *jubilatio?*

Cette hypothèse judicieuse me paraît, sous tous les rapports, infiniment préférable au bouillon de Gebelin.

M. Chaho entre également dans de curieux détails au sujet des déclinaisons latines et de la conjugaison des verbes. Il les rétablit dans leur régularité primitive telles que les Latins dûrent les recevoir des Sabins et des Ombriens, et cite à l'appui de ses assertions le témoignage de plusieurs auteurs de l'antiquité dans lesquels on retrouve encore quelques traces de ces origines de la langue. Cette dissertation dénote des études profondes, des recherches patientes, qu'il est bien rare de rencontrer dans nos jeunes écrivains du jour. Elle fera certainement désirer la publication du travail dont elle n'est qu'un trop court fragment.

MÉMOIRES DE LUCIEN BONAPARTE, prince de Canino, écrits par lui-même. — Paris, 1836, tome Ier, in-8. 7 fr. 50 c.; ou in-18, 4 fr.

De tous les frères de Napoléon, Lucien est le seul qui se soit tenu constamment éloigné de sa faveur, et qui ait montré un caractère et quelques talens remarquables. Dès 1792 il avait embrassé avec toute l'ardeur d'un jeune homme les principes révolutionnaires. La position de sa famille dans la Corse et l'éducation distinguée qu'il avait reçue lui donnèrent bientôt une certaine considération. Lorsque la flotte sous les ordres de l'amiral Truguet, dirigée contre la Sardaigne, vint mouiller dans la rade d'Ajaccio, Lucien à la tête de quelques membres d'un club dont il faisait partie, accourut et monta à bord du vaisseau amiral pour féliciter les braves marins de leur heureuse arrivée. Les troupes de débarquement étaient composées de jeunes Marseillais de la réquisition, qui avaient établi à bord des sociétés populaires; et aussitôt que la députation du club corse fut annoncée, la société du vaisseau amiral s'assembla pour la recevoir. Des discours furent prononcés, et l'auteur de ces *Mémoires* rapporte à ce sujet un curieux échantillon d'éloquence républicaine : « Le président nous donna l'accolade fraternelle et nous invita aux honneurs de la séance. Ce président était un commis à la distribution des vivres : il nous harangua pendant plus d'une demi-heure, de manière à nous défier de garder notre sérieux. Je me souviens qu'il débuta ainsi, avec une voix tour-à-tour grave ou perçante, et des gestes d'énergumène : « Tant plus je vais, tant » plus je vois que le patriotisme gagne de partout. Tant plus » je vais, tant plus je vois que les braves sans-culottes sont » irrésistibles. Tant plus je vais, tant plus je vois, etc., etc. » et il continua ainsi à nous répéter son *tant plus je vais, tant plus je vois*, au moins vingt fois, à la grande admiration de ses camarades et des matelots. »

Les habitans d'Ajaccio ne furent pas très-édifiés du langage des Marseillais, et encore moins de leur indiscipline qui faillit causer des massacres dans la ville.

On commenca dès-lors à soupçonner que la révolution française n'était pas très-pure, ni très-raisonnée. On vit que l'enthousiasme républicain faisait surgir la lie de la société, la produisait au grand jour, lui donnait une influence déplorable sur la conduite du gouvernement, et dès-lors commença à germer en secret cette opposition qui éclata plus tard sous la direction du célèbre Paoli. Quoique fort lié avec cet homme remarquable sur lequel il donne quelques détails pleins d'intérêt, Lucien se sépara ouvertement de lui, ainsi

que les autres membres de la famille Bonaparte, dès qu'il leva l'étendart de la révolte. Ce fut, dit-il, leur amour pour la France qui l'emporta sur leur amitié pour l'ancien chef de leur pays; mais peut-être aussi l'ambition entra-t-elle dès-lors pour quelque chose dans la décision et la fuite de ces esprits ardens qui voyaient dans la France républicaine un théâtre bien plus séduisant que les montagnes de la Corse.

Ils furent reçus en France comme des patriotes persécutés et fugitifs. Lucien se vit accueilli avec transport dans les sociétés populaires du Midi; et si les sanglans trophées de la Terreur le révoltaient quelquefois, les applaudissemens de ses collègues étouffaient plus souvent encore le cri de sa conscience. Cependant, tout en continuant à briller dans les clubs, il cherchait toujours à en modifier l'esprit, et il ne sortit jamais de la ligne de sage modération que lui avaient assignée ses sympathies naturelles.

Après la chute de Robespierre, la fortune rapide du général Napoléon Bonaparte amena toute la famille à Paris, et Lucien pénétra bientôt dans les conseils de la république. Il était discoureur, il avait la parole facile, et ces hommes-là font leur chemin en France, où l'on est plus impressionnable que partout ailleurs, où l'on obéit presque toujours au premier mouvement sans réflexion ni raison. Un grand orateur est une puissance partout, et à Paris il suffit de quelques paroles chaleureuses ou brillantes pour obtenir des succès que ne justifie pas toujours le fond des pensées. Mais Lucien était du reste un vrai républicain qui voulait la liberté sage, amie de l'ordre et de la stabilité. Il figurait dans les rangs de l'opposition sous le Directoire, et on lira avec un vif intérêt tout ce qu'il raconte de cette phase de la révolution qui aboutit au 18 brumaire. Quant au rôle qu'il joua à cette dernière époque, il sera sans doute bien diversement jugé; car, quel que fût son but, il commit certainement ou aida à commettre l'acte d'illégalité le plus violent que puisse se permettre un usurpateur dans un état libre. Mais, la rare persévérance qu'il a montrée toute sa vie, dans les mêmes principes politiques, lui donne le droit d'être cru sur parole, lorsqu'il dit que sa conviction était que la république consulaire devait offrir les plus grandes garanties de liberté et de sécurité pour l'avenir, approcher en un mot le plus près possible de la perfection en fait de gouvernement. « La France voulut que » notre république consulaire ne fût qu'un beau rêve de » quelques jours!..... » ajoute-t-il. Hélas! il serait plus vrai de dire que la France fatiguée de tant de convulsions se laissa faire, et que Lucien et tout ceux qui s'étaient laissé mystifier comme lui, furent joués par l'ambition d'un soldat.

Napoléon détestait la république, il n'aspirait qu'à étouffer la liberté dans ses serres d'aigle, et, malgré la sainte indignation de son frère contre ceux qui osent le traiter de despote, il n'avait évidemment d'autre but que d'arriver à l'empire absolu, non-seulement de la France, mais de l'Europe entière. En vain Lucien cherche-t-il à nous montrer en lui un simple dictateur populaire, en vain le nomme-t-il le régénérateur de l'état social : nous ne sommes plus au temps où l'enthousiasme aveugle fermait tous les yeux à la lumière. Le voile d'illusions glorieuses qui entourait le grand capitaine, commence à tomber, et l'histoire compte froidement avec lui. Dans ses calculs elle met certainement d'une part les grandes choses accomplies par lui; mais de l'autre doit-elle omettre les maux immenses qu'il a causés? Doit-elle oublier les milliers d'hommes qu'il a envoyés à la boucherie, les habitudes de pillage et de violence par lesquelles il a puissamment contribué à organiser cette corruption profonde dont nous contemplons aujourd'hui les déplorables résultats? N'est-ce pas Napoléon qui a introduit dans l'administration ces formes rudes et despotiques qui donnent naissance à tant de vexations, à tant de conflits, là où il ne devrait y avoir que sollicitude paternelle pour les intérêts des administrés? N'est-ce pas lui qui a relevé le fisc, cette nouvelle hydre aux cent têtes qui suce la moëlle du pays? Que vient-on parler d'amour de la patrie dans cet homme qui ne pouvait comprendre l'esprit national, qui semblait n'être jamais poussé que par la soif insatiable de son ambition et qui écrasait sans pitié tous les sentimens patriotiques qui opposaient quelque obstacle à sa marche? Le prince de Canino repète plusieurs fois : « Sous le » despotisme d'un seul ou de plusieurs, on risque d'être vic- » time. — Sous le despotisme démocratique, outre le même » risque centuplé, on en court un autre bien plus affreux.... » celui d'être bourreau ! »

Il se trompe; tous les despotismes se ressemblent, tous sont également détestables. En effet, n'étaient-ils pas aussi des bourreaux ces hommes qu'on envoyait ravager et mettre à feu et à sang toute une contrée pour la punir du seul crime de ne pas vouloir se laisser gouverner à la française? Lucien se serait-il séparé de son frère, s'il avait reconnu en lui un dictateur populaire, prêt à déposer le sceptre après le danger? Non certes ; mais aujourd'hui c'est un frère mort, exilé et persécuté, dont il veut réhabiliter la mémoire. Il y a de la noblesse dans un pareil sentiment ; mais il y a peu d'exactitude. Si Napoléon avait voulu être un Washington, il a eu tout le temps de l'être. Plus on s'éloigne de lui et moins on lui pardonne de ne pas l'avoir été; car il a retardé d'un siècle peut-

être, la marche des idées saines et leur triomphe. On lui a élevé des statues, on lui a voué une sorte de culte; mais que signifient ces ovations de circonstance? Louis XV fut appelé le père du peuple, et il a eu aussi ses statues; Marat fut porté en triomphe. Quel est l'homme éminent auquel le peuple français, inconstant et léger, n'a pas jeté tour à tour l'encens ou la boue? Ce sont les actes et leurs conséquences qui font le jugement de l'histoire: or, qu'est-ce que le règne de Napoléon a fait pour la liberté et pour le bien véritable de la patrie? Que reste-t-il de toute cette gloire qui a coûté si cher? Quelques monumens matériels peut-être, mais de résultats moraux et d'améliorations sociales, on n'en trouve pas trace.

Le capitaine Morel, ou le Siége d'Arbois en 1595; par *E. Bousson de Mayret*. — Arbois, chez J. Javel, 1836. 1 vol. in-18, fig. 2 fr.

Episode intéressant des guerres civiles en France, sous Henri IV. Dans la campagne dirigée par ce prince en personne contre Philippe II, la ville d'Arbois soutint un siége et fit une héroïque défense, plus digne que bien des fameuses batailles, de figurer dans les fastes de la gloire française. Le capitaine Morel, choisi par ses concitoyens pour commander cette défense, y déploya un talent remarquable, une bravoure extraordinaire et le plus ardent patriotisme; car à cette époque la patrie était dans la ville natale et ne s'étendait guère au-delà de ses portes. La France n'existait pas encore comme aujourd'hui dans sa grande et forte unité. Il n'y avait pas même le lien commun d'une confédération entre ses divers états. La petite ville d'Arbois, abandonnée à ses propres forces, trouva dans son héroïsme le courage et les moyens de résister pendant plusieurs jours contre l'avant-garde de l'armée d'Henri, sous les ordres du maréchal Biron. Ce général, accoutumé à la victoire, fut très-irrité de cette résistance, qui le força d'attendre l'arrivée du roi avec le corps de l'armée, pour s'emparer d'Arbois; car il crut d'abord que cette ville renfermait sans doute une garnison nombreuse, et sa colère fut à son comble, lorsque, les habitans d'Arbois ayant capitulé, il reconnut qu'il avait été ainsi arrêté et tenu en échec par une poignée d'hommes. Il y avait tout au plus 100 à 150 soldats sous les ordres du capitaine Morel. L'orgueil offensé du maréchal lui fit oublier les lois de la guerre, et, violant l'honorable traité que les habitans d'Arbois avaient obtenu et bien merité par leur courage indomptable, il fit pendre à un arbre le capitaine Morel, et, non content de cet

acte de barbarie atroce, il aurait livré la ville au pillage sans la présence du roi, qui s'opposa à ses projets. Le tilleul qui fut l'instrument de ce supplice injuste subsiste encore aujourd'hui, et il est l'objet de la vénération populaire, qui revère en lui le souvenir d'un martyr patriote. Sur la pierre qui recouvre les cendres du noble capitaine, on lit cette naive épitaphe :

Ne vous travaillez point de me faire un tombeau,
Mes chers amis d'Arbois, de porphire ou de marbre,
Assez m'honorera où je fus pendu l'arbre,
Pas vous ne m'en pourriez ériger un plus beau.

L'Egypte et la Turquie, de 1829 à 1836; par MM. *Ed. de Cadalvène* et *J. de Breuvery*. — Paris, chez Arthus Bertrand, 1836; tom. I et II, *Egypte et Nubie*. 2 vol. in-8 avec un atlas in-fol. 20 fr.

On a beaucoup parlé des changemens introduits dans l'administration par le pacha d'Egypte, de ses essais de civilisation et des travaux magnifiques entrepris par ses ordres. Aux yeux d'un grand nombre de gens, Mehemet-Ali est un homme de génie, un hardi réformateur qui changera la face de son royaume et régénèrera son peuple en le faisant jouir de tous les bienfaits des institutions européennes. Les Français sont, en général, bien accueillis par lui et portés en conséquence à en dire du bien. Mais, soit que la reconnaissance les aveugle, soit qu'ils ne regardent que la superficie des choses et n'approfondissent point leurs observations, il est certain qu'ils ont considérablement exagéré les mérites du pacha, et qu'ils ne paraissent pas avoir vu le mauvais côté de la réalité, tel qu'il est sous sa forme hideuse et repoussante. L'ouvrage que j'annonce ici me semble fait pour remettre les choses à leur place, et détruire bien des trompeuses illusions. Les auteurs, gens éclairés et tout-à-fait désintéressés dans la question, ont voyagé en observateurs attentifs. Tout en allant chercher dans l'Egypte les vestiges de sa grandeur passée, ils n'ont pas fermé les yeux devant sa misère présente, et paraissent avoir étudié avec soin les mœurs, les usages, les institutions. Ils ont voulu tracer un tableau complet de l'état actuel de cette contrée, et ce tableau offre un intérêt d'autant plus grand, qu'il établit des faits entièrement opposés à la bonne opinion que tant d'autres écrivains ont cherché à donner de l'administration de Mehemet-Ali. Il nous montre la misère et la servitude, là où l'on prétendait nous faire voir prospérité et bonheur ; despotisme et anarchie, là où l'on nous peignait

civilisation et progrès. Le pacha exploite à son profit particulier toutes les ressources que peut offrir l'Egypte. Tous ses soins, tous ses efforts ne tendent qu'à en extraire jusqu'à la dernière goutte de sève. Industrie, commerce, agriculture, tout n'est pour lui qu'instrumens d'oppression, que leviers pour mieux écraser son peuple. Il a tout monopolisé; et le système de son gouvernement repose en entier sur la spoliation. A un tel maître, les créatures et les agens ne manquent pas pour exécuter, favoriser et amplifier encore ses mesures tyranniques. Tous les gouverneurs de provinces, tous les beys qui régissent les différentes parties de l'Egypte, sont autant de sangsues à ses ordres qui pompent toute la substance de la contrée, pour la reverser ensuite entre les mains du pacha, qui les surveille d'un œil jaloux, et exige toujours la rentrée des impôts en totalité, quoi qu'il arrive, sans s'inquiéter des moyens que peuvent employer les collecteurs pour l'obtenir. On peut se figurer l'anarchie et l'état violent qui résultent pour le pays d'un tel système. Aussi, l'Egypte tend sans cesse à se dépeupler; la misère y exerce ses ravages, et les mauvais traitemens auxquels ils sont exposés, engagent de nombreux fellahs à émigrer, à aller chercher dans le Désert un refuge contre la rapacité du pacha.

La contrée la plus fertile de la terre se trouve ainsi menacée d'une destruction prochaine; car le sable du Désert envahit promptement toutes les parties abandonnées; il s'avance avec rapidité partout où la culture ne travaille pas sans cesse à l'arrêter.

Les essais de civilisation européenne, tentés par Mehemet-Ali, ne jettent aucune racine profonde dans le sol, ils n'y opèrent aucun bien durable, et tout fait présumer qu'ils disparaîtront avec lui pour faire place à l'anarchie la plus complète et la plus barbare.

MM. de Cadalvène et de Breuvery donnent une foule de détails sur l'état de cette malheureuse contrée; leur narration est remplie du plus vif intérêt et semée d'incidens fort piquans, de traits de mœurs très-curieux, ainsi que de dissertations historiques qui dénotent une érudition aussi profonde que variée.

Il ne sera pas moins intéressant sans doute de voir comment, dans les volumes qui suivront, ils traiteront la Turquie et les réformes du sultan.

Notice biographique sur M. Marc-Théodore Bourrit, chantre de la cathédrale de Genève, peintre et auteur des Descriptions des

Alpes. — *Genève* et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce, 1836. In-folio orné d'un beau portrait. 3 fr. 50 c.

M. Th. Bourrit, l'un des premiers hardis voyageurs qui atteignirent la cime du Mont-Blanc, fut, comme De Saussure, remarquable par la passion décidée qui le poussait vers les montagnes, et les lui faisait sans cesse parcourir en tous sens plus d'une fois au risque de sa vie. Ces deux hommes contemporains attirèrent l'attention de l'Europe entière sur ces neiges éternelles, sur ces immenses mers de glace, qu'on avait regardées jusqu'à eux comme inabordables. Animés tous les deux de la même ardeur, ils révélèrent au monde toutes les sublimes beautés de ces hauteurs inaccessibles, où la nature a déployé ses forces diverses et fécondes, de manière à produire les plus magnifiques contrastes, les tableaux les plus merveilleux. De Saussure intéressa surtout les savans par les expériences curieuses auxquelles il se livra, par ses recherches scientifiques, par ses belles dissertations sur les bouleversemens qu'à éprouvés le globe terrestre. M. Bourrit, plus artiste que savant, sut par son brillant style, par ses descriptions éloquentes, enfin, par ses tableaux pleins de vérité, piquer vivement la curiosité des gens du monde, leur faire partager son enthousiasme, exciter chez eux des émotions nouvelles. Il maniait le pinceau encore mieux peut-être que la plume, et on le trouvait toujours dans les montagnes, la palette en main, penché sur l'abîme pour en mieux sonder la profondeur, affrontant les orages, oubliant le froid et la faim, dans la contemplation de ces scènes sublimes qu'il tentait de reproduire avec plus de succès que nul autre. Plusieurs souverains étrangers acceptèrent l'hommage qu'il leur fit de quelques-unes de ses peintures, dont l'énergique vérité lui valut une juste réputation. L'ouvrage qu'il publia sous le titre de *Descriptions des cols et passages des Alpes*, obtint également un grand succès ; et quoiqu'on lui ait reproché plus tard de s'être laissé quelquefois entraîner par son sujet, d'avoir exagéré en de certains endroits les dangers des précipices, ou les couleurs des paysages, cependant son livre est véritablement remarquable sous plus d'un rapport, et il a puissamment contribué à amener en Savoie cette foule d'étrangers qui chaque été viennent répandre l'aisance dans toutes les vallées voisines du Mont-Blanc.

L'existence entière de M. Bourrit semblait, en quelque sorte, concentrée dans ces montagnes chéries auxquelles il consacrait tous les instans que ne réclamaient pas absolument ses fonctions de chantre de la cathédrale de Genève. Doué d'une santé robuste, et menant une vie sobre et réglée, il af-

frontait sans crainte les fatigues, et s'était fait une habitude de coucher presque en plein air, dans un pavillon de son jardin, d'où il pouvait voir les premiers rayons de l'aurore colorant l'amphithéâtre des Alpes de mille teintes variées et brillantes.

Dans la modeste retraite où il coulait ses jours tranquilles et heureux, entouré d'une famille qui le chérissait, il fut visité par plus d'un grand personnage, qu'attirait sa renommée. On ne pouvait aller voir le Mont-Blanc sans rendre hommage à l'artiste qui était en quelque sorte son parrain, et c'était avec un vif plaisir qu'on trouvait en lui un homme vertueux et sage, un philosophe véritable.

La notice que nous annonçons ici, offre un grand intérêt et sera d'autant mieux accueillie sans doute qu'elle est destinée à relever plusieurs erreurs commises par les rédacteurs de la Biographie universelle, indigeste compilation qui fourmille de fautes de toutes sortes. M. le pasteur Bourrit a jugé convenable d'élever ce modeste monument à la mémoire de son père; on ne peut que le féliciter soit de l'intention, soit de la manière dont elle est remplie. Le portrait placé en tête de cet opuscule est lithographié avec beaucoup de soin d'après un beau tableau de M. de Saint-Ours.



RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Recherches philosophiques sur l'emploi de la raison en matière de foi, par *Louis Pouzait* de Genève. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Ce, 1836, In-8. 2 fr.

L'infaillibilité, l'autorité en matière d'opinions, sont aujourd'hui rejetées assez généralement par tous les hommes éclairés, capables de faire usage de leur raison. Cependant ces antiques préjugés du passé ont encore des partisans qui cherchent à rétablir la puissance absolue de ces vieux tyrans du monde. En religion et en politique, des hommes exaltés ou intéressés se refusent à comprendre l'esprit de l'époque actuelle, et tous leurs efforts tendent à ramener sous le joug les populations que la superstition et l'ignorance n'ont pas encore tout-à-fait quittées. Mais c'est en vain qu'on cherche à enrayer le char de la civilisation. « Tout marche entraîné par » un mouvement irrésistible. La raison, si long-temps étouf» fée, renaît plus brillante et plus forte que jamais; sa voix » se fait entendre à la terre étonnée. Les illusions se dissi» pent, les erreurs disparaissent, les peuples déchirent le

» bandeau qui si long-temps avait fermé leurs yeux ; aucun » prestige n'entoure plus le trône ni l'autel ; on voit les cho- » ses ce qu'elles sont, et l'opinion publique, n'allant plus en » aveugle, réserve ses hommages pour le mérite et la vertu. »

Le libre examen remplace l'autorité, et chaque homme doit faire juge de ses croyances le flambeau que le Créateur lui a donné pour guider ses pas au milieu des ténèbres de la vie. Tel est le principe sur lequel reposent les recherches de M. Pouzait, qui sont écrites avec une grande clarté et une éloquence entraînante, bien faite pour convaincre quiconque n'est pas résolu d'avance à rejeter comme un sacrilége toute tentative de mettre la religion à la portée de l'intelligence humaine. Il s'attache ensuite à prouver la faiblesse de toutes les autres bases sur lesquelles on a voulu tour-à-tour faire reposer la foi. Il montre qu'elle est, non pas un instinct aveugle, comme l'ont prétendu la plupart des Pères, saint Bazile, saint Ephrem et Bossuet; mais bien une conviction de notre intelligence. Si l'on veut lui donner pour guide le sentiment, on tombe bientôt dans des écarts mystiques, dont les folies de Madame Guyon et de tous ses adeptes prouvent le danger. Si c'est à l'imagination qu'on laisse le soin de la régler, dans quel dédale d'absurdités n'est-on pas entraîné! Les innombrables enthousiastes de toutes les espèces, que présentent les diverses sectes religieuses de la seule chrétienté, en offrent de tristes exemples. La raison seule peut mettre un frein à l'imagination et régler le sentiment d'une manière convenable. La raison est un principe commun à tous les hommes, qui se retrouve dans chacun d'eux et s'y montre toujours la même, toutes les fois qu'elle n'est pas étouffée sous les ténèbres de l'ignorance ou de la superstition. « C'est par le privilége de la raison, que l'homme l'em- » porte sur toutes les créatures; c'est à cette faculté précieuse » qu'il doit son sceptre et sa couronne. C'est par elle, disait » saint Chrysotôme, qu'il a bâti les cités, fécondé la terre, » traversé les mers profondes, fait un si grand nombre d'uti- » les découvertes, dompté les animaux les plus féroces! Par » elle, il a fait plus encore, il s'est élevé à la connaissance » de son divin auteur et à la pratique de la vertu. Par elle, » il discerne ce qui est bien de ce qui est mal. Seul de tous » les êtres créés, il communique avec Dieu par la prière, il » découvre les secrets les plus cachés, et perce jusque dans » les cieux ; c'est elle enfin qui nous pénètre de l'admiration » la plus vive pour ce livre sublime que le Ciel a voulu nous » donner ; c'est elle qui nous le fait connaître comme un livre » divin. C'est donc elle aussi qui doit veiller sur ce dépôt sa- » cré; c'est elle qui doit le préserver des fureurs du fana-

» tisme et des illusions trompeuses du Sentiment et de l'Ima-
» gination : c'est l'égide qui doit nous couvrir ; elle est l'ange
» gardien qui doit protéger de son aile l'arche sainte. »

DE LA BIENFAISANCE ; Mémoire par Mlle *Félicité Servier*. In-4°.

LA BIENFAISANCE ; Mémoire par *L. Verrollot*, cultivateur. In-4°.

Ces Deux Mémoires ont obtenu, à mérite égal, le prix fondé par M. Crochot, ancien conseiller de la préfecture de l'Yonne, et décerné pour la première fois à Auxerre, le 18 août 1831.

LA PROBITÉ, par *L. Verrollot;* Mémoire couronné à Auxerre, le 25 août 1835. — Auxerre, 1835. In-8.

Ces trois mémoires sont consacrés à faire l'éloge de deux vertus sur lesquelles devrait reposer tout l'édifice social pour assurer à la civilisation un progrès constant, et à l'humanité un état de bonheur et de prospérité qu'elle ne peut trouver ailleurs.

Il aurait été peut-être plus utile de rechercher quels moyens doit employer la bienfaisance, quelle marche doit suivre la probité pour atteindre le but de la manière la plus complète; de démontrer, par des raisonnemens et des exemples, que la probité et même la bienfaisance sont toujours d'accord avec le véritable intérêt de chacun des membres de la société. Mais probablement le programme du concours ne demandait qu'un éloge de ces deux grands principes, et les auteurs des mémoires ont dû s'y conformer. Il y a dans leurs compositions de l'âme et de la chaleur. Le mémoire de mademoiselle Servier respire une douce charité, et décèle en même temps une haute raison, un jugement remarquable dans une femme. Elle a bien compris quel est ici-bas l'apanage de son sexe ; au lieu de prétendre follement à sortir de sa sphère, elle sait employer son talent d'écrivain à louer dignement cette noble mission d'amour et de bienfaisance, qui semble avoir été plus particulièrement assignée à la femme.

Le style de M. Verollot est plus mâle, plus ferme, plus chaleureux. Il se distingue par une grande concision, une clarté parfaite, et s'élève souvent jusqu'à devenir énergique et éloquent. Il trace un tableau fort intéressant de la bienfaisance et de la probité aux différentes époques de l'histoire, depuis les temps les plus anciens, jusqu'à nos jours. Il nous montre quelle influence la marche de la civilisation a exercée sur le développement de ces deux vertus. Sans nier les séductions de tout genre que le commerce et l'industrie, l'ambition et la science sont venus offrir à la faiblesse humaine, il n'en fait pas moins ressortir avec force tous les bienfaits

que l'on doit à la civilisation moderne, et il prévoit dans l'avenir un progrès constant vers une régénération morale, toujours plus parfaite à mesure que les idées d'ordre et de liberté se répandront davantage chez toutes les nations.

On lira avec plaisir, dans le mémoire de M. Verollot sur la bienfaisance, l'hommage rendu par lui aux innombrables institutions de la charité anglaise. Il y a du mérite à oser dire la vérité à cet égard, dans une époque où tant d'écrivains la faussent et l'obscurcissent à dessein, dans des intérêts de sectes ou de partis.

La petite Ménagerie des enfans, ou quelques notions sur les animaux domestiques des climats tempérés de l'Europe, à l'usage de la première enfance; par *J. B.* — Genève, chez Lador; Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce, 1836. 1 vol. in-12 orné de figures.

Ce petit volume a été fait dans le but de servir à amuser les enfans d'une salle d'asile, tout en leur offrant quelques notions utiles sur les divers animaux que l'homme élève et nourrit autour de lui, et auxquels on a plus particulièrement donné le nom d'animaux domestiques. Il est écrit avec une grande simplicité; tous les détails en sont mis à la portée des intelligences les moins développées. Quelques réflexions morales et religieuses, faciles à saisir et à appliquer, sont entremêlées dans ces notices d'histoire naturelle, empruntées pour la plupart à Buffon. Les lithographies qui accompagnent le texte, représentent les dix animaux dont il y est fait mention, savoir : le bœuf, le cheval, l'âne, le mulet, la vache, le mouton, la chèvre, le cochon, le chien et le chat. Cet ouvrage est très-bon à donner comme premier livre de lecture courante. On regrettera seulement d'y rencontrer un de ces préjugés qui doivent être au contraire soigneusement écartés des livres destinés à la jeunesse. Dans l'article de la chèvre, l'auteur parle du tète-chèvre comme d'un oiseau qui tète quelquefois cet animal, ce qui est une fable; car le tète-chèvre est tout simplement attiré par les insectes qui s'attachent à la chèvre, et dont il est friand. Il est à désirer que dans une nouvelle édition de la Petite Ménagerie, on fasse disparaître cette erreur, qui est d'autant plus extraordinaire, qu'on ne saurait comprendre comment un oiseau pourrait téter avec un bec.

Lettres a une mère sur l'éducation de son fils; par M. *Laurentie*.— Paris, chez Lagny frères, 1836. In-8. 1 fr. 50 c.

Au milieu du débordement de toutes les folles théories

qu'ont imaginées ces prétendus réformateurs de l'état social qui veulent émanciper la femme et lui assigner une place nouvelle dans la société, on est heureux de rencontrer encore quelques idées saines à cet égard, et en lisant les sages conseils qui tendent à la ramener vers la vie domestique et l'éducation de famille, on conserve quelque espoir dans l'avenir dont sans cela on ne saurait que désespérer. Si les idées saint-simoniennes n'ont pas obtenu grande vogue, elles n'en ont pas moins laissé des traces assez marquées au milieu de l'ébranlement général de toutes les convictions. Sans adopter exactement cette émancipation complète que prêchaient les apôtres de la femme, on est généralement convenu de regarder comme nécessaire un changement dans la position des femmes, et, par une suite de cette même influence, c'est en les poussant hors de leur sphère naturelle qu'on cherche à atteindre ce but.

Les *Lettres* de M. Laurentie ont une toute autre portée. La femme y est considérée comme ayant reçu la vocation d'élever ses enfans, et ayant été délivrée par le christianisme de l'esclavage dans lequel les anciens peuples la tenaient assujétie. « Ah! s'écrie-t-il, laissons la liberté et la dignité humaine telle que Dieu l'a faite. Que la femme surtout bénisse la main qui l'a affranchie, et qu'elle connaisse le ministère qui lui a été fait pour le bien des hommes!

» La femme est l'être de conciliation; elle est le lien de l'humanité! son empire est grand et saint; peu s'en faut que je ne dise qu'il est divin, car il s'exerce par la souffrance et la douleur. Empire touchant et mystérieux, qui saisit l'homme par les larmes et par l'amour, et qui, en cela même, ne ressemble point à l'autorité humaine, laquelle est dure et impitoyable. »

Il examine, avec beaucoup de soins et de détails, l'influence que peut exercer une femme sur l'éducation de son fils. Il voudrait qu'elle fût toujours sa première confidente, son intime amie, et que le jeune homme, éloigné par ses études de la maison paternelle, vît dans le cœur de sa mère le meilleur asile contre tous les dangers, le meilleur refuge contre tous les écueils. C'est là qu'il doit venir puiser des consolations contre les nombreux désappointemens qui l'attendent dans la vie; c'est à sa mère aussi qu'il est donné de modérer la fougue de ses passions, à l'âge où elles commencent à se développer; c'est à elle à en diriger la marche, à lui inspirer le respect de ce qui est grand et beau, le sentiment de sa dignité humaine.

Toutes les directions données par l'auteur à la mère, pour laquelle il a écrit ces lettres, sont excellentes. On trouvera bien des assertions un peu légèrement avancées, des argu-

mens faibles, dans ce qu'il dit au sujet de la vie du collége et de l'effet qu'elle produit sur le moral des enfans, sur leurs sentimens et leurs affections. Mais, tout en différant de manière de voir à cet égard et en souhaitant plutôt l'union de l'instruction publique avec l'éducation de famille, on ne pourra s'empêcher de reconnaître les bonnes leçons que renferme ce petit volume, et l'on en retirera sans doute d'heureux fruits.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, STATISTIQUE, ETC.

De la Prostitution dans la ville de Paris, considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration; par *A.-J.-B. Parent-Duchatelet,* membre du conseil de salubrité de la ville de Paris, etc., etc. — Paris, 1836. 2 gros vol. in-8 ornés de cartes et tableaux. 16 fr.

Voici un ouvrage du plus haut intérêt, soit par l'importance du sujet qu'il traite, soit par la manière consciencieuse avec laquelle il est rédigé et par l'excellent esprit qui animait l'auteur. Placé de manière à voir souvent de près cette plaie qui paraît inséparable de toute grande agglomération d'hommes, M. Parent-Duchâtelet en fit une étude approfondie, sans se laisser arrêter par les obstacles et les dégoûts qu'elle pouvait lui offrir. On lui en saura d'autant plus de gré que cette matière repoussante touche de près aux questions les plus essentielles de la morale, de l'hygiène publique et de la statistique. Il ne l'a pas seulement traitée en philanthrope éclairé; mais il s'est entouré de tous les documens officiels qui ont pu lui servir de bases pour établir quelques lois générales sur sa marche, sur ses causes et ses résultats, et sur les moyens de remédier autant que possible à un mal qu'on juge encore incurable. Son livre renferme une foule de tableaux dressés avec soin et exactitude, qui donnent de curieux détails sur les contrées diverses d'où proviennent ces malheureuses femmes qui abondent à Paris, sur leur position sociale, leur parenté, leur âge, le degré de leur instruction, etc., etc. On y trouvera la rectification de bien des erreurs généralement répandues au sujet du nombre de ces êtres dégradés, de leur origine et de leurs habitudes. Et d'abord, M. Parent-Duchâtelet nous apprend, d'après les registres de la préfecture de police, que, de 1816 à 1831, c'est-à-dire pendant 15 années, le nombre de ces femmes qui y furent inscrites s'élève à 12,707 seulement, nombre bien inférieur à celui donné jusqu'ici par tous les écrivains qui en ont parlé. Sur ce nombre 24 igno-

raient le lieu de leur naissance, 31 étaient venues de l'Afrique, de l'Amérique ou de l'Asie, 451 appartenaient aux contrées de l'Europe étrangères à la France, enfin 12,201 étaient nées en France. Ces dernières sont fournies principalement par les départemens qui avoisinent Paris, non que les mœurs y soient plus dépravées, mais probablement à cause de la facilité d'aller cacher sa honte et son déshonneur au sein de la capitale. Les tableaux qui indiquent les professions exercées par les pères de ces femmes perdues, nous les montrent appartenant en général à la classe la plus pauvre. Ce sont surtout des filles de manouvriers, de paysans, d'ouvriers de toute sorte. Cependant il se trouve dans le nombre quelques filles de médecins, d'instituteurs, d'employés, et même de rentiers. Du reste, sur le total, il n'y a guère qu'un quart d'enfans naturels parmi celles nées à Paris, et environ un septième parmi celles nées dans les départemens. Il y en a de tout âge, depuis 10 ans jusqu'à 65; mais le plus grand nombre se trouve entre 18 et 32. De toutes les causes qui les déterminent à embrasser cet avilissant métier, les plus communes sont la misère, le désordre, l'inconduite, la nécessité de cacher une première faute, l'abandon d'un séducteur. Cependant la paresse, la vanité, l'amour du plaisir y contribuent aussi puissamment. Quelques-unes, mais en petit nombre il est vrai, se vouent à cette affreuse existence pour soutenir de vieux parens infirmes, de jeunes frères et sœurs restés à leur charge, ou bien pour élever une famille que leur a laissée pour tout héritage un mari mort à l'hôpital. On frémit à la pensée de pareils dévouemens, et l'on reconnaît avec une vive douleur combien notre état social est encore imparfait.

Une chose bien singulière et qu'on aura de la peine à croire, c'est le mépris que la plupart de ces femmes font elles-mêmes de leur métier; la pudeur, dit notre auteur, n'est pas entièrement éteinte chez elles.

« Si dans l'exercice de leur métier, elles affichent la hardiesse et l'impudeur, il en est beaucoup qui, dans d'autres circonstances, mettent tous leurs soins à ne point paraître ce qu'elles sont : pour cela, elles se mettent avec une décence remarquable, et lorsqu'elles arrivent au dispensaire pour y subir les visites, elles font tout ce qu'elles peuvent pour ne pas être aperçues; elles y arrivent presque furtivement et s'y glissent pour ainsi dire. Tous les inspecteurs ont fait cette observation.

» Elles connaissent toute leur abjection, et en ont, à ce qu'il paraît, une idée bien profonde; elles sont à elles-mêmes un sujet d'horreur; le mépris qu'elles ont pour elles dépasse souvent celui que leur portent toutes les personnes vertueu-

ses ; elles regrettent d'être déchues, elles font des projets et même des efforts pour sortir de leur état; mais tous ces efforts sont infructueux, et ce qui les désespère, c'est de savoir qu'elles passent dans l'esprit de tout le monde, pour la fange et la boue de la société ! »

Elles paraissent, en général, n'avoir reçu aucune notion religieuse, mais leur impiété est plutôt une suite de l'ignorance que de l'incrédulité ; car il n'est pas rare de rencontrer chez elles une dévotion superstitieuse. La religion est donc un des moyens les plus efficaces qu'on puisse employer pour les retirer de l'abîme et les ramener dans le bon chemin. Avec de la douceur, de la patience et du zèle, on opèrerait certainement beaucoup de bien parmi ces femmes ; et ce serait une œuvre plus utile et plus méritoire peut-être que celles des missions en pays lointains, qui coûtent si cher et produisent souvent si peu de résultats. Mais il faudrait surtout les prendre par le cœur, et leur faire voir qu'elles peuvent encore prétendre à gagner l'estime et l'affection des gens vertueux. Car c'est là le côté faible par lequel on peut les attaquer avec le plus de chances de succès ; c'est le vide qui empoisonne leur malheureuse existence, et avec l'espoir de le combler, un grand nombre d'entre elles renonceraient bientôt à leur infâme métier, où elles ne rencontrent que dégoût, mépris et souffrances de tout genre.

Un fait qui prouve combien ces femmes sentent le besoin d'affections vraies et fortes, c'est, selon notre auteur, la joie qu'elles montrent lorsqu'elles ont des enfans, circonstance beaucoup moins rare, dit-il, qu'on ne le croit généralement. Loin de rejeter les devoirs maternels, elles les acceptent avec un empressement remarquable, et semblent vouloir racheter leur infamie par la sollicitude qu'elles montrent pour leurs enfans.

Si l'on ajoute encore à ce fait celui de l'attachement passionné dont elles donnent de fréquentes preuves à ces amans qu'elles choisissent et qu'elles soutiennent avec le produit de leur métier, on reconnaîtra certainement avec M. Parent-Duchatelet que leur régénération morale n'est pas impossible. La société est loin encore de la perfection qu'elle peut atteindre ; il y a bien des maux qu'on s'est trop hâté de déclarer incurables. Celui dont nous nous occupons en ce moment, a souvent été regardé comme inséparable de la civilisation qui, dit-on, ne fait que l'accroître sans cesse. Eh bien, voici un homme qui, après l'avoir étudié long-temps sous toutes ses faces, et après avoir examiné avec une scrupuleuse exactitude tous les documens qui le concernent, déclare au contraire que cette civilisation si souvent calomniée, tend à le diminuer et

à affaiblir ses désastreuses conséquences. En effet, cette corruption n'existe-t-elle pas à un degré bien plus fort dans les pays à peine civilisés? Tous les récits des voyageurs ne s'accordent-ils pas à cet égard? L'histoire ne nous offre-t-elle pas sur les désordres des siècles passés, des détails mille fois plus repoussans que tout ce qu'on peut trouver dans nos mœurs actuelles? Pourquoi donc désespérerait-on de l'avenir et ne tenterait-on pas d'accélérer le progrès en attaquant le mal dans ses racines?

Notre auteur propose à l'administration des mesures qu'il juge capables de tendre à ce but. Il s'appuie pour cela sur le bien déjà produit par la sollicitude de plusieurs magistrats qui portèrent toute leur attention vers cet objet si important pour les mœurs, et par conséquent pour le bonheur d'un peuple. Nous ne le suivrons pas dans tous ces détails, mais nous conseillons à nos lecteurs de parcourir son livre, où ils reconnaîtront à chaque page l'esprit d'un zélé philanthrope, animé du plus véritable amour de l'humanité. C'est un sujet fort délicat à traiter, et bien des gens sans doute trouveront mauvais qu'on attire la pitié publique sur ces femmes corrompues, fléau de la jeunesse, contre les séductions desquelles ils pensent que le mépris et la crainte sont les seules sauve-gardes efficaces. Mais si un pareil raisonnement paraît d'abord spécieux, en l'approfondissant, on voit bientôt qu'il pèche par sa base ; et en réfléchissant combien peu l'exemple des maux affreux qu'entraîne après elle la débauche, sert de frein aux brutales passions de l'homme, on se demande s'il n'y a pas d'autres moyens plus sûrs à employer. Pour nous, nous sommes persuadés qu'il en existe. L'éducation se perfectionne tous les jours et se glisse petit à petit dans tous les rangs de la société! A elle est réservée la tâche, si ce n'est d'anéantir tout-à-fait, du moins de diminuer considérablement cette corruption. Le jeune homme auquel on aura, dès son enfance, inculqué l'amour du beau et du bien ; chez lequel on aura su convenablement développer le sentiment de sa dignité d'être pensant, ne verra que des causes de dégoût et de répulsion, là où d'autres trouvent de séduisans appas. Chez lui, l'amour existera plus dans le cœur que dans les sens, et ceux-ci du moins ne le maîtriseront jamais, jusqu'à le faire descendre au rang de la brute.

Il est vrai que dans l'état actuel de la société, un tel rôle est encore difficile. C'est une pénible lutte dans laquelle on a à combattre non-seulement ses propres passions, mais aussi celles des autres, qui cherchent constamment à vous entraîner. Il faut que ce jeune homme se tienne à l'écart, qu'il s'isole, qu'il se concentre en lui-même, et qu'il cache sa vertu

comme un vice ou plutôt comme un ridicule, que le monde pardonne moins encore qu'un vice. Mais n'y a-t-il pas quelque gloire à demeurer vainqueur? et puis, ne sera-t-il pas amplement récompensé par les jouissances pures, et sans mélange d'aucun amer souvenir, qu'il goûtera, lorsqu'une fois il aura choisi la compagne de sa vie? On exalte l'inutile célibat des prêtres, on en fait un sacrifice méritoire et saint; mais ne devrait-on pas aussi montrer de l'estime et de l'admiration pour la continence, bien autrement précieuse, des jeunes gens avant le mariage, ou plutôt déverser sur ceux qui ne l'observent pas un peu de cette honte et de ce mépris dont on est si prodigue envers les femmes qui les séduisent ou se laissent séduire par eux?

SCIENCES ET ARTS.

Annales de la Société polytechnique, fondée à Paris par d'anciens élèves de l'école polytechnique, pour contribuer aux progrès des sciences et des arts utiles, et satisfaire aux besoins industriels, agricoles et commerciaux. Paris, au bureau de la Société, rue Neuve-des-Capucines n° 13 bis. Ces annales se publient par numéros d'une ou deux feuilles avec planches. Prix pour douze livraisons 6 fr. pour Paris, 9 fr. pour les départemens, 12 fr. pour l'étranger.

Bulletin des travaux de la compagnie algérienne de colonisation, publié par MM. *A. Tayer* et de *Moléon*. — Paris, même adresse. Prix de la soupscription : 15 francs pour douze numéros.

La *Société Polytechnique* dont nous annonçons ici deux publications également recommandables par leur utilité pratique, et par le talent qui préside à leur rédaction, compte déjà cinq ans d'existence. Sans avoir appelé comme tant d'autres le charlatanisme à son aide, elle a obtenu des succès un peu moins prompts, peut-être, mais plus durables et mieux mérités. Elle est aujourd'hui connue et favorisée par la plupart des gouvernemens européens. Elle a organisé divers établissemens qui ont prospéré. Un grand nombre d'ingénieurs ont été placés par elle, et par leurs efforts ont contribué à relever dans divers pays des industries souffrantes, à en importer de nouvelles qui ont réussi. Des demandes de ce genre lui sont souvent adressées, et elle invite les industriels à venir chercher auprès d'elle des emplois lucratifs. C'était, en effet, une heureuse idée que de créer ainsi à la fois, un centre où vinssent converger tous les rayons épars de la science, et d'où pussent être répandus de tous côtés les moyens d'encourager l'industrie, de la perfectionner, de lui assurer des succès im-

portans. Instrumens, machines, livres, et ce qui est encore plus nécessaire, ingénieurs instruits, ouvriers habiles, tout ce qui est indispensable pour former un grand établissement industriel ; la Société Polytechnique se charge de le procurer. D'une autre part, ses annales sont consacrées à faire connaître tous les nouveaux procédés des arts, les inventions, les perfectionnemens, les découvertes scientifiques. Le manufacturier peut y puiser des conseils utiles, des modèles, et de précieuses notions ; le capitaliste, de son côté, y trouve des moyens de spéculation dans les diverses découvertes qui y sont annoncées, et qui n'attendent souvent que des fonds pour prendre un essor considérable.

Le *Bulletin de la compagnie Algérienne* offre des renseignemens sur le genre de culture le mieux approprié au climat d'Alger, et tous les documens nécessaires aux personnes qui veulent se livrer à l'exploitation de cette colonie fertile.

Pour achever de bien faire connaître l'importance de ces recueils périodiques, je donnerai ici la table des principaux articles contenus dans les 12 dernières livraisons des *Annales*.

Mémoire de M. Gréau aîné sur la détérioration des tissus de coton ou de fil, et sur les moyens d'y remédier.
Pompe circulaire à rotations, couvertures de tôle cannelée. Machine propre à fabriquer des clous.
Invention d'un nouveau système de roues.
Notice sur les jalousies mécaniques, avec chaîne à la Vaucanson.
Tombereau mécanique de M. Palissard.
De l'emploi de la chaleur perdue dans la fabrication du coke.
Invention d'un mécanisme simple pour remonter les courans les plus rapides.
Description d'une magnanerie salubre.
Nouvelle machine à draguer dans les ports et rivières.
Notice sur le travail des suifs et de la chandelle.
Fabrication de l'alun de schiste à Valmunster.
Notice sur la meilleure méthode de tracer et de construire les routes.
Coup-d'œil sur les chemins de fer.
Notice sur les lampes Decan.
Préservatif de M. Ryan contre la pourriture sèche.
Nouveaux moulins-Ragon, à petites meules, sans échauffement de la farine.
Machine nouvelle pour carder, filer, et bobiner simultanément toute sorte de poils.
Moyen de purger instantanément les sucres indigènes.
Hygiène des ouvriers; maladie nouvelle qu'on observe chez ceux employés dans les mines de houille.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

4e Année. — N° 11. — Novembre 1836

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

PARISER SILHOUETTEN, von Adelbert von Bornstedt. — *Leipzig*, 1836, 2 vol. in-12, 16 fr.

Aujourd'hui les vieilles haines nationales qui séparaient autrefois les différens peuples et s'élevaient entre eux comme des barrières insurmontables, s'effacent et disparaissent presque entièrement. Elles font même place à une tendance tout-à-fait contraire. Non seulement les peuples se rapprochent, mais dans le premier élan de leur amitié nouvelle, ils s'enthousiasment les uns pour les autres, et cherchent mutuellement à se copier. Il en résulte une mêlée générale, une fusion dans laquelle les nationalités diverses sont en grand danger de périr. Est-ce un bien, est-ce un mal? Je ne sais, et me contente d'énoncer le fait.

C'est ainsi que, tandis que nous voyons les Français se germaniser en devenant sérieux, profonds, ou plus souvent encore, lourds, obscurs et ennuyeux; les Allemands, de leur côté, se font français en adoptant la légèreté de pensée et de style qui fut long-temps l'apanage de nos écrivains. Désertant les nuages, la jeune Allemagne se lance dans le monde avec une folle étourderie; elle échange la pipe et le pot de bière contre le punch et le champagne; elle force son vieux langage énergique et grave à sautiller et à scintiller comme le spirituel bavardage d'un feuilletoniste parisien.

M. de Bornstedt en est un exemple frappant. Pour lui, rien au monde ne vaut Paris, c'est son tabernacle, son sanctuaire, son paradis. Il adore cette grande capitale comme on aime une maîtresse, il en détaille avec passion tous les charmes et ne se lasse pas de les décrire, afin de faire passer dans l'esprit de ses lecteurs quelque peu de son admiration, de sa vénération pour la Babylone moderne. Ne croyez pas cependant qu'il s'érige en défenseur de la corruption qui y règne, non certainement, ce n'est point là sa pensée, et il en réprouve les vices, quoique en affectant de déclarer que c'est, non point

par scrupule moral, mais bien par pure indifférence pour ces tristes moyens de gâter sa vie. Cette seule déclaration suffit pour caractériser la tendance de l'écrivain. C'est bien là cette vanité suffisante, si commune encore en France, qui rougit à la pensée qu'on puisse la soupçonner de respect pour ces vieilles idées morales, sur lesquelles cependant est appuyé tout l'ordre social, en dépit des sophistiques élucubrations de ces jeunes sceptiques. Messieurs les Allemands, vous en êtes encore au dix-huitième siècle; l'influence voltairienne, après avoir mis un demi-siècle à percer les épais nuages de fumée de tabac qui entouraient votre intelligence, est enfin arrivée jusqu'à elle, et vous voilà possédés à votre tour du démon de la destruction. Écrasons l'infâme, vous écriez-vous aussi, quoique dans un sens différent, et vous frappez rudement en tous sens, de manière à laisser le champ de la pensée couvert de morts et de mourans. Mais avant de pousser plus loin votre œuvre, observez bien ce qu'elle a produit en France; que l'expérience ne soit pas perdue pour vous, ne laissez pas l'esprit étouffer la raison, et souvenez-vous que ce n'est pas avec des pointes, des jeux de mots, des calembourgs, que l'on régénère les peuples, et que l'on assure leur bonheur et leur liberté. M. de Bornstedt n'aborde guère, il est vrai, les hautes questions politiques ou religieuses; il n'attaque pas de front les bases de la société; mais un Allemand, même de la jeune Allemagne, n'écrit rien sans but, et il s'échappe toujours de sa plume, au milieu même des narrations en apparence les plus futiles, quelques pensées profondes, qui, ainsi isolées, n'en acquièrent que plus de force et d'originalité. Cependant les *Silhouettes parisiennes* sont encore dans un esprit assez modéré et offrent d'ailleurs une lecture pleine d'attrait. L'auteur laisse échapper ses réflexions sur Paris, ses descriptions et ses remarques à mesure qu'elles se présentent, sans ordre systématique, ni symétrie. Il en résulte une espèce de mosaïque fort agréable et fort piquante. Chaque sujet n'est qu'effleuré en passant, quitte à y revenir plus tard, de manière à ne pas fatiguer l'intérêt. M. de Bornstedt est vif et spirituel; il passe ainsi en revue les principaux monumens de la capitale, dont l'aspect et les souvenirs historiques lui suggèrent souvent des idées originales; il décrit la vie de Paris sous ses diverses faces, dans les différentes conditions de la société. C'est avec un véritable enthousiasme qu'il exalte la centralisation, cette huitième merveille du monde aux yeux de tout sujet de la Confédération germanique qui voit la mort de l'Allemagne dans l'absence d'un centre lumineux, comme celui dans lequel vient se concentrer tout l'éclat de la France. Il est vrai que Paris est unique dans cette dernière contrée, et que toute la province est épuisée,

sans force et sans vie; mais la *parisomanie* de notre auteur ne saurait raisonner, et il faut lui pardonner ce faible en faveur des récits piquans qu'il nous procure. Nous trouvons dans ces deux volumes nombre d'anecdotes amusantes, soit sur des intrigues de la grande ville, soit sur des littérateurs ou des artistes distingués.

M. de Bornstedt nous fournit de curieux détails sur les revenus considérables que se font, avec leur plume, les écrivains à la mode, et sur les dettes, plus considérables encore, que cela ne les empêche pas de contracter. On estime alors à leur juste valeur les doléances qu'ils font entendre au sujet de la propriété littéraire. En revenant plus tard sur cet article, notre auteur pourra compléter ses révélations, en nous racontant quelqu'un de ces marchés inouïs dans lesquels un écrivain vend un livre avant de l'avoir fait, ou traite à diverses reprises, avec plusieurs, pour trafiquer et retrafiquer du même manuscrit, sous différens titres. Cela ne cadrera pas mal avec certaine orgie qu'il nous décrit, où l'auteur d'Indiana joua le principal rôle, digne prélude à la publication de Lélia; et ce sera le pendant du sale tripotage des vaudevillistes dont il nous dévoile tous les secrets. On ne tarit pas une fois qu'on aborde le chapitre de la corruption parisienne; et en effet, la *capitale du monde civilisé* est une vrai sentine de perversité et d'immoralité. Sans doute, on peut facilement se laisser d'abord séduire par l'éclat extérieur, mais en sondant ce que cachent les apparences, en observant les choses de près, on est bientôt détrompé. L'illusion se dissipe alors et l'on est effrayé du néant au-dessus duquel la foule imprudente se livre au plaisir et à la folie. Sans vouloir faire le prédicateur ni le moraliste sévère, on ne peut cependant, s'empêcher de reconnaître certains axiômes de morale, sur lesquels repose tout l'édifice social. Or, là où ces bases chancellent et menacent ruine, quel que soit le brillant vernis qui recouvre tout, on peut, avec raison, redouter un avenir prochain de barbarie et de ténèbres.

A la fin du second volume, se trouve un épisode fort intéressant, intitulé la *Fille du concierge*, dans lequel les événemens de juillet 1830 sont intercalés d'une manière assez heureuse. Il est à désirer pour les lecteurs français qu'il paraisse bientôt une traduction des *Silhouettes*, et que M. de Bornstedt qui habite encore Paris, continue à l'étudier, et à publier ses observations, qui ne peuvent que devenir toujours plus piquantes et plus vraies, à mesure qu'il connaît mieux la capitale et ses habitans.

Contes orientaux, traduits de l'Allemand, de *Hauff*. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 1836. 1 vol. in-8.

Une caravane traverse le désert; les riches marchands qui la commandent cherchent à abréger la longueur des haltes par des récits dont chacun d'eux fournit sa part : tel est le canevas qui sert de lien aux six contes que renferme ce volume. Il est bien dans le goût oriental, mais les contes le sont moins, surtout dans les détails, on y retrouve le cachet d'une imagination allemande beaucoup plus qu'arabe. Mais on ne saurait en faire un grand crime à l'auteur; car il a su y jeter du charme, de la gaîté, de l'intérêt; et, pour des contes, c'est bien tout ce qu'on peut exiger. Tous ne sont pas également amusans; mais que le lecteur ne se rebute pas. S'il trouve d'abord le *Calife changé en Cigogne* assez insignifiant et puéril, le *Vaisseau enchanté*, qui vient ensuite, le dédommagera amplement; c'est une de ces excellentes légendes fantastiques de la bonne Allemagne, qui font frémir grands et petits enfans, et qu'on relit volontiers plus d'une fois. *La Main coupée* est une effroyable histoire de vengeance méridionale. *La Délivrance de Fatmé* justifie mieux que tous les autres le titre de *Contes orientaux;* c'est un récit plein d'incidens étranges, à la manière de ces délicieux contes des *Mille et une Nuits*. *Le faux Prince* a aussi quelque rapport avec les *Nuits arabes:* on y voit un tailleur qui se fait passer pour un prince; on y trouve un sultan et une fée; mais il n'offre pas un intérêt bien vif. *Hauff* est beaucoup plus amusant lorsqu'il ne cherche pas à prendre une allure étrangère, et se livre tout naturellement à sa propre imagination. Ainsi, quoique dans le *petit Mouck* il y ait peut-être un peu trop de cette plaisanterie allemande, qui ne brille pas toujours par la légèreté, on le trouvera certainement préférable au *faux Prince*, et l'on désirera plus d'une fois les précieuses pantoufles du petit Mouck, en attendant que les chemins de fer et les voitures à vapeur viennent achever de détrôner tout-à-fait les fées et les génies du temps passé, et rendre leurs talismans presque inutiles.

Il nous reste à parler du style du traducteur. Quoiqu'il pût être plus châtié, et qu'il offre quelques expressions locales, il nous a paru clair, facile, exempt de ces tournures allemandes qui ont l'air si lourd et si gauche travesties à la française, et digne, en un mot, de l'original, que cette traduction contribuera certainement à populariser en France, où il est encore peu connu. Il est à souhaiter qu'on ne s'arrête pas en si bon chemin et qu'on nous donne tous les contes de Hauff, parmi lesquels il s'en trouve beaucoup d'autres plus remarquables

que ceux-ci. C'est le genre favori des auteurs allemands, et ils y ont atteint une incontestable supériorité. Soit qu'ils veuillent peindre quelques scènes naïves et simples de la vie de famille, comme l'a fait Zschokke dans la plupart de ses contes; soit qu'ils prennent pour sujets des légendes populaires, comme celles de Musæus, ou qu'ils s'abandonnent aux écarts d'une imagination fantastique semblable à celle d'Hoffmann, ils réussissent toujours admirablement à jeter dans leurs récits un vif intérêt, un charme qui séduit, et souvent une originalité très-grande. Ce sont, d'ailleurs, peut-être, les productions de la littérature allemande le mieux faites pour être bien accueillies par les lecteurs français; il est rare du moins d'y rencontrer ces profondeurs germaniques si nébuleuses et si difficiles à traduire.

PICCIOLA, par M. *X.-B. Saintine.* — Paris, 1836. In-8, 7 fr. 50 c.

Voici un livre qui semble avoir été inspiré par les *Prisons* de Silvio Pellico, il en est le digne frère et mérite un pareil succès; car, écrit dans un sens non moins religieux, il offre peut-être aussi moins d'exaltation mystique, il paraît dicté par une foi plus rationnelle, plus en rapport avec l'état présent des esprits. Le fait qui en est la base ne présente pas, il est vrai, ce puissant intérêt d'actualité qui s'attachait au récit du poète italien. Quoique l'auteur le donne pour historique, il ne porte pas ce cachet de vérité naïve qui est inimitable et qui produit la conviction dans tous les cœurs. En un mot, c'est un roman que M. Saintine a écrit. Mais c'est un roman comme il s'en trouve peu, surtout parmi les œuvres de nos romanciers français. L'amour n'y joue que le second rôle ; la philosophie religieuse, le premier. L'action est simple ou pour mieux dire elle est nulle, elle disparaît devant l'idée morale qui brille pure et forte d'un bout à l'autre du volume. Et cependant il y a de l'intérêt, on se sent entraîné par le charme de la lecture, et on lit ainsi jusqu'à la fin avec un vif plaisir cette composition en apparence frivole dans laquelle il y a plus de vraie religion que dans maints traités de théologie.

Picciola est le nom donné à une fleur par le pauvre prisonnier dont elle fait la consolation et la joie. Dans la triste solitude du cachot le moindre objet suffit pour occuper l'attention; et le cœur s'attache bientôt à ce qui l'intéresse. Le plus petit quadrupède, l'insecte, la plante sont des amis qui adoucissent l'isolement et sur lesquels se concentrent alors souvent toutes les plus vives affections de l'homme. Aussi ne

trouvera-t-on pas trop invraisemblable l'histoire de Picciola, quoique l'auteur y ait peut-être mis quelque peu d'exagération.

Le comte Charney était un de ces savans qu'une étrange aberration de l'esprit conduit à trouver l'athéisme dans la science. L'orgueil humain, exalté par la conscience de son génie, et en même temps blessé de la vanité de tout son savoir, qui lui permet à peine d'expliquer quelqu'un des moindres phénomènes de la création, rejette facilement l'idée d'un Dieu qui sait tout. C'est ce qui était arrivé à notre savant. Ne pouvant expliquer Dieu, il avait fini par refuser de l'admettre, et depuis cet instant, son âme inquiète, ne trouvant plus de repos, l'avait poussé dans le tourbillon du monde pour chercher à s'étourdir, à étouffer la voix du doute qui le tourmentait sans cesse. Après avoir donné quelque temps dans tous les excès, il voulut chercher ailleurs des émotions qui fussent mieux d'accord avec sa haute intelligence ; il s'occupa de projets philanthropiques, puis se laissant entraîner par des sympathies hostiles au gouvernement de son pays, il fut compromis dans l'une de ces nombreuses conspirations que la police de l'Empire était sans cesse à épier, à deviner, à étouffer avant même qu'il y eût commencement d'exécution. Le comte de Charney fut arrêté, et, sans autre forme de procès ; on l'envoya dans la forteresse de Fenestrel, où il demeura enfermé pendant plusieurs années. Une sombre tristesse s'empara d'abord de son esprit, qui trouvait dans sa situation désespérée une confirmation de ses désolantes théories d'athéisme. Comment croire à un Dieu intelligent et juste, en présence des désordres et des injustices de l'état social ?

Mais au moment où son orgueil triomphait si tristement de cette prétendue preuve, un incident bien puéril vint répondre à ses argumens, combattre son système, confondre sa science.

Un jour, en se promenant dans la petite cour qu'il avait la permission de parcourir chaque jour en long et en large pendant quelques heures, le comte aperçut, car dans la solitude de la captivité les moindres choses frappent, que la terre était légèrement soulevée entre deux pavés. En examinant avec attention, il reconnut qu'une graine apportée par le vent avait germé et allait incessamment produire une plante, si toutefois elle ne périssait pas auparavant.

Sa première pensée fut du mépris pour cette force aveugle qui, disait-il, avait jeté cette graine au hasard sans rien prévoir, sans lui donner les moyens d'échapper aux dangers sans nombre qui la menacent. Cependant la graine s'entr'ouvrant, il en sortait deux petites feuilles épaisses et solides, et les pre-

miers bourgeons apparaissaient entourés de duvet et d'écailles protectrices, comme pour répondre à l'incrédule. Et à chaque objection de celui-ci, la plante croissant avec vigueur et se développant suivant les admirables lois de la nature, semblait opposer un fait nouveau contre lequel venaient échouer tous les sophismes de notre savant, qui s'appliquait avec toujours plus de zèle à des observations si pleines d'intérêt pour lui. Nous ne le suivrons pas dans tous les détails de cette étude, où les phénomènes de la botanique servent d'appui aux plus hautes vérités philosophiques et religieuses; mais nous conseillons à nos lecteurs de ne pas se contenter de notre analyse, qui ne peut qu'indiquer la portée de ce livre et ne saurait en faire sentir tout le mérite de style et de détails. Picciola devient pour le comte Charney une occupation, une jouissance, une compagne, on dirait presque une amie, et les ennuis de sa captivité en sont considérablement affaiblis. Mais ce nest pas là tout ce que Picciola fait pour lui. Cette petite plante fragile et chétive, qui n'avait d'abord paru qu'un sujet de pitié pour l'orgueilleux athée, devient bientôt comme un signe descendu d'en haut pour combattre son incrédulité, pour émouvoir son cœur et persuader sa raison. En observant avec soin l'une des plus petites œuvres du Créateur, il se voit contraint d'y reconnaître l'empreinte d'une intelligence puissante et bienfaisante qui gouverne le monde. Après être arrivé à l'athéisme, en passant par les hautes spéculations d'une vaine philosophie, il retrouve l'existence de Dieu en abaissant son regard vers la terre, et en contemplant le moindre des innombrables phénomènes qui s'accomplissent chaque jour autour de nous.

Cette idée nous paraît très-juste et féconde en bons résultats. L'athéisme est ainsi relégué parmi les folies d'une imagination extravagante, et réprouvé également par la raison et le bon sens, ces deux bases certaines de la vérité. On ne saurait trop louer M. Saintine d'avoir consacré son talent à traiter un sujet si élevé et si utile d'une manière agréable, avec des apparences frivoles, qui donneront accès à son livre dans les cabinets de lecture et le répandront ainsi dans toutes les classes de la société. Il serait à désirer que les écrivains cherchassent ainsi plus souvent à offrir dans leurs ouvrages même les plus légers des principes purs, un but élevé, des leçons utiles. Ces conditions n'en banniraient point l'intérêt, et pourraient produire, sans aucun doute, l'influence la plus heureuse sur la marche de la civilisation.

Histoire du blocus hermétique de la Suisse, pour faire suite à l'histoire du blocus continental, par sir *Francis d'Ivernois;* lettre à lord Palmerston, secrétaire-d'état au département des affaires étrangères, à Londres. — Genève et Paris, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 1836. in-8. 1 fr. 50 c.

M. d'Ivernois écrivait à lord Palmerston pour le remercier de l'envoi que celui-ci lui avait fait de la vaste enquête diplomatique entreprise par les soins du gouvernement anglais et publiée sous le titre de *Foreign communications.* Cette enquête a eu pour but de dresser l'état comparatif de la condition matérielle des masses dans les diverses contrées. Pour y arriver, une série de soixante-douze questions avait été adressée aux ambassadeurs, ministres, chargés-d'affaires, consuls et vice-consuls qu'occupe la diplomatie anglaise dans toutes les parties du globe. Cette investigation, commencée en 1833, et achevée en 1835, forme 800 pages in-folio; quoique encore bien incomplète, et laissant beaucoup à désirer, elle offre cependant des documens curieux, et ce premier essai de recherches statistiques, exécutées sur une grande échelle, d'après les ordres d'un ministre d'état, est digne d'être constaté comme un fait honorable qui introduit dans le droit international de la chrétienté la faculté de mettre les gouvernemens civilisés en communion, pour s'interroger sur la condition matérielle de leurs classes nécessiteuses. C'est un premier pas sur la route des améliorations sociales, sur laquelle on avancerait bientôt rapidement, si la diplomatie voulait consacrer ainsi à la recherche du bien tout le temps et toutes les peines qu'elle dépense si vainement en petites roueries de salons, en intrigues de cour et de cabinet.

Quelle distance énorme entre cette direction utile et généreuse de la diplomatie anglaise et les misérables tracasseries qui ont naguère signalé le différent entre la France et la Confédération suisse! En passant brusquement à cette malheureuse affaire, M. d'Ivernois produit dans sa lettre un contraste de l'effet le plus piquant. Il expose à son noble correspondant les mesures employées pour ravir à la Suisse ce droit d'asile qui semblait être son privilége naturel, et dont on l'avait laissée jouir en paix durant des siècles. Il rappelle toutes les grandes infortunes auxquelles elle offrit un refuge tranquille et assuré. Puis il arrive à l'histoire de de ce fameux blocus hermétique, dont il n'a pas beaucoup de peine à démontrer l'impossibilité et le ridicule.

La loi du cautionnement nous interdit de le suivre dans tous ses détails, qui touchent de trop près à la politique du jour; mais nous conseillons à nos lecteurs de se procurer

cette lettre spirituelle, qui est un vrai modèle de fine ironie, d'allusions délicates, en même temps qu'un manifeste de vrai patriotisme. Elle nous a paru présenter la question sous son jour véritable, et exprimer parfaitement bien l'opinion la plus générale en Suisse. Il serait à désirer qu'on accomplît le vœu que forme M. d'Iverno is, de ne plus voir les puissances étrangères envoyer à Berne que de simples consuls de commerce, à la place de ces ambassadeurs qui semblent sans cesse occupés à chercher quelque moyen de susciter à la Suisse de nouveaux embarras. Le peuple helvétique, heureux et tranquille derrière ses montagnes, verrait alors sans crainte son commerce et son industrie prospérer à l'ombre des institutions libres et paternelles de ses gouvernemens cantonnaux. Il ne redouterait plus, à chaque nouvel incident de la politique européenne, d'être exposé à des interventions étrangères qu'il déteste, et ses voisins peuvent être bien assurés qu'il n'irait jamais non plus se mêler de leurs affaires.

Du reste, de tous les débats auxquels a donné lieu cette discussion, il sera ressorti quelques faits nouveaux au sujet de l'industrie suisse, jusqu'ici fort peu connue. Ce n'est pas sans étonnement qu'on a appris en France quels résultats inouis la liberté du commerce avait produits dans cette petite contrée. On en trouvera une nouvelle confirmation dans la brochure de M. d'Ivernois, qui nous montre que les deux millions d'habitans de la Suisse consomment plus de produits anglais que toute la France avec son immense population; ce qui ne les empêche pas de tirer également de la France et de l'Allemagne une quantité considérable de marchandises, et d'avoir, chez eux, maintes fabriques en pleine prospérité.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Affaires de Rome, par M. *F. de La Mennais.* — Paris, 1836. in-8. 7 fr. 50 c.

Ce nouvel ouvrage de l'éloquent abbé est un sublime manifeste contre la papauté et toutes les institutions de despotisme ou de superstitieuse servitude par lesquelles elle a gâté, perdu le catholicisme, en le rendant incompatible avec le progrès continu de l'humanité, avec l'esprit véritable du chris-

tianisme. Il ne s'agit pas ici de faire secte, de disputer sur tel ou tel dogme, de renouveler de vieilles querelles théologiques inutiles au monde, auquel elles ne firent jamais que du mal. M. de La Mennais, en se posant comme adversaire du pape, inscrit sur son drapeau : Amour de Dieu et amour des hommes ; ces deux premiers principes du christianisme qui résument tout ce qu'il a de grand, tout ce qu'il a de bon, tout ce qu'il a d'utile. Il les proclame comme les ancres de salut de la société, il fait appel à tous les hommes qui souffrent ou qui espèrent, à tous les hommes que leurs passions n'ont pas rendus sourds et aveugles. Sa voix ne retentira pas vainement : il y aura de l'écho non-seulement en France, mais d'un bout de l'Europe à l'autre ; non-seulement chez les catholiques lassés de voir sans cesse le prêtre usurper la place de Dieu, mais dans tous les cœurs capables de comprendre la charité chrétienne en son entier développement. On ne leur demandera pas s'ils sont de Luther ou de Zwingle, de Rome ou de Genève. Ne sont-ils pas tous enfans d'un même Dieu et ne doivent-ils pas s'aimer comme des frères? L'application de ces deux principes aux relations sociales sera féconde en heureux résultats. N'est-ce pas là en effet que se trouve la clé de toutes les améliorations impérieusement réclamées par les peuples, et que les révolutions violentes n'ont jamais pu leur procurer? M. de La Mennais avait cru d'abord pouvoir atteindre ce but sans rompre avec le pape. Il s'était persuadé même que le Saint Père accepterait avec joie le rôle nouveau et plein de grandeur qui lui serait réservé dans cette lutte où il prendrait la défense des peuples contre leurs oppresseurs. Ce fut dans cette pensée qu'il fonda le journal l'*Avenir*, conjointement avec MM. De Coux, Montalembert, Gerbet et Lacordaire. Ces écrivains réunirent leurs talens dans le but de pousser la papauté sur cette nouvelle voie, qu'ils regardaient comme la seule par laquelle il fût possible de relever le catholicisme de son abaissement et de lui préparer encore une existence glorieuse et longue. Mais de semblables vues étaient trop larges, trop généreuses pour ne pas rencontrer de nombreux obstacles chez les esprits étroits qui, malheureusement, abondent dans la société humaine. Une foule d'intérêts particuliers se trouvaient menacés, car dans l'Eglise il y a aussi des priviléges et plus encore qu'ailleurs peut-être. Puis la diplomatie absolutiste s'inquiéta de ces projets qui donnaient un appui aux faibles opprimés contre les puissans oppresseurs. Bientôt les rédacteurs de l'*Avenir* furent avertis par de sourdes rumeurs de l'orage qui se préparait contre eux. Le bruit ne tarda pas à se répandre que Rome condamnait comme une hérésie les opinions de leur journal ; et quoique ce

ne fût encore qu'une simple supposition, elle trouva tant de crédit en France parmi leurs ennemis, qu'ils crurent devoir éclaircir le plus tôt possible la vérité d'une aussi grave assertion, en prenant le parti le plus court et le plus sûr. La publication de l'*Avenir* fut provisoirement suspendue, et MM. de La Mennais, Montalembert et Lacordaire partirent pour Rome. Leur intention était d'obtenir une audience du pape, de lui exposer leurs vues et de solliciter son approbation. Ils espéraient encore réussir à vaincre les résistances de la cour de Rome, à lui ouvrir les yeux sur ses véritables intérêts.

Mais à peine arrivés dans la capitale du monde chrétien, ils se virent entourés d'intrigues et dûrent traverser mille obstacles de tout genre pour arriver jusqu'au Saint-Père. Encore dûrent-ils renoncer à lui présenter aucune exposition de leurs doctrines. On ne leur accorda une audience qu'en leur faisant promettre qu'ils ne diraient pas un mot du but de leur voyage. A cette condition, le pape les reçut avec bonté. Mais c'était porter le dernier coup aux illusions de ces cœurs généreux, qui étaient venus dans la naïve persuasion que la justice et la sainteté de leur cause suffiraient pour convaincre le Souverain Pontife. Ils crurent cependant devoir faire remettre un mémoire qui resta sans réponse. Peu de temps après, ils quittèrent Rome sans avoir pu obtenir aucun résultat, aucune décision. Ce ne fut qu'après leur départ que le pape se décida enfin à condamner publiquement les doctrines de l'*Avenir*. Une lettre du cardinal Pacca en instruisit M. de La Mennais. Aussitôt la société fondée pour la publication de l'*Avenir* fut dissoute. Les rédacteurs se soumirent à un jugement qui venait leur interdire de continuer une œuvre à laquelle celui-là justement qu'ils en proclamaient le chef ne voulait prendre aucune part. Leurs vues sur la restauration du catholicisme étaient ainsi renversées par la base, et M. de La Mennais, dont le génie ne crut pas devoir s'agenouiller cette fois devant l'autorité papale, n'en conserva pas moins ses opinions sur la nécessité absolue d'un changement dans la direction de l'Église. Le temps et les évènemens mûrirent sa pensée. Voyant le catholicisme trop vermoulu pour pouvoir servir d'appui à rien de jeune, à rien de vigoureux, il comprit que le christianisme n'était pas nécessairement enchaîné dans ces liens étroits qui, au contraire, n'ont fait jusqu'ici qu'arrêter le développement de ses principes. Il vit dans le mouvement révolutionnaire qui agite les peuples un écho de ces paroles du Christ qui ont proclamé l'amour de Dieu et l'amour des hommes comme le résumé de toute la religion, comme la source de toutes les vertus et le chemin du salut éternel. C'est appuyé sur cette sublime acception du christia-

nisme que M. de La Mennais se pose en face de la papauté, et, lui reprochant ses fautes passées, prédit sa ruine prochaine, parce qu'elle n'a pas voulu renoncer à asservir les hommes au despotisme et qu'aujourd'hui, le voudrait-elle, elle ne le pourrait plus, il est trop tard.

Une pareille déclaration de la part d'un tel homme nous semble devoir être considérée comme l'un des événemens les plus graves de l'époque actuelle. C'est un signe bien frappant de la grande révolution sociale qui se prépare. Ce volume aura, sans nul doute, une influence considérable sur cette foule nombreuse d'esprits agités par le doute, qui appartiennent par leur naissance et l'habitude à la communion catholique, sans en partager les croyances ni les principes. M. de La Mennais a parfaitement bien compris la tendance actuelle qui est également éloignée de la servitude papale, de la superstition dévote enseignées par Rome, et du sec philosophisme du siècle dernier. Son livre sera lu avec avidité par tous les véritables amis de l'humanité, qui y puiseront des consolations précieuses pour le présent, des espérances pour l'avenir. Il place du reste son auteur au premier rang parmi nos écrivains contemporains. C'est un style admirable de pureté et d'énergie ; c'est la langue française dans tout l'éclat de sa gloire, telle que nous ne sommes plus depuis long-temps habitués à la rencontrer. On ne retrouve chez M. de La Mennais aucune trace du mauvais goût et de l'exagération qui possèdent presque tous nos auteurs. Il parle le langage des Rousseau, des Buffon, et prouve ainsi, de la manière la plus victorieuse, qu'il n'y a pas besoin d'inventer des phrases nouvelles pour exprimer des idées d'avenir, des pensées de liberté, pour être éloquent auprès des hommes de la nouvelle génération.

Ueber das religiose und kirchliche Leben in Frankreich; ein versuch, von professor *B.-A. Pflanz.* (Sur la vie religieuse et ecclésiastique en France; essai par le professeur *B.-A. Pflanz*). — Stuttgart, und Tübingen. 1836. in-12. 8 fr.

Nous avons trouvé dans ce volume des documens curieux et des observations fort intéressantes sur l'état de la religion et de l'instruction en France. L'auteur est un catholique allemand qui paraît avoir été surtout frappé de trois choses dans le voyage qu'il a fait à Paris. La première, c'est l'état arriéré de l'instruction publique dans la nation qui se dit elle-même la plus civilisée du monde entier. La seconde, c'est la sécheresse et l'aridité du catholicisme français, où le sentiment

religieux est étouffé sous les formes liturgiques et les pratiques superstitieuses. La troisième, c'est l'éloignement, l'aversion même de l'église catholique pour l'église protestante que lui, avec cette candeur et cette bonhomie allemandes, si étrangères à nos mœurs, appelle souvent *die Schwester Kirche*, la Sœur-Eglise.

M. Pflanz expose rapidement tout l'échafaudage universitaire français, dont il critique assez vivement la forme. Cette unité de direction, cette uniformité des études qui, pour beaucoup de gens, constituent le meilleur enseignement possible, ne sont à ses yeux que de ridicules entraves apportées au développement de l'intelligence humaine. On coupe, dit-il, les ailes au génie, on ôte à l'esprit la liberté qui est son élément, on creuse une ornière dont nul ne doit plus sortir.

Si, du moins, l'Université veillait sans cesse, et si, par des améliorations continuelles, elle travaillait à se tenir toujours au niveau de la science. Mais elle ne peut empêcher la routine de se glisser dans ses colléges, et l'on y retrouve encore de vieux livres élémentaires sans nulle valeur autre que leur antique usage, tandis que les travaux modernes des philologues allemands n'y sont pas même connus de nom. Avec cela, dans ces grands établissemens où la jeunesse est casernée loin de ses parens et de toute affection de famille, l'éducation est presque entièrement sacrifiée à l'instruction. Si l'on s'occupe de l'esprit des enfans, on ne songe guère à former leur cœur, leur âme; la religion même ne s'y montre que sous une forme aride et stérile, « les écoliers apprennent » chaque jour, par cœur, quelques versets des saintes Ecritures en français, en latin ou en grec. Le samedi, ils apprennent l'évangile du dimanche suivant, ceux des classes élémentaires, en français; ceux de la sixième jusqu'à la troisième, » en latin, et ceux des classes supérieures, en grec. Il serait » difficile de dire quels résultats peut produire cette étude » par cœur, pour l'intelligence de la religion chrétienne, pour » la faire aimer et respecter. N'est-il pas évident que c'est » faire de cette étude un vain exercice de mémoire, et réduire » la religion à une espèce de mécanisme; et ne peut-on pas » dire que les professeurs des colléges ne se conduisent point » comme ils devraient le faire, pour revivifier le christianisme » chez une nation qui n'en a que trop oublié le sens et » l'esprit? »

Au sortir des colléges, l'auteur suit, dans les séminaires, les jeunes gens qui se vouent à la carrière ecclésiastique. Là, il nous les montre séquestrés tout-à-fait du monde, étudiant une philosophie et une théologie scolastiques dont il donne quelques échantillons éminemment soporifiques.

« Qui pourra s'imaginer que le futur clergé de France » apprenne les quatre parties d'une pareille philosophie sans » qu'il lui arrive comme à l'écolier qui, dans le Faust de » Goëthe, s'écrie :

» Mir wird ueber allem dem so dumm,
» Als ging mir ein Muehlrad im Kopf herum. »

« *Je suis si abasourdi de tout cela, qu'il me semble que j'aie une roue de moulin qui tourne dans ma tête.* »

Après s'être bien repus de cette indigeste pâture, ces jeunes hommes, ordonnés prêtres, sont rendus à la société avec mission de consoler, de pardonner, de diriger, au milieu des écueils d'un monde qu'ils ne connaissent absolument pas, des âmes dont ils ne peuvent point du tout comprendre les affections, les douleurs et les peines.

Aussi, que résulte-t-il d'une pareille éducation ? On a des théologiens très habiles à dire leur messe, à lire leur bréviaire, à argumenter sur la dogmatique de l'école; mais les prêtres chrétiens sont fort rares, et la religion ne se rencontre pas souvent dans le temple qui devrait en être le sanctuaire sacré! Si nous en voulons la preuve, suivons, pour notre commune édification, l'auteur dans une église catholique de Paris. Il nous fait assister à tout le service divin, depuis la première messe jusqu'aux vèpres, à toutes les cérémonies dont l'Eglise est le théâtre; nous y voyons beaucoup de pratiques extérieures, beaucoup d'exercices mécaniques et en quelque sorte corporels, beaucoup de représentations faites pour parler aux yeux et favoriser la superstition; mais l'âme y cherche vainement quelqu'une de ces émotions pures qui l'élèvent et la rapprochent de son Dieu.

« Assistons encore à une cérémonie de l'Eglise. C'est un » jour ouvrable, il est environ une heure après midi. Nous » allons à Notre-Dame et nous trouvons des curieux rassem- » blés devant le portail. Entrons. L'église est vide; sur un » autel latéral les cierges sont allumés. Après quelques mo- » mens d'attente, nous voyons entrer un couple de fiancés » qui s'approchent de l'autel; un prêtre paraît en chape et » les bénit. Point d'allocution aux époux, aucune allusion » aux saints devoirs qu'ils sont sur le point de s'engager à » remplir, rien qui ressemble aux touchantes exhortations de » nos plus anciennes liturgies allemandes. Le prêtre lit froi- » dement, sans goût ni onction, son formulaire latin. L'in- » différence se peint sur les visages des époux, et les assistans » ne paraissent occupés qu'à contenter leur curiosité en exa-

» minant la toilette de la mariée et son maintien. La bénédiction est donnée, les anneaux sont échangés, et un autre » prêtre se présente à l'autel pour lire..... en un pareil moment! la messe *pro sponso et sponsâ* avec les antiques bénédictions qui l'accompagnent. La messe finie, le cortége des » époux se rend à la sacristie, on paie la taxe et tout est » terminé! »

C'est ainsi que l'intervention de la religion dans l'acte le plus important de notre vie, se trouve réduite à une formalité indifférente et froide sans but comme sans résultat.

L'auteur fait également des remarques fort justes sur l'esprit intolérant et contraire à toute innovation, quelque bonne qu'elle puisse être, qui règne dans le clergé français. Il l'attribue à l'éducation du séminaire, et en effet ce peut bien être là l'origine du zèle fanatique avec lequel les prêtres soutiennent en France la cause du célibat, maintiennent rigoureusement les jeûnes et les pratiques dévotes du temps passé, et non-seulement vouent à la damnation éternelle tout partisan de la Réforme, mais encore condamnent comme un péché la simple présence dans une église protestante.

Il en est tout autrement dans l'Allemagne, où le clergé réclame depuis long-temps l'abolition du célibat comme d'un vœu contraire à la nature, à la raison, à la destination de l'homme ici-bas; où il laisse tomber en désuétude tout ce qui, dans le catholicisme, rappelle les temps d'ignorance et de superstition; où, enfin, les deux communions de l'Eglise chrétienne se montrent animées d'un esprit de vraie charité qui les rapproche l'une de l'autre et les fait marcher en quelque sorte de front sur la route du perfectionnement moral. Aussi l'auteur parle-t-il avec beaucoup d'intérêt et d'impartialité de l'état du protestantisme en France. Il rend justice aux hommes distingués qui brillent dans ses rangs, et donne quelques détails sur son organisation, sur ses écoles, sur sa tendance et son avenir. Enfin son dernier chapitre est consacré aux divers essais de religions nouvelles, tentés depuis quelques années. Dans sa conclusion, M. Pflanz trace un tableau bien sombre de l'avenir de la France, et nous aimons à croire qu'il en a fort exagéré les couleurs, quoique cependant on ne puisse s'empêcher de reconnaître avec lui la corruption profonde qui règne dans cette contrée. Mais nous ne pensons pas que cette plaie ait pris naissance dans la révolution et n'ait fait depuis lors que s'accroître. Au contraire, la révolution ne fut qu'une crise amenée par la violence du mal qui datait de loin; car les rois de France, par leur politique et leurs mœurs, travaillaient depuis bien des siècles à corrompre le peuple confié à leurs soins. Quel

que soit aujourd'hui le degré du mal, il est certainement moindre que dans le siècle dernier; et, sans aucun doute, une direction sage, libérale, noble et ferme, imprimée à la marche du gouvernement, pourra rapidement hâter les progrès du bien et extirper graduellement cette corruption en ramenant sur l'autel de la patrie non un vain simulacre païen, une image puérile de Celui qu'on ne voit point, mais la morale pure et féconde du véritable christianisme, qui a dit à l'homme, pour tout commandement, d'aimer Dieu et son prochain.

La Religion expliquée catholiquement et défendue contre les erreurs théologiques le plus acréditées en Europe. — Paris, chez Hivert, 1836; Genève, chez Ab. Cherbuliez; Bruxelles, chez Berthot; Amsterdam, chez v[e] Legras, Imbert et C[e]; Londres, chez Dulau et C[e]. 2 vol. in-8. 8 fr.

Au milieu du mouvement religieux qui, dit-on, agite les esprits de notre temps, il est facile d'apercevoir les progrès qu'ont faits les doctrines de la liberté d'opinion, du droit d'examen. Il est bien possible que beaucoup d'âmes soient occupées à chercher une religion qui les satisfasse, mais il est plus certain encore qu'avant tout, elles veulent se rendre compte de la foi qu'elles adoptent, et en soumettre les croyances au jugement de la raison. Cette tendance est manifeste pour quiconque observe avec attention ce qui se passe autour de lui. Il ne s'agit plus de l'ironique incrédulité du siècle dernier; si elle se rencontre encore, c'est dans une petite minorité appartenant à la génération qui s'en va; mais la raison a remplacé le sarcasme, et si son triomphe est plus lent, il est aussi plus durable; chacune de ses conquêtes est assise sur le roc; en sapant la superstition par sa base, en renversant le despotisme ecclésiastique et ses ambitieuses vues, et ses moyens d'oppression, elle ne détruit point les sentimens religieux, elle n'attaque nullement le culte du Dieu tout bon et tout puissant dont elle est elle-même une émanation divine.

L'ouvrage que nous annonçons ici est une des manifestations de cette tendance remarquable des esprits. Aujourd'hui, ce n'est plus seulement dans les rangs de la Réforme que l'on compte de hardis examinateurs qui sondent les mystères de la foi, et attaquent sans crainte les erreurs de la superstition. Du sein même de l'Eglise catholique, s'élèvent des voix sévères qui condamnent les vestiges d'idolâtrie, les doctrines erronées, les pratiques inutiles ou dangereuses qui défigurent le christianisme au point de le rendre tout-à-fait méconnais-

sable. Naguère nous annoncions la *Religion justifiée des reproches que lui ont attirés les théologiens et les dévots*, maintenant c'est la *Religion expliquée catholiquement et défendue contre les erreurs théologiques*. L'auteur de ce dernier écrit est beaucoup plus orthodoxe que M. Daraux. Il commence par exposer dans son premier volume ce qu'il appelle les plus pures traditions, les doctrines constitutives de la science sacrée. Ce sont des citations tirées de l'Ecriture Sainte, ou des écrits des Pères de l'Eglise, offrant l'ensemble des dogmes de la religion, des devoirs moraux qu'elle impose, et du culte qu'elle prescrit. On y trouve le christianisme entier développé d'après les autorités catholiques les plus sacrées. L'auteur ne pouvait mieux débuter, afin d'être ensuite placé de la manière la plus convenable pour oser attaquer franchement les erreurs et les abus sans mériter le reproche banal d'incrédulité ou d'irréligion, refrain ordinaire des dévots contre quiconque cherche à dissiper les ténèbres de la superstition. Il entreprend donc dans son second volume de réfuter les diverses erreurs qui furent intercalées dans le christianisme et accréditées par maints papes et conciles long-temps après son établissement. Il combat vivement la théologie scolastique qui en effet, dans tous les temps, fit le plus grand mal à la religion. Mais c'est une tâche fort délicate, car il heurte en passant une foule d'idées reçues comme fondamentales et qui ne sont à ses yeux que de funestes préjugés. Il y a quelque courage à entamer cette lutte, car si l'on a la raison pour soi, l'on n'a pas le monde, et combien peu de gens se donnent la peine d'approfondir une matière cependant si importante! La plupart des hommes préfèrent croire sur la foi de leur curé ou bien faire de l'incrédulité avec les sarcasmes de Voltaire; quant à leurs croyances intimes, ils les ignorent, car ils ne sont jamais descendus en eux-mêmes, dans le sanctuaire de leur âme immortelle, pour en sonder les mystères.

L'inspiration des auteurs de la Bible est le premier point sur lequel s'exerce la critique de notre écrivain. Il fait ressortir une foule de contradictions, de non-sens et de puerilités qui ne s'accordent point du tout avec la supposition que Dieu lui-même aurait en quelque sorte dicté la Bible à ceux qui l'ont écrite. Il n'y a donc pas eu inspiration divine dans ce sens; la Bible est l'œuvre des hommes, et si elle renferme quelques vérités divines qu'il faut croire, on y rencontre aussi une foule d'opinions diverses que nous sommes libres d'accepter ou de refuser, selon qu'elles s'accordent avec les lumières de notre raison. De là découle tout naturellement la liberté religieuse, le droit de libre examen; et l'auteur est doublement fondé à repousser l'infaillibilité et le pouvoir législatif de l'é-

glise. Il examine ensuite les diverses et dangereuses perturbations causées par l'influence ecclésiastique sur les actes de la vie civile; les annales de l'histoire lui offrent une foule de faits curieux à l'appui de ses assertions. Les rapports de la politique avec la religion font aussi le sujet d'un chapitre dans lequel l'auteur n'admet la légitimité des souverains que sous certaines conditions restrictives, et établit qu'elle ne doit jamais entraîner la servitude des peuples.

Enfin, le péché originel, le systéme des péchés véniels, la damnation des hommes mourant sans certaines croyances ou sans baptême, les canonisations, les indulgences, la transsubstantiation, l'origine divine des sacremens établis par l'Eglise, l'interdiction scolastique des prêts à intérêt sont tour-à-tour réfutées d'une manière fort remarquable soit par la force des argumens, soit par le tour ingénieux que l'auteur donne souvent à sa pensée. Il conclut en souhaitant que la religion, débarrassée de toute superstition, brille désormais du plus vif éclat et s'étende petit à petit sur le monde entier; il fait des vœux pour que l'Eglise, se régénérant elle-même par l'extirpation de toutes ces mauvaises herbes qui ont envahi son sol, établisse son empire et sa gloire sur des bases plus pures et plus durables. On ne peut qu'applaudir l'esprit qui anime ce hardi réformateur et l'engager, à persévérer dans la tâche qu'il a entreprise, quels que soient les obstacles qu'il rencontrera sûrement sur sa route. Assez long-temps, le fanatisme, la superstition, l'erreur ont eu leurs apôtres; il faut aujourd'hui que la raison ait les siens; elle seule peut nous guider à travers les écueils du sentiment, de l'imagination, de l'ignorance, vers le temple de la vraie religion; elle seule peut nous enseigner le vrai culte que nous devons rendre à lE'ternel.

ALLAN le jeune déporté à Botany-Bay; par *E. Fouinet*. — Paris, chez Désirée Eymery, à la bibliothèque d'éducation, quai Voltaire, 15. 1836. 1 vol. in-12, fig. br. 4 fr.

LA JEUNE MAITRESSE DE MAISON, par Mme *Alida de Savignac*. — Paris, chez Désirée Eymery. 1836. In-12, fig., br. 4 fr.

Le mois de décembre s'approche et déjà l'on commence à s'occuper des publications pour la jeunesse, qui se font toujours plus volontiers à cette époque de l'année. Nous ne sommes heureusement plus au temps où l'histoire de Croque-Mitaine, la vie de M. Polichinelle, la Barbe-Bleue et le Petit-Poucet étaient les modèles dans lesquels les auteurs allaient puiser leurs inspirations. On comprend un peu mieux aujour-

d'hui ce que doivent être les livres destinés aux enfans. On sent le danger des fictions, propres seulement à leur donner des idées fausses, la futilité de toutes les leçons qui ne sont pas fondées sur la nature et la vérité. L'expérience est un maître tout puissant dont on n'invoque pas en vain les secours, mais de l'appui duquel on ne saurait non plus impunément se passer. Tout ce qui n'est pas confirmé par elle ne porte guère de fruits dans ces jeunes têtes qui ont besoin d'être frappées vivement et même à plusieurs reprises, pour bien se graver dans la mémoire les rapports qui existent entre une action et ses conséquences bonnes ou mauvaises. Si l'enfant ne trouve pas dans la vie réelle des exemples qui appuient les leçons qu'on lui donne dans les livres, ceux-ci ne lui seront d'aucune utilité; au contraire, ils ne pourront que lui nuire en lui ôtant cette confiance naïve qu'il avait en eux, et en lui offrant en quelque sorte le mensonge sous la forme la plus séduisante. Utilité et moralité sont maintenant les deux conditions inséparables de tout ouvrage pour les enfans. C'est dans cette direction que sont conçus les deux volumes que nous annonçons ici, et ils se recommandent l'un et l'autre par les excellentes leçons qu'ils renferment. On pourra seulement reprocher à M. Fouinet un style souvent peu clair et peu correct; il ferait bien de châtier davantage sa manière d'écrire, car il est bon aussi d'habituer les enfans à un style pur et élégant, afin de leur former le goût de bonne heure. C'est du reste le seul reproche qui puisse être adressé à *Allan le déporté,* histoire d'un enfant désobéissant et indomptable, dont la rébellion contre ses parens est punie par une longue suite d'infortunes, très-naturellement amenées et sagement décrites. Allan, une fois hors de la bonne route, est entraîné par de mauvais exemples dans des fautes graves, qui le font condamner, bien jeune encore, à la déportation. Son mauvais esprit d'indépendance mal placée le porte encore à se soustraire au travail qui lui est imposé à Botany-Bay. Et ce n'est qu'après de cruelles souffrances qu'il finit par comprendre que l'homme doit sacrifier au bonheur de la société une partie de sa liberté, en compensation des avantages sans nombre qu'il en retire, et que, pour être heureux ici-bas, il faut savoir se faire aimer, se rendre utile et contribuer pour sa part au bien général. Une fois convaincu de cette vérité, Allan devient bientôt, en la mettant en pratique, un honnête homme, un bon citoyen, un fils soumis et reconnaissant. Malheureusement sa mère seule peut jouir de ce retour tardif dans la bonne voie, car son père était mort sans espoir de revoir ce malheureux fils, perte irréparable! qui dût blesser pour toute la vie le cœur d'Allan, et être le plus terrible châtiment de ses fautes.

— Le petit ouvrage de madame Alida de Savignac s'adresse, ainsi que l'indique le titre, tout particulièrement aux jeunes filles. Il renferme d'excellens conseils sur les soins domestiques auxquels elles doivent de bonne heure s'accoutumer. La direction d'un ménage est confiée à une petite demoiselle de 14 à 15 ans, par sa mère malade, qui cependant veille sur elle et lui donne les instructions nécessaires pour s'en acquitter d'une manière convenable. La jeune fille écrit à l'une de ses amies, et lui raconte dans les plus grands détails toute sa gestion, sans omettre les écoles qu'elle fait d'abord et les leçons que lui adresse sa mère à ce sujet. On y trouve la description d'un thé, d'un dîner, d'un grand bal, etc., en un mot, toutes les circonstances dans lesquelles la capacité d'une maîtresse de maison peut être appelée à se développer. Après chacune de ces épreuves, la jeune héroïne de ce petit livre est censurée par sa mère sur tous les points où elle a pu se montrer faible ou étourdie. De cette manière, elle suit en quelque sorte un cours d'économie domestique et d'usage du monde, qui est certainement de la plus grande utilité, et qu'on accueillera avec d'autant plus de plaisir, que l'on n'avait jusqu'à présent sur cette matière rien de bon à offrir à la jeunesse. Mais on regrettera sans doute que madame Alida de Savignac ait choisi ses modèles dans une classe de la société si élevée et si riche. L'économie est une bonne chose dans toutes les classes sans doute, mais ce n'est pas avec un revenu de soixante mille francs qu'elle peut être bien difficile à ménager. Il y a du danger même à présenter ainsi aux enfans le tableau du luxe et du grand monde, qui peut faire naître chez eux des désirs impossibles à satisfaire, ou les dégoûter de leur sort, en leur offrant un appât brillant et trompeur. D'ailleurs, est-ce une vertu ou un art si difficile et si méritoire, que d'être riche et de manger ses revenus en recevant du monde chez soi, qu'il faille y préparer les jeunes filles dès l'âge de 14 ans? Ne vaudrait-il pas bien mieux leur enseigner l'économie d'une maison, calculée sur le strict nécessaire, et leur apprendre à n'estimer la richesse que comme un moyen de répandre l'aisance et le bonheur autour d'elles, en venant au secours des malheureux qui souffrent de la misère et de la faim? Madame de Savignac, qui a prévu ce reproche, s'excuse en disant qu'il sera facile d'appliquer ses leçons à des proportions moins larges; mais cela ne nous paraît pas facile du tout, et les jeunes imaginations pour qui elle écrit, ne seront guère portées au contraire qu'à s'exagérer encore les données de richesse et de luxe que renferme *la Jeune Maîtresse de Maison*.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

Note sur la Propriété Littéraire et sur la répression des contrefaçons faites à l'étranger, particulièrement en Belgique; par *Ambroise Firmin-Didot*. In-8.

La propriété littéraire est une question qui occupe aujourd'hui tous les esprits. Les contrefaçons belges sont la *delenda Carthago* de la librairie française. M. Didot, membre de la commission nommée par le ministre de l'instruction publique, pour aviser au moyen de résoudre le problème, publie son opinion, qui paraît être celle qui obtiendra probablement le plus de suffrages. Il propose que la France traite avec les puissances étrangères pour assurer les propriétés littéraires de toutes les nations, dont les gouvernemens protégeront à un égal degré, dans leur pays, les propriétés littéraires françaises. Ce projet, le seul peut-être propre à atteindre le but, présente cependant des difficultés insurmontables dans son exécution, Mais avant de montrer comment il serait, en quelque sorte, impossible de les vaincre, nous examinerons divers points non moins importans de la question qui fait l'objet de cet article.

D'abord, quelle est la cause de cette subite indignation, qui a saisi les auteurs et les libraires, à propos d'un état de choses qui existe déjà depuis long-temps ?

Pourquoi la contrefaçon à l'étranger a-t-elle pris dans ces derniers temps un accroissement si considérable ?

L'état de souffrance de la librairie française tient-il bien réellement à la concurrence de la Belgique, et celle-ci trouve-t-elle tant d'avantages dans la contrefaçon, qu'il soit absolument impossible aux libraires français de lutter contre elle, sans le secours des gouvernemens ?

Une chose nous frappe dans la manière dont on a généralement envisagé la propriété littéraire. C'est que, par une espèce de faux point d'honneur, ses défenseurs, cherchant à se placer à un point de vue purement intellectuel, l'isolent de toutes les autres questions d'amélioration sociale, auxquelles il nous semble cependant qu'elle est intimement liée.

Ils s'adressent aux gouvernemens pour obtenir des conventions réciproques à ce sujet, et ne paraissent pas se douter que, sans parler de l'antipathie naturelle de ceux-ci pour tout ce qui peut favoriser l'émancipation de la pensée, et du danger qu'il y aurait à les voir s'occuper trop chaudement d'une protection qui pourrait facilement, entre leurs mains,

devenir une servitude pour les lettres : il faudrait pour atteindre leur but, rien moins que modifier tout le système des relations commerciales et industrielles entre les divers états. Si la commission accomplit sérieusement l'enquête qu'elle est chargée de faire, elle se verra bientôt entraînée à examiner la question de la liberté du commerce, et à reconnaître que le seul genre de protection que puisse réclamer la librairie, est exactement l'opposé de celle que les autres industries prétendent être leur ancre de salut.

La contrefaçon des livres français à l'étranger date de loin, et M. Didot reconnaît même qu'il fut un temps où elle rendit de vrais services aux lettres, en permettant de publier et de répandre des pensées libres et hardies, qu'une censure rigoureuse mutilait sans pitié en France. Les auteurs, qui étaient alors fort peu payés, mais qui avaient peut-être plus de convictions et de désintéressement qu'aujourd'hui, se plaignaient peu de cet état de choses; les libraires gémissaient bien de se voir ainsi obligés de partager avec des étrangers les bénéfices de leurs entreprises, mais ils sentaient en même temps que la faute en était surtout au régime oppresseur qui pesait sur leur patrie, et comme, en définitive, ils trouvaient encore une existence fort honorable dans l'exercice de leur profession, ils se consolaient de ne pas courir la poste sur le chemin de la fortune, en pensant que cette contrefaçon, quoique à leur dam, était un mal nécessaire pour le progrès des lettres et de l'humanité tout entière.

Maintenant les choses ont bien changé, la spéculation avide et purement vénale s'est glissée partout. La centralisation, en concentrant toujours plus dans Paris les forces intellectuelles de toute la France, a favorisé singulièrement cette tendance. Au sein d'une grande capitale qui réunit toutes les splendeurs du luxe, toutes les tentations et les plaisirs de la richesse, il est difficile de résister à cet attrait immense de la fortune qui seule offre les moyens de participer à ces jouissances, et permet en même temps d'aspirer à tout, à la considération, à la renommée, aux honneurs, à la puissance. Aussi toutes les entreprises, même littéraires, en reçoivent-elles un caractère hasardeux qui les fait ressembler beaucoup à un jeu assez peu moral.

Tout perdre ou tout gagner, telle est l'alternative le plus généralement adoptée, et comme l'intelligence des spéculateurs n'est pas toujours à la hauteur de leurs entreprises, la chance de perte ne l'emporte que trop souvent sur l'autre. Ce système appliqué à la librairie a produit le résultat suivant : des éditeurs plus négocians que libraires, et décidés à tout risquer, ont gagné les auteurs par l'appât de sommes plus

fortes que ceux-ci n'étaient habitués à en recevoir pour prix de leurs travaux. Il est vrai que, le plus souvent, de scandaleuses faillites sont venues faire perdre à l'écrivain tout le fruit de son œuvre ; mais, quelques-uns ayant réussi, les prétentions des auteurs ont bientôt été calculées sur ces exceptions, d'autant plus qu'ils voulaient compenser ainsi les chances de perte, et réparer une mauvaise affaire par une bonne. La littérature est donc devenue une arène de spéculations vénales, d'autant plus chanceuses, que, par suite encore du système de centralisation, la province épuisée par la pompe aspirante de la capitale, est demeurée bien loin en arrière sur la route de la civilisation, et ne consomme qu'une fort petite quantité des innombrables publications de la presse parisienne. Les auteurs en sont venus eux-mêmes à exploiter leur talent, leur renom, comme une marchandise, et à vouloir que quelques mauvais romans leur rapportent assez d'or pour pouvoir vivre en grands seigneurs. Cependant un pareil trafic ne pouvait durer long-temps, sans que leur réputation d'écrivain en souffrît ; et si aujourd'hui la Belgique joue le rôle du baudet sur lequel on crie haro, la contrefaçon n'est pas le seul motif de cette subite indignation. Le public commence à se lasser de la littérature dévergondée qu'on lui jette avec un ironique dédain, et auteurs et éditeurs s'en ressentent vivement. Or, on préfère accuser la contrefaçon étrangère, plutôt que de reconnaître qu'on a contribué en grande partie soi-même à augmenter le mal dont on se plaint.

En Belgique, on ne contrefaisait d'abord que les ouvrages vraiment remarquables, d'un succès à peu près assuré. Les premières maisons qui se livrèrent à cette industrie gagnèrent sans doute de l'argent, mais elles virent bientôt surgir des concurrences autour d'elles, et la rivalité les conduisit à étendre le cercle de leurs contrefaçons, à ne plus se borner aux principales publications françaises seulement. Cette nécessité leur fut fatale ; leurs magasins s'encombrèrent de livres d'un écoulement difficile, et la librairie belge en éprouva bientôt des désastres qui, sans la protection du roi des Pays-Bas, eussent sans doute porté un coup décisif à la contrefaçon. Mais tout l'or du monde ne saurait remplacer l'intelligence qui seule vivifie les entreprises industrielles dont elle est l'âme. La fabrique des contrefaçons de livres français à l'étranger a besoin, pour être lucrative, d'être dirigée par une grande sagacité, qui sache reconnaître au premier coup d'œil quels livres sont destinés à obtenir un grand succès hors de France. Le système des libraires belges, tout-à-fait opposé à celui-là, les a conduits de conséquence en conséquence à la folle prétention de vouloir réimprimer à Bruxelles tous les livres qui

se publient à Paris, sans nulle exception. Pour aborder une entreprise aussi gigantesque, il fallait des fonds considérables, et il s'est formé des sociétés par actions, qui ont trouvé tant de crédit parmi les spéculateurs, que nos libraires y ont vu la ruine prochaine et totale de leur commerce, et même selon M. Didot, celle des lettres françaises, qui ne pourraient survivre à cette transplantation sur un sol étranger. Ces terreurs nous semblent mal fondées, et nous voyons plutôt dans cet appel aux bourses un symptôme qui trahit l'état de gène dans lequel la contrefaçon, poussée déjà au-delà des bornes qu'elle devait observer, a jeté la librairie belge. Bien plus, nous y trouvons un signe précurseur de désastres, qui ne tarderont pas beaucoup à l'atteindre. Les millions des actionnaires bénévoles seront changés en ballots de livres qui s'entasseront et jauniront dans les magasins, et les rares publications dont le succès sera quelque peu brillant ne pourront nullement compenser les mauvaises entreprises, beaucoup plus nombreuses.

Les libraires français auraient bien tort de perdre courage et de laisser péricliter les lettres, faute de pouvoir aujourd'hui se livrer à des opérations assez importantes pour y faire une fortune brillante en peu de temps. Ils ont entre les mains le moyen le plus sûr de combattre et de détruire l'ennemi dont ils se plaignent. Qu'ils fassent des livres à bon marché, consciencieusement et correctement exécutés; qu'ils exigent des auteurs plus de texte que de pages blanches; qu'ils renoncent à ce charlatanisme déhonté qui, avec la matière d'un petit volume in-18, fait deux gros volumes in-8; et la concurrence belge ne sera plus redoutable pour eux. En effet, dans l'état actuel des choses, les éditions de Bruxelles, malgré le bas prix auquel on les vend, ne sont point généralement préférées dans les pays étrangers. On les trouve fautives, mal exécutées, sur un papier mou, sans force ni durée. Aussi beaucoup de personnes les repoussent-elles encore de leurs bibliothèques et aiment-elles mieux payer deux fois plus cher les éditions de Paris [1]. Sans aucun doute si celles-ci coûtaient moins, la grande majorité des acheteurs les prendraient de préférence aux contrefaçons, qui ont toujours une renommée plus ou moins mauvaise.

Enfin, s'il est une mesure que la librairie ait à réclamer du gouvernement, c'est la liberté du commerce, c'est l'abolition

[1] C'est ainsi que nous avons vendu à Genève plus de cent exemplaires du *Dictionnaire de l'Académie*, édition de Paris. quoique les contrefaçons de Bruxelles s'y trouvassent en libre concurrence et à un prix fort inférieur.

des entraves qui le gênent, de ces droits onéreux qui empêchent les échanges de prendre un libre et entier développement, qui établissent dans les prix de revient des produits manufacturés des différences considérables de pays à pays et créent ainsi des concurrences privilégiées.

Le projet de M. Didot ne pourrait d'ailleurs s'exécuter qu'à cette condition ; car la première clause de tout traité avec une puissance étrangère devrait être que la France affranchît de tous droits d'entrée les livres français originaux publiés dans les états de cette puissance. Et cette condition ne suffirait pas sans doute pour maints pays qui, ne parlant pas français, ne font pas non plus de publications en cette langue et redoutent peu qu'on publie en France des contrefaçons de leurs livres. Il faudrait leur offrir d'autres avantages plus réels, et le premier qu'ils demanderaient serait sans doute la libre entrée en France des produits de leurs fabriques. On le voit donc bien, la question de la propriété littéraire rentrerait toujours par quelque point dans le domaine de l'économie politique, et il est peu probable que la diplomatie puisse résoudre le problème d'une manière avantageuse pour les lettres et pour le public.

Comment ne redoute-t-on pas les moyens d'inquisition que donnerait aux gouvernemens l'établissement, nécessité par ces traités, de bureaux où seraient minutieusement visités tous les livres pour s'assurer de leur origine? Qui empêcherait que d'un jour à l'autre ces douanes de la librairie ne devinssent les ateliers d'une censure générale, dans laquelle tous les gouvernemens européens se prêteraient mutuellement leurs bons offices pour étouffer toute manifestation de la pensée contraire aux principes qu'ils jugeraient convenables d'établir? Et puis, peut-on espérer que tous les états consentent à fermer leurs portes aux contrefaçons, qui offrent à leurs sujets les moyens de satisfaire à moins de frais leurs goûts intellectuels ; à mettre ainsi au ban de l'Europe la Belgique, qui n'a commis d'autre crime que de combattre par les représailles les plus justes le système prohibitif de la France? C'est peu probable; et d'ailleurs, ils le voudraient, qu'ils ne le pourraient pas. Ce projet, déjà si difficile à produire, rencontrerait des obstacles insurmontables dans l'éxécution des mesures qu'il enfanterait.

Nous sommes convaincus qu'en cette question comme dans toutes celles qui concernent l'industrie et le commerce, la seule demande qu'on puisse adresser au gouvernement, c'est de le prier de s'abstenir de toute protection, comme de toute prohibition ; de se contenter de maintenir l'éxécution des lois contre les contrefaçons à l'intérieur; et, pour tout le reste, que

la législation actuelle ne saurait atteindre, de lui répéter cette éternelle maxime de liberté et de prospérité : *Laissez faire, laissez passer*[1].

Etudes sur la richesse des nations et réfutation des principales erreurs en économie politique; par *Louis Say*. — Paris, chez Renard, et Genève, chez Ab. Cherbuliez. 1836. In-8, 3 fr.

L'économie politique est une science encore bien nouvelle. Sa terminologie n'est pas fixée; les mots de la langue qu'on emploie pour exprimer les idées qu'elle fait naître

[1] Nous croyons devoir relever ici une assertion de M. Didot, qui ne nous paraît pas très-juste. Il prétend qu'il se vend aujourd'hui moins de livres qu'autrefois, et attribue cette diminution à la multiplication des journaux et des cabinets littéraires.

Nous pensons qu'il se trompe soit sur l'effet, soit sur la cause. Il est vrai qu'on ne fait plus guère à présent de ces bibliothèques riches et nombreuses qui se transmettaient de père en fils. Il est certain aussi qu'on ne tire plus aujourd'hui la plupart des livres à aussi grand nombre qu'autrefois. Mais combien n'a pas augmenté la quantité des publications et celle des hommes assez instruits pour s'y intéresser, pour lire du moins, s'ils ne sont pas assez riches pour acheter. La plus grande partie de ce public qui forme la clientelle des journaux et des cabinets littéraires, non-seulement n'achetait pas des livres autrefois, mais encore ne savait ni lire ni écrire. Aujourd'hui le privilége du savoir est tombé dans le domaine commun ainsi que tous les autres, et il en résulte également que les bénéfices, concentrés autrefois entre les mains de quelques privilégiés, se divisent aujourd'hui davantage, et l'égalité se glisse là comme partout ailleurs.

Une autre cause a certainement bien plus contribué à restreindre le placement des livres, ou du moins à empêcher son extension : c'est l'influence de la révolution française qui a émancipé les opinions des écrivains, les a délivrés de toute entrave, tandis que, par opposition, la susceptibilité des gouvernemens absolus n'a fait que s'accroître toujours davantage. De cette manière, maints marchés de l'Europe ont été interdits à la librairie française, et l'ont empêchée de recueillir les fruits du progrès que les lumières avaient fait en France. L'Italie presque tout entière, le Piémont, l'Autriche, la Russie ont des censures plus ou moins rigoureuses; naguère encore l'Espagne et le Portugal en avaient aussi, et c'est là, selon nous, qu'il faut chercher la principale origine des dommages qu'a pu éprouver une industrie dont les produits circulaient sans entraves d'un bout à l'autre de l'Europe, avant que les événemens fussent venus ouvrir les yeux des gouvernemens absolus sur la tendance de la presse, nécessairement hostile à leurs vues et à leurs principes.

n'ont point une acception certaine, universellement reçue. De là des malentendus, des conflits, des discussions sans fin entre les auteurs, suivant le sens qu'ils donnent à telle ou telle expression. *Rente, produit, capital, salaire, etc.,* sont autant de termes diversement employés dans les différens systèmes d'économie politique, et sur la signification desquels on est encore bien loin d'être d'accord.

M. Say, en présence de ces disputes de mots, qui servent plutôt à entraver la marche de la science qu'à hâter son développement, a cru que l'erreur commune était de vouloir revêtir de formes abstraites des idées fort simples, qui doivent être facilement comprises de tous les hommes de bon sens. Passant donc en revue les propositions énoncées par les principaux économistes, et surtout par Adam Smith, il critique tout ce qui lui paraît obscur ou faux, et cherche à rétablir à la fois la vérité et la clarté. Plusieurs des observations auxquelles il se livre dans cet examen, nous ont paru justes et bonnes; mais d'autres sont puériles, et puis, M. L. Say pousse trop loin son antipathie contre les formes scientifiques. Il aura beau dire : pour une science qui est encore à son enfance, la méthode est l'unique et indispensable moyen d'émancipation ; tant qu'elle n'a pas reçu ce baptême, elle reste emmaillotée dans des langes serrés qui menacent de l'étouffer. D'ailleurs, le bon sens n'est pas chose si commune, qu'il faille se reposer entièrement sur lui, pour assurer le succès d'idées qu'on émet, sans les appuyer d'une logique forte et bien exposée. Au contraire, rien n'est malheureusement plus rare que de rencontrer des hommes prompts à comprendre et à adopter les vérités qu'on leur présente.

L'ignorance, les passions, les préjugés s'unissent pour obscurcir la raison humaine, lui donner une fausse direction, et l'empêcher de se développer librement. La plupart des hommes ne voient point l'éclat de la vérité, tant qu'on ne leur a pas d'abord démontré, par les plus puissans argumens, que c'est en effet la vérité. L'enchaînement des faits, leur corrélation et leurs rapports communs avec un principe qui leur sert de base sont autant de preuves nécessaires pour obtenir l'assentiment général. Sans doute, les dissertations profondes, les recherches philosophiques ne sont pas à la portée de toutes les intelligences; mais elles sont les fondemens de la science qui, une fois assise sur une base fixe, ne tardera pas à briller claire et intelligible aux yeux de tous. Les disputes de mots ne servent, au contraire, qu'à entraver sa marche, et font, tout à-la-fois, perdre un temps précieux et dépenser inutilement des facultés qui pourraient être mieux employées.

M. L. Say fait consister la richesse dans la possession effective

des choses qui ont une utilité directe, celle de pouvoir satisfaire par elles-mêmes, et sans les céder, nos besoins ou nos goûts divers. Il en conclut que ce n'est pas en raison de leur valeur échangeable ou commerciale, mais bien en raison de leur valeur intrinsèque ou de leur utilité par elles-mêmes, que les choses forment une portion de la richesse nationale. On lui contestera sans doute la justesse de cette définition exclusive; car, qu'est-ce que la valeur intrinsèque de la plupart des choses? Et, d'ailleurs en l'adoptant ainsi sans reserve, n'en résulterait-il pas alors qu'il faudrait effacer le commerce du nombre des sources de la richesse, et tout pays vivant des produits de deux ou trois industries seulement, qui ne lui fournissent que par des échanges les moyens de satisfaire ses besoins et ses goûts divers, ne devrait-il pas alors être regardé comme tout-à-fait misérable, quoique l'abondance y régnât peut-être? Il y a là une tendance à se rapprocher des singulières et monstrueuses théories émises par M. Matthieu de Dombasle, dans son écrit sur l'*Avenir industriel de la France*, où il dénonce le commerce extérieur comme étant la ruine de tout pays qui s'y livre. M. L. Say, sans aller tout-à-fait aussi loin, pense également que les droits protecteurs ont une heureuse influence, en ce qu'ils forcent le commerce à se concentrer dans l'intérieur. Il voit un grand avantage à ce que les échanges se fassent de province à province, au lieu de se faire avec l'étranger.

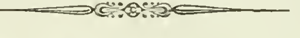
Les bornes de cet article ne nous permettent pas de réfuter, comme elle le mérite, cette bizarre assertion, qui paraît être le dernier refuge des ennemis de la liberté du commerce. Mais nous terminerons en faisant ressortir une contradiction frappante, qui a sans doute échappé à l'auteur. Après avoir établi que la richesse consistait dans la possession du plus grand nombre de choses propres à satisfaire nos besoins et nos goûts, M. L. Say représente, comme fort avantageux, le système protecteur qui favorise l'industrie nationale, en lui permettant de faire payer ses produits plus cher aux consommateurs; il regarde cela comme un bénéfice pour la nation. Cependant il est bien clair que la faculté de se procurer les choses propres à satisfaire nos besoins et nos goûts sera toujours plus restreinte par le prix élevé de ces choses, et que, par conséquent, suivant les idées mêmes de l'auteur, la richesse nationale sera réellement diminuée par les mesures prohibitives, qui détruisent la concurrence de l'étranger. Mais, dit-il, on aura créé cent millions de revenus industriels qui, sans cela, auraient été créés en plus pour l'Angleterre, au détriment de la France. C'est-à-dire, qu'on aura tiré de la bourse des pauvres consommateurs cent

millions, dont la meilleure part servira à créer trois ou quatre de ces fortunes colossales que M. L. Say lui-même regarde comme funestes pour le bien d'un pays. Or, en laissant au contraire les choses suivre librement leur cours naturel, que serait-il arrivé? On aurait peut-être bien, en effet, tiré de l'Angleterre pour cent millions de produits manufacturés; mais, en échange, on lui aurait envoyé, pour une somme égale, des vins ou d'autres productions de la France, qui ne demandent que des débouchés, pour fournir au pays des ressources bien plus riches et plus certaines que celles qu'on s'obstine à poursuivre vainement, en cherchant à acclimater, à force de sacrifices, des industries exotiques qui languissent en dépit des lignes de douanes dans lesquelles on les enferme, à grands frais, comme dans des serres chaudes.

Fragmens d'un discours sur la peine de mort, prononcé le 18 mars 1836, par M. le chevalier Carmignani, professeur de Droit criminel à Pise; trad. de l'italien par M. le comte de Sellon, fondateur de la Société de la Paix, de Genève, qui y a ajouté quelques réflexions. — Genève, 1836. In-8.

M. le comte de Sellon poursuit avec une persévérance admirable la noble tâche qu'il s'est assignée, de travailler à expulser des lois humaines la peine de mort, ce supplice barbare, puisqu'il est irréparable, et absurde car il suppose l'infaillibilité dans les jugemens des hommes. Une foule de publications répandues gratuitement dans toutes les contrées où l'on parle français, des concours ouverts sur diverses questions de haute philanthropie, des adresses aux divers souverains de l'Europe, tels sont les moyens qu'emploie M. de Sellon, pour propager ses opinions et en préparer le triomphe. Le discours que nous annonçons ici, a été également imprimé à grand nombre, pour être donné et contribuer ainsi à avancer l'œuvre de l'abolition de la peine de mort, en popularisant les argumens qui tendent à en prouver l'inutilité et le danger. Il est remarquable en ce qu'il a été prononcé dans l'université de Pise, en Toscane, dans cette contrée, la seule où l'expérience soit venue appuyer la théorie à ce sujet. Le professeur toscan se trouvait mieux placé que personne pour traiter une semblable matière. Puisse son discours gagner quelques partisans à la cause sainte de la civilisation! Le monde en a grand besoin, car lorsqu'on voit combien peu de progrès font dans la pratique ces hautes questions, qui, en théorie, sont depuis si long-temps l'objet des plus profondes discussions; lorsqu'on

pense que c'est à peine, par exemple, s'il existe une seule prison pénitentiaire en France, où l'on voit au contraire encore des bagnes et des chaînes de forçats, on se prend quelquefois à désespérer de la cause de l'humanité; on perd de temps en temps courage à l'aspect des obstacles qui s'amassent sans cesse sur sa route, à la vue des liens innombrables qui enchaînent la raison, ce flambeau divin sans lequel tout n'est ici-bas que ténèbres et chaos.



SCIENCES ET ARTS.

GALERIE ORNITHOLOGIQUE, ou Collection d'oiseaux d'Europe décrits par *Alcide d'Orbigny,* dessinés d'après nature par Edouard Traviès, et publiés par Armand Robin et Ce, rue Neuve-des-Mathurins, 12. — Paris, 1836. in-4, fig. color.

L'ouvrage complet formera 100 livraisons, chacune de deux planches et une demi-feuille de texte. Prix de la livraison : 2 fr. 50 c. Il se trouve également à Paris et à Genève, chez Ab. Cherbuliez et Ce.

Cette collection, exécutée avec une grande perfection, promet d'être supérieure à tout ce qui existe jusqu'à présent en ce genre. Les oiseaux y sont représentés non isolément et placés les uns au-dessus des autres, comme dans un cabinet d'histoire naturelle, mais bien dans leurs poses habituelles, au milieu des sites qu'ils fréquentent ordinairement, et souvent même dans l'action de chercher ou de dévorer leur pâture. Il en résulte que chaque planche offre non-seulement une représentation exacte de deux oiseaux, mais encore un petit tableau qui peut servir de modèle au peintre, et un guide excellent pour l'empailleur. Ce sont des lithographies coloriées d'une manière tout-à-fait remarquable et qui, pour la plupart, sont dignes d'être encadrées. Aujourd'hui que le goût de l'histoire naturelle est plus que jamais répandu dans toutes les classes de la société, on peut prédire un beau succès à un pareil ouvrage, qui unit l'exécution la plus parfaite à une grande modération de prix. Le texte, rédigé par M. Alcide d'Orbigny, est à la hauteur de la science actuelle; les descriptions sont dans un style clair, concis, mais animé, renfermant toutes les observations de l'ornithologie d'Europe, soit sur les caractères distinctifs des espèces, soit sur ce qu'on sait d'intéressant et de curieux de leurs habitudes et de leurs mœurs. L'ordre scientifique des familles naturelles n'est pas suivi dans

la distribution des oiseaux, parce que l'artiste a pensé avec raison, que deux oiseaux d'espèces voisines sur la même planche présenteraient trop d'uniformité. Mais des tableaux de classification et des tables alphabétiques remédieront à ce désordre apparent, qui offrira ainsi un appât de plus aux gens du monde, désireux de s'instruire en s'amusant, et en même temps n'empêchera pas le naturaliste d'accueillir et de consulter un ouvrage qui peut lui être d'une grande utilité dans ses études.

Chaque article renferme, outre les indications d'ordre, de famille, de genre et d'espèce, les caractères propres à l'individu, la synonymie et enfin une notice plus ou moins longue dont nous donnons ici un spécimen tiré de la première description qui s'est offerte à nous, celle du *Martin rose :*

« Cet oiseau est regardé comme rare par les ornithologistes européens. Il semblerait difficile de lui assigner une patrie bien déterminée ; et, en effet, qui ne le croirait indifférent aux climats, en le voyant se répandre au milieu des neiges de la Laponie et sous les verts ombrages de la péninsule italique ; sur les steppes glacées de la Sibérie, sur les plaines brûlantes de l'Arabie, du Bengale, des environs d'Alep et sur les rivages de la mer Caspienne, où il se trouve en abondance ? On le rencontre quelquefois, mais toujours de passage, en Provence et en Bourgogne. Il se montre chaque année dans le midi de l'Italie et de l'Espagne ; il passe aussi, mais non pas d'une façon si régulière, dans l'Italie supérieure (Piémont et Lombardie). On l'a vu dans la Grande-Bretagne ; mais, à ce qu'il paraît, par accident. Il mange des baies, des fruits et des insectes tels que sangsues, poux de bois et autres ; il aime surtout beaucoup les sauterelles, qui dévastent certaines contrées du Levant. Béni des anciens Syriens, en qualité de libérateur de leurs campagnes, il est encore, en quelque sorte, sacré chez les Turcs, à ce même titre ; aussi pourrait-on le comparer à l'ibis de l'antique Egypte et à certains cathartes de l'Amérique du sud, que les lois protégent, parce qu'ils purgent les cités des immondices que laissent s'y accumuler sans scrupule la paresse et la négligence de leurs habitans. Les cultivateurs d'Alep et de Mossoul l'évoquent même, dit Niébuhr, par certaines pratiques superstitieuses, contre ce fléau de leurs moissons. Ses habitudes sont celles des étourneaux, dans la compagnie desquels il se plaît à vivre, en volant en troupes nombreuses avec eux ; ami des troupeaux, il se pose sur les moutons et sur les bœufs, pour chercher dans leurs toisons ou entre leurs poils les larves qui font en partie sa nourriture. Il n'est pas non

plus rare de le voir de son bec fouiller les fumiers, afin d'y recueillir des graines. Il niche surtout aux endroits les plus montueux, parmi les cavités des rochers, dans les trous des vieilles masures, et y dépose quatre ou cinq œufs. »

SUR LE CATHÉTÉRISME, en réponse à une Lettre dite Chirurgicale de M. Vidal (de Cassis), par *Mathias Mayor*, docteur en médecine. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Ce, 1836. In-8, 1 fr. 50 c.

DES RETRÉCISSEMENS ORGANIQUES DE L'URÈTRE, par le docteur *Perrève*. — Paris, 1836. In-8, 2 fr.

Si à l'avenir l'incommodité qui fait le sujet de ces deux opuscules tourmente encore l'humanité, ce ne sera certainement pas la faute des docteurs de nos jours. Depuis quelque temps, l'attention d'un grand nombre d'entre eux s'est portée de ce côté, et, quoiqu'ils ne soient pas d'accord sur les moyens à employer, quoiqu'ils se livrent même à de très-vives discussions à ce sujet, la science marche, cependant et les résultats ne peuvent qu'être salutaires, en définitive, pour les malades.

La brochure de M. Mayor répond à des attaques fort peu mesurées, auxquelles les ingénieux procédés de cet habile chirurgien ont été en butte. Il emploie l'ironie et la plaisanterie pour combattre son adversaire, qui, le premier, s'est servi de ces armes fort peu scientifiques que l'on devrait, selon nous, bannir du langage savant, surtout lorsqu'il s'agit de tout ce qui tient à la vie de l'homme. Beaucoup de gens penseront, sans doute, que M. Mayor aurait mieux fait de mépriser des attaques injustes et sans portée.

— Le docteur Perrève a imaginé une nouvelle sonde qui a la faculté de pouvoir se dilater dans toute sa longueur, après avoir été insérée dans le canal, et de comprimer ainsi les rétrécissemens, sans blesser les parois de l'urètre. Il expose les avantages de cette méthode, qui cause, dit-il, moins de douleur que l'usage des sondes ordinaires, et réussit presque toujours.

De l'Imprimerie de BEAU, à Saint-Germainen-Laye.

Bulletin Littéraire

ET SCIENTIFIQUE.

4e Année. — N° 12. — Décembre 1836.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Proverbes dramatiques, par M. *Théodore Leclercq*. Nouvelle édition ornée de gravures en taille douce, d'après les dessins de MM. Johannot et autres artistes distingués. — Paris, chez Aimé André, 1836. 8 vol. in-8, fig., 40 fr.

Ces proverbes sont certainement l'une des productions les plus piquantes de la littérature contemporaine. L'auteur a su tracer des esquisses dramatiques pleines de vérité sans sortir du genre léger et gracieux qu'il s'était imposé, et mettre dans ses proverbes tout l'intérêt de la haute comédie sans avoir jamais recours à des intrigues embrouillées, ni à aucun moyen forcé ou prétentieux. Ce sont des scènes copiées d'après nature dans ce monde des salons, où les ridicules abondent, mais où ils ne se trahissent souvent que par des nuances fugitives, difficiles à saisir, qui ne frappent que l'observateur attentif et fin. M. Leclercq, doué d'une verve spirituelle et féconde, a profité habilement de toutes les ressources que lui offrait ce théâtre. Avec un talent fort remarquable, il a traduit sur la scène du paravent les travers de la société, et il a donné au proverbe une importance que ce genre n'avait point atteinte jusqu'à lui. C'est dans ses petites pièces qu'on doit chercher la bonne comédie de notre époque, et c'est là aussi que plus d'un habile faiseur dramatique a puisé ses meilleures chances de succès. Un grand nombre de ces proverbes ont été faits sous la Restauration, et ont pour objet la critique des choses et des hommes de ce temps-là ; mais ne croyez pas qu'ils aient perdu leur mérite depuis 1830. Sous l'apparence de la frivolité, l'auteur avait su descendre assez avant dans le cœur humain, et, si les choses passent, les hommes ne changent guère, on les retrouve toujours à peu près les mêmes. Aussi reconnaît-on presque dans chaque scène quelque original dont on pourrait, aujourd'hui encore, nommer cent copies autour de soi. Ces intrigues électorales ne sont-elles pas toujours les mêmes? Ne rencontre-

t-on pas plus que jamais de ces gens qui, comme M. Dorsan, l'*homme capable*, disent :

« Nous avons une opposition, n'est-il pas vrai? Elle est gê- » nante, elle contrarie le gouvernement..... Eh bien! mais » que le gouvernement fasse l'opposition....... Ah!....... je » vous demande un peu ce que deviennent aussitôt les ré- » calcitrans, et tous ceux qui ne cherchent qu'à mettre des » bâtons dans les roues....... C'est le gouvernement qui fait » l'opposition lui-même!....... Savez-vous que cela devient » fort embarrassant pour eux? »

A quelle époque y eut-il un plus grand nombre de ces *intrigans malencontreux*, comme ce pauvre M. Mitis, qui n'avait pas de place, pas d'emploi, qui avait une existence d'homme de lettres, et écrivait dans de certaines circonstances importantes. « J'aurais peine à vous faire comprendre cela. Ce sont de ces » choses que l'on ne connaît bien qu'à Paris. Je dirigeais » les esprits pour les ministres, j'accréditais certains systè- » mes... Enfin, on me faisait la leçon et je la faisais aux » autres. »

Ne pourrait-on pas citer tel journal politique du jour, qui semble être rédigé par M. Dorsan et M. Mitis?

Au train dont nous allons, il ne faut pas désespérer de voir le *Sermon de société* redevenir aussi à la mode, et tout ce que l'auteur des Proverbes s'est permis de mettre en scène, en fait de fausse dévotion, d'hypocrisie intéressée, d'exaltation mystique ou stupide, est encore susceptible de recevoir maintes applications fort justes.

Au reste, M. Leclercq a bien senti lui-même que 1830 n'avait presque rien changé de ce qui existait avant; et, loin de croire sa tâche finie, de déposer sa plume, il a vu au contraire s'ouvrir devant lui plusieurs nouveaux filons de cette mine du ridicule qu'il exploite si bien. Dans *Avant et Après*, il nous montre un de ces braves manufacturiers qui se laissent séduire par les cajoleries des grands seigneurs, et dont la vanité, flattée des avances que leur font ces nobles qu'ils ont naguère détrônés, les aveugle au point de leur faire employer le crédit, la considération qu'ils doivent à leur probité et à leur richesse, à frayer de nouveau le chemin du pouvoir à leurs plus redoutables ennemis. Ce petit tableau est d'une vérité parfaite, ainsi que celui du *Juste-milieu*, où nous voyons des gens dévoués corps et âme *à tout ceci*, parce que *tout ceci* leur permet de faire de gros bénéfices à la Bourse ou ailleurs, et qui se consolent très-facilement si la France a été trompée, en se disant qu'ils ne sont pas la France, et que charité bien ordonnée commence par soi-même.

Dans *Pair ou non*, c'est une bonne grosse nullité à qui un

ministre, pour s'en débarrasser sans doute, a promis la pairie, et qui l'attend avec une plaisante confiance, lorsque la liste officielle vient lui causer un cruel désappointement, en lui rappelant que, promettre et tenir sont deux, à la cour surtout.

Le *Sous-Préfet* enfin, est une charmante esquisse de scènes qui ont dû se passer plus d'une fois depuis 1830, dans maintes petites villes de province.

Mais la politique n'est pas le seul côté ridicule sous lequel M. Leclercq se soit attaché à peindre la société. Si elle occupe une grande place dans ses proverbes, comme dans les salons, où il a, en quelque sorte, pris sur le fait les personnages de ses charmantes scènes, elle n'a pu envahir exclusivement tous les esprits. Il y a toujours un certain monde qui, au milieu des révolutions sociales les plus importantes, ne sort pas d'une étroite sphère de petits intérêts, de petites passions et de petits ridicules, qui est le seul milieu dans lequel il puisse vivre. Les évènemens politiques n'influent que médiocrement sur lui, et ne produisent guère d'autre effet que de varier quelque peu les teintes du tableau, d'en charger les couleurs et d'y ajouter une dose assez forte de terreur pusillanime, qui fait surgir maints incidens très-plaisans.

Notre auteur a parfaitement bien peint ce monde-là, et c'est avec une merveilleuse finesse qu'il saisit toutes les nuances innombrables que les préjugés de toutes sortes donnent à l'esprit humain. Il a le talent de faire parler ses personnages avec un naturel parfait. Rien n'y manque, c'est la réalité telle qu'on est souvent appelé à la rencontrer. Les petits intérêts personnels, les préventions de coteries, les commérages de société, les caquets de petite ville, rien n'est oublié dans cette divertissante lanterne-magique, où nous voyons passer tour-à-tour devant nos yeux, une foule d'originaux de différens genres. D'abord c'est Dormeuil qui a la manie des proverbes, qui en fait et qui en joue, ou du moins qui croit en faire, et ne peut, dans feu de sa composition, sortir de cette phrase : *Ah! mon Dieu, je crois que ma cuisinière me vole.* C'est la délicieuse madame Sorbet qui, avec toutes ses agaceries de comptoir, se voit obligée de baisser pavillon devant son garçon de café, qui la force bon gré mal gré à l'épouser. C'est Margot et Thomas, la charmante fable du Savetier et du Financier, mise en action de la manière la plus gaie et la plus spirituelle. C'est Edmond, le dissipateur, qui n'a pas de plus grand plaisir que de semer le désordre partout où il passe. Ce sont tous ces ennuyés de salon qui, tout-à-coup saisis d'un engouement extraordinaire pour les proverbes, veulent à toute force en jouer, et commettent les bévues les plus

bizarres, les quiproquos les plus amusans; puis c'est M. Dailly l'humoriste, l'un des caractères les mieux tracés et les plus vrais de ceux que l'auteur a traduits sur la scène; la Sapho de Quimper-Corentin et ses bouffonnes amours; madame Séverin et son pauvre Cadichon; ce sont les importans de village qui se querellent pour la flèche de leur clocher, comme s'il s'agissait du salut de l'empire; c'est l'astucieux Joseph qui, arrivé mendiant devant la porte d'une maison, prétend y devenir bientôt maître; puis l'excellent M. Lebel, qui ne peut au contraire s'habituer à n'être plus valet, et ne voit pas de meilleur esprit que l'esprit de servitude. Voici *le Baptême d'une Cloche,* où nous voyons tous les vieux préjugés aux prises avec le progrès; et un peu plus loin, *les Entrepreneurs de morale* nous offrent une excellente satire de mœurs.

La Société intime est une critique pleine de finesse qui s'adresse au grand monde et frappe juste. *Le retour du Baron, la Méchante langue, la Folle, le Comité directeur,* sont des scènes de village, esquissées avec une verve inépuisable. Dans *le Brigand, le père Joseph, l'Adjudication,* etc., on reconnaît cet esprit de fausse dévotion, d'intrigue et d'hypocrisie qui se glissait naguère partout et dont l'influence, un moment détruite, semble vouloir renaître déjà. *Les Interprétations* offrent un tableau parfait du caquetage des petites villes. *Le Voyage* est un morceau d'excellente comédie, qui nous montre les désagrémens d'offrir, pour un voyage de quelques jours, la moitié de sa voiture à une dame qui passe pourtant, dans le monde, pour être parfaitement bonne et aimable. Enfin, quoi de plus joliment touché que *la Matinée d'un Prélat, le Substitut, la Destitution, le Passage et l'Enterrement,* etc.... On les citerait volontiers tous; car, dans ces huit volumes, il n'y a rien de trop : pas un seul de ces proverbes n'est fade ou insignifiant. Chacun a quelque trait particulier qui intéresse ou amuse, et nous sommes persuadés qu'on les relira plus d'une fois et qu'ils resteront dans la littérature, où ils se sont fait une place honorable, à bien plus juste titre que maintes productions dramatiques d'une plus considérable apparence.

Les vignettes qui accompagnent cette nouvelle édition, sont dessinées avec esprit, gravées avec goût, dignes en un mot de l'ouvrage, qui forme ainsi l'un des plus jolis cadeaux qu'on puisse faire pour les étrennes.

MONSIEUR JEAN, MAÎTRE D'ÉCOLE, poésie par *Sainte-Beuve.* — Paris, 1836 (Magasin-Pittoresque, n° 48).

Voici un nouveau coup de pioche du laborieux Sainte-

Beuve. Le roc est dur, mais l'ouvrier est tenace et ne se laisse pas rebuter par la fatigue. Il défriche, avec le plus robuste courage, un terrain bien ingrat qui ne produira peut-être que des ronces; mais n'importe, il défriche toujours.

La Pensée d'Aoust, dont j'ai déjà rendu compte, a initié mes lecteurs au tour de son imagination et de sa poésie; aussi, je n'ai pas besoin de les fatiguer de longues citations, pour leur faire connaître M. Jean. Je me propose seulement de leur signaler tous les embellissemens, perfectionnemens, raffinemens, toutes les fleurs nouvelles de style et de pensée; dont M. Sainte-Beuve enrichit la langue française. Si jamais il parvient à s'asseoir sur l'un des fauteuils de l'Académie, il en refera sûrement le dictionnaire d'un bout à l'autre, à lui tout seul; en attendant, on sera, je crois, bien aise d'avoir quelques échantillons de ce curieux langage.

En ces temps de vitesse et de nivellement,
De pouvoirs sans sommet comme sans fondement,
Où rien ne monte un peu qui soudain ne chancelle,
Il est encore, il est, tout au bas de l'échelle,
Un bien humble pouvoir, et qui n'a pas failli,
Qui s'est perpétué par-delà le bailli
Au maire, sans déchoir : c'est le maître d'école.

Et le maître d'école de M. Sainte-Beuve est un fils de Rousseau, ni plus ni moins. Pauvre Jean-Jacques ! si le rude langage qu'on met dans la bouche de ton prétendu fils, pouvait retentir jusqu'à toi, tu frémirais d'indignation.

C'était pourtant une idée ingénieuse, de faire élever dans des sentimens de fervente piété un fils de Rousseau, qui, parvenu à l'âge de raison, apprend quel est son père, et dans son ardeur dévote, voue son existence entière à racheter les fautes du malheureux grand homme. Elle était féconde en mouvemens poétiques, en inspirations sublimes, en harmonie suave et religieuse. Mais M. Sainte-Beuve ne connaît pas tout cela, ou du moins il ne s'en soucie guère. Il ne veut qu'être naïf, encore naïf et toujours naïf, dût-il, pour cela, parler bas-breton ou iroquois en français.

. . . . Un maire a ses naufrages;
Quelque Juillet arrive et veut de nouveaux gages.....
. . . .

Le magister n'a rien de ces chétifs combats,
Et d'abord, il est tout : la règle et le compas,
La toise est dans ses mains; géomètre, il arpente,
Et sait les parts autant que le notaire. Il chante

Au lutrin, et récite au long la Passion.
Secrétaire au civil, si quelque question
Arrive à l'improviste au nom du ministère:
Combien d'orge, ou de lin, ou de vin rend la terre?
Le maire embarrassé lui dit : Voyez! Il va,
Il rencontre un voisin qui guère n'y rêva,
Et là-dessus le prend : l'autre répond à vue
De pays, et voilà sa statistique sue.

On le voit, notre auteur court après Lafontaine, mais il s'est trompé de chemin, et il perdra haleine avant d'atteindre seulement la trace du Bonhomme; d'autant mieux qu'il s'amuse en route à faire de la phraséologie la plus baroque, pour ne pas dire la plus barbare qui se puisse imaginer.

Tout après la Terreur, n'étant plus un jeune-homme,
Monsieur Jean. . . . .

Ce village où Senlis est la ville prochaine. . . .

Tout croissait à ravir; me faudra-t-il en être
A mes frais d'espérance et d'entretien perdu?.....

En cet automne-là, c'est tout ce que je sus.
Mais *l'automne prochain, retournant, j'aperçus*......

Depuis trois ans le siècle atteignait son milieu,

Des larmes fréquemment au bleu de son regard,

Des larmes au bleu ! N'est-ce pas un calembourg volé à Odry !

Ses vives amitiés, ses tristesses si vraies
Qui soudain le chassaient sauvage au long des haies.

Cœur aux divins larcins; . . . .

Pour cette fois, j'avoue ne pas comprendre du tout.

Et l'enfant se prenait à cette marche humaine
Ainsi sombre et voilée, et rude de péril,
Chemin creux sous les bois dans le torrent d'exil,
Mais qu'à l'extrémité de la voûte abaissée
Là-bas illuminait l'éternelle pensée.

Quel galimatias !

Bien que bleu, cet œil vif et petit étincelle;
Cette bouche fermée est comme un sceau qu'on scelle;

Ce blond sourcil avance, et ce léger coton
N'amollit que de peu la ligne du menton.
Ses longs cheveux de lin sont d'un catéchumène;
Mais sa taille bondit et chasserait le renne.
. . . .

. . . . Après des conseils roulés depuis des mois,

Ah! si Jean-Jacques a su, d'aversion profonde,
Les pestes de la ville et le mal du beau monde.......

etc., etc., etc.; car il faudrait tout citer.

Je signalerai seulement, avant de quitter M. Jean, la singulière prédilection de l'auteur pour le datif. M. Sainte-Beuve paraît avoir découvert que ce cas renfermait en lui tous les autres, et que cette forme du substantif devait être l'unique remplaçant de *dans*, *pour*, *contre*, *devant*, *sur*, et maintes autres propositions. En voici quelques exemples :

Ce que reçut *au* cœur de bon grain en partant
Plus d'un enfant du lieu, ...

Ce village. . . . .
A tout un caractère *à* qui l'observe bien.

Pour vaincre *aux* jeunes cœurs la coutume charnelle
Il tâche d'y glisser l'étincelle éternelle,
Et de les prémunir *aux* grossiers intérêts
Par la pure morale et ses vivans attraits.

. . . . Il dirait davantage
S'il ne se contenait *au* cercle rétréci.

. . . . Une âme dès-lors inclinée *aux* racines,

Pour le jeune habitant *à* qui tout intéresse,

Se noyant tout en pleurs *aux* endroits embellis,

Mais le fils déjà prompt *aux* genoux qu'il embrasse,
S'éveille, serre l'ombre, et cherche en vain la trace;

Heureux, l'ayant greffé, de voir le rameau franc
Revivre *à* l'olivier qu'arrose un Dieu mourant.

Je doute que le public partage le goût de M. Sainte-Beuve; car cette forme n'est ni gracieuse, ni claire, ni poétique. Mais qu'importe au poète! N'a-t-on pas dit que l'homme de génie se créait un public, et n'avait nullement à s'inquiéter des dédains et des clameurs de ses contemporains, parce

qu'il écrivait pour former une génération d'admirateurs, et non pour être admiré par la génération présente, qui s'avise de vouloir le juger d'après les éternelles lois de la raison et du bon sens? Or la muse de M. Sainte-Beuve est sans doute en travail d'un public. L'enfantement est laborieux; mais patience! il ne s'agit pas d'une souris.

La pierre de touche, par l'auteur de *Valida*. 2 vol. in-8, 15 fr.

Au moment où la question de la propriété littéraire est l'objet de tant de discussions, de commissions et de projets de toute sorte, voici un nouveau genre de rapine qui mérite d'être signalé et qui va donner lieu à un curieux procès. On sait que mademoiselle S. Ulliac Tremadeure a publié sous le titre de la *Pierre de Touche*, un excellent livre, aussi remarquable sous le rapport littéraire que comme œuvre morale destinée à semer d'excellens principes et à développer toutes leurs heureuses conséquences. D'honorables distinctions ne tardèrent pas à le désigner au public comme un ouvrage beau et utile; les critiques eux-mêmes, tout en attaquant telle ou telle partie plus faible, ne purent que rendre hommage aux talens de l'auteur ainsi qu'au noble but qu'elle avait essayé d'atteindre : en un mot, le succès le plus juste semblait assuré à la *Pierre de Touche*. Mais voici qu'un beau matin, mademoiselle Ulliac apprend que deux volumes in-8 renfermant certain roman qu'elle ne connaît point, ont emprunté ses propres habits pour se produire dans le monde avec l'espoir sans doute que, comme l'habit fait le moine, le titre aussi fera le livre. Est-ce l'effet du hasard qui a voulu que deux auteurs s'arrêtassent à la même pensée et choisissent tous les deux, pour inscrire en tête de leurs livres, un nom qui ne se présente cependant pas tous les jours à l'esprit; ou bien est-ce encore une rubrique du charlatanisme parisien, pour séduire le bon public? C'est ce que les tribunaux décideront, car l'affaire leur est soumise. En attendant, nous avertissons nos lecteurs de cette singulière contre-façon de titre. Pour ce qui est du roman lui-même, nous avouons qu'ayant lu *Valida*, lorsqu'il parut, nous n'avons pas été tenté de faire plus ample connaissance avec la nouvelle production du même auteur.

Margueritte, par Mme *A. Dupin*. 2 vol. in-8. 15 fr. — **Les Vilains et les Contrebandiers**, chronique Jurassienne du moyen-âge, par *Bonvalot*. 2 vol. in-8. 15 fr. — **Sous le froc**, par *Maurice Alhoy*. 2 vol. in-8. 15 fr. — **Carl Sand**, par *Alph. Brot*. 2 vol. in-8. 15 fr. — **Walter Colyton**, par *Horace Smith*. 2 vol. in-8. 15 fr. — **L'hôtel de Pet-au-Diable**, par *Siméon Chaumier*. 2 vol. in-8. 15 fr. — **Scènes de la vie anglaise**, par Mme *C. Bodin (Jenny Bastide)* et lord *Ellis*. 2 vol. in-8. 15 fr.—**Romans du coin du feu**; Rock le Corsaire, par *Ernest Fouinet*. 2 vol. in-8. 15 fr. — Paris, 1836.

De tous ces romans, il y en a tout au plus deux ou trois qui puissent être conseillés comme une lecture propre à abréger les longues soirées d'hiver. Encore même ne sont-ce pas des productions bien remarquables. *Walter Colyton* et les *Scènes de la vie anglaise* offrent un intérêt assez médiocre, mais on n'y rencontre pas de ces monstruosités d'imagination ou de style qui remplissent les pages de la plupart de nos romans français. Les *Scènes* de Mme Bodin surtout contiennent plusieurs nouvelles qu'on lira avec plaisir; ce sont, sans doute, des emprunts faits à la littérature anglaise, mais ils sont faits avec goût. *Carl Sand*, de M. Alph. Brot, n'est certainement pas non plus dénué de tout mérite. Le sujet prêtait à faire un bon roman, et l'auteur l'a traité d'une manière assez intéressante. Quant au reste de ces nombreux volumes, à titres plus ou moins baroques, nous ne les mentionnons que pour remplir d'une manière aussi complète que possible notre tâche de critique, mais on nous permettra de nous borner aux titres; car, nous n'avons pas eu le courage de les lire. Un coup d'œil jeté sur les premières pages a suffi pour nous y faire renoncer, la plupart n'étant pas écrit en français, ni en aucun autre langage connu. C'est une espèce de dialecte riche en barbarismes et sollécismes de toute sorte qu'il faudrait étudier, et les idées qu'il exprime ne paraissent pas valoir la peine qu'on se donnerait pour les comprendre. On ne peut qu'admirer en vérité, l'industrie des éditeurs, qui réussissent à ne pas se ruiner en publiant une telle collection de pauvretés littéraires. C'est un problême difficile à résoudre; et la solution n'en serait probablement guère favorable au goût de notre époque. On y trouverait peut-être une nouvelle preuve des tristes effets d'une instruction populaire qui se borne à l'enseignement de la lecture et de l'écriture. Incapable de choisir, de discerner le bon et le mauvais, la foule avide se jette sur tout ce qu'on lui présente. Le *Froc* de M. Maurice Alhoy ne l'effraie pas plus que l'*Hôtel de Pet-au-Diable*, et *Rock le Corsaire* pourra trouver des admirateurs. L'auteur de ce dernier paraît y compter du moins, car il annonce sur la couverture une série de publications du même genre, sous le commun titre de *Romans du coin du feu*. On

pourrait avec justice appliquer cette dénomination à presque tous les romans inscrits en tête de cet article et à beaucoup d'autres encore, non pas tout-à-fait dans le sens que lui a donné M. E. Fouinet, mais bien dans l'acception de papiers excellens pour ranimer la flamme du foyer prête à s'éteindre. C'est la seule utilité qu'on puisse retirer de semblables livres.

A RESIDENCE IN FRANCE; with an Excursion up the Rhine and a second visit to Switzerland, by *J. Fenimore-Cooper*.—Paris, 1836. In-8°. 5 fr.

M. Cooper a publié, il y a quelque temps, un volume contenant la relation de son premier voyage en Suisse. C'était une description animée et brillante de cette belle contrée, pour laquelle il exprimait l'admiration la plus vive. Les sublimes paysages des Alpes ont trouvé en lui un prôneur enthousiaste, et quoi qu'en aient pu dire les voyageurs, qui nous ont si souvent vanté les forêts vierges du Nouveau-Monde comme supérieures en magnificence à toute autre œuvre de la nature, Cooper n'hésite pas à proclamer les montagnes helvétiques le plus beau pays du monde. Mais il ne jugeait pas leurs habitans d'une manière aussi favorable, et, soit préjugé contre tout ce qui tient à la vieille aristocratie européenne, soit peut-être qu'il ne fût pas resté assez long-temps en Suisse pour pouvoir bien apprécier les institutions et les mœurs du pays, il se montrait peu juste à cet égard et portait plusieurs accusations assez légères, plusieurs jugemens assez inexacts. Le nouveau volume que nous annonçons aujourd'hui, et qui renferme une seconde visite en Suisse, faite plusieurs années après la première, rectifie la plupart des erreurs qu'on pouvait reprocher à celle-ci. Un séjour plus prolongé dans les Cantons helvétiques récemment agités par les commotions politiques, qui y furent le contre-coup de la révolution de Juillet, a permis au républicain d'Amérique d'apprendre à mieux connaître les citoyens de la seule contrée d'Europe qui offre, dans sa liberté, quelque analogie avec celle des Etats-Unis. En ce moment surtout, où l'attention générale est fixée vers la Suisse, on lira avec un grand intérêt tout ce que Cooper en dit. Mais la partie la plus piquante de son journal n'est pas celle-là. Cooper a résidé assez long-temps en France. Paris était son séjour favori; il s'y est trouvé au milieu de la crise politique de 1832, au milieu de la révolte de Juin, il y connaissait particulièrement La Fayette, et il rapporte une foule d'anecdotes, de conversations intimes, d'observations curieuses qui offrent le plus haut intérêt. Avec la sagacité d'un homme habitué aux véritables

formes républicaines de son pays, Cooper devina dès le commencement de la révolution de Juillet, quel fond il fallait faire sur un trône entouré d'institutions républicaines ; il vit les illusions de La Fayette et prévit les désappointemens qui l'attendaient. Une audience royale à laquelle il assista acheva de lui ouvrir les yeux à ce sujet. « *Adieu l'Amérique !* » s'écria un jeune aide-de-camp de service, après le départ de La Fayette, qu'on venait de combler de gracieusetés et de prévenances, et cette ironique exclamation ne sortit jamais de la mémoire de Cooper qui y vit la prochaine disgrâce de son digne ami.

Les détails qu'il donne sur la vie privée et les sentimens de La Fayette, offrent quelques révélations assez curieuses sur plusieurs événemens politiques ; mais on y retrouvera avec plaisir l'empreinte de ce noble caractère, qui doit être rangé parmi les plus précieuses gloires de la France, malgré les injustes reproches, les accusations indignes auxquels il a été trop souvent en butte. M. Cooper venge la mémoire de l'homme de bien en rendant hommage à toutes ses vertus, qu'il nous peint avec simplicité et sans emphase.

QUELQUES SOUVENIRS de courses en Suisse et dans le pays de Baden, avec des notices sur plusieurs anciens manuscrits des bibliothèques publiques ou particulières, relatifs à l'histoire littéraire ou politique de la France; par *J.-A.-C. Buchon*. — Paris, chez Gide, 1836. 1 vol. in-8°; 8 fr.

De l'érudition profonde sans ennui, de l'esprit léger sans être superficiel, voilà ce qui distingue principalement cet ouvrage dans lequel M. Buchon a entremêlé, d'une manière fort intéressante, des descriptions de pays, des notes bibliographiques et littéraires, des considérations politiques d'une haute portée. On suit avec plaisir l'auteur dans les bibliothèques dont il va visiter les manuscrits ; dans les couvens et chez les amateurs, dont il explore les richesses littéraires. Ce n'est pas un antiquaire tout-à-fait détaché du présent, vivant uniquement avec les anciens et dédaignant tout ce qui ne compte pas quelques siècles d'âge. M. Buchon comprend mieux la vraie utilité de l'érudition, et s'il étudie le passé, c'est toujours au profit du présent. Il professe en politique ce qu'on appelle des idées avancées, c'est-à-dire des opinions conformes à la raison et au bon sens dont le règne est malheureusement encore dans un lointain avenir. Aussi ses premières paroles, en commençant sa narration, sont-elles une protestation contre les inutiles et fâcheuses formalités des passe-ports. Il est vrai que rien n'est plus ridicule que cette institution qui n'empêche ja-

mais un voleur de fuir, un assassin de se soustraire aux poursuites de la justice, qui n'a même été que d'un bien faible secours aux souverains, dans la grande chasse qu'ils ont ordonnée de concert contre les réfugiés politiques, et qui cependant expose à mille vexations fort désagréables une foule de voyageurs que leurs affaires, leurs plaisirs ou leur santé appellent sans cesse sur les grandes routes.

Heureusement pour notre auteur, il n'eut rien à démêler avec les gendarmes et les douaniers, et il ne connaît guère que par ouï dire, les douceurs préventives de ce régime de police.

Strasbourg est la première ville dans laquelle il séjourne. C'était en 1832, à l'époque du second anniversaire de la révolution de Juillet, et il remarque combien l'enthousiasme était déjà refroidi parmi les Alsaciens, qui avaient cependant vivement applaudi les héros des trois Journées. Le désappointement semblait s'être glissé dans tous les esprits, et cela se comprend : « l'Alsacien est homme de bon sens, et, plein de calme » dans ses habitudes, il ne se prête pas facilement à se laisser » duper par les mots, et ne se précipite pas, par peur, dans les » bras de tout pouvoir nouveau. » Il avait applaudi au renversement de Charles X; mais il eût préféré que Paris ne s'arrogeât pas le droit de décider, sans le consulter, la forme du nouveau gouvernement. Cependant, malgré cette première infraction aux prérogatives les plus essentielles de la liberté, il s'était franchement rallié autour du nouveau chef donné à la nation, dans l'espoir d'obtenir la jouissance immédiate de toutes les garanties qui devaient assurer et mettre à l'abri de toute attaque du pouvoir son bien-être à venir. « Il se disait, » avec confiance, que le temps était passé, de ces mesures ex- » ceptionnelles dont les Bourbons s'étaient plu à entraver et » à menacer les libertés et les industries publiques ou privées, » et que désormais on allait marcher d'un pas ferme dans la » voie de l'honnête et du vrai. Ses justes espérances, ne s'étant » qu'en partie réalisées, et encore à force d'efforts et de résis- » tance, il s'est détourné en boudant quelque peu, et il attend, » bien sûr, que la liberté ne saurait ni mentir, ni mourir, » et que la raison doit enfin avoir raison. »

Cette appréciation du caractère alsacien nous paraît très-juste, et donne dès l'abord une idée de la manière sage et modérée avec laquelle l'auteur juge les hommes et les choses.

La politique n'est du reste que fort secondaire dans son livre, dont la plus grande partie est consacrée à des recherches littéraires d'un haut intérêt. Sous ce rapport, Strasbourg méritait bien d'attirer l'attention de notre voyageur. Cette ville est comme un point de contact entre la France et l'Allemagne. On y retrouve l'empreinte des caractères des deux nations, qui

s'y unissent et s'y amalgament, formant un composé qui tient de la loyauté allemande et de la vivacité française. Ce n'est point un de ces chefs-lieux de département, sans vie et sans lumière, autre que le flambeau ministériel qui s'allume à l'hôtel de la préfecture. On y rencontre l'instruction la plus avancée dans presque toutes les classes, et un mouvement intellectuel assez prononcé qui, quoique presque ignoré à Paris, n'en est pas moins remarquable, et que l'Allemagne apprécie mieux peut-être que la France.

Les écoles, les établissemens littéraires et scientifiques y sont nombreux; plusieurs d'entre eux, tels que les salles d'asile et une école industrielle pour les enfans qui ne se vouent pas aux lettres, mériteraient d'être imités et multipliés dans toutes les villes de France.

Strasbourg compte bien des titres de gloire dans l'ancienne littérature allemande. Plusieurs troubadours alsaciens figurent dans le recueil des Minne-Singer. Plus tard la poésie y fleurit encore d'une manière très-brillante, dans la corporation des Meister-Sanger. A l'époque de la Réforme, Strasbourg fournit plusieurs satiriques distingués, entre autres Th. Murner, qui reçut la couronne poétique à Worms des mains de l'empereur Maximilien, et J. Fischart, qui se plaça au premier rang par sa verve piquante et hardie. « Depuis sa réunion » à la France, Strasbourg a cessé de posséder un rang aussi » élevé dans la littérature allemande. Les études se sont sur» tout portées du côté de l'érudition, et certes personne n'a » de plus hauts titres à faire valoir dans cette carrière que » les Schœpflin, les Oberlin, les Schweighauser père et fils, » et tant d'autres connus de l'Europe savante. » La littérature peut cependant encore réclamer le fabuliste Pfeffel, poète rempli d'élégance, mort en 1809 à Colmar.

La bibliothèque de Strasbourg se distingue par le nombre et le choix de ses livres, ainsi que par l'ordre qui y règne. A cette occasion, M. Buchon déplore l'inexcusable négligence avec laquelle on laisse, dans la plupart des départemens de France, le gaspillage le plus déhonté détruire de précieux dépôts d'archives, de manuscrits ou d'anciens livres. Il cite des faits vraiment monstrueux. Ainsi, à Colmar, la bibliothèque est emballée dans des caisses où les rats et les insectes peuvent seuls en jouir, et dans une autre ville, toutes les archives ont été renfermées dans des barriques et expédiées loin de là, pour être plus sûrement vendues par la personne chargée de leur garde. Strasbourg, Dijon, Avignon, Marseille, et Valence, sont les seules exceptions que puisse citer M. Buchon, dans 24 départemens qu'il fut chargé de visiter sous le ministère Martignac.

De Strasbourg, M. Buchon se rend aux Eaux de Baden où il séjourne quelque temps pour sa santé. Les bornes de cet article ne nous permettent pas de l'accompagner dans cette résidence, non plus que dans toutes les courses qu'il fait aux environs, et que son érudition sait rendre très-intéressantes, en les entremêlant de souvenirs historiques.

Une fois sa santé rétablie, l'auteur se dirige vers la Suisse. Il rend, en passant, une visite assez longue à la reine Hortense, dans son château d'Arenenberg. En écrivant les pages qui ont rapport à cet incident de son voyage, M. Buchon ne prévoyait certainement pas la ridicule tentative du jeune prince Louis, et il était loin de penser qu'une nouvelle barrière s'élèverait ainsi pour fermer, plus que jamais, les portes de la France à la famille Bonaparte.

Dans les détails qu'il nous donne sur la reine Hortense, il lui est échappé une phrase que nous croyons devoir relever, parce qu'elle renferme une inexactitude très-grande. Il dit que la république de Genève se montra toujours inhospitalière pour les infortunes politiques. Or, comment peut-on porter une semblable accusation contre une ville où la plupart des familles actuellement existantes descendent de réfugiés proscrits des pays voisins, surtout de la France, pour opinions religieuses ou politiques, et accueillis par cette prétendue terre inhospitalère?

M. Buchon rend mieux justice aux sages institutions qui régissent la plupart des Cantons suisses. La description qu'il donne de la Landsgemeinde d'Appenzel, offre un témoignage éclatant des bienfaits d'une administration paternelle, dont l'influence heureuse pallie et fait en quelque sorte disparaître les défauts des formes gouvernementales les plus vicieuses. Il se trouvait en Suisse au milieu du mouvement que la révolution de 1830 y avait encouragé et aidé, et la manière dont il le juge, nous a paru assez sage, quoique nous ne partagions point les sympathies de l'auteur pour le régime impérial et pour la forme que Napoléon avait prétendu imposer à la Suisse.

Après avoir exploré les bibliothèques de Saint-Gall, Zurich et Berne, M. Buchon se dirige vers l'Allemagne, passe de nouveau à Baden, se rend à Carlsruhe par Rastadt et, après un aperçu fort ingénieux sur l'état politique de la Confédération-Germanique, il termine son volume par la traduction d'un vieux fabliau allemand, plein de grâce et de naïveté: Le Pauvre Henry, par Hartmann von der aue.

Notice des éditions de Publius Syrus, extraite de l'édition de cet auteur, donnée par J. Chenu, dans la bibliothèque latine-française de C.-L.-F. Panckouke; rédigée par M. *Foisy*, employé à la bibliothèque royale. In-8.

Cette notice bibliographique est un petit travail assez remarquable. On y trouve les éditions de Publius Syrus, au nombre de 180, classées d'après ses principaux éditeurs, en quatre époques différentes : la première, qui commence en 1502, renferme celles publiées par Erasme, Fabricius, H. Estienne, etc.; la deuxième, 1602, celles de Welserus, J. Gruterus, Ad. Sartorius, etc.; la troisième, 1726, celle de Bentley et les autres faites d'après cette récension nouvelle; la quatrième, 1822, celle de J. Conr. Orell, F. H. Bothe et J. Casp. Orell, etc.

Afin de faciliter les recherches dans chaque époque, les éditions sont rangées par l'ordre alphabétique des pays où elles ont été publiées, ce qui forme des groupes conformes à la fois à la géographie et à la bibliographie, les éditions faites dans un même pays ayant le plus souvent des rapports assez intimes entre elles quant au mérite typographique et littéraire.

Pour rendre cette notice bien complète, il aurait fallu y ajouter le classement de toutes ces éditions, suivant l'ordre chronique de leur publication, puis rechercher quelle filiation unit ces éditions les unes aux autres, quels rapports elles peuvent présenter, quant au texte, aux traductions, aux notes, aux éditeurs, imprimeurs, etc., etc. Mais les pages étaient comptées à M. Foisy et il n'a pu donner qu'une partie de son travail, choisissant, de préférence, la classification la plus convenable pour faciliter les recherches.

Le Formulaire général des Verbes français, donnant l'orthographe et l'emploi des 225,765 formes des 4,708 verbes français, c'est-à-dire de cinq fois plus de mots qu'il ne s'en trouve dans le dictionnaire de l'Académie; ces mots, souvent les plus difficiles, n'ayant encore jamais été donnés; Dictionnaire orthographique nécessaire aux personnes de cabinet, aux élèves et aux maîtres; par *Ad. Radiguel*.— Paris, chez Dupont, rue du Bouloy, 55. 1836, in-8. 1 fr. 50 c.

Le parfait lecteur français, ou la lecture régularisée et ramenée à la simplicité de celle d'un alphabet philosophique, et enseignant la bonne prononciation; par *Ad. Radiguel*. — Paris, chez Portier et Ce, rue Faub.-Poissonnière, 74. 1837. In-12, 1 fr. 50 c.

Dans le mouvement d'impulsion donné depuis quelque temps à l'instruction primaire, on peut dire que les écrivains

rivalisent de zèle et d'efforts, pour simplifier autant que possible les méthodes d'enseignement et pour vaincre, par des moyens mécaniques, les difficultés, trop grandes pour des intelligences enfantines, que présentent certaines parties de l'instruction primaire. La grammaire française, en particulier, offre un grand nombre d'anomalies, d'irrégularités tout-à-fait inexplicables, que l'usage seul peut apprendre. Or, pour suppléer à cet usage, que le temps seul peut donner, et pour hâter les progrès de l'élève, on a inventé des formules dont l'emploi offre plus d'utilité et moins d'inconvéniens peut-être qu'en aucune autre étude; le langage étant pour l'enfance un instrument dont il faut d'abord savoir se servir, bien longtemps avant de prétendre connaître les ressorts qui le font mouvoir et les principes de sa construction.

Sous ce rapport, les ouvrages de M. Radiguel pourront être fort utiles, et son système, en vérité très-ingénieux, rendra quelques services soit aux maîtres, soit aux élèves. Laissons-le expliquer lui-même son formulaire :

« *Le Formulaire général des Verbes français* donne les formes *simples* de tous les verbes, chacun avec son orthographe et la raison de sa formation. Ces formes sont au nombre de 225,765 appartenant à 4,708 verbes français. Le verbe *simple* complet en compte 50. Le formulaire se compose d'un *tableau* contenant autant de *types* de conjugaison qu'il y a de verbes différant entre eux, soit par la *terminaison,* soit par le *radical,* soit par le *nombre de leurs formes.* Ces *modèles* sont au nombre de 140. Une liste alphabétique des 4,708 verbes est jointe à ce tableau. On trouve à côté de chaque verbe de la liste le numéro de la *conjugaison-modèle* au tableau sur laquelle il doit se former.

» Par les arrangemens ménagés, on opère *infailliblement*, quand on rapporte un verbe de la liste à l'état de celui du tableau.

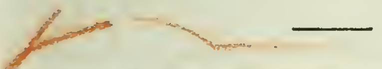
» Le mécanisme du formulaire est d'indiquer pour chaque verbe *quelle variété de terminaison convient à telle variété de radical possible, et cela dans tous les cas sans exception.* C'est pourquoi il est distribué à la manière d'une *table de Pythagore*, offrant en haut la *table des terminaisons*, et sur le côté celle des *variations de radical* qui vient correspondre par la ligne transversale à celle des terminaisons.

» Cela posé, de trois parties, au plus, dont peut se composer une forme de verbe, la partie *invariable* du radical, sa partie *variable* et la *terminaison,* on trouve la *première* écrite en lettres romaines ou ordinaires à la liste des verbes, se distinguant, soit de la partie variable qui s'y trouve écrite en lettres majuscules ou petites capitales, soit de la terminaison qui se

voit écrite en lettres *italiques;* la *seconde* se voit dans la colonne des variations de radical, au tableau précisément en face de l'indication de la terminaison avec laquelle elle se construit; la *troisième* enfin, d'abord indiquée sur la ligne de correspondance dans chaque temps, se trouve écrite en toutes lettres à la place que l'indication faite lui assigne dans la table des terminaisons.

Quoique compliqué en apparence, ce mécanisme s'apprend très-facilement, et il suffit de se rappeler la valeur de quelques signes, chiffres ou lettres, pour pouvoir s'en servir avec la plus grande promptitude.

La méthode de lecture de M. Radiguel ne nous a pas paru aussi originale ni aussi ingénieuse que son vocabulaire. C'est au moyen d'un alphabet, composé des lettres et des principales diphthongues, qu'il veut enseigner en même temps la lecture et la prononciation. Il est obligé pour cela de dresser des tables de tous les différens cas où la prononciation des mêmes lettres varie, et, tout en reconnaissant l'avantage qu'il pourrait y avoir à enseigner ainsi tout de suite aux enfans à bien prononcer le français, soit en lisant, soit en parlant, on ne peut non plus s'empêcher de craindre que cette complication ne soit au-dessus de leur âge. Le *Parfait lecteur* contient du reste des exercices gradués de lecture et des modèles de lettres manuscrites, qui peuvent toujours servir, quelque méthode qu'on adopte pour l'enseignement.



Lettres sur l'Amérique du nord, par *Michel Chevalier;* avec une carte des États-Unis d'Amérique. — Paris, 1836. 2 vol. in-8. 16 fr.

Ce qui me frappe en ouvrant ce livre, c'est qu'on y trouve l'Amérique républicaine, jugée par un partisan de la monarchie; le gouvernement représentatif pur, jugé par un homme qui ne voudrait pas qu'on restreignît trop le pouvoir d'un seul, et qu'on empêchât un roi d'obéir à ses propres inspirations. Une fois ce fait établi, examinons ce que M. Chevalier dit des États-Unis dans ses lettres, dont le *Journal des Débats* a déjà fait connaître tout l'intérêt et l'importance, par l'insertion de quelques-unes d'elles dans ses colonnes.

Deux choses peuvent surtout servir d'indices pour reconnaître la situation morale et la prospérité d'une contrée; ce sont la condition des femmes et l'état des classes ouvrières. Aussi l'auteur a-t-il consacré plus d'une de ses lettres à nous donner des détails sur ces deux points importans, et l'on doit reconnaître que ses préventions monarchiques ne paraissent

point influer du tout sur la manière dont il présente les faits. A maintes reprises, il exprime l'admiration que lui cause l'aspect heureux du peuple américain chez lequel la misère semble inconnue, et dont les villes ne présentent jamais le spectacle repoussant de ces malheureux couverts de haillons, exténués de souffrances de tour genre.

« L'Amérique du Nord est un pays de bénédiction pour » l'ouvrier et le paysan. Quel contraste entre notre Europe » et cette Amérique! A New-York, après mon débarquement, » je croyais que tous les jours étaient des dimanches, parce » que toute la population qui se presse dans *Broadway* me » semblait tous les jours endimanchée. Point de ces visages » flétris par les privations ou par les miasmes de Paris ; rien » qui ressemblât à nos misérables boueux, à la caste de nos » chiffonniers et de nos marchandes en plein vent. Tout » homme était chaudement enveloppé dans son surtout ; » toute femme avait son manteau et son chapeau au dernier » goût de Paris. Les haillons, la saleté et la misère dégradent » la femme encore plus que l'homme. »

La loi du travail a produit ses fruits chez ce peuple industrieux et actif. L'oisiveté y est inconnue, aussi bien du riche que du pauvre, et, grâce au libre développement que toutes choses peuvent prendre, chacun trouve dans l'exercice de ses facultés les ressources nécessaires pour suffire amplement à son existence. Il est facile de comprendre quels résultats moraux entraîne cette première condition du bien-être général. L'amour du travail est la plus sûre garantie de toutes les vertus privées; aussi M. Chevalier a-t-il plusieurs occasions de remarquer combien, sous ce rapport, le peuple américain est supérieur. La loyauté, la franchise, la probité, président en général à toutes les transactions, et si les grandes spéculations sont, là comme ailleurs, sujettes à des chances très-hasardeuses, elles sont cependant, beaucoup moins qu'ailleurs, entachées de friponnerie et de mauvaise foi. Elles ont toujours un but d'utilité qui, s'il ne profite pas aux entrepreneurs, produit du moins un résultat réel pour le pays.

« L'Américain, essentiellement positif, ne spécule jamais » sur les tulipes, même à New-York, quoique les habitans » de cette ville aient du sang hollandais dans les veines. Les » objets principaux de spéculation sont les cotons, les terrains » de ville et de campagne, les banques, les chemins de fer...

» ..... Pendant qu'on spécule, que les uns s'enrichissent » et que les autres se ruinent, les banques naissent et dis- » tribuent le crédit, les chemins de fer et les canaux se dé- » roulent, les bâteaux à vapeur se lancent de leurs chantiers » sur les fleuves, sur les lacs, sur l'Océan; la carrière va

» toujours s'élargissant pour les spéculateurs, pour les che-
» mins de fer, les canaux, les bateaux à vapeur et les ban-
» ques. Quelques individus perdent, mais le pays gagne; le
» pays se peuple, se défriche, se développe, le pays marche.
» *Go ahead!* »

A Paris on projette souvent de semblables merveilles, on forme des sociétés, on reçoit l'argent des actionnaires; mais là se borne, le plus souvent aussi, toute l'entreprise, et les fonds sont quelquefois gaspillés à un tel point, que la société fait faillite avant d'avoir rien entrepris du tout.

Si M. Chevalier présente un tableau séduisant de l'industrie américaine, il n'est pas moins admirateur de la considération dont jouissent les femmes aux Etats-Unis. Or, sur ce dernier point, on peut s'en rapporter à lui plus encore que sur tout autre; car il a été une fois au nombre des apôtres de la femme libre; il a figuré au premier rang parmi les adeptes des soi-disant doctrines de Saint-Simon.

« L'un des traits les plus caractéristiques, » dit-il, « de la
» physionomie des Etats-Unis, c'est, sans contredit, le chan-
» gement qui s'y est introduit à la suite du bien-être, dans
» le sort matériel et la condition physique des femmes. Le
» salaire de l'homme suffisant à la subsistance et à l'entre-
» tien de sa famille, la femme n'a d'autres travaux que ceux
» du ménage, avantage plus grand encore pour ses enfans
» que pour elle. C'est aujourd'hui une règle sans exception
» parmi les Anglo-Américains, que la femme soit exemptée de
» toute tâche rude, et, par exemple, que jamais une femme
» ne prenne part aux labeurs des champs et ne traîne de far-
» deaux. Ainsi affranchie d'occupations incompatibles avec
» sa constitution délicate, la femme a été affranchie aussi de
» cette repoussante laideur, et de cette grossièreté de com-
» plexion que la pauvreté et la fatigue lui infligent partout
» ailleurs. Toute femme ici a les traits aussi bien que la mise
» d'une dame. Toute femme ici est qualifiée de *lady*, et s'ef-
» force de paraître telle. Vous chercheriez vainement, parmi
» les Anglo-Américaines, depuis l'embouchure du Saint-Lau-
» rent jusqu'à celle du Mississipi, un de ces êtres repoussans
» qui ne sont féminins que pour des physiologistes, et dont
» toutes nos villes abondent, ou une de ces disgracieuses vira-
» gos qui peuplent nos halles et les trois quarts de nos cam-
» pagnes.........

» Un pays où les femmes sont ainsi traitées, offre vrai-
» ment l'aspect d'un nouveau monde, et d'un monde meil-
» leur. »

Il est vrai que, tout en parlant ainsi, notre auteur répète à plusieurs reprises, combien la vie de ces femmes, enchaînées

en quelque sorte dans leur ménage, dont les soins absorbent toute leur existence, doit être monotone et ennuyeuse. Mais c'est une suite de l'ignorance dans laquelle sont beaucoup de Français, des plaisirs véritables, des jouissances pures que procure la vie de famille; et certes, la vie de famille ne doit être ni monotone ni ennuyeuse en Amérique, si nous en jugeons par le passage suivant :

« Je dois aussi faire amende honorable aux Américains » sur un point essentiel. J'ai dit que toute affaire était pour » eux une affaire d'argent; or, il y a une sorte d'affaire qui, » pour nous, peuple à affections vives, peuple aimant, peuple » généreux, a principalement ce caractère mercantile, et qui » ne l'a point du tout pour eux: c'est le mariage. Nous achetons notre femme avec notre fortune, ou nous nous vendons à elle pour sa dot. L'Américain la choisit, ou plutôt » s'offre à elle pour sa beauté, son intelligence et ses qualités » de cœur; c'est la seule dot qu'il recherche. Ainsi, pendant » que nous faisons matière à trafic de ce qu'il y a de plus sacré, ces marchands affectent une délicatesse et une élévation de sentimens qui eussent fait honneur aux plus parfaits modèles de la chevalerie. »

C'est que ces sentimens élevés gisent dans un cœur honnête, non dans des formes extérieures et poétiques, et qu'il arrive qu'un pareil cœur se trouve plus souvent sous l'habit du négociant que sous celui du chevalier. Il en était sans doute de même jadis, mais alors les vertus des vilains ne brillaient de nul éclat, tandis que troubadours et trouvères, courtisans et flatteurs, ne manquaient pas, pour parer des plus belles couleurs les vices de ces prétendus parfaits modèles de la chevalerie.

Le respect pour les femmes est porté aussi loin que possible aux Etats-Unis, même dans les petites choses. Ainsi, dans les voitures publiques, il est de règle que les premières places leur appartiennent toujours, quel que soit l'ordre de leur inscription.

Ainsi donc, d'après M. Michel Chevalier, dont le témoignage n'est pas suspect, puisque ses opinions sont peu favorables au système républicain, l'Amérique du Nord est un pays plus avancé en civilisation qu'aucun de nos états d'Europe; car il offre des simptômes de progrès moral, qui ne se retrouvent nulle part ailleurs. Il y règne également un patriotisme qu'on rencontre bien rarement en Europe. « L'hiver » passé, l'on savait que telle banque de la campagne, dans » l'état de New-York, n'avait que cinq dollars écus, pour cent » dollars de papier en circulation, et même moins encore... .

» Les Américains, dans cette passe difficile, avec la banqueroute suspendue au-dessus de leur tête, n'ont pas bron-

» ché. On eût dit de vieux soldats restant immobiles sous
» le feu d'une batterie, ou se serrant en bataillon carré et
» croisant la baïonnette contre une nuée d'Arabes au pied
» des Pyramides. Aucune banque de l'état de New-York ne
» suspendit ses paiemens ; à peine six à sept petites banques
» succombèrent, çà et là, dans toute l'Union. »

Après ce brillant hommage rendu aux heureuses conséquences du régime de liberté et de démocratie des Etats-Unis, que signifient toutes les déclamations de l'esprit de parti ? A côté de ces beaux et grands résultats elles ne peuvent paraître que bien mesquines. Ce sont des taches dans l'ouvrage de M. Chevalier, qui leur a sacrifié maintes pages, où il s'efforce de prouver que l'importation d'un tel régime est impossible en Europe, et particulièrement dans la France, qu'il nous représente comme passionnée d'unité, de centralisation et de hiérarchie.

Mais je ne veux pas m'arrêter sur cette partie des *Lettres sur l'Amérique*, et je préfère laisser à tout lecteur la tâche d'apprécier lui-même la polémique de l'auteur, bien persuadé qu'il ne s'en inquiètera guère non plus, et qu'il trouvera dans ces deux volumes des sujets plus importans que celui-là à étudier. Les documens sur l'organisation des banques, sur la construction des chemins de fer et sur le mouvement industriel des Etats-Unis, ainsi que sur l'instruction primaire et sur les mœurs de leurs habitans, feront oublier facilement les singulières dissertations dont M. Chevalier les entremêle parfois. Je ne doute pas que ce livre, malgré les erreurs politiques ou économiques qu'il renferme, ne contribue à répandre des notions plus justes sur l'Amérique du Nord. Il est même fort probable qu'en dépit des préventions de l'auteur, il produira dans l'opinion publique des résultats très-favorables à la démocratie des Etats-Unis. Du choc des opinions jaillit la vérité, on n'a jamais rien dit de plus vrai. Une fois la discussion entamée sur un sujet, si on la laisse librement se développer, on peut être certain qu'elle finira par conduire au but désirable, et plus d'une fois il arrivera que les adversaires les plus acharnés contribueront également, les uns et les autres, à fournir à l'observateur calme et impartial les moyens d'arriver à la vérité par l'examen des faits. En politique surtout, on est bien fort, lorsqu'on peut avoir pour soi l'appui de l'expérience. Tous les sophismes des rhéteurs ne sauraient détruire un fait, et les Etats-Unis paraissent devoir être la base sur laquelle s'appuieront à l'avenir toutes les théories de liberté, l'exemple qui servira à soutenir et combattre le pour et le contre, en un mot, l'arsenal qui fournira les armes de la discussion.

PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Histoire des doctrines morales et politiques des trois derniers siècles, par *J. Matter;* tom. II. — Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Ce. 1836. In-8. 7 fr. 50 c.

Les deux révolutions d'Angleterre et le siècle de Louis XIV, remplissent ce second volume, dans lequel M. Matter a su jeter un intérêt bien plus vif que dans le premier. Les événemens, de plus en plus importans, qui se succèdent à cette époque de l'histoire, et leur influence plus directe sur ceux de notre temps, offraient un champ plus vaste et plus varié aux considérations de l'auteur; aussi son esprit s'y développe-t-il d'une manière bien plus aisée, et style et pensée en reçoivent une impulsion plus vigoureuse, une allure plus rapide et plus entraînante.

Quand on reporte ses regards en arrière dans l'histoire, on ne peut qu'être vivement surpris de l'opiniâtre persévérance avec laquelle les puissans de ce monde ont toujours opposé la répression violente à toutes les tentatives de progrès moral ou politique. Ce moyen, que l'expérience démontrait propre seulement à irriter les esprits et à préparer des bouleversemens terribles, en comprimant passagèrement leur émancipation, qui tôt ou tard faisait explosion et brisait tous les liens dont on les avait garottés, ce moyen, dis-je, a été employé tour à tour par tous les partis qui sont arrivés un instant au pouvoir. Ce fut en voulant l'appliquer à l'Angleterre, que Charles Ier joua imprudemment sa couronne et sa vie. Son prédécesseur avait déjà fatigué la patience du peuple, mais à lui était réservé de combler la mesure. Il leva, sans détour, l'étendart du pouvoir absolu, il foula aux pieds charte, lois et sermens, il défia en quelque sorte la nation anglaise: et celle-ci ramassa le gant.

« Quand le pays, dit M. Matter, vit qu'on lui disputait à » la fois le droit de faire redresser ses griefs par les chambres, » et le droit d'avoir un parlement toutes les fois qu'il avait » des griefs majeurs, il chercha une autre tribune, d'autres » moyens de réclamations; il se précipita dans la résistance, » comme on embrasse un dernier moyen de salut.

» Ce fut au sujet d'une exaction entièrement nouvelle et » marquée d'une illégalité flagrante, qu'éclata cette résistance, » et ce fut un ancien membre des parlemens qui lui servit de » drapeau.

» En effet, Charles avait promis dans ses manifestes qu'il » ne chargerait le peuple d'aucun nouvel impôt, et qu'il se » contenterait des mêmes droits qu'on avait payés à *son père;* » mais à peine des légistes eurent-ils fait, dans les parche- » mins de l'échiquier, la découverte que jadis, dans cer- » tain cas, les villes maritimes d'Angleterre offraient au roi » un certain nombre de vaisseaux, qu'il exigea cet impôt en » donnant un peu d'extension au mot *son père* qu'il avait em- » ployé, et en l'entendant de *ses pères, ou de ses prédécesseurs* » *en général.* Il donnait aussi une extension analogue aux » mots *vaisseaux* et *villes maritimes*, dont il est question dans » les documens de l'échiquier, et il substitua ceux de *taxe des* » *vaisseaux* et de *villes en général.* »

Cette élastique interprétation fit tomber la couronne et la tête du roi d'Angleterre. L'exemple donné par Elisabeth fut suivi, et pour la seconde fois, l'Europe étonnée vit une personne royale monter sur l'échafaud.

Mais le gouvernement révolutionnaire ne tarda pas à exercer des vengeances qui le perdirent à son tour, et bientôt la restauration vint lui succéder pour montrer aussi la même folle obstination à s'appuyer sur l'arme dangereuse de la répression violente, qui lui fut également funeste.

Tandisque ces événemens se succédaient en Angleterre, comme pour offrir au monde d'imposantes leçons, la France courbait la tête sous le joug despotique de Louis XIV.

Ce monarque employait hardiment la répression, ainsi qu'un fer rouge, pour cicatriser ce qu'il regardait comme les plaies de son peuple, et celui-ci, moins avancé que la nation anglaise dans la connaissance de ses droits, moins animé du sentiment de la justice et de la légalité, subissait en silence l'épreuve royale qui devait ne porter ses fruits qu'après deux règnes, et être fatale à un monarque plus faible que coupable.

Le siècle de Louis XIV est envisagé d'une manière neuve et originale dans l'ouvrage de M. Matter. Les actes du prince y sont jugés sévèrement, mais sans aucune animosité ni esprit de parti. C'est dans les propres écrits de Louis XIV, que notre auteur puise ses matériaux pour retracer le portrait de ce roi, qui n'eut le plus souvent de grand, que l'éclat extérieur de sa cour, et le reflet brillant des illustrations littéraires de son époque.

« Louis XIV a mis ses doctrines politiques dans plusieurs » écrits, mais surtout dans son Instruction pour le Dauphin. » Ses réflexions sur le métier de roi, et son « Mémoire d'ins- » truction remis à Philippe V partant pour l'Espagne, » ont » peu d'étendue et encore moins d'importance. Ses mémoires » militaires contiennent peu de doctrines. C'est dans « l'Ins-

» truction pour le Dauphin » que nous puiserons sa pensée. »

Cette instruction est l'expression franche et naïve du despotisme le plus pur.

« Son système est imposant, il est simple et vieux. Il n'y » a qu'une seule loi, c'est la volonté du monarque : le mo- » narque est le lieutenant de Dieu. » Louis XIV ne descend » jamais de cette hauteur. Il se sent fait pour régner aussi. A » cet égard, son amour-propre est d'accord avec sa doctrine. A » peine a-t-il goûté du commandement, qu'il a reconnu sa » supériorité sur tout le monde, et qu'il se hâte de poser de- » vant le public et l'histoire. « Je ne doute pas, dit-il dès » 1661, que les choses assez grandes et assez considérables où » j'ai eu part, n'exercent un jour le génie des écrivains. » Il » lui faut ce succès. « C'est aux hommes du commun à borner, » dit-il, leur application dans ce qui leur est utile et agréable ; » mais les princes, dans tous leurs conseils, doivent avoir pour » première vue d'examiner ce qui peut leur donner ou leur » ôter l'applaudissement public. Les rois qui sont nés pour » posséder tout et commander à tont, ne doivent jamais être » honteux de s'assujettir à la renommée; c'est un bien qu'il » faut désirer sans cesse avec plus d'avidité. »

Le mot célèbre, *L'état c'est moi,* résumait admirablement les doctrines de Louis XIV.

« Non-seulement il disait *mes* peuples, *mes* ports, *mon* » armée ; mais entrant plus avant dans les doctrines de la » monarchie orientale, que n'avait fait aucun monarque » d'Espagne, il se posait propriétaire absolu du pays et de » tout ce qui s'y trouve. « C'est une grande erreur parmi les » princes, dit-il, de s'approprier certaines choses et certaines » personnes, comme si elles étaient à eux d'une autre façon » que le reste de ce qu'ils ont sous leur empire. Tout ce qui » se trouve dans nos états, de quelque nature qu'il soit, nous » appartient au même titre, et doit nous être également cher.

» Les deniers qui sont dans notre cassette, ceux qui de- » meurent entre les mains de nos trésoriers, et ceux que nous » laissons dans le commerce de nos peuples, doivent être par » nous également ménagés!!... »

De pareilles idées allaient directement à l'encontre de celles que la Renaissance et la Réforme étaient venues semer dans le monde, et l'on put croire un moment qu'elles étaient destinées à les étouffer pour toujours. En effet, le système de Louis XIV, brisant tous les obstacles qui s'opposaient à sa réussite, excita bientôt une admiration générale, passionnée, qui ne tarda pas à influer sur les autres états de l'Europe. Tout était perdu pour la liberté, si, au milieu de ces commotions violentes, produites par l'action des partis extrêmes,

l'Angleterre n'avait retrouvé, dans le calme et la paix, les moyens de rouvrir la voie aux améliorations sages et progressives. Elle créa ainsi un puissant contrepoids au despotisme français; et, offrant un asile à la pensée, contribua fortement à préparer l'œuvre du XVIIIe siècle.

Au reste, les écrivains français du XVIIme siècle avaient déjà travaillé, en quelque sorte à leur insu, à cette œuvre.

« Ces grandes leçons, dit M. Matter en terminant, que donnaient aux rois et aux peuples les Bourdaloue, les Fléchier, » les Nicole, les Pascal, les Bossuet eux-mêmes, quelque » favorables qu'elles fussent au principe du droit divin, l'étaient encore plus au code de la justice et de l'équité, aux » doctrines de la religion, de la morale. Quelle puissance » progressive que Fénelon, l'écrivain le plus chéri de son » temps, l'un des prélats qui honorent le plus l'Eglise ! Dans » tous ses ouvrages de morale et de politique, et jusque dans » un simple livre d'éducation, Fénelon combattit ce système » de violence et de réaction, d'oppression et d'absolutisme » que Louis et les Stuarts s'efforçaient si aveuglément de » remettre en honneur. Personne ne professait pour le grand » roi des sentimens plus délicats que Fénelon, et jamais la » pensée de faire, dans le *Télémaque*, la satire de sa politique, » n'était entrée dans son âme. Mais cette satire fut dans les » lumières de l'écrivain et dans l'opinion de l'époque.

» Telle fut aussi la gloire, ou tel fut le malheur de Boileau et de Racine, de Molière et de Lafontaine, de tous les » écrivains éminens. Leurs ouvrages, par la pureté même de » leurs principes, contribuèrent à ruiner le système d'un » monarque qu'ils adoraient. Racine ne put s'empêcher de » se prononcer durement sur les fautes du gouvernement de » Louis XIV; le Lutrin et Tartufe minèrent les croyances et » les institutions, en attaquant ceux qui les dirigeaient; et plus » d'une fable du Bonhomme fut rétorquée contre le grand roi.

» C'est là ce qui explique la chute de l'absolutisme et le » triomphe du système de transaction; la révolution politique de 1688 fut une révolution morale.

» Cette révolution n'est pourtant que l'avant-courière » d'une autre. Des changemens plus profonds sont déjà préparés par des doctrines plus radicales. Ces doctrines ne » s'attaqueront plus à la politique seulement, mais à la morale, mais à la religion, mais à la bonne philosophie.

» Aux révolutions d'Angleterre, vont succéder des révolutions plus grandes; à la chute des Stuarts, va succéder une » autre chute qui aura plus de retentissement en Europe. »

RÉPERTOIRE DU GYMNASE DES ENFANS. — Paris, chez Pesron. 1836. Tom. I et II, 2 vol. in-18. 3 fr.

Ces deux volumes renferment 7 petites comédies écrites pour les enfans, et représentées au théâtre du *Gymnase des Enfans*. Ces pièces nous ont paru en général bien faites et fort supérieures à ce qui existait jusqu'à présent en ce genre. Elles sont à la portée du jeune public auquel elles s'adressent, et l'on a eu soin d'éviter tout ce qu'il n'est pas convenable de lui offrir en spectacle. Une seule nous a paru sortir un peu des limites que doit s'imposer l'éditeur d'un semblable recueil, s'il veut former une collection vraiment utile et recommandable. C'est la *Jeunesse de Louis XIV* où se trouvent quelques scènes d'amourettes assez déplacées. Mais, sauf cette légère inadvertance, on ne peut qu'encourager la publication de ce répertoire, où l'on trouvera pour les enfans une lecture pleine d'attrait, et en même temps un excellent moyen d'exercer leur mémoire, de développer leur intelligence, en leur faisant apprendre par cœur et réciter de petites scènes amusantes et morales.

Le Château en loterie ou le Savetier propriétaire, est une critique assez plaisante de la manie, naguère à la mode, de mettre tout en loterie.

Dans *une Matinée à Vincennes*, plusieurs scènes sont d'un comique fort gai, et Demoustier, qui joue le rôle d'un conciliateur, tient des discours pleins de sagesse sur la folie barbare du duel, et l'absurdité du faux point d'honneur, qui est la cause de tant de sottes et funestes querelles entre les jeunes gens.

Une Distribution de Prix, *Orgueil et Ignorance*, le *Début de Talma*, offrent de petits tableaux gracieux et spirituels, pleins de vérité, dans lesquels sont frondés maints défauts communs parmi les enfans, dans les pensions surtout. La fierté, l'amour-propre, la présomption, la jalousie sont tour-à-tour exposés à la risée du public enfantin, et combattus ainsi par l'arme du ridicule, la plus redoutable de toutes. Cela vaut mieux certainement que de chercher à effrayer par le tableau de conséquences fâcheuses, mais qui, n'arrivant que rarement, et surtout pas d'une manière aussi directe, impressionnent fort peu les enfans, tandis que le ridicule est toujours là tout prêt à fondre sur quiconque s'y expose.

Dans les *Deux Jumelles*, l'une des meilleures, selon nous, des pièces contenues dans ces deux premiers volumes, on voit deux sœurs dont l'une est dédaignée, humiliée par ses parens, qui éprouvent peu d'affection pour elle; tandis que l'autre, leur favorite, reçoit mille caresses et devient l'objet continuel

de leur plus tendre sollicitude. Cette malheureuse distinction ne se rencontre que trop souvent dans les familles. Des parens capricieux cèdent facilement à des préventions bizarres, injustes, sans motif réel, et de là naissent bien souvent des malheurs sans fin. L'envie et la haine se glissent bientôt à la suite de cette inégalité, de ces priviléges d'affection ; la confiance, ce premier élément du bonheur domestique, disparaît, et la vie de famille devient impossible. Les *Deux Jumelles* offrent aux enfans qui peuvent se trouver dans cette position, le plus joli exemple de la véritable amitié fraternelle qui doit les unir et les faire triompher des préventions de leurs parens. La sœur préférée ne met toute sa joie qu'à faire briller la pauvre Zoé qu'on poursuit d'un injuste dédain. Elle s'efface constamment derrière elle, et sait si bien faire qu'elle finit par réussir à vaincre le préjugé maternel, et à faire rendre à Zoé la part de tendresse à laquelle elle avait droit dans le cœur de ses parens.

Nous engageons vivement l'éditeur du Répertoire du Gymnase des Enfans, à continuer cette publication et à apporter toujours la même sagacité et la même prudence dans le choix des pièces qu'il y fera entrer. Nous ne doutons pas qu'un succès mérité et durable ne soit la récompense de ses efforts.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, COMMERCE.

MEMENTO DU NOTAIRE, indiquant, dans un ordre didactique, ce qui forme la substance des actes et contrats, d'après les dispositions législatives et la jurisprudence; suivi d'un appendice sur les droits d'enregistrement auxquels chaque acte donne ouverture; par *Alph. Rousset.* — Paris, chez Videcoq. 1836. In-18. 2 fr. 25 c.

Ce petit volume est destiné à devenir le vadé-mécum de tous les notaires, qui y trouveront un choix de formule pour tous les actes les plus importans, et un abrégé des principes généraux de leur profession, le tout réuni dans un cadre fort resserré. Chaque formule d'acte est précédée d'un exposé des textes de loi qui y ont rapport, et suivie de l'indication des droits d'enregistrement auxquels donne lieu chaque disposition particulière, ainsi que des conseils à donner aux parties pour la conservation de leurs droits. Sous ces divers rapports le *Memento* ne sera pas utile aux notaires seuls ; bien d'autres personnes pourront y puiser des notions indispensables pour l'entente des actes, et éviter ainsi d'être quelquefois victimes de l'ignorance ou de l'inexactitude d'un clerc.

A la suite de cette première partie se trouvent des tableaux synoptiques des contraventions aux lois sur le notariat, le timbre, l'enregistrement et de la quotité des amendes et des autres peines attachées à l'infraction à ces lois; un traité sur les servitudes, les déclarations de successions, le mode d'admission au notariat; un tarif des salaires dus aux conservateurs, pour droits d'inscriptions et de transcriptions; des tableaux de concordance du Calendrier républicain avec le Calendrier grégorien, et de conversion des mesures anciennes en nouvelles, et de nouvelles en anciennes, etc.

En parcourant ce volume, on ne peut s'empêcher d'être effrayé de ce chaos de formalités, dont sont hérissés les moindres actes notariés ainsi que les plus petits rapports avec l'enregistrement, et l'on éprouve une pénible surprise en songeant, qu'au milieu des bouleversemens politiques de la société, nul n'a songé à porter la réforme dans cette source d'abus, de vexations et de procès interminables. A quoi servent donc les révolutions?

DE L'EMPRISONNEMENT POUR DETTES; considérations sur son origine, ses rapports avec la morale publique et les intérêts du commerce, des familles, de la société; suivies de la statistique de la contrainte par corps; par *J.-B. Bayle-Mouillard*. Ouvrage couronné en 1835 par l'Institut. — Paris, 1836. In-8. 8 fr.

Parmi les vestiges de barbarie qui déparent encore nos codes et rendent souvent la justice tout-à-fait illusoire, l'emprisonnement pour dettes doit être placé au premier rang. C'est un reste de l'esclavage antique, et en même temps une monstrueuse atteinte à la liberté individuelle. On ne peut qu'être surpris de voir un pareil abus subsister encore après tant de secousses, tant d'efforts, tant de travaux qui ne se proposaient d'autre but que d'opérer des réformes dans la législation. En effet, il est non-seulement contraire à l'esprit de la civilisation moderne, et en complet désaccord avec les principes le plus généralement proclamés, mais encore il n'offre qu'une bien faible garantie, et ne produit, pour ceux qui y ont recours, que des résultats insignifians ou plus souvent onéreux qu'utiles.

M. Bayle-Mouillard trace un tableau rapide de l'origine et de l'histoire de l'emprisonnement pour dettes, dont il suit les vicissitudes chez les divers peuples. Il rappelle la discussion à laquelle cette question donna lieu dans le parlement anglais; enfin, s'appuyant sur des documens officiels, il décrit l'état présent des prisons pour dettes en France, et donne de curieux tableaux statistiques à ce sujet. On y verra que cette

pénalité injuste, est plus souvent appliquée pour de petites sommes au-dessous de 600 fr.; qu'elle est fort rarement employée par des négocians, qu'elle sert plutôt à alimenter l'avidité des hommes d'affaires et des recors; qu'enfin, tandis qu'elle achève de réduire à la misère les malheureux qui en sont victimes, elle est fréquemment une cause de perte plus grande pour les créanciers qui ne craignent pas de s'en servir.

L'emprisonnement pour dettes est donc tout à la fois absurde, immoral et inutile. Parce qu'un homme doit et ne peut payer, on lui ravit sa liberté, on lui ôte par conséquent les moyens de se procurer de l'argent, on consomme sa ruine pour le punir d'une gêne momentanée, dont il était peut-être bien innocent; car il est des circonstances que nul ne peut prévoir ni empêcher. Et si cet homme est père de famille, sa femme, ses enfans sont ainsi frappés du même coup, contrairement à tout principe de justice et d'humanité; mais la justice et l'humanité ont été si long-temps séparées l'une de l'autre, que les législateurs ne semblaient pas se douter qu'elles dussent avoir aucun point de contact. Les idées chrétiennes elles-mêmes n'ont, pendant bien des siècles, apporté que fort peu de modification à cet égard, et il a fallu plus de 1700 ans pour que la voix de l'humanité réussît à se faire entendre, pour qu'on s'aperçût qu'à côté de son glaive la Justice avait des balances, et il faudra sans doute bien du temps encore, pour que l'on comprenne enfin que l'arme de la vengeance, entre les mains de Thémis, est un cruel contre-sens.

En attendant, pour aggraver encore la position des détenus pour dettes, on les renferme, le plus souvent, dans des maisons de détention où ils se trouvent pêle-mêle avec des coupables condamnés pour vol ou pour d'autres délits. Dans les endroits où il se trouve des prisons expressément destinées à la dette, on y entasse les débiteurs par trois et quatre dans la même chambre, sans consulter leurs convenances, mettant souvent ensemble des hommes qui, par leur éducation et leur position sociale, ne peuvent avoir rien de commun et ne sauraient être les uns pour les autres qu'une compagnie désagréable. On ajoute ainsi à la peine, déjà injuste, une espèce de torture morale qui a souvent les plus fâcheuses conséquences. On expose des êtres imprévoyans et légers peut-être, mais encore bien éloignés du crime, à se dépraver, à céder à de mauvais exemples, dont l'ennui de la captivité rend la contagion encore plus dangereuse.

M. Bayle-Mouillard condamne énergiquement un pareil système, qui sème la corruption et tend précisément à un but tout contraire à celui que doit se proposer la justice. Il de-

mande l'abolition de l'emprisonnement pour dettes, et expose quelques idées sur les moyens de le remplacer d'une manière qui offre plus de garanties aux créanciers, sans menacer la liberté individuelle des débiteurs. Il voudrait qu'on rendît plus prompte, plus sûre et moins coûteuse l'action de la justice, et qu'on la débarrassât d'une foule de formalités qui ne servent qu'à compliquer inutilement les affaires, et à rendre indispensable l'intervention des hommes de loi, dont l'avidité est sans bornes. On s'associera avec plaisir aux vœux de l'auteur, et l'honorable distinction que lui a accordée l'académie des sciences morales et politiques, peut faire espérer qu'un jour la France rayera de ses codes tout ce qu'ils renferment encore d'injuste, de cruel ou de vénal.

GIORNALE DI STATISTICA compilato degl'impiegati nella direzione centrale della statistica di Sicilia. — Palermo, 1836. 1° quatrimestre del 1836. In-8.

On souscrit à Paris, chez MM. Treuttel et Wurtz, libraires.

La statistique acquiert chaque jour plus d'importance; l'attention des hommes éclairés est vivement excitée par cette science de chiffres, qui est en quelque sorte l'arithmétique de l'économie politique, et qui peut seule fournir les documens nécessaires pour apprécier à leur juste valeur les diverses institutions destinées à faire le bonheur des peuples. De tous côtés les efforts se dirigent vers les recherches de cette nature.

Le journal que nous annonçons ici, se propose de s'y consacrer entièrement. Il sera divisé en deux parties. La première traitera toujours de la théorie de la science, et discutera les points les plus essentiels des questions qui s'y rattachent; les rédacteurs donneront les mémoires les plus remarquables publiés à ce sujet, soit en France, soit en Allemagne, soit en Angleterre; des extraits critiques de tous les ouvrages de statistique qui paraîtront, soit en Sicile, soit ailleurs; enfin les conséquences qu'on pourra déduire de l'ensemble des faits recueillis.

La seconde partie sera la partie pratique, qui comprendra principalement, sous la forme officielle, les travaux que la direction aura réussi à rassembler sur la statistique particulière de la Sicile. A la suite se trouvera un bulletin de toutes les recherches statistiques qui pourront se trouver, soit dans les journaux étrangers, soit dans les livres nouveaux publiés chez les diverses nations du monde, de manière à tenir les lecteurs au

courant de tout ce qui se fait sur cette matière. Chaque numéro sera terminé par un bulletin bibliographique des ouvrages traitant de la statistique, ou des sciences qui s'y rapportent.

Le premier numéro, qui vient de paraître, contient les articles suivans :

Avant-Propos, par G. Vanneschi.
Sur la Théorie de la Statistique, d'après Romagnosi, par F. Ferrara.
État et défaut des statistiques anglaises.
Statistique d'Italie, par le comte Serristori : analyse par Anastasio.
Notions générales de Statistique, Mémoire de Fr. Pizzolata.
Nouvel Atlas chorographique, statistique, historique et hydrographique des Deux-Siciles,
Cadre de la population de la Sicile à la fin de 1831, comparée à celle de 1798.
Tableau des ecclésiastiques réguliers de Sicile, à la fin de 1832.
Exportations de la Sicile en 1832, 1833 et 1834.
Documens sur le mouvement de la population en Angleterre, en France et en Italie.
Accroissement de la marine marchande de la Grande-Bretagne. Ponts suspendus, chemins de fer et machines à vapeur, en France. Routes communales construites et réparées dans les provinces de la Lombardie, en 1833. Instruction publique; bibliothèques les plus fameuses du monde.
Religion; revenus de l'Eglise anglicane. Statistique du clergé espagnol. Eglises et ecclésiastiques des états du Pape.
Marine militaire de la Grande-Bretagne.
Tableau comparatif des délits et des crimes commis en France et en Angleterre, dans les années 1833 et 1834.
Bulletin bibliographique.

STATISTIQUE MILITAIRE DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE, par M. *A. Jardot,* capitaine au corps royal d'État-Major. — Rennes, 1836. In-4.

Ce mémoire renferme une suite de douze tableaux qui offrent : 1° La situation numérique et financière de chaque corps de troupe, stationné dans le département d'Ille-et-Vilaine, leur répartition et leur budget; 2° la situation numérique et financière des officiers en disponibilité, qui y résident; 3° recrutement et réserve; 4° hôpitaux, bâtimens militaires et lits militaires; 5° renseignemens judiciaires; 6° renseignemens divers; 7° tableau de la garde nationale; 8° marine militaire; 9° tableaux financiers des divers services militaires; 10° résumé des dépenses militaires dans le dépar-

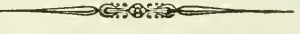
tement; 11° évaluation de la consommation militaire à Rennes, en 1835; 12° renseignemens généraux.

Dans les considérations qui précèdent ces tableaux, l'auteur cherche à démontrer quelle est l'importance de cette partie de la statistique, jusqu'ici fort peu étudiée. Il émet d'étranges idées au sujet de l'utilité de l'armée, en temps de paix.

Nous avouons que nous ne saurions partager à cet égard les opinions de M. Jardot, qui nous paraissent tout-à-fait contraires aux vrais principes de l'économie politique, et fondées sur des sympathies très-honorables, sans doute, mais qui tiennent plus à l'esprit de corps qu'à la science.

En avançant que les soldats sont beaucoup plus utiles et productifs dans les camps et les garnisons, qu'ils ne le seraient comme ouvriers ou agriculteurs, dans les ateliers et les champs, il bouleverse de fond en comble les systèmes édifiés jusqu'à ce jour par les économistes les plus distingués.

Une armée permanente peut, sans doute, être encore regardée comme une nécessité dans l'état actuel de la société; mais nous ne pensons pas qu'elle puisse jamais être considérée comme un bien, soit sous le rapport industriel, soit sous le rapport moral. Quant à ce que l'auteur dit, du reste, sur l'honneur, le patriotisme et autres vertus, qui ont besoin d'un sanctuaire pour survivre à l'indifférence des gens de négoce, et qui ne peuvent le trouver que dans l'état militaire, de semblables paroles ne sont plus de notre temps, elles ne trouveront d'écho nulle part, et ne méritent pas même d'être réfutées.



SCIENCES ET ARTS.

Géologie élémentaire appliquée à l'agriculture et à l'industrie, avec un dictionnaire des termes de géologie et des sciences accessoires, contenant plus de 900 mots; ou Manuel de Géologie, par *Nérée Boubée*. 2me édition, augmentée. — Paris, rue Guénegaud, 17. 1836. 1 vol. in-18, fig. br.

De toutes les sciences naturelles, la géologie est peut-être celle qui offre le plus d'attraits. Elle se rattache plus ou moins à toutes les autres, et se lie surtout d'une manière toute particulière avec des questions de la plus haute portée sur la création de ce monde, sur la destinée de l'homme et l'apparition successive des divers êtres organisés qui couvrent la terre. Aussi, quoique cultivée seulement depuis un temps fort court, elle a déjà fait des pas de géant; des hommes de génie sont

avec son secours, parvenus à nous décrire les révolutions que la terre a subies, bien des milliers d'années avant l'existence du genre humain, et à reconstruire, avec des débris épars çà et là, une foule d'animaux dont l'espèce n'existe plus aujourd'hui. Mais pour accélérer encore la marche de la géologie et multiplier ses découvertes d'un si haut intérêt pour l'homme, il faut que l'ouvrier appelé par son travail à fouiller les entrailles de la terre, en ait quelques notions, et seconde les efforts des savans en recueillant avec soin toutes les traces des révolutions terrestres qui peuvent s'offrir à lui. « Il est, dit M. Boubée, une classe nombreuse d'ouvriers uniquement employés à fouiller la terre, à puiser dans son sein les trésors variés qu'elle renferme, à les mettre en œuvre, à les élaborer de toute manière. Ces ouvriers, que je désignerai sous le nom de *géotechnistes*, ce sont les mineurs, les orpailleurs, les fondeurs, les affineurs, les lapidaires, les marbriers, les tailleurs de pierre, les potiers, les fontainiers ; ceux qui travaillent aux carrières de grès, d'ardoise, de craie, de marne, de plâtre, de chaux, de pierre à bâtir ; aux exploitations de granit, de porphyre, de marbre, d'albâtre, de sel, de houille, de pierre à fusil, de pierre à meule, de pierre lithographique ; aux sondages de mines, de puits artésiens, d'eaux minérales ; ceux qui sont employés aux routes, aux canaux, aux chemins de fer, aux forges, aux fabriques de couleurs, de verre, de porcelaine, de brique et de tous les genres de poterie.....

» C'est dans l'espoir de contribuer à ce développement d'instruction, si nécessaire aux ouvriers géotechnistes, que je tâcherai, dans ce petit livre, d'expliquer clairement les principes généraux de la géologie, et d'en faire l'application à ce qui concerne leurs travaux industriels. Alors ils sauront se rendre compte de tout ce qu'ils trouveront dans leurs mines ou dans leurs carrières, le travail leur en paraîtra moins pénible ; ils auront sans cesse l'espoir d'y rencontrer quelque objet nouveau pour la science, honorable pour eux. Ils se feront des idées exactes de la formation et de l'ancienneté de tous ces objets, quelque différens qu'ils soient de ceux d'aujourd'hui ; ils sauront les expliquer à leurs enfans, à leurs camarades, et naturaliser parmi eux des connaissances qui bientôt seront inséparables de leur état. »

Mais ce n'est pas aux ouvriers seuls que ce petit volume pourra être utile. C'est un excellent manuel pour toute personne qui veut étudier la géologie, et qui y trouvera un résumé clair et rapide de la science. Dans des considérations préliminaires, l'auteur explique le but de la géologie, puis il expose les diverses opinions sur l'époque de la création du globe ; il se prononce pour l'âge de 300,000 ans, fondé sur

le calcul approximatif du temps qu'il a fallu pour la formation des couches nombreuses que présente le globe, ainsi que pour la vie et la reproduction de tous les animaux et végétaux dont elles renferment les débris.

Vient ensuite la théorie de la chaleur centrale, avec les preuves à l'appui et les conséquences qui en résultent pour l'explication des soulèvemens, la formation des montagnes et la détermination de leur âge.

La première partie de la géologie, proprement dite, renferme l'histoire primitive du globe. L'auteur suit toutes ses transformations successives, depuis son état de complète incandescence jusqu'à l'apparition des hommes. Il attribue le bouleversement de la quatrième époque au choc d'un astre qui aurait rencontré obliquement la terre dans son mouvement, et se serait brisé contre elle. Les aérolithes lui semblent venir à l'appui de cette théorie; il les regarde comme les débris de cet astre, qui, « repoussés avec violence, détournés de leur direction et dispersés dans l'espace, n'eurent plus de course reglée; ils dûrent et doivent errer encore dans toutes les directions, jusqu'à ce que, rencontrant sur leur passage la sphère d'attractions d'une planète, ils soient invinciblement entraînés à se précipiter sur elle. »

Dans la seconde partie, M. Boubée expose les caractères des divers terrains, les produits utiles qu'on en peut extraire, et l'agriculture qu'ils réclament; c'est l'étude industrielle et l'application pratique de la géologie, partie encore peu étudiée et qui pourra sans doute amener de grands résultats dans l'économie agricole en particulier.

Enfin, le volume est terminé par un dictionnaire dans lequel les termes téchniques sont expliqués de manière à familiariser le lecteur avec eux, et à lui faciliter considérablement l'intelligence des ouvrages de géologie qu'il voudra consulter.

EIN DU TOME IV.

TABLE

PAR ORDRE DE MATIÈRES

DES OUVRAGES ANALYSÉS DANS LA QUATRIÈME ANNÉE

DU

BULLETIN LITTÉRAIRE

et Scientifique.

THÉOLOGIE.

JURISPRUDENCE.

SCIENCES ET ARTS.

Philosophie, Morale, Éducation.

Economie politique, Commerce, Industrie, etc.

Physique, Histoire naturelle.

Médecine, Chirurgie, Art vétérinaire, Phrénologie, Magnétisme.

Agriculture.

Mathématiques, Astronomie, Beaux-Arts, Arts et Métiers.

BELLES-LETTRES.

Grammaire, Etude des Langues.

Poésie, Art dramatique.

Romans et Contes.

Critique, Mélanges.

HISTOIRE.

Géographie, Voyages.

Histoire Ecclésiastique.

Histoire universelle, Histoire des différens pays.

Histoire de l'Imprimerie, Bibliographie, etc.

Biographie, Mémoires, etc.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

NOMS D'AUTEURS.

FIN DES TABLES DU TOME IV.

